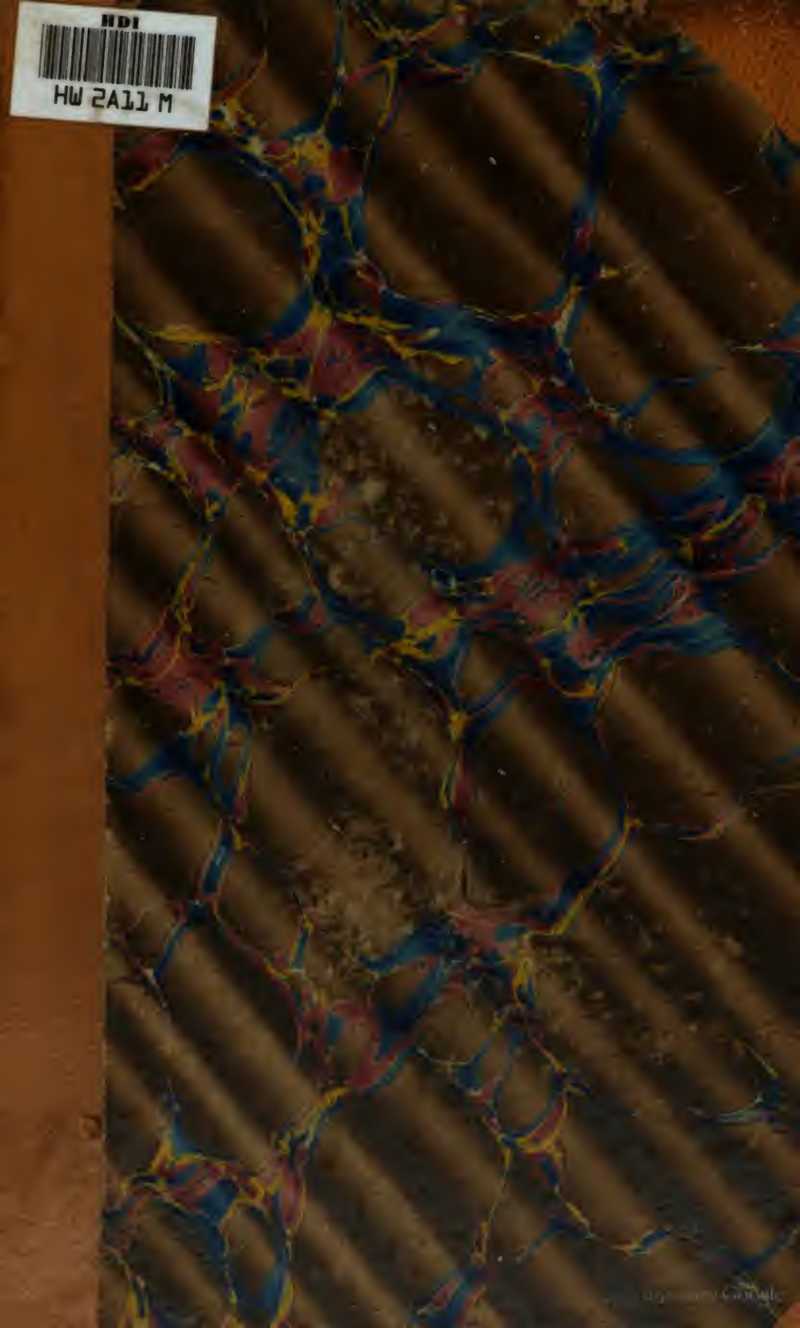
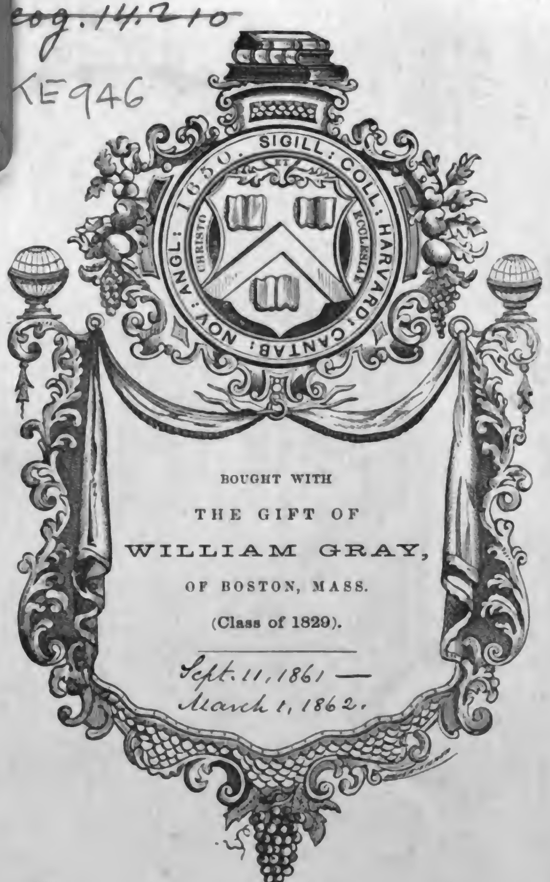
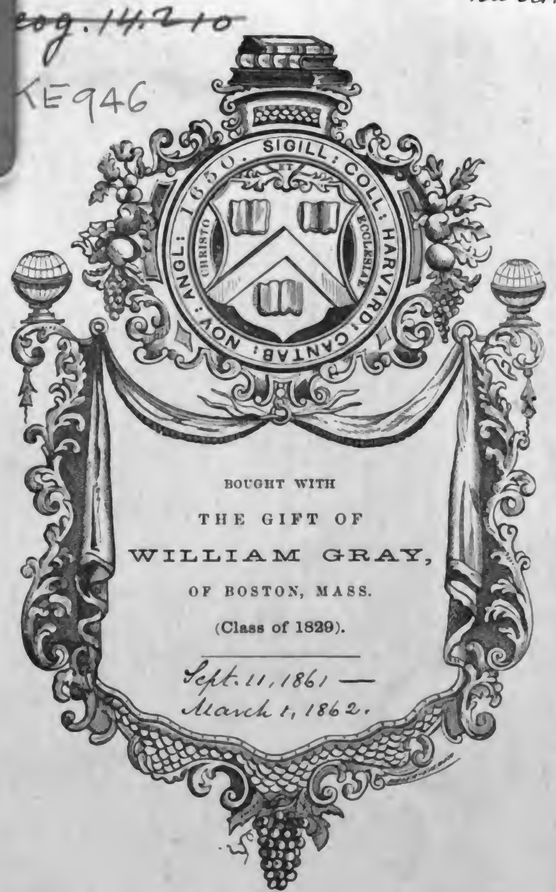

HDI
HW 2A11 M


SIGILL: COLL: HARVARD: CANTAB: NOV: ANGL: 1650.
CHRISTO ET ECCLESIAE


SIGILL: COLL: HARVARD: CANTAB: NOV: ANGL: 1650.
CHRISTO ET ECCLESIAE
BOUGHT WITH
THE GIFT OF
WILLIAM GRAY,
OF BOSTON, MASS.
(Class of 1829).
Sept. 11, 1861 —
March 1, 1862.

NOUVELLES ANNALES

DES VOYAGES.

SIXIÈME SÉRIE. — SEPTIÈME ANNÉE.

Paris. — Imprimé par E. Thunot et Cᵉ, 26, rue Racine, près de l'Odéon.

NOUVELLES ANNALES

DES VOYAGES,

DE LA GÉOGRAPHIE, DE L'HISTOIRE

ET DE L'ARCHÉOLOGIE,

AVEC CARTES ET PLANCHES,

RÉDIGÉES

PAR V. A. MALTE-BRUN,

MEMBRE DES SOCIÉTÉS GÉOGRAPHIQUES
DE PARIS, DE LONDRES, DE BERLIN, DE VIENNE ET DE RUSSIE.

ANNÉE 1861.

TOME TROISIÈME.

PARIS.

ARTHUS BERTRAND, ÉDITEUR,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE ET DE LA SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES DU NORD.

RUE HAUTEFEUILLE, 21.

Spray Friends.

1861. Vol III.

July.	Sept. 11. 1861
Aug.	Nov. 7. "
Sept.	Dec. 5. " .

1861, Vol. IV.

Oct.	Jan. 9. 1862.
Nov.	Feb. 18. "
Dec.	March " .

NOUVELLES ANNALES

DES VOYAGES,

DE LA GÉOGRAPHIE, DE L'HISTOIRE

ET DE L'ARCHÉOLOGIE.

NOTES SUR LE BELAD HAAURAN

(SYRIE).

Le Belad Haauran, situé à quelques heures au sud de Damas, paraît être le pays de Basan de l'Écriture : MM. Alfred Maury et Wetzstein s'expliquent avec beaucoup de réserve sur cette concordance (1), qui doit soulever des doutes, puisqu'elle ne repose, je crois, que sur un passage de la Bible, où l'on parle du partage fait par Moïse aux enfants d'Israël des terres de Sehon, roi des Amorrhéens, et d'Og, roi de Basan (2).

(1) Rapport sur les progrès des sciences géographiques pendant l'année 1859, par M. Alfred Maury. — *Reiseberîcht über Hauran und die Trachonen*, etc. ; par Gottfried Wetzstein, consul de Prusse à Damas. Avec carte. P. 120.

(2) Livre des Nombres, ch. XXXII, v. 42, et le passage des Paralipomènes, liv. I, ch, II, v. 23.

Le Haauran a pour limites nord les affluents du Barrada qui arrosent les environs de Damas, et un peu à l'est, la région des lacs ; sa frontière de l'est est formée par le Harra, pays aride et volcanique de formation contemporaine et analogue à celle du Haauran ; il est borné au sud par la Hammâda et les grandes steppes de la Syrie méridionale, et à l'ouest enfin, par les dernières ondulations de l'Anti-Liban et le Djebel-ech-Cheikh.

Sa plus grande longueur est de quarante heures de marche, du nord au sud, et sa plus grande largeur, de l'est à l'ouest, de seize heures.

Le Haauran peut se diviser en trois parties très-caractérisées : le Djebel Haauran, comprenant le massif méridional du Haauran, en forme une des lignes de faîte de la grande dépression du Jourdain; la plaine du Haauran, remarquable par sa fertilité, et dont le district montagneux occupe le centre; enfin la couche de déjections volcaniques, connue sous le nom de Ledja, qui forme la partie nord du Haauran, limite sud du balise du Narh-Barrada.

Le Ledja est un des phénomèmes géologiques les plus remarquables et les plus intéressants à étudier, car il présente une physionomie unique. D'immenses coulées de laves d'une hauteur moyenne de 200 mètres ont glissé sur le sol, lors des éruptions du Djebel Haauran, puis s'y sont *pétrifiées* (1). Ces

(1) M. Henri Kiepert a figuré sur la carte jointe au travail de

déjections du monde souterrain se sont fendillées en tous sens par le refroidissement, en formant de larges et profondes crevasses qui se croisent et s'entre-croisent dans toutes les directions. Des séries de crêtes, aiguës comme les vagues de la mer, un terrain glissant dont la rare végétation d'arbustes épineux ne fait que multiplier les difficultés, rendent ce pays presque impraticable. Çà et là, la matière incandescente s'est boursouflée et a formé, en se solidifiant, de nombreuses cavernes, lesquelles, de même qu'au temps de Guillaume de Tyr, servent de demeure aux habitants. Les hommes qui, tour à tour, ont cherché un refuge dans le Ledja, en ont encore augmenté les obstacles en cherchant à rendre inaccessibles les rares sentiers ou les pentes qui pouvaient y donner accès. Pour cela, ils ont dressé de longues lignes de pierres amoncelées qui, parallèles les unes aux autres, forment, avec les fissures du sol, d'inextricables réseaux à travers lesquels il est difficile, sinon impossible, de s'avancer; un petit nombre d'hommes résolus, embusqués derrière ces murailles, arrêteraient la marche d'une armée. A tous ces inconvenients la nature en a joint un plus grand encore : il n'y a point de sources dans le Ledja rocheux, et l'eau des pluies est soigneusement recueillie dans des réservoirs connus d'un petit nombre de gens.

Un modeste et savant botaniste français, le doc-

M. Wetzstein une longue coulée volcanique, affectant la forme d'une queue de comète, sortie du Djebel Haauran.

teur Gaillardot, médecin de l'armée ottomane, a fait, pendant les expéditions égyptiennes, une bonne carte du Ledja. Il a raconté, dans un travail encore manuscrit, comment, après plusieurs échecs consécutifs, Ibrahim-Pacha ne put venir à bout des rebelles druses qu'en comblant ces réservoirs (1).

La montagne proprement dite — le Djebel Haauran — est le massif culminant d'un système de peu d'étendue, composé d'une série de pitons rocheux de nature basaltique, qui commence au sud-sud-est de Damas et forme, à l'état d'embryon, une chaîne parallèle au Liban et à l'Anti-Liban, qui va, s'éteignant en mamelons isolés, jusqu'à la ligne des steppes ou Hemmada, un peu au sud de Bosra.

Les flancs du Djebel Haauran sont très-difficiles: c'est une véritable forteresse d'origine volcanique, un amas de cratères éteints, une Auvergne asiatique, présentant la configuration d'un ellipsoïde presque régulier. La partie méridionale beaucoup plus accidentée est un dédale de rochers et de contre-forts, affectant les formes les plus bizarres et terminée par une pente nommée : *Noukra el-Haauran*. C'est au centre de ce massif sud que se trouve le principal cratère dont le centre est maintenant occupé par une forêt. Les crêtes sont, je ne sais pourquoi, appelées *el-Klab* (les chiens).

(1) Une partie du travail du docteur Gaillardot, relative aux opérations militaires des Égyptiens dans le Ledja, a été publiée par M. Guillaume Rey dans son Voyage au Haauran. — La carte de M. Gaillardot et sa relation vont incessamment paraître.

Je ne crois pas que sa plus grande altitude atteigne 200 mètres (1) ; car, lors de la saison des pluies qui, dans cette région, dure trois mois, la neige reste à peine quelques jours sur les crêtes les plus élevées.

Les deux villages de Sanamen et d'Ez-zera passent, aux yeux des habitants, pour les clefs de la montagne.

On conçoit que le Ledja et le Djebel Haauran aient été de tout temps le refuge naturel des persécutés et des rebelles ; l'historien Josèphe en parle comme d'un repaire de brigands. Après la naissance du Christ, les adeptes de la foi nouvelle vinrent y chercher, contre les persécutions, des asiles attestés, aujourd'hui encore, par un grand nombre de croix et d'emblèmes chrétiens grossièrement gravés sur la paroi des rochers. Lorsque les Druses furent proscrits d'Égypte pour leurs doctrines grossières, ils vinrent se fixer au Haauran. C'est de là que les Maronites les appelèrent dans le Liban pour s'en faire un bouclier contre les musulmans. Aussi, lors des derniers massacres de Syrie, avons-nous vu les Druses reprendre le chemin de ces cavernes et y cacher les fruits de leurs pillages.

Le Ledja représente la Trochonitide de l'antiquité : détermination qui, primitivement, s'étendait sans doute à tout le Belad Haauran (2)?

(1) Les deux plus hautes montagnes du Liban et de l'Anti-Liban atteignent, l'une 2,600, et l'autre 2,800 mètres.

(2) Lorsque Rome, impuissante à administrer par elle-même ses pro-

Sous Constantin, l'ensemble du Haauran constituait l'*Auranitis*, province de l'*Arabia Romana*, ayant Bosra pour capitale, et forma lors du Bas-Empire chrétien l'*Oriens diocæsis* qui relevait du patriarchat d'Antioche (1).

Le Haauran, qui compte à peine aujourd'hui quatre-vingts misérables villages ou plutôt hameaux, possédait autrefois, disent les érudits, trois cents villes ou bourgades. Si l'on étudie les nombreuses ruines qui y sont éparses, et dont plusieurs sont remarquables par leur architecture, on trouve que ce chiffre n'est pas au-dessous de la réalité.

Malgré la diminution des pluies (2), les ravages périodiques des sauterelles et surtout des hordes nomades, les discordes des populations, les caprices turbulents des chefs ambitieux de pillage, le Haauran est encore un pays très-fertile. On dirait, en Sy-

vinces éloignées, en confia le commandement à des chefs indigènes, ce fut Hérode le Grand qui devint le gouverneur de la Trachonitide.

(1) Suivant la *Notitia Dignitatum*, l'archevêché de Bosra comptait à lui seul trente-trois suffragants ! Il ne sera peut-être pas hors de propos de faire remarquer ici que la valeur de ces suffragants était des plus minces, et qu'elle a été souvent exagérée lorsqu'il s'est agi de démontrer le plus ou moins d'importance de la colonisation romaine dans les parties élognées de l'empire. On en a surtout abusé en Algérie. Il n'y a qu'à se rendre compte de la multiplicité des curés et desservants maronites dans le Liban, par rapport au chiffre de la population, pour s'en faire une idée.

(2) Cette diminution des pluies est un fait très-remarquable, qui semble ici concorder avec le soulèvement de la Caspienne et la dépression de la mer Morte, comme dans le Sah'ara africain et le Soudan avec le desséchement des cours d'eau et des grands affluents du lac Tchad.

rie que les hommes prennent à tâche de ravager ce que le sol produit si généreusement.

Le Haauran est maintenant le grenier de Damas et il a une telle importance pour la production des céréales que lors des derniers événements (juillet 1860), Halim-Pacha voulant mobiliser la deuxième division de l'armée d'Arabistân, dut momentanément y renoncer. Et voici pourquoi : ce fonctionnaire ayant mis en réquisition les chameaux des paysans du Haauran qui se trouvaient sur les marchés de Damas, ceux-ci menacèrent de ne plus apporter de grains. Le général ottoman craignant d'affamer la ville, dût céder devant cette menace et chercher d'autres moyens de transport pour ses troupes.

Le Haauran est habité par des Arabes chrétiens des communions grecques et catholiques, des Arabes musulmans et des Druses. Des Nossaïriéh y campent parfois (1), et il n'est pas jusqu'aux bandes rapaces des Kurdes qui ne viennent planter leurs lances et leurs tentes sur les confins de ce pays pour y tenter quelques rapides coups de main dans l'intérieur.

Les chrétiens sont généralement sédentaires et habitent dans la plaine orientale quelques villages

(1) Les Nossaïriéh sont des Druses schismatiques ; ils tirent leur origine d'un certain Nossaïri qui les entraîna jadis à ne plus reconnaître la divinité de Hakem, ni l'imamat de Hamza fils d'Ali, en substituant au premier Ali-Ebn-Abi-Thaleb, gendre du prophète. C'est à tort que Sales et Pockock en font des musulmans. Ils professent un profond mépris pour les autres sectes, surtout Druses et musulmans. Ils émigrent parfois de Safed à Damas, et réciproquement, en passant par le Haauran.

qu'ils occupent exclusivement sous le commandement de leurs cheikhs. Partout ailleurs ils sont mêlés aux musulmans et leurs chefs subissent alors l'influence des cheikhs musulmans, dont ils ont peu à se plaindre du reste, en comparaison de leurs relations avec les Druses. Un petit nombre mène la vie nomade et, à la religion près, leurs mœurs et coutumes sont identiquement les mêmes que celles des Arabes musulmans. Ils parcourent plus spécialement la partie sud.

Leur évêque, résidant à Krabab, passe une partie de l'année en visites pastorales. Un jésuite distingué, le P. Fennec, de la mission de Beyrouth, a plusieurs fois parcouru le Haauran.

Autant que l'on peut s'en rapporter à de vagues renseignements sur un pays qui n'a aucune administration, le nombre des chrétiens peut être évalué à 4,000 environ, dont 2,000 armés (1).

Grecs et catholiques vivent en bonne intelligence : ce sont des gens hospitaliers, sobres, laborieux, peu guerriers, dissimulés et fourbes comme tous les Orientaux dont le système politique a complétement faussé le sens moral. Ils sont cultivateurs, élèvent des bestiaux et ont la passion des échanges : ils trafiquent de tout et sur tout.

Il peut y avoir 7,000 Druses au Haauran, mais

(1) Dans ces évaluations, il est toujours et seulement question des hommes en état de porter les armes, le reste de la population, enfants, femmes et vieillards, étant considérés comme des non-valeurs !.......

leur nombre a considérablement augmenté à la suite des récents événements du Liban. C'est un peuple laborieux comme les chrétiens, moins intéressés peut-être, mais plus sauvages, ce qui tient à leur gouvernement féodal ou plutôt à l'état permanent d'hostilités auquel ils étaient condamnés par leurs croyances, et qui les a engagés à habiter de préférence la montagne.

Le culte de ces sectateurs du khalife Hakem-Bi-Amr-Allah est un mélange hétérogène de doctrines défigurées de l'islamisme chez lesquelles la lettre a depuis longtemps tué l'esprit, et de traditions empruntées aux cosmogonies indoues et égyptiennes. Un mysticisme épais couvre même, aux yeux des Aakeh ou initiés, les traditions d'une religion plus élevée autrefois peut-être, mais aujourd'hui tombée dans un matérialisme effréné.

Ils ne sont ni plus ni moins féroces que ceux qui les entourent, ni plus ni moins haineux que leurs voisins, ces fidèles des trente sectes qui, avec une rage implacable, se disputent les quelques habitants de ce beau pays de Syrie. Peut-être même, — qu'on me pardonne ce paradoxe, — ont-ils sur ces cultes rivaux, ces églises jalouses, l'avantage d'appartenir à une religion qui repousse les prosélytes. Leurs sages passent aux yeux des Druses du Liban pour avoir conservé plus pur le sens symbolique des traditions de Hakem. On prête aux familles druses importantes du Haauran des relations suivies avec les tribus du Omra et du Hadramaout.

Ils forment la population la plus homogène du Haauran : tous sont bien armés. Les défaites successives des troupes égyptiennes, puis des détachements ottomans, le pillage de Damas, les ont, pour longtemps, approvisionnés d'armes et de munitions.

Comme les chrétiens, ils cultivent des céréales. Ceux de la montagne confectionnent du charbon dont ils approvisionnent Damas ; tous vont fréquemment dans cette ville et celles du littoral où ils s'occupent de commerce.

Les Arabes musulmans ou, selon la véritable expression arabe, les Bédouins, sont divisés en tribus gouvernées par des cheikhs. Fidèles aux lois de leur race, ils habitent sous la tente, campent par douairs ou cercles, et sont essentiellement nomades et pasteurs, bien que parfois dans une espace assez restreint. Les tribus importantes émigrent seules au loin. Ils élèvent des chevaux, des chameaux, des bestiaux, quelquefois des hedjins ou chameaux de course (1). Les Oulad-Ali et les Rouala sont les deux tribus considérables qui séjournent au Haauran. Les autres n'ont d'importance que par leurs alliances avec l'une ou l'autre des tribus que nous venons d'indiquer.

(1) Hedjin, le Meh'ari d'Algérie. Les chameaux de Syrie sont plus robustes que ceux d'Afrique ; ils se prêtent mieux à traverser les montagnes souvent difficles du Liban et de l'Anti-Liban, où ils sont l'unique moyen de transport, que ceux d'Algérie à passer par les gorges du Tell.

Les Bédouins du Haauran peuvent mettre en ligne 2,000 cavaliers de choix porteurs de lances et d'armes à feu en très-mauvais état. Les Arabes qui n'ont pas de chevaux et peu de troupeaux vont, à une certaine époque de l'année, se louer dans les autres tribus et travailler aux moissons dans la plaine ou la montagne. Tels sont, par exemple, les Zobeïd.

Il est superflu de dire que les Arabes ont les instincts de pillage et de meurtre, partage héréditaire des peuples de l'Asie. C'est une race forte et vigoureuse, d'un type physique que l'on dirait coulé dans le bronze. Très-intelligents, hospitaliers et généreux à l'occasion, rapaces toujours, ils sont doués d'instincts qui deviendraient nobles et généreux s'ils étaient mieux développés. Ces fils dégénérés des khalifes de Bagdad reprendront incontestablement une large part dans la future civilisation de l'Orient. Leurs poésies gracieuses, et leurs traditions chevaleresques rappellent les beaux jours de l'empire arabe alors que l'Occident était plongé dans la barbarie.

Le joug abrutissant des Turcs, leur mépris calculé pour les Arabes, et l'action dissolvante de ce gouvernement despotique sont les causes principales de l'abaissement actuel de cette race. Autrefois les tribus vivaient entre elles dans une paix relative (1) : la politique des pachas et des beys les a

(1) Le poétique roman d'Antar nous a conservé les noms des Beni-Aamar Ibn-Sassoa, qui furent les alliés fidèles de Harith-el-Haradj, chef des Arabes chrétiens de Syrie et patrice romain.

successivement tournées les unes contre les autres. Quand elles ne peuvent faire la guerre à leurs voisins, elles combattent de tribu à tribu.

Les Arabes viennent à Damas pendant l'hiver, car le printemps est la saison des migrations et des pâturages, et au moment du *h'adj* ou pèlerinage de la Mecque. A cette époque, des milliers de musulmans, attirés soit par un but religieux, soit par un intérêt commercial, souvent l'un et l'autre, se réunissent à Damas pour faire le voyage et la visite aux villes saintes. La route seule de Damas à la Mecque dure deux mois, et la caravane donne lieu à un grand commerce sur tout son parcours. Des tribus entières escortent les voyageurs, moyennant rémunération, pour les protéger. — Cela a été quelquefois le contraire, — jusqu'au delà du Haauran, sur les confins de l'Arabie ; et leurs chefs en retirent de grands bénéfices et une notable influence. Depuis quatre ou cinq ans, les Oulâd-Ali, tribu d'Anezès, qui parcourt le Haauran et le pays compris entre le pont des Filles-de-Jacob et Sana, ont voyagé avec l'émir El-H'adj, fonctionnaire ottoman envoyé de Constantinople pour présider à la caravane sacrée et porter au temple de la Mecque les cadeaux du sultan.

On doit reconnaître que, lors des derniers événements, la race arabe musulmane s'est, dans toute la Syrie, montrée au moins indifférente pour les chrétiens quand elle ne les a pas secourus directement.

Le commerce du Haauran avec Damas est assez

considérable : il serait susceptible de produire vingt fois davantage si la paix pouvait régner consécutivement dans le pays.

Vers le mois de septembre, les Haauraniens descendent sur le littoral et y viennent vendre des céréales lorsque la récolte a été abondante, et que Damas et Jérusalem ne leur offrent pas un débouché suffisant : Beyrouth, Saïda, Sour, Saint-Jean-d'Acre et Jaffa consomment et exportent les grains du Haauran et de la Cœlé-Syrie. Beaucoup d'entre eux fréquentent assidûment les marchés du district de Belad-Becharra.

Le gouvernement de la Sublime-Porte sur le Haauran est aujourd'hui, plus que jamais, purement nominal, bien qu'il existe un fonctionnaire turc revêtu du titre illusoire de kaïmakam du Haauran ; mais il ne peut rien sur les cheikhs des tribus qui échappent complétement à son action. Lorsque ces derniers viennent à Damas, ils font très-bonne mine aux autorités ottomanes et celles-ci réciproquement, Les Haauraniens payent même l'impôt, impôt très-faible que 300 Bachi-Bouzouks vont chercher à Chobba et à Omm-ez-Zeïtoun, les années où l'on suppose les habitants disposés à le payer autrement qu'en poudre. Quand il y a refus, le pacha fait immédiatement saisir tous ceux du pays, bêtes, gens, et marchandises qui se trouvent sur les marchés de Damas : il s'ensuit des négociations interminables, dans lesquelles, à la suite de quelques têtes coupées, d'un certain nombre de cadeaux offerts de part et

d'autre, chacun se retire le visage satisfait et parfaitement disposé à chercher la première occasion pour se venger d'une façon sérieuse.

Les Turcs n'ont point oublié les défaites successives de l'armée égyptienne dans le Ledja, lorsque Ibrahim-Pacha voulut y recruter des soldats, car pour 175 Druses réclamés par le recrutement les Égyptiens subirent des pertes considérables. Tout en ayant de bonnes troupes, même des régiments de la garde, ils perdirent, en une seule journée, 2 généraux, 3 colonels, une trentaine d'officiers, plus de 300 soldats, sans compter 2,000 hommes blessés et leurs bagages enlevés. Il fallut l'arrivée d'Ibrahim-Pacha lui-même pour relever le moral des Égyptiens: il prit immédiatement un parti énergique, le seul qui pût réussir : celui de faire combler les réservoirs et de prendre ainsi les rebelles par la soif.

Il est bien entendu que malgré ce succès tardif et si chèrement acheté les Égyptiens n'eurent pas les 175 Druses réclamés par le recrutement. D'un autre côté, ces montagnards perdirent un nombre d'hommes bien supérieur à celui demandé par les Égyptiens...

L'incurie ottomane a laissé tomber en ruines les postes magasins ou khans établis autour du Ledja et dans la plaine du Haauran et qui, en cas d'opérations militaires, permettaient de ravitailler les troupes ou d'abriter les Bachi-Bouzouks. Ces postes étaient d'autant plus importants que tous étaient construits proche des réservoirs ou des citernes, ressource pré-

cieuse dans un pays où l'eau manque neuf mois de l'année.

Au commencement de cette année deux camps turcs établis entre Damas et le Ledja ont été, — bien qu'ils n'eussent pas dû s'y attendre, — attaqués et battus par les Druses qu'ils avaient mission de surveiller.

Il serait à désirer pour la parfaite connaissance du Haauran que nous eussions une traduction française du très-remarquable travail du consul de Prusse à Damas, M. Wetzstein, qui a parcouru non-seulement le Ledja et le Haauran, mais encore le Safa et les contrées voisines, dont il a consciencieusement étudié la géologie et l'histoire.

Nous ne terminerons pas ces notes sans chercher à attirer l'attention des érudits sur les relations d'origine existant entre certaines familles druzes, chrétiennes et musulmanes de la Syrie avec le peuple berber qui occupe une partie de l'Afrique Septentrionale.

On sait que les Ketamiens, originaires de l'Ifrikia (1), jouèrent un grand rôle en Égypte : ainsi le fondateur de la religion des Druzes, le calife Hakem-bi-Amr-Allah, eut pour régent le ketamien Abou-Moh'ammed-Hassan. Un grand nombre de ces Berbers occupaient alors des postes importants dans

(1) Ils occupaient le bassin de l'Ampsaga, l'Oued-el-Kebir actuel dans la province de Constantine.

l'administration et l'armée : leur influence fut très-grande à cette époque.

Beaucoup de familles, — les notables druses surtout, ce qui porterait à croire que les Ketamiens embrassèrent la monstrueuse innovation de leur khalife (1), — conservent des souvenirs des pays de l'ouest, tandis que des familles voisines rappellent orgueilleusement leurs généalogies arabiques.

Ainsi les Abou-Nakad, chefs druses influents qui ont acquis dans ces derniers temps une triste célébrité, ont jadis longtemps habité le sud du Maroc.

On trouve de ces traces à presque toutes les époques : voici d'autres Druses, notables du mont Liban, les Abd-Es-Samod, dont les ancêtres habitaient l'Afrique. Ne seraient-ils pas une branche ou même les descendants de ces Abd-Es-Samed qui avaient le privilége de fournir des chefs aux Beni-Raten, et auxquels, du temps du sultan Mérinide Aboul'-Hassan, appartenait la célèbre Chimei (2)?... Cette famille, puissante cependant, n'a laissé aucune trace en Kabylie, où nous en retrouvons de beaucoup plus anciennes qu'elle. N'aurait-elle pas, comme tant d'autres, émigré vers l'Orient à la suite de cette révolution qui amena le système démocratique actuel des Berbers à embrasser le culte des Druses?...

(1) Ce qui n'a rien d'extraordinaire pour qui connaît l'histoire du peuple berber et son ardeur à embrasser les cultes nouveaux.

(2) Ibn-Khaldoun, *Histoire des Berbers*; traduction du baron de Slane : Zouaoua et Zouagha; t. I, p. 257.

Puis chez les Kabyles, au milieu de ce singulier mélange de populations, épaves vivantes de dix nationalités, nous retrouvons des fractions venues de la Syrie, soit individuellement, soit avec les invasions arabes. Ces fractions ont soigneusement gardé leur nom qu'elles ont berbérisé : n'y a-t-il pas quelque chose de plus sérieux qu'une analogie de consonnes, entre Betroun (l'ancienne Botrys), capitale du district de ce nom, dans le Liban, et cette tribu des Aïth-Betroun, dans la province d'Alger, que les traditions locales représentent comme les victimes d'une proscription ordonnée par Salomon (1)?...

Remontons plus loin encore :

M. Wetzstein a décrit, dans son mémoire sur le Haauran, les bizarres demeures d'un peuple troglodyte, dont M. Alfred Maury signale l'importance ethnographique et archéologique dans son rapport sur les progrès des sciences géographiques pour l'année 1859 (2). Presque en même temps M. Guillaume Rey signalait, lors de son excursion aux bords de la mer Morte, de très-singulières excavations cylindriques (3)...

Quels pouvaient être les peuples primitifs habitant ces cavernes? La Bible parle, au livre des *Juges*, de souterrains où les Israélites se retiraient en cas de danger.

(1) *Les Kebaïls du Djerdjera*, par le capitaine Devaux, chef de bureau arabe ; p. 249.

(2) Page 189.

(3) *Voyage au Haauran et sur les bords de la mer Morte*, p. 255.

Ne les retrouverions-nous pas en Afrique où les historiens musulmans et les traditions nous montrent les Berbers venus de la Palestine (1)? « Des « ruines dont les Kebaïles rejettent l'existence à « une époque fort reculée, à l'ère mythologique, se « montrent, çà et là, dans les montagnes et principalement dans les lieux d'un abord difficile, elles « ressemblent à d'immenses silos détruits...

« Ce genre de ruines se trouve en grand nombre « entre Maalet-Rhamdâne et Djebel-Nahdor; on en « rencontre aussi d'isolées, soit dans la montagne, « soit dans d'autres parties du pays peu fréquentées, comme la forêt d'Anîf et celle de Bou-« Mahni...

« Elles étaient habitées par des Djouhala (idolâtres) (2). »

Nous voici bien loin de la Syrie.

Mais ne faudrait-il pas voir dans ces vestiges retrouvés, sur les flancs du Djurdjura, des demeures

(1) « Vint ensuite l'invasion des Berbers qui arrivèrent de l'Orient; « lorsque après la mort de leur roi Djalout (Goliath), ils quittèrent « leur pays et se dispersèrent; la plus grande partie d'entre eux s'établirent dans le Maghreb. Dans la suite, ils embrassèrent la religion « chrétienne; les Romains s'emparèrent des côtes et les Berbers furent « leurs sujets..... » El-Kairouani, *Histoire de l'Afrique*, traduction Pelissier, de Reynaud et Remusat; p. 28. — El-Edrisi, trad. Jaubert; t. I, p. 202. — Les Aïth-bou-Youssef du Djurdjura ont, dit toujours la traduction, professé le judaïsme. Voyez notre Excursion chez les Zouaoua de la Haute Kabylie; *Bulletin de la Société de Géographie de Genève*, t. I.

(2) *Les Kebaïles du Djerdjera*, par le capitaine Devaux; p. 903 et 204.

de refuge analogues à celles du Haauran et de la Palestine, creusées par le même peuple que El-Kaïrouani, El-Bekri, Ben-Khaldoun, Procope lui-même nous montrent comme originaires de ces contrées?

Pourquoi les Kabyles, depuis si longtemps fixés au sol, gardent-ils un souvenir traditionnel et féerique du *pays de la Gauche*, tandis que les Arabes, leurs voisins, fils tard venus de la péninsule arabique, n'ont conservé aucune idée de leurs migrations?

Ces idées et ces faits sont bien vagues : cependant ils nous étonnent et il y a des recherches à faire à cet égard. Quel que soit leur résultat elles pourront élucider les points obscurs de l'origine si contestée des peuples berbers et, peut-être même, nous présenter sous un jour nouveau certaines particularités de l'histoire des invasions arabes qui, au VIIe et au XIe siècle, se ruèrent sur l'Afrique Septentrionale.

RENSEIGNEMENTS DIVERS.

Itinéraire de Damas au Haauran (par la route de la Mecque).

De Damas à Dannoun, quatre heures de marche. Khan ou poste magasin, sans habitants. On y trouve de l'eau.
— *à Rabar'eb*, cinq heures. Habitants musulmans. Eau courante.
— *à Kteibe*, trois heures. Colline ou Tell, sur laquelle il y a de l'eau.
— *à Chmiskin*, quatre heures. Bourgade assez considérable, rési-

dence du cheikh des cheikhs du Haauran; habitants musulmans. Ruines (romaines?) aux environs.

— *à Taale*, cinq heures. Hameau mixte de chrétiens et musulmans; une citerne dont l'eau est peu abondante.

— *à Leva*, trois heures. Habitants chrétiens et Druses; eau courante; résidence du trop fameux chef druse, Ismaïl El-Altach, connu par sa participation active aux massacres du Liban en 1860; il conduisit les bandes druses qui égorgèrent et pillèrent les chrétiens des districts de Hasbaya et Kaschaya.

De Damas au Ledja (route du sud).

— *à Deïr-Ali*, six heures. Habitants Druses; eau courante.

— *à Chaara*, cinq heures. Hameau situé dans un terrain difficile, l'eau en est éloignée d'une demi-heure, les puits étant à Mismye; refuge habituel des Druses, qui s'y retirèrent en grand nombre lors de l'arrivée des Français dans la Bekaa. C'est une des portes du Ledja rocheux ou Ouâra.

De Damas au Ledja (route de l'est).

— *à Nejha*, quatre heures. Habitants musulmans. Situé sur le Nahr-Berdi, dont les eaux sont abondantes en toute saison.

— *à Omm'ez-Zeitoun*, sept heures. Habitants Druses. Citernes. Ce village, d'environ deux cents familles, est sur la limite du Ledja; beaucoup de ruines antiques. De là on pénètre immédiatement dans le massif du Djebel-Haauran.

Marchés.

Les Haauriens n'ont pas de marchés, mais ils fréquentent ceux qui se tiennent :

Le lundi, à Souk-en-Nabati, au pays des Métoualis, proche Saïda.

Le mardi, à Souk-El-Khan, district de Hasbeya.

Le mercredi, à Souk-Ad'hassi, dans le district de Belad-Becharra, chez les Métoualis.

Le jeudi, à Souk-Aïoun-Djar, dans la plaine d'Amir.

Le vendredi, à Souk-Ed-Gjéma, près du village métouali de Thibenir, district de Becharra.

Le samedi, à Souk-Bijouaïa, également chez les Métoualis du district de Becharra.

Les marchés permanents de Damas, Baalbek, Hasbeya et Rascheya, Jérusalem, Saint-Jean-d'Acre, Jaffa, Sour, Saïda, Beyrouth.

Marchandises de vente et d'achat.

Les Haauriens vendent :	Ils achètent :
Des blés et orges en grande quantité.	Des indiennes anglaises.
Du bois de chauffage.	Des Kafiz (sorte de foulards).
Du charbon.	Des Méchela (sorte de grande chemise qui se met par-dessus les vêtements).
Des chameaux.	Des armes.
Des bœufs.	De la poudre de Constantinople.
Des moutons.	Des cuirs travaillés.
Des chèvres.	Des selles.
Des chevaux.	Des fers travaillés, quincaillerie.
Des ânes.	Du café, du sucre.
Du salpêtre.	Du tabac.
Du beurre, fromage, lait aigre.	Du savon.
De la paille.	

Arabes musulmans du Haauran.

ANEZÈS.	*Les Rouâla...*	Cette tribu va généralement hiverner avec tout ses animaux dans les plaines du côté de Bagdad. Son chef, le cheikh Feissal-ech-Chaâlan, est un homme très-influent, même à Damas. Pendant l'été, il parcourt le Haauran.
	Les Oulad-Ali.	Suivaient autrefois les précédents, mais à la suite d'hostilités ont abandonné la route de Bagdad, et campent entre le pont des Filles de Jacob et Sarra. Leur chef, Mohammed Doukhi, a acquis une grande notoriété par sa bienveillance pour les chrétiens, c'est un petit vieillard qui a perdu un bras dans un combat ; il paraît fort intelligent, a conduit plusieurs fois la caravane de la Mecque, ce qui lui donne un grand prestige.

Ech-Chrafat. . . . *Massaïd.* . . . . . *Edamat.* . . . . . *R'ia.* . . . . *Chtaye.*	Campent proche le Djebel-Ed-Drouze; en ce moment alliées des Oulad-Ali, mais changent parfois et se rangent, suivant les intérêts du moment, avec les Rouâla.	Ces tribus n'ont d'autre importance que leurs alliances qui varient fréquemment soit avec le Oulad-Ali ou les Rouâla.
Slout. . . . . *Madaljdi.*	Ces tribus sont installées proche le Ledja, et alliées des Oulad-Ali. Elles se sont souvent battues avec les Druses.	
Zobeïd.	Cette tribu est dispersée dans le Djebel-Ed-Drouze, le Haauran et le Ledja. Les gens de cette tribu sont bergers ou charbonniers, et ont peu de chevaux.	

Le Baron Henri Aucapitaine.

RÉSUMÉ

DES DÉCOUVERTES GÉOGRAPHIQUES

OPÉRÉES PAR M. J. L. KRAPF ET SES COLLÈGUES

PENDANT UNE RÉSIDENCE DE DIX-HUIT ANS DANS L'AFRIQUE ORIENTALE (1).

C'est à MM. Krapf, Rebmann et Erhardt, comme l'on sait, que nous sommes redevables des premières explorations exécutées dans l'intérieur de la partie septentrionale de l'Afrique au sud de l'Équateur. Les premiers, ils ont pénétré à l'ouest de cette côte orientale dont on s'était occupé si rarement depuis la décadence des colonies portugaises ; ils ont révélé à l'Europe l'existence de peuples dont le nom même lui était demeuré jusqu'alors inconnu, et des contrées dont la configuration physique et le relief étaient

(1) Travels' researches, and Missionary labours, during an eighteen years' residence in Eastern Africa; by the Rev. Dr *J. Lewis Krapf*, with an Appendix by *E. G. Ravenstein*. 1 vol. gr. in-8°, cartes et gravures. — Londres, 1860, chez Trübner, libraire-éditeur.

loin de répondre à l'idée qu'on s'en était formée. Ces résultats importants ne présentent plus guère maintenant, il est vrai, l'attrait de la nouveauté : les noms d'Ousambara et d'Oukambani ; ceux des montagnes si remarquables du Jagga étant devenus en quelque sorte vulgaires dans le monde géographique, et les rédacteurs des publications périodiques de l'Europe savante, qui se sont empressés de les enregistrer, en ayant fait la matière de dissertations ou de discussions pleines d'intérêt. Toutefois ces excursions lointaines ne nous avaient été connues jusqu'à présent que par des communications partielles et des fragments de correspondance ; mais cet ensemble, cette narration suivie et sans lacunes, cette mise en scène continuelle, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, qui animent et complètent les descriptions faites par le voyageur des peuples et des localités, nous manquaient. Or c'est à quoi vient de pourvoir M. Krapf dans la relation qu'il s'est décidé enfin à mettre au jour et dont l'analyse va faire le sujet de cet article. Sa relation est précédée d'une introduction dans laquelle M. E.-G. Ravenstein résume d'une manière succincte les découvertes faites dans l'Afrique Orientale.

L'ouvrage de M. Krapf est composé de trois parties. La première se subdivise en douze chapitres qui ont pour objet quatre voyages successifs, d'Adoué au Choa, d'Ankober à Massouah, d'Aden à Zanzibar et de Mombaz dans l'intérieur ; puis des extraits de journaux de route, une description du Choa, et

des renseignements précieux sur les contrées inexplorées situées au sud de cette dernière province. La seconde partie comprend, en neuf chapitres, une excursion à la montagne de Kadiaro, trois au Jagga, deux dans l'Ousambara et deux dans l'Oukambani. Enfin la troisième, qui se compose de quatre chapitres, conduit le lecteur de Mombaz au cap Delgado sans quitter le littoral ; de Jérusalem à Gondar et de Gondar au Caire. Viennent ensuite des informations obtenues par M. Rebmann sur la mer intérieure de l'Afrique Australe, et une description du pays des Wanika par M. Erhardt. Un chapitre supplémentaire, dans lequel l'auteur donne un précis historique sur la côte orientale d'Afrique, termine cette partie de la relation, à laquelle se trouve joint un appendice géographique et littéraire qui traite des montagnes neigeuses reconnues au Jagga, des sources du Nil-Blanc, de la littérature actuelle de l'Abyssinie et des langues de l'Afrique Orientale (1).

Quoique, à la seule inspection des titres placés en

(1) Le voyage de Jérusalem à Gondar ne peut guère offrir d'intérêt qu'aux commettants et aux coreligionnaires de M. Krapf; le chapitre supplémentaire est exclusivement historique. Son étendue, d'un côté, n'est pas en proportion avec la nature de notre résumé, et, de l'autre, sa concision ne saurait en permettre l'analyse ; les renseignements relatifs au Nyanza sont généralement connus ; les deux dissertations sur les montagnes neigeuses et sur le Nil-Blanc sont du ressort de la polémique. Quant aux deux dernières parties de l'appendix, elles se réduisent à de simples nomenclatures ; nous avons donc cru pouvoir nous dispenser d'aborder dans cet article ces différentes matières qu'il nous paraît suffisant d'indiquer. D***.

tête des différents chapitres de cette relation, nos lecteurs sentent bien que notre tâche doive se borner à insister sur les découvertes proprement dites, sans nous arrêter à la description de contrées visitées depuis longtemps ; cependant, comme il arrive quelquefois qu'un voyageur fait certaines remarques qui ont échappé à d'autres, bien qu'elles soient de nature à compléter les notions déjà acquises, notre intention ne saurait être de passer outre, tout en glissant légèrement sur chacune, afin de ne point les laisser usurper dans notre analyse une place que réclame l'exploration des pays jusqu'ici inconnus.

Il est fâcheux que nos voyageurs, dont, nous en convenons, les recherches géographiques n'étaient pas le but immédiat, n'aient pas pu déterminer par des observations astronomiques (du moins n'en est-il nullement question dans leur ouvrage) la position des lieux, et surtout des points principaux. Ce n'est qu'approximativement, et par une évaluation approximative elle-même de leurs journées de marche combinées avec les directions qu'ils ont prises que l'on a pu consigner sur les cartes le résultat de leurs importantes excursions, en attendant que d'autres explorateurs, munis des instruments dont ils étaient dépourvus, puissent rectifier les incorrections inévitables en pareil cas.

Nous devons en dire autant des diverses altitudes dont MM. Krapf et Rebmann nous donnent le chiffre, qu'ils n'ont pu sans doute soumettre préalable-

ment à aucun calcul hypsométrique. Disons, du moins, que tout ce qu'il leur a été possible de faire ils l'ont fait pour donner à leur relation le degré d'utilité que l'on pouvait raisonnablement désirer. Leur style simple et sans prétention se trouve d'ailleurs empreint du cachet de la vérité, et le voyage de Burton et de Speke est venu confirmer, en majeure partie, tant les renseignements qu'ils nous ont transmis que certains détails dus à leurs observations personnelles.

Abyssinie et contrées limitrophes.

Dans tout le trajet des frontières septentrionales de l'Abyssinie au Caire par le Soudan-Égyptien et l'Égypte, M. Krapf ne recommande guère à notre attention que l'ancienne capitale des Fungi, Sennar, dont la population qui, au temps de sa prospérité, s'élevait, dit-on, à 100,000 âmes, était tombée à 9,000 lors du passage de Caillaud, et paraîtrait s'être accrue depuis cette époque, si, comme l'évalue M. Krapf, elle est maintenant de 12 à 15,000. Des caravanes partent de cette ville pour l'Abyssinie, le Fazòql et le Bahr-el-Abyadh, et il s'y tient un marché hebdomadaire où sont exposés en vente une quantité considérables d'articles abyssiniens, égyptiens et européens.

Moins connue que la terre des Pharaons, mais devenue, principalement depuis environ un demi-siècle, le point de mire d'un certain nombre de voyageurs dont les relations, riches de détails sur la géo-

graphie et l'éthnologie de cette vaste contrée, ont cependant encore laissé à leurs successeurs bien des recherches à faire avant qu'on en ait acquis une connaissance parfaite, l'Abyssinie ne pouvait pas toutefois occuper sous le rapport scientifique une large place dans l'ouvrage de M. Krapf; car tel n'était pas le but essentiel de sa mission : aussi n'avons-nous à enregistrer qu'un petit nombre d'observations dignes d'intérêt. Nous commencerons par les lieux sur lesquels M. Krapf a cru devoir insister d'une manière spéciale.

Arkiko, que M. Krapf appelle Harkiko, ou Dohono, voisin de Massouah, est le chef-lieu des Chohos musulmans. La montagne de Chumfeito, qui est auprès, a 6,000 pieds de hauteur.

Gondar, capitale de l'Abyssinie, en est, à l'exception d'Axum, la cité la plus importante. Elle renferme environ 10 à 12,000 habitants; mais elle fut jadis beaucoup plus peuplée, comme on peut en juger par le nombre de maisons en ruines que l'on rencontre partout. Ses rues sont très-tortueuses, étroites, souvent rapides et malpropres. Les maisons sont circulaires et presque toutes en pierres; beaucoup ont deux étages. Les chrétiens habitent le sommet de la colline sur le penchant de laquelle la ville est bâtie et auprès du palais royal, construit par des architectes portugais. Il y a un certain nombre d'églises et de monastères. On y voit une grande place où se tient le marché. Les mahométans, au nombre de quelques milliers et qui subsistent surtout par le

commerce, demeurent sur la pente occidentale de la cité.

Axum, ancienne métropole de l'Éthiopie, est remarquable par son église et ses obélisques dont quelques-uns sont encore debout, tandis que les autres sont renversés. M. Krapf pense que le plus grand de ces monuments pourrait bien provenir d'une colline qui s'élevait à l'est d'Axum et à laquelle le ciseau aura fait subir cette métamorphose ; les blocs et les débris ayant ensuite été enlevés, l'obélisque serait tout naturellement demeuré dans une position verticale. M. Krapf évalue sa hauteur à environ 65 pieds. Salt (1), qui lui donne, à peu de chose près, la même dimension, semble corroborer la supposition de notre auteur en disant que « le « grand obélisque est composé d'un seul bloc de gra- « nit... et qu'il est difficile de concevoir par quel « moyen on est parvenu à mettre debout une si « lourde masse. » Quant à la grande église construite en pierres, M. Krapf croit qu'elle était dans l'origine un temple païen, transformé depuis en église chrétienne lorsque le pays fut converti au christianisme; mais Salt (2) eut occasion de s'assurer, en consultant les livres d'Axum, que « le premier temple chrétien « élevé dans cette ville fut édifié il y avait environ « onze cent quarante ans (aujourd'hui onze cent « quatre-vingt-quatorze ans), qu'il fut détruit par

(1) *Voyage dans l'Indoustan*, etc.; par le vicomte George Valentia. Traduction française, t. 4, p. 2.

(2) *Ibidem.*

« Mahommed-Gragné, l'an 1526, et que l'église ac-
« tuelle fut bâtie par Ayto-Fasil, fils d'Ayto-Soci-
« nios, en l'année 1657. »

Un simple village, mais qui a acquis une certaine importance sous le point de vue commercial, a fixé d'une manière spéciale l'attention de notre voyageur: c'est Wekhné dont les habitants, chrétiens de religion, exercent la profession de marchands. Le coton, le café, les peaux, l'ivoire, les esclaves (par contrebande), la verroterie, les étoffes de couleur, en un mot tous les articles importés de Sennar et de Khartoum, ou exportés de l'Abyssinie, sont obligés de passer par ce lieu qui est situé au pied d'une chaîne de montagnes.

M. Krapf, après être parti de Wekhné, vit dans une plaine accidentée des bambous dont il n'avait pas rencontré un seul depuis qu'il avait quitté le profond défilé formé par la rivière de Takassie ; ce qui lui fournit l'occasion de remarquer, premièrement, que ces sortes de défilés profonds avec des terrasses portent en Amharic le nom de *kolla*, et sont élevés de 1,000 à 6,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, l'altitude de Wekhné étant d'environ 3,000 pieds. Les hautes terres appelées *daga* comprennent tout ce qui est à plus de 6,000 pieds au-dessus du niveau de la mer et qui s'élève en quelques endroits jusqu'à 14,000. On trouve dans ces *kolla* des éléphants, des rhinocéros, des buffles, des lions, des antilopes et d'autres animaux, ainsi qu'une riche végétation de tamariniers, de térébinthes, d'arbres à

encens, de bambous, d'ébéniers, de cotonniers, d'oliviers, de vignes, de caféiers, de sycomores, d'*Adansonia*, de saules et d'autres grands arbres et arbustes. Secondement, qu'il est assez présumable que les *vaisseaux de jonc* éthiopiens dont il est question au dix-huitième chapitre des prophéties d'Isaïe (1), ont été confectionnés avec le bambou qu'on transportait à Méroé, alors le centre du commerce éthiopien, par le Takassie et les autres rivières.

Dans la contrée montagneuse qui s'étend depuis Enchi et Amba jusqu'au mont Waha, et qui forme dans les environs de Wekhné une forteresse naturelle inexpugnable, habitent les Camantes auxquels est dévolu le soin de garder le passage montagneux qui conduit des régions inférieures aux terres élevées. Quoiqu'ils soient baptisés et qu'ils fassent une profession extérieure du christianisme, les Abyssiniens les regardent comme des païens. Ils pratiquent certaines cérémonies religieuses dans de profondes forêts, où, dit-on, ils prodiguent des témoignages de vénération au *cactus*, lui attribuant une âme raisonnable, et s'imaginant qu'il est la souche primitive de l'espèce humaine.

(1) *Væ terræ cymbalo alarum, quæ est trans flumina Æthiopiæ, qui mittit in mare legatos, et in vasis papyri super aquas.* Isaïe, c. 18. v. 1 et 2.

Les Galla.

Cette nation, l'une des plus considérables de toute l'Afrique, occupe l'étendue de pays comprise entre les 8 et 3e degrés de latitude sud et peut compter environ 6 à 8,000,000 d'individus partagés en un grand nombre de tribus indépendantes les unes des autres. Lorsqu'au XVIe siècle Mohammed-Gragné envahit et ravagea la contrée; les Galla arrivèrent du sud avec leur innombrable cavalerie et s'emparèrent de quelques-unes des plus belles provinces de l'Abyssinie. Dans leur langue le nom de Galla signifie *immigrants* et leur a été donné par les Arabes et les Abyssiniens; mais le nom qu'ils se donnent à eux-mêmes est *Orma*, ou *Oroma : hommes forts*, ou *braves*. Comme ils n'ont point de nom générique pour désigner leur nationalité et la région qu'elle occupe, M. Krapf propose de les renfermer toutes les deux sous la commune désignation d'*Ormania.*

Les Galla ou Orma sont en général grands et robustes, avec une physionomie sauvage que rend plus sauvage encore leur longue chevelure en forme de crinière. Leur couleur est d'un brun foncé : nuance qui, conjointement avec leur capacité intellectuelle, contribue à les distinguer avantageusement des autres Africains orientaux. Toute leur personne, ainsi que l'ample vêtement supérieur dont ils se drapent de manière à rappeler la toge romaine, sont enduits d'une couche épaisse de beurre. Les femmes portent une robe courte en peau retenue autour de la taille

par une ceinture ornée à ses extrémités de morceaux de corail. Les plus riches ajoutent un large vêtement de dessus qui leur donne l'apparence d'une femme européenne. Les armes des Galla sont une lance, un sabre et un bouclier. Tout le monde chez eux monte à cheval, les femmes comme les hommes, parce qu'ils regardent comme dégradant d'aller à pied. Les chevaux galla sont très-petits, mais d'une belle couleur et extrêmement légers à la course, quoique l'usage des fers à cheval soit inconnu.

Les Galla des environs de l'Abyssinie cultivent la terre et élèvent des bestiaux, tandis que ceux qui habitent sous l'Équateur mènent une vie pastorale et nomade. Ceux-ci, qui en outre n'ont pas de chevaux et ne ressemblent guère aux autres, offrent le type naturel des Galla primitifs, surtout dans leurs notions religieuses. Chez les premiers, les hommes se livrent aux travaux agricoles pendant qu'ils abandonnent aux femmes le soin des bestiaux et les occupations domestiques. Les céréales sont en telle abondance dans l'Ormania que, pour 1 dollar, on peut s'y procurer un peu plus d'orge et de seigle que ne pourrait en porter un chameau. Les Galla possèdent des régions si fertiles, si bien arrosées, si abondantes en pâturages, si propres à la culture et aux bestiaux, que l'on pourrait à peine se faire en Europe une idée du luxe que la nature y déploie. Le climat y est aussi agréable et aussi sain que celui de l'Italie ou de la Grèce. Plusieurs districts entre autres se font remarquer sous ce rapport comme sous celui de

la multitude de beaux arbres qu'ils renferment, parmi lesquels le genévrier mérite une mention spéciale.

Les habitations des Galla sont des huttes circulaires et coniques, couvertes d'herbe et ordinairement entourées d'un mur en pierres. Les villages sont la plupart dans des bosquets, sur des hauteurs ou sur le penchant des montagnes, et au bord des rivières.

De même que les tribus les plus sauvages, les Galla sont très-loquaces. Ils parlent quelquefois des quatre heures entières en accompagnant leurs discours d'une expression et de gestes très-divertissants pour un Européen. Leur langue est très-harmonieuse et rappelle l'italien. On y signale cinq principaux dialectes ; mais la différence entre eux est si peu sensible que le Galla qui demeure le plus avant dans le sud comprend très-aisément ceux de ses congénères qui habitent dans le nord.

Les prêtres des Galla s'appellent *louba* pour les distinguer des *kalija*, qui sont leurs magiciens, exorcistes et médecins. Leurs sacrifices et leurs prières se font à l'ombre de l'arbre appelé *woda*. On suppose qu'un grand esprit y fait sa demeure : aussi le woda est-il sacré parmi eux et ce serait s'exposer à perdre la vie que de l'abattre, ou même de lui nuire de quelque manière que ce fût. Un autre arbre, le *woka* (*ficus sycomorus*), ou *woda nabi*, près de la rivière d'Aouache, est regardé comme le plus saint de tous. C'est là que les Galla offrent chaque année à *woka*,

leur principale divinité, un grand sacrifice de bœufs et de chèvres, accompagné de nombreuses libations de bière et en fumant du tabac. Dans leurs prières, qui ne sont point formulées d'avance, ils disent : « O Wak! Donnez-nous des enfants, du tabac, du « grain, des vaches, des bœufs et des moutons. Éloi- « gnez de nous la maladie, aidez-nous à tuer les « ennemis qui nous font la guerre, les *sidama* (les « chrétiens) et les *islama* (mahométans). O Wak! « Prenez-nous avec vous; conduisez-nous dans le « jardin, ne nous menez pas à Satani, ni dans le « feu! » Les louba, ou prêtres, consultent alors les entrailles des chèvres pour savoir si les Galla seront ou non vainqueurs l'année suivante. Les louba laissent flotter librement leurs cheveux, ont une clochette à la main et se ceignent le front d'un bandeau de cuivre lorsqu'ils font cette cérémonie, qui rappelle l'une de celles des anciens Romains. Si les entrailles de la victime sont très-rouges, les Galla seront subjugués par les sidama. Les kalija chassent les démons du corps des malades; car toutes les maladies sont attribuées aux mauvais esprits dont le nombre est de quatre-vingt-huit, gouvernés par deux chefs qui en ont quarante-trois chacun sous leurs ordres. Un mauvais esprit est appelé *Sar*. Le kalija se suspend autour du cou les entrailles desséchées d'une chèvre et tient à la main une clochette et un fouet : il offre un sacrifice à un serpent que l'on doit nourrir à la maison, puis le kalija frotte le malade avec de la graisse, le soumet à une fumiga-

tion de plantes aromatiques, pousse des cris horribles, le flagelle en même temps avec violence et cherche ainsi à expulser le mauvais esprit et à guérir le patient.

Les Galla se nourrissent, comme les Abyssiniens, de pain et de viande et, comme eux aussi, font usage de bière et d'hydromel; mais ils ne mangent ni poisson, qu'ils regardent comme appartenant à la race des serpents, ni poules, qu'ils croient être de celle des vautours. Le miel est chez eux très-commun.

Cette nation a des notions religieuses bien plus étendues et plus pures que les autres tribus païennes de l'Afrique orientale. Ils n'ont point d'idoles. L'idée d'un être souverain qu'ils appellent généralement le *ciel* (*Waka*, *Moulongou*), et la croyance dans l'immortalité de l'âme se sont conservées parmi eux; mais ils ont la plus grande vénération pour le serpent qu'ils considèrent comme la souche commune du genre humain. Ce culte d'ailleurs est le même que celui des anciens Éthiopiens avant leur conversion au christianisme. Au-dessous de Waka sont deux autres divinités : *Oglie* et *Atétie* : ils immolent au premier des vaches et des moutons entre les mois de juin et de juillet, et sacrifient à la déesse Atétie, en septembre, comme présidant à la fécondité.

Les Wollo-Galla, qui se composent de sept tribus et occupent le pays situé entre le nord et le sud de l'Abyssinie, sont des musulmans d'un fanatisme ou-

tré. Aucune autre nation ne les surpasse en mauvaise foi et en rapacité, malgré leurs démonstrations de bienveillance ; mais, quoiqu'ils dévalisent les étrangers sans miséricorde, ils ne les font pas mourir comme les Galla païens, qui massacrent quiconque n'est pas devenu le *mogasa*, c'est-à-dire, le favori de leur *heyou*, ou chef, dont la charge ne dure que sept jours.

Pays d'Adel.

M. Krapf, avant de s'introduire dans le Choa, dont nous allons bientôt parler, traversa le pays d'Adel : ce qui lui donna occasion de dire quelques mots sur Tajourra et la rivière d'Aouache.

Tajourra, ou Tegourra, est situé dans une grande plaine, sur une belle baie qui s'avance dans les terres à partir du village même, et sépare le pays des Somâli de celui d'Adel. Depuis que les Anglais sont devenus maîtres d'Aden, indépendamment du commerce que fait Tajourra avec l'Arabie et le Choa, il y joint celui du bois de charpente. Il y a peu de temps encore on vendait et on embarquait à Tajourra pour l'Arabie beaucoup d'esclaves; surtout des Galla et des chrétiens de Gouragué. Les Adel se donnent dans leur langue le nom d'*Afer* qui rappelle le nom hébreu d'*Ophir*. Adel est le nom abyssinien et Danakil celui que porte chez les Arabes la nation d'*Afer* (1).

(1) Un sérieux incident que présente la relation de M. Krapf relativement aux sources de l'Aouache nous semble de telle nature et

Choa.

Le Choa, qui, pris dans son sens le plus étendu, renferme toutes les hautes terres de l'Éthiopie, a

tend à compromettre les intérêts de la science d'une manière si grave, que nous ne saurions nous dispenser d'en parler ici, sans prétendre pourtant nous permettre de trancher une question où sont mises en jeu la véracité de notre voyageur et celle d'un autre qui ne peut plus plaider sa cause : laissant à chacun, sans doute, la responsabilité de ses assertions; mais appelant, comme nous le devons, l'attention des géographes sur un fait dont l'appréciation ne peut leur être déniée.

Voici d'abord ce que rapporte feu Rochet d'Héricourt [*Voyage sur la côte orientale de la mer Rouge*, etc. (1839), pp. 250 et 251] :

« J'étais trop rapproché des sources de ce fleuve [l'Aouache] pour « vouloir m'en éloigner sans les avoir visitées...... *Nous y arrivâmes* « en traversant un chemin marécageux, très-difficile à pratiquer, où « nos chevaux s'embourbaient à chaque pas. Elles se composaient de « plusieurs mares de différentes grandeurs, situées à la surface du sol; « les plus grandes de ces flaques d'eau peuvent avoir de cinq à « huit minutes de chemin; quelques-unes communiquent entre elles : « leurs dérivations réunies en un seul ruisseau donnent naissance à « l'Aouache...... Je fus de retour au camp à sept heures; j'eus un « entretien le soir même avec le roi [de Choa]. En lui rendant compte « de mon excursion géographique de la journée, je lui dis que l'on « croit en Europe que l'Aouache prend sa source dans le lac Souâé, « situé à 15 lieues sud-est des mares où *l'on m'avait conduit*; il me « répondit que *j'avais bien vu* les sources réelles de l'Aouache, mais « que l'opinion admise en Europe est fondée en un sens, car dans la « saison des pluies, ce fleuve reçoit les eaux surabondantes du lac de « Souâé, par un canal qui se trouve à sec après cette époque; j'obtins « les mêmes renseignements de plusieurs personnes qui avaient long- « temps habité Souâé. » La carte qui accompagne la relation du premier voyage et celle du second, entrepris trois ans après, représentent les sources de l'Aouache telles qu'elles sont indiquées dans le texte.

Écoutons maintenant M. Krapf [*Travels, researches, etc., by the rev. Dr J. Lewis Krapf*; pp. 25 et 26.] :

« M. Rochet et moi qui accompagnâmes l'expédition [de Choa] dans

pour limites à l'est le désert d'Adel, au sud l'Aouache, à l'ouest l'Abai (fleuve Bleu), et au nord les tribus des Galla mahométans. Dans une acception plus restreinte il comprend la partie occidentale de ces mêmes hautes terres qui, à l'est dans la direction d'Adel, a reçu le nom d'Éfat. Cette section orientale du pays montagneux se compose des provinces de Boulga, Fatigar, Menchar, vers le sud, Argobba, vers l'est, Geddem et Éfra, vers le nord. Dans l'Argobba se trouvent les basses terres qui s'étendent jusqu'au désert d'Adel et qui sont habitées par des mahométans, dont les uns sont soumis au gouvernement du Choa et les autres, au nord, appartien-

« le pays des Galla, nous nous entretînmes avec le roi touchant la « rivière d'Aouache, en lui demandant s'il ne ferait pas avancer l'ex- « pédition jusque-là. Le roi nous répondit que tout ce qu'il savait, « c'était qu'il y avait entre les tribus Galla de Soddo, Becho, Woreb « et Mecha une contrée marécageuse dans laquelle cette rivière pre- « nait naissance; mais que ses hommes ne voulaient pas présentement « aller plus loin. Et en effet le même jour le roi donna des ordres pour « rétrograder vers Angolola par une autre route, en sorte que *M. Ro- « chet et moi fûmes privés de la satisfaction de faire cette im- « portante découverte.* Nonobstant cela, M. Rochet a assuré dans « le livre de voyages qu'il publia ensuite qu'il avait vu les sources de « l'Aouache, et que le roi lui avait envoyé une escorte pour l'accom- « pagner jusque-là : deux assertions *complétement fausses.* Hélas! « des rapports semblables faits sans conscience ne sont que trop com- « muns de la part de voyageurs qui vous bâclent un livre dont ils reti- « rent honneur et profit aux dépens de l'exactitude géographique. « M. Rochet me dit une fois dans le cours de cette expédition : *Mon- « sieur Krapf, il faut que nous assurions avoir vu les sources de « l'Aouache.* Je lui répondis que ce serait un mensonge, puisque « nous ne les avions pas vues. *Bah,* reprit-il en souriant, *il faut « que nous soyons philosophes!* »

nent aux Wollo-Galla. Le Choa propre (ou les hautes terres occidentales) se compose des districts de Tegoulet, Choa-Meda, Morabietie, Mans et Geshe. Cette division en Choa et Éfat paraît provenir de la chaîne de montagnes qui règne depuis Fatigar par Boulga jusqu'à Ankobar, Geshe, et plus loin encore dans l'intérieur de l'Abyssinie.

La population assez considérable de ces deux sections du pays, favorisée par la fertilité du sol et l'excellence du climat, s'élève à plus de 1,000,000 d'habitants, si l'on y comprend les Galla subjugués du sud. Le Choa s'étend, de l'ouest à l'est; c'est-à-dire du désert d'Adel au fleuve Bleu, l'espace de près de 2 degrés, et d'environ autant en longueur, du sud au nord, depuis l'Aouache jusqu'à la forteresse de Dair. Les fontaines, les rivières et les lacs y sont très-multipliés. On suppose qu'il existe une mine d'or auprès de Debra-Berhan; mais si les métaux les plus précieux y sont rares, il n'en est pas de même du fer, du soufre et du charbon de terre, de ce dernier surtout que l'on trouve dans la partie orientale du Choa; mais inutilement, les habitants n'en connaissant pas encore l'usage.

Le Choa, suivant la nouvelle qu'en reçut postérieurement M. Krapf, a perdu son indépendance: celui qui occupe aujourd'hui le trône d'Abyssinie l'ayant incorporé à cet empire par la voie des armes. Avant la conquête le gouvernement de cette contrée était une monarchie absolue qui pouvait mettre sur pied 30 ou 40,000 hommes, dont 1,000 environ

étaient munis de mousquets et les autres de lances, de boucliers et de sabres. La cavalerie formait la majeure partie de cette armée.

La masse de la population est chrétienne et suit le rit copte. Cependant il y a dans l'est beaucoup de mahométans, et dans le sud des Galla païens.

Pays inexplorés au sud du Choa.

A quatre journées de marche d'Angolola, en passant dans la partie du Galla qui dépend du Choa, on se trouve sur les bords de l'Aouache qui coule vers l'est autour de ce dernier pays et dans celui d'Adel. Sur sa rive méridionale commence le Gouragué, situé au 8e degré de latitude nord, et dont le nom seulement était connu des géographes. Cette contrée est habitée par des chrétiens qui conservent depuis un temps immémorial des relations avec l'Abyssinie et ont pu résister sur leurs montagnes aux envahissements des Galla. Le premier village que l'on rencontre après avoir passé l'Aouache est Aimellela. Plus loin au sud-est est le grand lac de Zouai, que les habitants du Gouragué appellent *Jilalou* et les Galla *Lagi*. Il y a, dit-on, dans ce lac cinq îles occupées par des moines chrétiens, et dans l'une desquelles se trouvent beaucoup de livres éthiopiens qui, à l'époque ou Gragné envahit le Choa du côté d'Adel, y furent envoyés par le roi Nebla-Dengel, pour y être en sûreté. Un Choan dit à M. Krapf les avoir vus (1). Le Gouragué n'a pas de souverain,

(1) Ce lac est figuré sur la carte du second voyage au Choa de

chaque village étant indépendant : ce qui occasionne de fréquentes dissensions intestines. Dans le sud, le Gouragué est, à ce qu'il paraît, principalement habité par des mahométans,

Quand on a quitté le Gouragué et qu'on s'avance vers le sud, on arrive chez les Adia-Galla, puis au petit territoire de Kambat, où une peuplade de chrétiens est parvenue à conserver son indépendance avec quinze églises et monastères. Elle reçoit souvent la visite des prêtres chrétiens du Gouragué qui se trouvent exposés à de grands risques par rapport au voisinage des Adia et des Alaba-Galla, pendant les sept journées de marche que dure ce trajet, dont la plus grande partie s'effectue la nuit lorsqu'il fait clair de lune. La langue du Kambat diffère beaucoup de celle du Gouragué, laquelle à son tour s'éloigne notablement sous des rapports essentiels de l'Amharic qui, comme celle du Tigré, ressemble singulièrement à l'ancien éthiopien. La capitale du Kambat est Karemsa.

Au sud-est du Kambat est situé le Wolamo, petit État chrétien indépendant et très-montagneux. Les marchands d'esclaves en tirent, pour les mener au Choa, beaucoup d'esclaves qui ont un bel extérieur et parlent une langue qu'on n'y entend pas. La capitale du Wolamo est, dit-on, Wofana, et la grande rivière d'Omo traverse, à ce qu'il paraît, ce pays qu'environnent les districts de Senjero,

Rochet d'Héricourt avec les cinq îles dont parle M. Krapf, et il lui donne les noms de Zohahé, Thilalo et Läcki. D*.**

Dumbaro, Mager, Mougo, Koullou, Worata, Jimma et Asou.

Du Wolamo on pénètre dans le royaume de Koucha, habité par des Galla semblables aux nègres, qui ont beaucoup de chevaux. On assure que le roi de ce pays chaud, mais fertile, est très-puissant et mène un train considérable. On dit encore que des hommes blancs, c'est-à-dire des Arabes, et des Somâli, y viennent dans des embarcations, de Brava et de Marka, sur la côte orientale, y apportent des étoffes blanches, du poivre, du tabac, du cuivre, etc., et en remportent à la côte, qui est éloignée de trente journées de marche, des esclaves, de l'ivoire et des épices. Suivant ce qu'apprit M. Krapf, à Brava, au sujet de l'intérieur, il croit pouvoir en inférer que les habitants de cette ville poussent leurs excursions jusqu'à Koucha, non en remontant le Joub depuis son embouchure, mais par le pays des Somâli jusqu'à Bardera et Ganana ; puis, dans le pays de Liven, ils prennent une embarcation et arrivent à Koucha où le Joub, qu'on appelle en amont Gojob, reçoit la rivière de Torikh.

A l'ouest de Koucha est le pays des nègres Golda qui vont entièrement nus. A l'ouest des Golda, entre les 4 et 5[e] degrés de latitude nord, et au sud de Kaffa, est le puissant royaume de Sousa, où l'Omo prend sa source. Le Gojob, qui, à ce qu'il paraît, surgit du sein d'un vaste désert, entre Kaffa et Anaria, reçoit de l'Omo un volume d'eau considérable à Dumbaro, où les courants réunis forment une cata-

racte qui s'entend d'assez loin. On dit que la saison des pluies à Sousa est très-rigoureuse, l'air très-froid et le pays fort élevé. On ajoute que, au delà de cette contrée, il y a des montagnes en tout temps couvertes de neige : renseignement, observe M. Krapf, auquel je crois d'autant plus aisément que j'ai vu dans l'Oukambani une montagne neigeuse aux environs de l'Équateur. On prétend que les habitants de Sousa ont conservé jusqu'ici quelque chose du christianisme abyssinien ; qu'ils ne travaillent point le samedi, observent les fêtes de plusieurs saints, ont des églises et des prêtres, et un langage écrit qui cependant n'est ni l'ambaric, ni l'éthiopien. La capitale se nomme Bonga. On assure qu'il y vient d'assez loin des marchands mahométans : ce qui est très-possible, pour peu qu'on sache la position de la rivière de Maro, ou Pokomoni ; attendu qu'elle se jette dans l'Océan Indien, au-dessus de Mélinde, et que les Souahili et les Pokomo voyagent sur cette rivière, loin dans l'intérieur, dans leurs embarcations. Mais M. Krapf remarque que les rivières de ces régions ne sont pas profondes à leur embouchure.

En 1840, un esclave d'Anaria, nommé Dilbo, qui avait passé successivement de main en main, en parcourant un certain nombre de pays, jusqu'à ce qu'enfin il fût devenu la propriété du roi de Choa, dit à M. Krapf qu'au sud de Kaffa et de Sousa était une contrée où régnaient à la fois une chaleur excessive et une extrême humidité ; qu'il y avait beaucoup de

bois de bambous, et qu'elle était habitée par une race d'hommes appelés Doko qui n'étaient pas plus grands que de jeunes garçons de dix ans, c'est-à-dire, d'environ 4 pieds. Leur teint était olivâtre foncé, et ils vivaient absolument comme des animaux, n'ayant ni maisons, ni temples, ni arbres sacrés comme les Galla ; mais ayant, de même que ces peuples, quelque idée d'un être supérieur auquel ils donnaient le nom de *Yer*, et qu'ils invoquaient dans les moments de détresse et de calamité publique, non debout, mais la face contre terre et les pieds en l'air appuyés contre un arbre ou une pierre. « Yer, lui « disaient-ils, si tu existes véritablement, pourquoi « permets-tu que nous succombions ainsi à une mort « violente ? Nous ne te demandons rien, ni nourri- « ture, ni vêtement, puisque nous vivons de serpents, « de fourmis et de souris. C'est toi qui nous a faits : « pourquoi permets-tu donc que l'on nous foule aux « pieds ? » Les Doko, continuait l'esclave, n'ont ni chefs, ni lois, ni armes ; ne vont point à la chasse et ne cultivent point la terre ; mais vivent uniquement de fruits, de racines, de souris, de serpents, de fourmis et de miel. Ils grimpent dans les arbres comme font les singes pour cueillir des fruits, et les deux sexes vont complétement nus. Ils ont les lèvres épaisses, le nez aplati, de petits yeux, les cheveux plats, tandis que les femmes les laissent tomber sur leurs épaules. Ils laissent croître les ongles des pieds et des mains comme les serres des vautours, et les usent à déterrer les fourmis et à arracher de leurs repaires

les serpents qu'ils dévorent sans préparation, parce qu'ils ne connaissent pas le feu. Leur unique parure consiste dans le nerf lombaire des serpents dont ils se font un collier; mais ils se perforent aussi les oreilles dans lesquelles ils introduisent un morceau de bois pointu.

Ces peuples, qui multiplient rapidement, n'ont point de mariages régulièrement contractés. Quoiqu'ils habitent d'épaisses forêts et qu'ils se cachent entre les arbres, ils n'en deviennent pas moins la proie des chasseurs d'esclaves de Sousa, Kaffa, Dumbaro et Koulla, qui cernent leurs bois et les attirent dans le piége en leur présentant des étoffes de couleurs tranchantes.

On ne saurait décider si ces Doko sont les pygmées qui, selon Hérodote, furent découverts près d'un grand fleuve aux environs de l'Afrique Centrale par deux jeunes gens qu'envoya Étéarque, roi de l'oasis d'Ammon. Je puis attester toutefois, dit M. Krapf, que j'ai entendu parler de ces petits hommes, non-seulement dans le Choa, mais encore dans l'Oukambani, à 2 degrés seulement au sud, et à Brava, 1 degré et 1/2 au nord de l'Équateur. A Brava on me montra un esclave auquel convenait parfaitement la description que me fit Dilbo. Il avait 4 pieds, était trapu, d'un teint foncé, et les habitants du lieu m'assurèrent qu'il était de la race des pygmées de l'intérieur.

Au nord du pays des Doko, et au nord-est du Sousa, est le Kaffa, dont le nom ne vient pas, comme

on pourrait le penser, de la célèbre fève dont l'usage est partout répandu, puisque le café est appelé *boun*, et, dans la langue galla, *bounna*. La capitale du Kaffa s'appelle Souni, est située sur une montagne du même nom, et n'est pas, dit-on, si grande qu'Ankobar (capitale du Choa), et les maisons n'y sont pas non plus aussi bien bâties que celles de l'Abyssinie. Les autres places importantes où le roi réside quelquefois sont : Nagoa, Gobi-Boura, Alexa-Sehija et Sunge-Woda. Ce pays est, à ce que l'on assure, plus étendu que le Choa. Quoique situé entre les 5 et 7e degrés de latitude nord, il est probable que le Kaffa exerce encore une influence prépondérante sur les pays qui se trouvent entre les 3 et 4e degrés. Sans être aussi élevé que l'Anaria, il renferme plusieurs hautes montagnes. Les principaux articles que tirent du Kaffa les marchands d'Anaria sont des esclaves et des toiles de coton. Les importations consistent en morceaux de sel, cuivre, chameaux, vaches, vêtements de couleur, étoffes, et généralement tout ce qui se vend au marché de Gondar. Les habitants de Kaffa sont en partie chrétiens, mais leur religion est dégénérée et ils pratiquent la circoncision. La langue du Kaffa n'est ni l'éthiopien, ni le galla : elle présente quelque affinité avec celles du Goba, du Touffte et du Dumbaro. Les Kaffans ont une tradition suivant laquelle le premier de leur race vivait dans une cave; on en dit autant de l'Anaria. Étaient-ce les Troglodytes dont parle Hérodote? On dit qu'il y a beaucoup de caves dans ce pays.

En s'avançant de Kaffa vers le nord il faut traverser le grand fleuve de Gojob, au sujet duquel l'esclave Dilbo communiqua à M. Krapf les informations suivantes :

Dans l'Anaria, et au delà de cette contrée, on rencontre plusieurs rivières, telles que le Kibbe, ou Gebbe (le Zébée sans doute des anciennes cartes), le Dambese, le Dirdesa et le Gojob (1) : celui-ci est le plus considérable. Il vient du grand désert de Gobi, qui se trouve au sud-ouest de l'Anaria, coule entre Kaffa et Mancho, vers Sendero, et poursuit sa course vers le soleil levant..., traverse un lac et reçoit à quelque distance, à l'est, l'Omo qui prend sa source au sud-ouest de Sousa. Près du confluent de ces deux rivières le Gojob paraît former une cataracte que Dilbo appelait Dumbaro. Sa largeur, sur un point où l'esclave l'avait traversé, semble être de 2 milles. Quant à son embouchure, Dilbo savait seulement que le Gojob se dirigeait du côté du soleil levant, et avait ouï dire à des mahométans qu'en suivant le cours de ce fleuve ils allaient dans le pays des Arabes. Plus tard, en 1843, M. Krapf, informé de l'embouchure du Joub et des rapports généraux de la côte orientale sous l'Équateur, n'a pas hésité à identifier le Gojob avec la même rivière que les

(1) Ce fleuve est nommé *Gojab* par M. d'Abbadie, qui donne au Dirdesa, appelé par le P. Léon des Avanchers Dabesa, le nom de Did-esa et qu'il croit être identique avec l'Abai, ou fleuve Bleu dont M. Krapf fait seulement un tributaire. (Voy. le *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, 4e série, tome XX, n° 118. — Octobre 1860.)

Arabes nomment le Joub, les Somâli Govin, et les Souahili Woumbou. Dera, chef de Brava, dit à M. Krapf que c'était le bras d'une grande rivière de l'intérieur d'où dérivent l'Osi et le Pangani. Les Arabes croient que cette grande rivière intérieure est une branche du Nil, et cette opinion paraît être généralement admise sur la côte Souahili.

Le Kibbé, ou Gebbé, a sa source dans la forêt de Babia, près de Kossa et de Genna, en Anaria, puis se réunit au Dirdesa, qui prend naissance près de Jérésa, en Jimma, se joint au Dambèse, lequel vient de Wosager, en Anaria, et se jette dans le fleuve Bleu, ou Nil d'Abyssinie.

Après avoir passé le Gojob et s'être avancé dans le pays des Galla-Mancho et Jimma, le voyageur, en douze ou quinze journées de marche, gagne l'Anaria, *Onarya*, *Inarya* (*Naréa* sur les anciennes cartes), dont l'altitude est bien plus considérable que celle du Kaffa. Ce pays renferme les hautes montagnes de Menjillo, Sasala, Gabana, Moutekossa et Jejilla. Saka, sa capitale, contient environ 12,000 habitants. Là réside ordinairement le sappera, ou roi, et s'arrêtent pour trafiquer les caravanes venant de Gondar. Les autres villes et villages sont : Santo, Lako, Genna, Kossa, Gerouke, Affate, Sabba et Sigaro. Dans cette contrée, c'est le fils de la première femme du roi qui hérite du trône et il nomme ensuite ses frères au gouvernement des provinces. Les habitants sont en grande partie musulmans ; leur langue est le galla. Les choses nécessaires à la vie sont

à bon marché dans l'Anaria. Pour un morceau de sel, représentant la valeur d'une chèvre, on peut s'y procurer 60 à 70 livres de café, et, pour le même prix, trois grandes cruches de miel, ou plusieurs sacs de froment. Le caféier y vient sauvage dans les bois et s'élève de 12 à 14 pieds. Son bois est employé comme combustible dans les parties du pays où le froid se fait sentir. La civette y est chère, parce qu'on la regarde comme un spécifique contre plusieurs maladies. On rencontre en grand nombre le worsamesa, qui doit être la girafe, dans le désert de Bakko, à l'ouest de l'Anaria, lequel est rempli d'autres animaux sauvages. Il y a aussi beaucoup d'éléphants, parmi lesquels l'éléphant blanc, dont la peau ressemble à celle d'un lépreux, et est considéré comme *adbar*, ou protecteur de l'homme : aussi est-il l'objet d'un culte religieux, et quiconque aurait le malheur d'en faire périr un seul payerait cet attentat de sa vie. Le fondateur de la race qui habite l'Anaria est appelé Limmou, et, comme celui du Kaffa, on prétend que c'était un troglodyte.

Au sud-est d'Anaria est le puissant royaume de Senjero (1), jadis composé de seize provinces ; mais aujourd'hui sous la dépendance de l'Anaria. Sa capitale, située sur une colline, s'appelle Anger. Les habitants sont environnés d'ennemis contre lesquels il leur faut lutter continuellement. La rivière de Kibbé forme une de ses frontières et est, dit-on, plus

(1) Le Sendjero ne peut être que le Gingiro ou Djindjiro qui figure sur la plupart de nos anciennes cartes.

considérable que l'Aouache. Les marchands de Gouragué sont en relation de commerce avec le Senjero. On assure que la population a été chrétienne ; mais qu'elle est retombée dans le paganisme. On n'y vend comme esclaves que les femmes. Les habitants offrent à leurs divinités des sacrifices humains. Il y a, dit-on, au Sendjero, d'habiles forgerons et d'autres artisans.

On signale encore bien d'autres usages dont parlent les Africains, toujours enclins au merveilleux et à l'exagération. Nous avons cru devoir les omettre pour ne point charger notre résumé de détails superflus et surtout suspects. Mais avant de terminer ce qui concerne les pays situés au sud de l'Abyssinie, il ne sera pas inutile de reproduire l'information suivante que reçut M. Krapf d'un mahométan qui avait été au Kaffa. Selon lui il y aurait au delà du pays de Worata, qui est au sud-est du Kaffa, un grand lac appelé Tsambourie, probablement le même que le grand lac de Tsambarou dont les Wakamba parlèrent à notre voyageur à Rabbai-Mpia. Il fit également mention d'une singulière espèce de télégraphe par le moyen des tambours, en usage au Kaffa. On place à des distances convenues des tambours près d'un grand arbre, et sitôt qu'on signale la présence d'un ennemi, on hisse à l'instant un de ces instruments dans l'arbre et l'événement est annoncé par plusieurs bans que répète le tambour voisin placé dans l'arbre pour le même objet, et ainsi de suite jusqu'à la fin de la ligne. Ils ont encore différents autres signaux également bien imaginés.

Côte orientale.

M. Krapf a parcouru, à deux époques différentes, la côte orientale d'Afrique : la première fois, depuis la cap Guardafui jusqu'à Mombaz, et la seconde, depuis Mombaz jusqu'au cap Delgado. Mais, comme dans ce compte rendu nous faisons abstraction de la partie historique de son voyage pour ne nous occuper que de la partie géographique, nous allons analyser la description de cette étendue de côtes qu'il a visitée dans ces deux excursions, sans solution de continuité.

A partir du cap Guardafui, le ras Gerdaf des Arabes, en se dirigeant vers l'Équateur, la côte est habitée par les Somâli qui, jusqu'à Moukdicha, sont très-redoutés des navigateurs, parce qu'ils pillent les équipages des vaisseaux naufragés et les vendent comme esclaves dans l'intérieur. La côte Somâli, du cap Guardafui en allant vers le sud, est désignée par les Arabes sous le nom de *Dar-Ajam*, et non pas *Ajan*, comme on le voit à tort sur les cartes. D'ailleurs ils étendent cette dénomination aux côtes d'Abyssinie et de Perse, parce que chez eux le mot *ajam*, ou *ayam*, répond au mot grec *barbaros* appliqué à quiconque n'était pas grec.

Moukdicha, le Magadoxo des cartes, et Marka, villes qui contiennent chacune à peu près 5,000 habitants, entretiennent des relations de commerce avec les pays Galla de l'intérieur d'où elles tirent principalement de la gomme, de l'ivoire, des che-

vaux, des esclaves et des peaux. Au sud de Moukdicha l'aspect du pays s'améliore et l'on y voit des traces de végétation que l'on chercherait vainement dans le nord où les regards ne tombent que sur du sable, sur un sol rougeâtre et des rochers; mais en revanche il est bien plus sain au nord qu'au sud de l'Équateur.

Brava, ou Barava, ville importante sur la côte Souahili, appartint longtemps aux Portugais. Sa population est d'environ 3,000 âmes, dont un grand nombre d'esclaves qu'on y introduit de l'intérieur et de la côte. Ses habitants vont dans le nord jusqu'à Adari, ou Harrar, et font des voyages dans l'intérêt de leur commerce jusque chez les tribus Galla de Wardai, Korei, Rendille, Boren et Liban. Au delà des Boren-Galla il y a, dit-on, un pays appelé Gonsi, habité par des Amharas, c'est-à-dire des chrétiens. A 10 journées, au nord-ouest de Brava, est la ville de Bardera, sur le Joub, d'où les caravanes en suivant le cours du fleuve se rendent à l'importante ville de commerce de Gonana, ou Ganali. Le district qui entoure Brava est composé de sable rouge et d'argile qu'on emploie à fabriquer de la poterie; et l'on voyage d'ici dans l'intérieur à dos de chameaux ou d'ânes. On y cultive du coton, du dourra, des courges, etc.; les vivres y sont à bas prix : une vache ne coûte que trois ou cinq dollars; deux poules, un dollar; et vingt peaux crues, treize dollars.

Passé Brava, on arrive à l'embouchure du Joub, où ce fleuve n'a que quelques pieds de profondeur,

Kiama, île située à 8 lieues du Joub, et à quelques centaines de pas du continent. Ses habitants sont des Souahili et font le commerce avec les Galla qui leur fournissent des cornes de rhinocéros, des dents d'éléphants, des peaux d'hippopotames et du bétail, en échange de toiles, de fil de laiton, de verroterie, etc.

Dans la baie de Formosa se jette le Dana, appelé par les Galla *Maro*, par les tribus païennes de Pokomo qui peuplent ses bords *Pokomoni*, et, pendant longtemps, par les Européens *Quilimancy* (1), mieux peut-être *Kilimansi*, ou *Kilima ja mansi*, *montagne d'eau*; et en effet ce Quilimancy, ou plutôt Dana, est formé par l'eau de neige du Kégnia. Il reçoit en aval beaucoup de rivières, entre autres le Dida, le Kingaji et le Loudi. M. Krapf, outre son embouchure, devant laquelle il passa en allant à Mombaz, vit encore le cours de ce fleuve en Oukambani sur un point où sa largeur était d'environ 150 pieds, et sa profondeur de 6 ou 7; mais elle en a de 12 à 20 dans d'autres parties de l'intérieur. Son cours paraît être sinueux et se dirige à l'est, et M. Krapf ne doute point qu'il ne fasse de grands détours avant d'arriver à l'océan Indien. Si sa source dans le lac de Kirénia, ou Kénia, au nord-ouest de l'Oukambani, est à 6,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, il doit faire certainement de nombreux cir-

(1) Le nom de *Quilimancy* n'est connu des naturels que comme servant à désigner un courant de montagne, ou une montagne avec des courants.

cuits, ou l'on doit supposer qu'il forme des cataractes d'une certaine hauteur avant d'atteindre l'océan. Sur ses bords demeurent non-seulement les Pokomo, mais encore les Galla et d'autres tribus moins sauvages que les Galla nomades; car elles sont en même temps agricoles et commerçantes.

Takaungou, village dans un canton fertile et merveilleusement situé. Les Galla viennent vendre à certaines époques, dans ses environs, de l'ivoire, des bestiaux, etc., et M. Krapf y eut occasion de s'assurer que les Galla du sud différaient de ceux du nord par leur système politique autant que sous le rapport religieux. Ils les surpassent en cruauté : faisant mourir tout étranger qu'ils rencontrent sur leur passage.

Après avoir quitté Takaungou, en se dirigeant toujours au sud, la côte est très-basse. Elle l'est même constamment depuis le Joub jusqu'à Mélinde (1). Dans tout cet intervalle elle ne s'élève au-dessus du niveau de la mer que de 20 à 30 pieds et s'étend en conservant cette faible élévation à quelques lieues dans l'intérieur où sont des chaînes de montagnes hautes de 800 à 1,200 pieds. La plus grande partie du sol qui se trouve au pied de ces falaises est entre les mains des musulmans Souahili qui y cultivent du riz, du blé d'Inde, du millet, de la casse, du poivre rouge, etc.; mais les terrains plus élevés sont occupés par des tribus païennes qui

(1) Aujourd'hui Mélinde n'existe plus.

se livrent de même à l'agriculture. De Takaungou aux îles Wassin et à Tanga s'étend le pays de Wanika, au sud duquel sont les Wasegejou, les Wachinsi et les Wasegua ; puis à l'ouest des Wachinsi, les Wasamba ou Wasambara.

Mombaz, île et ville, dont le port est susceptible de recevoir de grands bâtiments. Cette île a quelques lieues de circonférence et n'est cultivée que partiellement ; mais les mangues, les noix de coco, les oranges, les limons et, dans certains endroits, les canelliers, y sont indigènes. Les cochons, devenus sauvages, introduits par les Portugais y pullulent. La capitale de cette île contient de 8,000 à 10,000 habitants, la plupart Souahili ; il y a aussi beaucoup d'Arabes et 30 ou 40 Banians par les mains desquels passe presque tout le commerce du lieu. On y voit des maisons en pierre ; mais le plus grand nombre ne sont que des huttes de bois. Une assez grande forteresse qui commande le port et la ville a pour garnison 400 Belouches soldés par le sultan de Zanzibar. Il se trouve dans le fort une inscription portugaise posée par le gouverneur Xeixas de Cabreira en 1639, qui montre que son érection eut lieu en 1635 : époque à laquelle Mombaz ainsi que Mélinde étaient entre les mains des Portugais que le cheikh Saf, imam de Mascate, parvint à expulser de l'île. Après bien des vicissitudes, elle a fini par demeurer à l'imam. Les habitants de Mombaz commercent avec les Wanika et les Wakamba du voisinage ; quelquefois même leurs caravanes vont jusqu'au

Jagga d'où ils rapportent surtout de l'ivoire et des esclaves.

Parti de Mombaz, M. Krapf suivit le pays des Wadigo avec ses nombreux bosquets, ses buissons et ses palmiers; il passa ensuite devant le village de Kinissa de Niali, presque caché derrière des cocotiers, et relâcha au port de Tiwi. Cette côte est très-basse et rongée par la mer qui en général use continuellement la côte orientale d'Afrique : ce qui donne naissance à une multitude d'îlots et de récifs de corail très-dangereux. De Tiwi, notre voyageur entra dans les baies de Wassin, Wanga et Magougou : deux villages mahométans, situés à quelques pieds seulement au-dessus de la mer. Aux environs de Wanga sont les Wasegejou, presque toujours en guerre avec les Wadigo-Wanika. La petite île de Tanga, qui vient après, est remplie de cocotiers et de champs où l'on cultive le riz, les fèves, le poivre rouge, le millet, les bananes, les oranges, les limons, les ananas, les figues, etc. De la belle baie de Tanga on se rend à Tangata, puis à l'embouchure du Pangani, large de 150 yards, profonde de 12 à 15 pieds, et navigable pour de petites embarcations dans l'intérieur pendant quelques journées de route. Sa principale source est dans la montagne neigeuse de Kilimanjaro, au Jagga.

L'île de Zanzibar, peu éloignée du Pangani, a pour capitale une ville importante dont le port est aussi sûr que spacieux. Le palais de l'imam de Mascate, qui y réside, est en dehors de la ville : son ex-

térieur ressemble à une usine allemande ou suisse. La salle d'audience est assez grande et pavée de marbre; des chaises américaines sont rangées le long des murs, et au milieu de l'appartement est suspendu un magnifique lustre. L'île est située au 6e degré de latitude sud, à 6 ou 7 lieues du continent, et son étendue est de 6 à 7 lieues de long sur 6 de large environ. Le climat n'est pas si sain que celui de la côte, et quiconque y vient pour la première fois doit s'attendre à subir des accès d'une fièvre souvent dangereuse. La ville, située à 6° 10′ de lat. sud, sur la côte occidentale, est un peu plus saine que l'intérieur. La population de l'île s'élève à environ 100,000 âmes, dont la plus grande partie demeure dans la capitale; la plupart sont Souahili. Les classes les plus riches et les plus puissantes sont arabes, et une vingtaine d'Européens, presque tous engagés dans le commerce, y sont établis. Les principaux articles qu'on exporte de Zanzibar en Europe sont l'ivoire, la gomme copal, le girofle, des peaux, des noix et de l'huile de coco, du semsem (plante oléagineuse), de l'aloès, etc. Les principales importations consistent en calicot blanc que les naturels appellent Americano, verroteries de toute espèce, armes à feu, fil de cuivre et de laiton, verres à bière et poterie, coutellerie, sabres, et tous les articles qui peuvent figurer dans les marchés de nations non civilisées. Zanzibar est complétement mahométan, excepté les Banians de l'Inde et les Européens. On peut, sans exagérer, évaluer la po-

pulation musulmane de la côte souahili, en y comprenant celle de Zanzibar, à un demi-million. Toutes les religions cependant sont tolérées, et les relations des mahométans avec les tribus païennes, leur prospérité commune et d'autres causes encore imposent un frein puissant au fanatisme habituel des Arabes.

La partie de la côte que longea M. Krapf depuis l'embouchure du Pangani est habitée par les tribus suivantes : 1° les Vasegoua, païens, qui occupent le pays situé entre la rive sud du Pangani et le village souahili de Sadan, vis-à-vis de Zanzibar ; 2° au sud des Wasegoua les Wadoie qu'on dit être cannibales, ce qui n'est guère probable; 3° les Vaseramou ; 4° les Wakatoa ; 5° les Watumbi ; 6° les Wagnindo ; 7° les Wamouera, à Kiloa Kilenje ; 8° les Makonde, et 9° les Makoua, avec lesquels commence la division de la côte maritime qui appartient aux Portugais. Toutes vivent en bonne intelligence avec les Souahili et sont à peu près soumises au sultan de Zanzibar. La côte Vasegoua est très-basse et n'a pas un seul bon port. Le commerce des esclaves a progressé jusqu'ici parmi ces tribus d'une manière effrayante.

Au port de Msasami, M. Krapf obtint d'un Wamouera quelques renseignements sur le lac Nyassa où il était allé lui-même. Suivant lui la route est bonne et unie, et il passa successivement, en partant de Kiloa, par Lingaboura, Jipera, Mbouemkourro, Mkoura, Mkarre, Loujanda (rivière), Keringo et Ripeta, dans le pays des Wahiaou, près

du lac. Les Waniassa, qui en occupent la rive occidentale, construisent des barques légères, mais imperméables, avec des écorces d'arbres, dans lesquelles ils traversent le lac pour acheter de l'ivoire aux Mawisa. Le Loufouma, ou Roufouma, a, dit-on, sa source dans le Niassa : ce qui veut dire probablement sur la côte orientale de ce lac.

M. Krapf vit au port du village de Mtotana des individus appartenant à la tribu d'Oukimbou (1), dans l'Ouniamési, qui lui parlèrent du grand lac de Nyanza, et qui lui dirent être allés à Sofala et en avoir rapporté du cuivre. Un Souahili, qui avait été au service de M. Maisan, français, assassiné en 1847 par les Wachinsi, à trois journées de marche de la côte, dans le cours d'une excursion vers l'Ouniamési, lorsqu'il s'avançait dans l'intérieur par la voie de Bouyani, dit aussi à M. Krapf que, arrivé près du chef des Wachinsi, ce petit souverain jeta des regards de convoitise sur les trésors du voyageur, les croyant remplis de dollars, qu'il cerna pendant la nuit l'habitation où logeait M. Maisan et attaqua d'abord ses domestiques ; que, éveillé par les cris des mourants, M. Maisan fit feu sur les meurtriers, mais qu'il tomba au même instant percé de coups de lances ; que le chef mit ensuite le feu à la maison, ce qu'ayant vu trois serviteurs de la victime, qui avaient survécu, ils prirent la fuite. Quand le sul-

(1) Ce sont sans doute les mêmes que les Wakimbou qui, avec les Wasagari, habitent le district d'Oulekampouri, près du Victoria Nyanza. D***.

tan de Zanzibar, ajouta le Souahili, fut informé de ce crime atroce, il envoya deux cents hommes pour arrêter le chef; mais, comme il s'était échappé, un de ses parents fut saisi à sa place et transporté à Zanzibar.

Après avoir passé successivement devant les petites îles de Sinda, où M. Krapf rencontra beaucoup de marchands de l'Ouniamési; de Choungimbili et de Niovro, figurées sur les cartes sous le nom d'îles de Latham, et qui sont remplies de guano; l'île de Mafia, nommée à tort Monfia, on arrive à la belle île de Jole, où l'on peut se procurer des melons d'eau, de la cassave, du riz, du blé d'Inde, des cocos, etc., et où se fait depuis peu un commerce considérable de cowries : coquillages très-multipliés dans ces parages, que les Européens de Zanzibar expédient à la côte occidentale d'Afrique : on sait qu'ils y servent de monnaie courante. Une mesure de riz est le prix ordinaire de deux mesures de cowries.

Les îles de Songo-songo et de Pumbafou, ainsi que le banc de sable du Banian, se succèdent ensuite jusqu'à ce que l'on arrive au port de Kiloa-Kibenje, la ville la plus importante de la côte entre Mozambique et Zanzibar, avec une population de douze ou quinze mille habitants. C'est le centre du commerce de ces quartiers, et le point de réunion pour ainsi dire des deux fleuves de richesses qui y affluent du nord et du sud. Elle fait un commerce très-considérable en ivoire, riz, copal, tabac, et surtout en

esclaves qu'on y transporte de l'Ouniamési et des contrées riveraines du lac Nyassa. On dit que dix à douze mille esclaves passent annuellement par Kiloa pour se rendre aux différents ports de la côte souahili et en Arabie. Les Wahiaou, qui ont coutume de venir à Kiloa, se vendent, dit-on, par trahison les uns les autres aux Souahili. De Kiloa on peut gagner en quinze ou vingt jours (même en dix, suivant quelques-uns) le lac Nyassa, appelé Maravi sur les cartes.

Kiloa Kisiwani, ou île de Kiloa : l'autre Kiloa étant sur le continent, dépasse tout juste le niveau de la mer qui empiète de plus en plus sur cette île, au point que le petit fort qui la défendait a été renversé en partie par la violence des flots, et que l'une des tours menace à chaque instant de tomber, quoique, à l'époque où fut construit cet édifice, la mer dût être très-éloignée de ses fondations; mais aujourd'hui les murs sont battus par les vagues jusqu'à la hauteur de 4 ou 5 pieds. Il en est de même à Zanzibar où la mer gagne insensiblement.

La côte de l'Afrique orientale est en quelque sorte l'emblème de la condition sociale de ses habitants : toutes les deux sont en décadence. Le fort est un bâtiment carré en pierre avec une tour à chaque angle, et il est en état de recevoir une nombreuse garnison. La vieille cité est en ruines. On y voit les restes d'une ancienne et grande mosquée, construite dans le style égyptien. L'île, au temps de sa prospérité, en contenait, dit-on, trois cents : ce qui

suppose une population considérable ; mais il n'y a plus que quelques huttes habitées par les Souahili. C'est tout ce qui reste de la grande Kiloa-el-Moulouk, Kiloa la maîtresse, comme l'appelaient les Arabes.

De Kiloa au cap Delgado, M. Krapf vit successivement les baies de Kisoueri et de Londi, le golfe de Mouania, celui de Mkindani, entouré de hameaux dont les habitants vont souvent au lac Nyassa, et la grande baie au fond de laquelle se trouve l'embouchure du Loufouma. La côte, autour de cette embouchure, est très-basse, et il paraît que l'entrée de la rivière est remplie de rochers.

Le cap Delgado est situé au 40° 34′ 6″ (38° 13′ 51″ de Paris) de longitude est. Dans son voisinage est le village de Tongue, qui dépend du sultan de Zanzibar ; mais le pays plus au sud est sous la domination des Portugais de Mozambique.

De retour à Kiloa Kibenje, M. Krapf apprit du gouverneur qu'un Souahili était allé de Kiloa au lac Nyassa, et de là à Loango, sur la côte occidentale d'Afrique.

Les Wanika.

Avant de quitter le littoral pour pénétrer avec MM. Krapf et Rebmann dans ces contrées mystérieuses du centre de l'Afrique que n'avaient jamais vues précédemment les yeux d'un seul Européen, il nous semble à propos d'ajouter une sorte de *post-scriptum* aux détails que nous a déjà donnés la rela-

tion de Burton et Speke sur les Wanika (1), tribu nombreuse que ses rapports simultanés avec l'intérieur et avec la côte nous invitent à étudier d'une manière toute spéciale. Ce fut à l'obligeance de M. Rebmann que les auteurs de la relation que nous venons de citer durent les élements de leur description ethnologique des Wanika, et nous allons la compléter en puisant aux mêmes sources cet article additionnel.

Les Wanika qui habitent au sud de Mombaz sont appelés, comme on l'a déjà vu, Wadigo et leur pays Oudigo; ceux qui sont au nord-ouest et au nord-est sont nommés Waloupanga. Le pays occupé par cette nation est très-fertile, et la longue nomenclature que fait M. Rebmann de toutes ses productions donne lieu de conclure avec lui que du moins, quant à celles qui sont indispensables à la vie de l'homme, il s'agirait plutôt d'améliorer la culture ou de modifier l'usage des espèces indigènes que d'en introduire de nouvelles.

Il est évident que les Wanika reconnaissent une nature et une puissance supérieures dans les *Koma*, ou ombres des morts; mais ils n'ont point d'idoles ou de simulacres de Koma, ni d'aucune autre espèce que ce soit. Le Koma, disent-ils, est tantôt dans la tombe, tantôt au-dessus de la terre, ou dans le tonnerre et la foudre, selon qu'il lui plaît; on ne peut cependant le voir, qnoiqu'il reçoive les dons qu'on

(1) *Nouvelles Annales des Voyages*, 6e série, mai 1860, p. 138 et suivantes.

lui offre et qui contribuent à l'apaiser et à le disposer d'une manière favorable pour les vivants. Le principal lieu de repos des Koma est dans le Kaya, ou auprès; c'est le point central ou chef-lieu de la tribu : on y érige une hutte pour qu'il y demeure, et tout ce que l'on dépose dans cette hutte est en sûreté, parce qu'un *kirapo* ou talisman, qui y est suspendu, empêche les voleurs d'en approcher. Comme les Koma demeurent de préférence dans le kaya, on leur apporte souvent les morts de très-loin, et même on les exhume des lieux situés à une grande distance et on les transporte pour être inhumés de nouveau dans la cour des tombes du kaya, parce qu'on croit qu'ils y jouiront d'un plus parfait repos.

Quand les Wanika boivent ou mangent, ils mettent à terre un peu de viande et de boisson comme un présent destiné au Koma. Les païens de la Polynésie font la même chose. Les Vanika croient que chaque arbre, chaque cocotier surtout, et chaque fontaine ou marais où l'on trouve de l'eau, a son *chetani mougo*, son bon esprit. Ils distinguent les *chetani moudzo* et les *chetani moui*, bons et mauvais esprits. Détruire un cocotier est à leurs yeux une espèce de matricide, parce que cet arbre leur donne la vie et la nourriture, comme fait une mère à l'égard de son enfant. Suivant la mythologie des Wanika, les Galla, les Wakamba et les Wakouafi ont eu le même père dont le fils aîné s'appelait Galla, celui-ci s'empara du bétail d'une autre tribu; alors ses frères Mkouafi et Mkamba réclamèrent une part du butin;

mais leur frère Galla la leur ayant refusée, Mkouafi vola Galla et fut volé à son tour par Mkamba, et *vice versâ*. Depuis lors il régna entre les trois frères une haine qui subsiste encore.

Ce que nous avons reproduit plus haut relativement au Koma, ou ombre des morts, et aux conséquences, heureuses par le fait de la superstition de ces sauvages pour la sécurité publique, se trouve confirmé par ce paragraphe de la relation de notre voyageur :

« Étant au vieux Rabbai, je vis quelques huttes « de 3 ou 4 pieds de haut; ayant demandé à quoi « elles servaient, on me répondit que c'était le « *joumba ja moulungou* (c'est-à-dire la maison du « moulungou) qui s'élève devant chaque village où « les Wanika célèbrent leurs services religieux, « offrent leurs sacrifices, où ils chassent les mauvais « esprits et où ils déposent encore tout ce qu'ils ne « veulent pas emporter dans le village, s'imaginant « qu'il y est plus en sûreté et qu'on ne le leur ravira « point. Les tombes des Wanika sont généralement « auprès de ce lieu, et c'est là que les survivants « mangent, boivent et exécutent leur danse funèbre. « Je vis aussi suspendue à la dernière porte du vil- « lage une noix de coco : c'était un *ouganga* (charme) « qu'on y avait placé à la demande des *waganga* « (magiciens), afin que l'on ne pût pas dérober les « noix de coco pendant que l'on était occupé dans « les plantations. On suppose que ce charme est « assez puissant pour tenir les voleurs et les marau-

« deurs à nne certaine distance des arbres et du « village. Beaucoup de Wanika suspendent aussi « un ouganga davant la porte de leurs huttes : c'est « une espèce de *cave canem;* car personne n'ose y « entrer tant qu'on ne l'a pas fait disparaître. Ils « ont coutume aussi de placer sur les tombes une « coque de noix de coco vide que de temps en temps « ils remplisssent de *tembo*, parce qu'ils croient « qu'après la mort le Koma ne pourrait pas exister « sans en boire, et, pour le même motif, on dépose « sur les fosses du riz et du maïs : ce qui prouve du « moins la foi d'une existence continuelle après la « mort. »

L'ordalie, qui règne parmi plusieurs nations de l'intérieur occidental de l'Afrique sud, comme nous l'apprend Ladislas Magyar, est également en vigueur chez les Wanika, où elle se pratique de l'une des quatre manières suivantes :

1. *Kirapo ja zoka* : l'épreuve de la cognée. Le magicien ou sorcier, qui préside à cette opération, prend la main de l'individu prévenu de vol ou d'un crime plus grave et lui fait répéter ces paroles : « Si « j'ai volé ce qui appartient à.... (il nomme la per- « sonne), *ou*, si j'ai commis tel crime, que Mou- « lungon (le ciel) réponde pour moi; mais si je ne « l'ai pas volé, *ou*, si je n'ai pas commis telle action « criminelle, qu'il me protége. » Le magicien passe ensuite quatre fois le fer brûlant sur la main ouverte de l'accusé, et les Wanika croient que sa main sera brûlée s'il est coupable ; mais que s'il est inno-

cent il ne lui arrivera aucun mal. Dans le premier cas, l'accusé doit subir la peine encourue pour le crime qui lui est imputé, soit qu'il l'avoue ou non : Moulungou ayant répondu par le moyen de l'ordalie.

2. *Kirapo ja jungou ja Gnandou* : l'épreuve du chaudron de cuivre. Le sorcier prend un chaudron ou bouilloire de cuivre vide, le fait rougir au feu et jette dedans une pierre brillante appelée *Mango*. Puis il y ajoute une partie de chèvre qu'on a tuée, en disant à l'accusé : *Heia lomborera*, venez, faites votre prière : à quoi celui-ci répond « Que Dieu me « rende justice! » Ensuite il enfonce sa main dans le chaudron et en retire la pierre ardente. S'il est coupable, sa main et sa figure seront brûlées; et il n'endurera aucun mal s'il est innocent.

4. *Kirapo ja sumba* : l'épreuve de l'aiguille. Le sorcier prend une grosse aiguille, la fait rougir au feu, en perce les lèvres du prévenu. S'il est coupable, il sortira une quantité de sang de la blessure, et non, s'il est innocent.

4. *Kirapo ja kikahe* : l'épreuve du morceau de pain. L'accusé doit manger un morceau de pain empoisonné : s'il est innocent, le pain passera sans peine; s'il est coupable, le morceau s'arrêtera dans la gorge et ne pourra en être rejeté sans de violents efforts et sans effusion de sang. Au lieu de pain on se sert quelquefois de riz.

Dans ces occasions, le devin reçoit pour ses honoraires, tant de l'accusé que de l'accusateur, une pièce d'étoffe.

Les habitations de ces peuples ressemblent à nos meules de foin. On plante des poteaux en terre et on revêt le tout avec de l'herbe depuis le haut jusqu'au bas, en sorte que le vent et la lumière ne sauraient y pénétrer. Au centre est un gros pilier qui soutient et fortifie l'édifice. On ne peut s'y introduire par l'issue, qui est très-basse, qu'en s'inclinant profondément, et, si l'on veut voir clair, il faut y allumer du feu. La nuit, les habitants de la hutte se couchent autour de l'âtre sur des peaux de vache et s'inquiètent fort peu de la fumée, de la chaleur et de la vermine, ils n'ont peur que des serpents. Ces huttes sont contiguës les unes aux autres, de manière que si le feu prend à l'une d'elles tout le village est bientôt en proie à l'incendie. De grands cocotiers les entourent et leur tiennent pour ainsi dire lieu de celliers d'où ils tirent leur boisson favorite, qu'ils appellent *ouji* (en souahili *tembo*). Ils pratiquent dans les arbres une espèce d'escalier au moyen duquel ils parviennent facilement au faîte.

Lorsque les Wanika abordent quelqu'un, leur salutation consiste à lui empoigner la main et à presser leur pouce contre le sien.

Le nombre total des Wanika, qui forment douze tribus, est d'environ cinquante mille, y compris les Wadigo, au sud de Mombaz, qui comptent dans ce chiffre pour trente mille.

Voyage au Kadiaro, dans le pays de Teita.

La montagne de Kadiaro est à 36 lieues de Rabbai M'pia, village de vingt à vingt-cinq huttes, situé à quelques lieues au nord de Mombaz, sur une éminence et entouré de cocotiers.

Avant d'atteindre le Kadiaro, M. Krapf passa devant la montagne de Kilibassi et le village Wanika d'Engoni; traversa une contrée déserte qui s'étend vers l'ouest jusqu'à Teita, dont la largeur est de 20 fortes lieues, et qui se compose d'une vaste plaine un peu accidentée dans sa partie orientale, tandis que la partie occidentale est d'une fatigante nniformité. Bien des endroits paraissent propres à la culture, et dans les fourrés se montrent beaucoup d'espèces d'Euphorbes.

D'énormes massifs de roc portant le nom de Kadimou, qui s'élèvent comme des tours, les uns au-dessus des autres, et sont presque dépourvus de végétation, forment l'avant-poste des montagnes de Teita dont l'altitude est de 4,000 ou 5,000 pieds.

Le Kadiaro, qui fait partie des Teita, est une masse montagneuse isolée, qui s'étend environ une lieue et demie du sud au nord. Son point culminant, vers le centre de ce massif, est lui-même un énorme rocher complétement perpendiculaire dans sa plus grande partie, et son altitude est de 4,000 pieds au-dessus du niveau de la mer.

Le pays de Teita figure un triangle ou delta dont la pointe sud est la montagne de Kadiaro, et les

pointes nord et nord-ouest sont formées par les chaînes des monts Endera et Boura, qui toutes deux règnent du sud-ouest au nord-est dans une longueur d'environ trois journées de marche. L'Endera, à l'est du Boura, est à une journée, ou à peu près 10 lieues, et le Boura à deux journées du Kadiaro. Entre ce dernier et les deux chaînes de montagnes septentrionales de Teita, s'étend le même plateau vers lequel on se dirige en montant au moyen des dunes qui règnent le long de la côte, et qui forme la plaine qu'habitent les Wanika. Quant à la population, il paraît qu'il n'y a au Kadiaro, qui constitue la division méridionale du Teita, que huit villages, et que le nombre des habitants, en y comprenant ceux de Magouasini, s'élève à 2,000. Les montagnes de Boura, qu'on appelle quelquefois Kilima Kibomou, peuvent contenir cinq cents villages et celles d'Endera cent. D'après ce calcul, on peut évaluer, s'il n'y a pas d'exagération, la population totale du Teita à environ 152,000 âmes.

Les habitants de Teita prétendent que leurs ancêtres sont venus de trente journées de route au nord, et la structure de leurs huttes coïncide parfaitement avec cette tradition; car, selon l'usage de l'Abyssinie, elles ont la plupart une forme ronde et quelquefois ovale. Leurs toits ne ressemblent pas non plus à ceux des Wanika qui descendent jusqu'à terre; mais ils commencent à partir de 4 pieds au-dessus du sol. Le costume des hommes est très-simple. Ils s'enveloppent seulement d'une pièce d'étoffe.

Leurs bras et leurs oreilles sont plus ou moins ornés de fil de laiton. La parure étrange des femmes les défigure totalement. Elles s'entourent le cou d'énormes colliers de verroterie ainsi que leurs pieds. Elles portent ensuite deux tabliers de peau, l'un devant, l'autre derrière, qu'elles ceignent autour de la taille avec des verroteries, et cette espèce de vêtement est bordée des mêmes ornements. Rarement il leur arrive, et seulement lorsqu'il fait froid, de s'envelopper le buste d'un morceau de toile. Elles portent, comme les hommes, et même en plus grande quantité, des fils de laiton qui sont la parure en usage chez toutes les tribus de ces contrées. Parmi les productions naturelles est la canne à sucre, qui est de bonne qualité, et avec laquelle les habitants de Teita préparent leur breuvage de prédilection, qui pourrait bien ressembler à celui des noirs compagnons de Pompée dont parle Lucain.

La localité la plus remarquable dont fasse mention M. Rebmann est Magouasini, village de 50 huttes construites au milieu d'énormes rochers qui saillissent de la montagne de Kadiaro avec des blocs brisés dispersés autour. M. Rebmann y vit deux hommes de la tribu de Paré dont la résidence est à deux journées au sud de Teita. Ils étaient vêtus de peaux et faisaient usage de pipes très-bien faites et fabriquées par eux-mêmes ; les godets étaient en argile, et les tuyaux, d'une espèce de bambou et ornés de laiton.

Voyages au Jagga.

M. Rebmann a entrepris successivement trois excursions au Jagga, contrée montagneuse de l'Afrique Centrale, vers le nord-ouest quart ouest de Mombaz. Pour s'y rendre, il traversa un pays désert, atteignit le mont Bougada, couvert de bois, mais inhabité; il passa la petite rivière de Madade, qui sort de la base orientale du Boura, coule du nord au sud, reçoit dans son cours les autres eaux du Boura; puis, après avoir pris le nom de Gnaro et s'être réunie au Jiarbo, se jette dans la mer à Wassin. Il eut ensuite à franchir le territoire du Boura, gagna le village de Jawia, situé au sommet d'une montagne et bientôt après un pays superbe entremêlé de riches herbages, de taillis, de beaux arbres, de montagnes, offrant l'aspect du Jura près de Bâle; vinrent ensuite le village de Mouasagnombe et un désert.

Tout le pays situé entre le Teita et le Jagga présente un caractère sublime. A l'ouest la haute montagne de Kilimanjaro avec sa neige perpétuelle; au sud-ouest le mont massif et monotone d'Ougano; au nord-ouest la grande chaîne de montagnes de Kikoumbouliou; et à l'est les monts Teita avec leur sommet culminant appelé Verouga, qui (à l'exception du Kilimanjaro) s'élève à 4,000 ou 6,000 pieds au-dessus de la plaine circonvoisine.

Après avoir passé le Loumi et la belle rivière de Gona, qui prend naissance sur la cime neigeuse du

Kilimanjaro, M. Rebmann entra dans le petit royaume de Kilema, joli pays où règne l'abondance; puis il vit une montagne d'environ 2,000 pieds d'élévation. Il se trouvait alors dans le Jagga auquel appartiennent encore les territoires d'Ourou, de Kindi et le royaume de Majame, situé dans une dépression considérable et qui s'étend entre la base sud-ouest du Kilimanjaro et la base nord-est du Chira, autre montagne couverte de neige, mais accidentellement.

Ce fut à son retour d'un second voyage dans cette contrée que M. Rebmann put, pour la première fois, voir distinctement les hauts sommets des montagnes du Jagga, ainsi que leur profil qui montrait en même temps leur liaison et leur disjonction. Deux sommets principaux posés sur une base d'à peu près 10 lieues de longueur sur une largeur égale laissent entre eux un intervalle, formant pour ainsi dire une espèce de selle, qui s'étend à 3 ou 4 lieues de l'est à l'ouest. Le sommet oriental est bas et aigu, tandis que l'occidental, qui est plus élevé, présente une belle couronne qui, même dans la saison des chaleurs, lorsque son voisin de l'ouest et moins haut ne peut pas supporter plus longtemps son vêtement de neige, reste couvert d'une couche épaisse de cette substance. La neige du Kilimanjaro, le roi des montagnes de l'Afrique Orientale, est non-seulement la source inépuisable de beaucoup de rivières (vingt au moins) qui en proviennent; mais même dans la saison torride et surtout encore plus à cette époque de l'année,

est une source continuelle de pluie, comme on peut chaque jour en faire l'expérience (1). Les Souahili de la côte appellent la montagne neigeuse de Kilimanjaro ***Montagne de grandeur*** (***Mountain of greatness***); ce mot peut signifier également ***Montagne de caravanes*** (***Kilima***, montagne, ***Jaro***, caravanes), ***signal qui indique le pays aux caravanes***, qu'on aperçoit de loin dans toutes les directions; mais les habitants du Jagga l'appellent *kibo*, neige. « Lors de mon premier voyage, dit M. Rebmann, mon guide s'était trompé en me disant que les habitants du Jagga n'avaient pas de terme pour exprimer notre mot *neige;* mais quand j'adressai aux naturels eux-mêmes quelques questions à ce sujet — par exemple, pourquoi lorsqu'on met le *kibo* dans le feu il se change en eau — ce qu'ils répondirent me prouva que non-seulement ils entendaient parler de la neige en se servant du mot *kibo*, mais encore qu'ils en connaissaient la nature et les propriétés, et lorsque je leur eus dit que la rivière qui coulait dans le voisinage venait du Kibo, leur avis se trouva conforme au mien. Je tâchai de prouver au Souahili que la couverture blanche ne pouvait pas être de l'argent, attendu qu'il était facile de reconnaître que sur l'une de ces montagnes elle paraissait et disparaissait tour à tour suivant la saison, tandis que sur l'autre elle augmentait et diminuait : ce qui ne saurait avoir

(1) Plusieurs rivières à cette époque (4 janvier 1849) auraient été à sec, si elles n'eussent pas pris leur source dans la région des neiges perpétuelles. *M. Rebmann.*

lieu si c'était de l'argent. Je lui fis remarquer aussi un certain nombre de rivières qui descendaient de la montagne, comme autant de témoignages qui prouvaient que la couverture blanche n'était autre chose qu'une modification de l'eau. Mon guide parut parfaitement convaincu et observa que les habitants du Jagga n'achèteraient pas aux Souahili les bracelets de plomb dont ils se parent s'ils avaient sur leur propre territoire une telle quantité d'argent. On sait d'ailleurs que les habitants franchiraient plusieurs fois la montagne pour y monter et en descendre, sains et saufs, s'ils savaient choisir la saison propice : ce que la plupart ignorent, et de là vient que quelques-uns ont succombé dans cette entreprise.

Ce n'est pas seulement une fois et dans le même lieu que M. Rebmann eut occasion de reconnaître la coupole neigeuse du Kilimanjaro, comme le prouvent ce qu'on vient de lire et le texte ci-après ; et s'il a été le premier à constater son existence, il n'a pas été le seul Européen qui s'en soit assuré. La plupart des citations suivantes prouvent que M. Krapf, à différentes époques et sur plusieurs points, a vu la même montagne et en a porté le même jugement.

Durant sa troisième excursion au Jagga, le 4 janvier 1849, M. Rebmann se rendant à Majame, se dirigea pendant 2 ou 3 lieues en droite ligne vers le Kilimanjaro dont il se rapprocha tellement qu'il put voir très-distinctement, même la nuit au clair de

lune, son majestueux sommet couvert de neige. Il faisait aussi froid qu'en Allemagne au mois de novembre.

Dans la matinée du 10 novembre 1849, M. Krapf (premier voyage en Oukambani) étant au mont Maungou jouit d'un beau coup d'œil sur la montagne neigeuse de Kilimanjaro, située à une grande distance dans le Jagga. Elle s'élevait au-dessus d'Endara et de Boura ; mais, quoiqu'elle fût fort éloignée, *je pouvais*, dit-il, *distinguer que sa couronne blanche devait être de la neige.* Toutes les raisons alléguées par M. Cooley contre l'existence d'une montagne neigeuse dans ces quartiers, et contre le rapport de Rebmann se réduisent à rien quand on a l'évidence pour soi ; en sorte qu'elles ne méritent pas la peine d'être réfutées.

Le 16 du même mois et de la même année, l'air étant très-transparent, M. Krapf put voir très-distinctement toute la partie orientale du pays de Jagga et son énorme massif de montagnes, ainsi que la couronne blanche du sommet en forme de dôme du Kilimanjaro.

Le 23 du même mois, il vit fréquemment le Kilimanjaro. Il fut constamment en vue de cette montagne neigeuse partout où le terrain était un peu élevé et permettait d'examiner au loin.

Le 17 juillet 1850, M. Krapf (second voyage en Oukambani) sentit un vent froid qui soufflait du sud, venant du Kilimanjaro.

Le 22 septembre, même année, M. Krapf trouva

la rivière de Tzawo plus à l'est que la première fois, dans un endroit où ses bords n'étaient pas très-rapides, et, quoique à une époque où il n'avait plu ni dans le Jagga, ni dans le pays voisin, son courant était aussi profond que précédemment, phénomène que notre explorateur explique en disant : ce dont il est certain, que les neiges perpétuelles du Kilimanjaro forment la source de cette rivière.

M. Rebmann remarque, en outre, que la fraîcheur de l'eau du Gona montre évidemment que l'origine de ce cours d'eau ne peut être que dans la montagne neigeuse.

Enfin M. Rebmann cite le fait suivant qui vient à l'appui de son assertion.

Rungoua, roi de Majame, envoya une grande expédition pour examiner la nature de la neige. Il espérait pouvoir prouver que c'était de l'argent, ou quelque chose d'une nature analogue ; mais un seul des individus qui faisait partie de l'expédition avait survécu, avec les mains et les pieds gelés. Il annonça au roi le sort funeste de ses compagnons qui étaient morts non moins de crainte et de terreur que de froid; car dans leur ignorance ils attribuaient les effets du froid aux mauvais esprits et ne s'étaient enfuis que pour rencontrer la mort au milieu d'une gelée violente. Le guide de M. Rebmann ajouta qu'il avait vu ce pauvre infortuné dont les pieds et les mains, happés par la gelée, étaient recourbés en dedans et qu'il tenait de sa propre bouche le récit de sa déplorable aventure.

Nous nous serions abstenu d'entrer dans des détails aussi étendus sur ce sujet, si les assertions de MM. Krapf et Rebmann n'avaient pas été contestées. Il nous a semblé devoir être plus explicite dans l'intérêt de leur véracité.

C'est leur forme de gouvernement surtout qui distingue les habitants du Jagga des Wateita, des Wakamba et des Wanika. On dirait qu'il existe une certaine harmonie entre la conformation physique de ces contrées et leurs institutions politiques. Chez les Wakamba les plaines ont un niveau uniforme, et de même à peine y a-t-il un individu qui jouisse de quelque pouvoir ou qui exerce une ombre d'autorité. Chez les Jagga, c'est tout le contraire. Ils élèvent un homme seul à une telle hauteur politique au-dessus d'eux qu'ils sont presque esclaves, précisément comme leur Kilimanjaro couronné de neige élève tellement sa tête au-dessus des nuages que les autres monts qui l'environnent sont comparativement à peu près insignifiants.

Il n'y a point de villes ou d'habitations agglomérées dans le Jagga ; mais seulement des enclos isolés, séparés les uns des autres par des espaces libres qui s'étendent à environ un huitième de mille et sont toujours remplis de bananiers. Chaque cour est occupée par une seule famille dans plusieurs huttes que protégent des buissons, ou des haies vives, ou des branchages secs qui servent comme de défense contre les bêtes sauvages, et plus spécialement contre les hyènes. Ici encore les Jagga reproduisent sur

une petite échelle les habitudes des races franches de l'Afrique Orientale qui ne se mêlent jamais ensemble, mais, ainsi que cela se pratique avec les familles des Jagga, sont séparées les unes des autres par des intervalles. Toutefois de même que les intérêts commerciaux obligent beaucoup de tribus puissantes à lier et à entretenir entre elles de fréquents rapports, de même aussi les Jagga se rencontrent souvent ensemble dans leurs *sangara*, ou marchés, avec les Dafeta, les Ougono et les Kahe, qui sont leurs plus proches voisins. Ils ont surtout affaire à eux pour un article de commerce tout exceptionnel : l'Emballa, qui se trouve dans le pays de Kahe, au sud du Jagga. C'est une espèce de terre qu'ils font dissoudre dans l'eau et ils mêlent cette solution avec leurs aliments, en guise de sel dont ils sont privés. Cette eau a un goût saumâtre et m'a rappelé tout de suite, dit M. Rebmann, l'eau minérale de Bahlingen. Ils en font boire aussi à leurs bestiaux malades, et, quoi qu'il en soit, son amertume paraît être avantageuse à la santé. Les Jagga sont très-adroits à fabriquer des instruments de guerre et des objets d'utilité domestique, et les femmes ne le sont pas moins à broder leurs vêtements de peau avec de petite verroterie.

Les Jagga prient pour les âmes des défunts qu'ils nomment waroumou ; mais au lieu de riz et de vin de palme, comme chez les Wanika, c'est du lait qu'ils déposent sur les tombes.

Quand il survient un étranger, il est d'usage de

composer un ingrédient que l'on tire d'une certaine plante, ou d'un arbre que l'on va chercher à quelque distance, et qu'on mêle avec du sang de mouton ou de chèvre, et c'est avec cette mixtion que le roi lui-même fait le *kishogno* pour son hôte ; on en frotte ou on en asperge l'étranger, avant qu'il lui soit permis de se présenter devant le roi.

La naissance d'un *msoro* est pour un *mangi* le souverain bonheur. Dès qu'ils peuvent se passer des soins maternels, tous les enfants mâles sont obligés de vivre en commun pour se former de bonne heure au service du roi en qualité de ses gardes, et de leur pays, à titre d'ingénieurs pour la construction des cours d'eau et l'entretien des tranchées pratiquées pour défendre le pays. La plupart des travaux domestiques et agricoles sont le partage des femmes dont la sollicitude s'étend encore au soin de nourrir les bestiaux. Les Wasoro travaillent fort peu, n'ayant autre chose à faire qu'à garder leur roi et leur pays; aussi portent-ils continuellement des lances et des boucliers : ceux-ci sont très-bien confectionnés en peau d'éléphant et de buffle. Nonobstant la richesse du sol, les habitants, par suite de leur ignorance en fait d'agriculture, et n'ayant point de débouchés pour écouler leurs produits, sont extrêmement pauvres. Ils partagent leur habitation avec les bestiaux; mais on ne peut pas les accuser de négliger la propreté ; car ils se lavent et se baignent fréquemment. Les Jagga sont une race très-robuste et vigoureuse ; ce qu'on doit attribuer à la salubrité du climat,

Voyages dans l'Ousambara.

Cette région alpestre, voisine de la côte maritime, fut visitée deux fois par M. Krapf : la première, en juillet 1848, et la seconde, en juillet 1851 ; et c'est à lui que l'on en doit la découverte. Quoique Burton l'ait parcourue depuis (1), on ne lira pas sans intérêt les détails que nous donne le voyageur dans sa relation, particulièrement sur plusieurs tribus ou peuplades qui n'étaient guère connues que de nom.

Premier voyage.

Parti de Mombaz, M. Krapf passa successivement, en prenant pour direction générale le sud-ouest quart ouest, dans la belle plaine de Chimba et dans le village de Kwale, composé de 70 huttes ; il traversa ensuite le district de Pemba, à 1 1/2 lieue de Kwale, où l'on commence à descendre dans le désert de Wakouafi, qui, à partir de la côte depuis Wassin jusqu'à Tanga, ainsi que dans le pays des Wanika, s'étend comme une plaine incommensurable dans l'intérieur du continent africain, avec une montagne isolée, par-ci par-là, ou un groupe de montagnes seulement. Puis il rencontra le petit Mtowa-Pemba (rivière de Pemba), le village de Boundini ; un pays en grande partie uni, couvert d'herbes, d'acacias, de grands et moyens végétaux ; la rivière de Leni ;

(1) *Nouvelles Annales des voyages*, 6e série, mai 1860 ; p. 158 et suivantes.

de grands villages, entre autres ceux de Gonja, appartenant aux Wadigo et sur la rivière d'Oumba; Kousi, et la rivière d'Engambe; enfin il entra dans l'Ousambara par le village de Foumoni. Après avoir traversé d'autres villages encore habités par les Wachinsi et celui plus considérable de Nougnieri, M. Krapf arriva à Fouga, capitale de l'Ousambara.

Second voyage.

Dans cette seconde excursion, M. Krapf suivit une route différente de celle qu'il prit dans la première; cette fois-ci il pénétra dans l'intérieur par l'embouchure du Pangani, au nord-ouest de Zanzibar.

Les villages de Pangani, situés sur cette rivière, sont entièrement peuplés de mahométans qui néanmoins ne sont pas fanatiques, parce que, d'une part, ils sont gouvernés par un prince païen et que, de l'autre, ils sont très-ignorants, et comprennent peu, ou même pas du tout le Coran; et enfin parce que, au moyen de leurs nombreux esclaves et de leurs affaires de commerce, ils sont en rapport intime avec des païens. Ils tirent leurs esclaves de l'Ouniamési, de Ngou, des Wasegoua et des autres tribus qui demeurent au sud du Pangani. La population des quatre villages à l'embouchure de cette rivière s'élève à 4,000 habitants qui se font une mauvaise réputation par leur sensualité, leur indolence et leur penchant prononcé pour la traite des esclaves. Les ha-

bitants de Pangani, qui sont maintenant sujets du roi d'Ousambara, ont construit de petits villages le long de la rivière, cultivent le sol. qui est très-productif et ont obtenu par là une grande prépondérance parmi les païens de ce district, au point d'avoir obligé les mkafiri (païens) de disposer de leurs productions, telles que le riz, le blé d'Inde, les bêtes à cornes, les moutons, les chèvres, l'ivoire, les esclaves, etc., exclusivement en faveur des musulmans et de ne point traiter immédiatement avec Zanzibar, voie que préfèrent les tribus de l'intérieur auxquelles les Souahili vendent des étoffes, des fils de laiton, de la verroterie, des fusils, etc. Une grande quantité de riz et de blé d'Inde est exportée de cette manière chaque année du district de Pangani, et l'ivoire qu'on apporte dans cette place vient du pays des Masai et des Wakouafi, de Paré, Ougono, Kisongou, Ngou, et généralement des contrées situées à l'ouest et au sud de l'Ousambara.

Les villages de Pangani ne s'élèvent que bien peu au-dessus du niveau de la rivière, de sorte que durant la saison pluvieuse ils sont inondés et les habitants en souffrent considérablement. Toute la contrée plane qui compose les terres basses, espèces de bas-fonds, depuis la côte jusqu'à la base des chaînes de montagnes, s'étend l'espace de 12 à 18 lieues de l'est à l'ouest. Quoique naturellement très-fertile, la plus grande partie de ces terrains bas n'est qu'une véritable solitude par suite des incursions des Wasegoua et de l'incurie des habitants. La montagne la

plus proche de la côte et qui s'élève au bord septentrional du Pangani est celle de Tongue (le Tongwe ou Tongway de Burton), dont le district qui l'environne est, dit-on, d'une extrême fertilité. Il paraît qu'il y a vingt-quatre ans, les environs de cette montagne et la montagne elle-même étaient peuplés d'un grand nombre de villages, et couverts de plantations qui furent détruits par les Wasegoua ; il en est résulté que les habitants se sont retirés plus au nord dans les montagnes de Mringa et de Pambire. Les Wasegoua se sont procuré, à ce qu'il paraît, des armes à feu à Zanzibar, où le commerce européen et américain récemment installé les a introduites en grand nombre, et ont surpris les Wasambara qui ne connaissaient pas encore ces sortes d'engins meurtriers. Le district de Tongue, une fois abandonné, devint bientôt une forêt et le repaire des buffles et des éléphants ; mais toutefois ses anciens habitants n'ont pas oublié leurs plaines fertiles, et attendent qu'ils puissent y revenir en sûreté.

Le pays des Wasegoua est situé près de l'île de Zanzibar sur un bras de mer qui s'enfonce dans l'intérieur jusqu'à la montagne de Gendagenda, et c'est sur ce bras que se trouvent les principales habitations des Wasegoua au nombre desquelles figure le village de Kipoumboui.

Dans son trajet de Pangani à Fouga, M. Krapf traversa successivement le grand village de Joumbi, résidence du gouverneur de Pambire, celui de Kadango, situé sur une éminence ; le Kombora, mon-

tagne dont l'altitude est de 4,000 pieds et qu'on doit plutôt considérer comme une chaîne qui règne du nord au sud. C'est même au Kombora que commence la partie alpestre de l'Ousambara dans cette direction : le pays parcouru depuis le Pangani n'ayant offert à M. Krapf que des collines de 600 à 800 pieds de hauteur. Notre voyageur vit ensuite les villages de Hingo, habité par les Wasegejou ; de Kisara, situé au sommet d'une haute montagne qui domine la belle vallée de Kerenge ; d'Outinde, également sur une montagne, l'une des plus élevées du district de Bondei : la partie de cette montagne, occupée par les habitations, est un bloc compacte de granit qui s'élève subitement comme un mur perpendiculaire et forme une forteresse imprenable ; enfin de Jairi et de Pombe.

L'Ousambara a pour limites au sud la rivière de Pangani et au nord le désert de Wakouafi, ainsi que le pays des Wadigo. Depuis la côte jusqu'aux montagnes de Paré on compte six ou huit fortes journées de l'est à l'ouest. Sa population monte au moins à un demi-million d'habitants. Les terres marécageuses qui se trouvent au pied des montagnes sont consacrées à la culture du riz. Les collines sont plantées d'excellentes cannes à sucre et de bananiers, et les forêts fournissent du bois de charpente d'une qualité supérieure. En général l'Ousambara est une contrée extrêmement pittoresque dont quelques parties, d'un aspect romantique, rappellent certains sites de la Suisse et de la forêt Noire. Parmi les montagnes

que M. Krapf fut plus à portée d'observer, nous citerons, indépendamment de celles déjà nommées, le Makoueri, élevé de 3,000 pieds au-dessus du niveau de la mer. En approchant de la capitale, les montagnes, qui jusque-là se dessinent avec des formes âpres et sévères, présentent un aspect moins sauvage; le terrain affecte une teinte rouge; d'ailleurs ces montagnes sont pelées, stériles et incultes : elles sont absolument comme le jaune d'un œuf dur, ou comme la coupole d'une tour. Sur ces dômes, ou coupoles, sont les huttes des naturels, et c'est sur une hauteur de cette forme que Fouga est bâti.

On donne au roi d'Ousambara, en lui adressant la parole, les noms de *simba*, *chimba wa mouene*, *lion du ciel*, ou bien, comme on pourrait le traduire également : *vous êtes vous-même le lion*. L'ordre qui règne dans ses États offre le plus frappant contraste avec l'anarchie des républiques indisciplinées des Wanika et des Wakamba.

Les Wasambara sont généralement de moyenne taille; leur peau est jaunâtre et ils sont assez forts pour porter de pesants fardeaux. Leur nourriture est très-simple : des bananes rôties ou bouillies : voilà tout ce qu'il leur faut pour vivre, et c'est aussi tout ce qu'ils possèdent outre leurs troupeaux. L'air froid des montagnes et leur frugalité contribuent évidemment à favoriser la santé parfaite dont ils jouissent; car, si l'on en excepte des indispositions rhumatismales et cutanées, la maladie semble leur être inconnue.

Les hommes de peine ordinairement se contentent d'une seule femme : non qu'il leur soit interdit d'en avoir davantage, mais parce qu'ils sont trop pauvres pour être polygames. La nature montagneuse de l'Ousambara ne lui permet pas d'être riche : il est même beaucoup plus pauvre que le Bondei et le bas pays dont les habitants ne manqueraient de rien s'ils appelaient l'industrie à leur secours. Les Wasambara pourraient même se trouver dans une situation plus prospère s'ils savaient profiter des ressources naturelles de leur contrée. Combien de moulins et de factoreries pourraient être érigés sur les nombreux cours d'eau de cette région ! Il est vrai que le bois y est rare, en sorte qu'en beaucoup d'endroits on est obligé de recourir, à défaut de combustible, à la fiente de vache desséchée, comme en Abyssinie et en d'autres parties de l'Afrique.

Il faut joindre aux Wasambara proprement dits une tribu populeuse qui compte dans les 500,000 sujets du roi d'Ousambara pour près d'un cinquième : c'est celle des Wachinsi, dont 30,000 habitent la plaine et 60,000 occupent les montagnes. Par leur couleur brune on les distingue aisément des Souahili et des Wanika qui ont le teint beaucoup plus foncé. Ils cultivent le riz, le blé d'Inde, le millet, la cassave, etc., et comme ils n'ont point de cocotiers, il leur est impossible de partager l'intempérance des Wanika ; mais l'usage de fumer le tabac est général chez eux, de même que chez les Wasambara.

Les Wadoe et les Ala.

Les Wadoe demeurent au sud du pays des Wasegoua. Ces peuples passent pour être cannibales. Dans un temps, dit-on, ils ont régné sur toute la contrée située au sud du Pangani jusqu'aux montagnes de Ngou, à l'ouest. Alors il paraîtrait que les Wakamba habitaient Chikiani, près de Sadan, vis-à-vis de l'île de Zanzibar, et qu'ils étaient toujours en guerre avec les Wadoe. Mais ces derniers ayant été aperçus entraînant dans la forêt les Wakamba qu'ils avaient fait prisonniers, et même les cadavres de ceux qui avaient succombé, puis les faisant cuire et les dévorant, les Wakamba conçurent une telle horreur des Wadoe qu'ils émigrèrent de leur propre pays et cherchèrent une nouvelle patrie dans les régions abandonnées par les Galla, qui aujourd'hui sont, dans l'intérieur, les voisins des Wakamba. Ajoutons que cette tradition s'accorde avec ce qu'apprit M. Krapf dans l'Oukambani : savoir, que les Wakamba étaient venus du sud. Celui qui fournit ce renseignement remarqua, en outre, que, même encore aujourd'hui, les Wadoe buvaient dans les crânes des hommes qu'il leur arrivait quelquefois de dévorer.

Lorsqu'ils étaient au faîte de leur puissance, les Wadoe exercèrent de grandes cruautés à l'égard des mahométans de la côte auxquels se joignirent tous les autres musulmans, et dans une bataille décisive ils triomphèrent si complétement de ces cannibales

que ceux-ci n'ont pu, depuis cette époque, recouvrer leur première influence. On prétend qu'à la guerre ils ont des boucliers d'une dimension telle qu'ils peuvent abriter cinq ou six hommes à la fois : ce qui est peu vraisemblable. Le roi de Wadoe surpasserait, assure-t-on, en puissance le roi d'Ousambara ; ses officiers seraient revêtus de grades hiérarchiques et il régnerait parmi eux un ordre parfait. L'un des plus anciens rois des Wadoe avait, dit-on, conçu le projet de conquérir le royaume d'Ousambara ; mais, parvenu auprès de la première montagne de ce pays, on rapporte qu'ayant remarqué au-dessus un brouillard épais, il le prit pour une fumée de pipes et en conclut que ses ennemis avaient à lui opposer une armée aussi nombreuse que celle des Wadoe. Il crut donc qu'il était plus sage de ne point se mesurer avec cette multitude de fumeurs.

Les Ala sont une petite tribu dispersée dans les forêts et les déserts et vivent de la chasse. Les Wasambara appellent ces peuples Wassi, et les Wakouafi, qui les regardent comme des esclaves, leur donnent le nom de Wandourobbo. On dit qu'un certain nombre de ces Ala demeurent dans le voisinage des Wakouafi, à Masinde, et que les habitants de Pangani ont sans cesse recours à eux pour se procurer de l'ivoire. Il paraît que cette peuplade est un reste des aborigènes de l'Afrique orientale. On trouve des Ala dans l'intérieur et sur la côte, à Chimba, dans le Wanika, à Dalouni, à Bondéi, et

ils ne sont ni agriculteurs ni pasteurs; mais ils vivent dans les bois du produit de leur chasse, de sorte qu'ils s'arrêtent là où ils tuent un éléphant ou telle autre bête sauvage, jusqu'à ce que leur proie soit consommée. On dit aussi qu'ils parlent une langue que n'entendent pas les autres Africains orientaux, et les Arabes assurent que les Ala viennent originairement d'Arabie, et que c'est pour cette raison qu'ils ne les achètent ni ne les vendent comme esclaves. Il n'en est pas de même des Wanika de la tribu de Dourouma, qui appellent les Ala Masaka et qui, dit-on, en ont beaucoup vendu comme esclaves en temps de disette.

Voyage dans l'Oukambani.

M. Krapf fit deux excursions dans cette contrée située dans le nord-ouest de Rabbai-M'pia : la première en novembre 1849, la seconde en juillet 1851, et c'est encore à cet infatigable explorateur que l'on en doit la découverte.

Avant d'atteindre, dans son premier voyage, cette partie du pays à laquelle appartient d'une manière spéciale le nom d'Oukambani, notre voyageur vit successivement sur sa route la rivière de Mouaje; un pays sablonneux, plein de rochers et couvert d'acacias, le petit village d'Abbe-Gome, un bois d'acacias, d'euphorbes et d'autres arbres; la plaine de Kadidza, une forêt; et le mont Maungou, d'où l'on découvre à l'est le pays de Galla, au nord-ouest et à l'ouest les monts Endara et Boura, et au sud-est

le Kadiaro et les montagnes de Paré. M. Krapf se dirigeant ensuite au nord par ouest eut d'abord une vue éloignée du Kilimanjaro, dans le Jagga; puis, ayant passé le Tzawo, il aperçut la partie est du Jagga et son énorme groupe de montagnes, ainsi que la couronne blanche du sommet en forme de dôme du Kilimanjaro, et fit une pause à Kikoumbouliou qui, de même que Mberria et Teita, fournit en petits morceaux de trois à quatre pouces d'épaisseur du bois de l'arbre à poison. On pèle ce bois, et on le fait bouillir; ensuite on frotte la pointe des flèches avec la pâte noire et épaisse qui résulte de cette opération; puis on essaye la force de ce poison sur des animaux. Les habitants des pays situés au delà du Dana changent du tabac et de l'ivoire contre ce bois qui ne vient point dans leurs cantons.

Parti de sa station de Kikoumbouliou, M. Krapf traversa la petite rivière de Majijioma-Andoukou, passa la nuit à Maveni, et arriva, par un pays en grande partie boisé, à la rivière d'Adi qui forme la limite sud-ouest de l'Oukambani. Il gravit ensuite une chaîne de montagnes qui règne depuis Endoungouni en suivant le pays de Galla, jusqu'à l'Oukambani et à Kikouyou. Tout ce district s'appelle Yata. Du haut de la montagne on voit au nord et au nord-ouest les méandres formés par l'Adi, les collines et les plaines des Wakouafi; au sud et au sud-ouest, les montagnes de Joulou, d'Engolia et de Theouka; et à l'est, les monts Moudoumoni qui séparent l'Oukambani des Galla. Les bords de l'Adi s'élèvent à

plus de 20 pieds, sont garnis de beaux arbres, et le courant qui n'est pas rapide est large de 170 pieds. De Yata à la côte il y a au moins 110 lieues. M. Krapf, se trouvant alors dans l'Oukambani proprement dit, continua sa route par la plaine de Yata, pénétra en montant dans le grand désert de Tangai, entièrement inhabité et qui s'étend jusqu'aux montagnes de Moudoumoni et au pays de Galla, vers l'est et le sud-est, puis il rencontra un jungle, la rivière de Tiva que l'on dit venir d'Oulou, province au nord-ouest de l'Oukambani, mais qui est à sec dans la saison des chaleurs, les stations de Mbo où l'on peut renouveler sa provision d'eau potable; de Mbandi d'où l'on aperçoit le Kilimanjaro; de Nso, d'Ilangilo, dans le district du même nom, encore plus beau et plus riche en pâturages et en arbres que tout ce qu'on a vu précédemment : justifiant ainsi la renommée que s'est conquise ce pays par sa fertilité ; les villages de Kitoui et de Kiva, dont le chef parla à M. Krapf d'un volcan existant dans le voisinage et au nord-ouest du mont Kégnia, et dont les plaines ignifères sont redoutées par les chasseurs comme un terrain dangereux. Là aussi, M. Krapf vit des Kikouyou dont l'extérieur n'avait rien de désagréable, et qui étaient assurément de plus beaux hommes que ceux de la côte. Leur langue est évidemment un mélange de kikamba et de kikouafi, telle qu'est certainement celle des tribus de Mbe et d'Ouimbou, qui demeurent également dans le voisinage du Kégnia, et, comme eux, leurs princi-

paux articles de commerce sont l'ivoire et le tabac.

La route choisie par M. Krapf dans sa seconde excursion le conduisit du pays habité à Ngundouni où commence un vaste désert, puis au mont Maungou, à celui de Ndara, à la rivière de Voi, ensuite dans une belle prairie où finit la chaîne orientale des montagnes de Boura. Il reprit encore son ancienne route au Tzawo et vit de nouveau le Kilimanjaro dans l'éloignement. Au village de Kivoi, le chef de ce nom le présenta à un naturel de la tribu d'Ouembou dont le territoire est à cinq ou six journées de marche de Kitoui, tout près de la montagne neigeuse de Kirenia (Kénia). Cet individu lui dit qu'il était allé souvent à cette montagne (élevée d'environ 6,000 pieds au-dessus du niveau de la mer); mais n'y être pas monté, parce qu'elle contenait du kirira : substance blanche qui produisait un très-grand froid. Les naturels d'Ouembou appellent kirira la neige que les habitants du Jagga nomment kibo, et ce nom de kirira rappela à notre voyageur le mot éthiopien kour, ou kouir (froid). La substance blanche, ajouta-t-il, produisait une quantité d'eau qui descendait de la montagne et formait un grand lac où la rivière de Dana prenait naissance. M. Krapf vit dans la hutte de Kivoi beaucoup de magaddi, terre sèche, d'une nuance blanchâtre, qui avait une odeur d'aigre, mais aromatique, et qu'on trouve dans le Jagga ainsi qu'à Oudeizou, et au nord-est du pays des Wakamba. Les Wakamba et les Wanika la pulvérisent et la mêlent

au tabac : ce que les Africains orientaux aiment passionnément. Au nord et au nord-ouest de Kivoi est un très-beau pays, propre à la culture et au pâturage.

M. Krapf eut encore à traverser un désert avant d'atteindre le petit cours d'eau nommé Andilai dont l'eau est très-salée et auprès duquel était une couche de sel cristallisé, mais mêlé de terre. Au sommet du Data, notre voyageur jouit d'un magnifique coup d'œil sur le pays de Kikouyou et la vallée du Dana. Au sud-ouest étaient les monts Iweti et Nsaowi, et plus loin la haute montagne de Mouka Mkou, puis celle de Kanjallo qui indiquait le commencement des hautes terres de Kikouyou. Il paraît probable que la chaîne de montagnes, qui règne depuis Ndungnai jusqu'à Yata et de même jusqu'au Kanjallo, se perd dans le Kirenia. On dit que passé la base orientale du Mouka Mkou coule le Dika qui tombe à Mouea dans le Dana, lequel coule à l'ouest du Mouka Mkou. M. Krapf vit encore successivement trois montagnes dont la première appelée Kense était isolée et surgissait de la grande plaine qui conduisait au Dana ; il donna à la seconde, qui était très-élevée et située au delà de ce fleuve, le nom de mont Albert ; et, à la troisième, qui commandait toute la contrée du Dana, celui de mont William : elle sert de point de reconnaissance aux caravanes qui se rendent dans l'Oukambani, à Kikouyou ou à Mberre.

M. Krapf effectua son retour à Rabbai-M'pia par

le beau district de Dourouma, jadis cultivé par la tribu de même nom, mais qu'elle a ensuite abandonné.

Les Wakamba, habitants de l'Oukambani, mêlent du sang au lait dont ils font usage, parce qu'ils s'imaginent que, pris de cette manière, le sang contribue à entretenir leur vigueur naturelle(1). Comme la plupart des sauvages, ils sont très-amateurs de parures, surtout de verroteries et de fils de laiton. Leurs jambes et leurs bras, leur cou et leurs cheveux sont chargés de verroterie bleue et blanche : ce qui, combiné avec leur nudité, leur donne un extérieur bizarre; car beaucoup d'entre eux sont complétement nus, pendant que d'autres portent un lambeau d'étoffe qui représente la feuille de vigne de nos sculpteurs. Les femmes elles-mêmes ont à peine de quoi se couvrir le milieu du corps; le reste de leur personne étant absolument nu. Ils portent derrière eux une espèce d'appendice caudal en peau lié autour des reins avec une courroie ; ce qui explique pourquoi on a prétendu qu'il y avait des hommes à queue dans l'intérieur de l'Afrique. Les Wakamba semblent être une race plus belle et plus puissante que les Wanika; mais leurs huttes sont plus misérables encore que celles des derniers. Les Wakamba des environs de la côte sont des émigrés qui, depuis la grande famine de 1836, se sont établis sur le territoire des Wanika, après avoir été

(1) Ladislas Magyar a remarqué un préjugé à peu près semblable dans la partie occidentale de l'Afrique-sud. D***.

chassés de l'intérieur par la faim et avoir obtenu des premiers possesseurs du pays la permission de faire paître leurs troupeaux dans les plaines couvertes d'herbages. Ils ont acquis insensiblement de l'aisance en élevant du bétail et en faisant le commerce de l'ivoire avec l'intérieur; ils n'ont pas tardé ensuite à devenir agriculteurs. Les Wanika les ont d'abord soufferts parce qu'ils tirèrent de leur présence beaucoup d'avantages; mais les Wakamba ayant fait mine de vouloir prendre l'ascendant sur les Wanika, il s'ensuivit des disputes et des animosités. Malgré cela la paix générale n'en souffrit pas parce que les Wakamba, accoutumés au vin de coco et aux autres délicatesses de la côte, ne songeaient nullement à retourner dans leur pays, et que les Wanika avaient trop pris goût à leurs vaches, à leurs moutons, etc., pour les laisser partir. Par ces raisons les Wakamba et les Wanika ne se confondent pas généralement les uns avec les autres ; mais chacune des deux nations conserve ses habitudes primitives. Les Wakamba ne contractent point d'alliances avec les Wanika ; toutefois les relations des premiers avec la côte ont produit chez eux quelques changements. Ainsi, par exemple, les Wakamba de l'intérieur n'enterrent pas leurs morts et se bornent à les déposer dans les champs et les bois en les couvrant de pierres et d'herbes, tandis que ceux de la côte consentent à ce que leurs morts soient inhumés par les Wanika qui font la fosse et demandent une vache pour leur peine. Les Wakamba prennent un

léger vêtement lorsqu'ils vont à Mombaz ou dans quelque village wanika. Mais avec un peu de bien, ils ont aussi appris des Wanika beaucoup de mal. Ils sont passionnés pour le vin de coco (*tembo*), et comme ils ont le moyen de s'en procurer, ils en prennent même beaucoup plus que leurs maîtres. Leurs festins sont accompagnés de la danse que leur ont apprise les Wanika. Ils ont également adopté l'ouganga et l'outawi (les évocations magiques) à l'exemple des Wanika et des Watsumba (Souahili).

Les Wakamba vont en caravanes de 200 à 300 individus dans le centre de l'Afrique chercher de l'ivoire, et forment généralement le *medium* commercial entre la côte et l'intérieur dans lequel ils font des voyages de 200 à 250 lieues. Dans le cours de ces excursions les Wakamba sont souvent attaqués par les tribus de l'Afrique Centrale, spécialement par les Galla, qui toutefois sont souvent repoussés et battus d'importance. Comme chez la plupart des nations africaines la circoncision est en usage parmi les Wakamba. Leur langue appartient à la grande division sud-africaine qui s'étend depuis l'Équateur jusqu'aux Cafres de l'Afrique Méridionale, et que M. Krapf appelle Orphno-Hamitiques (Hamitiques brun foncé, pour les distinguer des Hamitiques noirs). Les Wakamba se nourrissent principalement de lait et de substance animale, et cultivent le maïs. Ils ne sont pas nomades, mais ils ont des demeures fixes. Ces peuples croient aussi qu'il est des familles privilégiées qui ont le pouvoir de faire tomber la pluie.

Les Wakamba, que les Souahili appellent Waumangouo, sont venus, dit-on, du sud-est, et des environs du Jagga. Probablement ils auront été refoulés en avant lorsque les Wakouafi et les Masai se sont avancés vers le nord et l'est. D'abord les Wakamba s'emparèrent par petites troupes du pays qu'ils occupent aujourd'hui ; mais insensiblement ces petites troupes devinrent de grandes hordes. N'ayant pas pu y mener uniquement la vie pastorale les Wakamba furent obligés de cultiver le sol ; mais quoiqu'ils aient renoncé à leurs habitudes nomades, ils n'ont pas cessé leur commerce.

Les Wakamba n'appartiennent point à la race nègre. Leurs lèvres sont peu saillantes ; ils ont les yeux assez grands, le menton très-pointu, la barbe rare, ou même nulle, les dents blanches et aiguisées artificiellement, la peau douce et noirâtre. Leur taille est svelte et leurs cheveux sont ou entièrement rasés, ou bouclés avec des fils de métal. Ils se frottent le corps avec du beurre et de la sanguine, et les petites chaînes de cuivre dont ils se parent conjointe ment avec les colliers de verroteries sont l'ouvrage de leurs forgerons qui sont très-habiles.

Les Wakamba se marient aussitôt l'âge de nubilité. Le futur est tenu de donner aux parents de sa prétendue un certain nombre de vaches, et est oblige de s'en emparer par force ou par adresse : les père et mère ne la laissant pas aller sans résistance. Les Wakamba qui en ont la possibilité prennent plusieurs femmes. Celles-ci sont chargées de moudre le

grain, d'aller chercher du bois; en un mot de vaquer à tous les travaux domestiques.

Ces peuples sont très-loquaces, turbulents, traîtres et cupides, mendiants et menteurs. A la chasse et en voyage ils sont courageux, entreprenants et durs à la fatigue. Ils sont en général très-vifs et aiment à se divertir; mais tout inoffensifs qu'ils paraissent, la moindre chose les irrite, et ils n'hésitent pas à se battre contre d'autres tribus, et même à tuer leur ennemi. Le sentiment de leur richesse et de leur indépendance les rend orgueilleux et violents.

Les Wakamba partagent avec les autres sauvages la croyance aux sorciers et s'imaginent que leurs devins peuvent commander aux vents et aux nuages; ils redoutent les mauvais esprits auxquels ils offrent des sacrifices. De même que les autres nations de l'Afrique Orientale ils ont une faible idée de l'Être souverain qu'ils appellent Moulungou; ils n'ont point d'idoles; mais, comme ils n'ont pas, non plus, de lois religieuses, ils sont tout à fait plongés dans le matérialisme.

Les huttes des Wakamba sont en bois. On fiche en terre de petits pieux, de manière à former un mur circulaire, et on adapte sur ces pieux un toit également circulaire composé de perches couvertes d'herbe, puis le tout est consolidé au moyen d'un pilier placé au milieu, et comme la porte de la hutte est basse et étroite on est presque obligé de ramper pour s'y introduire. Ils conservent dans cette hutte

leurs provisions et leurs outils, tels que pots en terre et calebasses pour l'eau, leur grain qu'ils moulent entre deux pierres sous lesquelles le pot est placé; leur couchette de bambou, ou de perches posant sur deux pieux au-dessus et en dessous; leurs sacs fabriqués avec les fibres de l'écorce des arbres; leurs cognées ou haches dont ils se servent pour abattre du bois et qu'ils font avec du fer très-fort; leurs couteaux et de longs sabres forgés par eux-mêmes, leurs pipes et leur tabac; un instrument en bois dur avec lequel ils défoncent le terrain avant de l'ensemencer; enfin leurs arcs et leurs flèches empoisonnées, leurs tambours et leurs cornes de guerre dont ils se servent pour appeler et réunir leurs guerriers.

L'esclavage a fait depuis peu de grands progrès chez les Wakamba. Dans l'intérieur ils achètent des esclaves à Mbe et sur la côte des Souahili qui livrent des esclaves en échange de vaches, de chèvres, d'ivoire, etc. Les esclaves de l'intérieur sont pour la plupart des prisonniers de guerre. Il est à craindre que la prospérité croissante des Wakamba n'augmente l'esclavage, parce que les Souahili peuvent maintenant vendre des esclaves à vil prix, ne pouvant plus désormais les exporter en Arabie.

Le nombre des Wakamba peut s'élever à 70,000. Ils n'ont ni roi, ni lois. Le chef de chaque famille dans un village gouverne les individus qui lui appartiennent suivant les anciennes coutumes et les usages du pays. La fortune, un extérieur imposant et certaines qualités personnelles, suffisent à un indi-

vidu pour lui faire acquérir de la prépondérance sur ses compatriotes.

On n'a pas encore trouvé de métaux de première valeur en Oukambani; mais il y a quantité de fer excellent que les habitants de Mombaz préfèrent à celui qui vient de l'Inde, parce qu'il leur paraît égaler celui de Suez (c'est-à-dire probablement de *Suède*), qui lui est en effet bien inférieur en fermeté.

Les Wabikilimo.

L'un des domestiques de M. Krapf et de ses collègues, nommé Amri, leur raconta quelques histoires fabuleuses sur les Wabikilimo, c'est-à-dire, les pygmées et les cannibales de l'intérieur de l'Afrique. Il y a, leur dit-il, dans le centre du continent, une nation chez laquelle on engraisse les hommes pour les tuer ensuite. Un Mnika s'échappa, à ce qu'il paraît, d'une maison où sa personne devait fournir le menu du dîner. Les Wabikilimo mettent pour leurs convives étrangers des siéges bas qui les fixent à la place d'honneur, de telle sorte qu'ils ne peuvent plus se relever. M. Krapf suppose avec raison que toutes ces histoires ont été inventées par les Wakamba et les conducteurs de caravanes pour dissuader les habitants de la côte de pénétrer dans l'intérieur, afin qu'ils ne nuisent point à leur commerce avec ces contrées dont ils veulent se réserver le monopole exclusif.

Un Mkamba dit à M. Krapf, lors de sa seconde

excursion en Oukambani, que dans sa jeunesse il était allé à Mbellete et de là dans le pays des Wabikilimo, ou petits hommes (pygmées), qu'il y avait plus loin de l'Oukambani à l'Oubikilimoni que entre le premier de ces deux pays et Mombaz ; que les Wabikilimo avaient de grands pieds et de petits corps, et une espèce de bosse sur le dos ; que personne n'entendait leur langue. Les Wakamba s'en firent des amis en leur offrant des cercles de cuivre, en échange desquels on leur donna du miel. C'étaient de bonnes gens sans malice, et il y avait chez eux beaucoup d'éléphants.

Les Wakouafi et les Masai.

Les Wakouafi et les Masai, qui se donnent à eux-mêmes le nom d'*Orloikob*, ou *Loikob*, *Loigob* (au singulier *Orloiksbani*), c'est-à-dire, maîtres du pays, à l'instar du mot grec *autochthonos*, aborigènes, habitants primitifs, occupent de grandes plaines dans l'intérieur de l'Afrique Orientale qui s'étendent depuis environ 2 degrés au nord de l'Équateur jusqu'à environ 4 degrés au sud de la même ligne. La contrée proprement dite des Wakouafi, qui est au nord du Jagga, s'appelle *Kaptei* (ou *Kaftei*). Ce sont les habitants de la côte qui leur donnent les noms de Wakouafi et Masai. Leur langue diffère beaucoup de celle de la grande division sud-africaine que M. Krapf nomme l'*Orphno-Hamitique;* mais elle a, au contraire, considérée sous le rapport linguistique, quelque affinité avec un très-ancien arabe appelé l'arabe

cuchite. Ils sont nomades, et là où ils trouvent de l'eau et de l'herbe, ils y campent souvent des mois entiers. Ils vivent absolument de lait, de beurre, de miel et de la viande des bestiaux, des chèvres, des moutons et du gibier qu'ils prennent à la chasse. Ils ont une aversion prononcée pour l'agriculture, s'imaginant que les aliments végétaux sont débilitants et ne peuvent convenir qu'aux tribus dégénérées des montagnes, tandis que la viande et le laitage donnent de la force et de l'énergie. Lorsque le bétail vient à leur manquer ils font des razzias chez les tribus qu'ils savent posséder des troupeaux. Ils disent que *Engai* (le ciel) leur a donné tout ce qui existe en fait de bestiaux, et qu'aucune autre nation n'en doit avoir ; que là où il y a du bétail, là aussi les Wakouafi et les Masai sont appelés pour s'y rendre et s'en emparer. C'est d'après cette maxime qu'ils entreprennent des expéditions pendant des centaines de lieues pour atteindre leur but, et ils font la maraude sur les domaines des Wakamba, des Galla, des Wajagga, et même des Wanika sur la côte maritime. On les redoute comme gens de guerre, mettant tout à feu et à sang, en sorte que les plus faibles peuplades n'osent leur résister en rase campagne, mais les laissent ravir leurs troupeaux, et cherchent seulement à mettre leur vie en sûreté en s'enfuyant le plus vite qu'ils peuvent.

Les Masai et les Wakouafi sont armés d'une lance, d'un grand bouclier oblong, et d'une grosse massue qu'ils lancent avec une étonnante précision. Ils peu-

vent à 50 ou 70 pas de distance faire sauter la cervelle d'un ennemi, et cette arme frappe de terreur les Africains Orientaux, les Souahili eux-mêmes, malgré leurs mousquets.

Quant à l'origine de ces terribles sauvages, ils ont une tradition suivant laquelle Engai (le ciel ou la pluie), au commencement des temps, plaça un homme, nommé *Neiterkob*, ou *Neiternkob*, sur l'*Oredoinio-Eibor* (montagne blanche, montagne neigeuse, le Kégnia des Wakamba), lequel était un demi-dieu; car tout en étant plus qu'un homme, il n'était pas égal à Engai. Certains bruits, relatifs à cet homme extraordinaire qui résidait sur la montagne blanche, vinrent aux oreilles d'un individu nommé Njemasi-Ènauner, qui habitait avec Samba, sa femme, la haute montagne de Samba, située au sud-ouest de l'Oredoinio-Eibor, couverte aussi d'une neige perpétuelle. Par la médiation de Neiterkob, la femme Samba donna le jour à un certain nombre d'enfants, les aïeux des Wakouafi et des Masai. Neiterkob enseigna entre autres choses à Njemasi-Ènauner, à dompter les bestiaux sauvages et les buffles qui erraient en nombre immense autour de la base de la montagne blanche. Ainsi s'introduisirent chez les Wakouafi les habitudes de cette vie pastorale et nomade qu'ils ont conservées jusqu'à ce jour. Neiterkob ayant disparu subitement de la montagne blanche, Njemasi s'en retourna à celle de Samba, qui devint depuis ce temps-là la résidence principale des Masai. Les Wakouafi, frères des Masai, d'un au-

tre côté, regardent la montagne blanche comme leur berceau et, jusqu'à présent, ils s'y rendent de fort loin quand ils veulent offrir des sacrifices à Engai, et prier pour obtenir de la pluie, pour leur santé, leur bétail, etc. Le pays de pâturages, spacieux et uni, qui s'étend au sud-est de la montagne blanche, s'appelle *Kaptei*, ou *Kapoutei*, et c'est là que demeurent les tribus primitives des Wakouafi. Ils possèdent donc entièrement la contrée située entre le Kilimanjaro et le Kégnia, au milieu de laquelle sont les sources du fleuve Blanc (au sentiment, du moins, de M. Krapf), précisément de même que les sauvages Ayans (que Bruce nomme Agows), errent aux environs des sources du fleuve Bleu. Néanmoins les Wakouafi et les Masai, tout parents qu'ils sont, se haïssent mortellement, et c'est un bonheur pour les autres tribus, qui, sans cela, ne pourraient leur résister, pas même les Galla qui fuient devant eux.

Les Masai et les Wakouafi sont grands et sveltes, avec de beaux traits et le teint très-clair ; ils ressemblent aux Somâli qu'on regarde comme des Galla mahométisés et qui, partagés en plusieurs tribus, habitent la côte d'Afrique depuis le fleuve de Joub, au nord, jusqu'à la baie de Tajourra.

Les Wakouafi et les Masai se regardant, en qualité de pasteurs, comme maîtres exclusifs des plaines et des déserts, ainsi que des sources et des courants d'eau qui s'y trouvent compris, n'attaquent jamais les montagnards, tant que ceux-ci ne descen-

dent pas dans la plaine. On assure pourtant que depuis peu ils ont résolu de s'emparer de la montagne de Kadiaro pour faciliter leurs expéditions contre les Galla, les Wanika, les Souahili, et pour empêcher ces tribus maritimes de pénétrer dans l'intérieur.

Dans les lieux où les Masai et les Wakouafi ont demeuré longtemps, ils finissent par y construire une ville à laquelle ils donnent le nom générique d'*Orlmamara*, si elle est grande, et d'*Engany*, si elle l'est moins; de même qu'ils appellent *Enganassa* tout établissement qui tend à devenir considérable. Leurs huttes sont couvertes de peaux de vaches et d'herbes, et environnées d'épines et de fossés pour se mettre à l'abri contre l'attaque d'un ennemi. La ville est gardée par les *elmoran*, jeunes gens de 20 à 25 ans qui forment une armée permanente. A leur tête est l'*oilkibroni*, ou chef, qui doit se recommander par sa sagesse, ses talents oratoires, sa valeur, ses richesses pastorales, etc., et qui, conjointement avec l'*oilebon*, sorcier, médecin, devin et augure, dirige les affaires publiques; mais sa dignité n'est point héréditaire; car il peut être déposé, et même mis à mort s'il lui arrive d'être souvent vaincu par l'ennemi.

Les classifications relatives aux différents âges sont plus nombreuses parmi les Wakouafi et les Masai que chez les Wanika et les autres tribus. Les enfants, *engera*, restent avec leurs mères et les vieillards qui soignent les bestiaux, et s'occupent des

travaux domestiques ; les adolescents, *leiok*, de 14 à 20 ans, se livrent aux divertissements nationaux et à la chasse ; les jeunes gens, *elmoran*, de 20 à 25 ans, qui, chez les Wanika, forment l'association du *kambe*, sont les guerriers ; ceux d'un âge supérieur qui sont mariés et qu'on nomme *khieko*, sont employés tantôt à la guerre, tantôt à la chasse des éléphants, des buffles, etc. ; tandis que les vieillards, qu'on appelle *eekiilcharo*, ou *eekimincho*, restent chez eux et instruisent par leur sagesse et leur expérience les plus jeunes qui leur témoignent le plus profond respect. Les filles ne se marient que lorsqu'elles sont parfaitement nubiles. Les femmes sont vêtues de peaux qui leur descendent au-dessous des genoux. Les Wakouafi et les Masai épousent plusieurs femmes qu'ils obtiennent des pères et mères en leur livrant une certaine quantité de gros bétail. Chaque famille reconnaît son troupeau à une marque particulière qu'elle applique sur l'animal avec un fer chaud.

Comme tous les Africains Orientaux, ces peuples aiment le tabac avec passion ; mais ils le prisent plutôt qu'ils ne le fument, et ils le tirent principalement du Kikouyou, du Jagga et de l'Ousambara, contrées avec lesquelles ils ont quelques rapports. Ils s'en procurent de même, ainsi que des toiles, des verroteries, du fil de laiton, etc., auprès des marchands souahili dont les caravanes, fortes de 600 à 1,000 individus, la plupart armés de mousquets, osent s'aventurer dans le pays des Wakouafi et des

Masai pour y acheter de l'ivoire; mais qui souvent sont presque tous tués.

L'*olmaroua*, l'hydromel, ou eau de miel, est leur breuvage favori, parce qu'ils ont du miel en abondance. Leur mobilier et leurs ustensiles sont transportés par les femmes ou à dos d'ânes quand la tribu passe d'un endroit à l'autre.

Dans les contrées qu'ils habitent il y a quantité de lions, d'éléphants, de buffles, de rhinocéros, de léopards, de hyènes, d'ours, de sangliers, de girafes, de chacals, de zèbres, de singes, beaucoup de variétés d'antilopes, des crocodiles et des hippopotames.

Les Wakouafi sont généreux et bienveillants envers les indigents, les aveugles et les étrangers de leur nation; mais à l'égard des *Olmagnati*, c'est-à-dire des individus de toute autre race, ils se montrent défiants et hostiles; aussi quand les marchands souahili vont chez eux, sont-ils obligés de se tenir sur leurs gardes et de déployer des forces supérieures.

Ces peuples ne font point de prisonniers; ils massacrent les hommes et les femmes avec le même sang-froid, épargnant seulement les jeunes filles, et par conséquent ne font point le commerce des esclaves. Il y a, dans l'intérieur, des tribus, telles que les Wandmoho, les Elkonono et les Waman, qui sont vis-à-vis de cette nation ce que sont les Dahalo vis-à-vis des Galla sur la côte de Mélinde : contraints de chasser pour eux les éléphants, et de fabriquer

des lances, des sabres et des couteaux pour leur usage.

Dans leurs funérailles, ils ne font aucune des démonstrations si communes chez les tribus agricoles de l'Afrique centrale; mais la circoncision est admise parmi eux. Suivant Burton, les Wakouafi auraient été depuis peu presque anéantis par les Masai.

L'abbé Dinomé.

ANALYSES CRITIQUES
ET EXTRAITS D'OUVRAGES RÉCENTS.

WHAT TO OBSERVE', OR THE TRAVELLERS' REMEMBRANCER,

BY THE LATE COLONEL J. R. JACKSON.

Third Edition, revised and edited by Dr Norton Shaw (1).

On voyage beaucoup dans notre siècle, les explorations de découvertes sont même devenues, depuis une vingtaine d'années, à l'ordre du jour. Mais il y a plusieurs manières de voyager. Le touriste se contente de voir et de rapporter ses impressions toutes personnelles qui prendront un caractère plus ou moins sérieux selon sa disposition d'esprit, selon l'étendue de ses connaissances, et si d'aventure il parcourt des régions peu fréquentées jusqu'alors, son récit pourra avoir de l'intérêt, mais il ne présentera aucun de ces renseignements positifs que recherche la science pour caractériser et faire connaître les régions nouvelles.

Il ne suffit plus aux voyageurs modernes d'aller, de voir et de raconter comme le faisaient ceux des

(1) Londres, 1861; 1 vol. in-8°. Chez Houlston Wright.

siècles derniers, ils doivent réunir une somme de connaissances qui leur permette d'étudier le pays sous les aspects multiples de sa géographie physique, de son histoire naturelle, de son ethnologie; il leur faut des notions générales assez étendues pour qu'ils puissent reconnaître le rang que doit tenir la contrée qu'ils visitent sous le rapport des trois règnes de la nature. Il faut que les yeux ne remplissent ici que le second rôle, et que la faculté d'observation soit entièrement soumise à une règle, à une méthode scientifique qui la dirige et la mette en garde contre les caprices d'une imagination toujours trop sujette à s'exalter.

C'est dans le but de rendre leurs voyages profitables et d'éviter ces écueils, que nous avons vu tant d'explorateurs demander aux Académies, aux Sociétés savantes des instructions qui pussent leur servir de guide et de jalons dans la recherche de l'inconnu.

Un livre qui renfermerait, dans un ordre synthétique, toutes les questions générales que peut se poser le voyageur, serait certainement appelé à rendre d'utiles services. C'est ce qu'avait justement pensé M. le colonel Jackson lorsqu'il y a une dizaine d'années il donna la première édition de l'ouvrage que nous avons sous les yeux. Mais la science progresse, les méthodes d'observation se simplifient en progressant, l'expérience vient apporter à un tel ouvrage ses annotations, ses corrections; une nouvelle édition devient nécessaire, et celle-là surtout

doit être recommandée aux voyageurs qui souvent même ignorent l'existence d'un livre destiné à leur rendre de si profitables services.

M. Norton Shaw, le zélé secrétaire de la Société royale géographique de Londres, se trouvait en parfaite position pour être initié aux derniers perfectionnements apportés par les voyageurs anglais dans leurs observations exploratrices; aussi retrouve-t-on, dans la 8e édition du *Mémorial du Voyageur*, un ordre mieux entendu et d'importantes additions.

Ce livre apprend non pas ce que le voyageur a à voir, mais plutôt comment il doit examiner les choses qu'il pourra rencontrer dans son exploration.

En un mot, c'est un traité basé sur les principes abstraits de l'observation joints à leur application pratique. Ils sont partagés en divisions qui elles-mêmes sont subdivisées en sections.

La première division a trait au pays considéré en lui-même, ainsi qu'à sa géographie hydrographique et météorologique. Les météores aqueux et ignés, le magnétisme terrestre trouvent leur part dans cette dernière subdivision.

La seconde division s'occupe des productions de la contrée; la géologie, les productions minérales, végétales et animales forment les sections naturelles de cette division.

Dans les divisions suivantes, on passe en revue toutes les questions que l'on peut poser sur les habitants du pays, l'agriculture et l'industrie com-

merciale, l'industrie manufacturière, le commerce à l'intérieur, à l'étranger, aux colonies, les institutions et les établissements particuliers, la science et la littérature, les beaux-arts, l'histoire, le pays considéré au point de vue militaire, les relations extérieures et les colonies.

Enfin, la onzième et dernière division, celle sur laquelle nous appelons l'attention des personnes que l'amour des voyages de découverte entraîne loin de leur patrie, est relative aux instruments et aux opérations. Ils y trouveront la liste des instruments et des appareils, dont quelques-uns sont de récente invention, qu'ils doivent se procurer, et l'usage pratique qu'ils doivent en faire pour mesurer les distances, les objets, l'étendue des lacs, la largeur, la profondeur, le courant des fleuves ou rivières, la hauteur des objets, le temps, trouver sa route à l'aide du compas; les procédés à employer pour franchir les rivières, les précipices, pour faire des signaux de jour ou de nuit, pour obtenir de l'eau fraîche, pour clarifier l'eau impure, pour analyser l'eau des sources ou rivières, pour observer la transparence, la couleur et la qualité de l'eau; les moyens de déterminer la température de l'air à différents moments du jour, la température des sources, des rivières, de la mer et des puits; les procédés propres à faire connaître la pression atmosphérique, les quantités de pluie, de neige qui tombent annuellement, la force du vent, la radiation solaire ou terrestre, l'état électrique de l'atmosphère, le magné-

tisme terrestre, le moyen de recueillir les gaz des volcans, des sources, etc., etc., de reconnaître la direction et les ondulations des tremblements de terre; et les procédés trigonométriques ou barométriques propres à faire connaître la hauteur des montagnes; la dépression ou la direction des couches; enfin, les procédés à employer pour esquisser la carte du pays.

L'ouvrage se termine par des extraits de lettres adressées à M. le docteur Norton Shaw par des autorités compétentes en fait d'observations : MM. les contre-amiraux Smyth et Beechey, le colonel Sir Georges Everest, Sir Gardner Wilkinson et le capitaine P. Blackwood.

Cet utile ouvrage que nous voudrions voir traduit en français nous a paru le complément indispensable, et le commentaire d'un mémoire que nous avons vu inséré au tome XXIV du Journal de la Société royale géographique sous le titre de Conseils aux voyageurs : *Hints to Travellers.*

V. A. Malte-Brun.

MÉLANGES

ET NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES.

Extrait d'une lettre de M. H. Duveyrier au Rédacteur.

S'erdelès (El'Aouinât) 7 mai 1861.

Je vous écris aujourd'hui de ce même point qui fut visité, il y a bien des années, par les premiers voyageurs anglais qui se rendirent de Tripoli au Bornou. Le temps me manque pour vous donner quelques détails sur cette localité intéressante au milieu de ces contrées désertes du pays des Touâreg, détails qui seraient, du reste, déplacés si je ne les reliais pas au récit de ma longue vie nomade dans le pays d'Azjer.

Il m'est pénible d'avoir à vous annoncer que les vœux que vous formulez dans votre dernier rapport annuel relativement à la direction de ma route (1) ne peuvent pas se réaliser. Plus que personne j'avais à cœur de les exécuter; mais j'ai dû reculer devant des complications de la politique intérieure chez les Touâreg.

La route du Fezzan seule m'est ouverte; je me

(1) Nous exprimions le vœu de voir le jeune et zélé voyageur se rendre de R'at à Ins'alah. Une bonne détermination de cette dernièr localité est d'une grande importance pour dresser une carte du Sahar.

V. A. M.-B.

rends à Mourzouk où j'espère me reposer pendant un mois au moins des fatigues que j'ai éprouvées. Vous savez que le Fezzan si souvent traversé par les voyageurs anglais, n'a pas encore été visité par un Français. Du reste, chaque voyageur a son but et sa manière d'observer ; je ne désespère donc pas de rendre mes travaux utiles même sur ce champ ancien. Les études commerciales sur les relations de Mourzouk me paraissent devoir présenter quelque intérêt ; et pour mon retour à Tripoli je me suis tracé un itinéraire nouveau qui ajoutera à nos connaissances géographiques sur cette partie du Sahara.

Extrait d'une lettre de M. G. Lejean au Rédacteur.

Khartoum, 13 juin 1861.

De retour à Khartoum après une tentative d'exploration au delà de Gondokoro (1), que la maladie (fièvre et paralysie des jambes) a rendue vaine, je rapporterai en Europe : les Éléments d'un livre qui savant ou non sera *vrai* :

Une Carte à grand point du Soudan Égyptien rectifiant à fond les bassins du Mareb et de l'Atbara, remplissant les vides du Kordofan, de la presqu'île de Sennâr, des pays en litige entre l'Égypte et l'Abyssinie :

(1) M. Lejean a atteint Gondokoro en janvier 1860, où il s'est rencontré avec le docteur Peney au retour de l'excursion de ce dernier au fleuve Itiey. Nous donnerons dans le prochain cahier des nouvelles du Dr Peney.

Un relevé détaillé du Keilak, aussi loin qu'une pirogue de sauvage peut remonter : j'ai fait le même travail sur les deux affluents :

Une Carte générale de tout le Soudan Oriental, donnant beaucoup d'itinéraires nouveaux obtenus de Djellabs ou d'autres indigènes intelligents et triés avec une grande circonspection :

Une Carte ethnographique de tout le *Nilland*, établie sur des bases inattaquables (une collection de petits vocabulaires et une série de types, depuis le Copte jusqu'au Niam-Niam). Je dirai, à cette occasion, que la famille *Bidja*, qui remonte par les Abadeh jusqu'en Égypte, est abyssinienne : que la famille *Nubienne* n'a absolument aucun rapport avec les Abyssins : que les *Galla* ne se nomment ni *Orma*, ni *Ormo*, je m'en suis expliqué avec des Galla qui m'ont traduit ce mot par l'arabe : *en nâs*, les hommes ; que l'on ne doit pas confondre les Denkas avec les Chelouks. A part le nez et les lèvres, j'ai retrouvé presque partout, hors des Denkas, de fort beaux types, et, notamment, chez les Chirs le type des médailles césariennes. Même chose pour les langues : le bari est sonore, de même que le nouer, le chelouk, le kondjara, etc., etc. Le denka parlé, ressemble au glapissement de la volaille.

J'apporte aussi une collection nombreuse d'armes, d'ustensiles de ménage, de parures, d'instruments d'agriculture, etc., etc., du fleuve Blanc et du Keilak.

J'ai, de plus, la copie de 17 figures sur 21 des antiquités libyques de Harâza (cap Bellul-de-

Pallme); si je n'étais si malade, j'irais chercher le reste.

Je pars demain pour Sennâr pour clore mon Soudan Égyptien par l'exploration des monts Goulé, refuge des derniers héritiers de la sultanie de Sennâr. J'espère trouver à Sennâr quelque Faki qui me donnera la chronique de cette dynastie noire qui a régné sur des blancs, depuis Badé Ier jusqu'à Badé VII et dernier. Je copierai en passant l'inscription de Saba, encore inédite, mais je crains bien que Lepsius ne l'ait prise. Cela fait, je retournerai en Europe aussi vite que je pourrai, et chemin faisant je perfectionnerai mes études sur les trois dialectes nubiens (dongolaoui, malsassi, kensi), si différents que je crains bien d'y trouver trois langues distinctes.

J'ai laissé ma santé dans cette Afrique, et j'ai depuis sept mois une sorte de paralysie des jambes qui m'a horriblement gêné pour les ascensions de montagnes. Mais la bienfaisante Europe guérit tout, et je n'aspire qu'après elle.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

Société de Géographie de Paris.

Séance du 3 *mai* 1861. — Présidence de M. Jomard. — M. F. Coello, membre correspondant de la Société, lui adresse une Carte de l'Espagne qu'il vient de terminer, et qui est accompagnée

d'une notice. M. de la Roquette est prié d'en rendre compte.

M. Malte-Brun présente, de la part de M. Henri Aucapitaine une notice extraite de la *Revue africaine*, sur la tribu des *Aït Fraouncen* qui se dit d'origine francaise.

M. Vivien de Saint-Martin offre à la Société son troisième mémoire sur la géographie grecque et latine de l'Inde, et donne verbalement quelques explications sur un ou deux points du mémoire qu'il regarde comme ayant une importance particulière pour fixer la limite de la mappemonde gréco-romaine dans l'Asie orientale.

M. Jomard lit une notice sur feu M. Delaporte, ancien consul de France à Tripoli et à Mogador, récemment décédé à Paris, qui a fourni des matériaux au *Recueil des mémoires* publiés par la Société, et qui recueillit à Tanger le voyageur Caillé, arrivant de Tombouctou.

Le président annonce ensuite que la deuxième partie du tome VII des *Mémoires* est à l'impression; elle commencera par le mémoire de M. de Khanikoff sur le Khorassan, et sera suivie de l'édition complète, promise par M. d'Avezac, du traité de l'aimant composé au XIIIe siècle par Pierre de Maricourt auquel il voudra bien joindre probablement son mémoire sur la variation de l'aiguille aimantée.

M. Gabriel Lafond développe, au nom de la section de correspondance, quelques aperçus touchant le bassin de l'Orénoque sur lequel des instructions

ont été demandées par M. Grellet, ingénieur des mines, qui se propose d'entreprendre un voyage dans ce pays. M. Cortambert ajoute quelques considérations qui trouveront place dans le projet d'instructions à transmettre à M. Grellet.

M. Jager met sous les yeux de l'assemblée une table ou appareil géographique dont il est l'inventeur, et qui a pour but de faciliter à la jeunesse l'étude de la géographie astronomique et mathématique. M. Cortambert est prié d'examiner cet appareil et d'en rendre compte à la Société.

M. Élisée Reclus lit un rapport sur les travaux de la Société géographique de Genève.

M. d'Avezac donne lecture de quelques notes jointes à son travail, sur la déclinaison de l'aiguille aimantée, et dans lesquelles il a rejeté certaines remarques de détail qui répondent d'avance au désir manifesté par M. Ant. d'Abbadie d'une restriction à une confiance trop absolue dans la supériorité des appareils magnétiques de Gauss.

M. le docteur Moure commence la lecture d'une notice sur la rivière Paraguay.—Renvoi au *Bulletin*.

Séance du 17 *mai* 1861. —M. Ant. d'Abbadie transmet à la Commission centrale deux communications qui lui avaient été faites par Mgr Massaja et par le père Léon des Avanchers, au sujet des pays du haut Nil et du cours du fleuve Blanc.

M. le Président donne lecture des instructions adressées à M. Grellet, ingénieur des mines, qui se propose de faire un voyage dans le bassin de l'Orénoque.

M. Barbié du Bocage termine la lecture de son travail sur le Maroc.

M. F. Lavallée lit une notice sur l'île de Puerto-Rico. Au sujet de la culture des bananiers dans cette île, dont parle M. Lavallée, M. Deloche annonce que l'administration centrale de la pépinière d'Alger fait de grands efforts pour naturaliser cette culture en Algérie.

M. le docteur Moure continue la lecture de sa notice sur le cours du Paraguay.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

Le Tour du Monde, nouveau Journal de Voyages, sous la direction de M. Ed. Charton.

Nos 77. Voyage dans le Fouta-Djalon, exécuté d'après les ordres du colonel Faidherbe, gouverneur du Sénégal, par M. *Lambert*, lieutenant d'infanterie de marine (suite et fin). — Gravures d'après les dessins de M. *Lambert*.

78. Voyage dans la Cilicie et dans les montagnes du Taurus, par M. *Victor Langlois* (1852-1853). — Gravures d'après les dessins de M. *Victor Langlois*.

79. Voyage au Brésil, par M. *Biard* (1858-1859). — Gravures d'après les dessins de M. *Biard*.

80. Voyage au Brésil, par M. *Biard* (suite). — Gravures d'après les dessins de M. *Biard*.

Mittheilungen aus Justus Perthes' Anstalt....... *von* Dr A. Petermann.

VIe cahier. 1861.

De la mesure d'un arc de parallèle à travers toute l'Europe, vers le 52e degré de latitude et de la part prise par la Russie dans cette détermination, par le général major de *Blaremberg*, directeur du dépôt topographique de la guerre russe.

L'expédition astronomique des Américains au Labrador, en juillet 1860, par *Oscar Montgomery Lieber*, géologue de l'expédition.

Le district de Singhbhum, province de la frontière sud-ouest du Bengale, par *Émile Stöhr*.

Expédition de *Th. de Heuglin* dans l'intérieur de l'Afrique, rapport daté du Caire du 13 avril au 13 mai 1861.

Nouvelles géographiques. — Littérature géographique.

Carte.

La côte du Labrador d'après les dernières reconnaissances des Anglais, les explorations des missionnaires et les communications manuscrites de M. Oscar Montgomery, à l'échelle de 1/4000 000, par *A. Petermann.*

Proceedings of the Royal Geographical Society of London. — Edited by Dr Norton Shaw.

Vol. V. — No I. 1861.

Extrait d'une lettre du Dr *Norton Shaw* sur l'exploration projetée au nord-ouest de l'Australie, par M. F. T. Gregory, 29 août 1860.

Exploration des districts voisins des rivières Suttor et Beylando au nord-est de l'Australie, par M. *E. Dalrymple*.

Exploration de l'Australie centrale de Melbourne dans la direction de Cooper Creek., par M. *E. Dalrymple.*

Extrait des lettres adressées au secrétaire relativement à l'expédition de l'Afrique orientale confiée à MM. *Speke* et *Grant.*

Notes sur l'Afrique méridionale, par M. *J. Chapman*. — L'exploration au Nil-Blanc du consul Petherick.

Sur la géographie physique de la mer dans ses rapports avec les régions antarctiques, par le capitaine *Maury* des États-Unis.

Memorandum d'un voyage de Khartoum sur le Nil-Blanc au Bahr-el-Ghazal et dans l'intérieur de l'Afrique centrale, pendant les années 1857 et 1858, par *J. Petherick.*

BIBLIOGRAPHIE.

Europe.

1. *Frankreichs Bevölkerung....* Recensement de la population en France, par M. *Block.* 1 vol.-atlas in-16, avec texte, tableaux et 12 cartes représentant, à l'aide de teintes graduées par département, une statistique complète, politique et morale de la France. — Gotha, 1861, chez Justus Perthes.

2. Uebersichets-Karte des Oetzthaler Gletscher-Gebietes nach den Aufnœhmen, von Carl *Edl. Sonklar.* Dressée par *Hermann Berghauss* à l'échelle de 1/144 000. — Gotha, 1861, chez Justus Perthes.

3. *Beiträge zur physikalischen Geographie Von Griechland....* Documents pour la géographie physique de la Grèce, par J. F. Julius Schmid, directeur de l'Observatoire d'Athènes. 1 vol. in-4. — Athènes, chez Karl Wilberg.

Amérique.

4. Viaje de Nueva Granada á China y de China á Francia; por *Nicolas Tanco Armero*, con una introduccion por *Pedro Maria Moure.* In-8 de L-575 pages. — Paris, Raçon et Ce.

Mélanges.

5. *What to observe.....* Comment on observe, ou Mémorial du Voyageur, par feu le colonel *R. Jackson.* 3e édition, revue et publiée par le Dr *Norton Shaw*, secrétaire de la Société royale géographique de Londres. 1 vol. in-8° de 540 pages. — Londres, 1861, Houlston et Wright.

6. *Handbuch der Erdkunde von Kloden...* Manuel de Géographie, par M. *G. A. Kloden*, 2 vol. in-8, l'un de 64 feuilles grand in-8, l'autre de 88 feuilles. Le tome Ier contient la géographie physique; le tome II, la géographie des États européens. Le tome III est sous presse et contiendra les pays et les contrées au dehors de l'Europe. — Berlin, chez Weidmann et Ce.

7. *Rathschlage und Frägen etc.* Instructions et questions adressées aux membres de l'expédition de M. Th. de Heuglin dans l'Afrique centrale, publiées sous les auspices du Comité par *Aug. Petermann.* 1 broch. in-4 de 33 pages. — Gotha, chez Justus Perthes.

STATISTIQUE DU DJEBEL-NEFOUSA (1).

MONTAGNES DE LA RÉGENCE DE TRIPOLI.

Le Djebel-Nefoûsa fait partie de cette chaîne de montagnes qui suit à une certaine distance de la mer les contours de la petite Syrte, depuis les ruines de *Leptis-magna* à l'est de Tripoli, jusqu'aux environs de Gâbès, dans le sud de la Tunisie. Le caractère saillant de ces montagnes, qui s'élèvent à pic à une hauteur moyenne d'environ 500 mètres au-dessus des plaines uniformes de la Djefâra, est qu'elles forment le bord d'un immense plateau, qui s'en va diminuant insensiblement de hauteur jusqu'à Ghadâmès, et se perd là sous le manteau sablonneux de la région des dunes, pour aller reparaître au loin dans l'ouest, avec tous ses caractères minéralogiques, notamment à la Chebka des Beni-Mezab. — Le voyageur venant de l'est, après avoir gravi les flancs accidentés et pittoresques de ces montagnes, se rouve d'abord dans des steppes monotones, cou-

(1) Nous devons la communication de cette note à la complaisance de M. Cherbonneau, de Constantine, auquel M. Henry Duveyrier l'adressait le 3 mai dernier. V. A. M.-B.

vertes d'une végétation riche en graminées, et semblables à nos hauts plateaux algériens, en continuant vers le sud-ouest, il arrive peu à peu dans un désert affreux, rempli de pierres éparses et d'affleurements du roc calcaire, où l'œil cherche en vain la moindre trace de verdure.

C'est sur le sommet de cette ligne de hauteurs et dans les profondes vallées qui les déchirent que se trouvent les riches plantations d'oliviers, de figuiers et de dattiers, ainsi que les terres de labours qui font du *Djebel* un des principaux centres de production, sinon le premier, du pachalik de Tripoli. A ce titre déjà, le Djebel-Nefoûsa, qui comprend une forte moitié du Djebel tripolitain, présente un sujet de recherches intéressantes; cet intérêt est encore rehaussé par les faits historiques qui s'y rattachent, et pour nous Français, par cette considération que son extrémité occidentale est, de tout le pachalik, le point le plus voisin de nos possessions algériennes.

La population aborigène du Djebel-Nefoûsa, de même que celle de toute la région septentrionale de l'Afrique, appartient à la race berbère. Après l'invasion musulmane, quelques tribus arabes s'y établirent au milieu des — Imazîghen — ou Berbers; mais il ne semble pas y avoir eu beaucoup de mélange entre les deux races, car elles se distinguent encore jusque dans le même village, tant par le type physique que par la religion et le langage. L'Arabe a conservé ses formes musculeuses et son visage ba-

sané ; le montagnard berber sa face carrée à pommettes saillantes et son teint blanc.

J'ai déjà eu précédemment l'occasion (1) de faire allusion en passant à l'importance du Djebel-Nefoûsa, comme l'un des centres de cette religion wahabite, qui eut une si grande place dans l'histoire du Nord de l'Afrique. Tandis que dans d'autres contrées, dans l'Ouâd-Rîgh, par exemple, les enseignements de cette secte non orthodoxe ont fait place depuis aux vrais principes de l'Islâm, les Nefoûsa — par antinomie aux Arabes — sont restés wahabites, comme le sont encore aussi les Beni-Mezâb, qui sortirent en partie du sein de leurs montagnes. Les uns comme les autres se servent d'un dialecte berber très-mélangé de locutions arabes.

Si nous devons en croire les chroniques de Nefoûsa, leur pays était, au moyen-âge, après l'introduction de la foi musulmane, infiniment mieux peuplé et plus florissant qu'il ne l'est aujourd'hui. Le sol fertile du Djebel, et les nombreuses ruines dont il est couvert, permettent d'ajouter foi à cette assertion, tandis que, d'un autre côté, les nombreuses guerres dont il a été le théâtre, et le système d'exactions continuelles des Turcs, par son effet appauvrissant et décourageant pour le travailleur, sont d'assez bonnes raisons pour en expliquer la décadence.

(1) *Coup d'œil sur le pays des Beni-Mezâb*, etc. — *Bull. de la Soc. de Géogr.*, octobre 1859, p. 332. — *Revue algérienne et coloniale*, 1860, t. II.

Un auteur arabe du VIᵉ siècle de l'hégire (1) affirme que lorsque 'Amrou-ben-el-'Aaçi en fit la conquête, le Djebel-Nefoûsa était habité par des chrétiens, et il ajoute un peu plus loin que cette montagne renfermait alors plus de 300 villages. Aujourd'hui, il n'y existe plus que 64 villes ou bourgades habitées, et j'estime à 47,000 âmes le chiffre de la population de ce pays, y compris les tribus arabes qui en dépendent. En appliquant à ce chiffre le rapport du nombre des villages qui existaient à l'époque de la conquête arabe à celui de ceux encore existants aujourd'hui, on aura 235,000 comme total probable de la population du Djebel-Nefoûsa au moyen-âge, et ce chiffre est remarquablement fort pour la statistique actuelle des contrées du Nord de l'Afrique.

Actuellement, le Djebel-Nefoûsa est divisé en deux commandements politiques ou « *moudirit*, » dirigés chacun par un *moudir* ou kaïd. Ces deux fonctionnaires indigènes résident à Fassato (Dejâdo) et à Nâloût. Ils relèvent tous deux du pacha kaïmakam du Djebel, qui siége au fort de Yêfren, et qui est lui-même sous les ordres du *mouchir* ou pacha de Tripoli.

Le gouvernement turc prélève sur le *moudirit* de Fassâto un impôt régulier — *miri* — de 12,000 mahboûbs, et 7,000 mahboûbs sur le *moudirit* de Nâloût, ce qui équivaut en tout à 87,600 fr. De plus,

(1) *Description de l'Afrique*, par un auteur anonyme. Texte arabe publié par M. de Kremer. Vienne, 1852, p. 30 et 31.

le gouvernement prélève la dîme sur les récoltes d'huiles et de céréales.

Voici un tableau qui fera connaître en même temps les noms de tous les lieux habités du Djebel-Nefoûsa, ainsi que le chiffre des hommes adultes dans chaque localité, et le rapport de l'élément berber à l'élément arabe. Je dois ces renseignements à l'agha Slimân-el-Azzâbi (1), moudir de Fassâto, l'homme le plus influent et le plus énergique de son pays, qui facilita mes recherches avec une grande complaisance, moins à cause des ordres du pacha de Tripoli que pour les recommandations pressantes de son ami, M. P. E. Botta, consul général de France, auquel il me soit permis d'exprimer ici publiquement toute ma reconnaissance.

STATISTIQUE DU DJEBEL-NEFOUSA.

Districts.	Localités (2).	Nombre des hommes adultes.	Éléments de la population.
	1° Moudirit de Fassato.		
District des Zintan.	Tâghermin.	2100	Arabes.
District des Redjeban.	Tirekt.	130	*Id.*
	Châren.	80	*Id.*
	Zaafran.	215	*Id.*
	Hazzaim (Brahama).	60	*Id.*
	Zentoût.	112	*Id.*
	Ghoult.	34	*Id.*
	Târedia.	240	*Id.*
	Chefi.	45	*Id.*
	Kasar-el-Hâdj.	86	*Id.*

(1) Les *'Azzâba*, au sing. *'Azzâbi*, sont les membres des familles où l'étude de la loi et de la religion est héréditaire, et qui jouissent des mêmes priviléges que les *marabouts* chez les Arabes.

(2) Les localités se suivent de l'est à l'ouest.

District de Fassato.	Tarmisa	45	Nefoûsa.
	Yoûjelin (les 2 villages)	70	*Id.*
	Chebâari	70	*Id.*
	Roseir	65	*Id.*
	Temôguet	16	*Id.*
	Djâdo	500	*Id.*
	Mezzô	550	*Id.*
	Djemmâri (les 2 villag.)	200	*Id.*
	Djennâoun	150	*Id.*
	Eudebâs	80	*Id.*
	Mazghoûra	220	*Id.*
	Ouifât	70	*Id.*
	Regreg	112	*Id.*
	Temesda	320	Nefoûsa et Arabes.
	Chekchoûk	45	Arabes.
	El-Moçida	20	*Id.*
District des Rehibat.	Iner	215	Arabes et Nefoûsa.
	Jitâl	115	*Id.*
	K'herbet-Mesin	180	Arabes.
	Dechret Oulâ-Bou-Djedida	70	Nefoûsâ.
	Nedouâ (avec El-Maalleq)	94	Arabes et Nefoûsa.
	El-Qâta	125	*Id.*
	El-Keroûma	50	Arabes.
	Ounziref	130	Arabes et Nefoûsa.
	Guenâfid	120	Arabes.
	Qoutrous	160	Arabes et Nefoûsa.
	Selâmât (ou Selimât)	180	Arabes.
	Chiyyâb	55	*Id.*
Tribus arabes nomades.	Oulâd-Chibel	76	
	Sebaa	60	

2° *Moudirit de Naloût.*

District des Haraba.	Zaarâra ou Bedarna	45	Arabes.
	Deggui	40	*Id.*
	Jerijen	120	Nefoûsa.
	Beguiguila	210	Arabes.
	Baggâla	50	Arabes et Nefoûsa.
	Mâarguès	90	*Id.*
	Tinzeght	65	*Id.*

District des Haraba.	Soffâr.	35	Arabes et Nefoûsa.
	Tendemmira (1). . . . Temmenoûcheit. . . .	65	Nefoûsa.
	Tâmzin.	130	*Id.*
	Djôch-Chergui.	110	Arabes.
	Djôch-Charbi.	50	*Id.*
District de Kabao.	Farçatta.	45	Nefoûsa.
	Kâbâo.	500	*Id.*
District des Haouamed.	Hâret-Gholla.	65	Arabes.
	Tirekt.	220	*Id.*
	Mejâbra.	75	*Id.*
District des Oulad-Mahmoud.	Tirhit.	160	Nefoûsa et Arabes.
District de Naloût.	Nâloût.	960	Nefoûsa.
	Deggulja.	65	Arabes.
	Ouâzzen.	150	Nefoûsa.
	Remâda.	15	Arabes.

Tribu arabes nomades, de marabouts.	Siaân 3,000 hommes adultes et 300 chevaux.	Oulâd-Sellâm. . . .	800
		Oulâd-Cherrâda. . .	1000
		Oulâd-Mohammed .	700
		Hamail.	500

Il résulte de ce tableau que le nombre des hommes adultes est de 7,269 dans le moudirit de Fassato, et de 6,256 dans celui de Naloût, soit 13,524 pour le Djebel-Nefoûsa tout entier. Le rapport moyen de l'élément berber à l'élément arabe s'équilibre à peu près, pour la population *sédentaire* du pays.

(1) C'est de ces villages, aujourd'hui dépeuplés, qu'est issue notre grande tribu algérienne des Nemêmcha (province de Constantine).

HENRY DUVEYRIER.

DOCUMENTS

SUR

LES TREMBLEMENTS DE TERRE ET LES PHÉNOMÈNES VOLCANIQUES

DANS L'ILE DE SUMATRA

ET DANS LES PETITES ILES ADJACENTES,

PAR M. ALEXIS PERREY,
Professeur à la Faculté des sciences de Dijon,
Correspondant de la Société des Sciences naturelles de Batavia.

Les journaux quotidiens ont signalé, il y a quelques semaines, des tremblements de terre désastreux et accompagnés de mouvements extraordinaires des eaux dans l'archipel Indien. L'île de Sumatra paraît avoir été le centre de ces commotions terrestres et sous-marines, qui sont fréquentes dans cette région du globe.

J'ai pensé qu'une monographie des manifestations de ce terrible phénomène dans cette île encore peu connue présenterait assez d'intérêt pour trouver place dans les *Nouvelles Annales des Voyages*. Ce recueil étant consacré à la géographie, dont il est

un des principaux organes en France, ne se borne pas à signaler et à décrire les découvertes nouvelles, mais il enregistre tous les faits acquis à la science du globe. Aussi les premières séries, dont l'intérêt n'a pas diminué depuis leur publication , sont-elles aujourd'hui recherchées.

Aux phénomènes séismiques de Sumatra je joindrai les tremblements de terre éprouvés dans quelques petites îles voisines, comme Poulo Nias, Poulo Penang et Banka. L'archipel Nicobar qui, suivant le docteur Rink (1), n'est ni volcanique ni sujet à des tremblements de terre , a éprouvé de fortes secousses en 1847. Comme elles ont été ressenties en partie dans les îles de la Sonde, je les décrirai, à leur date, dans la seconde partie de ces *Documents* que je vais faire précéder de quelques considérations sur la constitution physique de Sumatra.

Au point de vue séismique, l'île de Sumatra n'est pas moins intéressante à étudier que celle de Java qui est beaucoup mieux connue et avec laquelle elle offre d'ailleurs de nombreuses analogies, tant sous le rapport de la constitution géologique que relativement aux manifestations des forces volcaniques.

L'île de Sumatra est formée en grande partie par une chaîne qui court parallèlement aux côtes, dans le sens de la longueur, et qui s'élève à une altitude moyenne de 3 à 4,000 pieds (plus de 1,000 mètres) ; il n'est pas rare cependant de voir certaines cimes atteindre 5 à 6,000 pieds (près de 2,000 mètres) de hauteur. En général, les flancs de ces montagnes

sont peu abruptes ; ils descendent jusqu'au bord de la mer dont les sépare une plage étroite, basse et souvent marécageuse. On y remarque de vastes forêts de casuarinas auxquels se mêlent les sapins et les mélèzes. Les côtes sont peu accidentées ou articulées ; les baies, comme celle de Padang et de Becoulen, sur la côte sud, sont peu profondes. Les dépôts d'alluvion n'y forment que quelques petites plaines comme à Singkel. Quand les montagnes descendent jusqu'à la côte, et c'est le cas le plus fréquent, elles se dressent en forme d'amphithéâtre d'un aspect aussi pittoresque qu'imposant. Les endroits couverts d'*allangs* (espèces de graminées d'une d'une teinte vert clair) se remarquent au milieu de la végétation dominante qui est d'un vert sombre et foncé. Toutes les pentes, qui dépassent 1,500 ou 2,000 pieds d'altitude, sont le plus souvent recouvertes d'un voile nébuleux, et ce n'est que par un temps clair et pur que l'on distingue, assez rarement d'ailleurs, les cimes qui se cachent presque toujours dans les nuages.

La grande chaîne qui forme l'axe de l'île n'est pas simple ; elle se compose de trois ou quatre séries linéaires, séparées par des vallées parallèles et reliées entre elles par des chaînons transversaux. Les vallées longitudinales et coupures transversales sont arrosées par des cours d'eau qui tous ont un caractère torrentueux bien prononcé.

Quant à la constitution géologique des principales masses montagneuses, elle est encore assez

peu connue malgré les travaux du Dr W. Jack (1) et du Dr Fr. Junghuhn (2). Cependant presque tous les pics sont composés de trachytes et de roches analogues (de pierres ponces, par exemple), qui paraissent avoir subi de nombeux et grands bouleversements. Les basaltes, riches en éléments du plus beau feldspath, sont souvent mêlés aux trachytes; nous en citerons plus loin divers exemples. Les dolérits et les diorits se rencontrent aussi en quelques endroits. Quant au granit dont le docteur Junghuhn a constaté la présence dans les terres de Batta (Batta Laendern), il est enveloppé dans le trachyte qui l'a soulevé et bouleversé. C'est principalement dans la partie occidentale de l'île que, suivant le docteur Jack, on rencontre les basaltes, les conglomérats basaltiques, les tufs et les amygdaloïdes où se trouvent les beaux échantillons de zéolithe, de calcédoine, d'améthyste et d'autres minéraux. Quant aux métaux, l'étain est le seul qu'on y ait trouvé jusqu'à présent.

Parmi les formations sédimentaires, le docteur Junghuhn ne cite qu'un grès de couleur rouge que les roches éruptives ont fortement tourmenté et soulevé en plusieurs endroits. L'âge n'en a pas encore été déterminé (3).

(1) *On the Geology and Topography of the Island of Sumatra and some of the adjacent Islands.* — Geol. Trans., vol. VI ou 2e sér., vol. I, p. 397-405. Ce mémoire a été lu en 1823.

(2) Java, 3 vol. in-8.

(3) *Landgrebe. Naturgeschichte der Vulcane*, t. I, p. 329-351. Gotha, 1855, 2 vol. in-8. Après une lecture attentive des travaux des

PREMIÈRE PARTIE.

NOTICE SUR LES VOLCANS DE SUMATRA.

Plusieurs auteurs ont traité ce sujet. Le plus ancien est Marsden dont je rapporterai un passage qui, quoiqu'il laisse beaucoup à désirer, offre cependant un certain intérêt au point de vue qui nous occupe. Je ne citerai que pour ménoire Sickler et von Hoff. Après eux vient L. de Buch dont l'immortel ouvrage (1) est devenu classique. M. H. Berghaus de Berlin a aussi décrit (2), mais d'une manière un peu trop brève peut-être, les volcans de Sumatra; il ajoute bien peu à ce qu'avait dit avant lui son illustre compatriote qu'il se contente à peu près de copier. Il ne compte que six volcans à Sumatra. Le docteur Junghuhn n'en parle qu'accidentellement dans se belle description de Java.

M. le docteur Georges Landgrebe, dans l'ouvrage dont j'ai rappelé le titre un peu plus haut, a porté à treize ou même à quatorze le nombre des volcans de Sumatra. Depuis, on n'en a pas découvert d'au-

docteurs Jack et Junghuhn, j'ai cru devoir me borner à traduire à peu près littéralement ce résumé qui me paraît suffire pour le but que je me propose dans cette Introduction. On trouvera des détails dans la suite de ces *Documents*.

(1) *Description des îles Canaries*, trad. de M. C. Boulanger, Paris, 1836, in-8.

(2) *Laender-und Voelker-kunde*, t. II, Berlin, 1837.

tres; mais, tout en le prenant pour guide, je donnerai de nouveaux renseignements.

Voici d'abord ce qu'écrivait Marsden dans le siècle dernier :

« Il y a dans cette île, comme dans presque toutes les autres de l'archipel Indien, plusieurs montagnes volcaniques, appelées en langue malaise, Gounong-Apy. Je n'ai jamais entendu dire que la lave ait coulé du haut de ces volcans en assez grande quantité pour causer du dommage; mais cela est peut-être dû à la faiblesse de la population, qui n'oblige pas les habitants de s'établir dans leur voisinage. Le seul volcan que j'ai eu occasion d'observer était ouvert sur le flanc d'une montagne, environ à 20 milles de Bencoolen, dans l'intérieur, à un quart de son sommet, autant que j'ai pu en juger. Il jetait presque continuellement de la fumée, mais la colonne n'en était visible que pendant deux ou trois heures de la matinée; rarement elle s'élevait et conservait sa forme au-dessus du sommet de la montagne, qui n'est pas d'une forme conique, mais en manière de talus qui s'étend par degré. Les grands arbres dont le terrain des environs est couvert empêchent de distinguer le cratère à une certaine distance, et cela prouve que le sol n'a pas été considérablement élevé ou autrement altéré par les éruptions.

« Je n'ai jamais pu apercevoir que ce volcan ait la moindre connexion avec les tremblements de terre, *très-fréquents dans cette île*. Quelquefois il jette de la fumée dans ces occasions et quelquefois il n'en

jette point. Néanmoins pendant un tremblement de terre qui eut lieu quelques années avant mon arrivée, on remarqua qu'il lança de la flamme, ce qu'on voit rarement. Les habitants européens craignent bien plus, quand il reste quelque temps sans éruption, parce qu'ils pensent que cette éruption est la voie par laquelle s'échappe la matière inflammable, qui sans cela produirait des tremblements de terre.

D'après les descriptions que j'ai lues des tremblements de terre qui arrivent dans l'Amérique méridionale et dans d'autres contrées, ceux de Sumatra en général sont légers en comparaison; et la manière ordinaire de bâtir contribue à les rendre peu formidables aux habitants. Le plus terrible que j'ai vu se fit principalement sentir dans le district de Manna, en 1770,. Un village fut détruit par la chute des maisons qui prirent feu, et plusieurs personnes y perdirent la vie (1). La terre fut ouverte, en un endroit, un quart de mille en longueur, 2 brasses en largeur, et 4 à 5 en profondeur. On dit que les côtés de l'ouverture furent revêtus d'une matière bitumineuse, et que la terre, longtemps après les secousses, conserva un mouvement alternatif de contraction et de dilatation. On peut distinguer fort avant dans les terres plusieurs monticules qui sont visiblement affaissés, et par une suite de cet affaissement, pendant trois semaines, la rivière Manna

(1) « J'apprends qu'en 1753, un village entier fut englouti par un tremblement de terre dans *Poolo-Neas*, l'une des îles situées près de la côte occidentale de Sumatra. »

fut si imprégnée de particules argileuses que les habitants ne pouvaient s'y baigner. Dans ce même temps, il se forma près de l'embouchure de Padang-Goochie, rivière près et au sud de la première, une grande plaine longue de 7 milles et large d'un demi-mille, et qui n'était auparavant qu'une espèce de cap fort étroit. La quantité de terre qui fut alors apportée des lieux élevés était si considérable, que le monticule sur lequel la maison du Résident anglais est bâtie, paraît, à des marques indubitables, moins haut de 15 pieds qu'il ne l'était avant cet événement.

« Quelques personnes ont remarqué que les tremblements de terre avaient lieu ordinairement lors de quelque soudain changement de temps, et surtout après les violentes chaleurs; mais cette remarque n'est pas conforme à mes observations, qui sont pourtant nombreuses sur cet article. Les tremblements terre sont précédés d'un bruit sourd comme celui d'un tonnerre fort éloigné. Les animaux domestiques et les oiseaux pressentent ces mouvements extraordinaires de la terre, et semblent fort alarmés; les derniers poussent le même cri qu'à l'approche des oiseaux de proie. Les maisons situées sur un terrain bas et sablonneux sont moins ébranlées, et celles qui sont sur des hauteurs souffrent davantage des secousses, parce qu'étant plus éloignées du centre du mouvement, l'agitation y est plus grande; tandis que le sol lâche des fondements des premières, faisant moins de résistance que la

masse solide des autres, les bâtiments y sont bien moins exposés à la violence du choc. Les navires à l'ancre dans la rade, quoique éloignés de plusieurs milles du rivage, ressentent fortement l'effet des secousses (1). »

Marsden a représenté trois volcans sur la carte jointe à son histoire de Sumatra. Le premier, le plus méridional, se trouve près de Bencoulen.

Le deuxième est figuré à la latitude d'Indrapour.

Le troisième se trouve près d'une autre montagne non couronnée d'un nuage de fumée. Les mots « Mont Ophir » sont gravés près de ces deux montagnes; mais il est difficile de voir à laquelle des deux ils se rapportent.

Enfin une quatrième montagne, non surmontée d'une colonne de fumée, y est représentée près d'Achem, et l'auteur dit, t. II, p. 222, qu'on tire d'une montagne volcanique, située dans les environs de cette ville, le soufre nécessaire pour la fabrication de la poudre et pour l'exportation.

Tels sont les seuls documents que fournit Marsden sur les phénomènes volcaniques et sur les tremblements de terre à Sumatra. « Les habitants sont cependant en alarmes, ajoute M. Charles Daubeny (2), lorsque ces évents restent tous calmes pendant un temps considérable, car ils savent par ex-

(1) W. Marsden, *Histoire de Sumatra*, trad. de l'anglais sur la 2e édit., par Parraud, t. I, p. 48-52. Paris, 1788, 2 vol. in-8°.

(2) Daubeny, *On Volcanoes*, p. 411, 2e édit. London, 1848, in-8°.

périence qu'ils sont alors très-exposés à des tremblements de terre. »

Les volcans aujourd'hui connus, au moins de nom, se présentent dans l'ordre suivant, de l'est à l'ouest.

1° *Gounong Dempo*, ou *Dumpo*, lat. 3° 54′ sud (au nord-est et à 60 milles anglais de Bencoulen). C'est un triple pic qui surpasse de beaucoup en hauteur toutes les montagnes de cette partie de l'île. Le docteur Jack évalue cette hauteur à 11,260 pieds de Paris; mais Junghuhn la croit inférieure à 10,000 pieds (moyenne 3,500 mètres). Ce volcan s'aperçoit du rivage; il s'en dégage presque constamment des nuages de fumée et souvent des masses de matières gazeuses enflammées. De toutes parts, au pied de la montagne, se présentent des sources chaudes et d'autres phénomènes volcaniques, par exemple, une solfatare, dans la province de Serampei, par environ 2° 40′ lat. sud.

Toute la chaîne qui sépare le volcan du rivage et qui s'élève à près de 4,000 pieds (1300 mètres) est formée de rochers basaltiques depuis Bencoulen jusqu'à Cawoor (Cawer ou Cavour). Il en est de même du remarquable pain de sucre, le Gounong Bungko, qui s'élève près de Bencoulen (M. Berghaus).

Le Gounong Dempo a été visité en 1817 par *Presgrave* (voyez la 2e partie à cette date et le *Journal des Voyages*, t. XXIV, p. 5-56). Suivant Landgrebe, Raffles l'aurait aussi visité en 1818 et y aurait reconnu les traces d'une éruption violente et peu ancienne.

2° *Volcan sans nom*. Il se trouve dans le district de Palembang. A l'endroit où il s'élève, toutes les montagnes paraissent avoir été bouleversées ; ce sont de nombreuses cimes entassées les unes au-dessus des autres, et parmi lesquelles celle-ci forme un cône tronqué que le docteur Junghuhn a aperçu à une distance de 4 milles marins. La haute colonne de fumée dont il était surmonté le lui a fait considérer comme un volcan encore actif.

3° *Pic d'Indrapura*. Au nord-ouest du *volcan sans nom*, la chaîne, qui forme l'axe de l'île, s'élève encore et paraît atteindre (notamment entre 1° 30′ et 2° de lat. sud) une altitude supérieure à 6,000 pieds (2,000 mètres). Au delà, s'étend la contrée aurifère de Korin-Tsier, qui est probablement la plus haute de l'île et dans laquelle se trouve un lac peu connu, où la grande rivière Jambi a sa principale source. C'est dans cette partie que se dresse le pic le plus élevé de l'île et de l'archipel entier. Cette cime, que les marins désignent sous le nom de « Pic d'Indrapura, » a la forme régulière d'un cône tronqué obliquement au sommet. Junghuhn, qui l'a vu fumer deux fois en mars et en juin 1842 (voy. plus bas à ces dates), en évalue la hauteur à 11,500 pieds de Paris. Le sommet en est presque toujours caché dans les nuages (Landgrebe).

Ce volcan me paraît être celui que Marsden a figuré sur sa carte à la latitude d'Indrapour et que M. Berghaus décrit sous le nom de Gunong Api ou Ber Api, et qu'il place par 1° 30′ lat. sud, au no

lac (Plateau-See) de Korintschi, dans la province montagneuse de Sungei Pagu.

N'est-ce pas le même que celui qui est désigné sous le nom de *Gunong Api de Penkalan Jambi* par L. de Buch (qui le place par 1° 50′ lat. sud d'après le docteur Jack, à 60 milles au nord-est de la pointe d'Indrapura, à l'origine d'un torrent qui se décharge dans un grand lac?). Jack (*loc. cit.* p. 401) cite ce Gunong Api comme une haute montagne volcanique qui fume continuellement. « Le petit lac mentionné par Marsden et qui aurait été situé au nord, ajoute ce voyageur, aurait été détruit par l'effet d'un tremblement de terre, il y a une dizaine d'années. »

M. Landgrebe signale encore dans la baie d'Indrapour deux îlots ou rochers basaltiques comme étant des volcans éteints.

4° *Volcan de Talang* ou *Soelassie*. Plus loin, au nord-ouest, dit M. Berghaus, vient la terre de Meangkabu, pays autrefois célèbre et dont de nombreux vestiges attestent encore aujourd'hui l'ancienne splendeur. A la limite méridionale de cet État déchu s'élève, par 0° 58′ lat. sud, le *Gunong Talang* que, d'après sa forme, Meinicke regarde comme un volcan, quoiqu'on n'en connaisse aucune éruption. Cette montagne a son sommet à 1568,9 toises (3,058 mètres) au-dessus du niveau de la mer.

M. Landgrebe n'en dit presque rien. Mais c'est un volcan réellement actif, qui était en éruption en octobre 1843, et qui paraît être connu dans le pays

sous le nom de Soelassie. Le nom de Talang désignerait la chaîne des montagnes dans lesquelles il se trouve.

Le 21 octobre 1843, pendant qu'il était en éruption, plusieurs Hollandais y firent une ascension dont la relation a été donnée (1) par l'un d'eux. En voici la traduction un peu abrégée :

« En allant de *Solok*, kampong chef-lieu du district des *XIII Kotta's*, à *Moeara Panny*, nous avions aperçu, de temps en temps, du haut des collines, des colonnes de fumée qui s'élevaient du Soelassie. Plus d'une fois, cette vue avait fait naître en nous le désir de visiter cette montagne...... M. le contrôleur, Van der Ven, nous ayant parfaitement accueillis, nous lui exprimâmes notre intention qui fut aussitôt approuvée.

« M. Van der Ven s'occupa lui-même des préparatifs, et dès le lendemain, 21 octobre, nous étions à cheval à cinq heures et demie du matin.

« Nous étions six, non compris les *koelies* et autres domestiques dont plusieurs avaient été envoyés en avant pour nous préparer un gîte. Après avoir parcouru une route plus ou moins roide, nous étions à *Moeara Panny*, vers sept heures du matin ; de ce poste élevé, la vue est très-belle et très-variée..... A l'est s'élève le Kampong *Kenarie*, au sud le Kotta

(1) Tijdschrift voor Neerland's Indië, 7ᵉ Iaarg, 1ᵉ Deel, p. 93-109, sous le titre : Uitstapje naar den berg Tallang, eigenlijk genaamd Soelassie, ter westkust van Sumatra, in de maand October 1843. L'article est signé : Een der togtgenooten J. M. K.

Anauw où nous devions passer, et, plus à l'ouest, *Tana Sirah*, *Padang Dammer* et *Tjoepa*. Après une petite heure de repos, nous nous remettions en marche, et à huit heures et demie nous étions reçus à Anauw par M. Van der Ven, qui nous y avait fait préparer à déjeuner chez le principal *Lara*.....

« Nous y prîmes une excellente idée du pays et de ses habitants. C'est un amphithéâtre de *sawas* (maisons des indigènes), au milieu de champs bien cultivés et arrosés de nombreux ruisseaux qui, par d'innombrables cascades d'un effet très-gracieux, courent verser leurs eaux dans la rivière de Solok. Anauw, l'un des plus beaux villages des XIII Kotta's, est aussi l'un des plus salubres et des plus peuplés; il est de 400 pieds environ plus élevé que Solok. Les maisons des indigènes nous surprirent agréablement, nous admirâmes même les toits enduits dont plusieurs sont couvertes. La température y est beaucoup plus basse que dans la plaine; car au lieu de la moyenne de 76° à 80° qu'on observe à Solok à cette époque, le thermomètre ne marquait ici que 70° F.

« N'ayant pas mangé depuis le matin, nous fîmes honneur au *déjeuner dinatoir* (sic), arrosé d'un verre de saint-julien qui de temps en temps activait la digestion; puis étendus sur des nattes, à la manière orientale, nous consacrâmes une demi-heure au *dolce far niente* (sic) des Italiens, en fumant un excellent cigare de Manille, avant de nous remettre en marche.

« Nous étions à peine en route depuis un quart

d'heure que nous rencontrâmes un profond ravin couvert de petits cailloux roulés, qui nous rendirent le chemin si dangereux qu'il nous fallut descendre et conduire nous-mêmes nos chevaux à la main. Nous traversâmes un petit pont de bambou sans parapets, et, après avoir gravi une pente assez roide, nous fûmes récompensés de nos peines par une vue magnifique et tout à fait digne du pinceau d'un grand artiste..... Dans le lointain, le Soelassie continuait à lancer ses colonnes de fumée......

« Vers onze heures, nous nous arrêtâmes quelques instants à *Batoe Banjak*, Kampong appartenant au Kotta Anauw...... A droite de ce Kampong on rencontre en abondance des cailloux trachytiques et calcaires qui plus haut couvrent le chemin. Nous fûmes aussitôt environnés par une partie des habitants qui, malgré la dureté de la mine propre aux malais, nous accueillirent avec toutes les prévenances possibles. Après nous être rafraîchis, nous nous remîmes en marche pour nous rendre à *Batoe-Bedjandjang*, où nous devions passer la nuit; ce lieu est situé à environ 1 h. 1/2 plus loin, au pied même du Soelassie.

« Sans autres difficultés que celles que présentait la nature du sol à nos chevaux, nous y arrivâmes vers deux heures et demie. Tout était préparé pour nous y recevoir; le dîner nous attendait......

« Pour goûter un repos, qui nous était bien agréable après avoir été six heures à cheval, nous nous enveloppâmes de nos manteaux et nous cou-

châmes sur des nattes d'une propreté remarquable dont on avait couvert le sol.....

« Avertis par quelques habitants qu'à une demi-heure de marche, du côté de la montagne, se trouvaient plusieurs sources thermales, nous voulûmes les visiter; nous en vîmes en effet quatre qui s'échappaient de terre, d'un diamètre plus ou moins grand et dont nous évaluâmes la profondeur à 11 ou 12 pieds. Le fond est d'un sable blanc facile à distinguer. La saveur de l'eau est amère et sulfureuse, ce qui nous a fait supposer qu'elle contenait en dissolution beaucoup de salpêtre et de soufre, provenant sans doute du sol volcanique de la montagne. La pluie, que nous avions déjà eue à notre arrivée, recommença et nous força à rentrer. Le thermomètre marqua 68° F. (20° C.) à six heures du soir.

« Le lendemain, nous nous remîmes en marche à cinq heures du matin, par une brume et une pluie fine assez peu agréables. Le thermomètre marquait 66° F. Nous avançâmes d'abord lentement; nous étions en route depuis un quart d'heure quand il nous fallut gravir une arête d'environ 900 pieds de hauteur : l'ascension en fut difficile et nous força à prendre un peu de repos au sommet. Nous escaladâmes ensuite deux nouveaux contre-forts semblables, mais moins hauts et d'une pente douce, dont nous estimâmes la hauteur à 300 ou 400 pieds pour chacun. Du dernier, la vue s'étendait sur un plateau couvert d'une riche végétation d'arbres et d'arbustes, au bout duquel nous attendait une nouvelle

ascension de 1,100 à 1,200 pieds. Avant de l'entreprendre, nous fîmes une petite halte; le large chapeau de paille n'étant pas nécessaire à l'air frais du matin, fut confié à un domestique, et le pied encore frais et dispos, nous gravîmes cette hauteur et atteignîmes un plateau ondulé à côté duquel devait se trouver le foyer volcanique d'où s'échappait une forte odeur de soufre. Le sol, composé d'un mélange de terre sulfureuse et de parties calcaires, était chaud jusqu'à plusieurs pieds de distance; çà et là, de diverses crevasses, s'élevaient de petits nuages de fumée qui ne laissaient aucun doute sur le sol volcanique de la montagne. Après nous être arrêtés à considérer quelques instants ces premiers indices de l'activité volcanique, nous nous remîmes en ordre et en marche au milieu du brouillard; la pluie avait cessé. Il nous fallut descendre quelques pas et nous traversâmes une rigole sur un grand tronc d'arbre qui servait de pont, et recommençâmes à monter sur un sol boisé ou au moins couvert de broussailles qu'on rencontre jusqu'au sommet.

Il était onze heures environ, et nous prîmes quelque repos au bas du sommet le plus élevé qui nous dominait encore de 300 pieds à peu près : quoique, à quelques pas plus bas, une forte odeur de soufre nous eût annoncé déjà le voisinage du cratère et la fin de notre voyage, l'activité du volcan devenait ici beaucoup plus évidente. Au milieu des blocs d'une lave ancienne qui nous environnait, la végétation avait diminué, les broussailles étaient desséchées et

les troncs d'arbres étaient en partie noircis et brûlés. Nous franchîmes rapidement la distance qui nous restait à gravir, et nous arrivâmes à une crevasse qui séparait les deux sommets sur l'un desquels le cratère s'offrit à nos yeux dans toute sa grandeur imposante.

« Quel grand et majestueux spectacle! Devant nous s'étendait un plateau d'environ 90 pieds, à l'extrémité occidentale duquel s'ouvrait le cratère où l'activité volcanique se développait depuis des siècles, et plus loin, dans la même direction, le cratère alors en éruption, qui se montrait comme un lac de formation récente et environné de flammes et de nuages de fumée. A droite et à gauche se dressaient les deux sommets dont l'aspect dénudé formait le contraste le plus curieux avec la teinte d'un jaune foncé de la crête près de laquelle se trouvait le cratère. Le sombre silence qui régnait aux environs, interrompu seulement par le bruit souterrain des décharges volcaniques, produisait sur nous une impression aussi profonde qu'involontaire.....

« Après quelques instants accordés à notre admiration, nous nous approchâmes avec précaution jusqu'à quelques pas du vieux cratère dont nous évaluâmes à 250 ou 300 pieds la profondeur que nous n'apercevions qu'en partie. Nous craignions de nous avancer davantage sur le bord miné en dessous, et nous dirigeâmes nos pas du côté du sud où le cratère est limité par un mur tout à fait vertical. Ce ne fut pas sans quelque crainte qu'au milieu des ébou-

lements et de la chute des pierres désagrégées que nous gravîmes sur l'orle d'où nous pûmes contempler la profondeur et la circonférence du cratère dans toute leur étendue. De ce point, quelle vue imposante et terrible! Nous pouvons maintenant remarquer combien nous avons été heureux de changer de place, car en nous approchant davantage un peu plus bas, nous aurions été infailliblement précipités dans le goufre; une pierre que nous jetons de ce côté en fait détacher une masse considérable qui roule avec un fracas que les échos répètent dans toute la montagne. Vue de ce sommet, la profondeur peut être évaluée à 600 pieds et le diamètre du cratère à 80. Une pierre ne met pas moins de 24 secondes à atteindre le fond.

« Au sud-ouest, à environ 400 pieds au-dessous de ce sommet, se trouve le foyer en activité; le bord occidental est formé par une muraille verticale à travers laquelle s'échappe une partie de la lave qui se déverse dans un lac de soufre situé au-dessous. Du côté du sud, il est terminé par une crête inclinée dont la pente se perd dans une profondeur que l'œil ne peut pénétrer; aussi loin que le regard peut s'étendre, on aperçoit des crevasses d'où s'échappent continuellement quelques petits nuages de fumée, preuves évidentes que leurs entrailles brûlent encore d'un feu actif.

« Nous pouvons d'ici embrasser du regard l'ensemble du Soelassie; au loin la vue se perd dans les brumes.....

« Pour contempler de plus près le magnifique petit lac où coule la lave, nous devons descendre dans le cratère le long de l'arête du sud-est au sommet de laquelle nous nous trouvons, ce qui ne peut se faire qu'en s'aidant autant des mains que des pieds, en ne quittant un bloc de rocher qu'autant qu'on se croit bien ferme sur un autre, en un mot en s'assurant d'un point d'appui. Ici nous pouvons considérer l'activité intérieure, en entendre le bruit souterrain qui ressemble assez à celui des roues d'un grand nombre de bateaux à vapeur en mouvement ; de diverses ouvertures s'échappent avec force des nuages de fumée qui se frayent un passage à travers les courants de lave et nous forcent à être très-circonspects; sous nos yeux s'ouvrent de larges crevasses d'où s'élancent sans cesse des masses de lave et où nous pouvons reconnaître les principaux foyers de l'action volcanique. Les plus grandes ont une forme ovale un peu anguleuse d'environ six pieds de diamètre ; les nuages de vapeur et la chaleur brûlante, qui s'échappent de la lave et s'élèvent jusqu'à nous, nous empêchent de nous en approcher de trop près. M. Van der Ven courut ici le plus grand danger, car, s'étant avancé tout près d'une ouverture, la lave chaude encore céda sous ses pieds; heureusement elle reposait sur une masse déjà durcie, ce qui lui donna le temps de se rejeter en arrière, ce qu'il fit avec une rapidité surprenante. La chaleur ne nous permit pas de rester longtemps dans le cratère que nous dûmes abandonner en hâte, pour visiter le pe-

tit lac de soufre où nous nous frayons un chemin au moyen de nos bâtons, qui doivent à la fois nous prévenir d'un malheur et nous en sauver. Ce lac a environ 150 pieds de diamètre, il est de forme arrondie et se trouve à 50 pieds au-dessus de l'arête sur laquelle nous étions remontés en quittant le cratère. Trois d'entre nous, M. Kern, capitaine d'infanterie, M. Van der Ven et M. Poelmann, descendirent le long d'une paroi presque verticale et d'une vingtaine de pieds de hauteur, jusqu'à un amas d'eau bouillonnante; s'appuyant d'une main aux crevasses, ils purent, de l'autre, puiser quelques cuillerées de cette eau : elle était en effet bouillante. Ils furent promptement forcés de remonter, une forte odeur de soufre, qui gênait leur respiration, leur attaqua péniblement les poumons. Des différentes ouvertures des parois du cratère s'élevaient des colonnes de vapeurs sulfureuses qui se renouvelaient sans cesse pour se précipiter dans le lac avec un fracas de tonnerre.

« Des fentes et des crevasses de cette espèce d'alambic coule en abondance un soufre liquide qui se rassemble dans la lagune. A l'œil, l'eau paraît d'une couleur d'un blanc grisâtre; au moindre mouvement, elle prend une teinte d'un jaune foncé qui prouve l'abondance du soufre réuni au fond du bassin. Voilà ce qu'il nous est donné de voir de plus remarquable, car l'air chargé de pluie nous dérobe la vue de cette partie de la côte qui, par un ciel pur, doit être visible du haut de la montagne. Nous nous

retirons avec l'espoir d'un temps meilleur pour le lendemain matin et traversons de nouveau le plateau pour revenir au point où nous avons commencé notre examen : nos souliers sont à moitié brûlés. Pendant ce temps nos koelies et nos domestiques étaient arrivés avec nos bagages. Nous nous occupons à nous préparer un gîte convenable pour la nuit. La pluie, qui avait commencé à tomber en larges gouttes, augmente bientôt de plus en plus, le froid augmente avec elle, et notre position devient très-difficile, car koelies et domestiques ont cherché un refuge l'un d'un côté, l'autre de l'autre, et ce n'est qu'avec grande peine que nous pouvons les faire marcher et nous en servir ; nous sommes réduits à la fin, à nous servir nous-mêmes, exposés ainsi à toute la rigueur du temps sans autre abri que le firmament. Cependant, au milieu de nos tribulations, nous vîmes, pour comble de bonheur, les nuages s'amonceler de plus en plus, s'entasser les uns sur les autres, et prendre un aspect qui nous pronostiquait une nuit rude et tempêtueuse.

« Après avoir préparé nos gîtes, nous ramassâmes un peu de bois, qui mouillé par la pluie paraissait peu propre à faire du feu ; mais, à peine commencions-nous à l'allumer qu'il nous fallut quitter la place et porter notre tente ailleurs ; car l'endroit où elle était dressée fut envahi par les eaux. Nous allâmes chercher un refuge sous un rocher qui faisait une forte saillie et qui peut-être avait été lancé autrefois à l'extrémité de l'ancien cratère ; il nous

servit d'abri contre la pluie et le vent qui durèrent toute la nuit et qu'il nous était difficile d'éviter ailleurs. La pluie dura environ cinq heures, sans que nous pussions quitter ce gîte assez peu agréable, après quoi, nous creusâmes à l'aide de nos bâtons ferrés une petite rigole autour de notre tente pour faire écouler les eaux et pour nous préserver d'une nouvelle inondation, nous couvrîmes le sol de pierres brutes aussi régulièrement que le permettaient les circonstances. Engourdis par le froid et saisis de frissons, nous eûmes mille peines pour allumer du feu, ce à quoi nous ne parvînmes qu'en brûlant beaucoup de suif et de soufre. Nous remplîmes aussitôt de café un chaudron que nous avions apporté pour cet usage, et étendus sur nos nattes autour d'un plat de riz, nous réparâmes nos forces par un festin que termina un verre de punch; nous en avions grand besoin pour nous réchauffer. Vers neuf ou dix heures, nous étions enveloppés dans nos manteaux et nous cherchions à nous livrer au sommeil sur nos lits de pierre, quand la pluie recommença à tomber avec plus de violence encore; les nuages orageux qui couvraient tout le ciel de leurs éclairs étaient accompagnés de tonnerre et se succédaient sans relâche. Trois fois notre tente faillit être enlevée, la pluie tombait dedans comme dehors, l'eau ruisselait sous nous, nous grelottions de froid et le vent avait éteint nos lumières. A la lueur des éclairs nous parvînmes cependant, après bien des efforts, à consolider notre tente et nous pûmes sous son faible abri

attendre le point du jour qui vint enfin nous délivrer de l'obscurité complète où nous nous trouvions depuis le commencement de cette longue nuit pendant laquelle le thermomètre, suspendu au dehors à une perche de bambou, ne tomba qu'à 47° F. (8° 3 c.). Le froid nous avait paru beaucoup plus grand. L'instrument plongé dans un trou rempli d'eau y marqua 51° F. (10° 5 c.).

« Nous venions de lutter des heures entières contre les éléments déchaînés et leur fureur pouvait se prolonger ; ce fut donc pour nous un grand plaisir de voir au matin, le ciel pur et sans nuages avant de nous mettre en route pour le retour ; nous descendîmes le long du sommet occidental où la rapidité des pentes était moins dangereuse, jusqu'au fond du cratère éteint pour remonter par le côté opposé jusqu'au second sommet d'où le ciel pur du matin nous offrit une vue admirable sur tout le pays environnant.

« Après une descente difficile, nous arrivâmes au fond où les traces de l'action volcanique étaient encore évidentes, et quoiqu'elle eût cessé depuis peut-être plus d'un siècle, l'aspect de cette chaudière volcanique était assez frappant et assez grandiose pour nous faire oublier nos peines. Ce ne fut cependant qu'avec des fatigues considérables et des précautions sans nombre, que nous pûmes gravir ses parois formées de pierres désagrégées qui roulaient sous nos pieds ; ce travail nous prit une grande demi-heure.

« Du haut de l'autre sommet, nous n'avions eu, la veille, à cause des vapeurs dont l'atmosphère était chargée, qu'une vue incomplète des plaines les plus rapprochées ; ce matin, grâce à la pureté du ciel, nous jouissions d'un spectacle magnifique; les champs et les prairies, les collines et les vallées, les lacs, les rivières et les îles s'étalaient sous nos yeux.

« ..... L'auteur décrit ici le panorama qui se développait à leurs regards et qu'ils contemplèrent assez longtemps. Il cite le *Mérapie* et le *Singalang*, mais sans dire si ces volcans donnaient des signes d'activité. Sans avoir pris de mesure exacte, il évalue l'altitude du volcan Soelassie à 8,500 pieds. A onze heures et demie, ils étaient de retour à *Batoe-Bedjandjand*, n'ayant mis que quatre heures et demie à redescendre ; la montée avait exigé six heures un quart. »

5° *Mérapi* et 6° *Singallang*. Ces deux volcans jumeaux (*Zwillings-Vulcane*), semblables au Mérapi et au Merbaboe de Java, forment les deux sommets les plus voisins du Tallang. Comme tous les pics de Sumatra, ils dépassent 6,000 pieds de hauteur. Ils sont situés sur l'axe même de l'île et séparés par un col qui a la forme d'une selle. Entre eux et le Tallang, s'ouvre une large vallée, connue sous le nom des XIII Kotta's, dont l'altitude moyenne est d'environ 2,000 pieds ou 500 mètres. Raffles, qui visita le pays en 1818, est le premier Européen qui en a fait connaître la richesse végétale. Ce double volcan est à la latitude de 0° 18′ sud. Suivant Horner, le cratère du

Singallang, le plus occidental des deux, serait occupé par un lac (Landgrebe).

Suivant M. Berghaus, qui écrit Ber-Api et Sinkalang, ces deux volcans se trouveraient presque sous la ligne (par latitude 0° 9' sud), au centre du Meangkabu, dans la vallée de Tigablas, à l'origine ou au nord du grand lac Sophia ou Sinkara. Le premier, haut de 2,064 toises ou 4,023 mètres, fume continuellement. Des sources chaudes jaillissent en grand nombre dans cette vallée au milieu de laquelle il se trouve. Le second a 1,950 toises ou 3,800 mètres de hauteur. M. de Buch ne le mentionne pas.

Les deux rives du lac sont composées de roches de granite, quelquefois de micaschiste, avec des couches calcaires. Par-dessus se trouvent des couches de basalte qui se prolongent sur une grande étendue dans la vallée de Tigablas. On y observe fréquemment des coulées de lave, de l'obsidienne et des pierres ponces.

Au nord-est, ces deux montagnes se rattachent au Gunung-Kasumbra ou Kosumbra, situé exactement sous l'Équateur et regardé, depuis Raffles qui le découvrit en 1818, pour la plus haute cime de Sumatra. Sa hauteur est en effet de 2,346 toises (4,572 mètres) au-dessus du niveau de la mer, ou même de 4,631 mètres suivant quelques-uns (1). Meinicke a le premier remarqué que ce pourrait bien être un volcan, assis sur une faille transversale, analogue à la

(1) Nous avons cité plus haut le pic d'Indrapour comme le plus élevé de tout l'archipel

faille bien connue de Mexico et à celle où surgissent le Mérapi, le Merbaboe et l'Ungarang de Java.

En novembre 1833, M. Muller a fait une excursion au Mérapi de Sumatra. Voici la traduction d'un extrait de son journal (1).

« Le mont Mérapi est à peu près au centre des possessions hollandaises sur la côte de Padang. Il se trouve par 0° 20′ latitude sud, 100° 28′ longitude est de Gr., à 6 1/2 milles de la mer à l'ouest et à 19 1/2 ou 20 milles du rivage à l'est. Sa grande hauteur et surtout sa nature volcanique qui souvent répand la terreur dans les pays, l'ont rendu célèbre parmi les habitants de ces contrées. Les secousses fréquentes et les nombreux roulements souterrains qui se font entendre dans ses entrailles et qu'accompagnent souvent de petites éruptions de fumée et de cendre, jettent l'épouvante dans les villages et les hameaux qui occupent les riches et fertiles contrées situées à sa base.

« M. Korthals et moi, en compagnie de M. Van der Berg, nous en avons fait l'ascension à la fin de novembre l'année dernière. Nous y sommes montés en partant de Tanadar et en suivant le flanc du sud-sud-est où la pente est beaucoup moins roide qu'à l'ouest, au nord et à l'est.

« Le chemin nous a conduits de Batoe-Sangkar, jusqu'à 1 mille de distance du village de Samaboe, d'où nous avons ensuite tourné tantôt à l'ouest-nord-

(1) *Berigten over Sumatra*, p. 8-12. Amsterdam, 1837; broch. de 35 pages, in-8° avec carte, publiée par M. J. A. Suranna.

ouest, tantôt au nord-nord-ouest. Nous avons ensuite traversé les villages de Piéramban, de Songejdjamboe et de Limboatan. Ce dernier est le plus élevé sur le flanc du Mérapi, on n'en rencontre plus après lui. Notre baromètre de Fortin y marquait à onze heures et demie du matin, 677 mm. 3, et le thermomètre 25° 5 c. Nous en avons conclu l'altitude de 1,018 mètres 5 ou 3,245 pieds du Rhin.

« Jusqu'au grand et beau village de Songejdjamboe qui se trouve à quelques centaines de pieds plus bas, la pente est douce et le pays partout couvert de riches champs de riz. Le sol devient ensuite inégal et s'élève jusqu'à 3,400 pieds au-dessus du niveau de la mer.

« L'arbre à kokos a à peu près disparu ; il est remplacé par des bambous, des roseaux et le palmier *areng* qui y croît en abondance. Les caféiers, les villages et les hameaux environnés de jardins et de clôtures qu'on aperçoit dans toutes les directions offrent une vue délicieuse.

« A quelques centaines de pieds au-dessus de Limboatan nous rencontrons un bois que nous traversons au nord-ouest de la montagne. Le sentier suit une grande crête qui varie de largeur, mais s'étend sans interruption jusqu'au cratère. Le bois, même dans les parties basses, n'est que d'une grandeur médiocre ; plus haut, il devient plus petit et plus clair, et enfin à l'altitude de 7,000 pieds, les crêtes devenant plus abruptes, il disparaît à peu près complétement ou ne consiste plus qu'en broussailles

tout à fait rabougries. Au milieu des *Rhododendron*, des *Leucocarpa*, des *Gaulteria* et des *Gnaphalium*, la roche trachytique perce partout et sous les diverses espèces de mousses qui les recouvrent, on reconnaît les matières volcaniques plus ou moins brûlées.

« Il est remarquable que nous ne rencontrons pas un mammifère, pas une trace de rhinocéros, dans une région boisée et aussi peu visitée par les hommes. D'après ce que nous avaient dit nos guides indigènes, le Mérapi ne devait nous offrir aucun signe d'activité, j'avais peine à le croire...

« Cette forêt paraît aussi très-peu riche en oiseaux. (L'auteur en cite toutefois un certain nombre...)

« La vue est des plus imposantes lorsqu'on atteint le dernier contre-fort qui environne le cratère au sud-est. De là on aperçoit tout le théâtre des dévastations qu'ont causées les feux volcaniques. Il renferme un espace de plusieurs milliers de pieds de diamètre sur lequel les forces souterraines ont exercé leurs ravages et forme la plus grande partie du sommet de la montagne. On n'y remarque pas la moindre trace de végétation.

« Le cratère allongé dans le sens de la montagne a, d'après nos mesures géométriques, environ 9,000 pieds du Rhin du nord-est au sud-ouest et 5,800 du nord-ouest au sud-est. Il se compose de trois chaudières ou petits cratères, placés en ligne droite dirigée du nord-est au sud-ouest. Ils sont connus des

indigènes sous les noms de Pakoentan-toea, Pakoentan-tenga et Pakoentan-bongsoe. Le Pakoentan-toea, ou vieux cratère, occupe la partie centrale du sommet de la montagne; le Pakoentan-tenga, ou cratère moyen, se trouve entre les deux autres, et le Pakoentan-bongsoe, ou cratère récent, occupe l'extrémité sud-ouest du sommet.

« Le premier, ou le vieux cratère, consiste dans une cavité ovale, allongée dans la direction du sud-ouest au nord-est, d'environ 512 aunes hollandaises ou mètres de longueur et de 320 dans la direction du sud-est au nord-ouest. Sa profondeur au-dessous du point le plus bas du bord est de 114 mètres ou aunes de Hollande. Les murs de ce cratère sont très-abruptes et paraissent formés de blocs de trachyte. Au fond se trouvait, lors de notre visite, un peu d'eau froide et très-trouble, provenant des grandes pluies tombées peu de temps auparavant. Nulle part nous n'y avons aperçu des traces de feu encore en activité.

« Le Pakoentan-tenga, ou cratère moyen, ne consiste qu'en une cavité d'environ 40 mètres de profondeur; la terre et les pierres qu'il a vomies en forment le bourrelet qui est moins élevé à l'ouest-nord-ouest. L'ouverture peut avoir 140 aunes de large. Les pentes ou talus inférieurs sont très-abruptes. Il s'en échappe des colonnes de fumée en plusieurs endroits. Le fond est sec (sans eau).

« Non loin du Pakoentan-tenga se trouve enfin le Pakoentan-bongsoe, ou cratère moderne, où toute

la force volcanique paraît avoir aujourd'hui concentré son activité. Ce cratère forme un entonnoir à peu près circulaire de 390 mètres de largeur à son entrée et de 148 mètres de profondeur. Les parois ont en général un talus incliné de 38° à 40°. Ces talus sont terreux et l'on remarque en quelques endroits seulement des blocs de rochers. Des fentes de ces roches, qui se trouvent à peu près également sur tout le contour de l'entonnoir, s'échappent d'épais nuages de fumée, mêlés de vapeurs aqueuses et sulfureuses, qui paraissent s'élever avec un calme parfait. On n'entend pas le moindre bruit dans le cratère; ce n'est pas ce qui a lieu dans les autres volcans, où les dégagements de matières gazeuses sont ordinairement accompagnés d'un bruissement intense. Les pierres et les blocs de rochers qui forment le fond ou les parois sont couverts de dépôts sulfureux et paraissent en grande partie calcinés. Le fond était complétement sec quoiqu'il eût plu pendant plusieurs jours avant notre ascension.

« C'est par ce cratère que depuis un certain temps le Merapi a fait toutes ses éruptions, et c'est lui qui de temps en temps, même dans ses périodes de repos, menace les habitants des environs.

« Le Pakoentan-bongsoe s'ouvre, ainsi que je l'ai déjà dit, à l'extrémité sud-ouest du sommet de la montagne, au milieu d'une espèce de chaudière dont les bords consistent presque uniquement dans les produits éruptifs qui s'étendent tout à l'entour. Ce bourrelet circulaire qui atteint une couple de cen-

taines de pieds de hauteur est très-inégal, il se compose d'une série d'élévations en forme de collines consistant en amas de terre argileuse, de cendre et de sable volcaniques, de ponces et de décombres plus ou moins brûlés, surtout dans le voisinage immédiat du cratère. Sur l'un de ces monticules, entre l'ancien et le moyen cratère, notre baromètre Fortin marqua, à midi, par un ciel nuageux, 556^{mm},0, le thermomètre qui y était attaché marquait 15° 7 cent.

« Nous avons conclu de cette observation, en y appliquant la formule de Biot, une altitude de 2722^{m},2 ou 8673,2 pieds du Rhin.

« Si l'on ajoute à ce nombre 167 mètres, dont, d'après nos mesures géométriques, le parapet du mur du cratère s'élevait au-dessus de nous en demi-cercle au nord-est, le point le plus élevé du Merapi serait de 2898^{m}.2 (*sic* au lieu de 2889^{m}.2) ou de 9234.2 pieds du Rhin.

« Que le Mérapi ait été autrefois beaucoup plus élevé et qu'il ait perdu de sa hauteur primitive dans ses différentes éruptions, c'est ce qu'indique suffisamment sa forme tronquée. La vue des matières amoncelées autour du sommet et celles des pentes nous fait supposer que le Mérapi a perdu au moins 2,000 pieds de sa hauteur primitive. »

Tel est le récit que M. Muller fait de son ascension dans la brochure que j'ai citée. Il n'est peut-être pas sans intérêt de voir comment il a été abrégé et traduit dans quelques recueils consacrés à la géo-

graphie. Si M. Malte-Brun croit devoir reproduire l'extrait qui a déjà paru dans les *Annales* en 1838, et celui que M. Meinecke en a fait plus tard dans le journal géographique de Berlin, je joins ici une copie de ces deux articles qui ne sont pas sans intérêt. On y verra d'ailleurs un exemple frappant des différences que les Hollandais, les Allemands et les Français mettent dans l'orthographe des noms propres. On sait d'ailleurs à combien d'inconvénients graves sont sujettes les analyses, même quand elles sont faites avec le plus grand soin. Depuis que je recueille des notes sur les phénomènes séismiques et volcaniques, j'ai eu maintes fois l'occasion de regretter de n'avoir pas copié ou traduit intégralement les passages que j'avais analysés. Cependant quelques personnes m'ont reproché des longueurs. La reproduction de ces deux analyses me justifiera, je l'espère, et fera comprendre toute la difficulté de la tâche que je me suis imposée en cherchant à rassembler les *documents* de ce genre et que personne n'apprécie mieux que le savant et modeste Rédacteur des *Annales*.

En novembre 1833, MM. Müller et Korthals entreprirent une excursion au mont Mérapie, situé au centre du territoire de Padang, à 0° 20′ lat. sud et 100° 28′ long. est de Gr., à une distance de 6 1/2 milles géographiques de la côte occidentale et à 19 1/2 à 20 de l'orientale. Son caractère volcanique et sa hauteur l'ont rendu fameux parmi les habitants de ce pays.

Nos naturalistes le montèrent, en novembre, du côté de Tanadatar, au sud-sud-est, où il est le moins escarpé. Arrivés à Limboatan, le kampong (village) le plus élevé, le baromètre de Fortin y marqua $677^{mm},3$, le thermomètre $25^{\circ},5$ cent., ce qui donne une altitude de 3,243 pieds du R. ($1,018^{m},5$). On y cultive le riz à 3,400 pieds.

La cime du Mérapie est formée par le cratère qui suit la même direction que la montagne, et a, selon les mesures géométriques, une longueur d'à peu près 9,000 pieds du nord-est au sud-ouest, et une largeur de 5,800 pieds du nord-ouest au sud-est. On y trouve trois cratères, situés sur une ligne droite, dans la direction du nord-est au sud-ouest, et nommés par les habitants, Pakountan Touha, Pakountan Tenga et Pakountan Bongsou, d'après leur âge et leur situation. La force volcanique s'est déplacée de temps en temps et portée de l'est à l'ouest, de sorte que le plus ancien cratère, le Pakoutan (*sic*) Touha, occupe à peu près le centre du sommet et se dirige du sud-ouest au nord-est; sa longueur dans ce sens est de 512 mètres et sa largeur de 320 mètres du sud-est au nord-ouest. A la partie la plus déprimée du bord, sa profondeur est de 114 mètres; le fond contient un peu d'eau froide, mais n'offre aucun signe de force volcanique en action. Le Pakoutan Tenga, ou le cratère moyen, est profond de 40 mètres et a une largeur de 140; le fond en est sec et on en voit continuellement s'élever de la fumée. Le Pakoutan Bongsou, ou le cratère le plus

moderne, est bien proche du moyen, et c'est là que la force volcanique paraît à présent se concentrer. Il forme un entonnoir circulaire dont l'ouverture est large de 390 mètres; les parois sont escarpées et inclinées de 38 à 40 degrés. La profondeur est de 148 mètres. De toutes parts s'élèvent continuellement, tant des crevasses des rochers que des parois, des nuages épais de vapeurs sulfureuses et aqueuses. Cependant on n'entend aucun bruit dans le cratère. Les roches des parois et celles qui couvrent le fond sont encroûtées de soufre. Le fond est sec. C'est par ce cratère que se sont effectuées les éruptions de notre temps. Le Pakoutan Bongsou est situé dans un grand bassin, entouré d'un bord composé de monticules formés d'argile, de cendres volcaniques, de grès et d'autres pierres ayant subi l'action du feu. Sur une de ces éminences, le baromètre marqua, à midi, $556^{mm}.0$, le thermomètre $15^{\circ}.7$ cent.; ainsi on calcula, selon la formule de Biot, que l'altitude était de $2,722^{m}.2$ ou 8,673.2 pieds; en ajoutant à ce nombre 167 mètres, hauteur de la grande paroi entourant les cratères au nord-est, l'altitude du Mérapie est de 2,898 mètres ou 92,342 pieds. La forme tronquée de Mérapie et sa ressemblance complète d'ailleurs avec les autres monts volcaniques dont le sommet est plus étroit, semble indiquer qu'il a perdu 2,000 pieds de sa hauteur primitive. Les indigènes racontèrent qu'il y a quinze ans, onze de leurs compatriotes, étant montés à la cime du Mérapie, y furent surpris par un vent très-vio-

lent, accompagnés d'un brouillard épais et d'un froid si vif, que neuf d'entre eux périrent sur-le-champ, et qu'à peine il resta assez de forces aux deux autres pour se sauver du péril.

A mille pas du village de Menindjou, près du lac, on trouve une source d'eau chaude. Il paraît très-vraisemblable que ce lac doit sa naissance à une révolution volcanique; il est situé à 466 mètres d'altitude (*N. Ann. des Voy.*, 3e sér., t. 20, p. 219-223, 1838). (On a donné ici, à tort, la date de 1834 que j'ai corrigée.)

En novembre 1833, Muller et Korthals ont fait l'ascension du Mérapie à Sumatra. C'est à eux qu'on doit la connaissance de ce volcan. Voici un extrait du résumé qu'a fait M. Meineke de leur ascension (1) :

« Le sommet de la montagne forme un plateau ovale, arrondi, dont le plus grand diamètre a 8,700 pieds de long du nord-est au sud-ouest et le plus petit 5,600. La surface en est inégale et présente plusieurs collines dont la hauteur, entre les deux ouvertures cratériformes de l'est peut être de 3,380 pieds suivant Muller. Les flancs sont garnis de bruyères, et le sommet presque dénudé, sans végétation, sauvage et désert, est recouvert d'un sable volcanique et de débris trachytiques; çà et là, particulièrement autour des ouvertures cratériformes s'élèvent de petites collines, généralement en séries, et

(1) *Zeitschr. F. allg. Erdkunde*, t. 3, p. 114-116, Aug. 1854.

formées de ce sable et de cailloux : leur hauteur est de 100 à 150 pieds. Du côté du nord-ouest ce plateau se termine par une espèce de muraille qui forme la pointe la plus élevée de la montagne : cette muraille, très-abrupte près du sommet s'adoucit ensuite plus bas et paraît à l'œil être le reste de l'ancien cratère qui dans les temps reculés formait la cime entière de la montagne que de violentes éruptions ont détruite ou considérablement abaissée. Au pied escarpé de ce mur, commence une vallée dont le fond couvert de cendres volcaniques est déjà fourni d'une végétation délicieuse et qui dans les dernières périodes de calme paraît avoir été habitée. Quoiqu'elle soit peu reconnaissable, il est probable que c'est là la plus ancienne ouverture, le cratère primitif du volcan qui en présente trois aujourd'hui ouverts sur une ligne dirigée du nord-est au sud-ouest. La première, le *Papundonglua* (le vieux cratère) s'ouvre presque au centre du plateau. C'est un ovale irrégulier de 1,600 pieds de long sur 1,000 de large environ et de 340 pieds de profondeur au-dessous du bord le plus bas ; le long de la pente méridionale descend une arête de cendres : les parois de l'orifice sont abruptes et, comme toutes celles de la cime, couvertes de cendre et autres matières meubles, de pierres, de cailloux, de blocs et fragments de rochers ; l'eau de pluie rassemblée au fond y forme une espèce d'étang ; l'on n'y remarque plus aucune trace d'activité volcanique. Au sud-ouest, se trouve le *Papundong-Tenga* (le cratère du milieu), qu'un rempart ou cein-

ture de sable et de cendres environne de toutes parts excepté au côté nord-ouest, où un accès facile conduit à un trou de plus de 400 pieds de large et d'environ 120 pieds de profondeur, à parois escarpées comme celles du premier : mais il n'y a pas d'eau et dans beaucoup d'endroits, il s'en élève d'épais nuages de fumée. A l'ouest et tout près de ce cratère, dans la partie la plus basse du plateau s'ouvre le troisième soupirail, le *Papundong-Puti-Bongsu* où paraît concentrée la plus grande activité volcanique de la montagne. Au milieu d'un monticule de sable et de cendres, de forme arrondie, on aperçoit une ouverture, une espèce d'entonnoir de 1,200 pieds de large, et de 450 pieds de profondeur dont les bords supérieurs atteignent une altitude de 8,151 pieds, suivant Osthoff : le talus en est régulier, il se compose de sable et de cendres, mêlés de quelques pierres qui s'en détachent facilement et qui roulent jusqu'au fond. Muller l'a trouvé tout à fait sec, quoiqu'il eût plu assez longtemps peu avant sa visite. Toutes les pierres sont incrustées de soufre ; des fentes et des crevasses du fond et des parois s'élancent constamment d'épais nuages de vapeurs aqueuses et sulfureuses. Ce cratère paraît être celui où se sont concentrées les éruptions de la montagne. Toute la région au sud-ouest qui borne le pays des VI *Kotta*, porte encore les traces des ravages qu'il y a exercés. Les nuages de vapeurs, qui s'en élèvent ordinairement, s'en échappent doucement, il est vrai, et sans bruit ; mais de temps en temps, on entend dans l'in-

térieur de la montagne, de fortes détonations semblables à celles du tonnerre; quelquefois, quand elles sont plus violentes, elles sont suivies de colonnes de fumée qui paraissent incandescentes pendant la nuit et qui ne semblent pas retomber bien loin du sommet; il est rare que les pierres brûlantes retombent et roulent sur les flancs de la montagne. Cette activité continue est interrompue, mais rarement, par des paroxismes dans lesquels les pluies de cendres s'étendent à de grandes distances, telles que celle de juillet 1822 que De Prey a décrite, comme témoin oculaire, dans la vingt et unième partie de l'*Asiatic Journal.*

7° *Gunong-Pasaman*, mont Ophir des marins. Latitude 0° 5′ nord et longitude 99° 58′ est. C'est un volcan éteint ou au moins tranquille depuis longues années; il s'élève en forme de cône tronqué sur une série de terrasses superposées et atteint 2,164 toises (4,218 mètres) de hauteur ou même 4,225 mètres suivant d'autres. Par un temps clair, on peut l'apercevoir à une distance de 110 milles géographiques. Comme le Singallang il sert de point de reconnaissance aux marins (M. Berghaus et Landgrebe).

8° *Lubu-Radja.* Latitude 1° 24′ 50″ nord et longitude 99° 13′ 50″ est. C'est un ancien cratère ouvert dans le trachyte, au sommet d'un cône de forme élargie et irrégulière qui s'élève au milieu de l'Ober-Ankola. Il s'en détache, dans toutes les directions, des rameaux qui, avec les vallées qu'ils forment entre eux, donnent un caractère particulier à cette pro-

vince. Quoique cette montagne n'atteigne que 5,850 pieds de Paris (moins de 2,000 mètres), c'est la plus haute de toutes les terres de Batta. Le sommet est terminé par une véritable arête, une crête très-étroite, à peine assez large en certains endroits, pour qu'on puisse marcher dessus, courbée en forme de demi-lune dirigée de l'est-sud-est à l'ouest-nord-ouest, et ayant sa concavité tournée vers le sud. On y remarque une crevasse de quelques centaines de pieds de profondeur. Ses pentes sont très-abruptes, et même coupées verticalement en plusieurs endroits. En un mot, cette crête, formée de laves trachytiques paraît n'être qu'un reste de l'orle ou bourrelet d'un ancien volcan qui doit être éteint depuis des siècles.

A trois quarts de minute géographique, au sud-ouest, on remarque encore un autre reste d'ancien cratère.

Quoique la crête du Lubu-Radja ne soit qu'une arête étroite et aride et que ses flancs soient très-escarpés, il est couvert d'épaisses et sombres forêts où règne une humidité extraordinaire. Le docteur Junghuhn y a remarqué des traces d'éléphant à une altitude de 3,500 pieds (1,200 mètres environ), mais une petite espèce de tigre et le rhinocéros fréquentent les cimes les plus élevées.

9° *Dolok-Dsaut.* Latitude 1° 55′ nord et longitude 99° 15′ est. Il se trouve au centre de la province de même nom qu'il recouvre presque en entier de ses ramifications étroites et peu élevées. De quelque point des basses terres de Batta qu'on le regarde, il

se montre sous forme d'un cône tronqué dont les flancs sont découpés en arêtes longitudinales qui se prolongent au loin dans la plaine dont il occupe le centre. Le cratère qui se trouve au sommet est le seul indice apparent d'une activité depuis longtemps éteinte.

10° *Mertimpang*. Latitude 2° 5′ nord et longitude 98° 56′ est environ, dans la province de Silindong. Il a la forme d'un énorme cône tronqué, terminé en forme de cloche et composé presque entièrement d'un trachyte qui renferme beaueoup de fer magnétique. Sa hauteur approche, dit-on, de celle du pic d'Indrapour. De sa base se détachent de nombreuses arêtes couvertes de forêts et de cultures qui remplissent toute la vallée de Silindong. Quant à la composition géologique de cette région, on peut dire que, depuis la baie de Tapanulie, sur la côte occidentale, jusqu'au Dolock Mertimpang, elle est formée d'un granit qu'ont percé de nombreux filons basaltiques et qu'ont recouvert, en plusieurs endroits, des couches d'un grès dont l'âge n'a pas encore été déterminé. Ce granit est amphibolique, le mica y fait défaut presque partout; mais le quartz s'y montre en gros cristaux et le feldspath en forme la pâte avec les cristaux noirs d'hornblende. Le basalte ne s'y montre que dans des endroits très-peu étendus.

On ne sait rien des éruptions de ce volcan. Les sources chaudes (100° F.), qui sourdent à son pied du côté du sud-ouest et qui exhalent une forte

odeur d'acide sulfhydrique, peuvent être considérées comme les derniers vestiges de son activité volcanique, affaiblie depuis des siècles.

11° *Seret-Berapi*, lat. 0° 44′ nord et long. 99° 39′ est, au sud de Payabunga et à peu près sous le même parallèle que Sidoadoa. On lui a attribué autrefois une hauteur fabuleuse, 12,200 pieds que Junghuhn réduit à 5,500. De Buch dit qu'il s'en échappe encore de la fumée. Osthoff le décrit comme un cratère, dans lequel les indigènes recueillent du soufre. Les coulées de lave, l'obsidienne et les pierres ponces ne se rencontrent que rarement et sur une petite échelle dans la vallée de Tiglabas où se trouve le Seret-Berapi. Au nord et à l'est (1) est le Berapi qui est lié au *Gunung Kasumbra* (plus exactement Kassumba ou Sago) auquel Raffles (qui l'a découvert en 1818) attribue une hauteur de 14,080 pieds de Paris; mais Junghuhn l'a réduite à moins de 5,000. Le sommet de ce Gunong-Kasumbra ne présente aucune ouverture. Nous en avons déjà parlé à l'article du Merapi, d'après M. Berghaus.

12° *Batu-gapit* (?). M. Landgrebe le cite d'après Berghaus qui écrit Botogapit et dit seulement: « Le Botogapit ou Gunong-Allas est situé par 3° 42′ lat. nord, à l'ouest de Delhi, dans la chaîne orientale de la province d'Allas. Il est peu connu. Marsden, qui l'a marqué sur sa carte de Sumatra, ne l'a pas décrit. » Landgrebe ajoute qu'il s'élève à 6,000 p.

(1) *Nordwaerts und ostwaerts ist der Berapi mit dem Gunong Kasumbra verbunden.* (Landgrebe, *loc. cit.*, p. 337.)

(environ 2,000 mètres) de hauteur, près des sources de Bulu-tjina. Suivant Rademacher, les indigènes retireraient du soufre de cette montagne de nature encore problématique.

13° L'*Elephantberg* (mont de l'Éléphant) ou *Friar's hood* (capuchon du moine) appartient encore (?) à la catégorie des montagnes ignivomes. Il est situé à l'extrémité nord-ouest de l'île par lat. 5° 7' nord et long. 94° 38' est, près de Samalanga. Ses cratères volcaniques sont encore regardés comme douteux, comme ceux du précédent et ceux du suivant.

14° Le *Goldberg* (?). Il a été vu par Dampier qui l'a représenté comme étant un volcan. On n'en cite aucune éruption.

De ces quatorze volcans les cinq premiers sont seuls encore actifs aujourd'hui.

Aucune des petites îles qui environnent Sumatra ne paraît renfermer de volcan. Cependant, Ramusio en cite une sous le nom de *Nucopora* comme brûlant continuellement. Elle a été vue en 1519 ou 1520. « Passata un' isola piccola, che si chiama Nucopora, che ha nel mezzo un fuoco ch' arde di continuo (1). »

Le 11 décembre 1605, Ét. Van Der Hagen vit aussi cette île. « Vers dix heures du matin, dit-il, on découvrit de dessus la hune l'île de Lasapara que les Malais nomment Nussepari, qui nous demeurait au nord-nord-est aussi bien que l'île de

(1) Odoardo Barbosa dans Ramusio, 1er vol. et 3e ediz. delle Navigationi et Viaggi, fol. 319. Venetia, 1563, 3 vol. in-fol°.

Banca. A midi, on fut par la hauteur de 2° 20′ (1). »

Le 3 mars 1788, Dixon vit une île qu'il nomme Lusepara. Mais il n'en fixe pas la position et n'y mentionne aucun phénomène volcanique (2).

Ce nom ou un nom à peu près semblable se retrouve fréquemment dans les relations de voyages, mais sans données qui permettent d'en fixer la position que je trouve pourtant dans de Siebold :

« Lucipara, dit-il, gît par 3° 13′ latitude sud et 103° 50′ longitude est. Elle s'étend du sud au nord dans une longueur d'environ 1 lieue marine. A l'une de ses extrémités, elle se termine par une colline, et à l'autre par un promontoire ; d'épais buissons la couvrent et l'accès en est défendu par une ceinture de rochers. Elle est inhabitée (3). »

Il n'y signale non plus aucun volcân. Cependant le nom seul peut faire supposer que ce que dit Ramusio de l'île Nucopora, évidemment la même que Lucipara, n'est pas dénué de fondement. Mais est-il rationnel de la rattacher au groupe des îles qui environnent Sumatra ? C'est ce que semble permettre le passage cité de Van der Hagen qui la rapproche de Banca.

(1) *Recueil des voyages qui ont servi à l'établissement et aux progrès de la Compagnie des Indes orientales*, t. V, p. 116, Rouen, 1725, 10 vol. in-12.

(2) *Voyage autour du Monde*, t. II, p. 219. Paris, 1789, 2 vol. in-8.

(3) Ph. Fr. de Siebold, *Voyage au Japon*, édition française, rédigée par MM. A. de Montry et E. Fraissinet, t. I, p. 11. Paris, 1838, in-8°.

RÉSUMÉ GÉOGRAPHIQUE

DU VOYAGE DE M. TH. DE HEUGLIN

SUR

LA COTE ORIENTALE D'AFRIQUE

EN 1857 (1).

PREMIÈRE PARTIE.

EXPLORATION DE LA COTE OCCIDENTALE DE LA MER ROUGE.

Le nom de M. Th. De Heuglin, consul général d'Autriche dans l'Afrique centrale, déjà connu des géographes par son exploration du pays des Habab, du cours du Mareb et du désert du Bahiouda, reparaît aujourd'hui en tête d'une relation pleine d'intérêt dans laquelle il conduit ses lecteurs sur le littoral de la mer Rouge, depuis Qosseïr jusqu'au détroit de Bab-el-Mandeb, et ensuite sur la côte occupée par les Somâli : excursion qui ne comprend pas moins de 14 degrés de latitude et un peu plus

(1) La relation de ce voyage se trouve insérée en entier dans les *Mittheilungen geogr.* de l'établissement géographique de Gotha, 1860, n[os] 9 et 11. Elle est accompagnée de deux belles cartes dont on doit la rédaction au D[r] Aug. Petermann.

de 12 de longitude. Dans ce long intervalle il n'est guère de points qui aient échappé à ses laborieuses investigations. Indépendamment de la situation astronomique, des gisements et des altitudes dont la détermination paraît avoir été de sa part autant d'objets d'un examen consciencieux et d'un calcul scrupuleux, la géologie, l'ethnographie, l'histoire naturelle ne sont point demeurées étrangères à ses recherches, et l'archéologie, qui, dans ces contrées historiques, trouve sans cesse à s'alimenter par de continuelles découvertes, a fourni à M. de Heuglin matière à des remarques curieuses dont l'un des principaux résultats est quelquefois de soulever un coin du voile qui enveloppe en partie la géographie de Ptolémée, de Pline, etc. Tout en conservant les noms donnés par les Européens à plusieurs des lieux qu'il a visités, il s'est attaché à faire connaître avant tout les dénominations arabes et à rétablir l'orthographe exacte de celles qui se trouvent configurées d'une manière incorrecte sur la plupart de nos cartes.

Combien cette excursion de M. de Heuglin fait regretter qu'il n'ait pas pu entreprendre un périple complet du golfe Arabique : nul doute qu'exécuté sur le même plan auquel il s'est montré si constamment fidèle il n'eût fourni des documents infiniment précieux pour la construction d'une carte de la mer Rouge qui n'eût rien laissé à désirer.

Du Caire à Qosséïr.

Obligé de se transporter à diverses reprises du lieu de sa résidence officielle dans la capitale de l'Égypte pour les affaires de son consulat, M. de Heuglin qui, ayant toujours suivi le cours du Nil pour se rendre au Caire, effectuait habituellement son retour à Khartoum en remontant le même fleuve, voulut, en 1857, visiter les côtes de la mer Rouge, et dès lors il se borna à naviguer sur le Nil jusqu'à Qéneh, afin de traverser ensuite la partie du désert qui se trouve entre cette ville et Qosseïr. Avant de pénétrer dans ces solitudes que Rochet d'Héricourt avait parcourues, en 1842, dans son second voyage au Choa, M. de Heuglin fit une pause à Siout, l'ancienne *Lycopolis*, remarquable par ses catacombes remplies de momies dont le plus grand nombre appartiennent au *canis variegatus*, espèce de loup que l'on rencontre encore en Égypte : coïncidence assez frappante avec le nom que portait cette ville dans l'antiquité. Aujourd'hui Siout est devenue une station importante pour le commerce du Dar-Four, depuis que le sultan de ce pays a cru son indépendance compromise par les envahissements des Turcs dans le Soudan oriental : ce qui l'a déterminé à cesser toute relation avec le Kordofan, la Nubie, etc., où passait autrefois la caravane des Fourains dont les importations consistent en esclaves, ivoire, plumes d'autruche, gomme arabique, tamarin, natron, chameaux, et un peu de poudre d'or. Les marchan-

dises exportées en retour sont du coton manufacturé, du drap rouge, des tapis fabriqués à Siout même, des selles et des brides brodées, des peaux de couleur, des lames de sabre, des fusils, de la poudre, des conteries de Venise, de l'ambre jaune, etc. Siout possède un bazar bien fourni et l'industrie céramique y est exercée avec un rare degré de perfection.

A la base du Djebel Achrát, près de Menchieh, sur la rive orientale du Nil, se trouvent des ruines considérables qui s'étendent jusqu'à environ un quart de mille dans le nord, et où s'éleva sans doute une ville importante, construite, à ce qu'il paraît, en briques crues et durcies à l'air; mais, sauf quelques fragments de granit rose et une dalle couverte d'hiéroglyphes, rien ne saurait rappeler ce qu'elle fut jadis, ni même le nom qu'elle portait.

Après avoir payé successivement son tribut d'admiration aux temples d'Osiris et de Ramsès II, aux restes de Tpourane et aux édifices si renommés de Dendera, notre voyageur arriva à Qéneh où il quitta les bords du Nil pour s'enfoncer dans le désert à l'est, laissant à sa droite la petite ville de Qouft, l'ancienne Koptos. Egeita (le Laghittah de Rochet d'Héricourt), misérable village d'une demi-douzaine de huttes à moitié en ruines, par lequel il passa, et où il observa deux tours de télégraphe en partie renversées, que Méhémet Ali avait fait construire pour son expédition en Arabie, fut le premier *hydreum*, portant le même nom (Eghayta),

des Ptolémées et des Romains sur la route de Koptos à Philoteras (le vieux Qosseïr). L'eau des citernes de ce lieu est détestable, et les deux familles Ababdeh qui l'habitent sont dans la plus extrême indigence.

Aux montagnes calcaires, entre lesquelles passait la route jusqu'ici, succéda une large vallée sablonneuse flanquée à droite et à gauche d'autres montagnes groupées, aux formes pittoresques, et composées de porphyre et de brèche bariolée de couleurs différentes, qui furent exploitées dans les temps anciens. Il s'y rencontre un sarcophage colossal ainsi que des inscriptions hiéroglyphiques avec le nom des rois de Perse et de quelques princes éthiopiens (entr'autres celui de la reine Ameniritis) que l'on voit bien rarement sur les monuments égyptiens.

Vers la moitié du chemin du Nil à la mer se trouve Hammamát(1)(les bains) où sont quelques puits dont l'eau est très-mauvaise. Bientôt, lorsqu'on est sorti de gorges resserrées, on rencontre un autre puits nommé El-Sitt (le Sedeh de Rochet d'Héricourt); viennent ensuite d'autres *hydreum*, formant autant de stations pour les caravanes, et désignées par les Arabes sous le nom générique d'Okellet, telles que l'Okellet-Seka (l'hôtellerie bleue), etc. Près des citernes de Seále Solimán, dont l'eau n'est pas même bonne pour les chameaux, se sont fixés quelques misérables Ababdeh. Ici l'on remarque une grande

(1) Rochet-d'Héricourt donne quelques détails descriptifs sur le plus remarquable de ces puits.

chaîne de hauteurs composées de calcaire blanc dont les couches se dirigent dans le sens de la mer Rouge et lui sont parallèles. A l'est-sud-est on voit l'Okellet nasára (la station des chrétiens), *hydreum* de 80 pas de longueur dont les murs ont 10 pieds de haut. On y pénètre par trois escaliers et le petit édifice est entouré d'un fossé. Le fond des vallées, à partir de cet endroit, est un grès très-siliceux, couleur de rouille, et quant aux grandes chaînes de montagnes qui règnent aux environs, elles sont évidemment de formation primitive. Au petit poste de Béda ou El-Beda (les Blancs) on touche aux montagnes calcaires voisines de Seále Solimán, qui accusent une nouvelle formation de ce même élément : la pierre est presque blanche, très-friable et contient quantité de pétrifications et de coquillages fossiles, tous appartenant à la faune actuelle de la mer Rouge. Un peu plus loin le khor (torrent) d'A'mbadji que Rochet appelle improprement *Ambegea*, coule à l'est-nord-est vers Qosseïr, mais il ne tarde pas à s'ensabler. La pente du terrain jusqu'à la mer est presque insensible. Le sol est accidenté d'une manière peu régulière, souvent sillonné de torrents, pierreux et stérile. Enfin l'on arrive à Qosseïr ou Qosseier, le seul centre de population fixe sur la côte occidentale de la mer Rouge qui appartienne à l'Égypte.

Cette ville est située sur une baie assez bien abritée au nord et au sud, par les 26° 7′ de latitude nord, et peut contenir 3,000 habitants, Égyptiens et Ara-

bes du Hedjáz, qui se livrent au commerce, à la navigation et à la pêche, et possèdent environ trente bâtiments. La ville est régulièrement bâtie; ses maisons sont blanchies pour la plupart; ses rues, en petit nombre, sont propres, et l'on y voit un grand nombre de petits bazars, ainsi qu'un quai et un môle en bois d'envion 180 pas de longueur. Ses principaux édifices sont un très-bel hôtel du gouvernement, érigé par Méhémet-Ali, et situé immédiatement auprès du môle; la douane, un magasin de grains (en arabe Chouna) qui appartient aussi au gouvernement, deux mosquées avec de petits minarêts et une forteresse munie de petits bastions armés d'une douzaine de canons rouillés et la plupart sans affûts. Ce fort, dont M. de Heuglin attribue la construction aux Français, aurait eu pour fondateur Sélim Ier, suivant Rochet d'Héricourt. Au milieu du fort est une mauvaise citerne dont l'eau n'est pas potable. Comme Qosseïr n'est pas éloigné du Nil et que la route des caravanes de la Haute-Égypte y aboutit, il s'y fait quelque commerce et sa position facilite surtout les relations des pèlerins entre l'Égypte et les environs de la Mecque. C'est aussi par Qosseïr que passent les grains dont la vallée du Nil pourvoit une partie notable du Hedjáz. L'eau, qu'on est obligé d'y faire apporter des montagnes par des Bédouins, y est extrêmement chère sans en être meilleure, et les vivres y sont également rares et d'un prix fort élevé.

Les environs immédiats de Qosseïr se recomman-

dent d'une manière spéciale à l'attention du naturaliste, principalement par leur végétation et leur faune sous-marines. Vers le promontoire méridional de la baie règnent de grands bancs de coraux (en arabe *Châab*) dont les nombreux interstices permettent d'apercevoir au milieu d'une eau aussi profonde que limpide des poissons de formes, de dimensions et de couleurs variées, des mollusques, des fucus et des algues fixés aux tiges arborescentes et aux myriades de branches des coraux qui s'étendent à la surface comme autant de parasols. Là vient s'offrir aux regards de l'observateur le plus magnifique palais de cristal, tout un monde nouveau de vie et d'activité, dont les colonnes gigantesques et les dômes, aussi anciens que la mer elle-même, se développent et se multiplient sans qu'aucun obstacle possible arrête leurs progrès, remplissent les inégalités de la côte, font rétrograder en quelque sorte des villes maritimes déjà éloignées aujourd'hui de plusieurs milles de la plage, donnent naissance a des îles nouvelles, et, en se joignant aux autres récifs de coraux jusqu'ici inexplorés dont la gradation ascensionnelle envahit tout le littoral, finiront, ce qui demandera néanmoins plusieurs siècles, par combler et faire disparaître complétement la grande crevasse volcanique qui sépare l'Afrique de l'Asie. Il paraît qu'à une époque qui ne peut être antérieure aux temps historiques, ou même peu de temps après la sortie des Israélites de l'Égypte, une fissure longue d'environ 30 milles anglais, qui formait

l'extrémité la plus septentrionale de la mer Rouge et la continuation du golfe de Suez jusqu'aux lacs salés, a disparu; car on n'ignore pas qu'*Heroopolis* était située sur ce golfe et tout près de la mer. Or nous rencontrons aujourd'hui ses ruines à peu près au milieu de l'isthme (1). Du temps des Ptolémées fut fondée, au nord du site qu'occupe Suez aujourd'hui, la ville maritime d'*Arsinoe* qu'il fallut aussi abandonner à cause de l'exhaussement du sol ou de l'envahissement progressif des coraux. Il ne tarda pas à en être de même successivement de *Clysma* et de *Kolzum*, et finalement à force d'empiétements continuels vers le sud, le port de Suez, depuis longtemps inutile et qui le deviendra davantage encore par le percement de l'isthme au moyen duquel doivent s'ouvrir une route maritime en ligne droite et de nouvelles relations avec l'Inde, l'Australie et l'Afrique orientale, sera transféré au ras Atéga, hâvre situé à 5 ou 6 milles plus au sud. Le nom que donnent aujourd'hui les Arabes à la mer Rouge est *Bahr-Qolsoûm*, *Bahr-Ahmar*, ou *Bahr-el-âhmar* (littéralement: la *mer Rouge*); celui qu'ils donnent au golfe de Suez est *Bahr-Soûes*; ils appellent le golfe Elanitique *Bahr-Akaba*: la côte africaine *Bahr-Adjam*, et la côte d'Arabie, *Bahr-Arab*.

(1) Ce motif ne serait pas admissible, si, suivant Ptolémée, Héroopolis se trouvait sur le *Trajanus amnis* qui n'était autre que le canal creusé par le roi Nécos, ou Néchao, et qui venait aboutir aux lacs Salés. Mais d'un autre côté Pline dit qu'Héroum (Héroopolis) était situé sur les rives du golfe appelé Æant par les Arabes: deux assertions peut-être moins inconciliables qu'elles ne le paraissent. D***.

A 4 milles et demi au nord-nord-ouest de Qosseïr sont le port et les ruines du Vieux-Qosseïr (Qosseïr-el-Djedímeh). Sur le bord de la mer, entre ces deux places, sont des dunes et des collines sablonneuses avec des débris de coquillages et de calcaire marin; les hauteurs qui courent parallèlement à la plage se composent de chaux, de grès et de montagnes primitives. Le Vieux-Qosseïr, anciennement *Philoteras*, est situé sur une baie ouverte au nord-est, environnée des deux côtés de récifs de corail et qui est devenue même trop étroite et trop exiguë pour recevoir des embarcations arabes. Elle est d'ailleurs très-profonde. La ville est tellement ruinée qu'il serait impossible d'en reconnaître le plan. Il n'y reste pas la moindre trace d'inscriptions, de colonnes, etc.

A 20 milles au nord de Qosseïr, on voit les restes d'une ancienne colonie égyptienne avec des inscriptions du temps d'Amenehmc II : ce lieu porte le nom de Wadi-Djasoús. D'autres ruines, avec des sources d'eau potable, se trouvent à Om-Hoëtát dans les montagnes, au pied du Djebel-Nogára, près d'un excellent port situé dans l'île de Safádjeh; mais elles accusent une époque récente; on en rencontre de plus anciennes près du ras (cap) Abou-Châr, qui sont peut-être celles de l'antique *Myos-Hormos* (27° 21′ de latit. nord).

De Qosseïr à Saouakin.

Le premier mirza (port), après Qosseïr, où entra M. de Heuglin, fut celui d'El-Chouna (25° 27′ de lat. nord) que les coraux rétrécissent de plus en plus. Tout auprès du rivage sont amoncelés des décombres de calcaire madréporique au milieu desquels on distingue les restes d'un édifice rectangulaire, des tessons de vaisselle de terre, etc. Au delà de ces ruines, celles peut-être du *Leucos portus* des anciens, s'amassent quelquefois des eaux de pluie dans une vallée qui descend des montagnes et où se montre une faible végétation. Dans la grande carte de Moresby, remarque notre voyageur, il n'est nullement question de Chouna, qui est à 4 ou 5 milles au sud de Mirza-Mobárak indiqué par erreur sur cette même carte sous le nom de M. Mombarak.

Notre voyageur passa devant le ras Chagra; le Djebel-Rosás (montagne de plomb) exploité par les anciens et faisant partie de hauteurs qui suivent la côte à 5 ou 6 milles du rivage; le Djebel-Sobára, au pied duquel gisent des débris intéressants d'édifices antiques, d'anciens puits et des carrières de pierres; puis il entra dans le petit port de Wadi-Noukeri, près des ruines de l'ancienne Nechesia et un peu au sud du ras Toundeba, sous le 24° 55′ de lat. nord. On y voit encore les traces de deux grands édifices et d'un phare. Quelques Ababdeh habitent ce Wadi où végètent des tamariscs et des salicores. Nous mentionnerons ensuite le chaab et la belle

vallée de Ghadíreh remplie d'une végétation abondante; le Wadi-Djemál et l'île (Djezíret) du même nom entourée de récifs; les *cherm* (ancrages) de Chéh et Om-el-Abás; le Djebel-Hámada dont l'altitude est de 5 à 6,000 pieds (sans doute le Djebel-Vlaki des cartes); le cherm d'Abou-Ghousoún, port bien abrité; le ras Golhán, près duquel surgissent du sein des écueils cinq îles corallines, et dont les vallées du voisinage laissent apercevoir un peu plus de végétation, le Wadi-el-Hémmah où la chaîne de montagnes, parallèle à la côte, prend sa direction plus au sud-ouest; le ras Benáss, l'ancien *Lepte extrema*, langue de terre longue de 7 milles, entre laquelle et le continent, vers le sud, est le grand golfe de *Berenice troglodytica*, appelé par les Arabes Om-el-Katef, large de 15 milles, abrité des vents du sud et dont le fond justifie encore de nos jours le nom de *Sinus immundus* que lui donnaient les anciens. A 3 milles et demi sud-sud-est est située la petite île coralline de Djezíret-el-ras, nommée *Macour* sur la carte de Moresby. Le ras Benáss porte sur d'anciennes cartes le nom de *ras-el-Amf*, et sur celle de Moresby celui de ras Azi. A 27 milles au sud-est, est une grande île de roche dont la nature volcanique fait exception à la constitution généralement madréporique de ces côtes : elle forme un pic de 7 à 800 pieds de hauteur; les indigènes l'appellent Djebel-Sebergíd, et les cartes anglaises St John : c'est probablement l'île Serpentine, ou Οφιώδης de Strabon.

Sur la rive ouest du golfe, près des ruines de Bérénice, est un lieu appelé Sikét-Djébeli (Sikét méridional), ou Siketát, auquel on ajoute la désignation d'El-Sogheïr pour le distinguer de l'ancienne ville de Senskít dont les ruines qui occupent la base du Djebel Sobára, à 36 milles plus avant dans l'intérieur, portent le même nom. Siketát est situé au 28°55′40″ de lat. nord et au 33° 10′ de long. est de Paris. Quant à Senskít, cette ville était célèbre par ses mines d'émeraudes et d'aigues marines, et il n'est guère permis de douter que ces mines aient fourni la matière de la statue d'Osiris, haute d'environ un pied, que l'on voit au musée de Paris, et celle d'un Horus dans une fleur de lotus qui se trouve au cabinet d'antiques de Vienne. Bérénice, simple station commerciale, ne doit pas être antérieure au temps des Ptolémées; sa fondation est attribuée à Ptolémée II, Philadelphe, qui l'aurait bâtie en l'honneur de sa mère, femme de Ptolémée Soter I, et l'étendue des ruines de cet ancien *emporium* qui couvrent un petit côteau, tout près de la plage, sur la rive ouest du golfe, donne lieu de penser que cette ville a dû être très-grande. On y voit un temple enseveli dans les sables, aux environs duquel M. de Heuglin a découvert des clous de cuivre, des restes de statuettes en bronze, des monnaies romaines, un sistre en quartz, des fragments de béryl brut et une quantité de vases de terre, ainsi que plusieurs articles de vaisselle en verre. Dans le pays montueux voisin, demeurent un assez grand nombre de familles Abab-

deh avec leurs chèvres, leurs moutons et leurs chameaux. Cette tribu nomade habite les montagnes entre Suez et le Djebel-Ferajeh, à environ 15 milles d'ici où commence la grande tribu des Bischarins qui s'étend au sud jusqu'à la province de Saouakin. Il y avait anciennement un chemin qui conduisait, en passant devant neuf *hydreum*, de Bérénice à Diospolis et à Koptos sur le Nil. Il est présumable qu'Isis était adorée dans le temple de la première de ces villes, ou du moins à Senskít; car M. de Heuglin vit sur des inscriptions à Philœ et dans les carrières près d'Assouan qu'on y faisait mention d'une *Isis de Senskit*.

En avançant vers le sud, à 6 ou 8 milles de la plage, cinq ou six sommets d'une forme singulière distinguent le Djebel Ferajeh, ou Djebel Ferájed, dont l'altitude est de 4 à 5,000 pieds, et qui est situé aux environs du tropique. C'est sans doute la montagne désignée par les anciens géographes sous le nom de *Pentadactylus mons.* Plus loin le cherm appelé Hel-el-Madfa paraît être le même que le Mirza-el-Chaab de la carte de Moresby. Le voyageur repose ses yeux, fatigués de la vue du désert et de l'aridité, sur les beaux chora et les nombreuses espèces de végétaux, entre autres un laurier (*Avicennia tomentosa*), qui embellissent les environs.

Ayant laissé les petites îles de Seál sur sa gauche et le ras Fathma, où se trouve le port de Gota, tandis que le continent voisin offrait un aspect monotone et paraissait peuplé d'autruches, notre voya-

geur, après avoir vu des plongeurs occupés à la pêche des perles et de la nacre, se trouva rapproché du Djebel-Elba, ou Elaba, le *Prionotus mons* de Ptolémée, dont le pic le plus élevé a plus de 6,000 pieds. Tout près du rivage est la petite île de Djeziret-Elba, puis une presqu'île qui renferme le port d'Eleï, ou Heleïb, situé au 22° 15′ de lat. nord : c'est le ras Jousreel de Moresby. Là vient déboucher le Wadi du même nom dont les eaux sont abondantes ; il prend naissance au pied du Djebel-Elba qui s'étend au sud jusqu'au ras Raouaï. Déjà commence à s'y manifester la végétation des contrées méridionales, et M. de Heuglin y vit le *mimosa samra*, le tondoul, une jolie malvacée, ainsi que de robustes graminées. Les Bischarins, dont plusieurs familles demeurent dans cette vallée, et auxquels il ne serait pas très-prudent de se fier, fuient les étrangers, au point même qu'il est assez difficile d'apercevoir leurs tentes. Ces nomades sont mahométans sans être rigoristes ; leur langue est toute différente de l'arabe et se rapproche plutôt du berbère. Ils n'ont d'autre occupation que l'élève des bestiaux et la chasse ; le luxe et le confortable leur sont inconnus. Un lambeau de toile dont ils se ceignent les reins est leur unique vêtement. Leurs cheveux, dont les ciseaux n'approchent jamais, font l'effet d'une énorme perruque le plus souvent enduite de graisse. Quant à la couleur, aux formes et à la physionomie, les Bischarins ressemblent parfaitement aux Barberins du Nil ; ils sont aussi forts et aussi nerveux ;

mais ils n'ont pas un air aussi agréable. Leurs armes sont des javelines ou des massues, et surtout une espèce de dague à deux lames, large de douze à quinze lignes, recourbée en devant comme nos serpettes. Ce poignard se nomme *djambieh*, se porte à gauche dans une ceinture de cuir de deux à trois pouces de large et fabriquée avec des boucles laiton. Ces enfants de la nature ne connaissent point l'argent. Les embarcations qui atterrissent ici leur apportent, à titre de présents, et comme objets d'échange, du tabac, des dattes, de l'orge, du coton manufacturé, etc., pour obtenir la permission de se ravitailler chez eux. On voit aussi sur ce point de la côte les restes d'un ancien établissement dont la situation s'accorde avec la Chersonèse de Ptolémée.

A partir de ce lieu les montagnes s'éloignent légèrement de la plage, le pays est sillonné d'une multitude de wadis, encombrés de broussailles, qui viennent se jeter dans un cherm où se trouvent en quantité des coraux, des coquillages et des poissons.

Les principaux cherms, entre le port d'Eleï et le ras Raouaï, sont du nord au sud : Charár, Goubeten, Abou-Qát, Abou-Néhleh, ou Nehál, Abou-Chora, Abou-Dátêh, Chaab très-grand et très-profond, Abou-Amámeh, Abou-Djezeîreh et Abou-Bichbich, ou Michmich. Un peu au sud d'Abou-Nehál, à 3 milles du rivage, est une éminence conique qui paraît couverte des débris d'une espèce de fortification. Un examen attentif de ces environs pourrait bien faire rencontrer quelques vestiges de

Berenice Panchrysos, ville maritime située sous cette latitude au pied du Djebel-Elba sur le chemin qui mène aux mines d'or (1); mais M. de Heuglin ne put obtenir de renseignements, ni sur les ruines indiquées à cet endroit sur la carte d'Égypte et d'Arabie de Berghaus, ni sur les monuments d'Erát ou Farát.

Le ras Raouaï (cap Calmez des cartes), situé au 21° de lat. nord, fait l'extrémité d'une langue de terre basse et sablonneuse au sud-ouest de laquelle est la baie du même nom qui s'avance dans l'intérieur jusqu'à 15 milles, et qui est profonde de 5 à 7 brasses. A environ 10 milles anglais au sud du cap sont les deux îles rocheuses de Makaour; et, dans la baie de Raouaï, quelques ports entièrement fermés dont le principal, qui est fort étendu et très-profond, se nomme Mirza-Dóngola (et non Mirza-Dohona comme on le voit sur la carte de Moresby). Dans un wadi, près de Mirza Dongola, est une petite station militaire et un bureau de douane avec de bons puits. C'est ici la limite septentrionale de la province de Saouakin. Il y a quelques habitants et la végétation s'y améliore.

Du ras Raouaï à Saouakin, notre voyageur eut d'abord une vue éloignée du Djebel-Sotérba, ou Sotirba, qui dépend peut-être du Djebel-Elba, et dont l'altitude est de 4,000 pieds; puis il entra successivement dans les ports de Mirza-Sáláq, qui est très-

(1) Salt place *Berenice Panchrysos* à Makouar, 1° 13' plus au sud.

vaste; de Mirza-Derour; Mirza-Araïka; Mirza-Fédja; Mirza-Cheick-Barghoud et Mirza-Ata.

Le port de Saouakin, situé au 19° 8′ de lat. nord et au 35° 4′ de long. est de Paris, est formé par un canal de 500 pas de largeur conduisant dans un bassin qui s'élargit de l'ouest au sud-ouest et où se trouvent deux grandes îles sur la plus méridionale desquelles est bâtie la ville. Le canal a 4 à 6 brasses de profondeur, et le port est absolument à l'abri de tous les vents, mais trop étroit pour de grands bâtiments. Au sud-est, au sud-ouest et à l'ouest de l'île, le rivage voisin du continent est entièrement occupé par le grand village de Guêf. L'île septentrionale ne renferme uniquement que deux tombeaux de cheicks. Saouakin est la capitale de la province turque du même nom, qui dépend du gouvernement général du Hedjáz et s'étend 80 milles en longueur du ras Raouaï au ras Aqiq, sur 20 milles au plus de largeur. Les aborigènes sont des tribus nomades éthiopiennes, qui se désignent elles-mêmes par le nom générique de Bedjaouieh, dérivé peut-être de celui de la province de Bedja qui figure dans l'inscription d'Axum. Leur langue est celle des Bischarins dont plusieurs divisions habitent Guêf. Les autres habitants de Saouakin sont des Turcs, des Hedármeh (venus de l'Hadramaut), des Berbers, des Arabes du Hedjáz et des Égyptiens. Tous ces étrangers demeurent dans des maisons élevées, solides et propres, tandis que les habitations des indigènes ne sont que de simples chaumières. La ville

de Saouakin, y compris Guêf, contient à peu près 6 à 8,000 habitants. Le *moudirie*, où réside le gouverneur, est un édifice d'une assez belle apparence. Saouakin possède en outre une douane, quelques mosquées, un fort armé de deux canons, un bazar en pierre et plusieurs belles maisons. Guêf, beaucoup plus grand que la ville, a aussi plusieurs mosquées, de vastes bazars et des forges. Saouakin est une ville fort ancienne; c'est aujourd'hui une place importante par son commerce, quoiqu'elle ait perdu sous ce rapport depuis que les Turcs se sont emparé de la Nubie, de Sennâr, du Kordofan, et surtout par suite de la destruction de Chendi; elle se relève cependant un peu maintenant. Ses revenus se bornent à ceux de la douane qui, depuis dix ans, se sont élevés de 800 bourses à 1,500.

A moins de 10 milles au sud-sud-est de Saouakin, sont deux grands et excellents ports : Mirza-Haïdoúb et Mirza-Hadou, surtout le premier, dans lesquels déjà plusieurs fois ont mis à l'ancre de grands bâtiments européens.

Le climat de Saouakin est de beaucoup préférable à celui du Hedjáz. L'air y est très-sec et la température moyenne est de 30 à 31° de Réaumur.

De Saouakin à Massaoua.

Entre Mirza-Cheik-Saad et un grand banc de récifs appelé Chebouk, M. de Heuglin vit plonger un balénoptère qu'on appelle ici *betán*. Ces animaux, qui peuvent avoir au moins 40 pieds de longueur,

se montrent fréquemment dans la moitié septentrionale de la mer Rouge; plus souvent encore dans l'archipel de Dahlák et le golfe d'Aden. Les pêcheurs n'osent pas l'attaquer; mais lorsqu'un cadavre de ces cétacés est rejeté sur la plage, on en extrait une huile qui rapporte un grand bénéfice. On trouve aussi communément dans cette mer des masses coniques d'huile coagulée qu'on croit provenir de ces wahals et qui circulent dans le commerce sous le nom de *chachm-el-betán* (graisse de wahal) : on s'en sert pour calfater les petites embarcations et elle exhale une odeur très-désagréable.

Au ras Mogdám (ras Mugda de Moresby), notre voyageur fut accueilli par un violent samoúm. Dans cette partie de l'Afrique il vient ordinairement de l'ouest. Le nom qu'on lui donne est *Houroùr*, mot tiré de *har*, chaleur, et il souffle avec force à l'époque des pluies d'été du Soudan qui rarement atteignent le littoral. Des nuages d'un jaune ferrugineux roulent ensuite du haut des montagnes et enveloppent la plage et la mer à plusieurs milles de distance d'un épais brouillard de sable.

A une demi-journée de Mirza-Tokar, ou Krinkaba (le Trinkaba de Moresby), voisin du ras Mogdám, est situé le poste de Tókar qui sert de station pour percevoir les droits et garder la route de caravanes qui mène au Soudan oriental (Kassala, Kedaref, etc.). On y cultive du dourrah et il s'y trouve de bons puits.

Une plage uniforme conduit au ras Azís (18° 28' et

18°24', suivant Salt, de lat. nord), cap plat et bas, dont les approches sont nuisibles à la navigation à cause des vents qui y règnent, et qui contribue à former une grande baie terminée au sud par une étroite langue de terre qui se prolonge jusqu'à 10 milles à l'est. Son extrémité se nomme ras Chaqáb, et la baie, qui n'a point de nom chez les indigènes, est le port Mornington des Anglais. Au nord-ouest du Ras Chaqáb sont les trois petites îles corallines d'Amára, ou Amarát. Au sud et au sud-ouest du port sont les belles montagnes d'Aqíq dont les vallées abondent en eau et en pâturages. Tout ce pays est habité par un grand nombre d'Habab. M. de Heuglin observa dans ces parages le *sterna senegalensis*, le *sterna hirundo* d'Europe, le *sterna affinis* de Rüppell, le *larus Hemprichii* et le *pandion haliaëtos* de Linnée.

La grande baie d'Aqíq, ou Badoúr-Aqíq, au milieu de laquelle se trouve l'île habitée du même nom, qui est élevée de 30 pieds au-dessus de la mer, et est couverte de mimosas et d'une espèce d'euphorbe semblable à un cactier, permit au voyageur d'y jeter l'ancre. Sur la rive sud de cette baie est l'ancien môle de Badoúr avec une soixantaine de huttes occupées par des Beni-Amer que font subsister l'entretien des bestiaux, la pêche, l'huile de wahal qu'ils recueillent, la nacre, etc., ainsi que leur commerce avec les montagnards. Il y a aussi quelques marchands de Massaoua.

A l'ouest de Badoúr est une chaîne de montagnes

appelée Djebel-Fidfidjo ; et à un quart d'heure de chemin au nord-est sont des citernes au nombre, dit-on, de deux cents creusées dans le calcaire madréporique, de 16 à 20 pieds carrés sur une profondeur de 4 à 6 pieds. Ces curieux réservoirs paraissent être très-anciens.

L'île de Debír, ou d'Eiró, difficilement accessible, à cause des bancs de corail qui l'environnent, et qu'habitent quelques pêcheurs, contient un grand nombre de tombeaux oblongs parmi lesquels se trouvent les ruines d'un plus grand monument de 10 pieds de long sur 7 à 8 de large, assez semblable à celui qu'on appelle à Axum le trône des rois. Des monceaux de débris de construction, d'objets de vaisselle, de verre brisé, etc. ; puis une multitude de voûtes souterraines dans le genre de citernes, entourent ces ruines d'une haute antiquité. Du reste, on ne rencontre pas une seule inscription. L'ancien gouverneur de Saouakin en aurait enlevé, dit-on, trois pierres gravées. Peut-être est-ce ici qu'était située l'ancienne *Ptolemais Epitheras* (1).

Notre voyageur passa successivement devant les ras Yabis et Kasár ; les embouchures de quelques

(1) D'Anville, Salt et le Dr Beke croient avoir trouvé l'emplacement de cette ancienne ville au ras Azis, ou dans le voisinage immédiat de ce cap : la raison qu'en donne ce dernier est que, suivant Ptolémée, il y avait près de Théron une montagne sur laquelle était un temple d'Isis, bâti par Sésostris ; mais M. de Heuglin fait observer d'abord que le ras Azís, loin d'être une montagne, est un cap plat et sablonneux, et en second lieu, que le mot azís est arabe et n'a aucun rapport avec Isis. D***.

torrents appelés Berísa, Guendedat et Mendaloub, ou Heroúm; le petit port de Rarát; la montagne peu élevée de Kandebai où demeurent des Habab, avec des puits et des vallées abondantes en pâturages; le port de Qárn-Adef; et l'île de Difnán (l'île de Douphonet de Salt), la plus septentrionale du groupe de Dáhlaq, qui n'est qu'un rocher de corail inhabité.

Un dronte (*disporus fuscus*), le seul d'une multitude d'oiseaux de son espèce planant au-dessus de l'embarcation qu'atteignit M. de Heuglin, étant tombé dans la mer, exposa le pilote, empressé de s'en saisir, à être dévoré par des requins dont la pêche fournit au voyageur la matière d'un épisode, qui n'est pas le moins intéressant de sa relation.

La grande île de Harát, dont la longueur est de 10 milles, habitée par quelques familles de pêcheurs, et celle de Lobo, ou de Cheik-Lobo, beaucoup plus petite, où M. de Heuglin vit un grand nombre de *sterna senegalensis;* de dromas, d'une espèce analogue à l'*OEdicnemus;* et, dans la famille des poissons, des dauphins ressemblant au *delph. Abousalam* de Rüppel; le cap Qéddem (le ras Guedem de Salt), dont le sommet est haut de plus de 5,000 pieds, et qui forme l'extrémité sud du golfe de Massaoua, ou d'Arkiko, sont les autres principaux points visités par le voyageur avant de débarquer à Massaoua.

Cette ville est le chef-lieu de la côte abyssinienne soumise à la Porte, en y comprenant les îles de Dáhlak. C'est par elle que passe le commerce de presque toute l'Abyssinie, et son port, préférable à tous ceux

de la mer Rouge, offre à la marine tous les moyens de se procurer les provisions dont elle a besoin. Le golfe d'Harkiko, dans lequel est Massaoua, s'étend depuis le 15° 32' jusqu'au 15° 40' de lat. nord, et sa largeur, du cap Qédem à Harkiko, ou Arkiko, est de 4 milles nautiques. Auprès du ras Guérar sont des écueils de calcaire madréporique dont sont également composées les trois îles de Massaoua, Cheik-Saïd et Taou-el-Hoúd, ou Dalhoúd: les deux dernières sont inhabitées. Le port a de 5 à 10 brasses de profondeur, près d'un demi-mille de largeur, et n'est bien abrité que contre les vents d'est-nord-est. Au nord du cap Guerár, on voit les restes d'habitations jadis occupées par des chrétiens, lesquelles furent peut-être élevées sur les ruines de l'ancien *Sabat* de Ptolémée. L'île de Massaoua a un demi-mille de long sur un quart de mille de large, et n'est autre chose qu'un banc de madrépores entièrement plat, élevé d'environ 20 à 25 pieds au-dessus du ras de marée, dont la partie occidentale est occupée par la ville, et l'autre par le cimetière mahométan, et d'anciennes citernes à demi ruinées. Sur le ras Matr, au nord-est, est un petit fort composé d'une tour ronde, garni de mauvais canons. Le plan de la ville est irrégulier; quelques vieux bâtiments sont en pierre, le reste consiste en echech ou chaumières. Parmi les premiers sont: l'hôtel du gouvernement, la douane, les maisons des Banians et une mosquée avec deux coupoles dans l'une desquelles on remarque de très-belles épitaphes cufiques sur des

blocs de lave venus de Dáhlak; les deux colonnes carrées et cannelées, qui ornent l'escalier de l'hôtel du gouvernement, proviennent des ruines d'Adulis. La population, presque exclusivement mahométane, s'élève à 5,000 âmes au moins, y compris les troupes de la garnison dont une partie est établie à Arkiko. Les habitants sont des aborigènes, de race éthiopienne, qui parlent une langue sémitique comme les Habab; des marchands de l'Arabie, de l'Yemen, d'Aden, de l'Hadramaut; des Somâli; des Danakil; des Galla; des Abyssiniens et des Banians, surtout de Surate. Les indigènes sont pêcheurs, gens de mer, portefaix, et s'emploient principalement à fournir l'eau potable qu'on fait venir tous les jours d'Arkiko et d'O'mkoullou. Il y a ici quelques tisserands et tanneurs, des ouvriers en bois et des constructeurs de navires qui résument en eux seuls toute l'industrie du pays. Les revenus de la province ne suffisent pas pour couvrir les frais relatifs à l'administration qui a pour chef un kaimakan auquel est subordonné le naïb qui gouverne le littoral. Le climat est très-chaud sans être malsain. Massaoua est l'entrepôt du commerce des productions exotiques et de celles de l'Abyssinie. Les principaux articles qui alimentent ce commerce sont : le café des environs du lac de Tzana, de Godjam, des pays Galla, de Narea et de Kaffa, l'ivoire de Galla et du Kolla, les cornes de rhinocéros, le musc, l'or de Damot, du Fazôql, des Galla, etc., la cire, le miel, le beurre, la viande, les peaux, les mulets, le tabac,

les plumes d'autruche et les esclaves. La valeur totale de tous ces articles réunis s'élève à environ trois millions de francs.

Arkiko, qui anciennement s'appelait Doguen ou Doguene, paraît être contemporain de Massaoua, sans avoir de port. Des vestiges d'un ancien aqueduc se distinguent encore dans un endroit appartenant à des habitants de Massaoua. Sa situation est agréable et voisine de la plage; chaque maison à peu près a son petit jardin et ses puits avec des légumes, quelques dattiers et des nebak. Il peut y avoir cent cinquante maisons. Le principal édifice est la grande et massive caserne turque, bâtiment carré d'un étage, ayant des tours aux quatre angles et quelques canons; puis la maison où demeure, l'été, le commandant de la cavalerie. Ce lieu n'a d'importance que parce qu'il fournit des vivres à la ville insulaire qui est généralement privée de tout.

Côte de Samher, Ailet, baie d'Adulis, archipel de Dáhlak.

Cette partie du voyage comprend d'abord une excursion dans l'intérieur, à quelque distance et aux alentours de Massaoua, que M. de Heuglin consacra principalement à des recherches zoologiques.

Omkoullou, le premier endroit qu'il trouva sur sa route, et situé à 4 milles de Massaoua, consiste en un grand nombre de huttes dispersées dans une vallée où quelques Européens, habitants de la ville,

ont des maisons de campagne et de petits jardins. Puis, après une marche de quatre heures dans la direction de l'ouest-nord-ouest, il vit se déployer un bassin assez large formé par le Khor, ou *Moyet*, de *Khahâdi*, tributaire d'une vallée du même nom où les eaux, à l'occasion de pluies torrentielles, font une irruption subite qui rappelle ces inondations phénoménales dont les contrées les plus arides, situées entre les tropiques, offrent quelquefois des exemples. Sur les bords de ce bassin, notre voyageur rencontra des cicindèles bleues, eut lieu d'admirer l'instinct provoyant d'une espèce de tortue de marais (*pentonyx Gueafie* de Rüppell), et fut assez heureux pour abattre des poules du désert et des francolins, une *antilope Soemmeringii*, deux *ant. Dorcas*, six *ant. Saltiana*, un *lepus Abyssinicus*, des vautours et des glaréoles; il vit en outre des *fringilla fasciata*, des *emberiza septemstriata*, des oiseaux barbus, diverses espèces de pigeons, de magnifiques *nectarinia Abyssinica*, qui se jouaient dans les buissons de mimosas et butinaient sur les fleurs jaunes des amentacées; il descendit ensuite dans la célèbre et profonde vallée d'Ailet où un torrent reçoit les eaux de sources minérales, et dont les environs très-pittoresques sont couverts de bois, de collines verdoyantes et de rochers qui s'élèvent de 6 à 700 pieds jusqu'au plateau de Hamesen dont la nature a fait une barrière en faveur des chrétiens contre l'invasion des musulmans. Sur une petite éminence est situé le village d'Ailet, peuplé de 400 habitants, dont

les maisons ou les huttes ont la forme de fours et sont disséminées sur une étendue d'un demi-mille anglais. Ailet est à cinq heures de marche de Khabadi et à 22 milles ouest, 12° nord de Massaoua. A 3 milles d'Ailet, sont des sources thermales entre des rochers de granit et de feldspath. Le volume d'eau qui s'en échappe est considérable et leur plus haute température est de 54° de R. Suivant Rüppell, l'eau a un léger goût d'hydrogène sulfuré et il s'en dégage une assez grande quantité de gaz. Les habitants circonvoisins connaissent leurs vertus médicinales et en font également usage dans la saison sèche comme eau potable lorsqu'il n'y en a pas d'autre. A une centaine de pas, en remontant la vallée, on trouve encore les restes d'une haie d'épines et d'une espèce de mur en pierres, destinés à servir de refuge contre les bêtes féroces. Les éléphants n'y viennent que rarement; mais ils sont remplacés par un grand nombre de lions, d'hyènes, d'antilopes, de sangliers, de chacals, d'écureuils, d'*herpestes*, de babouins et surtout par bien des variétés d'oiseaux, depuis le vautour et l'aigle-jongleur jusqu'au gracieux *fringilla citerior* et au brillant suceur de miel.

D'Ailet on passa par les villages de Gomhoúd et d'Azoús; on pénétra dans des parties de bois de tamariscs et de mimosas, où M. de Heuglin rencontra une outarde, deux *phacochœrus Ailiani*, deux très-fortes antilopes *beïsa* de Rüppell; puis, après avoir traversé le pays montueux, stérile et inhabité d'A'mba, des déserts et des steppes, on rentra dans Mas-

saoua, d'où, étant parti pour continuer de suivre les côtes, on se rendit directement au golfe d'*Adulis*, aujourd'hui Goúbet-Kafr (1), ou Azúleh, nom qui vient évidemment d'Adulis. L'entrée de ce grand golfe, qui pénètre à plus de 20 milles dans les terres, a d'un côté le ras Qédem et l'autre l'extrémité nord de la presqu'île de Bouri, l'Hazorta et le Herto des cartes. C'est un assez bon ancrage ; mais il n'y a plus de port proprement dit, et le vent du nord n'y est pas moins à craindre qu'en haute mer.

A l'est du ras Qédem est le rocher de Dessi (l'île de Valentia de Salt), près de trois caps aigus de la presqu'île de Bouri qui paraît en grande partie stérile. A environ 9 milles de la pointe nord, tout près du golfe, est le petit village de Negousieh, habité par des Azorta ou Hazorta. Cette presqu'île renferme le port de Daláma, qui a environ 7 milles de long sur 2 de large, et tout au plus 3 à 7 brasses de profondeur. L'île de Dessi est longue de 4 à 5 milles. Elle a un havre spacieux, de 1 à 3 brasses de profondeur, et qui est abrité contre tous les vents. Auprès de ce port est un village de Herto, Azorta, ou

(1) C'est la baie d'Annesley de Salt, qui suppose que la baie d'Adulis était celle de Massaoua et place Adulis 30′ environ plus au nord que Heuglin, *qui en a reconnu les ruines*, tandis que les suppositions de Salt ne reposent que sur des calculs dont les bases n'ont rien que d'équivoque, comme il en convient lui-même lorsqu'il dit *que les anciennes positions se vérifient mieux par les localités que par les observations astronomiques qui se faisaient avec des instruments très-imparfaits et qui sont venues jusqu'à nous avec leurs nombreuses erreurs.* Voyage dans l'Hindostan, tome II, p. 2.

Hazorta, venus de Bouri et composé d'une vingtaine de huttes. Un autre port, aujourd'hui ensablé, se trouve sur la rive ouest de l'île et à l'entrée duquel sont les ruines d'une ancienne forteresse *Persane* (*Farsi*), comme disent les indigènes. On montra aussi à M. de Heuglin une épitaphe cufique en basalte, d'un beau travail, pareille à celles de Massaoua, de Dàhlak, etc. A 10 milles environ au sud-ouest de Negousieh, sur le bord opposé du golfe de Zoula, ou Azouleh, près du prolongement sud-est du Djebel-Qédem, est l'emplacement occupé jadis par l'*emporium* d'Adulis de Ptolémée. Notre voyageur eut occasion d'observer sur cette plage l'espèce de poisson, semblable à des larves de grenouilles, appelé *periophthalmus Kœhlreuteri* qu'il n'avait pas encore remarquée plus au nord. Dans une plaine couverte de terre fertile et de buissons, est situé le village Azorta de Zoula ou Azoula, détruit il y a onze ans par les Turcs, sans aucune raison, lors de la révolte du naïb d'Arkiko, mais où les habitants reviennent peu à peu.

A environ un demi-mille au sud de Zoula, dans la même plaine boisée, sont situées les ruines de l'antique Adulis. Une foule d'amas de petits fragments de lave trachytique amalgamés avec des lames de mica souvent traversées par des cristaux de cyanite et de grenat; des restes de marbre, d'albâtre, etc. couvrent le sol; et, parmi ces débris amoncelés, on rencontre des parties de colonnes carrées en lave, de piédestaux et de chapitaux; tout cela d'un tra-

vail fort simple et matériel. Ce champ de ruines a près de deux milles de circonférence. Les halliers d'ailleurs, en s'entremêlant avec ces débris et de grands cimetières mahométans, empêchent de découvrir le plan des principaux édifices. Il n'y a pas la moindre trace d'inscriptions adulitiques. Toutefois, suivant les renseignements obtenus par M. de Heuglin, il doit y avoir des ruines plus considérables à l'extrémité sud de la baie d'Adulis, ou dans la vallée qui se dirige vers l'ouest jusqu'au défilé du Taranta.

Les sources chaudes de Hafteh ou Afteh, dont parle Rochet d'Héricourt, ne sont qu'à quelques milles au sud d'Adulis ; mais notre voyageur ne put pas les visiter.

Une traversée de quelques heures transporta M. de Heuglin des rives d'Adulis aux îles de Dáhlak. Cet archipel est situé entre les 15° 25′ et 16° 36′ de latit. nord, et entre les 37° 5′ et 38° 40′ de long. est de Paris. Une centaine de récifs et de petits îlots se pressent autour de la grande île de Dáhlak-el-Kebir, longue de 28 milles, large de 18 et où se trouve un port ainsi qu'une multitude de baies en forme de fer à cheval. Toutes ces îles plates et peu élevées au-dessus de la mer paraissent être d'origine volcanique ; et, encore aujourd'hui, les tremblements de terre y sont assez fréquents. Leur surface se compose de madrépores calcaires à demi décomposés, la plupart très-poreux et friables, qui ont éprouvé dans leur position singulièrement verticale des fissures

et des déviations. Malgré l'infertilité du sol il y vient beaucoup de graminées, des mimosas et d'autres arbrisseaux, des palmiers-doum, des nebak, etc. Il n'y a que trois de ces îles sablonneuses qui soient habitées : Noura, Dohoul et Dáhlak. Celle-ci contient douze villages dont les habitants, venus du littoral, parlent la langue de Massaoua et subsistent de la pêche des perles, surtout de celle du poisson, de la navigation, de leurs chameaux, du bétail et de la volaille. Les exactions des Turcs ont rendu plus rare la pêche des perles : le métier de plongeur exposant d'ailleurs ceux qui l'exercent à des risques sérieux. Quelques marchands de Massaoua et des banians ont à Dáhlak des maisons de campagne; il s'y trouve aussi des commissionnaires pour le commerce des perles, de la nacre, de l'écaille, des nageoires de requin, des poissons secs, de la volaille, etc. On tire également de cette île des ânes et des chameaux.

A propos de l'opinion énoncée par un écrivain moderne (*Ptolemæus und die handelsstrassen in Central Africa von Roscher*) que c'est à Dáhlak qu'il faut chercher l'île d'Ourphe (Οὐσφῆ [ou mieux peut-être Οὔσφῃ]) dans la mer Rouge, où David fit exploiter de l'or par des mineurs (suivant *Eupolemos* dans *Eusebius*, *Præp. Evang.*, lib. 9), M. de Heuglin observe que la constitution physique de Dáhlak est loin de favoriser cette opinion, attendu qu'elle consiste uniquement en madrépores calcaires (par conséquent de formation marine relativement moderne)

qui jamais ne sauraient renfermer de métaux. M. de Heuglin en prend occasion de s'engager dans une dissertation aussi curieuse que savante sur l'Ophir de la Bible, mais qui n'a point fait avancer d'un pas cette question depuis si longtemps agitée, et qui le sera sans doute longtemps encore. Plus heureux dans ses recherches ornithologiques, M. de Heuglin rencontra à Dáhlak plusieurs espèces rares, entre autres le *phaeton æthereus*, des aigles-pêcheurs, un petit héron (*ardea atricapilla* d'Afzel.), quelques hérons-géants et un *falco concolor*, oiseau extrêmement rare.

La ville, ou plutôt la bourgade de Dáhlak, située sur une éminence, n'est qu'un monceau de ruines, et renferme tout au plus quarante ou cinquante maisons habitables : elles sont carrées; leurs murs sont madréporiques; le tout est couvert en paille et en nattes; et cependant, les habitants sont vêtus avec luxe et beaucoup de goût. A une centaine de pas au nord de Dáhlak se trouve une quantité de citernes creusées dans le calcaire madréporique, en forme de coupoles et très-vastes. Il peut y en avoir dans l'île au moins trois cents. Un peu au nord-est est l'ancien cimetière d'un mille anglais carré environ et dont les monuments ont beaucoup souffert des injures du temps, du climat et du salpêtre. Sur les mieux conservés sont une multitude d'inscriptions cufiques et sur le tombeau une coupole. Il y a à Dáhlak de grands mammifères sauvages, tels que : hyènes, chacals, antilopes et rats. Outre les

espèces ornithologiques dont on a déjà parlé, on y voit encore des flamants, l'ibis sacré (*ibis religiosa*), le *dromas ardeola*, le bec en ciseaux (*rhynchops flavirostris*), le *nisus sphenurus* et l'*hæmatopus Moquini*.

Côte des Danakil, Moha, Bab-el-Mandeb.

Au sud de l'archipel de Dáhlak s'ouvre la baie de Haouákil (la baie Opsienne du périple de la mer Erythrée, suivant Salt), formée par deux caps : ras Rákeb-Dessi, au nord, sous le 15° 14′ de latit. nord, et ras Houndada, au 15° 2′ de lat. nord, qui s'avance notablement vers l'est. Le pays qui environne la baie est assez peuplé, quoique plat, et rien moins qu'inculte; et à quelques milles seulement au sud-ouest de Rákeb-Dessi est un port parfaitement sûr, mais étroit, dont la profondeur est de deux brasses à deux brasses et demie, près du petit village Domhoido de Haréna, ou Aréna, qui ne se trouve pas sur la carte de Moresby. La baie de Haouákil a généralement 4 à 8 brasses de profondeur. Dans cette baie sont situées trois grandes îles : Haouákil, avec un petit village de pêcheurs Danakil, et un cratère conique de 1,000 pieds de hauteur; Adjoúzeh, île plate comme la précédente et el-Baka, 10 milles au sud de Haouákil (Bakr de Moresby), qui a deux ports et deux petits villages dont celui qui est situé le plus au sud consiste en 15 ou 20 *echech* ou huttes de paille au delà desquelles s'élèvent d'énormes amas de lave comme une muraille de 80 pieds de haut, bien qu'en général Baka n'ait absolument point de

cratère élevé, mais seulement de petites hauteurs en pierres volcaniques. L'intérieur, si l'on en excepte quelques vallées d'une certaine élévation et des bosquets de chora au port septentrional, est stérile et le peu d'eau qu'on y rencontre est détestable. Il s'y trouve aussi beaucoup de ruines d'un ancien établissement appelé *Farsi*, un grand nombre surtout de monuments funéraires avec des inscriptions cufiques. Les habitants possèdent des navires qui font le commerce de la côte entre l'Yemen, Massaoua et Saouakin, se livrent à la pêche et élèvent du bétail. Il y a encore un certain nombre de petites îles en partie volcaniques. La baie est le séjour favori du rare *halicore Dugong*, cétacé recherché pour sa magnifique peau et ses dents brillantes comme la nacre: il a plus de 12 pieds de long; mâles et femelles ont également deux défenses comme celles du wahal, mais plus développées chez les mâles et longues de plus de 10 pouces. Les os les plus forts du *daouïleh*, que les Danakil appellent *ouroum*, sont un article de commerce et l'on en fait des manches de poignards, de couteaux, etc.; et quant aux dents de la première qualité, elles servent à faire des chapelets.

A une journée de marche (25 milles) environ au sud ou au sud-sud-ouest du golfe de Haouákil s'étend la célèbre plaine salifère de Doqada et la soufrière de Kebríd-Aleh, et, à peu de distance de là, le grand village de Doqa, marché considérable où se fait le commerce de transit avec l'Abyssinie. Il paraît, ce qu'on doit probablement attribuer à des

combinaisons volcaniques, qu'il se reproduit sans cesse dans cette plaine salifère des masses de sel fossile dont le grain est très-serré et cristallin. Sui vant la description qu'on en fit à M. de Heuglin, auquel il ne fut pas possible de s'y transporter lui-même, ces blocs de sel couvrent une plaine très-vaste, ou un lac, dont la surface est absolument unie comme un miroir. C'est de là qu'on tire le sel qui sert de monnaie courante dans presque toute l'Abyssinie orientale et centrale. Quant au soufre du Kebríd-A'leh, on le réduit en pierre et, sans autre préparation, il est mis dans le commerce en Abyssinie où on l'emploie principalement à faire de la poudre.

De Haouákil notre voyageur, après avoir passé devant le cap d'Endada, entra dans la baie de Hamfila ou Amphila, peu profonde et remplie de bas-fonds madréporiques, d'îlots et de coraux qui finiront par en interdire l'accès à toute espèce d'embarcations. La principale des îles qu'elle renferme est celle de Koudo (que Salt appelle Kouddo) où sont des citernes et des tombeaux cufiques. On pénètre dans cette baie entre deux caps : Mora, au 14° 53′ de latit. nord, et Eráta (le ras Ratta de Salt), au 14° 39′ de latit. nord. La côte est basse et marécageuse, mais habitée. Sur cette côte sont situés le petit village de Hamphila et celui plus considérable de Madr qui en est éloigné de 3 milles et contient au moins cinquante à soixante huttes. Les habitants, qui appartiennent à la tribu des Domboido-Danakil, sont, comme les autres tribus leurs congénères, pasteurs, pêcheurs et marins.

Après avoir doublé le ras Eráta, suivi une côte découverte et basse pendant 3 grands milles, passé devant les excellents puits de Dobeijou, le ras Kousár (le ras Koussa de Salt), et les récifs volcaniques de Kourthoumieh sur lesquels on trouve de petites couches de guano, on arrive à Ede (l'Edd, l'Eid, l'Ayt, etc. des cartes), petite baie ouverte au nord et à l'est, dont le sol circonvoisin est rarement accidenté, mais qui offre au sud-est de la baie, dans ses basaltes, ses laves et autres débris volcaniques, des preuves non équivoques de l'action du feu. Ce district est très-peuplé de Domhoido-Danakil, les uns nomades, les autres fixés à Ed, marins, marchands ou pêcheurs. Quatre grandes embarcations à voiles, qui sont leur propriété commune, transportent les productions du pays, telles que la viande, le beurre. des peaux et plumes d'autruche dans l'Yemen et à Aden, où elles prennent en échange du dourrah, un peu de fer, des conteries, des toiles, etc. Ed élève aussi beaucoup de bestiaux, de chèvres, de moutons, de chameaux et d'ânes. Les Danakil ressemblent sous certains rapports aux Abyssiniens orientaux ; mais ils sont généralement plus robustes. Le costume et les usages sont aussi les mêmes. Leurs armes sont la lance, le bouclier circulaire en peau d'antilope et un sabre flamboyant à double tranchant, d'un pied à un pied et demi de longueur. Musulmans très-formalistes, ils sont d'ailleurs lâches, fripons, égoïstes, paresseux et méfiants au suprême degré. La vengeance chez eux fait loi ; mais ils en font le plus souvent une affaire d'intérêt. *Da-*

nakil est, dit-on, un mot arabe et le pluriel de *Denkeli;* ils s'appellent eux-mêmes dans leur langue, qui est peut-être d'origine sémitique, *Afr* ou *Afer*. Ils habitent depuis un temps immémorial l'Afrique orientale; aujourd'hui ils occupent une étendue de pays relativement plus circonscrite, depuis la presqu'île de Bouri (15° de latit. nord) jusqu'à Goubbet-Hârâb (11° 30′ de latit. nord) et à l'ouest leur domination s'arrête au versant des hautes terres de l'Abyssinie. Leur nation se divise en deux tribus principales : celle d'Azahian-mara et celle d'Adahian-mara, qui se subdivisent en plusieurs Kabyles, ou plutôt Qabileh, la plupart indépendantes. Le village de Ed a plus de cent huttes, une espèce de khan pour les étrangers et un grand oratoire public. A cent pas vers l'est, sur un monticule de lave, s'élève l'ancien fort construit en gros blocs volcaniques, de forme carrée, et ruiné en partie. A un demi-mille à l'ouest, dans la plaine, est un vaste cimetière très-bien entretenu.

En continuant de longer la côte on passe devant les petites îles de Kout-Aleh, du sein desquelles surgit un beau cône avec son cratère encore en activité, puis se montre le volcan éteint de Hailouk, situé sur le continent, et vis-à-vis, à peu de distance, sont les îles d'Abeïlat (Saïel-Abeïel de Salt, qui les place au 13° 50′ de latit. nord et au 39° 50′ de long. est de Paris), également coniques; ensuite viennent le ras Râhemeh, sous le 13° 38′ de lat. nord et le 39° 50′ de long. est de Paris, et les îles du même

nom dont la plus grande a un port abrité des vents du nord et de l'est, et se compose de deux montagnes hautes de 4 à 500 pieds en lave trachytique. Ses seuls habitants sont des nuées de *larus*, de *sterna*, etc. Un peu au nord du cap Ráhemeh est la baie d'Aouán, abritée par un volcan en activité, mais ensablée et au fond de laquelle sont les ruines considérables d'une ville *Farsi*, avec beaucoup de citernes et de tombeaux cufiques dans lesquels on a trouvé beaucoup d'objets, entre autres des monnaies d'or : le pays et le petit nombre de pêcheurs qui l'habitent s'appellent Barasouli.

Bientôt notre voyageur atteignit la baie de Beloúl (13° 10′ de latit. nord) que forme le cap Tirmeh (le *Firme* des anciennes cartes) qui s'avance à 8 milles dans l'est. La baie s'ouvre au nord et au nord-est. A l'ouest est une plaine assez fertile qui va en s'élevant jusqu'à un pays montueux au delà duquel, à environ 15 milles, surgissent trois groupes de hautes montagnes. Vers le nord-ouest du golfe demeure une tribu pastorale appelée *Saroïta*. Quant aux habitants de Beloúl, ce sont des Modeido-Danakil. Le village de Beloúl, éloigné de 2 milles du rivage, contient environ cent huttes et est ombragé de grands palmiers-doum avec les fruits duquel les habitants font un très-mauvais breuvage. A quelque distance dans l'intérieur est un grand khor rempli de la plus brillante végétation dont de grands mimosas, des fourrées de palmiers-doum, des dattiers et de gras pâturages font tous les frais.

M. de Heuglin voulut faire ensuite la traversée de Beloúl à Moha, ou Moka, situé sur la côte d'Arabie. Cette ville, depuis la prise de possession d'Aden par les Anglais, est tombée en décadence. Les 20,000 balles de café qu'elle exportait il y a vingt ans, se réduisent aujourd'hui à peine à 4,000. On le transporte maintenant de Sana à Hodeida et à Lohia (Loheia). Les marchands abandonnent insensiblement Moka; les bazars, les nombreux palais, les ouvrages de défense et les mosquées tombent en ruines; le port se comble de plus en plus, et d'ici à dix ans cette ville, depuis longtemps si renommée, ne sera plus qu'un misérable village. Le commerce actuel se borne à l'exportation de l'orge que produit le pays, des dattes, du beurre, de la viande, etc. On y importe quelques étoffes de l'Inde et d'Europe, du fer, des clous et de longues pièces de bois pour la marine. Parmi les anciens édifices, qui ont communément un ou plusieurs étages et sont très-ornés, nous nous contenterons de citer une espèce de palais devenu la propriété des ministres du Qorán, la douane, l'hôtel du gouvernement, le grand et massif palais de l'imam de Sana, de nombreuses mosquées, etc., etc.

De retour à la côte d'Afrique, M. de Heuglin atterrit dans la baie d'Azab, qui est abritée au sud et à l'est par le cap Sintián et une ligne d'îles plates et madréporiques (entre les 12° 50′ et 13° de lat. nord). Les indigènes prétendent que cette baie ne renferme pas moins de quatre-vingt-dix-neuf îles et récifs, ce

qui rend la navigation très-difficile et même jusqu'à un certain point impossible; mais les ancrages n'y font pas défaut. La rive présente un amas confus de lave avec des alluvions qui ont donné naissance à des groupes pittoresques d'arbustes et de palmiers. A 4 milles dans l'ouest se trouvent des éminences volcaniques, et, dans le sud-ouest, une haute chaîne de montagnes avec deux pics paraît courir vers le Bab-el-Mandeb. Autour de la baie d'Azab demeurent encore des Modeido et, plus avant dans l'intérieur, les Haisomâli, tribu de pasteurs inhospitaliers et sauvages que l'on compte parmi les Danakil. Outre le soin du bétail, les habitants se livrent à la pêche des perles, un peu à la navigation, à la chasse et au commerce des productions de leur pays, surtout les colons de Richeita, village assez important, non loin du ras Sintián, où se trouvent encore des ruines. Richeita est un marché, et une route de caravanes facilite ses relations avec les Achemaras et les Wœitos vers le lac de B'ada et la rivière d'Aouache.

Après avoir passé le temps nécessaire pour faire provision de bois dans une île madréporique de l'archipel d'Azab, notre voyageur, continuant de voguer, jeta l'ancre dans le grand et beau port de Périm, au milieu du Bab-el-Mandeb, ou plutôt Mandel, qui n'a ici que 14 milles de largeur. Ce nom est très-ancien; suivant une version arabe, il dériverait d'une ville bâtie par Alexandre le Grand, ou par le héros arabe Abou-Qarnen, située dans les

environs. Selon d'autres, il serait d'origine éthiopienne et signifierait *deuil* ou *larmes*. L'île de Périm des cartes anglaises s'appelle chez les Arabes Mayoún, et partage le détroit en deux canaux : l'Oriental, large à peine de 2 milles, est le Bab-el-Menhéli, ou Bab-Iskender; et l'Occidental, large de plus de 8 milles, qui est le Dacht-el-Mayoún. Deux cônes volcaniques aigus, *Djebel-Menhéli*, qui descendent jusqu'à pic dans la mer, forment l'extrémité sud-est du cap arabe (ras el-Menhéli) dont la longueur est d'environ 6 à 7 milles sur une largeur de 4 à 5. Un demi-mille devant ce cap est située la petite île, ou le rocher de Djezíret-Robán (l'île du Pilote des cartes anglaises), d'où un récif de coraux, parallèle au ras Menhéli, conduit auprès du côté oriental du petit détroit (Bab-Menhéli), qui, sur un bon mille de largeur, n'a nulle part moins de 10 à 12 brasses de profondeur (M. Salt n'en a trouvé que 6 à 11).

L'île de Périm est un ancien cratère de lave trachytique qui peut avoir, terme moyen, trois milles de diamètre, dont l'énorme orifice forme aujourd'hui un excellent port. L'entrée en est très-large, et l'on peut y pénétrer par tous les vents. L'intérieur du port, profond de près de 10 brasses, est assez grand pour recevoir et abriter une flotte entière. C'est à peine s'il y a quelques traces de végétation, et l'on n'y trouve pas d'eau : mais on peut y suppléer par des citernes, parce qu'il y pleut souvent. On y a érigé un phare, c'est-à-dire une forte-

resse, d'où s'élèvera bientôt un second Gibraltar qui sera la clé de la mer Rouge.

La côte d'Afrique, aux environs du détroit, est plate et assez monotone, en se dirigeant du sud-sud-est au nord-nord-est. Seulement dans la partie la plus étroite s'élève un rocher volcanique, figurant une corne et formant un promontoire d'environ 2 milles de longueur, qui se projette vers le nord-est (c'est sans aucun doute le Δεῖρα de Ptolémée). On le nomme Hemmár-el-Seán, et la petite baie qui s'ouvre au nord entre ce cap et le continent, profonde de 10 brasses et abritée des vents du nord par un rocher de corail, est un bon port d'une haute importance au point de vue stratégique.

Le grand canal (Dacht-el-Mayoún) est profond de 30 à 40 brasses. A environ 8 milles, directement au sud, se dressent sept rochers volcaniques fort élevés, qui sont les îles des *Sept Frères* des cartes, en arabe *Saouaba*. M. de Heuglin eut occasion de remarquer dans ces parages le petit damier (*thalassidroma*); puis il aperçut les montagnes surbaissées de Djéneh (Yarn, Yerne des cartes anglaises), hautes de 500 pieds. Elles lui semblèrent composées de plateaux de grès, se dirigeant nord-ouest sud-est jusqu'auprès de la mer, se détournant ensuite brusquement et décrivant un angle au sud-ouest, mais accompagnant toujours la côte et finissant par se joindre à l'énorme bloc montagneux et volcanique de Gouda, près de Goubet-Haráb.

Alors parut aussi le *ras Bir*, cap septentrional du

golfe de Tedjoúra. Sur d'anciennes cartes se trouvent à l'est de ce cap les deux îles d'*Osbe* qui n'existent pas : il en est de même d'une prétendue rivière d'Anazo, qui viendrait des montagnes d'Aosa et se perdrait dans les sables au nord-ouest de la chaîne de Djéneh.

A 6 milles au sud-sud-ouest des écueils de Saouaba, est représentée sur les cartes marines anglaises une baie longue et étroite, nommée Angour, que M. de Heuglin ne put visiter, et dont l'équipage de son bâtiment lui assura n'avoir aucune connaissance.

Entre le ras Bir (11° 57′ de lat. nord et 41° 9′ de long. est de Paris) et Goubet-Haráb (40° 16′ de long. est de Paris, et 11° 30′ de lat. nord) s'ouvre le golfe de Tedjoúra d'une étendue de plus de 60 milles en longueur et dont les côtés vis-à-vis l'un de l'autre finissent avec le cap de Zeila (le Zeila des cartes), au 11° 21′ de lat. nord et au 41° 14′ de long. est de Paris et se rapprochent continuellement à l'ouest.

On passa successivement devant le port de Douán; le magnifique *ras Ali*, haut de 5 à 600 pieds avec un petit havre; et une des îles corallines de Mokha et de Mouskali. Dans l'ouest se présente la grande chaîne de Gouda, qui a plus de 5,000 pieds d'altitude; puis on arriva sur la rade de Tedjoúra.

L'abbé Dinomé.

(*La fin au prochain cahier.*)

ANALYSES CRITIQUES

ET EXTRAITS D'OUVRAGES RÉCENTS.

VOYAGE DANS L'AMÉRIQUE DU SUD.

PÉROU ET BOLIVIE,

PAR M. ERNEST GRANDIDIER,
Auditeur au conseil d'État (1).

L'Amérique du Sud semble, depuis le commencement du siècle, avoir été le théâtre privilégié des excursions des voyageurs français. Aux noms si estimés de MM. de Humboldt, Bonpland, Castelnau, Weddell, Deville, d'Orbigny, Gay, etc., etc., nous devons aujourd'hui joindre ceux de MM. Ernest et Alfred Grandidier, qui, dans un voyage dont la durée n'a pas été moindre de deux ans (1858-1859), ont traversé cinq fois la Cordillère, visité le Pérou, la Bolivie, le Chili, les provinces Argentines et le Brésil. Les deux frères avaient été chargés par M. le ministre de l'Instruction publique d'une mission scientifique gratuite, dont l'objet était primitivement de traiter de certaines questions de physique du globe. Obligés, par suite de circonstances indé-

(1) 1 vol. in-8° de 310 pages. Paris, 1861, chez Michel Lévy.

pendantes de leur volonté, de changer le plan de leur voyage quelques mois après leur départ, et placés dans l'impossibilité de se livrer à des observations physiques et astronomiques, ils résolurent de se rendre utiles aux sciences naturelles, à la géologie, à la botanique, à la minéralogie et à la zoologie.

M. Ernest Grandidier, auquel nous devons l'intéressante relation que nous avons sous les yeux, l'a principalement consacrée au Pérou et à la Bolivie, le premier de ces pays, malgré de nombreuses relations, est très-peu connu ; l'autre l'est moins encore et n'a été décrit, pour quelques-unes de ses parties seulement, que dans le consciencieux travail de M. Weddell. Qu'on les envisage sous le rapport topographique ou qu'on les considère au point de vue des mœurs ou de la politique, il y a encore bien des résultats à faire connaître, bien des erreurs à dissiper, et l'on doit accueillir avec faveur un ouvrage écrit dans ce but avec cette franchise d'allures qui est une des plus brillantes qualités de la jeunesse française.

Dans son premier chapitre, l'auteur trace un tableau de l'aspect physique général du pays et il montre combien la conquête de Pizarre fut préjudiciable au point de vue économique pour le pays. Les conquérants, méprisant les arts agricoles, laissèrent tomber en ruines tous les précieux canaux qui sillonnaient les vastes plaines, aujourd'hui sablonneuses (la *Costa*), qui bordent l'Océan ; ils s'adonnè-

rent exclusivement aux travaux des mines pour y rechercher, dans les profondeurs de la terre, ces trésors cause de leurs malheurs. Il décrit ensuite la *Puna*, région de plateaux intermédiaires entre les deux Cordillières où vivent quelques pauvres Indiens sous des huttes de terre, la *Montaña* où la végétation déploie toutes ses richesses et se montre dans tout son éclat, mais qui n'est habitée que par quelques tribus sauvages qui ne tirent aucun profit de la fécondité du sol.

M. Ernest Grandidier fait précéder son récit des excursions à l'intérieur d'un coup d'œil sur Lima et de quelques aperçus qui nous ont paru très-justes sur la question de l'esclavage au Pérou. Après avoir visité les îles Chincha, Islay et Aréquipa, il se rendit en compagnie de son frère au Cuzco, qu'il atteignit après une course de onze journées à travers un pays dont il nous donne une intéressante description. Ce qu'il dit des Indiens descendant de la race Quichua, intéressera surtout les géographes et les ethnologues.

Après avoir visité le Cuzco, les deux frères se transportèrent sur les bords de l'Ucayali par Chinchoo, Urubamba et la vallée de Santa-Ana. M. Ernest Grandidier donne sur les mœurs des sauvages de l'Ucayali des détails nouveaux que le défaut d'espace nous prive du plaisir de reproduire. Parmi ces Indiens, que l'on désigne ordinairement au Pérou sous le nom collectif de Chunchos ou Gentiles, on distingue les Campas ou Antis, les Chuntaquiros

ou Piros, les Mascos, les Amoacas, les Conivos, les Sepivos ou Chipivos, les Setivos, les Remos, les Cacivos, les Sensis et les Mayorounas.

L'intention de nos voyageurs était primitivement de descendre l'Ucayali jusqu'à l'Amazone, mais six semaines les séparaient de la saison des pluies dont la durée est de quatre à cinq mois dans l'intérieur, ils préférèrent visiter un pays où aucun voyageur n'avait encore pénétré; ils reprirent donc le chemin de Cuzco, mais cette fois par Mollepata et Limatambo, gros pueblos qui se trouvent sur la route de Lima au Cuzco par terre; ils résolurent également d'explorer la vallée de Paucartambo et le rio Madre Dios; laissons ici la parole à M. Ernest Grandidier, car nous touchons au point géographique capital de son livre. Il y expose l'immense intérêt civilisateur, politique et commercial qu'il y aurait à ouvrir une voie de communication dans l'intérieur de l'Amérique du Sud par le Rio Purus et l'Amazone. Le Rio Purus, dont il croit reconnaître le cours supérieur dans le rio Madre Dios, qui coule à peu de distance de Paucartambo, devrait, selon lui, être préféré pour la navigation à l'Ucayali.

« Notre expédition de Paucartambo avait pour but d'ouvrir, dans l'intérieur des terres, une voie de communication large, facile et peu coûteuse entre l'Amazone, le Brésil, le Pérou et la Bolivie, et d'éviter ainsi pour les voyageurs et les marchandises, qui pénètrent dans le centre de ces contrées, la cir-

cumnavigation de l'Amérique méridionale par le cap Horn. Cette voie de communication avec l'Europe serait le rio Madre de Dios, dont le cours et l'embouchure, encore inconnus, ont donné lieu à bien des hypothèses. Explorer ce fleuve, déterminer son cours, juger sa navigabilité, étudier les productions de ses rives et de ses eaux, et éclairer ainsi la science en substituant le certain à l'incertain : tels étaient le projet que nous avions conçu, la tâche que nous nous étions imposée et le but qui nous avait paru digne de nos efforts.

« La science géographique avait intérêt à cette navigation. En effet, cinq grands fleuves se jettent dans l'Amazone entre l'Ucayali et le Madeira ; aucun n'est exploré, et l'on ignore lequel de ces affluents du Marañon porte le nom de Madre de Dios à sa source, et si le rio Madre de Dios est même l'un de ces affluents. Il est des auteurs qui pensent qu'il porte le tribut de ses eaux au Paraguay, et non à l'Amazone : nous voulions dissiper ces doutes et mettre la vérité en lumière.

«Les rivières Piñipiñi, Coñec, Araza, Cosnipata et Tono forment le majestueux rio Madre de Dios ou Mano. Du sommet de la Cordillère d'Acobamba, on voit ce fleuve se dérouler à perte de vue, comme un immense serpent, dans une vaste plaine couverte de forêts vierges. Tout porte à croire que la Madre de Dios n'est autre que le rio Amarumayu, que descendit l'armée, envoyée par l'Inca Yupanqui, pour aller subjuguer la nation des Musus (Moxos). Ce

nom d'Amarumayu, en langue quichua, signifie fleuve du grand serpent et s'applique parfaitement à la Madre de Dios. Cette dernière dénomination est plus récente ; elle lui vient de ce que les Chunchos, ayant assailli l'hacienda de Cosnipata, enlevèrent la vierge Nuestra Señora de Candelaria et la jetèrent dans le rio Cosnipata : les flots la déposèrent sur une roche, située au milieu du fleuve, où elle fut trouvée par les chrétiens qui vinrent tirer vengeance du massacre de leurs frères.

« On lit dans Garcilasso que l'Inca Yupanqui, dixième empereur du Pérou, envoya une armée de dix mille hommes à la conquête du pays des Moxos et que cette expédition s'embarqua sur le rio Amarumayu ; les détails qu'il donne sur ce fleuve à cette occasion conviennent de tout point au rio Madre de Dios.

« Entre l'Ucayali et le Madeira s'étend une vaste contrée, jusqu'alors inexplorée, au milieu de laquelle coulent cinq grands fleuves, tributaires de l'Amazone, dont les sources et la direction sont complétement inconnues ; ce sont : le Yavari, le Yutay, le Téfé, le Coari et le Purus. Il est avéré que le Béni, le Marmoré et l'Iténes forment le Madeira et que l'Apuparu ou Grand Paro est l'Ucayali. La Madre de Dios doit donc être l'un des cinq grands fleuves ci-dessus désignés, et c'est probablement le Purus.

« En se rendant du Cuzco à la vallée de Paucartambo, on traverse l'Urubamba et le Mapocho. L'Urubamba a sa source dans la Cordillère de Vilcanota,

baigne les villages de Tinta, Urcos, Calca, Urubamba, Santana, et, grossi du Vilcabamba et du Yanatili, il se réunit à l'Apurimac et prend le nom d'Ucayali jusqu'à l'Amazone. La même Cordillère de Vilcanota donne naissance au rio Mapocho ou Paucartambo, qui traverse successivement les pueblos d'Ocongate, de Paucartambo et de Challabamba. Le pic culminant de la Cordillère qu'on aperçoit dans la direction d'Oropesa est le pic d'Ausangati ; à l'orient de l'Ausangati, prend sa source le rio Araza ou de Marcapata, qui, après avoir reçu divers affluents, se réunit à la Madre de Dios dans la vallée de Paucartambo.

« On ignore encore quelle est l'embouchure du rio Mapocho. La carte du docteur Carrascon, publiée au Cuzco en 1802, en fait un tributaire du rio Béni. Le colonel Espinar prétend que le Mapocho, après s'être dirigé vers le nord-ouest, incline vers le nord-est, puis vers l'est, et se jette dans la Madre de Dios sous le nom de Piñipiñi. Selon ce même colonel Espinar, la Madre de Dios serait un affluent du Yavari. Cette opinion est partagée par les missionnaires d'Ocopa, qui ont navigué sur l'Ucayali au commencement de ce siècle ; ils la fondent sur les renseignements obtenus des Piros et des Conivos, lesquels affirment qu'il existe, à l'est de l'Ucayali, un fleuve de la même largeur qu'ils appellent Cuja et que les Brésiliens nomment Yavari ; il serait formé, selon leur assertion, de la réunion des rivières de Paucartambo, de Marcapata et de Carabaya.

« Le Yutay, le Téfé et le Coari sont des affluents de l'Amazone ; les géographes ne sont d'accord ni sur le pays qu'ils traversent, ni sur celui où ils prennent leur source.

« Le Purus se jette dans l'Amazone par quatre embouchures, et tout fait présumer qu'il est navigable; cette supposition repose, ainsi qu'on l'exprimera, sur des données et des observations scientifiques. Si de grands rochers obstruent la navigation de plusieurs de ses embouchures, il est peu vraisemblable que l'une d'elles n'est pas libre de ce genre d'obstacles. En outre, certains géographes font communiquer le Purus et le Madeira par un bras latéral. Don Tadée Haenke, voyageur célèbre, qui s'est occupé de ces questions, avance, dans un mémoire écrit sur ces matières, que le Purus est un fleuve de premier ordre, qui ne serait pas inférieur au Marañon lui-même, s'il fallait en croire les sauvages; car personne encore n'a pu déterminer sa source. Les sauvages Chuntachitos, Machuvis et Pacaguaras qui vivent à l'ouest des missions d'Apolobamba, en Bolivie, lui assurèrent que, dans la direction du couchant, à une dizaine de journées de marche des rives du Béni, coulait un fleuve considérable au milieu des forêts vierges. Ils expliquaient fort clairement que leurs familles habitaient près du Béni, et que cet autre fleuve, qu'ils appelaient Mano, était plus large et plus volumineux que le rio Béni. Comme entre l'Ucayali et le Madeira, l'Amazone ne reçoit aucun autre fleuve de cette importance, je vois là des motifs

plausibles de penser que le Purus et le Mano ne sont qu'un seul et même cours d'eau, et que la différence des noms vient de la diversité des tribus qui en peuplent les bords et qui lui attribuent chacune un nom particulier.

« Un missionnaire franciscain, Alvarez de Tolède, pénétra chez les Chunchos par la vallée de Carabaya en 1661, et, dans les années subséquentes, il s'avança au nord jusqu'à la nation des Toromonas : ce sont ces sauvages qui, dociles à la voix des religieux, quittèrent leurs forêts et peuplèrent, en Bolivie, les pueblos des missions. M. Alcide d'Orbigny assure que les individus de cette nation qui vivent encore au milieu des bois à l'état sauvage, au nord des missions, ont conservé le nom de Toromonas ; ils habitent entre le 12e et 13e degré de latitude et le 70e et le 71e degré de longitude ouest de Paris, point qui coïncide exactement avec le lieu où le missionnaire les rencontra ; de sorte qu'en descendant par le rio Madre de Dios, dans la direction du nord-est, on doit, après quarante lieues de navigation, retrouver les Toromonas sauvages. Le Padre Alvarez affirme que leurs terres sont très-fertiles, que les rives du fleuve sont très-peuplées et que les tribus de ces Chunchos sont douces et hospitalières.

« Longtemps on a cru que le rio de Chuquiabo ou rio Béni, après avoir coulé vers le nord, se dirigeait au nord-ouest, et que, grossi des rivières de la vallée de Carabaya et de celles qui, ayant leur source dans les Cordillères du Cuzco, forment la Madre de

Dios, il prenait le nom de Grand Paro ou d'Apuparu et se réunissait à l'Apurimac : après leur confluent, ces deux fleuves étaient connus sous le nom d'Ucayali. Aujourd'hui, si on sait que le Béni se jette dans le Madeira et que l'Inambari et les autres rivières de la vallée de Carabaya sont tributaires de la Madre de Dios, on est toujours dans la même incertitude au sujet de la véritable direction de ce dernier fleuve. Puisque la Madre de Dios n'est pas un affluent du Béni et que l'Apuparu est le rio Ucayali, nous sommes fondés à supposer que la Madre de Dios doit être le Purus, ce même Amarumayu sur lequel s'embarqua l'expédition contre les Musus, nation nombreuse qui habitait près du Marmoré et occupait le pays compris entre le Béni et l'Amarumayu ou Purus.

« Le Padre Bobo de Rebello, qui a vécu longtemps dans la vallée de Paucartambo, et tous ceux qui ont eu des rapports avec les sauvages de l'intérieur, sont presque unanimes sur ce sujet, et considèrent la Madre de Dios comme la source du Purus.

« Le pays, arrosé par le rio Madre de Dios, a fait partie, depuis la conquête, de la juridiction de Paucartambo ; de là la dénomination qui lui est restée de *Valles de Paucartambo*, tandis que, strictement, on ne devrait comprendre sous cette dénomination que la vallée baignée par le Mapocho ou Paucartambo.

« Quant à la question de savoir si le Purus ou Ma-[illegible]ios est navigable, on ne peut raisonner que

par conjectures, qui semblent, du reste, offrir de grandes probabilités. On pense généralement que de forts steamers pourraient remonter jusqu'à quarante lieues du Cuzco ; en effet, après la réunion du Tono et du Piñipiñi, le fleuve coule très-paisiblement et a déjà une largeur égale à celle de l'Ucayali au delà de son confluent avec l'Apurimac. Quand, du sommet de l'Acobamba, on plane sur le pays que parcourt la Madre de Dios, on n'aperçoit sur les rives aucune aspérité, aucun cerro, qui révèlent un cours tourmenté par la présence de roches et de cascades ; d'ailleurs, s'il n'existait qu'un ou deux obstacles de ce genre, il serait facile d'y remédier en creusant un canal latéral. En outre, on a vu des tapirs, des lamantins, de grosses tortues, habitants ordinaires des eaux calmes, remonter tranquillement le courant jusqu'au confluent du Piñipiñi et du Tono. Enfin, en dehors de ces données scientifiques, les renseignements émanant des missionnaires et des sauvages sont favorables à notre opinion.

«La navigation de la Madre de Dios serait bien plus avantageuse que celle de l'Ucayali ; elle serait d'abord moins longue, et sans doute plus facile. L'embouchure du Purus est plus rapprochée du Para que celle de l'Ucayali, et son cours semble devoir être plus direct : le voyage, selon l'hypothèse la plus probable, serait abrégé de trois cents lieues environ. De plus, l'Ucayali n'est navigable pour de petits bateaux à vapeur que jusqu'à soixante-dix lieues du Cuzco, tandis que le port sur le Purus pourrait être

établi à quarante lieues de cette ville ; les trajets par terre seraient donc bien plus courts d'un côté que de l'autre. Ajoutez à ces considérations qu'une telle navigation enrichirait la contrée qui s'étend de l'Ucayali au Madeira.

« La Madre de Dios est assez profonde au confluent du Piñipiñi et du Tono pour qu'il soit possible d'y naviguer en toute saison, et les immenses forêts qu'elle arrose fourniraient à peu de frais le combustible nécessaire pour alimenter la vapeur. Une étude approfondie des lieux rendrait praticable l'ouverture d'une large route entre le port du fleuve et le Cuzco, et les voitures pourraient être facilement employées au transport des marchandises ; la quebrada de Pillcopata semble présenter tous les avantages désirables pour l'exécution de ce projet.

« Le Brésil lui-même, maître de la grande embouchure de l'Amazone, en accordant un libre transit à la navigation péruvienne, doterait la ville du Para d'un entrepôt important. Cette cité acquerrait ainsi une prépondérance marquée sur les ports de la côte et recueillerait les bénéfices de sa position exceptionnelle. »

Il y a tout un avenir et une régénération nouvelle pour l'Amérique du Sud dans un tel projet, et il serait de l'intérêt du gouvernement brésilien d'en provoquer les études et de faire faire les explorations nécessaires à son exécution.

De Paucartambo, nos deux voyageurs se rendi-

rent à Puno, au Desaguadero, aux îles du lac Titicaca; ils visitèrent, en Bolivie, le Tiaguanaco, la Paz, les mines de Corocoro; ils reviennent par le col de Tacna à Arica, d'où ils passèrent au Chili qu'ils visitèrent ainsi que les Provinces Unies de la Plata avant de regagner l'Europe.

Ils ne rentraient pas dans leur patrie les mains vides, et le rapport sur les collections géologiques et minéralogiques lu par M. Hébert à la section du Comité des travaux historiques et des sociétés savantes; la lettre de M. Auguste Duméril sur la collection de reptiles par eux rapportés; la note lue à la Société botanique de France par M. le comte Jaubert sur leurs collections de plantes, et le procès-verbal de la séance de la Société d'acclimatation du 23 mars 1860, témoignent du zèle éclairé et de l'amour de la science de ces deux jeunes gens, dans un long voyage qui n'a pas été pour eux sans pénibles épreuves ni sans dangers.

A défaut d'autres témoignages de satisfaction qu'ils pouvaient croire avoir mérités par le zèle qu'ils mirent à accomplir leurs mission. ils auront au moins eu ceux des véritables amis de la science et le souvenir des services par eux rendu à leur pays ne périra pas; car M. Aug. Duméril et M. le comte Jaubert ont attaché leur nom à des espèces zoologiques ou botaniques nouvelles par eux rapportées, et dont ils ont généreusement fait don, avec toutes leurs collections, au Muséum d'Histoire Naturelle de Paris.

Nous ajouterons, qu'en ce qui nous concerne, nous avons trouvé dans le bon et substantiel volume de M. Ernest Grandidier des détails géographiques et ethnologiques fort intéressants sur le Pérou, sur l'ancienne civilisation des Incas et sur les monuments de leur époque; le tout en un style clair et concis, qui fait du *Voyage dans l'Amérique du Sud* une lecture profitable et attachante.

V. A. Malte-Brun.

VOYAGE A DRESDE ET DANS LES VOSGES,

OU DESCRIPTION DE CES CONTRÉES AVEC LES MOEURS ET COUTUMES DES HABITANTS (1).

Par

M. ALBERT MONTÉMONT,
Auteur des *Lettres sur l'Astronomie*.

L'auteur de ce livre n'en est pas à son début, il y a déjà longtemps qu'il s'est fait connaître par la publication de nombreux ouvrages, dont plusieurs ont eu les honneurs de la réimpression. L'un des plus anciens membres de la Société de Géographie, il prend depuis longtemps part à la rédaction de son *Bulletin;* traducteur des œuvres de Walter-Scott et du capitaine Marryat, éditeur de plusieurs collections de voyages dans les cinq parties du monde, et

(1) 1 vol. in-8° de 150 pages, Paris, 1861, Ledoyen.

d'autres ouvrages de portée diverses ; il s'est encore essayé dans un genre plus léger, et il a su prendre place, alors que la chanson faisait école, à côté des noms de Barré, de Piis, de Ségur et de Désaugiers. Il est un des derniers survivants de ces charmants esprits du caveau moderne dont les refrains consolèrent notre pays au sortir des tristes épreuves de 1814 et de 1815.

L'ouvrage qu'il nous donne aujourd'hui est un suffisant témoignage de sa verte vieillesse. Il a pour objet de faire connaître la capitale de la Saxe et la Suisse saxonne qui l'avoisine et qui a tant d'analogie avec les montagnes des Vosges. Le rapprochement des deux contrées avait en effet une sorte d'à-propos qui offre de l'intérêt pour les amateurs des beaux sites de la nature.

Dans la première partie de son livre, l'auteur expose ses excursions à Berlin et à Dresde et donne sur les mœurs et les coutumes de la Suisse saxonne des détails d'un intérêt soutenu ; dans la seconde il nous fait rapidement visiter avec lui les principales villes qui séparent Kehl de Dresde : Carlsruhe, le Versailles Badois ; Bade, avec ses bains et ses promenades aristocratiques ; Heidelberg et les ruines de son château ; Francfort, si fière de sa liberté ; Gotha, le paradis de l'Allemagne ; Weimar, qui vit mourir Gœthe et Schiller.

La troisième partie : promenades dans les Vosges, pourrait servir d'aide-mémoire aux touristes. M. Albert Montémont n'omet aucune des curiosités ou des

sites justement renommés de cette partie de la France, si digne d'intérêt et qui pendant longtemps n'a été convenablement appréciée que des artistes qui y retrouvaient les sites et les paysages alpestres que d'autres se croient obligés d'aller chercher hors de notre pays. Il raconte les légendes du foyer, les vieilles coutumes des campagnes, et signale les hommes marquants qui ont illustré leur berceau. On lit rapidement ces pages où l'intérêt se joint à un style facile et enjoué, et l'on y trouvera certainement l'utilité jointe à l'agrément.

V. A. Malte-Brun.

MÉLANGES

ET NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES.

Nouvelles du docteur Peney, voyageur au fleuve Blanc.

Nous avons annoncé dans un de nos précédents cahiers le prochain voyage à la recherche des sources du Nil du docteur Peney, médecin en chef du Soudan Égyptien. Dans une lettre par lui adressée à M. Jomard, et en date de Gondokoro, 20 février 1861, il lui fait connaître qu'il a mis cinquante-huit jours à se rendre de Khartoum à Gondokoro, et que quelques jours après son arrivée, il a fait une excursion dans la province de Niambara, située à quelques lieues à l'ouest du fleuve Blanc.

Une marche de huit jours, représentant trente-et-une heures de parcours, le conduisit dans le district de Mourou, sur les bords de la rivière Itiéy, large d'environ 80 mètres, peu profonde, coulant d'après ses informations vers le nord-ouest à travers le pays des Allâh, des Makaraka, des Djour, et se réunissant au Bahr-el-Gazal, dont il est un des principaux affluents. Des renseignements vagues font re-

monter cette rivière vers le sud-est jusque chez les Mondou, à une vingtaine de lieues de Mourou, au delà on ignore son cours, mais l'infatigable docteur français espère bien résoudre cette question par la suite. Il a, pendant cette première excursion, recueilli de nombreuses observations relatives à la géologie, à la botanique, à la géographie et à l'ethnographie. De retour à Gondokoro, où il s'est rencontré avec M. Lejean, le docteur Peney attendait la crue des eaux du fleuve qui en ce point a lieu à la fin de février pour franchir les rapides ou cataractes de Garbo et de Makédo, il s'est associé M. Debono, négociant connu par plusieurs voyages sur le haut fleuve Blanc, et il est décidé à poursuivre son voyage par terre dans le cas où la voie du Nil deviendrait pour lui impraticable.

Il est permis de fonder de sérieuses espérances sur cette nouvelle tentative faite par un homme instruit, ayant longtemps vécu dans le Soudan Égyptien et mieux préparé à résister à la maligne influence du climat qui a su triompher du zèle et de l'énergique volonté de notre confrère G. Lejean.

Nouvelles de l'expédition dans l'Afrique orientale sous la direction de M. de Heuglin.

On écrit du Caire, le 30 mai : le 25 de ce mois, l'expédition allemande de M. de Heuglin pour l'intérieur de l'Afrique, a quitté le Caire où elle était res-

tée longtemps pour faire ses préparatifs et pour s'habituer par de grandes excursions au climat et aux fatigues d'un voyage en Afrique. La colonie européenne du Caire accompagne de son intérêt le plus vif ces hommes courageux dans leur entreprise. De Suez, un vapeur mis spécialement à leur disposition par la Compagnie égyptienne de Medschidieh les transportera à Souakin, où ils emploieront les mois brûlants de l'été, pendant lesquels il serait imprudent de vouloir se rendre dans le Soudan, à explorer les pays de montagnes complément inconnus jusqu'ici des peuples de Bogos et de Bédga, pour ensuite, en passant par Taka, aller à Chartum, d'où l'expédition doit pénétrer dans l'intérieur du continent. Cette première et comparativement peu dangereuse partie du voyage promet une abondante moisson pour la science. (*Gazette d'Augsbourg*.)

Découvertes en Australie.

Il nous vient d'encourageantes nouvelles pour la science de l'Australie Occidentale. Une expédition entreprise par des particuliers vient de pénétrer à une distance de 100 milles (160 kilomètres) d'York, où elle a trouvé un pays bien arrosé, et couvert de pâturages : les indigènes ont offert de la conduire fort au delà dans la même direction, lui promettant une région couverte d'herbe, et abondante en fourrages de toutes sortes. A une distance de plus de 100 mil-

les, étant supposé une ligne droite tirée à l'est de la côte, le voyageur se trouverait placé directement au nord de la côte stérile d'Eyre sur la route d'Adélaïde à King George's Sound. En conséquence, on serait amené à penser que l'affreuse région traversée par Eyre était limitrophe de la côte, et que le pays devenait plus habitable vers le nord. Ce voyageur avait été détourné de son itinéraire primitif au nord par des broussailles immenses dont il ignorait l'étendue, et son exploration longue et sans précédent, faite dans la plus détestable contrée du globe, avait indubitablement corroboré l'opinion d'un désert central s'étendant sur la côte sud jusqu'au niveau de la mer. Un grand nombre d'exemples viennent à l'appui des inductions que l'on peut tirer de tous les renseignements; et Eyre lui-même revenant de la stérile région du mont Hopeless, était passé à une portée de fusil d'un territoire couvert de pâturages et sillonné de cours d'eau. — Assuré maintenant qu'il n'y a pas à traverser de grands déserts, on peut exécuter sans danger l'exploration complète de tout le continent australien, en prenant pour bases des expéditions futures une ou deux principales routes. La première allant du sud au nord, est celle suivie par M. Stuart; la seconde consiste à incliner dans une direction plus occidentale, de manière à relier l'exploration des frères Gregory sur la côte ouest. Les derniers voyages de MM. Babbage, Hack-Parry et du major Warburton, sur les frontières nord et sud de l'Australie Méridionale, comparés à la dernière

découverte de M. Stuart, prouvent d'une façon plus évidente l'existence d'un vaste territoire entre l'Australie Méridionale et l'Australie Occidentale, ou si l'on veut entre la route suivie par M. Stuart et la côte ouest, territoire à peu d'exceptions près très-convenable pour une colonisation immédiate. Il y a lieu de supposer que Eyre en s'écartant de la route d'Adélaïde à King George's Sound suivit malheureusement un itinéraire qui traversait la plus désolée de toutes les régions; et eût-il abandonné le rivage de la mer pour se jeter dans l'intérieur du continent, il aurait rencontré très-peu de difficultés. L'expédition de M. Eyre fut entreprise dans la supposition qu'il existait au nord d'Adélaïde, un district fertile. Déjà, en effet, dans une séance de la Société géographique de Londres, en 1858, le colonel Gauler, gouverneur de l'Australie Méridionale, à l'époque des explorations de Eyre, développa les raisons sur lesquelles il avait basé une semblable opinion : la plus importante de ces raisons était le changement de température passant successivement du froid au chaud et au tempéré, ainsi que du vent qui sautait du nord à l'ouest. Il y a donc motif pour supposer que la vaste contrée, située au nord de la route de M. Eyre, contient des territoires fertiles, aussi pensons-nous que la Société géographique de Londres a déjà agité le projet de compléter l'exploration de la côte nord-ouest, depuis Shark's Bay jusqu'à l'embouchure du Fitzroy, d'après un plan semblable à celui qui a été employé pour l'expédition de Victoria.

L'Australie attend de ces futurs voyages son entière réhabilitation, car d'après les récentes données, elle montre des signes d'une fertilité plus grande qu'on ne l'en supposait capable.

Les montagnes de Pamir et les sources et la vallée de l'Amou-Daria.

(Note lue à la Société impériale géographique de Russie par M. J. Vénukoff.)

Si l'on prend pour point de départ le *lac Victoria* de Wood, la longueur totale du cours de l'Amou-Daria jusqu'à la mer d'Aral est de 280 milles géographiques ou de 1,960 verstes. Parmi les rivières d'Europe, le Dniéper est celle qui s'en rapproche le plus par l'étendue de son parcours. Mais les bassins de ces deux rivières diffèrent essentiellement entre eux de proportions, comme par leur caractère naturel et leur importance historique. Remarquons, avant tout, que le Dniéper, sur tout son parcours, arrose des plaines parfaitement humectées des eaux atmosphériques, et, par ce fait, riches de végétation. Il n'existe pas de montagnes sur le plateau qu'embrasse le bassin de cette rivière, sauf quelques élévations peu considérables près des chutes.

L'Amou-Daria coule, au contraire, tantôt au milieu des steppes brûlantes, desséchées et naturellement arides, tantôt à travers un pays montagneux, où ses différents bras roulent sur des lits pierreux

et où les vallées sont resserrées entre des rochers. De ses trois principaux cours d'eau, le Scharoud de Badakschan est le seul qui arrose des localités connues pour les richesses de leur flore. Les habitants du pays, comme les étrangers, dit Burnes, parlent avec enthousiasme de cette contrée, de ses rivières, de ses vallées pittoresques, des fruits, des fleurs et des rossignols qu'on y trouve. Mais ni les vallées du Bolor, ni les bords du Douvan supérieur, que Wood a visités, ne se trouvent dans les conditions nécessaires à l'existence d'une population fixe. Bien au contraire, ces vallées, cavités étroites et profondes creusées dans un plateau élevé, offrent le caractère sauvage des lieux alpestres. Malgré sa situation sous le trente-septième parallèle, le cours du Sary-Koul est encore, au mois de février, recouvert d'une glace si forte qu'on peut le parcourir en traîneau. Les défilés étroits des monts Bolor sont habités par des peuplades à demi sauvages qui, renfermées dans les montagnes, ne peuvent se fondre avec d'autres peuples plus civilisés et demeurent à l'état de brigands nomades vivant du pillage des caravanes. Sans chercher à déterminer la partie du plateau de ces montagnes où les Bélors, peu connus dans l'histoire naturelle de l'homme, disparaissent pour faire place aux Kirghises de Pamir ou Bourouts, on peut faire la remarque que ce n'est pas sans fondement que l'imagination des peuples orientaux a peuplé les montagnes de Bolor de troglodytes ou tout au moins de grossiers barbares. Hueng-Tsang écrivait, au septième

siècle de l'ère chrétienne, que les habitants du cours supérieur de l'Oxus ne connaissent ni l'urbanité ni la justice, qu'ils sont enclins à la violence et repoussants de laideur. Il est remarquable que ce sectaire bouddhiste leur donne des yeux bleus, particularité qui ne se rencontre ni chez les Turcomans, ni chez aucun des autres peuples fixés plus à l'orient ou à l'occident. — Les Bélors et les Kiaffir-Siagpouschs de Burnes ne sont-ils qu'une seule et même peuplade, ou forment-ils des branches distinctes d'une même race Indo-persique? Nous pensons qu'on ne peut rien dire de positif à cet égard.

Toujours est-il bien établi que le vaste pays qui s'étend de l'Hindou-Kousch jusqu'au Rian-Koul, et depuis Koundouz et Ghissar à l'orient jusque par delà les monts Bolor, est habité par des peuplades que la nature du pays, leur existence et leurs mœurs, ne peuvent appeler à un rôle marquant dans l'histoire. Bien que jadis quelques-uns de ces peuples aient pu réussir à faire obstacle aux conquêtes d'Alexandre, et peut-être aient fait partie de la monarchie bactrienne fondée par les Macédoniens, il serait difficile d'admettre qu'aujourd'hui leur pays fût susceptible de constituer un État solidement assis sur des bases homogènes et une organisation régulière. Si l'on se rappelle, en outre, que ce bassin de l'Oxus supérieur est fermé de trois côtés — au nord, à l'est et au sud — par des montagnes de quinze à dix-huit mille pieds de hauteur qu'on ne peut franchir que par quelques chemins difficiles,

accessibles seulement aux bêtes de somme, il devient plus ou moins évident que l'espoir de faire de ce pays un avant-poste commercial de l'Inde est dénué de fondement.

Une pensée toute semblable et non moins triste se présente encore à notre esprit lorsque nous contemplons le cours de l'Amou-Daria, hors de la contrée montagneuse de Badakschan, Wokhan et Karatighène, au delà de Termès et de Balkh. A partir du premier de ces deux points jusqu'à Pitniak même, première ville dans l'oasis de Khovaresm, sur une étendue de 800 verstes, la population fixe, comme on le sait, se tient éloignée de la brûlante vallée de Gihoun. Il n'y a plus, aux abords de la rivière, que de rares bourgades et de petits villages situés près des passages qui se trouvent sur le chemin des caravanes. Aussi, quoique l'Amou-Daria présente, auprès de Tschardjouï, une largeur de 235 sagènes avec quatre de profondeur, n'y a-il pas à attendre que cette voie devienne jamais la grande route de l'Europe vers l'Hindoustan. Si l'on considère que les bords de la mer d'Aral sont à un tel point arides qu'on n'a pu jusqu'à ce moment encore y établir le séjour de la moindre population; si l'on se souvient que l'Aral même est séparé des localités peuplées de la Russie par une étendue de 800 verstes de steppes en largeur; si l'on pèse enfin la difficulté, pour ne pas dire l'impossibilité, de refondre la nature des nomades pillards des steppes, il nous semble qu'on sera en droit d'affirmer que l'Amou-Daria

peut à peine dans l'avenir le plus éloigné aspirer à devenir une voie de second ordre pour l'industrie, les lumières et la civilisation. Il serait même difficile de dire si la civilisation qui pénétrerait jusque dans la contrée située sur le cours supérieur du fleuve — contrée riche en gisements de métaux et de pierres précieuses — doit venir du nord-ouest, c'est-à-dire de la mer d'Aral, ou du sud, en franchissant l'Hindou-Kousch ; et, n'en déplaise au patriotisme russe, nous penchons pour la dernière des deux hypothèses.

Exploration de l'isthme de Darien.

Au mois d'avril dernier, une compagnie française a commencé un voyage d'exploration à travers l'isthme de Darien, dans le but de vérifier la praticabilité du percement d'un canal interocéanique. Après avoir pénétré jusqu'à la rivière de Chuquinaca, et avoir remonté la Sabana sur une longueur de 19 milles et le Lara sur une longueur de 9 milles, les membres de l'expédition ont dû s'arrêter devant les difficultés insurmontables que leur opposait la saison des pluies. Dans le parcours qu'ils ont accompli, ils n'ont pas rencontré d'élévation de plus d'une cinquantaine de mètres au-dessus du niveau de la mer ; les Indiens ne se sont pas montrés hostiles. Les explorateurs viennent d'arriver à New-York sous la conduite de M. Boudiol, ingénieur en chef de l'entreprise. Ils se

rendent en France, avec le projet de retourner sur l'isthme au mois de décembre prochain, pour y tenter une seconde expédition pendant la saison sèche de 1862. (*Courrier des États-Unis.*)

SOCIÉTÉS SAVANTES.

Société de Géographie de Paris.

Séance du 7 juin 1861. — M. le colonel Jac. Schaffner, dans une lettre adressée au Secrétaire général, réclame le concours des observations de la Société de Géographie de Paris, relativement à son projet d'établissement d'un télégraphe électrique devant joindre l'Europe à l'Amérique par l'Islande et le Groënland. Il envoie en outre trois opuscules contenant les documents qui servent de base à son projet, et les observations et discussions qu'il a déjà soulevées devant plusieurs corps savants de l'Angleterre.

M. Malte-Brun annonce qu'il a reçu une lettre de M. le docteur Barth, dans laquelle le savant explorateur témoigne de l'intérêt qu'il porte aux voyageurs français actuellement en Afrique, et notamment à M. Henry Duveyrier, aux observations duquel il attache une grande importance.

M. E. Cortambert lit un rapport sur la table géographique de M. Jager.

M. le docteur Moure termine la lecture de sa notice sur le cours du Paraguay.

M. Alfred Jacobs donne d'intéressants détails sur la question d'Alesia. Il est prié de rédiger sur ce sujet une note pour le *Bulletin*.

M. le Président exprime à M. le comte d'Escayrac de Lauture, présent à la séance, tout l'intérêt que la Société a pris aux événements qui ont signalé son voyage en Chine, à la suite de l'expédition française.

Séance du 21 *juin* 1861. — Présidence de M. Jomard. — M. de la Roquette annonce à la Société que M. W. Parker Snow, commandant le schooner yacht *Endeavour*, vient de lui écrire de Londres, sous la date du 19 juin, pour l'informer du prochain départ de ce bâtiment qui se rend dans les régions arctiques. Le but de cette nouvelle expédition est de s'assurer du sort des équipages composant les navires de Franklin, et de recueillir les journaux et autres documents qu'on n'a pu encore retrouver. L'*Endeavour* mettra à la voile d'Aberdeen, probablement avant la fin du mois de juin, et M. Snow a promis de tenir M. de la Roquette au courant des résultats de cette expédition.

Son Exc. M. le ministre de la guerre communique à la Société, par l'intermédiaire de MM. Élie de Beaumont et Jomard, un mémoire du capitaine d'artillerie Nicolas, attaché à la mission de Perse, sur la montagne Demavend, près de Téhéran.

Après la lecture de ce mémoire, la Société décide

qu'il trouvera place au Bulletin, et M. Vivien de Saint-Martin est prié de vouloir bien en surveiller la publication.

M. Francis Lavallée continue la lecture de son mémoire sur Puerto-Rico.

Séance du 5 juillet. — Présidence de M. Jomard. — M. le président communique une lettre de M. de Martius, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences de Bavière, qui fait hommage, au nom de M. Mantel, d'un livre sur l'administration des forêts de la Bavière.

Dans une lettre datée de Marseille, 10 juin, écrite à M. Jomard qui la communique à la Société, M. Espinassy-Bey donne des nouvelles de M. Peney, parti en février de Gondokoro pour franchir la cataracte de Makédo, et recommande à la Société les travaux du courageux voyageur.

M. le président donne lecture d'une lettre que lui a adressée M. le docteur Peney; cette lettre fort étendue est datée de Gondokoro, 20 février 1861. Un extrait en sera inséré au Bulletin.

M. Malte-Brun dépose sur le bureau trois cartes russes ayant pour objet la contrée du fleuve Amoûr et l'Asie Orientale, avec un texte, offertes par M. le lieutenant-colonel du génie D. de Romanow, chef de la télégraphie dans la Sibérie.

M. A. Jacobs rend verbalement compte de la visite de S. M. l'Empereur à Alise-Sainte-Reine : il remettra une note à ce sujet.

M. Jomard lit une notice de M. Wolkoff, cham-

bellan de l'empereur de Russie sur le pays transilien; cette notice est renvoyée au Bulletin.

M. Malte-Brun donne des nouvelles de M. Henry Duveyrier, qui paraît avoir l'intention, en quittant R'at, où il fut obligé de camper en vue de la ville, sans y entrer, de se diriger vers le Fezzan et de là sur Tripoli.

M. Jomard rappelle la proposition faite par M. Lafargue et datée de Khartoum, d'ouvrir une souscription pour un voyage sur le haut fleuve Blanc, à l'aide d'un petit bateau à vapeur.

Ce voyageur propose d'y concourir lui-même pour une somme de 5,000 fr. Le projet d'exploration sera exposé dans le plus prochain Bulletin.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

Bulletin de la Société de Géographie de Paris.

V° Série, tome II, N° 7. — Juillet 1861.

La civilisation Japonaise, par M. *Léon de Rosny* (fin).

Le Maroc, notice géographique, par M. *Barbié du Bocage* (suite).

Lettres et extraits de lettres de MM. Antoine d'Abbadie, G. Massaja, R. P. Léon des Avanchers, D[r] Livingstone, Espinassy-Bey, Peney, Espina.

Notes sur les explorations Australiennes.

Le Tour du Monde, nouveau Journal de Voyages, sous la direction de M. Ed. Charton.

81. Voyage au Brésil, par M. *Biard* (1858-1859) (fin). — Gravures d'après les dessins de l'auteur.

82. Voyage en Mésopotamie, par *Eugène Flandin*, chargé d'une mission archéologique à Mossoul (1840-1842) (texte inédit). — Gravures d'après les dessins de l'auteur.

83. Voyage en Mésopotamie... (suite et fin).

84. Naufrage et scènes d'anthropophagie à l'Ile Rossel, dans l'archipel de la Louisiade (Mélanésie); récit de M. *V. de Rochas.* — Texte et dessins inédits. — Notice sur la Basse-Cochinchine, avec une carte.

85. Fragment d'un voyage au Paraguay, par M. le Dr *A. Demersay* (1844-1847). — Carte du Paraguay, gravures d'après les dessins de l'auteur.

86. Voyage de Tiflis à Stauropol, par le défilé du Darial, par M. *Blanchard.* — Carte itinéraire, gravures d'après les dessins de l'auteur.

—

Zeitschrift für Allgemeine Erdkunde, herausgegeben von Dr W. Koner. — *Neuefolge.*

Xe vol. 5e cahier. — Mai 1861.

Les volcans de l'Islande, d'après les récentes recherches de Ch. S. Forbes, par le Dr *Söchting.*

Voyage de Macdougall Stuart dans l'intérieur de l'Australie (fin), par M. le directeur *Meinicke.*

Voyage en Orient par M. le Dr *Otto Blau.* — 1° Courses à travers les Alpes pontiques.

Mélanges et nouvelles. — Nouvelle littérature géographique.

Carte.

Esquisse topographique des routes à travers la chaîne pontique, dressée par le Dr *Otto Blau.*

Esquisse topographique de la route de Murad à Erzeroum, dressée par le Dr *Otto Blau.*

X^{e} vol. 6e cahier. — Juin 1861.

Voyage en Orient, par M. le Dr *Blau*. 2e extrait de son Voyage en Perse dans l'été de 1857.

Le système occidental des montagnes de l'Amérique; esquisse de géographie physique par le Dr *Moritz Wagner*, de Munich.

Analyse de la relation de voyage de M. Du Chaillou: *Exploring and adventures in Equatorial Africa*, et des matériaux sérieux qu'elle renferme relativement à la géographie, par M. le Dr *Barth*.

Lettre de M. *de Decken* au Dr Barth, en date de Zanzibar 20 février 1861.

Mélanges. — Littérature, nouvelles géographiques.

Carte.

Esquisse d'une route au sud-est de l'Afrique, parcourue par M. le baron de Decken.

—

Mittheilungen aus Justus Perthes' Anstalt....... von Dr A. Petermann.

Ergänzungsheff. N° V. (Cinquième cahier complémentaire.)

Matériaux pour une esquisse de géographie physique de l'isthme de Panama, par le Dr *Moritz Wagner*, broch. de 25 pages, avec une belle carte de l'isthme de Panama, à l'échelle de 1/200000, d'après les documents les plus récents et les meilleurs levers, par le Dr *A. Petermann*.

BIBLIOGRAPHIE.

Europe.

8. *Die Markgrasschaft Mähren und das Herzogthum Schlesien* — Le margraviat de Moravie et le duché de Silésie dans leurs rapports géographiques, par *Carl Koristka*. 1 vol. in-8 avec une grande carte de la Moravie et de la Silésie, 4 cartes statistiques et physiques, et plusieurs lithographies et gravures sur bois.—Vienne et Olmutz, 1861, chez Edouerd Hölzel; Paris, chez Franck.

9. Die Forstverwaltung Bayerns beschrieben nach ihrem dermaligen Stande vom Königlich Bayerischen ministerial-forstbureau. — Munchen, von *M. Mantel*, 1861, 1 vol. gr. in-8.

Afrique.

10. *Reise nach Madagascar.* — Voyage à Madagascar par M[me] Ida Pfeiffer. Avec une biographie de l'éditeur d'après ses propres notes. Ouvrage publié par son fils Oscar Pfeiffer. 2 vol. in-18. — Vienne, 1861, chez Carl Gerold, fils; Paris, chez Franck.

11. Description nautique de la côte nord du Maroc, par *C. A. Vincendon-Dumoulin* et *C. P. de Kerhallet.*—Paris, 1857, 1 vol. in-8.

12. Manuel de la navigation dans le détroit de Gibraltar, par *C. A. Vincendon-Dumoulin* et *C. P. de Kerhallet.* — Paris, 1857, 1 vol. in-8.

Amérique.

13. Annual report of brevet lieut. col. *J. D. Graham* on the improvement of the harbors of Lakes Michigan, St-Clair, Erie, Ontario, and Champlain, for the year, 1860. — Washington, 1860. 1 vol. in-8.

Globe, Atlas et Cartes.

14. *Terrestrial globe drawn by H. Kiepert....* Globe terrestre écrit en anglais et dessiné par *H. Kiepert.* Diamètre 12 pouces 7/8, graduation du méridien de Greenwich.— Berlin, chez Dietrich Reimer, libraire-éditeur.

NOUVEAUX DOCUMENTS

POUR SERVIR A L'HISTOIRE

DE LA RECHERCHE DES SOURCES DU NIL.

Nous avons, dans notre dernier cahier, donné quelques nouvelles de M. le docteur A. Peney, elles étaient extraites d'une lettre par lui adressée à M. Jomard. Depuis, l'honorable président de la Société de Géographie en a reçu une seconde, et l'importance de leur contenu nous décide à les publier entièrement, en les empruntant au *Bulletin* de la Société de Géographie. Elles viennent ajouter de nouveaux documents à l'histoire séculaire de la recherche des sources du Nil.

Deux points sont principalement à remarquer dans la seconde de ces lettres. Le premier, c'est l'existence dans le voisinage de Djendoky-Garbô et au sud du mont Lopoueg (Logwek?) de cette multitude de petits affluents alimentés par des sources d'eau vives : *On peut*, dit M. le docteur A. Peney, *les considérer comme parties intégrantes des sources du fleuve Blanc.*

Le second point n'est qu'une information, mais qui commence à prendre la consistance d'un fait lorsqu'on la rapproche de celles de MM. Miani et

Brun-Rollet: au delà des monts *Régo* (Pic *Gniri*), terme atteint, pour cette fois, par M. le docteur A. Peney, *le fleuve* s'éloignerait tout à fait des montagnes et *offrirait alors une vaste nappe d'eau* d'un courant très-faible, mais d'une grande profondeur.

Voici enfin un voyageur au fleuve Blanc qui se préoccupe d'observations scientifiques propres à donner des bases sérieuses à nos cartes. Nous ne connaissons pas encore toutes celles du docteur Peney; mais dans sa lettre il nous apprend déjà qu'au dessous de la cataracte de Makédo le fleuve a encore 45 mètres de largeur, une profondeur de 5 mètres, et que le courant au milieu du fleuve est de 180 mètres à la minute. Le volume d'eau que ces mesures accusent semble annoncer que si le fleuve, ou du moins la branche suivie par le Docteur, prend sa source ailleurs que dans un lac, cette source est encore bien éloignée.

Nous avons tout lieu d'espérer que la prochaine lettre du docteur Peney sera datée d'un point plus reculé encore sur le fleuve.

Nous joignons à ces lettres:

Une carte du fleuve Blanc que nous avons dressée à l'aide des cartes : du docteur Barth, pour le Waday et le Kordofan; de M. d'Arnaud, pour le cours antérieur du fleuve Blanc; de MM. Poncet et Lejean, pour les pays compris entre le 9e degré de latitude et le 5e, ainsi que le cours du Saubat; et la carte de M. Miani, entre le 5e degré et l'Équateur.

Nous avons fait subir à la carte de M. Jules Pon-

cet, sur de nouveaux renseignements de sa part, quelques modifications dans la direction des rivières voisines de l'établissement d'Ibrahim-Baz et de la position de Boka.

Nous avons cherché à souder ensemble les deux cartes des frères Poncet et Miani en prenant une moyenne entre les différences des longitudes pour Gondokoro. Cela nous a porté à 30° 22', mais nous croyons être encore trop à l'est, d'environ au moins un degré, si nous nous en rapportons à la longitude trouvée par M. d'Arnaud, 29° 42' (1).

La carte des frères Poncet, dont nous donnons une réduction et qui avait été envoyeé à la Société de Géographie par M. Lejean, ne repose que sur des estimes de distances réciproques et sur des directions prises à la boussole, elle n'en est pas moins très-intéressante, car elle offre une bonne topographie du bassin de la Dender, affluent du fleuve Bleu, toute la région du Bahr el-Ghazal et la division ethnographique du fleuve Blanc moyen. Elle présente sans doute un réseau de rivières et de canaux douteux à l'ouest du cours principal du fleuve Blanc entre les 7° et 9° degré, mais elle donne sur le fameux pays des Niam-Niam les premières indications un peu sérieuses que nous en ayons. Enfin elle est curieuse à consulter pour faire connaître le théâtre des courses des trafiquants de Khartoum, et les points par eux atteints jusqu'en 1860 dans leurs relations commerciales.

(1) La différence serait plus grande encore si l'on adopte pour longitude de Gondokoro le chiffre 26° 20' trouvé par le Rév. P. Knoblecher.

La carte ou plutôt l'esquisse de M. Miani paraît avoir été dressée pour la partie située à l'ouest du fleuve sur de bons itinéraires du Rév. P. Morlang; quant à la partie relative au fleuve Blanc, peut-être descend-il ses positions beaucoup trop vers le sud.

En dernière analyse, nous ne prétendons pas avoir donné une *carte* du fleuve Blanc, mais bien une *Esquisse des informations* obtenues jusqu'à ce jour relativement à la grande question qui préoccupe le monde géographique.

Nous faisons suivre les lettres de M. le docteur Peney d'un extrait du Bulletin de l'Académie royale de Belgique, dans lequel M. le professeur Ph. Gilbert fait, à l'occasion de la carte de M. Miani, des observations que nous croyons utile de mettre sous les yeux de nos lecteurs. V. A. Malte-Brun.

1° Première lettre de M. A. Peney a M. Jomard.

Gondokoro (fleuve Blanc), 20 février 1861.

Je ne veux pas laisser échapper la première et une des rares occasions de communications qui existent entre Gondokoro et l'Égypte, sans vous transmettre des nouvelles de mon voyage au fleuve Blanc, voyage que j'ai pu enfin entreprendre avec l'agrément et l'aide du gouvernement égyptien, et que j'espère terminer heureusement avec la grâce de Dieu et le concours de mes compagnons de voyage.

C'est à la fin d'octobre de l'année écoulée que j'ai

pu quitter Khartoum, emmenant avec moi deux bateaux et leur équipage, ainsi qu'une escorte de vingt-cinq soldats appartenant à l'armée du Soudan. Mon bagage *instrumental* était aussi peu embarrassant que le reste du matériel, car il se réduisait à une montre ordinaire et même très-ordinaire, quelques thermomètres, des boussoles et un sextant. Mon dernier baromètre venait de se détraquer, et j'avais été obligé de l'expédier en Égypte pour le faire réparer. Quant au chronomètre, j'en étais complétement privé, et l'administration égyptienne m'avait prévenu que le gouvernement n'en pouvait mettre aucun à ma disposition, en étant lui-même dépourvu! Je fus assez heureux, avant mon départ de Khartoum, de remédier à l'absence du chronomètre, par l'acquisition que je fis d'un télescope, lequel m'a mis à même d'observer des occultations de satellites de Jupiter.

M. Lejean, que vous connaissez, et qui, au moment de mon départ de Khartoum venait d'arriver en cette ville, après une excursion au Kordofan, eût désiré partir avec moi; j'avais aussi espéré précédemment m'adjoindre comme compagnon de voyage ce géographe distingué; mais le mauvais état de sa santé et d'autres circonstances qu'il est inutile de mentionner ici, s'opposèrent à la réalisation de notre projet. Je dus donc quitter Khartoum accompagné seulement des marins et des soldats que le gouvernement de Son Altesse avait mis à ma disposition.

Je ne vous donnerai, Monsieur, aucun détail sur le parcours entre Khartoum et Gondokoro, parcours que j'effectuai en cinquante-huit jours. Ce voyage a été exécuté si souvent depuis une vingtaine d'années, et par des personnes qui ont tant écrit à ce sujet, que je crois inutile de rappeler ce que mes prédécesseurs ont fait à cet égard. Pour ma part, je me suis astreint à tenir un journal de route aussi détaillé que possible, mais que je crois inutile de livrer à la publicité.

Quelques jours après mon arrivée à Gondokoro, et vers le commencement de janvier, je profitai du départ d'une caravane de marchands d'ivoire se rendant dans la province de Niambara (située à quelques lieues de la rive occidentale du Nil), pour faire une incursion dans cette province encore inconnue aux Européens, et qui n'est ouverte au commerce que depuis l'année dernière. Huit jours de marche, qui au total ne représentent que *trente et une heures* de parcours, et vingt-cinq lieues ou un degré en ligne directe, nous conduisirent de Gondokoro dans le district de *Mourou*, province de Niambara, sur les bords de la rivière Itièy. Cette rivière qui, sous le parallèle de Gondokoro (5 degrés lat. nord) et à un degré de long. ouest de cette localité, coule dans la direction du sud-est au nord-ouest, avait, au moment où je l'ai traversée (époque des plus basses eaux) une largeur de 80 mètres, sur une profondeur moyenne de $0^{m},35$, avec une vitesse moyenne de $0^{m},333$ à la seconde. D'après les renseignements

que j'ai pu me procurer sur les lieux, j'ai appris que la rivière en question, après avoir traversé la province de *Niambara*, coule vers la tribu des Allâh, puis contourne celle des Niam-Niams-Makaraka, en se dirigeant toujours vers le nord-ouest. De chez les Makaraka, le Itièy pénètre dans la province de Djour, et va aboutir enfin dans le Bahr-el-Ghazal, dont il est un des principaux affluents. J'ai d'autant plus de motifs de croire à la véracité des renseignements qui m'ont été fournis par les riverains de Itièy, que ces renseignements concordent avec les observations recueillies au Bahr-el-Gazal par M. de Malzac, et plus tard par les frères Poncet, dont la Société de Géographie vient de publier une carte dans ses Bulletins.

Quant au parcours supérieur du Itièy au sud du district des *Mourou*, je n'ai pu me procurer à son égard que des renseignements vagues, qui le font remonter dans la direction sud-est jusque chez les *Mondu*, à une vingtaine de lieues au delà du point où j'ai traversé la rivière. J'ignore donc si le Itièy est un canal naturel sortant du Nil et allant le rejoindre, ou s'il n'est pas lui-même un des affluents et une des origines du fleuve Blanc. J'espère, Monsieur, pouvoir trouver prochainement la réponse à cette question.

Mon voyage au Niambara m'a mis à même de faire une ample récolte d'échantillons botaniques, dont plusieurs espèces sont inédites. J'ai pu étudier également, quoique un peu *superficiellement*, la géo-

logie de la région ; enfin j'ai été à même d'observer des races nègres appartenant à une foule distincte de celles qui habitent les rives du fleuve Blanc, et qui se rapprochent plus ou moins des populations de l'ouest : Darfour, Waday, etc. En résumé, j'ai été satisfait de mon voyage, malgré quelques désagréments et certaines avaries inséparables de semblables voyages, et qui tiennent à l'absence de toute espèce de gouvernement dans ces contrées, et à la cupidité des nègres.

A mon retour à Gondokoro, j'y trouvai M. Lejean, qui, ayant frété à Khartoum un bateau pour son propre compte, avait mis à la voile peu de temps après moi ; mais qui à peine arrivé chez les Bary, se disposait à retourner en arrière, dégoûté du pays et de la population, pendant la courte épreuve qu'il venait d'en faire. D'un autre côté, l'état de la santé de notre compatriote s'était peu amélioré depuis son retour du Kordofan, et il était à craindre qu'un séjour prolongé dans ces climats équatoriaux, à l'approche de la saison des pluies, ne fît qu'aggraver ses souffrances. Aussi malgré tout le désir que j'éprouvais de m'associer à M. Lejean pour la continuation de mon entreprise, je n'osai essayer de le faire revenir de sa détermination, et notre compatriote repartit de Gondokoro, dans les premiers jours de février.

Maintenant, Monsieur, j'attends ici la crue des eaux du fleuve (qui commence à être sensible à la fin de ce mois) pour essayer de franchir, avec des bateaux légers, les rapides de Garbo, ainsi que ceux

de Makédo. Après cette épreuve, que je suis persuadé d'accomplir avec succès, je continuerai le voyage par terre si la voie du Nil devient tout à fait innavigable. Je me suis adjoint à cet effet un ancien pionnier du Soudan, M. Debono, lequel a exploré une partie des affluents du Nil, et dont la Société de Géographie vient de faire la connaissance par l'entremise obligeante de M. Lejean.

Je n'ai pu encore évaluer la latitude exacte de Gondokoro qui doit être environ de 5 degrés nord, n'ayant à ma disposition qu'un sextant. Mais j'ai fait de nombreuses observations de hauteurs correspondantes, qui mettront à même de calculer plus tard cette latitude. J'en dirai autant de la longitude, au sujet de laquelle il existe une dissidence considérable entre MM. d'Arnaud et Knoblecher. Dépourvu de chronomètre, j'en suis réduit à observer avec mon télescope des occultations des satellites de Jupiter, qui ne me sont pour le moment d'aucune utilité; car j'ai quitté Khartoum sans pouvoir me procurer la connaissance des temps, ni autre ouvrage analogue pour l'année 1861.

Malgré ces inconvénients et ces petites contrariétés, je ne néglige nullement la partie astronomique de mon travail; car je la considère comme le corollaire indispensable de mon voyage, et destinée un jour à lui servir de pièces à l'appui.

Veuillez agréer, etc.

ALF. PENEY.

2° Deuxième lettre de M. Peney a M. Jomard.

Fleuve Blanc, province Bari, 20 mai 1861.

Monsieur,

J'ai eu l'honneur de vous expédier, en date du 20 février dernier, une lettre contenant un sommaire de mes premières explorations au fleuve Blanc. J'ignore si cette lettre aura eu la bonne fortune de parvenir jusqu'à vous. Malgré toutes les chances plus ou moins aventureuses de la route, je viens, Monsieur, confier une seconde missive au raïs d'un bateau qui descend à Khartoum et qui, peut-être, remettra mon envoi au moudyr de la province.

Après mon expédition chez les Niambara, expédition dont je vous ai entretenu dans ma lettre précédente, je suis allé faire une exploration aux rapides et cataractes du Nil, situés au sud de Gondokoro. Mon but était de vérifier par moi-même, et avant d'entreprendre mon voyage en règle, si, au moyen des bateaux que mon compagnon de voyage, M. Debono, a fait construire *ad hoc* à Khartoum, il est possible ou non de franchir les obstacles devant lesquels ont reculé jusqu'à ce jour toutes les expéditions précédentes.

Parti de Gondokoro, le 20 février, avec deux des bateaux dont il est fait mention précédemment, et un petit canot, portant ensemble vingt-cinq hommes d'équipage et trente hommes d'escorte, je remontai

le fleuve, et, le 22, après avoir dépassé l'île de Janker, j'atteignais les premiers rapides du district de Djendoky-Garbô. Au lieu de suivre la route parcourue par les expéditions précédentes, et, l'année dernière, par M. Miani (lequel n'a pas été plus heureux que ses devanciers, puisqu'il a été obligé de rebrousser chemin de Djendoky-Garbô), nous nous engageâmes, sur l'avis des nègres, dans un canal situé à l'est de l'affluent principal; et, après avoir allégé notre flottille d'une partie de son matériel et de son personnel, nous fûmes assez heureux pour franchir les premiers obstacles en moins d'une demi-heure. Mais nous n'étions qu'au début de nos fatigues, et nous tardâmes peu à nous en apercevoir. En effet, à quatre kilomètres au-dessus de Djendoky-Garbô, nous fûmes arrêtés par de nouveaux obstacles bien plus sérieux que ceux que nous venions d'enjamber avec tant de succès.

Les obstacles dont je parle, situés dans le district de Térémo-Garbô, se présentent sous forme de rapides et de chutes d'eau, occasionnés par d'innombrables écueils. Ils nous retinrent prisonniers deux journées entières, au bout desquelles nous parvînmes enfin à dégager notre flottille, après avoir perdu, il est vrai, la majeure partie de nos cordes et de nos amarres. La longueur de ce passage n'est que de 750 mètres. Au-dessus de Djendoky-Garbô, et pendant l'espace de 32 kilomètres, le fleuve coule sans entraves dans un lit de couches sédimentaires que traversent sur les deux rives de petits affluents alimen-

tés par des sources d'eau vive. Ces canaux, qui, à l'époque des pluies, deviennent d'effroyables torrents, commencent à se montrer vers la partie septentrionale, en face du pic de Lopouek; le *Kyk*, indiqué par le Rév. Knoblecher, est le premier dans la série.

Les affluents dont je parle sont si nombreux que j'en ai compté plus d'une centaine dans l'espace de 40 kilomètres; en dehors de la saison pluvieuse, leurs sources, voisines des rives du fleuve, fournissent à celui-ci une alimentation continuelle, et contribuent, pour une bonne part, à maintenir le niveau du Nil à une hauteur presque toujours constante dans ces parages. On peut donc les considérer déjà comme parties intégrantes des sources du fleuve Blanc. Je dois encore mentionner ici une rivière que je n'ai vue indiquée dans aucune carte; c'est le *Loukouédi*, qui prend sa source dans la partie occidentale de la chaîne du Régo (4° 10′ lat. nord) et qui vient se jeter dans le fleuve par sa rive gauche et au milieu des premiers rapides de Djendoky-Garbô.

A huit lieues sud de Djendoky-Garbô, se trouvent les *cataractes* de Makédo; je me sers ici du mot cataractes; car le passage présente deux chutes d'eau tombant chacune d'une hauteur de 1^{m},50 environ.

Malheureusement, à Makédo, une avarie survenue dans les flancs de la plus grande de nos barques, et la pénurie de câbles à laquelle nous nous trouvions réduits, nous obligèrent à jeter l'ancre au-

dessous de la cataracte, et nous enlevèrent l'espoir de continuer notre voyage par eau.

Une coupe du fleuve, exécutée au-dessous de la cataracte, en face du village de *Tambour*, m'a donné les résultats suivants : largeur, 45 mètres; profondeur moyenne, 5^m,20; courant moyen, 85 mètres; courant au milieu du fleuve, 180 mètres à la minute.

Notre flottille nous étant devenue inutile, je résolus de continuer mon exploration par terre; en conséquence, après m'être procuré quelques nègres pour transporter nos provisions, je poursuivis mon voyage en côtoyant le fleuve. En face de la cataracte de Makédo je suivis un canal à l'est creusé dans un lit de gneiss, assez large pour donner passage à notre flottille, qui malheureusement se trouvait réduite à l'inaction. Après avoir remonté ce canal jusqu'à sa sortie du Nil, je poursuivis ma route vers le sud, et après trois jours de marche, j'arrivai en face de la chaîne des monts Régo, à 8 kil. du point de cette chaîne. La chaîne du Régo, qui forme la limite méridionale de la province Bary et au delà de laquelle commence la province Mâdy, s'étend du sud sud-est au nord nord-ouest, sur une largeur d'un demi-degré. Son extrémité méridionale se termine par le pic Gniri au pied duquel vient passer le fleuve, et où se trouvent des écueils très-difficiles pour la navigation. Là s'est arrêtée notre excursion, les nègres qui nous accompagnaient ayant refusé de passer outre sous prétexte qu'ils étaient en guerre avec les Mâdy.

D'après mes calculs et mon estime de route, le pic

de Gniri, situé à quelques kilomètres au-dessous de *Galoufi* (terme de l'expédition de M. Miani, l'année dernière), se trouve à 25 lieues ou un degré sud de Gondokoro (station de la Mission apostolique), et absolument sous le méridien de cette station.

N'ayant pu me servir du sextant pour déterminer la latitude, à cause de la hauteur solaire trop considérable à midi, j'ai pris pour point de départ l'île de Janker, dont la latitude a été estimée par M. d'Arnaud à 4° 42′42″. Le compas de route (1), un graphomètre et une montre ordinaire m'ont servi à déterminer des angles et des surfaces, et à compléter mon estime. J'ai fait à pied toute la route de Gondokoro à la chaîne du Régo. Je crois donc mes estimations exactes, à quelques minutes près.

D'après les informations que j'ai recueillies, dans ce voyage, des indigènes, le fleuve, après avoir dépassé les monts Régo, s'éloignerait tout à fait des montagnes, et offrirait alors une vaste nappe d'eau, d'un courant très-faible, mais d'une grande profondeur. Ce renseignement, s'il est exact, comme tout porte à le croire, parce qu'il a été déjà précédemment donné à M. Miani, est un motif de plus pour m'engager à reprendre prochainement le cours de mes explorations, au moyen des bateaux qui m'ont servi une première fois.

Le commencement de juillet est l'époque que nous avons fixée, mon compagnon d'aventures et

(1) J'ai tenu compte, dans mon estime, de la déviation de l'aiguille aimantée, qui est, dans ces parages, de 4° 30′ ouest.

moi, pour mettre à la voile, et quoique les pluies soient encore fréquentes dans cette saison, nous sommes obligés d'accepter cet inconvénient, pour pouvoir mettre à profit les exhaussements momentanés du niveau du fleuve, et franchir de la sorte beaucoup d'obstacles qui nous arrêteraient peut-être quand le Nil serait à son déclin.

Votre très-humble et très-dévoué serviteur,

ALFRED PENEY.

3° OBSERVATIONS SUR LA CARTE DU NIL DE M. MIANI (1).

Sans attacher une valeur scientifique à la carte de M. Miani, qui ne repose sans doute pas sur les déterminations astronomiques, on peut cependant lui attribuer quelque valeur comme renseignement: elle me paraît tracée, quant au cours du Nil, jusqu'au deuxième degré de latitude nord, d'après l'exploration même du voyageur, et quant au reste, d'après les dires des noirs, ou d'après les renseignements donnés par les trafiquants d'ivoire de Khartoum, qui vont aujourd'hui très-loin à l'ouest et au sud du lac Nou ou Nô. On n'y remarque, ni la tendance à étendre les découvertes au delà des limites réelles, ni ces erreurs grossières qui mettent la critique en garde, sauf peut-être dans le cours du Sau-

(1) *Spedizione verso le origini del Nilo, diretta da G. G. Miani; carta geographica ed estratto del suo Giornale.* 1859-60. Cairo, 1 settembre 1860. — Voir aux *Nouvelles Annales* d'octobre 1860, p. 57, la traduction que nous avons donnée de ce mémoire.

bat, où le terme de l'expédition de Debono, en 1854, est évidemment trop au sud (1).

Ce qui me paraît important dans l'esquisse de M. Miani, c'est *la confirmation de l'existence d'un fleuve considérable* qui coule, à partir de l'équateur, vers le nord-ouest, à l'occident de la branche aujourd'hui bien connue sous le nom de *Bahr-el-Abiad*, *Kyr* ou *Kéré*, et à une distance assez petite de cette branche. Si j'ose émettre une opinion sur ce grave sujet des sources du Nil, ce fleuve, le *Giei* de Miani, serait celui qui, suivant le capitaine Speke, sort du lac Ukéréwé sous le nom de *Kivira* (2); appuyant fortement à l'ouest, il irait former un puissant affluent du Bahr-el-Ghazal *ou serait ce fleuve même*, et viendrait, dans les immenses marécages du lac Nou, recevoir par sa droite la branche remontée jusqu'ici, comme le Nil Blanc, le Kyr, qui passe à Gondokoro et dont la source me paraît être beaucoup plus à l'est, à peu près sous l'équateur : ce dernier cours d'eau est celui que M. Miani a exploré.

Quant au grand fleuve occidental, le *Giei*, qui pourrait bien être le vrai Nil, son existence ne me paraît plus douteuse : Brun-Rollet, ordinairement bien informé, cite, à l'ouest du Kyr, un grand lac

(1) Voir le *Tour du Monde*, livraison 48, p. 348, l'expédition d'Andrea de Bono au Saubat. — Voir aux *Nouvelles Annales* d'octobre 1859, p. 5, la relation de Philippe Terranuova, l'associé de M. Debono.

(2) *Die englische Expedition unter Burton und Speke, nach Inner Africa,* dans les *Geographische Mittheilungen* de Petermann; 1859, n°s IX et XII, p. 391 et 496. — Voir aux *Nouvelles Annales* de novembre 1850 la relation du voyage des capitaines Burton et Speke, et la carte qui l'accompagne.

d'où sort une rivière inconnue des Barys, qu'il indique sur sa carte sous le nom de *Derou* et qu'il fait déboucher dans le Bahr-el-Gazal (1). L'esquisse de Vayssière et de Malzac le montre aussi sous le nom de *Niebohr*, et le fait, à tort, selon moi, tomber dans le Bahr-el-Abiad, sous le septième degré de latitude; on y voit même le pays de *Jambara*, que le Giei coupe sur la carte de M. Miani (2). Le même fleuve se retrouve encore évidemment, sous le nom de *Bahr-el-Djour*, dans la carte des frères Poncet, trafiquants de Karthoum (3), et M. Lejean le cite, sous ce nom et sous celui de Jeji, comme une donnée nouvelle à vérifier par les géographes (4). Enfin la carte de l'Afrique australe d'Hermann Berghaus, de 1859, j'ignore sur quels renseignements, indiquait en note et le fleuve et le pays qu'il traverse (5), ce qui, rapproché des données fournies par le capitaine Speke, me paraît exclure tout doute, quant à l'existence

(1) Brun-Rollet, *le Nil Blanc et le Soudan;* Paris, 1855, p. 210.— *Bull. de la Société de Géographie de Paris;* 1854, p. 385, avec une carte.

(2) *Esquisse du bassin du Bahr-el-Abiad*, par Vayssière et de Malzac, dans les *Bulletins de la Société de Géographie*, avril 1855, p. 240. — «.... La grande tribù Makaraka posta a *Yambara*, molto bene esplorata oggidì, ove scorre il gran fiume *Giei* e l'*Ire* che hanno foce nel Bahar-Gazal. » *Miani*, loc. cit.

(3) *Bulletins*, etc., octobre 1860. Sur cette carte, on voit aussi le pays *Nyambara*, entre le fleuve inconnu et le Kyr.

(4) *Bulletins*, janvier 1861, lettre écrite de Khartoum.

(5) *Stieler, Hand-Atlas;* Gotha, Justus Perthes : «50 *Tagereisen N. Von Puge ist eine Gegend*, *Dschambara genannt*, *und daselbst ein westwärts fliessender schiffbarer Fluss.*» Cette indication a disparu de l'édition de 1860.

d'un grand fleuve sortant du Nyanza, vers le nord, puis vers l'ouest.

Mais rien ne prouve que ce cours d'eau soit celui que l'on nomme d'habitude *Bahr-el-Abiad*, qui passe à Gondokoro, et que les expéditions égyptiennes ont remonté. Le capitaine Speke rapporte à ces expéditions les bruits recueillis par lui au sud du Nyanza « de vaisseaux à voiles naviguant vers la pointe nord du lac, et montés par des hommes munis de sextants, etc... » Mais on ne doit pas oublier que M. d'Arnaud a exploré, pendant plusieurs jours, l'embouchure du *Keilak* avec lequel nous supposons que le Nyanza communique directement ; d'ailleurs, on sait trop bien à quelle valeur il faut réduire tous ces bruits et récits transmis par des Africains. On les retrouve déjà dans d'anciennes relations portugaises (1).

Quant à l'affluent oriental, le Kyr, que M. Miani a remonté, l'on voit que, d'accord avec Brun-Rollet (2), il en place la source sous l'équateur, vers le trente-troisième degré de longitude est de Paris, ce qui est d'autant plus remarquable que son opinion repose ici sur une information précise des naturels, et qu'il paraît impossible, si le fleuve qui coule à Ga-

(1) D'après un ouvrage hollandais de 1658, on voit que « le Nil traverse un grand lac sous l'équateur ; que sur ce lac, il existe un peuple qui navigue sur de grands vaisseaux ; qui se sert de livres, de monnaies, de poids ; bâtit des maisons de pierre et de chaux, etc.... » *Beschrijvinge van t' koninckrijck van Congo, getrocken uyt de schriften van E. Lopez*. Amsterdam, 1658.

(2) Voir sa carte citée plus haut.

luffi sortait du Nyanza de Speke, que les vieillards dont il parle ne lui en eussent dit mot. Le seul voyageur qui, remontant le Kyr, ait ouï dire par les riverains qu'il s'écoule d'un vaste lac, est M. Andrea de Bono (1); mais, outre qu'il n'est pas allé aussi loin que M. Miani (puisqu'il n'a point atteint les grandes chutes de Méri), le lac dont il parle serait entouré d'une ceinture de hautes montagnes, ce qui n'est nullement le cas du Nyanza (2). Or on sait par un missionnaire des Gallas, le P. Léon des Avanchers, qu'il existe sous l'équateur un lac *El-Boo* de plusieurs journées de tour, fermé de toutes parts par de hautes cimes neigeuses, sauf d'un côté par où s'échappe un fleuve qui va rejoindre le Nil (3). La position qu'il assigne à ce lac s'accorde d'une manière remarquable avec celle que Miani supposait autrefois à la source du Kyr (4); avec celle qu'il lui attribue actuellement d'après les noirs de Galuffi; avec celle que lui donnent enfin de grandes autorités, telles que Petermann, Mac-Queen, Beke et les missionnaires allemands (5).

En adoptant ce système, que l'on pourrait justi-

(1) Sa relation avec une carte se trouve dans les *Bulletins de la Société de Géographie*. 1860, août.

(2) Voir la relation du capitaine Speke.

(3) *Bulletins de la Société de Géographie*, 1859, mars, avec une carte.

(4) *Carte hypothétique du haut Nil*, par Miani. Paris, 1857; Arthus Bertrand.

(5) Voir les *Mittheilungen*. 1859, t. IX; Mac-Queen, *Mémoires de la Société royale de Géographie de Londres*, t. XXX; Beke, *The sources of the Nile*. 1860; etc.

fier par bien d'autres raisons, nous rentrons d'une manière frappante dans le système de Ptolémée (1), ou plutôt dans la correction qu'en a faite l'ingénieux d'Anville (2), en remontant toutes les positions vers le nord. Nous retrouvons les deux lacs où se réunissent les eaux, les deux grandes branches qui en sortent, pour se réunir, au nord, dans un troisième lac (le lac des Nouers, aujourd'hui comblé en partie et transformé en marécage par les apports successifs des fleuves qui s'y réunissent). On peut même remarquer une analogie assez curieuse entre ce lac *Tome* ou *Toumé* de Miani, qui se retrouve d'ailleurs sur la carte des frères Poncet, et cette ville de *Toumi* que le géographe Édrisi place au bord du lac où se réunissent les deux bras du Nil Blanc (3). Enfin ne peut-on rapprocher ce lac *Kawar*, *Koura* ou *Kouir*, dont parle aussi Aboulféda (4), du *Kouar* signalé par Miani, et même du *Kivira* du capitaine Speke? d'autant plus que le même mot arabe désigne souvent un fleuve aussi bien qu'un lac, et que, d'ailleurs, ce fleuve dont nous parlons ici, qui est bien celui que Brun-Rollet a exploré près de son embouchure, se présente là en effet plutôt comme une suite de lacs

(1) *Géographie*, livre IV.

(2) *Dissertation sur les sources du Nil*, par d'Anville, dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, t. XXVI, p. 46. Ce système est d'ailleurs à peu près celui des géographes arabes et des navigateurs portugais.

(3) *Edrisi Africa*, édit. Hartmann; Göttingue, 1796, pp. 85 et 93.

(4) *Géographie d'Aboulféda*, trad. par M. Reynaud; Paris, 1848. t. II, p. 57.

que comme une rivière ordinaire (1). Remarquons enfin qu'en attribuant au *Kivira* le cours étendu vers l'ouest qui résulte de ce système, nous évitons la principale objection formulée par M. Jomard contre les conclusions de M. Speke, la grande différence de l'altitude entre le *Nyanza* (3,750 pieds) et *Gondokoro* (1,800).

Aux réflexions qui précèdent, il faudrait encore ajouter beaucoup de choses pour leur donner quelque valeur; mais j'ai cru pouvoir soumettre ces observations sur un sujet toujours intéressant, aujourd'hui surtout que cinq expéditions résolues marchent, par des voies différentes, à la conquête définitive de l'antique secret des sources du Nil.

(1) Brun-Rollet, *Lettre à M. Jomard sur le Bahr-el-Ghazal*, Bulletins de la Société de Géographie, 1856, t. XII, p. 1. Dans cette lettre remarquable, Brun-Rollet parle des diverses ramifications du Bahr-el-Ghazal qu'il vient d'explorer : « Je ne crains plus, dit-il, de l'appeler le vrai Nil. » Il rapporte ensuite que, d'après les dires des sauvages, au sud, le fleuve sort d'un lac *sans fin*, dont l'eau est salée et dont les bords sont habités par des Arabes, ce qui confirme tout ce que nous avons dit plus haut.

Ph. Gilbert,
Professeur à l'Université catholique de Louvain.

DOCUMENTS

SUR

LES TREMBLEMENTS DE TERRE ET LES PHÉNOMÈNES VOLCANIQUES

DANS L'ILE DE SUMATRA

ET DANS LES PETITES ILES ADJACENTES,

PAR M. ALEXIS PERREY,
Professeur à la Faculté des sciences de Dijon,
Correspondant de la Société des Sciences naturelles de Batavia.

SECONDE PARTIE.

NOTICE

SUR LES TREMBLEMENTS DE TERRE ET LES ÉRUPTIONS VOLCANIQUES À SUMATRA ET DANS LES PETITES ILES VOISINES.

Les Grecs et les Romains regardaient les principales îles de l'Europe Méridionale comme ayant été détachées du continent par des commotions souterraines. Une opinion semblable s'est retrouvée dans l'archipel indien. Les indigènes de Java et de Sumatra regardent non-seulement leurs îles comme ayant autrefois fait partie du continent asiatique, mais ils ont même, dans leur tradition, conservé les dates des grands bouleversements qui les en ont séparées. Ainsi, c'est en 1188 (1114 de l'ère javanaise) qu'au-

rait eu lieu la scission de Sumatra et de Java (1).

Une telle opinion a dû prendre son origine dans les grandes commotions terrestres auxquelles le pays est soumis. Aussi l'île de Sumatra a-t-elle toujours été citée comme étant très-sujette aux tremblements de terre. Cependant on n'en cite qu'un petit nombre dont on ait conservé les dates dans les deux derniers siècles et même au commencement de celui-ci. Depuis la colonisation, les journaux du pays en ont enregistré quelques-unes. Ce n'est que dans ces dernières années que la nouvelle « Société des sciences naturelles de Batavia » a compris les tremblements de terre dans le programme de ses études. Non-seulement elle a reproduit dans le Recueil qu'elle publie tous les tremblements de terre mentionnés dans le Journal officiel de la colonie hollandaise, mais elle a récemment fait appel à tous les employés du gouvernement et de la compagnie, et à tous les amis des sciences. Aussi la dernière période décennale est-elle riche en faits qui prouvent la fréquence du phénomène dans l'île de Sumatra.

1621. — Le dimanche 7 fevrier, environ vne heure devant le Soleil leué, il a fait à Achen (côte nord-ouest de Sumatra), vn grand tremblement de terre, en sorte qu'il sembloit à ceux qui estoient dans les maisons que le comble les accableroit; j'entends dire que d'ordinaire toutes les années il y en a trois ou quatre, toutesfois qu'il y auoit trois ans passés qu'il n'y en auoit eu, et disoient dauantage, que leur

(1) Raffles, *History of Java*, 2ᵉ édit., t. I, p. 256.

Cady ou Euesque auoit prédit ce tremblement il y a quatre ou cinq jours, et qu'il viendroit *sur la pleine lune*, comme de fait il y est suruenu : ie ne sçay s'ils disent verité ou non ; car au precedent on n'en parloit point ; ils font grand estat de ce Cady, disans que de connoissance d'homme, ne s'est veu Personnage de si grand sçauoir dans Achen (1).

1755. — 3 novembre, à Sumatra, secousses qui se renouvelèrent jusqu'au 3 décembre. En voici la description que je traduis des *Transactions philosophiques* (2) :

« Le tremblement de Lisbonne, dont vous me donnez le récit, est certainement l'une des plus épouvantables calamités qui aient jamais frappé le monde. Ses effets sont aussi curieux que terribles; et il semble, comme vous le remarquez, qu'ils étaient ressentis dans toutes les parties du globe. Le troisième jour du même mois où a eu lieu le tremblement de Lisbonne, j'ai senti moi-même, à Manna (à environ 50 milles au sud de Marlborough), une violente secousse ; et de ce jour jusqu'au 3 décembre suivant je n'ai pas éprouvé moins de douze secousses différentes dont j'ai tenu note dans mon Journal. Depuis nous avons eu deux tremblements très-forts qui se

(1) Mémoires dv voyage avx Indes orientales dv General Beavliev. Collection de Thevenot, t. II, p. 57, Paris, 1657, in-fol.

(2) *Phil. Trans.*, vol. L, p. 491-492. An Account of the Earthquake felt in the Island of Sumatra, in the East Indies, in november and december 1756. In a Letter from M. Perry, dated at Fort Marlborough, (Sumatra), february 20, 1757. — Il y a évidemment, d'après le texte de la lettre, erreur d'année, dans le titre.

sont, je crois, étendus sur toute l'île. Les murs de Cumberland-House (nouveau palais du gouverneur) ont été grandement endommagés : Slop-House, à 30 milles au nord de Marlborough, et Manna ont été fortement ébranlés et toutes les plantations et les sucreries ont éprouvé de grands dégâts. Le sol s'est entr'ouvert à l'embouchure de la rivière, près de Bencoolen et le long de son cours ; il est sorti des crevasses une terre sulfureuse et de grandes quantités d'eaux dont l'odeur était intolérable. A Poblo-Point (3 lieues au sud de Marlborough) le mouvement a été très-violent et plusieurs villages (*doosoons*) dans les terres, et dans les environs de Manna ont été détruits : beaucoup de monde y a péri.

« Tels sont les faits parvenus à ma connaissance; mais il y a lieu de croire que ce ne sont pas là tous les dégâts que l'île a éprouvés. »

Le 18 novembre, à Bencoolen (Sumatra), tremblement violent (Keferstein).

1763. — Tremblement à Poulo-Nias.

1770. — Tremblement à Sumatra. Nous avons décrit ces deux phénomènes au commencement de la première partie, d'après Marsden, le seul auteur où nous les trouvions mentionnés.

Vers 1770. — Éruption du Gounong-Ber-Api (?) à Sumatra (Voir au 23 juillet 1822).

1795. — Le 18 novembre, tremblement à Sumatra qui fut dévasté (*Mémorial de Chronologie*, t. II, p. 9[illegible] [illegible]teur anonyme de cet ouvrage est, dit-on [illegible] recteur de l'Université ; il a consacré

un chapitre aux tremblements de terre; mais il donne très-peu de détails et n'indique pas de sources. Je regrette d'être obligé de dire que les dates qu'il cite sont souvent inexactes.

1797. — Le 10 février, 10 h. du soir, toute l'île de Sumatra fut ébranlée par un violent tremblement. A la première secousse qui dura une minute, une grande partie des terres fut inondée par les eaux de la mer, plusieurs pirogues et un brick, qui se trouvaient dans la rivière de Padang furent lancées à 3/4 de mille de la côte et plusieurs maisons anéanties : les eaux se retirèrent ensuite et laissèrent complétement à sec le lit de la rivière. Ces élévations et ces retraites de la mer se renouvelèrent trois fois. Le village d'Agermanis fut tellement inondé que deux jours après on vit les restes des malheureux habitants suspendus encore dans les branches des arbres. La surface du sol présenta, sur la côte de Padang, des crevasses de 2 pouces de large qui se refermèrent plus tard.

Pendant toute la nuit et la journée du lendemain, la terre resta dans un état de mouvement presque continuel ; les secousses se renouvelèrent à des intervalles de 15 à 20 minutes et ce n'est qu'au bout de huit jours qu'après avoir diminué graduellement, elles cessèrent enfin complétement. Presque tous les murs des maisons furent renversés (1).

1797. — Le 20 février, dans l'île de Sumatra,

(1) Junghuhn, *Java*, p. 1387, d'après Du Puij, *Tijdsch. v. Nerl. Indië*, Iaarg. VII, aflev. 7, bladz. 113.

particulièrement dans le district de Padang, sur la côte septentrionale dans une étendue de 2° latitude sud, tremblement qui dura trois minutes et fut suivi de légères secousses pendant trois heures. Un soulèvement des eaux de la mer produisit une inondation terrible. On le ressentit dans quelques petites îles voisines, principalement dans les petites îles de Battoe.

Le volcan du Mérapi, à Java, était en éruption (1).

1799. — A Sumatra, tremblement qui paraît avoir été considérable.

Je lis dans le *Moniteur* du 6 fructidor an VIII (25 août 1800) :

« Pendant le dernier tremblement de terre de Sumatra, la mer était tellement agitée le long des côtes qu'elle y est montée de 50 pieds plus haut que sa marque ordinaire. » Et dans le n° du 21 fructidor de la même année :

« Le dernier tremblement qui s'est fait sentir d'une manière si terrible sur la côte de Sumatra a élevé à la surface de la mer un écueil dangereux et d'une grande étendue qui n'est point encore marqué sur la carte. Il a été découvert le 20 brumaire de cette année (11 novembre 1799), par le navire le *Bergen.* »

Enfin le même journal, n° du 18 nivôse an IX,

(1) R. Mallet, Report, p. 38, 1854, cite *Gentleman's Magasine*, vol. 18, p. 344; *Phil. Trans.* 1806, part. 2, p. 269; *Froriep's Notizen*, n° 270. Ce phénomène ne me semble pas différent du précédent.

dit, d'après une lettre de Londres en date du 23 décembre 1799, qu'une forte secousse a causé des dommages considérables à Palembang.

S'agit-il du même phénomène? « Palembang est dans l'île granitique de Banka, à l'est de Sumatra. Cette île n'offre aucune trace d'éruption volcanique, *quoique les tremblements de terre n'y soient pas rares*. En 1815, l'éruption du Gounong-Tambora, dans l'île lointaine de Sumbawa (à l'est de Java), s'annonça à Banka par un bruit semblable à celui du canon entendu à distance (1). »

Vers 1807. — Éruption du Gounong-Ber-Api, à Sumatra (Voir au 23 juillet 1822, et Junghuhn, p. 1239).

Vers 1810 ou 1812. — A Sumatra, tremblement qui fit disparaître un petit lac aux environs du Gounong-Ber-Api, dix ans avant l'arrivée du docteur W. Jack (2).

1816. — Le dernier lundi d'avril, 2 h. du matin, à Poulo-Penang, appelée par les Anglais *île du Prince-de-Galles* (située par 5° 20′ latitude nord, dans le détroit de Malacca), secousse de longue durée. Des bâtiments en mer sentirent la commotion à plus de 30 lieues de l'île (3).

(1) De Siebold, *Voyage au Japon*, t. I, p. 40.

(2) The small lake noticed by Marsden, which should have been placed to the Northward, was dried up about ten years since by the effect of an Earthquake (Jack, mém. cité, p. 401). Ce mémoire a été lu, en 1823, à la Société géologique de Londres.

(3) *Ann. de chimie et de physique*, t. XXX, p. 40.

1817. — Les 17 et 18 octobre, Presgrave visita le Gunung-Dempo, dans l'île de Sumatra.

« Quelques naturels, dit-il (1), se rappelèrent fort bien que le volcan qui paraît éteint aujourd'hui, avait jeté des flammes et couvert de cendres blanchâtres les arbres et le sol environnant. Cette éruption fut accompagnée d'un bruit qui répandit l'alarme dans tout le pays. Le coup d'œil singulier qu'offrent les arbres dans le voisinage du sommet de la montagne peut faire croire à la réalité de ce récit; mais d'après les renseignements que nous nous procurâmes à ce sujet, il semble très-probable que la fumée épaisse que l'on voit s'échapper du flanc de la montagne n'est qu'une vapeur aqueuse émanée d'une source chaude, située dans le cratère du volcan. L'eau de cette source est dans une agitation perpétuelle, tantôt plus forte, tantôt moindre ; dans un moment on la voit s'élever et descendre, et à l'instant de sa plus grande effervescence, il en sort un nuage épais de fumée qui a pour avant-coureur une détonation sourde, assez semblable à celle du tonnerre, mais de courte durée. J'ai eu occasion d'observer cette fumée, elle s'échappait par intervalles de quelques minutes, comme si des explosions répétées avaient lieu dans l'intérieur du cratère. Dempo est la seule montagne dans cette partie de l'île qui ait reçu l'épithète honorifique de *Gunung*, toutes les autres ne portent que celui de *bukit* ou colline. »

1818. — Le 17 mars, à Bencoolen, sur la côte de

(1) *Journal des Voyages*, nov. 1824, p. 154.

Sumatra, premières secousses qui se renouvelèrent d'heure en heure (continuing hourly). « Mais la plus violente, dit un témoin oculaire, eut lieu le 18, dans la nuit; je fus renversé de mon lit, une partie du mur de ma chambre fut renversée; au point du jour, j'allai sur le bord de la mer et je remarquai *qu'elle s'était retirée à une grande distance*, laissant à sec tous les vaisseaux qui avaient auparavant 12 pieds d'eau; un grand nombre fut entraîné à une distance considérable du rivage; mais bientôt après, la mer revint avec une très-grande rapidité, en entraînant tout devant elle; les navires le *Northumberland* et le *Sunbury* éprouvèrent un choc épouvantable, les hommes de quart furent renversés, et l'eau passa par-dessus le pont. Le *Lady-Raffles* que montait Sir Thomas Raffles qui venait visiter Sumatra, éprouva les secousses *à plus de deux cents milles de terre;* il crut avoir touché et fit sonder plusieurs fois. »

Il paraît, ajoute le R. James Little, auquel j'emprunte ces détails, que les effets de ce tremblement dans l'Océan Indien ont été les mêmes que ceux qui ont été observés par M. *Wafer*, dans le grand Océan Pacifique (1).

M. Robert Mallet, qui cite (2) le *Quart. Jour. R. Institution*, vol. VI, p. 168, signale encore d'après

(1) Conjectures on the physical causes of Earthquakes and Volcanoes, p. 92, Dublin, 1820, 93 p. in-8°. L'auteur cite le *Correspondant*, journal de Dublin, du 29 décembre 1818.

(2) Report of the british Assoc. for 1854, p. 117 et 122.

Garnier, *Météorologie*, p. 123, une violente secousse comme ayant été ressentie au fort Marlborough, le 18 mars 1819. Il y a probablement ici erreur de date annuelle, car Garnier dit lui-même qu'il emprunte les faits aux catalogues donnés par Arago dans les *Annales de Chimie et de Physique.* Or la secousse du fort Marlborough est citée dans les *Annales*, t. XXX, p. 400, comme ayant eu lieu le 18 mars 1818 (ou peut-être le 18 mars 1819).

Les secousses paraissent s'être renouvelées pendant un certain temps, car je trouve encore, pour cette année, dans le docteur Junghuhn, l. c., p. 1391 :

« En mai, à Bencoolen, plusieurs secousses violentes. La frégate hollandaise *Wilhelmina* qui se trouvait dans la rade crut avoir touché à la première secousse. »

Lionel Wafer cité plus haut par le R. James Little a fait, en 1687, une observation très-curieuse qui, à mon grand regret, a été omise dans mes *Documents sur les tremblements de terre au Pérou.* J'espère qu'on me saura gré de ne pas la laisser dans l'oubli et de la reproduire ici.

« Lorsque nous fûmes à 12° 30′ de latitude méridionale, dit Lionel Waffer, et à 150 lieues ou environ du continent de l'Amérique, nous sentîmes un terrible choc sur les 4 h. du matin : nos équipages du vaisseau et de la barque en furent si alarmés qu'ils ne savaient où ils en étaient, et que chacun ne pensa qu'à se préparer à la mort. Il faut avouer que le coup

fut si prompt et si violent, que nous ne doutions point que le vaisseau n'eût touché sur quelque roc ; mais lorsque revenus un peu de notre surprise, nous jetâmes la sonde, il ne se trouva point de fonds ; ainsi nous conclûmes que ce devait être un tremblement de terre. La secousse même fut si rude, que nos canons sautèrent dans leurs affûts et que plusieurs de nos matelots furent jetés hors de leurs branles. Le capitaine *Davis* qui avait la tête appuyée sur un canon, fut jeté hors de sa cabane. La mer, qui paraît ordinairement verte, devint alors blanchâtre ; et l'eau que nous en puisâmes pour le service du navire, était un peu chargée de sable. Cela nous fit d'abord penser qu'il y avait quelque banc ; mais après que nous eûmes sondé, nous vîmes bien que ceci venait d'une autre cause. En effet, nous apprîmes dans la suite qu'à cette heure-là même il y avait eu un tremblement de terre à Callao, qui est le grand chemin qui conduit à Lima : que le reflux de la mer s'était si éloigné du rivage, que tout d'un coup on n'y avait point vu d'eau, et qu'après avoir disparu assez longtemps, les flots étaient retournés avec tant de furie, qu'ils avaient inondé la ville et la forteresse de Callao, quoique située sur une montagne ; transporté les vaisseaux qui étaient à cette rade, à 1 lieue plus loin dans le pays, noyé les hommes et les bêtes durant l'espace de 10 lieues le long de la côte, et qu'enfin ils avaient fait du ravage à Lima, quoiqu'elle soit à 6 milles de la mer. Il semble que ce tremblement de terre fût de la même nature que celui dont

nous avions vu les marques à *Santa.* C'est une petite ville à 8° 4′ latitude sud et à 3 milles ou environ de la mer. Je fus du nombre de ceux qui mirent pied à terre pour aller à cette place, et du haut de la colline qu'il nous fallut passer, nous vîmes dans la vallée qu'il y avait entre nous et Santa, trois petits navires fort délabrés du port de 60 ou 100 tonneaux chacun. Surpris à la vue de ce spectacle, nous ne pouvions nous imaginer par quel accident ils étaient venus là : mais à notre approche de la ville nous aperçûmes un Indien, que nous appelâmes, et qui vint aussitôt nous joindre. Nous lui fîmes diverses questions, et nous lui demandâmes, entre autres choses, d'où venaient ces navires qui étaient dans la vallée. Il nous répondit qu'il y avait neuf ans ou environ, que ces trois vaisseaux étaient à l'ancre dans la baie, qui est toute ouverte et qui peut avoir 5 ou 6 lieues d'une pointe à l'autre : qu'un tremblement de terre survenu poussa la mer bien avant dans le pays ; que ses vagues s'élevèrent avec tant de violence et à une telle hauteur qu'elle porta ces navires au-dessus de la ville alors située sur la montagne que nous avions passée, et les enfonça au même endroit où ils sont aujourd'hui. Elle fit un dégât considérable le long de la côte et au bout de vingt-quatre heures elle rentra dans ses bornes. Lorsque nous fûmes arrivés à la ville, le prêtre de la paroisse et plusieurs autres des habitants nous confirmèrent la même chose (1). »

(1) De Brosses, *Histoire des navigations aux terres australes*, t. II, p. 99-100. Paris, 1756, 2 vol. in-4°. — Lionel Wafer, *Voyage*

1822. — Le 23 juillet, 6 h. du matin, éruption du Gunung-Ber-Api ou Montagne-de-Fer (*Eisenberg*), près de Pagar-Uyong, capitale du Menangkabou, province de Tana-Datar.

« La colonne de fumée, qui, depuis quelques jours, était plus forte qu'à l'ordinaire, s'accrut tout à coup d'une manière considérable. Le ciel clair et sans nuages en ce moment, laissait la cime de la montagne entièrement dégagée. La fumée ordinairement blanchâtre ou d'une couleur grise, devint alors noire, à mesure qu'elle devenait plus épaisse; elle était mêlée de cendre qui, tombant en de larges masses, couvrait plus de la moitié de la montagne, et s'élevait à une grande hauteur vers le ciel. Une pluie de pierres dont quelques-unes étaient énormes, tomba de tous côtés, après avoir été lancée fort au-dessus du sommet. Dans les premiers moments, le volcan fit entendre un bruit continuel qui ressemblait à celui du tonnerre, quand il est encore éloigné. L'effet combiné de tous ces phénomènes présentait quelque chose de grand et de terrible qui contrastait fortement avec la beauté paisible des contrées environnantes ; éclairées par toute la splendeur du soleil levant des tropiques, ses rayons dissipaient graduellement les nuages épais des vapeurs qui étendaient leurs voiles de neiges sur ces belles vallées.

« L'éruption s'accrut avec une violence excessive pendant un quart d'heure. La pluie de pierres et les

aux terres australes, par Guillaume Dampier, t. IV, p. 299-300. Rouen, 1715, 5 vol. in-12.

bruits souterrains commencèrent alors à diminuer, mais continuèrent encore pendant les deux heures suivantes ; à 9 h. 1/2, tout cessa (1) ; excepté les nuages de cendres et de fumée, mêlés de sillons de feu, qu'on vit sortir de la bouche du volcan tout le jour entier et une partie de la nuit suivante ; et plus d'une semaine s'écoula, avant que la colonne de fumée ne revînt à son volume ordinaire.

« Depuis quelques jours le temps avait été très-sec, quoiqu'une très-petite pluie fût tombée pendant les deux dernières nuits; le thermomètre, placé à l'ombre, avait constamment monté au-dessus de 30° F. (0° centigrades) au lever et au coucher du soleil ; à 6 h. du matin, il montait de 65 à 68° (20° 5 à 21° centigrades), à midi de 85 à 88° (29 et 31° centigrades) ; cette chaleur excessive du jour n'empêchait pas que les nuits ne fussent très-froides.

« Les ravages qu'amena cette éruption furent bien moindres que ceux causés par des phénomènes pareils dans l'île de Java, où de grands villages, des plantations étendues et des milliers d'hommes ont quelquefois péri dans ces convulsions de la nature. Il est vrai que, généralement parlant, la population

(1) Je lis ailleurs : A 8 h. 1/2, ces phénomènes cessèrent ; mais la fumée continua de s'élever. Le jour suivant il y eut des flammes. Il tomba beaucoup de ponces et de cendres. Le cratère avait changé. Il n'y avait pas eu d'éruption depuis 15 ans (*Bull. des sc. géol. et nat.* de Férussac, t. XXIII, oct. 1830, p. 52 ; d'après le *Bengal Chronicle*, 7 janvier 1827, et l'*Oriental Herald*, sept. 1827, p. 451, et t. IX, sept. 1826, p. 20 ; d'après l'*Asiatic journal*, mai 1826, p. 577). Voyez aussi Junghuhn, p. 1239.

n'est pas si nombreuse à Sumatra, mais la partie de l'île dont il s'agit fait exception, étant entièrement couverte de villages et de cultures de riz, de café, etc. La récolte de quelques-uns des habitants fut détruite en totalité ou en partie, non-seulement par la pluie de pierres et de cendres volcaniques, mais aussi par une poussière qui couvrait en abondance le terrain et qui fut portée par le vent à une très-grande distance; cette poussière était blanche, presque impalpable, et avait l'odeur du soufre.

« Peu de temps après cet événement, la peste attaqua les troupes stationnées dans le pays, ainsi que les naturels; mais ces derniers en souffrirent moins. On supposa que l'atmosphère, encore imprégnée de la poussière sulfureuse et des vapeurs volcaniques, avait amené cette horrible maladie.

« Suivant les naturels, une éruption pareille eut lieu cinquante ans auparavant; elle fut considérée, d'après les superstitions indiennes, comme un présage des guerres et des calamités qui la suivirent; tandis que celle dont on vient de lire les détails, fut regardée par plusieurs comme un signe de la cessation prochaine de ces désastres, qui depuis bien des années affligent une si belle et si fertile contrée.

1822 (septembre). — « Deux mois après, un violent tremblement de terre se fit sentir dans l'est de l'île, et plus fortement encore dans le Menangkabou que dans les districts maritimes, particulièrement vers le Gunung-Ber-Api et le Gunung-Tallang, autre montagne volcanique, située à quelque dis-

tance dans la province de Tiga-Blas. On fait ici mention des tremblements de terre, dans l'espérance qu'il sera jeté une lumière de plus sur la connexion qui doit exister entre les éruptions et ce dernier phénomène. Pendant près d'un jour et d'une nuit, les secousses se firent sentir d'heure en heure, accompagnées d'un bruit étrange et souterrain, qui semblait venir alternativement des deux volcans.

« Le Ber-Api fournit en abondance du soufre pur, que les naturels emploient dans la fabrication de leur poudre. Plusieurs rivières ont leur source dans la montagne, et quelques sources minérales, qu'on suppose en venir, se trouvent dans le voisinage. Les naturels emploient ces sources contre diverses maladies, soit qu'ils en boivent beaucoup ou qu'ils s'y baignent (1). »

Je lis ailleurs (2) : « Les chocs se sont fait sentir toutes les heures ou d'une heure 1/2 en 1 h. 1/2 ; ils ont duré 24 heures,... Le volcan Tallang fume quelquefois, mais il y a fort longtemps qu'il n'y a eu d'éruption. Ber-Api donne du soufre et a beaucoup de sources en partie minérales (à Pirangan, ou Griangan, entre Pagar-Uyong et Ber-Api). Deux sont chaudes et sulfureuses, et les habitants en font usage. »

Keferstein signale ce tremblement comme ayant eu lieu à la fin de septembre.

(1) Férussac, *Bull. des sc. nat. et de géol.*, t. XVII, p. 50-52, avril 1829, d'après le *Journal des Voyages*, n° 92, juin 1826, p. 343.

(2) *Ibid.*, t. IX, p. 21, et t. XXIII, p. 53.

1824. — En mars, à Padang (côte sud-ouest de Sumatra) tremblement très-violent.

1828. — Le 29 février, midi, à Padang, nouveau tremblement très-violent, qui dura deux minutes avec un bruit effroyable (1).

1833. — A la fin de juin et au commencement de juillet, M. Burger parcourut les environs du Merapi ; il ne signale aucune particularité dans l'activité du volcan (2).

1833. — Dans le mois d'octobre (?), éruption du Goenoeng Salasi, ou Soelasie ; le docteur Korthals, qui se trouvait alors à Padang, en fut témoin. Le volcan lança des colonnes d'une fumée noire et des pierres (3).

Plus tard, pendant que le docteur Korthals se trouvait dans les hautes terres de Padang, le Mérapi (de Sumatra) eut aussi plusieurs petites éruptions (*Kleine schaduwen der werkingen*) : la plupart consistaient dans une forte détonation suivie d'une colonne de cendres ou de fumée qui s'élevait jusqu'aux nuages avec lesquels elle semblait ensuite se confondre plus ou moins lentement. La nuit, le spectacle était magnifique, les détonations paraissaient plus imposantes, le cratère (de forme ovale) brillait dans toute son étendue ; la colonne de cendre fine,

(1) Junghuhn, *Java*, trad. de Hasskarl, 2e édit., t. II, p. 926.

(2) Aanmerkingen gehouden op eene reize door eenige districten der Padangsche Bovenlanden. *Verhandel. v. h. Bat. Gen.* t. XVI, p. 177-185.

(3) Junghuhn, *Java*, p. 1243.

qui se mêlait aux vapeurs aqueuses et sulfureuses, s'élançait en forme de panache enflammé. Les matières embrasées s'élevaient rarement au-dessus de la chaudière; il roulait peu de matières solides sur les flancs de la montagne. Nous n'avons pas vu couler de lave incandescente (1).

M. Junghuhn regarde ces phénomènes comme s'étant renouvelés en 1834 (*loc. cit.*, p. 1398).

1833. — Le 24 novembre, tremblement *à peu près simultané* dans une grande partie de l'archipel indien, à Padang, Singapore, Palembang et Batavia... La première secousse eut lieu à 8 h. 1/2 du soir (à Padang, il y en aurait, dit-on, déjà eu une à 8 h.); on en ressentit encore six autres dans la nuit, dont la plus violente, à 3 h. du matin, dura 15 secondes. Des bâtiments furent endommagés, d'autres renversés. Le docteur Stumpff décrit ainsi le phénomène à Pandang (2) : « Pendant les mois d'août, de septembre et d'octobre, le temps avait été très-sec et très-mou; il était encore le même au 24 novembre; partout, un *calme mortel* régnait dans toute la nature, lorsque, à 8 h. du soir, un mouvement d'ondulation, accompagné d'un bruit souterrain, commença à faire osciller la surface du sol, et augmenta ensuite graduellement; les habitants de la ville s'en-

(1) Junghuhn, *Java*, p. 1250, cite *Topographische Schets van eene gedeelte van Sumatra*, Leyden, 1847 (p. 60). Je n'ai encore rien pu me procurer de ce que le Dr Korthals a publié.

(2) Voy. *Tijdschr. v. Neerl. Indie*, t. VII, 10e liv., p. 157. Kussendrager, *Beschreib. van het Eëiand Java*, *p.* 56, ne fait que citer ce tremblement comme remarquable à Batavia.

fuirent de leurs maisons et virent, à la clarté de la lune, que les cocotiers, qui environnent toutes les habitations, étaient agités de côté et d'autre; la terre s'entr'ouvrit, de l'eau, de la boue et des *vapeurs sulfureuses* sortirent des crevasses. La mer s'éleva au-dessus de son niveau ordinaire; les murs des maisons furent lézardés, les tuiles volèrent des toits; les vaisseaux chassèrent sur leurs ancres et le rivage où l'on avait remarqué beaucoup de poissons la veille en certains endroits, resta à sec et couvert de ses poissons morts. » — A Poelo-tjingko, et dans quelques autres régions d'Indrapoera, la terre fut couverte par les vagues de la mer; à Benkoelen, des vaisseaux furent lancés et laissés sur la rive; mais aucun édifice ne fut endommagé. Le bâtiment le *Mercurius*, qui se trouvait à 100 milles de terre, à la hauteur des îles *Poggii*, éprouva les secousses. D'après les indigènes, les secousses à Padang auraient été dirigées vers le nord-nord-ouest (1), et à Batavia, au contraire, vers le nord; les premières secousses auraient eu lieu en même temps et auraient présenté le caractère des ondes qui se manifestent dans le mascaret ou dans les barres de certaines rivières (*springvloed*).

Pendant ce tremblement le Merapi resta calme; on dit seulement qu'au commencement des secousses, on entendit une forte explosion dans la montagne.

(1) Le *Jav. Cour.* du 11 janvier 1834, dit du sud-sud-ouest au nord-nord-est.

Plus tard, jusqu'à la fin du mois, on ressentit encore de légères secousses (1).

Le *Javasche Courant* donne encore d'autres détails dans ses nos du 11 décembre 1833, 11 janvier et 8 février 1834 : Suivant ce journal, c'est à Palembang que les secousses auraient été les plus fortes ; les murs de la maison du résident, nouvellement construits, furent lézardés. Elles furent dirigées du sud au nord. Le ciel était pur. Les eaux de la mer furent fortement agitées.

D'après les nouvelles reçues de Padang, on a entendu une forte détonation provenant de la montagne volcanique située dans l'Agam ; mais, ajoute-t-on, on n'y a remarqué d'ailleurs aucun autre signe d'activité intérieure.

J'ignore quel peut être ce volcan. Serait-ce celui que nous avons décrit sous le n° 2 et qui n'a pas de nom? ou bien serait-ce celui qui est désigné sous les noms de Boekit Kabà et qu'on écrit aussi *Boukit* ou *Bukit* (2) Kaba? Je lis en effet dans le *Javasche Courant*, n° 12, du 8 février 1834 :

« Ce phénomène doit être attribué à une éruption du Boekit Kaba situé dans la résidence de Palembang, districts de Sindang Klingie et Sindang Blitie. »

M. Meineke dit aussi qu'en novembre 1833, mais sans indiquer le jour, le volcan Kaba, montagne moins élevée que celle de Bencoulen et que le *Bukit*

(1) Junghuhn, *Java*, p. 1397.

(2) Boekit, Bukit ou Boukit signifie colline dans la langue du pays.

ulu musi, fit une éruption terrible, qu'un lac situé au sommet (ou plutôt dans le cratère) fut abîmé et causa une inondation désastreuse de la rivière de Musi (ou Moesie). Toute cette partie de Sumatra, ajoute M. Meineke, paraît volcanique au nord du Bukit; sur les frontières de la province de Korinchi se dresse le pic d'Indrapura que Junghuhn a vu fumer et dont il estime la hauteur à 11,500 pieds. Ce serait la plus haute montagne de l'île et même de tout l'archipel Indien (1). »

« Outre les dégâts causés par les violentes secousses de tremblement de terre, cet effrayant phénomène a occasionné une inondation dont les effets ont été des plus désastreux.

« Entre les deux principales crêtes du mont Kaba, se trouvait un lac intérieur, connu sous le nom de Telaga Tetjiel, qui maintenant, par suite des tremblements de terre, doit avoir entièrement disparu. L'eau chassée de ce lac inonda bientôt les lieux environnants, recevant une nouvelle impulsion de la rivière d'Aijer Dingien, qui était aussi encombrée d'arbres arrachés et de masses de terres écroulées.

« Le hameau de Tallang Aijer Lang fut entre autres couvert d'eau à une hauteur de 21 pieds, et après l'écoulement des eaux il y resta 7 pieds de boue. La destruction de ce hameau a coûté la vie à 36 habitants. Le nombre total des victimes dans les districts de Klingie et de Blietie était de 90.

(1) Die neuesten Entdeckungen in der Insel Sumatra : *Zeits. f. allg. Erdkunde*, t. III, p. 104, aout 1854.

« Le mont de Kaba est à environ cinquante heures de marche du chef-lieu Palembang, et, malgré cette distance, l'eau de la grande rivière de Moessie y fut plusieurs semaines sans être potable (1). »

Ce tremblement a aussi été ressenti à Singapore. Voici la description qu'en a donnée récemment M. de Castelnau, qui le signale comme le premier qu'on ait ressenti dans cette colonie :

« Dans la nuit du 24 novembre 1833, à 8 h. 33 minutes, forte vibration du sol qui dura un peu plus d'une minute et fut suivie de deux autres secousses, l'une à 4 h. et l'autre à près de 5 h. du matin ; direction de l'est à l'ouest ; beau temps (2). »

Si ce tremblement est le premier qu'on a noté dans la colonie, ce n'est pas le premier qu'on ait senti dans l'île de Penang (voy. à 1816).

Ces secousses se sont aussi étendues dans l'île de Java ; mais là, non plus qu'à Sumatra, on n'a pas tenu de journal des secousses qui ont dû se renouveler pendant un certain temps.

1835. — Le 26 août, 9 h. du soir, à Padang, après une chaleur étouffante, tremblement qui dura quatre minutes. Il fut dirigé du nord au sud et à peu près aussi violent que celui du 24 novembre 1833. Cependant, excepté quelques légers dégâts aux bâtiments, on n'a pas eu de malheurs à déplorer. On l'a ressenti à Singapore (Pulo Penang) et à

(1) *Moniteur* du 9 juillet 1834, traduction du *Jav. Cour.*, n° 12, 8 février, même année.

(2) *Comptes rendus*, t. LII, p. 881, 1861.

Java, dans les résidences de Bantam et de Patjitan, où il n'a fait non plus aucun dommage (1).

1837.— Septembre (sans date de jour), à Penang, troisième tremblement depuis 1833 (2). Celui-ci fut le plus fort de tous, et les oscillations ont eu lieu du nord au sud : elles ont duré une minute et demie. On a dit que des troupeaux avaient été vus dans le voisinage, s'enfuyant avec la plus grande confusion dans toutes les directions, que les lustres et les tableaux suspendus étaient agités, que la cloche de l'église catholique romaine sonna spontanément, que des piles d'armes furent renversées dans le fort, qu'une maison construite solidement fut lézardée dans la ville et tous les habitants jetés dans la consternation. Les bâtiments parurent n'avoir rien éprouvé dans le port ; la mer ne fut pas agitée.

Mais, pendant une autre forte secousse, qui eut lieu cinq jours après, on eut un fort coup de vent du nord-ouest, et les eaux furent violemment agitées dans la mer et dans le port. La marée envahit les côtes septentrionales et inonda les rez-de-chaussée des maisons du voisinage. La commotion souterraine fut ressentie en même temps à Achen et le long de la *Pedier Coast*, où l'on éprouva, dit-on, des dommages considérables. Cette dernière secousse renversa un clocher dans la ville, et quelques per-

(1) *Jav. Cour.*, 26 et 30 sept., 14 et 20 oct. 1835.

(2) Voir à novembre 1833 et août 1835. Un quatrième a eu lieu en janvier 1843, ce qui, suivant un journal du pays, semble indiquer une certaine périodicité!

sonnes éprouvèrent des douleurs de tête analogues à celles qui accompagnent le mal de mer; là se bornent nos renseignements. Ces phénomènes, comme ceux qui les ont précédés, prouvent que les commotions n'ont pas leur foyer au-dessous de nous, mais sont dérivées de quelque région voisine, par exemple, de la région séismique de Sumatra (*Penang Gazette* du 28 janvier 1843).

Dans sa notice sur les tremblements de terre à Singapore, M. de Castelnau ne parle pas du mois de septembre 1837; mais il y signale des secousses en novembre de la même année. Voici ce qu'il dit (1): « Le 23 novembre 1837, 2 h. 18 m. (*sic*), à l'île du Prince de Galles (Pulo Penang), tremblement très-fort et qui causa beaucoup de terreur; il dura une minute quinze secondes. Sa direction était est-nord-est à ouest-sud-ouest. Les murs de la douane furent crevassés.

« La même année, à Singapore, tremblement très-fort pendant lequel la mer fut très-agitée et forma une très-forte vague. » A quelle époque de l'année a-t-il eu lieu? Pendant celui de septembre la mer resta calme.

1838. — Éruption du pic d'Indrapura; des marins disent avoir remarqué des courants embrasés de lave qui coulaient le long des flancs de la montagne (*loc. cit.*).

1839. — Le 12 janvier, on a recueilli à bord du navire le *Baobab*, qui se trouvait à 40 lieues dans

(1) Landgrebe, *loc. cit.*, p. 332.

l'est-nord-est d'Achem, une poussière grise, très-fine, cinériforme, composée de grains transparents, de grains noirs et d'autres plus petits et brillants (1).

Je lis encore dans le *Bulletin* de la Société géologique de France, t. XI, p. 371, qu'à 4 h. du soir une détonation très-forte se fit entendre et que plusieurs voix s'écrièrent sur le bâtiment : « Coup de canon ! » Bien qu'il y eut un navire en vue, on n'aperçut aucune fumée, et l'explosion avait d'ailleurs été trop forte pour l'attribuer à une pièce d'artillerie.

D'après l'analyse, cette poussière n'a présenté à M. Malagutti aucun caractère des poussières pulvérulentes atmosphériques ; elle n'offre pas non plus très-exactement la composition de ce qu'on appelle *cendre volcanique* (*loc. cit.*).

1839. — Le 19 mars, 4 h. 59 minutes du matin, à Muntok (île de Banka), tremblement assez fort de dix secondes de durée. Pendant toute la nuit du 18 au 19, l'atmosphère était chargée de matière électrique, le temps mou et l'air étouffant.

Au moment de la secousse, dans la direction du sud au nord, l'air était complétement calme et le ciel d'un gris cendré et de couleur fauve. Le thermomètre se tint au-dessus de 80° F. (26°65). La moyenne du mois a été de 70° entre le coucher et le lever du soleil.

Immédiatement après la secousse qui dura dix secondes, les nuages se rassemblèrent au nord et, à 8 h. du matin, le thermomètre était monté à 90°.

(1) D'Archiac, *Hist. des progrès de la Géologie*, t. I, p. 207.

Entre 8 et 9 h., éclata un violent orage accompagné d'une forte pluie, et le thermomètre tomba à 84°, température qui fut la moyenne du jour.

On a fait remarquer que les habitants de Muntok ne se souvenaient pas d'avoir éprouvé de tremblement aussi fort. On craignait que la secousse n'eût été plus violente à Sumatra; mais on n'en a rien appris depuis,

Nos lecteurs se rappelleront, ajoute le *Javasche Courant* du 3 avril, auquel j'emprunte ces détails, que le 21 du mois dernier, vers 4 h. 1/2 du soir, on a ressenti ici une petite secousse qui peut-être était liée à celle de Montok (*Reiche*, p. 19-20).

M. Junghuhn cite, en effet, une secousse à cette époque, mais il donne la date, 4 h. du soir, et ne nomme pas Batavia.

1842. — Le 15 et le 16 mars, M. Junghuhn, dans son voyage de Tapanulie à Padang, aperçut une première éruption du pic d'Indrapura (Sumatra); elle avait lieu par une crevasse ouverte sur le flanc oriental, à 1,000 pieds au-dessous du sommet de ce majestueux volcan qui s'élève à 11, 500 pieds de Paris.

Le 12 juin suivant, il revit le volcan encore enflammé. A chaque fois il s'en élevait, à des intervalles de 25 à 45 minutes, une noire colonne de fumée qui, très-dense à sa circonférence, sortait avec moins d'impétuosité et se développait beaucoup plus lentement que celles qui s'élèvent ordinairement du Semiru dans l'île de Java (1).

(1) Landgrebe, p. 332. Il n'indique pas de source. J'ignore où le Dr Junghuhn a publié ces deux observations.

La même année (sans date mensuelle), tremblements qui s'étendirent sur toute la côte ouest de l'île (voy. à septembre 1853).

1843. — Le 4 janvier, vers minuit, à Singapore et Malacca, secousses simultanées (1). C'était le commencement du phénomène qui fut plus terrible au sud de Sumatra.

Nuit du 5 au 6 janvier, vers minuit, à Pulo-Nias, tremblement désastreux. Faibles d'abord, les secousses augmentèrent, de moment en moment, au point qu'on ne put plus en distinguer la direction : les chocs se succédaient avec une rapidité telle que la terre était dans un tremblement incessant et qu'on craignait à chaque instant de voir disparaître l'île entière.

Les secousses continuèrent ainsi pendant neuf minutes ; le sol, soulevé de bas en haut, oscillait verticalement d'une manière si violente qu'on ne pouvait ni marcher, ni se tenir debout : les maisons furent détruites et écrasèrent, sous les décombres, leurs malheureux habitants.

Une portion du mont Horiffa, contigu au mont Goenong-Sie-Foli, avec toutes les fortifications de Benting et les autres constructions du gouvernement, à l'exception des baraques et de la maison du commandant, furent détruites entièrement ; les cocos et d'autres arbres séculaires qui jusqu'alors avaient échappé à la main du temps, furent tordus et arrachés ; la terre s'entr'ouvrit et dans les crevasses

(1) Baird-Smith, On Indian Earthquakes in 1843. *Asiatic Journal*, 1844.

profondes parut un liquide noirâtre d'où s'échappaient des gaz.

On n'entendit pas de bruits souterrains; ils étaient sans doute étouffés par l'épouvantable fracas des montagnes qui s'écroulaient, les éclats des arbres qui se fendaient, les roulements des maisons qui tombaient joints aux cris perçants de la population.

Après neuf minutes d'angoisses, les habitants commencèrent à sortir de cette crainte terrible d'une destruction immédiate; le peuple sortit des ruines des maisons, l'un appelait une mère âgée qu'il voulait sauver, un autre son enfant abandonné. Cette scène de désolation fut éclairée par le plus beau ciel, les étoiles étaient brillantes. La soirée avait été magnifique d'ailleurs, le ciel clair, la mer calme, l'air agréable et doux; seulement à 6 h. 1/2 du soir, on avait senti une brise de l'ouest, circonstance rare dans ces parages.

Cependant les malheureux insulaires ne se réjouirent pas longtemps d'avoir échappé, comme par miracle, à cette catastrophe; la terre recommença à trembler et les secousses se renouvelèrent avec une force nouvelle. Tout à coup, une vague épouvantable s'avança du sud-est, avec un bruit effrayant et se répandant sur toute cette partie de la côte, entraîna tout devant elle, submergeant hommes, femmes, bestiaux, maisons et même des villages entiers : en un instant, tout fut englouti.

Le vaste Kampong-Mego (établissement particu-

lier), à 1 mille allemand au sud du Goenong-Sie-Foli, fut emporté par la vague et, plusieurs jours après, on pouvait voir encore les cadavres des victimes de cette terrible catastrophe, étendus sur la grève.

Cette vague pénétra dans le voisinage du Goenong-Sie-Foli avec une telle violence que les *prows* qui se trouvaient sur la rivière furent lancés sur les bords à 100 ou 160 pas de leur ancrage; parmi les bâtiments échoués, se trouvait le *Cruising*, schooner n° 23 du gouvernement. Le nouveau bazar, composé de constructions en bois et situé sur la rive gauche de la rivière, fut entièrement rasé. Les habitants, qui purent se sauver, se réfugièrent à Benting, à 60 ou 100 pieds au-dessus du niveau de l'Océan.

Ce phénomène dura jusqu'à 4 h. 1/2 du matin, les secousses se renouvelant à des intervalles de deux minutes; alors survint une commotion plus violente encore que la première et qui dura six minutes. Le mouvement vint, en général, de l'ouest, se dirigeant vers le nord, mais changeant parfois complétement de direction et se portant au sud. Le tremblement diminua ensuite et se continua encore, mais légèrement pendant plusieurs jours.

Les autorités ont pris immédiatement les mesures convenables et dépêché un vaisseau du gouvernement pour porter aide et assistance aux malheureux habitants de l'île Nias.

Comme ce récit est daté de Padang (sur la côte occidentale de Sumatra, au sud-ouest de l'île Nias),

M. Baird Smith en conclut que l'intensité du phénomène a diminué très-rapidement à une très-courte distance de ce côté, puisqu'on ne parle pas de ses effets sur la côte voisine de Sumatra, et que, s'il a été ressenti à Padang, il ne l'a été que légèrement (1).

Du côté du nord-est, il s'est étendu à Singapore et à Penang, comme le prouve l'extrait suivant du *Penang Gazette* du 28 janvier 1843, relatif à ces deux localités.

« Nous avons noté, dans notre feuille du 7 courant, qu'une secousse de tremblement de terre avait été ressentie ici dans la matinée du 6, vers minuit et demi et nous trouvons dans le *Singapore Free Press* du 12, qu'une secousse y a été ressentie précisément à la même heure. Dans ces deux endroits, elle a été très-légère, mais on l'a sentie ici plus généralement et plus fortement dans les collines qu'à Singapore même.

« Il est remarquable que le 8, vers 2 h. 1/2 du soir, les secousses se renouvelèrent et furent beaucoup plus sensibles dans les collines que dans la vallée. Les oscillations furent de courte durée : à Penang, autant que nous avons pu l'apprendre, la direction fut du sud au nord ou du nord au sud (2), tandis qu'à Singapore on a constaté qu'elle fut de

(1) Quelques journaux français signalent à cette date un tremblement de terre et de mer, à Baros, sur la côte occidentale de Sumatra.

(2) Plus loin, en décrivant la secousse de septembre 1837, le journal indique la direction du nord au sud.

l'est à l'ouest. Quelque temps avant la commotion souterraine, le temps était extraordinairement sec et chaud, pour la saison, l'atmosphère était calme, le vent nord-est, et rien n'indiquait un changement jusqu'à une demi-heure avant la secousse que le ciel devint tout à fait sombre et froid. Ici, on remarqua le même état atmosphérique qui, du reste, est ordinaire dans cette saison, sans qu'il y eut aucun pronostic phénoménal immédiat qu'un bruit particulier causé par une multitude de rats dans une maison de la ville.

« A Penang et à Singapore, un changement de temps marqué, suivit la commotion souterraine. Le lendemain matin à 7 h., il y eut, à Singapore, une forte pluie qui continua, sans interruption, pendant onze jours : à Penang, on eut des bourrasques, mêlées de calmes, pendant plusieurs jours : le soir, coups de vents du nord et du nord-est, avec pluie et tonnerre dans ces directions, mais sans pluie sur l'île même, excepté le 15, une averse après laquelle le ciel redevint sec et clair. (Suit la description des secousses de 1833, 1835 et 1837.) »

Des faits exposés, il paraît résulter, ajoute M. B. Smith, que la plus grande intensité de la secousse du 6 janvier 1843, a eu son foyer dans le voisinage de Pulo-Nias, mais non sous l'île elle-même. Le côté méridional a le plus souffert puisque c'est là que s'est développée la grande vague désastreuse. Les faits cités ne sont pas suffisants pour reconnaître la cause qui a produit cette vague immense, mais elle

paraît pouvoir être rapportée à quelque action volcanique dans le voisinage de la mer, ou au reflux d'une vague primitive engendrée par le soulèvement subit de la côte de l'île elle-même. Dans cette double hypothèse, il est probable que la mer s'est d'abord retirée, puis que revenant avec violence, elle a envahi la côte; le soulèvement a-t-il été permanent? C'est ce dont il ne reste pas de trace et ce qu'on ne peut par conséquent affirmer.

La direction générale de la secousse fut du sud-ouest au nord-est. Des positions relatives de Poulo-Nias et de Singapore, la direction aurait dû être de l'ouest à l'est, dans cette dernière île, c'est-à-dire, tout à fait contraire à celle qui a été signalée; d'un autre côté, elle a dû être du sud au nord à Penang, et le *Penang Gazette* paraît admettre la direction opposée!

Enfin, M. Smith indique une secousse comme ayant été ressentie à Penang, vers minuit du 8 janvier. Elle ne fut accompagnée d'aucune circonstance digne d'être notée spécialement, sinon qu'elle fut la dernière ressentie en janvier dans les îles du Levant (1).

Mais les journaux français signalent le renouvellement des secousses, sur la côte occidentale de Sumatra pendant la journée du 11. Ceci se rapporte-t-il à Pulo-Nias seulement ou à la côte même de

(1) Baird-Smith, *loc. cit.*, p. 604-609, et les journaux français, tels que le *National* des 20 juin, 9 octobre, 29 décembre 1843, et 1er janvier 1844, etc., etc.

Sumatra? C'est ce que je ne puis décider; mais il serait bien extraordinaire que les convulsions souterraines se fussent étendues de Nias à Penang et à Singapore, sans affecter la grande île intermédiaire de Sumatra! Cependant, le fait n'est pas impossible et mes nombreux mémoires présentent plus d'un exemple semblable, d'une région intermédiaire *faisant pont*, suivant l'expression pittoresque usitée en Amérique. M. Plieninger, de Stuttgart, dit expressément que les secousses durèrent de la nuit du 5 au 6 jusqu'au 11, sur la côte ouest de Sumatra.

M. Smith appelle encore l'attention sur les perturbations atmosphériques signalées à Penang et surtout à Singapore. J'ajouterai que le 12, il y eut près de Batavia, dans le Magettan, un coup de vent terrible; 70,000 arbres furent arrachés et un grand nombre de plantations détruites. Ces ouragans ou typhons sont terribles dans l'archipel des îles de la Sonde, où, suivant Bougainville, ils paraissent périodiques aussi bien que les tremblements de terre; à Luçon surtout, il se passe peu d'années, dit-il, dans lesquelles on n'ait plus ou moins à souffrir de l'un ou de l'autre de ces fléaux et quelquefois des deux (1).

— Le 12 mai, vers 1 h. du soir, à Penang (Pulo-Penang), une secousse; le mouvement a été très-distinct; c'était comme une série d'ondulations successives, très-différentes de la vibration instantanée qui

(1) M. de Castelnau, C. R., t. LII, p. 881 et 882, 1861. Il n'apprend rien de nouveau.

a caractérisé la secousse éprouvée en janvier; après deux ou trois trépidations légères, il y a eu repos, puis recrudescence dans la force des ondulations; durée totale, cinq ou six secondes seulement. Des personnes assises ont été portées sur leurs chaises de l'ouest à l'est ou du nord-ouest au sud-est, et des lustres, des lampes suspendues, ont balancé dans la même direction qui est celle de l'axe de la presqu'île malaie; cependant le mouvement est venu, dit-on, de l'île de Sumatra. Mais, à ma connaissance, ajoute M. Smith, qui se trouvait alors dans l'Inde, Penang est le seul point pour lequel cette secousse soit mentionnée (1).

— Dans la nuit du 5 au 6 juillet, dans l'île de Nias, tremblement signalé par M. Th. Plieninger (de Stuttgart), qui me paraît faire erreur. Il s'agit sans doute de la nuit du 4 au 5 janvier précédent...

En octobre, le volcan Soelassie était en éruption (Voy. la première partie de ce mémoire).

1843. — Le 14 octobre, 11 h. 1/2 du soir, à Padang (Sumatra), faible secousse.

Le 27, 1 h. du soir, autre secousse légère.

Le 29 novembre, 3 h. 1/2 du matin, deux nouvelles secousses du sud-est au nord-ouest.

Le 8 décembre, 10 h. du soir, encore une légère secousse.

Le 21, 9 h. du matin, nouvelle secousse faible.

(1) Baird-Smith, *loc. cit.*, p. 615, d'après le *Penang Gazette*, du 13 mai.

Le 27, 8 h. du soir, encore une secousse semblable (1).

1844. — Le 15 février, 9 h. du soir, à Padang (Sumatra), faible secousse et, à 12 h. de la nuit, secousse violente.

Le 27 mai, 11 h. 1/2 du matin, à Padang encore, fort tremblement.

Le 18 juin, 5 h. du matin, nouvelle secousse violente.

Le 10 décembre, 2 h. 3/4 du matin, à Padang, violente secousse ondulatoire.

Les secousses signalées depuis le 14 octobre 1843, pour cette localité, ont été éprouvées par le docteur Stumpff.

1845. — Le 22 avril de cette année, le volcan de Soélassie ou Sulassi, sur la côte de Sumatra, inspira des craintes à Padang, les nuages de fumée qu'il lançait depuis 1843 augmentèrent tout à coup d'une manière effrayante. M. Meineke regarde ce volcan comme étant actuellement dans un état permanent d'éruption (2).

Le 5 juin, 4 h. 3/4 du matin, à Padang, secousse très-violente qui se propagea au sud-est.

Le 29, 1 1/2 h. du matin, nouvelle secousse qui se dirigea pareillement au sud-est.

19 août, 1 h. du matin, secousses violentes pen-

(1) Junghuhn, *Java*, p. 1247.

(2) Meineke, Die neuesten Entdeckungen in der Insel Sumatra : *Zeitschr. f. allg. Erdkunde*, t. III, p. 109, août 1854. M. Korthals écrit Soloasi, c'est celui que Raffles appelle Talang.

dant plusieurs minutes et dirigées encore vers le sud-est.

Le 20, 1 h. 1/2 du matin, plusieurs fortes secousses. A 4 h. 3/4 du matin, autre tremblement léger.

Le 24, 1 h. 1/2 du soir, léger tremblement.

Le 12 septembre, midi et demi, nouveau tremblement fort et dirigé au sud-est.

Le 11 octobre, 8 h. 1/2 du matin, violente secousse verticale.

Le 2 novembre, 3 h. 1/2 du matin, à Padang, une secousse forte et plusieurs légères dirigées encore au sud-est.

Le 10, 7 h. 1/2 du matin, secousse légère.

Le 12, 7 h. 1/2 du matin, forte secousse, dirigée cette fois de l'est à l'ouest.

Le 16, on entendit un bruit souterrain au G. Merapi, puis on en vit s'élever une colonne de feu.

Le 18, phénomènes semblables, mais plus faibles.

Le 13 décembre, 8 h. du matin, à Padang encore, autre secousse violente.

1846. — Le 20 janvier, 2 h. 1/2 du matin, à Padang, violente secousse qui se propagea dans la direction du sud-est.

Le 13 mars, 1 h. du soir, à Padang, léger tremblement qui se propagea dans la direction du nord-ouest, et put venir du pic d'Indrapoera.

Le 11 avril, 10 h. 1/2 du soir, nouveau tremblement léger et dirigé au nord-ouest. C'est le dernier signalé par le docteur Stumpff.

1847. — Du 31 octobre au 5 décembre, dans les îles Nikobar, secousses nombreuses et violentes.

Le 31, 3 h. 1/2 du soir, par un ciel pur (la veille, la chaleur avait été étouffante) à Poeloe Miloe, îlot voisin de la petite Nikobar, on entendit plusieurs détonations consécutives; elles furent suivies de secousses qu'accompagna un bruit semblable à celui d'une trombe; c'était l'heure de la marée basse, et la mer monta tout à coup comme dans les plus hautes eaux. La première secousse renversa huit maisons. Un quart d'heure plus tard, nouvelle secousse et bruit semblable. On en compta encore une centaine dans le jour, puis elles se renouvelèrent, avec divers intervalles de repos, pendant *dix-neuf jours*, jusqu'au 18 novembre; beaucoup de secousses furent précédées d'explosions, et, pendant tout ce temps, la mer resta plus haute qu'à l'ordinaire.

Les secousses furent plus violentes encore dans l'îlot de Kondoel, situé dans le canal Saint-Georges, entre la grande et la petite Nikobar; de gros blocs de rochers se détachèrent des montagnes et entraînèrent dans leur chute les arbres qu'ils rencontrèrent sur leur passage; les maisons furent détruites; la mer s'éleva de beaucoup au-dessus de son niveau ordinaire, les habitants furent obligés de s'éloigner des côtes, de se retirer dans l'intérieur et de se réfugier dans les forêts qui recouvrent les montagnes. Plus tard on trouvait encore, à une grande distance des côtes, de l'eau salée et une grande quantité de poissons de mer. Les crevasses, qui s'étaient faites

dans le sol, restèrent pleines d'une eau froide et saumâtre. On rapporte que, à la première secousse, on vit *s'élever du feu* du sommet d'une des montagnes de la grande Nikobar.

Le 16 novembre, on éprouva de nouveau de violentes secousses sur toute cette île pendant dix minutes.

Dans l'île de Monthute, près de la côte nord-est de la petite Nikobar, le sol se fendit ; les crevasses avaient deux pieds de long et douze de profondeur.

Le 18, la nature sembla vouloir revenir au repos ; cependant, le 5 décembre, on y éprouva encore quelques légères secousses. Les îles ébranlées par ce tremblement sont comprises entre 6° 3/4 et 7° 1/2 de lat. nord. Dans les îles situées au nord de la petite Nikobar, à l'île Nancowry notamment, qui en est éloignée de 40 milles, on ne sentit que la première secousse du 31 octobre. La plupart de ces secousses ont paru dirigées du sud au nord.

Le 16 novembre, 10 h. 38 m. du matin, dans le district de Lampongs (sud-est de Sumatra), une secousse légère.

A 10 h. 48 m., violent mouvement ondulatoire, suivi, à des intervalles de cinq minutes, de deux fortes secousses du sud-est au nord-ouest. C'était le jour où les secousses manifestaient leur recrudescence aux îles Nicobar. Ce tremblement a été aussi violent dans les parties occidentale et centrale de Java, où le sol s'est ouvert en plusieurs endroits ;

les secousses se sont renouvelées à Indramajoe jusqu'au 27 décembre suivant (1).

1850. — Le 28 février, 0 h. 45 m. du matin, à Banka, légère secousse du nord-est au sud-ouest (2).

Le 12 mars, tremblement à Padang.

Le 31 mai, à Padang, tremblement du nord au sud et d'environ vingt secondes de durée.

Le 29 août, de 9 h. à 9 h. 1/4 (*sic*), à Padang, tremblement médiocre, de trente secondes de durée (3).

Le 9 novembre, 5 h. 3/4 du soir, à Palembang, plusieurs secousses verticales (4).

1851. — Le 14 mars, entre 3 h. 5 m. et 3 h. 15 m. du soir, à Padang, à Painan et dans la division méridionale de Padang, secousse ondulatoire et très-forte, pendant trois minutes ; elles furent précédées d'un bruit souterrain et dirigées du nord au sud.

Le 15, 3 h. 1/2 ou 4 h. du matin, nouvelles secousses légères (5).

Le 4 mai, 3 h. 8 m. du soir, à Telok-betong, dans le district de Lampong, secousses horizontales du sud-ouest au nord-ouest pendant cinq minutes. A 9 h. du matin, par un temps calme, la mer s'était élevée à une hauteur extraordinaire. Les dernières

(1) *Natuurkundig Tijdschrift voor Nederlandsch Indië*, t. III, p. 483-484.

(2) *Ibid.*, t. I, p. 86.

(3) *Nederlandsch Meteorolog. Jaarboek*, J. 1857, p. 277, 279 et 282.

(4) *Nederl. Meteor. Jaarb.* J. 1858, p. II.

(5) *Nederl. Meteor. J.*, 1857, p. 289, et *Nat. Tijds*, t. II, p. 180.

secousses furent les plus fortes; elles furent suivies de rafales et de pluie. On en ressentit de légères à Batavia vers 3 h. 1/2 du soir (1).

Le 4 juillet, 1 h. 5 m. du matin, à Padang, fortes secousses d'abord verticales, puis ondulatoires du sud-est au nord-ouest, pendant vingt secondes. Elles provenaient probablement de la montagne de Talang.

Le 5, vers 9 h. 8 m. du soir, encore une couple de secousses (2).

Le 29 août, 3 h. du soir, à Palembang, tremblement léger (3). Le même jour, 2 h. 53 m. du soir, à Batavia, il y avait eu une légère secousse (4).

Le 29 décembre, 11 h. 1/4 du matin, à Padang, tremblement du nord au sud et de cinq secondes de durée (5).

1852. — Le 7 janvier, 3 h. du matin, à Padang, très-fortes secousses ondulatoires de l'est à l'ouest, pendant une minute (6).

Le 9, 6 h. 25 m. du soir, à Telok-betong et Lampong, violentes secousses horizontales du sud-ouest au nord-est. On dit qu'elles ont duré trois minutes avec deux intervalles de repos. A 8 h., mouvement extraordinaire des eaux de la mer (7). On en a res-

(1) *Nederl. Meteor. J.*, 1857, p. 289, et *Nat. Tijds*, t. II, p. 344.
(2) *Nederl. Meteor. J.*, 1857, p. 293.
(3) *Ibid.*, 1858, p. xi.
(4) *Natuurk. Tijds.*, t. II, p. 524.
(5) *Nederl. Meteor.Jaarb.*, 1857, p. 298.
(6) *Ibid.*, 1857, p. 299.
(7) *Nat. Tijds.*, t. III, p. 120, et t. IV, p. 198.

senti plusieurs sur divers points de Java, pendant cette soirée.

Le 6 avril, 10 h. 1/2 du soir, à Padang, deux secousses ondulatoires avec trépidation (1).

Le 20 juin, 7 h. 1/4 du soir, à Tannah-Datar, tremblement qui s'est étendu sur les XX et XIII Kottas (province de Padang). On entendit d'abord un bruit souterrain qui dura deux secondes; puis une seconde après, une violente secousse qui dura cinq à six secondes, dans la direction du sud-sud-ouest au nord-nord-est. Air calme (2).

Le 21 juillet, 5 h. 25 m. du soir, à Telok-betong, district de Lampong, une faible secousse; temps couvert, pas de vent, pluie douce.

Le 23, 10 h. 37 m. du soir, plusieurs secousses horizontales du sud-ouest au nord-est, pendant deux minutes; ciel très-couvert tout le jour et vent faible du nord (3).

Le même jour, vers 10 h. 1/2 du soir, à Palembang, tremblement (4) qui m'a été communiqué par M. Buys-Ballot, directeur de l'Institut météorologique des Pays-Bas. C'est sous sa direction que se publie le *Nederlandsch meteorologik Jaarboek* que j'ai déjà cité plusieurs fois et que je dois à son affectueuse bienveillance. Qu'il me soit permis de lui en offrir ici mes remercîments.

(1) *Nederl. Meteor. J.*, 1857, p. 302.
(2) *Nat. Tijds.*, t. III, p. 463.
(3) *Ibid.*, t. IV, 203.
(4) *Nederl. Meteor. J.*, 1858, p. XXII.

Le 11 novembre, 7 h. du matin, sur la côte occidentale de Sumatra, à Padang, à Singkel et à Sibogha (Poulo Nias), tremblement qui a ébranlé un espace de 180 milles carrés. La masse entière des eaux a été agitée sur toute cette étendue ; on a ressenti la secousse en mer à 3 milles de Goenoeng Sitoli (Pulo Nias) (1).

Nuit du 20 au 21 décembre, vers minuit et demi, sur plusieurs points de l'île de Java, plusieurs secousses que je ne ferai qu'indiquer, me réservant de les décrire dans les *Documents* que j'ai rassemblés sur les tremblements de terre et les éruptions volcaniques à Java.

La même nuit, minuit trente-neuf minutes, dans le district de Lampong, à Telok-betong, tremblement violent qui dura trois minutes. Les secousses furent horizontales du sud-ouest au nord-est et précédées d'un bruit souterrain. Quoique, dans la journée du 20, le vent eût été ouest et sud-ouest, la chaleur avait été extraordinaire, le thermomètre s'était élevé à 91° F. à 3 h. de l'après-midi. Déjà, dès le 6 décembre, on avait remarqué des irrégularités dans les montres et les boussoles; la déclinaison et l'inclinaison avaient augmenté.

Le 24, 5 h. 39 m. du soir, à Lampong, une légère secousse oscillatoire. L'air était calme et le ciel couvert.

Le 28, 7 h. 21 m. du soir, quatre nouvelles se-

(1) *Nat. Tijds.*, t. IV, p. 201.

cousses horizontales de l'ouest 1/4 sud à l'est 1/4 nord dans l'intervalle de deux minutes (1).

1853. — Le 16 mai, 4 h. du matin,

Le 18, 3 h. du matin, dans le district de Singkel, secousses ressenties par M. van Rosenberg (2).

Le 14 juin, 2 h. du soir, à Croe ou Croee (pointe sud-est, carte de Marsden) et à Cauer (Cavoor ou Cavour, au sud de Bencoulen), forte tempête du nord-ouest avec de violentes secousses de tremblement de terre qui ont causé des dommages considérables aux établissements publics et aux maisons particulières (3).

Le 15, vers 3 h. 3/4 du matin, à Telok-betong, pendant un vent violent, quatre secousses consécutives et horizontales du nord-ouest au sud-est. Le thermomètre, au moment des secousses qui durèrent environ trente secondes, se maintint à 76° F. Depuis quelques jours une chaleur accablante alternait avec des averses, mais le thermomètre se maintint toujours élevé (4).

Le 5 septembre, 11 h. du soir,

Le 7, 10 h. du matin,

Le 8, 1 h. 1/2 du matin,

Le 9, 3 h. du matin, dans le district de Singkel, nouvelles secousses ressenties par M. van Rosenberg. On y avait éprouvé les tremblements de 1842,

(1) *Nat. Tijds.*, t. IV, p. 203.
(2) *Ibid.*, t. III, p. 401.
(3) *Ibid.*, t. IV, p. 635.
(4) *Ibid.*, t. IV, p. 415.

qui s'étendirent sur toute la côte ouest de l'île. On ajoute que les secousses auxquelles le pays est sujet suivent la plupart la direction du nord-nord-est au sud-sud-ouest dans la résidence de Tapanoeli dont fait partie le district de Singkel (1).

Le 11 octobre, 10 h. 3/4 du soir, à Padang, tremblement très-violent, mais sans dommages. Les secousses commencèrent avec un fort bruit souterrain et durèrent 57 secondes (2).

Le même jour, vers 11 h. du soir, dans le grand océan Indien, à environ 200 milles à l'ouest de Java, le clipper *Sea Serpent* éprouva une secousse sous-marine. La mer était calme et le bâtiment filait trois ou quatre nœuds. On entendit un bruit sourd, et le bâtiment fut tellement agité, qu'il s'arrêta tout à coup. Une demi-minute après, seconde secousse avec bruit (*hissing and groaning*). A bord tout fut mis en mouvement (3).

1854. — Le 27 juin, 3 h. 1/2 du matin, à bord du brick le *Sijlph*, à l'ancre devant Brahoe (Ile Engano), sur la côte sud-ouest de Sumatra, six secousses accompagnées d'un bruit souterrain.

A 3 h. du soir, on sentit cinq nouvelles secousses dirigées, comme les premières, du sud-ouest au nord-est. Des arbres desséchés tombèrent aux environs et dans la forêt, tout était en mouvement

(1) *Natuur. Tijds.*, t. III, p. 401, et t. IV, p. 219.
(2) *Ibid.*, t. V, p. 365.
(3) New York Tribune, December 21, 1853. *Annual of sc. Discovery*, 1854, p. 328.

comme par l'effet d'un coup ou tourbillon de vent (1).

Le 27 et le 29 (heures non indiquées), dans la résidence de Bencoulen, fortes secousses de l'est à l'ouest.

Dans le courant du mois, à Padang, plusieurs secousses légères (2).

Le 29 août, à Padang, tremblement très-fort, qui cependant ne fit aucun dommage. On le ressentit au fort de Kock.

De la montagne de Merapi s'élevèrent, pendant plusieurs jours, d'épaisses colonnes de fumée, accompagnées de fortes et fréquentes détonations et de pluie de cendres. Le jour du tremblement, il n'y eut cependant pas d'éruption (3).

Le 22 octobre, à Padang, plusieurs secousses légères.

Le 6 novembre, vers 8 h. du matin, une nouvelle secousse légère, suivie d'un violent orage du nord-ouest dans l'après-midi. Une pluie diluvienne dura deux heures (4).

1855. — Le 31 mars, vers 1 h. 1/4 du matin, à Batavia, deux fortes secousses du sud au nord. On les a ressenties dans le district de Lampong à Sumatra (5).

Le 7 juillet, dans la matinée, à Padang, secousses très-fortes, mais sans dommages.

(1) *Natuurk. Tijds.*, t. III, p. 340, et t. VIII, p. 539.
(2) *Ibid.*, t. VI, p. 535 et 536.
(3) *Ibid.*, t. VII, p. 331.
(4) *Ibid.*, t. VIII, p. 189.
(5) *Ibid.*, t. V, p. 339, et t. IX, p. 152.

Le 30, dans la matinée encore, quelques nouvelles secousses sans dommages (1).

Le 2 octobre, dans la soirée, le Merapi, volcan situé dans les hautes terres de Padang, vomit pendant quelques minutes du feu, de la cendre et des pierres. Depuis quelque temps, la montagne faisait entendre, par intervalles, des grondements très-forts et lançait des colonnes de fumée et de cendre. On éprouvait au fort de Kock, de violentes secousses de tremblement de terre. Après l'éruption du 2, le sommet du volcan resta surmonté d'une couronne de feu. Il n'y a pas eu de dommages à déplorer.

Le 2 et le 9 novembre, le Merapi fit de nouvelles éruptions qui différèrent peu de celle du 2 octobre (2).

On lit dans le *Javasche Courant* du 16 janvier 1856 :

« Dans la division d'Ajer-Banjies et de Rau, il y a eu des tremblements de terre, des orages, des tempêtes et de fortes pluies; on n'a eu à regretter que quelques ponts emportés par les inondations (3). »

1856. — Le 10 janvier, 2 h. du soir, à Padang, secousse violente, mais sans dommages.

Le 18, autre secousse, mais légère (4).

Le 17 mars, dans l'après-midi, nouvelle secousse légère (5).

(1) *Natuurk. Tijds.*, t. IX, p. 334, et t. X, p. 450.
(2) *Ibid.*, t. X, p. 450 et 451.
(3) *Ibid.*, t. X, p. 452.
(4) *Ibid.*, t. X, p. 455.
(5) *Ibid.*, t. XI, p. 246.

Le 14 avril, par 4° 26′ latitude nord et 95° 17′ longitude est, pluie de cendre observée par le lieutenant de vaisseau, P. Van Bleiswijk Ris, commandant la frégate *Palembang* (1).

Le 16 juin, vers 1 h. 1/2 du matin, dans le district de Lampong, légères secousses (2).

Le 28, vers 5 h. 1/2 du soir, à Bencoulen, tremblement ondulatoire de l'est à l'ouest; durée, vingt secondes environ (3).

Le 24 et le 29 septembre, à Padang, très-fortes secousses. On n'a pas eu de malheurs à déplorer; seulement quelques murs de l'hôpital militaire et de maisons particulières ont été lézardés. Dans le courant du mois, temps pluvieux et vents forts (4).

1857. — Le 27 janvier, vers 3 h. du matin, à Bencoulen, forte secousse; quelques murs lézardés (5).

Le 24 mai, 8 h. 42 minutes du soir, à Padang, deux violentes secousses consécutives, la première verticale et la seconde, de l'ouest à l'est. Quelques pierres sont tombées, des murailles ont été lézardées (6).

Le 19 août, à Padang, deux nouvelles secousses assez fortes; pas de dommages (7).

Le 14 novembre, encore une légère secousse (8).

(1) *Natuurk. Tijds.*, t. XI, p. 477.
(2) et (3) *Ibid.*, t. XI, p. 482.
(4) *Ibid.*, t. XII, p. 267.
(5) *Ibid.*, t. XIII, p. 267.
(6) *Ibid.*, t. XIII, p. 463 et 465.
(7) *Ibid.*, t. XIV, p. 419.
(8) Petermann's *Geogr. Mittheilungen*, 1858, VIII, p. 338.

Je lis ailleurs : « Dans les environs de Padang Pandjang, tremblement léger; des éboulements ont eu lieu dans la montagne (1). »

Je ne connais aucune secousse ressentie à Sumatra, pendant les années 1858, 1859 et 1860. Mais, il ne faut pas conclure qu'il n'y en a pas eu pendant ces trois années. Je n'ai pas reçu les volumes du *Naturkundig Tijdschrift*, publiés depuis 1857 par la Société des sciences naturelles de Batavia. D'après la fréquence du phénomène, et le soin que cette Société met à enregistrer les tremblements de terre, on peut être certain que les faits qui ont eu lieu pendant ces trois dernières années ne seront pas perdus pour la science.

1861. — Le 16 février, vers 7 h. du soir, dans l'archipel de la Sonde, tremblement d'une violence extraordinaire. Voici ce qu'on écrit de Padang (ville située sur la côte sud-ouest de Sumatra), à la date du 28 mars :

« La première commotion a eu lieu le 16 février à Padang même ; elle s'est fait sentir à sept heures et quelques minutes du soir et a duré environ cent quinze secondes. Grâce à la construction particulière de nos maisons, le mal s'est borné à peu de chose, bien que l'extrême violence des mouvements de trépidation du sol nous fît appréhender qu'aucune d'elles ne pourrait résister. Tous les habitants s'enfuyaient en criant. Quant à moi, je me croyais sur le

(1) *Nat. Tijds.*, t. XV, p. 255.

pont d'un navire battu par une forte tempête, et j'éprouvais tous les symptômes du mal de mer.

« L'établissement de Singkel, sur l'extrême frontière septentrionale des possessions hollandaises, du côté du royaume d'Achem, a disparu sous les eaux, par suite de l'affaissement de la presqu'île sur laquelle il était construit; la mer couvre aujourd'hui l'emplacement où s'élevaient le fort et les magasins du gouvernement. La garnison a été sauvée.

« A Pulô-Nyas, la mer, refoulée sur ses rivages par une violente commotion sous-marine, a complétement rasé le fort ainsi que l'établissement de Lagondie et emporté, en se retirant, quarante-neuf soldats et indigènes malais. Les secousses étaient si fortes que les hommes les plus robustes étaient violemment renversés sur le sol.

« Du côté de Gounong-Sitalie, des villages entiers ne sont plus qu'un monceau de ruines; un grand nombre d'indigènes ont été ensevelis sous les décombres.

« Sur la côte occidentale de la même île, le sol s'est affaissé sur divers points et soulevé sur d'autres; des îlots de corail ont surgi du sein des eaux, d'autres, au contraire, ont disparu. Des centaines d'indigènes ont trouvé la mort au milieu de ces bouleversements subits.

« A Baros et à Siboga, la terre s'est entr'ouverte et des sources d'eau bouillante ont jailli en divers endroits. Des témoins oculaires rapportent que çà et là le sol s'ouvrait et se refermait alternativement, comme

si la terre se fût tordue sous l'effort du travail volcanique qui s'accomplissait en son sein.

« Toute la côte d'Achem a été ravagée par l'invasion subite de la mer qui, pénétrant dans l'intérieur des terres, a renversé maisons, arbres, récoltes, et emporté en se retirant un grand nombre d'habitants. Cent trente-cinq indigènes ont péri de la sorte dans le seul port d'Analaboo.

« Aux îles Batoa, la mer soulevée par une force irrésistible à une grande hauteur, s'est élancée en bouillonnant dans l'intérieur des terres, anéantissant tout ce qui se trouvait sur son passage ; puis se retirant avec la même rapidité, a enlevé sept cents indigènes sur une même île, ne laissant derrière elle qu'un sol affreusement raviné où l'œil cherche en vain un vestige de la luxuriante végétation qui le couvrait quelques heures auparavant.

« La terre n'a pas, pour ainsi dire, cessé de trembler depuis la soirée du 16 février ; nous avons pu constater chaque jour un plus ou moins grand nombre de secousses. Le Mérapi, dont le cratère n'avait pas donné signe de vie depuis cinq ans, vomit en ce moment d'épaisses colonnes de fumée ; le Talang et le Singaland font entendre de sourdes détonations : tout semble nous présager de nouvelles catastrophes (1).

« Le même jour, 16 février, 7 h. 34 minutes du soir, à Singapore, tremblement qui a duré environ deux minutes. Direction du sud-ouest au nord-est ;

(1) *Moniteur*, 29 mai, 1861.

sans avoir produit d'accident, le mouvement d'ondulation était très-sensible et causa à quelques personnes des nausées semblables au mal de mer.

« A l'île du Prince-de-Galles (Pulo-Penang) on l'a senti à peu près à la même heure ou, dit-on, quelques minutes auparavant. A Malacca, il a été aussi fortement senti.

« Il a été suivi de fortes pluies qui, le 20, le 21 et le 23, devinrent de véritables torrents. M. de Castelnau, auquel j'emprunte ces derniers détails, fait observer qu'on a remarqué une multitude extraordinaire de poissons que les Chinois et les Malais disaient *tombés du ciel* et qu'il décrit dans les *Comptes rendus*, t. LII, p. 880. Il ajoute qu'à Singapore on a cru observer que les tremblements de terre étaient toujours accompagnés d'éruptions du grand volcan de Sumatra, le *Gounong-Berapi*.

« A Dacca, qui est à environ 200 milles de Singapore, on a ressenti le tremblement à peu près à la même heure. Au Bengale, on a remarqué un mouvement extraordinaire dans les eaux des étangs (1). »

(1) *Galignani's Messenger*, april 27, 1861.

ALEXIS PERREY.

Vichy, 30 juin 1861.

RÉSUMÉ GÉOGRAPHIQUE
DU VOYAGE DE M. TH. DE HEUGLIN
SUR
LA COTE ORIENTALE D'AFRIQUE
EN 1857 (1).

SUITE. — Voir notre cahier précédent, page 180.
Voir la *carte* du Résumé du voyage de M. Guillain, aux *Annales* de décembre 1857.

SECONDE PARTIE.

EXPLORATION
DE LA COTE SOMALI DEPUIS TEDJOURA JUSQU'A BENDER-GAM
(11° 15′ 50″ de latit. nord et 46° 5′ de long. est de Paris).

Baie de Tedjoûra et lac d'Assal.

Le port de Tedjoúra (ou Tedjourra), chef-lieu des Adaïl et des Debenek-wouéma de la tribu des Danakil, est situé, suivant le major Harris, aux 11° 46′ 35″ de lat. nord et 40° 40′ 15″ de long. est du méridien de Paris, sur le golfe du même nom (1). La côte est composée de calcaire marin ainsi que les

(1) Suivant le texte de la carte de la relation du capitaine Guillain, Tedjoúra serait situé dans une île : ce que semblent contredire Rochet d'Héricourt, le Dr Krapf et M. de Heuglin qui le placent sur la côte. (*Voyez* les cartes qui accompagnent les relations de ces trois derniers.)

éminences voisines au delà desquelles s'élancent des sommets volcaniques qui sont le prolongement du massif colossal de Gouda, à 12 ou 15 milles de Tedjoúra, et dont l'altitude est de 5,000 à 5,500 pieds. Parmi ces montagnes les unes sont de lave trachytique rouge et noire, très-poreuse, en basalte; les autres sont de formation primitive. A peu de distance de Goubet-Haráb, jusqu'où s'étend la rive plate de Tedjoúra, on soupçonne un gisement de houille, et dans le Gouda, des mines de cuivre et du soufre. Tout le pays compris entre Bab-el-Mandeb et Goubet-Haráb appartient aux Danakil, tandis qu'au sud et à l'est, de l'autre côté du golfe, demeurent exclusivement les redoutables Eïsa-Somâli, et que le royaume des Modeido-Danakil s'étend au nord et au nord-ouest, depuis les Adaïl et les Debenek-wouéma jusqu'aux frontières du Choa. La plus forte partie des Modeido du sud est en effet réunie sous un chef assez puissant qui porte le titre de sultan, dont la capitale est Aosa (1), à l'embouchure de l'Aouache dans le lac de Báda. Le cheik des Debenek-wouéma et des Adaïl, dont l'autorité est purement nominale, réside à Tedjoúra qui est aussi le séjour des marchands Danakil; les autres individus de cette nation sont pasteurs ou chameliers.

Tedjoúra ne consiste qu'en cent cinquante huttes de paille et de nattes, entourées de haies d'épines,

(1) Aosa est l'Aoussa de Rochet d'Héricourt et l'Auça-Gurel des anciennes cartes. D***.

avec une petite mosquée hors de la ville. Il y a dans le voisinage des puits et des citernes avec des jardins où l'on voit des dattiers, des palmiers-doum, des cotonniers et des légumes. Le port, qu'abritent un récif de corail et un petit promontoire, est profond et s'ouvre au sud et au sud-ouest.

Les Danakil sont de beaux hommes, d'une forte complexion ; leurs cheveux sont crépus et leur lèvre supérieure est rasée. Ils se ceignent d'un morceau d'étoffe bordée en couleur et se drapent quelquefois d'un manteau blanc comme les Arabes et les Abyssiniens. Ils n'oublient jamais de s'armer d'un cimeterre dont la lame flamboyante, recourbée et à deux tranchants, est fixée au côté droit par une ample ceinture de cuir et dont la poignée est souvent en cuivre. En voyage, la plupart des Adaïl ont, en outre, une grande lance à large fer emmanchée d'un bambou. Les femmes sont vêtues d'une chemise blanche recouverte d'un surtout bleu-indigo. Elles ornent leurs cheveux d'une profusion de petite verroterie de couleur, et des espèces de bracelets avec des morceaux d'ambre jaune forment le complément de leur toilette.

L'importance politico-commerciale de Tedjoúra est due à sa situation géographique. C'est là que s'effectuent les importations et les exportations du Choa, d'une partie de l'Abyssinie méridionale, du Nárea, du Kaffa et de quelques tribus Galla, y compris l'Eifat, par le moyen des caravanes. Le Choa fournit au commerce les esclaves, l'ivoire, le café,

le musc, la gomme, les peaux, les mulets, les chevaux et les vaches, et Aosa une quantité de dourrah. La plus grande partie de ces articles, excepté les esclaves, contribuent à alimenter le marché d'Aden. Les importations consistent en toiles, coton filé et manufacturé, soieries, verroterie, cuivre, antimoine, zinc, écus de Marie-Thérèse, encens, ambre jaune, fusils et munitions, verrerie, tasses et sel de cuisine du lac d'Assal: ce qui fait par an mille à deux mille charges de chameaux.

Deux autres villages, Amb-Abo et Soukti (probablement le *Sagallo* de Harris), sont situés sur la côte entre Tedjoúra et Goubet-Haráb, dans une belle contrée abondante en gibier et en pâturages, avec de bons puits et de beaux palmiers; la végétation y est très-variée, et des bois impénétrables y recèlent un grand nombre de babouins (*cynocephalus hamadryas*), de léopards, de hyènes (*h. crocuta*), de chacals (*canis mesomelas*), de gazelles, de phacochères avec des boutoirs d'environ un pied de long, de jolis ichneumons; et les marmottes (*hyrax*) occupent les anfractuosités volcaniques. On y trouve encore quantité d'ornis.

A environ 16 milles de Tedjoúra se présente le golfe de Goubet-Haráb, dont l'entrée est à peine de trois quarts de mille; mais qui se développe tout à coup au point d'avoir une largeur de 6 milles sur une longueur de 9 1/2. C'est assurément un ancien cratère entouré de roches volcaniques presque à pic et la plupart hautes de 100 pieds. Indépendamment

de quelques eaux thermales et des ruines d'un ancien établissement situé tout auprès, des indices multipliés contribuent à prouver que l'action volcanique y subsiste encore. A 5 milles au nord-ouest du Goubet-Haráb, séparé du golfe par un mur de lave et une vallée remplie de débris, se trouve un second cratère aujourd'hui changé en un lac de 7 milles de diamètre appelé Birket-el-Assal (lac de miel), dont la surface d'un bleu prononcé est à plusieurs centaines de pieds au-dessous du niveau de la mer (1), et au centre duquel est un petit cône visible seulement dans les basses eaux. L'évaporation laisse à découvert une couche de sel si épaisse qu'elle ne fléchirait pas sous les fardeaux les plus pesants.

La rive méridionale du golfe de Haráb fait la limite des Eïsa-Somâli, peuplade de pasteurs et de chasseurs qui sont en guerre continuelle avec les Danakil. Ils portent à Zeila des peaux, du beurre et des plumes d'autruche, et reçoivent en échange du coton manufacturé, bleu et blanc, dont les hommes se font un vêtement appelé m'hsem.

Les habitants de Tedjoúra ont un grand nombre de petits bâtiments qui vont à Aden, Zeila, Berbera, Moha, Hodeida, etc. Une partie d'entre eux se livrent à la pêche; le poisson toutefois n'est pas également abondant en toute saison; mais en récompense le gibier y est très-commun.

(1) Suivant Harris (*The Highlands of Æthiopia*, I, p. 417), cette dépression aurait 570 pieds; il place le Bahr-el-Assal au 11° 37′ 30″ de lat. nord et au 42° 33′ 6″ de long. est (40° 12′ 51″ de Paris).

Les mœurs des Adaïl ne ressemblent en aucune manière à celles de leurs congénères de la mer Rouge: ce sont des musulmans fanatiques, ennemis du travail et brutaux, qui rançonnent tant qu'ils peuvent leurs semblables, vivent mesquinement, mais quand l'occasion s'en présente font bonne chère aux dépens d'autrui. Ce peuple est d'une insigne malpropreté ; aussi est-il sujet à des maladies fort graves. Le climat de Tedjoúra et des environs ne semble pourtant pas être en général très-malsain. Les dyssenteries n'y sont pas rares et l'on y voit régner également la petite vérole, la fièvre pernicieuse et les maladies syphilitiques. La température, dans la saison la plus sèche (d'avril en septembre), n'y est pas très-élevée : ce qu'on doit attribuer aux vents de mer. La saison pluvieuse, dans le golfe d'Aden et sur la côte souahili, a lieu d'octobre en mars, pendant qu'elle commence dans les pays riverains du Nil, sous la même latitude, en juin et finit avec le mois de septembre.

De Tedjoúra à Zeila et à Berbera.

A 6 milles à l'est de Tedjoúra, sur la côte d'Adaïl, est le Mirza ou port de Daoúan : c'est une baie profonde de dix brasses qui baigne au nord une falaise de 400 pieds de hauteur en lave trachytique. Dans ses environs on remarque d'un côté un chaos de débris entremêlés de nombreux torrents, et de l'autre, une belle végétation. Assez près de la plage est une fontaine d'eau thermale, dont le degré de

chaleur est d'environ 25° 1/2 R. Entre Daoúan et Tedjoúra on rencontre aussi le port du Khor ras Ali; mais il est sans profondeur.

La côte d'Éïsa entre Tedjoúra et le ras Djebouti est composée entièrement de rochers escarpés, volcaniques, la plupart élevés de 500 pieds. Le long de cette côte se succèdent, en allant de l'ouest à l'est, le Khor ras Ali, le ras Éróli (et non *Éroe* comme l'écrit Christopher), le Khor A'mbadou, Mangadefeh (le Munga-Douffa de Christ.) et Djebouti (Djiboutil de Christ.). Les rochers à l'est s'aplatissent graduellement, se retirent loin du rivage et l'on aperçoit au sud de ces mêmes rochers, dans l'éloignement, le sommet dentelé d'une chaîne de montagnes qui sont le deuxième étage des hautes terres de l'Éthiopie.

À 5 milles au nord du ras Djebouti est située l'île de *Mouskali*, à l'est de laquelle sont les îles de *Mocha* entourées de récifs et que les Anglais ont achetées au sultan de Tedjoúra.

Entre le ras Djebouti et Zeila notre voyageur rencontra sur la côte sud-ouest de l'île plate et madréporique de Delochtích (mirza Delwaklia de Christ.) l'ancrage du même nom qui est spacieux, profond, bien abrité et fréquenté par les barques à voiles des Danakil-Sayadín; puis, à quelques milles à l'est, l'île étroite, également madréporique de ras Gomali, longue de 5 milles. A partir de Djebouti, vers le sud-est, la plage est unie, plate, marécageuse et couverte de chora et de soda. Des plantations de dattiers, au sud-ouest du mirza Delochtíeh, entou-

rent les puits de Laouadou, et plus loin au sud-est une verdure abondante remplit les bas-fonds d'El-gori, célèbres par la bonne qualité de leurs eaux. Cette dépression fait la limite orientale du territoire d'Éïsa. Au nord du promontoire de Zeila se montrent ensuite les deux îles madréporiques d'Ébát (Iwat, Erbat de Christ.) et de Saad-el-Dín. Celle-ci, située à 5 milles de Zeila, et en partie marécageuse, contient les ruines d'un ancien poste qui paraît remonter au temps des Sassanides et avoir été assez étendu, puisque les restes occupent un espace d'enron un quart de mille anglais. On y voit encore très-bien conservées des citernes de forme oblongue pratiquées dans les rochers madréporiques.

La rade de Zeila (le Zeyla, Zayla des cartes) ou mieux Zéla, occupe le côté septentrional d'une langue de terre, longue de 2 milles, qui s'avance dans la direction du nord-est et qui est très-basse, plate et composée de rochers de corail couverts de dunes et sans la moindre apparence de végétation. Cette rade n'est pas assez profonde pour permettre aux grands bâtiments d'y pénétrer autrement que par le nord-nord-est. Elle n'est point abritée des vents de nord-ouest et de nord-est.

L'aspect que présente Zeila tant au dehors qu'au dedans est celui de la désolation. A l'extérieur ce n'est que dunes et déserts, tout est nu et stérile ; à l'intérieur on ne voit que débris, huttes, tombeaux et immondices, quelques habitants affamés, la lie et le rebut des Somâli, des Danakil, des Arabes du voi-

sinage et des esclaves nègres. Les murailles de la ville, quoique récemment construites, sont dans l'état le plus délabré, et cependant assez fortes pour résister aux incursions des Somâli et surtout des Gadoboursi qui habitent l'intérieur de la côte depuis le ras Gomáli jusqu'à Berbera. Près d'une espèce de porte sont placées deux ou trois misérables pièces d'artillerie en fer toutes rouillées. On voit à Zeila quelques maisons en pierre mêlées parmi des echechs ou huttes. A droite de la porte du sud, qui est la plus forte, est un petit édifice en briques, presque ruiné, dans lequel un escalier de 2 pieds de largeur conduit à la tour qui accompagne la porte et sur laquelle est une cage à poules de 50 pieds carrés construite en bois et en nattes : c'est là que le cheik de Zeila tient sa cour! Il n'y a point d'eau potable à Zeila : celle dont on fait usage vient des puits de T'houcha, à 5 milles de la ville, où il faut l'aller chercher tous les jours. Zeila n'est autre chose qu'un marché, et ses habitants n'ont d'autre moyen de subsister que le commerce et la pêche. La ville avec son petit territoire appartenait ci-devant à l'imamát de Sána ; mais depuis la conquête de l'Yémen par Ibrahim-Pacha elle se trouve entre les mains des Turcs, qui en moins de trente ans sont parvenus à la ruiner complétement. Ce port était jadis d'une haute importance par ses relations commerciales avec Harar ou Adari.

Harar est un petit État commerçant et indépendant sur le troisième étage des hautes terres éthio-

piennes, à 170 milles au sud-ouest de Zeila. Sa capitale, qui porte le même nom, est située de la manière la plus avantageuse sous le double rapport commercial et stratégique : elle occupe le sommet d'une montagne isolée, contient environ 10,000 habitants, est spacieuse et bien bâtie, entourée de fossés et d'ouvrages fortifiés avec cinq tours élevées aux issues et aux passages qui sont très-difficiles. Tout près de cette ville sont de jolis jardins où l'on cultive du café, du kat (espèce d'aloès), des dattiers et du dourrah. La province est peuplée de Galla, de Somâli et d'Arabes, tous musulmans, qui ont une langue particulière (peut-être un idiome de l'ancien éthiopien ou goes). Harar est le centre du commerce avec le pays aurifère des Galla, le Kaffa, le Narea, etc.; d'où l'on exporte le café le plus estimé, les esclaves, l'ivoire, les plumes d'autruche, la myrrhe, le musc, le safran, la cire, le miel, le séné, les gommes, les mulets, etc. Les caravanes qui vont à Zeila et à Berbera sont obligées de transporter leurs marchandises à dos d'hommes et d'ânes dans les villages de Déref, Guéri et Bowrsouk, dépendants de Harar et situés au pied de la montagne, d'où les Somâli les chargent ensuite sur leurs chameaux à qui il faut neuf ou dix jours pour se rendre de Harar à Zeila, tandis qu'un dromadaire fait aisément le même trajet en quatre ou cinq (1) ; mais les vexations douanières des Turcs

(1) Deux chemins conduisent de Zeila à Harar, dont le plus direct demande dix journées : huit par le territoire d'Eïsa, et deux par celui des Nola-Galla.

ont décidé dernièrement les caravanes à se rendre immédiatement à Berbera ou à Boulhár (petit port à peu de distance de la montagne d'Elmes, 33 milles à l'ouest de Berbera), d'où les marchandises sont transportées par mer au marché du premier de ces endroits.

Les puits nombreux de T'houcha, à l'ouest de Zeila, sans lesquels cette ville serait absolument privée d'eau potable, sont situés dans un wadi, espèce de bas-fond, dans lequel se précipitent quantité de torrents et où des tamariscs, d'énormes asclépiades, des cucurbitacées, des mimosas et des crassules déploient tout le luxe de leur végétation. Ces puits ont tout au plus 15 pieds de profondeur et sont constamtamment remplis de bonne eau. Afin de veiller à la conservation de ce précieux fluide et de protéger ceux qui sont chargés d'y puiser la provision nécessaire aux habitants de Zeila, le cheik y a fait construire une tour en briques toujours occupée par une petite garnison, et au bas de laquelle on a placé pour servir d'épouvantail contre les pyrophobes somâli un vieux canon qui consiste tout bonnement en cercles de fer soudés ensemble, sans affût ni tourillon. Parmi les nombreuses et diverses sortes d'animaux que vit M. de Heuglin aux alentours de ces puits et du cap qui porte le même nom, était une espèce d'écureuil qui n'a pas encore été classé jusqu'ici et une magnifique outarde (*Otis Heuglinii*, Hartlaub).

A 12 milles sud-sud-est de Zeila, dans la direction de Berbera, M. de Heuglin passa devant le khor

Mósqan, où des traces multipliées d'antilopes, de hyènes et de chacals lui firent supposer que ce pays devait être très-boisé ; puis il laissa derrière lui successivement le grand récif et le khor de Qata-Mitoudji ; 8 milles plus loin, toujours au sud-sud-est Kalangarét, autre khor avec un port mal abrité ; l'Elmes, belle chaîne de montagnes calcaires crénelées haute de 2,300 pieds et située près de la plage, sur le point le plus méridional de la côte, entre Goubet-Haráb et le cap Guardafui, aux 10° 20′ de latitude nord et 41° 45′ de longitude est de Paris ; quelques milles plus au sud d'autres montagnes blanches et calcaires, peu élevées, courant parallèlement à la plage, appelées Daba-Senís ; enfin le bâtiment jeta l'ancre dans le golfe et le superbe port de Berbera.

Ce lieu est situé au 10° 26′ de latitude nord et au 42° 44′ 30″ de longitude est de Paris, sur une langue de terre longue de 3 milles, qui s'étend de l'est à l'ouest, a environ trois quarts de mille de largeur, et renferme en même temps qu'elle abrite le grand port au nord. On entre dans la baie du côté de l'ouest, et l'ancrage, dont le fond est solide, a environ 10 à 12 brasses de profondeur. C'est au commencement d'octobre et à l'angle nord-est de ce port, incontestablement le meilleur et le plus vaste de toute la côte somâli, que les Habr-aouel-Somâli des environs tiennent la célèbre foire de Berbera. Cet endroit, durant la saison sèche (depuis les premiers jours d'avril jusqu'en octobre), n'est plus qu'un désert entièrement

abandonné. La langue de terre de Berbera est bornée au nord par des bancs de grès marin de récente formation; sa partie sud, au contraire, se compose de rochers madréporiques plats sur l'un desquels sont les ruines d'un ancien tombeau de cheik, tandis qu'au nord de la langue de terre se trouvent des tombes mahométanes de diverses époques qu'envahissent les dunes et qu'à la base de cette même partie sont les décombres presque méconnaissables d'une ville depuis longtemps abandonnée qui porte le nom d'Hellet-A'bas et qui fut probablement élevée sur les ruines de l'antique Malao (1). Le port de Berbera dépend du district des Habr-aouel-Somâli qui s'avancent fort loin dans l'intérieur et possèdent un nombre immense de chameaux, de bœufs et de moutons. C'est principalement aux Ayal-Younes et aux Ayal-Achmed, deux branches de cette tribu, qu'est dévolu le privilége d'ouvrir la foire; toutefois ils y figurent, non pas précisément en qualité de marchands ou d'acheteurs, mais comme Ababin (pluriel d'Abán), c'est-à-dire comme chargés de veiller à la sûreté générale, de pourvoir au logement et comme courtiers des forains. Retirés dans l'intérieur du pays où ils

(1) L'auteur du périple estime que du cap Dera (Δείρη) à Aualites ou Avalites il y a 50 à 60 milles, et 80 milles (800 stades) d'Aualites à Malao; or on compte précisément 70 milles depuis le cap de Hemár-el-Seán jusqu'à Zeila, et 105 de Zeila à Berbera. Mais si l'on voulait admettre qu'Aualites était situé sur la côte de Tedjoúra, et Moondus, là où se trouve aujourd'hui Zeila, les mille stades que compte le périple d'Aualites à Moondus aboutiraient, avec encore plus plus de précision, à Berbera. *De H**.*

s'occupent de leurs bestiaux, de la chasse et d'un peu de commerce, on les voit en octobre arriver à Berbera par petites caravanes avec des perches, des nattes, des peaux et des câbles pour y construire de légers bazars et des magasins portatifs ; puis, dès la fin de novembre, aussitôt que la mousson du sud-ouest fait place au vent de nord-est qui fournit l'occasion la plus favorable de faire la traversée aux bâtiments de l'Arabie méridionale, du golfe Persique, de l'Inde et des contrées orientales occupées par les Souâhili, on voit se rassembler sur ce point de la côte des milliers de marchands et d'acheteurs, des navires de Basra, de Sour, de Sourât, de Mekallah, d'A'den, de Zanzibar ; des caravanes de Danakil et de Harar, ainsi que de toutes les tribus somâli qui habitent au sud jusqu'à la rivière de Webi, pour faire un prodigieux commerce d'échange. Le pays même de Berbera fournit beaucoup de beurre et de nourriture animale, des peaux, des plumes d'autruche, de la gomme arabique et de la droguerie, surtout de la myrrhe. On y importe du riz, du maïs, des dattes, de la verroterie, du coton manufacturé, du fer, de l'étain, du zinc, du cuivre et des écus de Marie-Thérèse, la seule monnaie qui ait cours dans le sud jusqu'à Zanzibar ; mais pour le détail on se sert des pièces de monnaie de cuivre de la compagnie des Indes (*besa*). On évalue à 10 ou 15,000 au moins le nombre des étrangers qui participent à cette foire importante. A la fin de mars les bâtiments marchands partent successivement de Berbera, et au commen-

cement d'avril les derniers Somâli s'en retournent avec leurs baraques et leurs nattes, et cette place où quelques semaines auparavant les intérêts commerciaux réunissaient des nations par douzaines redevient déserte ; les chacals seuls et les hyènes accourent se disputer les bribes des aliments qui sont restés sur le champ de foire et les chameaux qu'on a été forcé d'abattre (1). L'eau dont on fait usage à Berbera vient des puits de Báraka, à 1 mille ou 1 mille et demi de ce lieu, et à trois heures de distance au sud-sud-est sont des marais et des fontaines appelés dobár qui ne tarissent jamais. Des barques à voile y apportent aussi de l'eau du port de Seára, à 20 milles est-nord-est de Berbera.

A deux milles de la partie du golfe la plus avancée vers le sud-est, on voit les ruines d'un ancien aqueduc souterrain qui, sans doute, servit autrefois à amener au port l'eau des puits de Dobár. On distingue le grand et le petit Dobár : les puits du premier, situés dans une espèce de dépression de 1,200 pas au moins de diamètre et entourés de roseaux et

(1) Les caravanes des Oqáten-Somâli poussent leurs excursions dans le sud-sud-est jusqu'à la rivière de Webi (Web, Joub?) (*), où ils parviennent après quarante jours de marche. Ils ne rencontrent en route aucune montagne considérable. En général le pays est uni et monte insensiblement jusqu'à ce qu'il forme des plateaux dont le sol est fortement imprégné de fer, d'argile et de sable. La contrée au delà du Webi est montueuse, renferme des forêts séculaires, et est habitée par des Galla et une petite race de nègres (**). *De Heuglin.*

(*) Probablement le Zébée des anciennes cartes et le Joub ou Jojob de Krapf. D***.

(**) Seraient-ce les Dokos de Krapf? D***.

de palmiers, n'ont que 2 à 3 pieds de profondeur, et l'eau qu'ils fournissent est excellente. Ceux du petit Dobár, à une demi-heure ouest-sud-ouest du précédent, se trouvent également dans une dépression au milieu d'une belle végétation et donnent naissance à un petit ruisseau qui ne tarde pas à se perdre dans des terrains d'éboulement. M. de Heuglin observa que, par une température atmosphérique de 19°, ce ruisseau, à sa sortie du bassin, marquait 20° de chaleur. Des rochers voisins jaillissent de grands courants d'eaux thermales sans aucune saveur hétérogène et marquant 34° de R. On remarque tout auprès des débris d'anciens murs et des espèces de fortifications régulières qui doivent remonter à une très-haute antiquité. Toute cette partie du pays de Dobár à Berbera paraît appartenir à la formation jurassique calcaire. Près d'une saillie de rocher dont le ruisseau de Bio-gore baigne le pied, M. de Heuglin vit de grands amas de décombres et des ruines de fortifications; une petite citadelle en briques, des fragments de pierres meulières en lave et en trachyte, des blocs d'albâtre, de la poterie, des tessons d'argile polie, des vases de verre, des clous de cuivre et de fer et des monnaies d'argent qui, après avoir été nettoyées, ont été reconnues pour être cufiques, mais da. s un état très-fruste. Dans les éboulements de Bio-gore, à côté des divers débris de terrains primitifs, notre voyageur trouva des roches massives d'amphibole avec des cristaux de grenat qui avaient près d'un pouce d'épaisseur.

De Berbera à Bender-Gâm.

Laissant derrière lui le cap d'Elanti et les hauteurs d'Elgirti, M. de Heuglin arriva au pied de la montagne rapide et presque perpendiculaire de Seára, à 20 milles de Berbera, et située au fond d'une baie que forme le ras Kitib à l'ouest duquel débouche une vallée où, au milieu de dunes stériles, se trouve le petit village de Seára habité par des Somâli de la Kabyle M'kahél des Habr-aouel, dont les demeures ressemblent à des fours. Toute l'importance de ce lieu vient de ses puits intarissables de 5 à 10 pieds de profondeur, qui fournissent d'excellente eau en abondance. Deux forts construits en grandes pierres avec de grosses murailles protégent cette place contre les incursions des ennemis, et un peu à l'est sont les ruines d'un poste plus ancien. Le plus oriental des deux forts a deux étages, et l'on voit tout auprès des réservoirs carrés revêtus de chaux hydraulique. A l'ouest on rencontre de grands monceaux de ruines.

On eut bientôt franchi le petit cap de Kimbetta, qui forme un port peu vaste, mais à l'abri des vents du nord, et l'on entra dans la grande et peu profonde baie d'Elderad, abritée par un banc de corail, et entre laquelle et le ras Kimbetta débouche un large torrent avec de bons puits et quelques dattiers. Elderad est le point de ralliement de la Kabyle Adem-Medoûbeh qui dépend de la tribu des Habr-Touldyâlch; il y a un fort carré en pierre à

deux étages avec deux tours aux quatre angles. Six canons en fer, sans affûts, sont placés assez loin de là sur le rivage. Le ras Elderad et un autre petit cap forment un très-bon port, appelé Souda. Le promontoire du même nom est un rocher madréporique haut de 30 à 40 pieds. Au ras Hamer, où aboutit un Wadi, les montagnes se rapprochent graduellement de la plage, s'élèvent insensiblement et affectent de plus en plus des formes grotesques. Le port de Kérém, très-profond et abrité des vents d'est et de nord-est, vient ensuite : il appartient à la Kabyle Yousouf des Habr-Touldyaléh; puis le mirza de Guébou, un peu à l'ouest, abrité par un large récif de corail. Au sud de la baie de Kérém est un village du même nom composé d'une cinquantaine de huttes de paille avec un fort carré qui tombe en ruines. Comme le pays, qui est montueux, n'est pas totalement privé de végétation, les habitants élèvent des bestiaux. Kérém entretient quelques relations de commerce avec A'den où il envoie de la viande, du beurre, de la gomme, de la myrrhe, des plumes d'autruche et du sel tant de mine que marin, ainsi que ce qui est nécessaire pour la cuite de la chaux. A quelques journées de marche seulement au sud, s'étend le steppe fertile habité par les Doulbehandi-Somâli, dont les productions contribuent à alimenter le marché de Kérém.

La côte s'échancre encore vers le sud depuis le ras Khansîreh immédiatement voisin de Kérém, et ne regagne à peu près la latitude géographique de

ce cap (10° 52') qu'au ras Hess, à environ 70 milles plus à l'est (1). Là les hautes montagnes calcaires sont entrecoupées de wadis nombreux, et cependant ce pays, où il ne manque pas d'eau, n'est que faiblement habité par les Habr-Touldyaleh, tribu qui s'étend à l'est jusqu'au ras Hess. Entre ce dernier et le Khansíreh, en procédant de l'ouest à l'est, on rencontre Rechouda, village et fort des Sambour-Somâli, à l'embouchure d'un khor, et le wadi Chellaou, contrée romantique avec un étang d'eau douce et des ombrages. A environ 12 milles nord-est par est de Rechouda et 15 milles sud-sud-est de Chellaou, s'élèvent les montagnes de Serout ou d'Ahl, surmontées d'un plateau dont l'altitude est de plus de 6,000 pieds, et qui règnent dans la direction de la côte à l'est jusqu'aux limites des Midjerten-Somâli, sous le 46° 40' de long. est de Paris.

Le port de Hess ou Heíss est situé un peu à l'ouest du cap du même nom : falaise de 3 à 400 pieds de hauteur. Un étroit canal, sans profondeur, et large d'un quart de mille tout au plus, sépare ce cap d'un rocher pyramidal élevé de 150 pieds environ qui surgit du sein de la mer et qu'on nomme Khansíret-Hess ou Madjalen (le même que l'île Brûlée des anciennes cartes). Cet îlot stérile d'un noir ardoisé paraît être d'une nature volcanique. Quant au port de Hess; il est peu considérable, profond de deux brasses et demie à trois brasses, et entièrement abrité

(1) Suivant Guillain, tout l'hémicycle porte chez les Arabes le nom de Goubet-Anguér (Goubbet-Anggueur). *De H***.*

au nord. A 150 pieds du rivage est la bourgade du même nom appartenant aux Oudourch-min (Habr-Touldyáled-Somâlis), composé d'un ancien fort à demi ruiné et de vingt ou trente huttes. A un mille à l'ouest du village, dans un khor rempli de débris d'hornblende, de granit, de gneis, de micaschiste et de gestein tertiaire, tout près de la plage, sont de vastes puits assez profonds et de bonne eau. Entre la montagne de Hess et Med est le petit cap d'Ilg ou Ilig, qui consiste en rochers peu élevés de formation primitive.

Sur un rivage plat, étroit et stérile, sont situés la bourgade et le fort de Med ou Meid, qui dépendent des Habr-Younes-Somâli, de la tribu des Habr-Guerhadjis: on y voit un tombeau de Santon en forme de coupole entouré d'un vaste cimetière. Il n'y a pas de port, mais en revanche Med a de bons puits et fait un commerce assez important avec A'den et Mekalleh, où il expédie de la viande, des résines, quelques étoffes de couleur, du bois de plusieurs sortes et de bonne gomme que produisent les grands Wadis voisins. Au sud-est de Med on voit un massif de montagnes d'un rouge très-prononcé et de formes arrondies; vient ensuite la petite baie de Djidd-Arcréd, à 5 milles à l'est par nord de Med, et à 12 ou 14 milles de Madjalén; puis Bour-da-rebchi ou l'île de Meid, rocher de 650 pieds d'élévation au moins, dont la cime est si aiguë et si angustiée qu'elle offre à peine un espace suffisant pour y marcher. Les Arabes appellent cette île Djebel-Tioúr (montagne

des oiseaux), les Somâli Bour-da-rebchi (*bour-montagne*, *rebch-guano*). Il n'y a point de port, et l'encrage lui-même est mauvais à cause du gestein dentelé; aussi les nombreuses embarcations qui viennent ici se placent, suivant la saison, au sud-ouest ou au nord de l'île en s'amarrant aux rochers. L'île de Meid, située aux 11° 14′ de lat. nord et 45° 0′ de long. est de Paris, est un dépôt inépuisable de guano exploité depuis un temps immémorial par les Somâli qui s'y transportent tout les ans dans une quarantaine de grands kandjeh du port de 400 à 800 ardeb, et dont chacun a 20 ou 25 hommes à bord. Deux ou trois travailleurs remplissent par jour l'un dans l'autre dix paniers de cet engrais dont quatre ou cinq se vendent à Mekalleh sur la côte sud de l'Arabie un thaler, et dans les bonnes années un de ces kandjeh doit rapporter net par voyage 140 à 200 thalers. Dans toute l'Arabie méridionale on emploie le guano à fumer les plantations de tabac : il est d'un brun terreux et on l'extrait non sans peine des anfractuosités et des fissures des rochers où l'entraînent les pluies torrentielles. La plupart des oiseaux à qui l'on doit cette matière fécondante sont les hirondelles de mer noir de fumée (*anous tenuirostris*). M. de Heuglin a remarqué en outre quelques drontes (*dysporus melanops*) et le bel oiseau des tropiques (*phaetos æthereus*), ainsi que quelques espèces de hérons et d'oiseaux de proie, des goëlands (*sterna panaya*), etc.

De Med qui, sur la carte du voyage de M. de Heuglin rédigée par le Dr Petermann, est supposé répon-

dre au Moondus du périple, notre voyageur relâcha au petit port de Sinekát, passa ensuite devant Armádi, village et fort des Mousa-arro-Somâli (le Bender Djedid de quelques cartes?) le petit cap bas de Sori, celui de Gueloueda près duquel est situé le village de Debghán, le cap de Låsgori, et sur sa partie orientale les localités de Bender Gorád et de Lasgori (1) entre lesquelles débouchent quelques vallées où règne un peu de végétation. Derrière cette côte s'élève une chaîne de hauteurs qui sont la continuation de l'Ahl ou Serout. Lasgori est comme le chef-lieu des Wer-Singelli-Somâli avec un port passable, trois forts, une centaine de huttes et de bonne eau. Il fait un commerce important avec la côte du sud de l'Arabie et principalement avec A'den. Les productions du pays sont de l'encens, des moutons, des bœufs, des chevaux et des ânes.

A 8 milles au nord-est de Lasgori est situé Bender-Gam, petite bourgade avec un misérable fort en pierre, une rade et de bonne eau. Gam est bâti sur une colline stérile et sablonneuse, près de la plage; mais derrière cette dune est une dépression de la largeur de deux milles environ avec les plus beaux pâturages, des marais des palmiers-doum et des mimosas. Quelques khors y débouchent. Sur plusieurs points de la côte il y a des taillis impénétrables.

Une circonstance imprévue ayant forcé M. de

(1) Lasgori parait être le *Bender-Gori* et le *ras Gori* des cartes marines anglaises. *De H***.*

Heuglin d'interrompre le cours de ses explorations sur la côte somâli, il se vit dans la nécessité de se rendre à A'den.

A'den.

La presqu'île d'A'den est située à l'extrémité méridionale de l'Arabie, entre les 12° 44′ et 12° 49′ de latit. nord et entre les 42° 44′ et 42° 49′ 15″ de long. est du méridien de Paris. Sa forme est à peu près celle d'un trapèze irrégulier et elle tient au nord-est à la terre ferme par une langue de terre étroite élevée de quelques pieds seulement au-dessus du niveau de la mer. Cette presqu'île elle-même n'est autre chose qu'un haut bloc montagneux escarpé, isolé et volcanique dont la cime multiple offre une altitude de 1,776 pieds; aussi est-elle visible à 50 milles en mer. A 4 milles ouest-sud-ouest est une seconde presqu'île qui ressemble parfaitement à sa voisine : c'est le *Djebel-Hassan* avec les deux *Oreilles de chat* dont les formes sont encore plus grandioses, et ces promontoires renferment le port qui est très-vaste, bien abrité et long de 7 milles. Dans la partie sud de la péninsule qu'entourent des rochers au nord-est et au sud-ouest est bâtie la ville que la compagnie anglaise des Indes-Orientales a obtenue, à prix d'argent et moyennant une rente annuelle, du sultan d'A'den qui réside à Lahâdj. A'den, peut-être l'une des plus anciennes villes du monde, était déjà depuis longtemps en décadence, et si l'on excepte des citernes colossales, l'aqueduc de Bir-M'beïd ou Ombeïd

et de vastes nécropoles avec des inscriptions hébraïques, il ne lui était rien resté qui pût rappeler son ancienne prospérité. Ses mosquées, ses palais, ses fortifications, ses aqueducs n'étaient plus que des monceaux de ruines. Aujourd'hui, sous la main d'une puissance européenne, A'den renaît de ses cendres. M. de Heuglin vit dans son port, outre une escadre d'observation, vingt ou trente vaisseaux européens, un grand nombre de petits bâtiments indigènes de la côte sud d'Arabie, de la mer Rouge, de Zanzibar, etc. La ville est construite sur un plan assez régulier ; la plupart de ses maisons sont en pierre, à toits plats et ont rarement plus de deux étages, pendant que de petits bángalos couverts en paille sont dispersés sans ordre sur les points les plus élevés. Elle renferme une grande place avec un phare, quelques chétives plantations, les bâtiments du gouvernement, les casernes, les prisons et un grand nombre d'édifices religieux pour les différents cultes catholique, anglican, parsi, chiite, banian et juif. A l'est de la ville est la petite île fortifiée de Sira jointe à la terre ferme par une digue en pierre et où se trouve de même qu'au cap Markig, situé un peu plus au sud, un havre abrité destiné à recevoir de petits navires pendant la mousson du sud-ouest.

La presqu'île est placée sous le commandement d'un agent politique auquel sont subordonnés un état-major, des artilleurs, des pionniers, deux régiments (presque exclusivement indiens), d'infanterie, et qui peut disposer des bâtiments de guerre

en station dans le port. Les habitants, les marchands et les gens de mer qui affluent à A'den forment une véritable marqueterie de toute nation et de toute couleur. Indépendamment du petit nombre qui reste des habitants primitifs, de ceux de l'Yémen et des Juifs, l'Europe et l'Amérique, la Chine, l'Inde, la Perse, Zanzibar, les Souahili, les Somâli, les Danakil et les nègres même de l'Afrique centrale, l'Abyssinie, les Galla, Kaffa, toute l'Arabie et l'Égypte y sont représentés. Mais parmi cette multitude d'éléments hétérogènes, le peuple le plus curieux à observer sous le point de vue historique est sans contredit celui des Israélites qui, depuis plusieurs siècles, vivent au milieu des enfants d'Ismaël leurs frères sans se confondre avec eux, conservant fidèlement leurs vieilles institutions et leurs usages. M. de Heuglin évalue la population totale d'A'den à 20,000 âmes (1).

Entre la ville et le port se trouve la masse montagneûse du centre de la presqu'île surmontée d'un certain nombre de cratères et de cônes d'éruption depuis longtemps éteints dont le point culminant, appelé Djebel Chamkan, sert à arborer le pavillon et le mât des signaux.

A'den n'a, à proprement parler, ni puits ni fontaines. Le ravin, dû incontestablement à un déchirement volcanique, qui règne tout le long du Djebel Chamkan et vient aboutir à la ville, y supplée

(1) Sur la carte qui accompagne cette relation, la population d'A'den n'est portée qu'à 14,000.

au moyen de terrasses artificielles imperméables, soutenues par des contre-forts et qui forme autant de réservoirs suspendus très-profonds où s'amassent les eaux pluviales. Ces travaux sont d'une date très-ancienne et contiennent une assez grande quantité de ce précieux élément pour fournir aux besoins de la population durant toute l'année.

D'A'den M. de Heuglin s'embarqua pour Suez, où il arriva le 4 janvier 1858, après neuf jours d'une heureuse traversée.

L'abbé Dinomé.

ANALYSES CRITIQUES
ET EXTRAITS D'OUVRAGES RÉCENTS.

PHIDIAS,
SA VIE ET SES OUVRAGES (1).

PAR M. LOUIS DE RONCHAUD.

L'ouvrage que nous annonçons est le fruit de longues recherches et d'une étude patiente, soutenue par un ardent amour de l'art, l'art considéré sous sa forme la plus haute, et comme moteur de nobles sentiments. En achevant cette lecture, on se sent initié à la connaissance du « grand style », celui qui sait allier la majesté à la grâce, et qui atteint l'idéal sans tomber dans le conventionnel. Phidias, aux yeux de M. de Ronchaud, est le maître par excellence de la sculpture grecque, affranchie des langes hiératiques, mais encore retenue par le respect de la religion, en possession de tous les moyens matériels qui doivent concourir à une exécution parfaite, mais pénétrée encore par une inspiration sérieuse autant que profonde, héroïque sans affectation, homérique enfin (pour dire tout dans un motdont toute l'antiquité savait le sens) par la plénitude de l'invention, la splendeur de l'expression, la tendresse res-

(1) 1 vol. in-8° de 410 et xv pages. Paris, Gide, 1861.

pectueuse et familière pour la beauté. C'est de l'école autant que du maître, et du siècle autant que de l'école, que, pour traiter complétement son sujet, M. de Ronchaud était dans l'obligation d'écrire. Phidias, en effet, de même qu'il ressemblait à Michel-Ange par la multiplicité de ses connaissances dans la sphère de l'art, fut aussi le précurseur de Raphaël dans ce don précieux de faire partager son esprit à toute une troupe d'élèves éminents, de se multiplier par leurs travaux, et de se survivre à soi-même dans les fils adoptifs de sa gloire. Tel encore que Buonarroti et Sanzio, Phidias vint au moment où l'art conquérait toute liberté et résistait aux tentations de la licence, mais où ne pouvant plus agrandir, il se trouvait conduit à l'entrée des voies périlleuses qui devaient le faire descendre à l'affectation, aux séductions voluptueuses, au déclin paré de rayons et de fleurs. Déjà même à l'époque où l'inauguration du Parthénon marquait le point culminant du génie antique, et donnait au monde, dans les arts du dessin, des modèles à qui vingt-trois siècles n'ont pas suscité de rivaux, déjà même et sous les yeux de Phidias, les statues d'Alcamène, la frise de l'Érechthéion, laissaient, au milieu de grâces irrésistibles, pressentir l'affaiblissement du style, l'atténuation de l'effet, l'amollissement de la pensée. Désormais, en outre, la tradition, reléguée dans le crépuscule du sanctuaire, si elle continuait à recevoir des hommages, n'exerçait plus aucun pouvoir. Les innovations se succédaient avec rapidité : au moment

même où l'ordre dorique (il conviendrait mieux de l'appeler simplement l'ordre *grec ancien*) atteignait à la perfection définitive de ses proportions, et disposait de la plénitude de ses ressources, l'ordre ionique s'emparait de la faveur publique et se faisait préférer pour la plupart des grandes constructions nouvelles. En même temps, l'ordre corinthien s'annonçait déjà par une colonne, introduite dans un édifice bâti par Phidias, le temple d'Apollon Sauveur, près de Phigâlie en Arcadie. Toutefois, des critiques d'un grand mérite ont pu avancer qu'il restait à l'art grec, après les ouvrages de Phidias, plusieurs progrès essentiels à réaliser, et notamment lui préférer Polyclète, lequel, selon des témoignages antiques, « fut plus docte que son maître dans la re« production de l'harmonie et de la beauté de la « forme purement humaine ; » d'après cette opinion, Phidias aurait été, d'une manière presque exclusive, le sculpteur des dieux, ainsi qu'Homère est le chantre des héros. Nous ne possédons aucune œuvre authentique de Polyclète ; mais dans le jugement qui lui assignerait à certains égards, la palme sur Phidias, M. de Ronchaud ne trouve qu'une recherche de contrastes, plus ingénieuse que juste. Tous les caractères de la beauté la plus positivement humaine se trouvent rassemblés dans les statues qui accompagnaient le fronton oriental du Parthénon ; la vérité en est absolue ; le choix exquis entre les formes réelles exclut toute idée de convention ; et ce n'est qu'a titre de *parfaites* qu'on peut assigner de telles

créations à cet Olympe où l'imagination sereine de la Grèce plaçait l'immortelle jeunesse de ses dieux (1).

Phidias ne fut pas seulement le sculpteur capital du plus grand siècle des arts ; le bonheur de sa naissance en fit aussi le principal ministre du peuple qui ressentit avec le plus de puissance l'enthousiasme du beau, et qui donna les encouragements les plus efficaces aux entreprises capables d'en fixer éternellement l'image. Phidias fut l'ami, le collaborateur de Périclès ; la liberté d'Athènes, « cette déesse altière, « dont les mains teintes du sang des Mèdes, » tenaient alors les rênes de la Grèce, le choisit pour orner son front de parures immortelles. Périclès et Phidias domptèrent quelque temps par le charme de l'éloquence et celui de l'art cette démocratie remplie d'ambition et d'esprit, de générosité et de caprices, mais fatalement inexorable envers quiconque s'était, à force de services éclatants, élevé trop au-dessus du niveau commun. A la fin, le fils de Charmidès subit l'inexorable loi ; il partagea la destinée des Miltiade et des Cimon, des Thémistocle et des Alcibiade. On l'accusa d'impiété, parce qu'en représentant les personnages divins, il n'avait suivi d'autre règle que l'illumination de son génie, et la portée majestueuse de sa raison ; on l'accusa de péculat parce que la multitude, désormais rassasiée d'admi-

(1) Ἀθανάτω, ἀγήρω, telles sont les épithètes que la poésie héroïque donne avec un enthousiasme mélancolique à ces figures splendides dont elle peuplait le Ciel.

ration, se prenait à regretter la dépense inévitable au prix de laquelle Périclès et Phidias venaient d'enrichir Athènes par d'incomparables monuments. En effet, chargé de la direction supérieure des grands travaux que Périclès durant sa longue administration, proposait à la sanction du peuple, Phidias avait dû puiser largement au trésor de la ligue ionienne dont Athènes s'appropriait l'usage ; et malgré les précautions minutieuses prises par lui pour faire constater officiellement l'intégrité de sa gestion, la grandeur des sommes qui avaient passé par ses mains fournissait à la bassesse irréfléchie du vulgaire un texte d'interminables déclamations. Une première fois, Phidias crut devoir céder à la tempête, et transporter son école en Élide, où il exécuta quelques-uns de ses travaux les plus admirés. Mais rappelé dans Athènes par cet amour indomptable du sol natal qui caractérisait les enfants des républiques antiques, il y subit toute l'indignité du sort : ce fut en l'accablant des persécutions qui empoisonnèrent et abrégèrent ses dernières années que les démagogues, adversaires de Périclès, « commencèrent « contre ce grand magistrat cette série d'attaques « indirectes qui avaient pour but de le frapper dans « ses affections, et diminuer peu à peu sa puissance, « avant de conspirer ouvertement sa ruine (1), » à laquelle une mort prématurée put seule le soustraire.

Si Phidias ressemble à Raphaël par le discernement qui lui faisait choisir ses élèves, l'ascendant

(1) Page 163.

qu'il savait prendre sur eux, et le culte affectueux qu'il réussissait à leur inspirer, d'autres traits de son génie, d'autres particularités de sa vie, le rapprochent de Michel-Ange, ainsi que nous l'avons désigné plus haut. D'une part, Phidias, comme Buonarroti, était peintre, et s'était beaucoup exercé dans cet art, bien qu'il donnât à la sculpture une préférence marquée; le troisième des arts du dessin, l'architecture, n'avait pas non plus de secrets pour lui; et l'on doit le regarder comme ayant été, dans une certaine mesure, associé à Mnésiclès pour l'érection du Parthénon, à Ictinos, pour la disposition des propylées. D'un autre côté, le feu de l'inspiration, la vigueur du tempérament, conservèrent à Phidias comme à Michel-Ange une jeunesse verdoyante jusqu'à l'âge avancé : né, selon toute apparence, durant la 73e olympiade (de 488 à 484 avant J.-C.), il avait cinquante ans quand il entreprit les sculptures du Parthénon, et près de soixante quand il mit la dernière main à ce Jupiter d'Olympie, lequel, suivant un juge éclairé qui avait eu le bonheur de contempler cette œuvre, « ajoutait quelque chose à la sublimité de la religion. » Le génie de Phidias était de ceux qu'une longue réflexion mûrit sans les attiédir, et qui, éblouissants dans la fécondité native de leur printemps, ne portent cependant que dans leur automne le fruit solide d'incessantes acquisitions, d'expériences multipliées.

Phidias mérita-t-il, dans ses grandes comme dans ses dangereuses parties, le titre de novateur? Il vécut à l'époque où la philosophie sortait du sanc-

tuaire pour descendre dans le gymnase, où la pensée commençait à mesurer librement les espaces ouverts à ses investigations, et à sonder, à l'aide du seul raisonnement, les mystères de la destinée humaine. Sans doute, l'esprit fier et réfléchi de Phidias prit sa part dans ces premiers vols de l'intelligence émancipée; mais rien n'indique qu'il ait dogmatisé contre les traditions reçues, ni contesté au culte établi son autorité officielle. Rien en lui ne fait penser à un devancier de Socrate; et comme devaient le tenter, dix-neuf siècles plus tard les artistes sublimes de la renaissance italienne, il se contenta de porter les conceptions populaires au dernier point d'élévation et de raffinement dont elles étaient susceptibles. Seulement, il était inévitable qu'amené sur ces hauteurs, mis en face de telles perspectives, affranchi de toute superstition envers le passé, saisi de vertige à l'aspect d'un avenir si incertain et si vaste, le génie grec fût entraîné dans le tourbillon des spéculations téméraires, que la philosophie devînt épicurienne et que l'art finît par servir d'auxiliaire à la licence; mais les premiers symptômes de cette révolution intellectuelle durent à peine s'offrir aux yeux de Phidias.

M. Ronchaud, après avoir défini, tel qu'il croit les reconnaître, les caractères essentiels du génie de Phidias, procède à la description détaillée de toutes les œuvres qu'on lui attribue, tant de celles qui ont survécu, du moins dans quelques fragments, que des ouvrages bien plus nombreux qui, malheureusement, ne sont plus connus que par les témoignages

de quelques écrivains de l'antiquité grecque et romaine. Il nous montre le jeune Athénien s'exerçant d'abord à peindre, devenant bientôt éminent dans l'art de la *Toreutique*, c'est-à-dire de ciseler l'ivoire et d'exécuter pour les statues chryséléphantines des draperies de métal; puis abordant la fusion du bronze et sculptant enfin le marbre, en sorte que dans toutes les branches de la statuaire pratiquée par la munificence des États, ou la noble ambition des particuliers, il laissa des modèles jugés incomparables par les critiques d'un goût sévère et fidèles à l'esprit de l'âge classique entre tous. M. de Ronchaud s'efforce, à l'aide des témoignages antiques, de reconstituer ces colosses d'or et d'ivoire qui faisaient l'orgueil de l'Acropole d'Athènes et de l'Altis d'Olympie : la Minerve, le Jupiter. Le sujet de Pallas captivait par-dessus tous les autres l'imagination tout à la fois ardente et austère de Phidias; il sculpta des statues de cette déesse pour Pellène en Achaïe, pour Platée en Béotie, pour l'île de Lemnos ; il acheva cette série de ses travaux par le bronze colossal placé à l'entrée des Propylées, Athénè Promachos(1), et par une autre Minerve pour l'acropole d'Elis, celle-ci pacifique et donnant aux femmes l'exemple du travail industrieux, Athénè Erganè. Trois fois au moins Phidias sculpta l'image d'Aphrodite, d'abord pour Athènes, ensuite pour Elis; la troisième, transportée à Rome par Auguste, avait

(1) Aristophane, par une métaphore heureuse, l'appelle «le Champion des Portes,» Πυλαιμαχος.

probablement, comme la précédente, été faite pour un temple du Péloponèse. Cette dernière était bien la mère d'Eros, l'Aphrogéneia, enfantée par les ondes caressantes de la mer; mais les deux autres représentaient la Vénus céleste, dont le culte épure l'affection, enflamme la vertu. Une statue dela mère des dieux, un Apollon en bronze pour l'Acropole d'Athènes, treize statues dans le sanctuaire de Delphes, une Amazone demi-vêtue, dont une copie orne le Vatican, étaient encore des œuvres authentiques de Phidias. La décoration monumentale du Parthénon aurait suffi pour « effrayer », selon l'expression pittoresque de Vasari, mais certainement pour occuper « toute une légion de sculpteurs (1). » Phidias arrêta le plan de cet ensemble gigantesque, en repartit l'exécution entre ses associés et ses élèves, détermina le choix des sujets, les motifs des compositions, les dimensions, le sujet et l'attitude de chaque statue, mit peut-être lui-même la main à quelques-unes, mais, certainement, anima de son inspiration grandiose et revêtit de son infaillible exactitude (2) la création de cet ensemble qui, pour la majesté et l'harmonie, n'eut jamais d'égal dans l'univers. M. de Ronchaud décrit dans le plus grand détail les métopes, la frise, les deux frontons, élément de cette « trilogie » qui donna le dernier mot

(1) Da sgomentare una legione di *pittori*, dit-il à l'occasion des galeries du Campo Santo à Pise.

(2) L'art de Phidias, disait Démétrius de Phalère, ἔχουσα τι καὶ μεγαλεῖον καὶ ἀκριβές ἅμα.

de l'art. Ce qui a été sauvé des ravages du temps et de ceux d'une barbarie tantôt superstitieuse, tantôt brutale, notre auteur le peint avec cette vérité qui récompense une longue étude et une grande affection (1). Pour ce qui a péri tout à fait ou demeure tellement fruste qu'il en reste méconnaissable, M. de Ronchaud s'aide de ses propres conjectures, en comparant d'ailleurs, et balançant avec les témoignages de l'antiquité, les restitutions essayées par les principaux critiques de notre siècle. C'est un système nouveau dans quelques-unes de ses parties que le nouvel historien de Phidias propose pour expliquer le sujet des deux compositions dont les « marbres d'Elgin » forment les principales reliques, dont quelques fragments demeurent à l'Acropole et dont le reste a disparu depuis le désastre de 1687.

Nous ne pouvons ici qu'indiquer sèchement les résultats de cette dissertation où notre auteur déploie toutes les ressources d'un esprit pénétrant et nourri par la connaissance approfondie de l'antiquité. Dans le tympan du fronton oriental, dont Phidias fut chargé d'une manière plus directe, et dont les figures semblent avoir été, si non ciselées, au moins dessinées toutes de sa main; l'artiste avait à représenter la naissance de Minerve. Voici comment M. de Ronchaud restitue cette scène olympienne : au centre, Jupiter; à sa gauche, la déesse

(1) « Il lungo studio e'l molto amore » disait Michel-Ange de ses propres études sur Alighieri.

nouvellement engendrée par l'expansion du génie créateur du Père des Dieux. A la droite du fils de Saturne, Junon assise; puis Rhée et Vesta. De l'autre côté, près de Minerve, Thémis, Dioné et Mnémosyne, Iris et la Victoire terminent de chaque côté le groupe central. Au delà d'Iris, Dionysos (le Bacchus des Latins) couché sur sa nébride (1); près de la Victoire, Amphitrite, Persé l'océanide et la magicienne Circé (2). Aux angles du fronton, d'un côté, le Soleil paraît sortir, avec son char, du milieu des vagues; de l'autre, la Lune abaisse ses chevaux fatigués dans le sein glacé de l'océan.

Le fronton occidental, bien qu'exécuté sous la direction supérieure de Phidias, paraît avoir été confiée spécialement au principal de ses associés, au seul qui pût prétendre au titre de rival, l'Athénien Alcaménès. Au centre de la composition, Neptune, debout, fait sortir de la terre, ouverte par un coup de son trident, un groupe de deux chevaux sauvages et frémissants; à droite, Minerve dompte ces figures puissantes et les attache au char de la Victoire, guidé par Erichthonios. La victoire est sans ailes (Aptéros). Près d'elle se rangent Cécrops et ses filles Aglaure, qui retient l'enfant Erysichthon, Pandrose, Hersé. La statue couchée de l'Ilissus, dont le cours traversait la ville inférieure d'Athènes, occupait l'angle de ce côté du fronton. Les divinités

(1) C'est à cette figure, type incomparable de la beauté virile, qu'on donne ordinairement le nom de *Thésée*.

(2) Ces trois figures, qui tiennent entre les statues drapées le même rang que le «Thésée» entre les figures nues, sont généralement désignées comme les Parques ou Destinées (Μοῖραις).

marines remplissent l'autre compartiment : ce sont Thétis, Amphitrite qu'accompagne un dauphin ; Latone et ses deux enfants, « les yeux du ciel », suivant une expression que Dante semble avoir dérobée à la Grèce antique (1) ; Dioné, et Vénus nue assise sur ses genoux ; enfin, Cérès ou Leucothée, Euryte et son fils Halirrhotius, dont le nom exprime le bouillonnement de l'onde salée.

M. de Ronchaud étend ses recherches aux sculpteurs qui, contemporains de Phidias, se rangèrent sous sa bannière artistique, tout en conservant chacun ses qualités distinctives, et à ceux qui, formés par ce maître savant dans l'art d'exciter l'enthousiasme et de captiver l'affection, multiplièrent pour ainsi dire ses œuvres personnelles, en lui fournissant beaucoup de mains habiles «obéissant à une seule intelligence. » Parmi les premiers, le moins dépendant et le plus voisin de l'originalité fut Alcamène; les connaisseurs, dans l'antiquité, lui reprochaient d'avoir gardé dans sa manière quelque chose de la roideur des vieilles écoles, et d'entendre moins bien que Phidias les lois de la perspective, en sorte que ses statues produisaient en leur place moins d'effet que dans l'atelier. Le plus illustre des élèves de Phidias fut Agoracrite de Paros. Colotés, illustre dans l'art de la toreutique, eut part au travail de la Minerve du Parthénon ; Mys cisela le bouclier de la Pallas Promachos. D'autres noms sont venus jusqu'à nous ; mais, de même que l'érudition ne peut assigner à Phidias de maître spécial, ainsi la critique

(1) A partorir li du' occhi del Cielo.

ne saurait lui reconnaître de successeur. Entre son règne et celui de Polyclète, une révolution véritable s'était opérée, non pas dans les procédés ni dans le but, mais dans l'esprit de la statuaire.

Les morceaux les plus attachants du travail dont nous venons de rendre compte sont, peut-être, ceux où l'écrivain examine quelle heureuse combinaison de circonstances avait, chez les Grecs, durant le ve siècle avant notre ère, préparé à l'art monumental une carrière tellement splendide, et de quelle manière les altérations successives du goût l'ont, par des chemins semés de séductions, conduit à la médiocrité, élégante sans doute, docte et même féconde, où il se soutint, si longtemps encore, sous le Principat Romain. C'est assurément une merveille que la longévité de l'art du sculpteur chez les Hellènes : entre les premières et grandioses productions de l'école Eginétique et les dernières œuvres de ciseaux habiles sous les règnes de Marc Aurèle et de Bassien, il ne s'est pas écoulé moins de six cents cinquante années. On peut dire avec estime : le siècle des Antonins; l'art, comme la littérature, revendiquait avec honneur le siècle d'Auguste; les connaisseurs seuls, formés par les leçons d'une philosophie grave et d'un goût sévère, comprenaient la distance qui séparait le siècle d'Alexandre de celui de Phidias; il ne manquait pas même d'esprits brillants et d'imaginations légères qui donnaient à Praxitèle la supériorité sur Polyclète, et à Polyclète la préférence sur l'auteur de la Minerve Parthénos. Le goût souverain de Cicéron ne s'était pas laissé

prendre à cet affaiblissement de la saine critique, à ce rabaissement du type idéal du beau et du grand. « Phidias », disait-il, « il suffit de le voir pour lui « donner l'approbation absolue. » En effet, ce maître avait reçu la naissance dans un de ces rares et fugitifs moments où les facultés d'un peuple sont arrivées à leur maturité sans ressentir encore les premières atteintes de la fatigue ou du déclin ; où les vieilles mœurs gardent assez de force pour contenir la société, mais où l'esprit d'innovation s'est développé suffisamment pour stimuler le progrès ; où la religion élève encore le cœur sans enchaîner plus longtemps la pensée ; où les trésors du passé demeurent un objet de vénération, mais où le culte passionné de la multitude se porte vers l'avenir. Il vécut au milieu d'un peuple qui, atteint déjà des vices de la démocratie, en possédait du moins les vertus, chez qui l'intelligence était souveraine, et qui mettait son orgueil autant que son plaisir dans les exercices de l'esprit. Le « printemps sacré » de la Grèce brilla pendant plus de vingt olympiades, et sorti du champ glorieux de Marathon, s'éteignit lugubrement dans le désastre d'Athènes sur les rives de l'Hellespont. Phidias et Périclès dominent par l'éclat serein de leur renommée cette période, qui fera éternellement, par ce que nous en avons perdu et par ce qu'il en subsiste encore, l'orgueil et le regret de l'humanité.

Adolphe de Circourt.

MÉLANGES

ET NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES.

Extraits de deux lettres de M. Henry Duveyrier à M. le professeur Cherbonneau, à Constantine.

Ouadi Titherhsïn, 4 avril 1861.

Mon cher Monsieur,

Je suis, je l'avoue, bien coupable envers vous; je m'étais engagé à vous donner de Ghadâmès des détails sur les antiquités romaines de cette ville célèbre. Plusieurs raisons m'ont empêché de tenir ma promesse : d'abord j'espérais avoir le loisir d'étudier plus à fond ce sujet intéressant après mon retour de Tripoli, et par le fait je n'eus alors qu'à peine le temps de faire mes provisions et me préparer à une longue marche de nomades dans le pays des Touâreg; ensuite il faut faire la part des diverses préoccupations qui m'absorbaient au début de la partie difficile de ma mission.

Je fus assez heureux pour recueillir à Ghadâmès, l'ancienne *Cydamus*, un fragment d'inscription latine, provenant des ruines qui se trouvent sur le plateau à une très-petite distance de la porte d'entrée

de la ville. Ces ruines présentent d'abord les masses énormes de maçonnerie connues sous le nom d'El-Esnam, et dont Richardson a donné un dessin peu satisfaisant. Autour de ces constructions s'étendent des lignes effacées de fondations de murs. On ne remarque là nulle part des pierres de taille. — L'inscription dont je vous parle devait être, à mon avis, sur la façade d'une construction militaire, d'une forteresse ou d'un camp fortifié élevé par les Romains, soit à la prise de possession du pays, soit après une révolte qui aurait été réprimée. Le commencement de l'inscription, « *Cæsari Marco Aurelio*, et, à la seconde ligne, une fraction de mot effacée au ciseau dans la période romaine, et qui est probablement XANDRO, me font considérer l'érection de ce monument comme contemporaine à celle de l'inscription du camp fortifié de Gueria-el-Gharbya que nous connaissons, grâce aux travaux de l'illustre docteur Barth, c'est-à-dire qu'elle doit dater du règne d'Alexandre Sévère. » (*Docteur Barth's Reisen*, t. I, p. 138, etc.)

Le camp fortifié de Ghadâmès, dont l'emplacement était probablement entre la ville actuelle et les ruines d'El-Esnâm, ne doit pas, je le crois du moins, être mis en rapport avec ces dernières constructions. En effet, la destination du monument dont les ruines d'Esnâm sont les derniers vestiges me semble être plutôt celle d'un temple ou du palais d'un prince indigène.

Outre ces antiquités, j'ai encore trouvé à Gha-

dâmès des fûts et des chapiteaux de colonnes romaines, et d'autres ouvrages peut-être encore plus intéressants que ceux dont je viens de parler.

Un fait m'a frappé pendant mes excursions entre Tripoli et Ghadâmès, c'est l'absence ou plutôt la rareté extrême des inscriptions latines dans un pays qui renferme encore cependant de nombreuses traces de l'occupation romaine.

Depuis mon départ de Ghadâmès, les dispositions des esprits alors déjà peu favorables, ont pris une tournure qui me force à renoncer pour cette fois à atteindre In-Sâlah. Pour cette raison et d'autres encore, je crois faire pour le mieux en revenant par le Fezzân et Tripoli. Toutefois, je ne me décide à revenir que dans le ferme espoir de trouver auprès du gouvernement l'appui indispensable pour une expédition plus étendue.

Je viens en ce moment de Rhât, où j'ai campé durant une quinzaine de jours en dehors des palmiers. Quoique j'eusse pris toutes mes précautions et que je fusse muni de firmans ou de lettres de recommandation de plusieurs princes musulmans, j'ai été très-mal traité à Rhât. Heureusement que le fanatisme et la malveillance des Rhatiâ ont été tempérés par la présence d'Ikhenoûkhen ; mais on n'a pas épargné les menaces, les injures et les tracasseries de tout genre. Non-seulement on m'a refusé l'accès de la ville, mais un de mes domestiques qui y était entré, faillit être victime de son imprudence, et les Rhâtiâ réussirent à m'isoler complétement et à me

couper les vivres en menaçant de chasser de chez eux quiconque aurait des relations avec moi.

Cette surexcitation est due à deux causes : d'abord à la jalousie qui règne entre les principaux de Rhât et les chefs touâreg, ensuite aux enseignements et aux prédications de quelques prétendus chérifs ou chefs de secte, tels que Mohammed-ben-Abd-Allah; mais principalement ceux de son maître Mohammed-Es-Senoûci, qui est mort depuis quelques années, mais qui a laissé partout, et à Rhât principalement, de nombreux adeptes.

Malgré ce mauvais vouloir et la haine que les gens de Rhât nous portent, je crois fermement que nous obtiendrons par Ikhenoûkhen l'ouverture de ce marché important, et que nos caravanes y seront respectées.

Sérdelés, 3 mai 1861.

Mon cher Monsieur Cherbonneau,

,...Relativement à l'inscription que je trouvai à Ghadâmès, si l'indication que vous en tirez est hors de doute (1), je me serais trompé dans la supposition que je faisais dans ma dernière lettre, qu'elle fût contemporaine d'Alexandre Sévère. L'épithète de *mater castrorum* ne paraît-elle pas étrange, ou bien la retrouverait-on dans d'autres documents? Je n'ai ici qu'une *copie* de l'inscription ; j'avais pris pour la fraction d'un F la lettre qui commence cette ligne et je croyais qu'il s'agissait d'un préfet des camps.

(1) Nous reviendrons sur cette inscription et l'interprétation qu'en donne M. A. Cherbonneau. V. A. M.-B.

Je passe à vos questions.

Les Ouahabites, dont vous soupçonnez avec raison l'existence dans le voisinage de Ghadâmès (probablement d'après les historiens du moyen âge), sont les tribus berbères du Djebel-Nefoûsa, montagne intéressante que j'ai explorée dans toute son étendue. J'ai communiqué à ce sujet quelques simples détails à M. Malte-Brun, et il les inscrira probablement dans ses *Annales* (1). Mais j'ai trop de matériaux sur les Nefousâ pour penser à les renfermer dans une simple lettre. J'avais commencé un mémoire sur ce sujet, il y a déjà longtemps, mais de nouvelles études m'ont contraint à le laisser de côté; je vous en envoie cependant les six premières pages. Si vous le jugez convenable, publiez-les dans un journal (2). La statistique y forme un article complet.

J'ai fait, durant mes voyages entre Tripoli et Ghadâmès, différentes observations touchant l'occupation romaine de cette région; mais pas plus que pour les autres résultats de ce voyage, je n'ai pu trouver le temps de mettre au net mes observations sur ce sujet. Je le ferai avec plus de fruit lorsque je serai revenu à Paris, et que j'aurai le loisir de consulter les ouvrages historiques et de prendre conseil auprès de mes savants amis.

S'il y a un marché aux légumes sur les terrasses, à Ghadâmès, ainsi que vous l'a dit M. Bonnemain, ce doit être pour les femmes entre elles. J'achetais

(1) Voir aux *Annales* de décembre 1860, p. 364.

(2) Nous les avons donnés au cahier d'août dernier.

mes légumes sur la place d'El-'Aoûina, à un Ghadâmesi qui a été amputé d'une jambe à Batna! Ce petit marché aux légumes était médiocrement fourni, et le manque de ces comestibles rafraîchissants causait un de mes soucis. La sévérité extérieure des mœurs à Ghadâmès est en effet très-semblable à ce qui existe chez les Beni-Mezab, mais croyez bien que le fond n'est pas meilleur là qu'ailleurs.

Les circonstances, qui gouvernent d'une manière si impérieuse les pas du voyageur en Afrique, me rendent impossible l'exécution complète de mon projet qui était de revenir par le Touât. Je suis à la veille de partir pour Mourzouk avec Ikhenoukhen. Je compte séjourner quelque temps dans le Fezzan, et sur ma route de retour vers Tripoli, je sais que j'aurai l'occasion de traverser une région riche en ruines romaines.

Henry Duveyrier.

Latitudes approchées, observées et calculées par Henry Duveyrier (1860-61).

Une lettre de M. Ch. Duveyrier, père du jeune et zélé voyageur, nous annonce la prochaine arrivée à Paris de ce dernier; elle est accompagnée du tableau suivant résumant une partie des observations faites par M. Henry Duveyrier pendant les deux années 1860 et 1861.

Tripolitaine.

Ghadâmès.	30° 6′ 12″	latitude nord, approchée.
Mâtres.	30 11 53	villages près de Derdj.
Tagotta.	30 12 11	
Bir 'Allâg.	31 4 27	
Târedia	32 8 27	dans le Djebel (village).
Kherbet-Dzira. . .	31 59 0	*id.* ruine romaine.
Kasar-Yèfren. . .	32 3 43	*id.* fort turc.
Bir-Terrin.	32 39 32	dans la Djefâra.
Zaouiya (le bordj).	32 46 35	près de la côte.
Djâdo	31 58 28	ville dans le Djebel.
Tinzeght.	31 54 2	*id.*
Kabâo.	31 51 39	*id.*
Naloût.	31 52 54	*id.*
Sinâoun.	31 1 40	villages entre le Djebel et Ghadamès.
Châouâ	30 58 49	

Pays d'Azger.

Azel en Bangou. .	26° 11′ 2″	vieil arbre dans l'ouest Târât.
Tarzoulli.	25 32 53	puits dans l'ouest Titerhsin.
Tinoûhaouen. . . .	24 59 6	source près de Rhât.
Tounin.	24 57 48	village en face de Rhât.

Fezzan.

Djerma.	26° 32′ 52″	dans l'Oued el-Gharbi.
Mandara.	26 40 57	village et lac salé dans les sables.
Tesâoua.	26 5 50	village principal de l'Oued 'Olba.

Retour d'une expédition canadienne au Labrador.

L'expédition d'exploration qui avait été envoyée, en juin 1860, au Labrador, sous les auspices du gouvernement du Canada, est revenue. Elle se composait du professeur Hind, de Toronto; de MM. Gau-

det et Caylet, du département des Terres de la Couronne, et M. W. Hind, qui débarquèrent à l'embouchure de la rivière Moisie, le 6 juin. Quelques jours après, ces messieurs partirent en canots pour le haut de cette rivière, que l'on suppose sortir de lacs sis sur le plateau supérieur du Labrador. En trois semaines l'expédition atteignit un point si rapproché de la région des hautes terres, que les canots, bien que ne tirant pas plus de 6 pouces (anglais) d'eau, ne purent remonter plus avant. On représente la contrée comme très-montagneuse, et, dans une grande étendue, dépourvue d'arbres.

La rivière Moisie est un torrent rapide, et n'est absolument navigable ni pour des canots ni pour d'autres embarcations. La route, par conséquent, est par un ancien sentier longtemps suivi par les Indiens de l'Intérieur à la côte. Elle suit une chaîne de petits lacs s'étendant du principal bras de la rivière Moisie au bras oriental de la même rivière, et de là au point culminant des terres, le plateau entier du Labrador, qui est très-vaste et uniforme, est rempli de grands lacs, et les rivières coulent pendant plus de 300 milles sur ce plateau dans l'Atlantique sur la côte nord-est du Labrador, ayant une direction générale parallèle à celle de la côte sur le golfe de Saint-Laurent.

Les renseignements que cette expédition a fournis concernant l'intérieur jusqu'ici inconnu du Labrador, seront une addition précieuse à la con-

naissance géographique de l'Amérique anglaise du nord.

Non-réussite de l'exploration de l'Australie centrale placée sous la direction de M. Burke.

Les télégrammes qui viennent d'arriver d'Australie annoncent de tristes nouvelles d'une expédition envoyée à la découverte des régions centrales de l'Australie. Elle était sous les ordres de M. Burke, et, quoique le plus grand nombre des membres de l'exploration soient de retour à Victoria, ils n'ont pas ramené M. Burke ni trois de ses compagnons qui s'étaient dirigés vers un autre point. On peut sans doute encore espérer leur retour, mais leur disparition prolongée n'en excite pas moins de graves inquiétudes.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

Société géographique de Berlin.

Séance du 3 *juin* 1861. — Présidence de M. le professeur Dove. — M. le docteur Barth présente une analyse verbale sur la relation du voyage de M. du Chaillou dans l'intérieur de l'Afrique occidentale équatoriale. En dehors des aventures et récits de chasse, l'ouvrage n'offre guère de documents scientifiques.

M. d'Olberg lit un rapport sur l'élément allemand dans la province de Posen; il en résulte que depuis 1815 la population allemande a doublé, tandis que la population polonaise ne s'est accrue que d'un tiers.

M. Ehrenberg entretient l'assemblée de l'utilité de l'établissement d'une communication à l'aide de la télégraphie électrique entre l'Europe et l'Amérique, et il fait connaître le projet de M. le colonel Schaffner ainsi que les travaux préparatoires et les observations auxquelles ce projet a donné lieu.

Séance du 6 juillet. — Présidence de M. le professeur Dove. — M. le docteur Barth donne connaissance des lettres que M. de Richthofen a envoyées des mers du Japon. Le correspondant entre dans quelques détails sur la petite île de Fa-thi-sjo, servant de lieu d'exil aux hauts fonctionnaires; sur l'île de Kiou-Siou; il raconte le séjour de huit jours que l'expédition prussienne a fait à Nangasaki, dont il donne une intéressante description.

M. le professeur Wolfers présente quelques observations sur la comète actuellement visible, et il explique pourquoi les comètes qui se trouvent en arrière du soleil et dans son voisinage apparaissent tout à coup avec une grande intensité d'éclat.

Le même membre lit ensuite un rapport sur la forme de la terre par le colonel russe de Schuberten qui trouve l'aplatissement de 1/283032, le demi grand axe de 3272667,1 toises le demi petit axe de 3261104,3 toises.

M. Brugsch, présent à la séance et de retour de son voyage en Perse, fait un rapport verbal sur son exploration et sur son ascension du Demavend.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

Le Tour du Monde, nouveau Journal de Voyages, sous la direction de M. Ed. Charton.

87. Voyage dans l'État de Chihuahua (Mexique), 1849-1852, par M. *Rondé.* — Texte et dessins inédits. — Carte.

88. Voyage dans l'État de Chihuahua (Mexique), 1849-1852, par M. *Rondé* (suite).

89. Ascension au mont Popocatepetl (Mexique), par M. *Jules Laveirière.* — Gravures sur bois d'après les dessins du voyageur.

90. Voyage dans le pays des Beni-Mezab (Algérie), (1859) par M. *Henry Duveyrier.* (Correspondance privée) gravures d'après les photographies de M. le Dr Puig.

Zeitschrift für Allgemeine Erdkunde, herausgegeben von Dr W. Koner. — *Neuefolge.*

XIe vol. 1er cahier. — Juillet 1861.

Sur la forme de la terre, par le professeur *Wolfers.*

Histoire de la découverte de l'Australie par J. Cook, par M. *Meinicke.*

Les connaissances et les idées des Arabes sur la terre et sur le monde au xe siècle de notre ère, par M. le professeur *Dieterici.*

Mélanges, nouvelle littérature géographique.

Carte.

Essai de restitution d'une carte du monde d'après d'anciens documents arabes par *H. Kiepert.*

Mittheilungen aus Justus Perthes' Anstalt....... von **Dr A. Petermann.**

N° VII. — 1860.

Le territoire de Zanzibar, d'après les rapports du lieutenant-colonel *C. T. Rigby*, consul et agent britannique à Zanzibar.

Mémoires sur la Sibérie et le bassin de l'Amoûr, lus par *Gustave Radde* à l'Université impériale de Saint-Pétersbourg (3e mémoire, mars 1860).

Expédition des frères *Schlagintweit* dans l'Inde et dans la haute Asie, de 1854 à 1858. — Détermination des positions astronomiques et observations magnétiques.

Expédition de M. de Heuglin dans l'Afrique centrale; 3e rapport du 27 mai au 2 juin.

Nouvelles géographiques.

Cartes.

Sept Cartes ou cartons relatifs aux voyages des frères Schlagentweit dans la haute Asie.

BIBLIOGRAPHIE.

Europe.

15. Histoire de l'abbaye de Saint-Denis, par Mme *Félicie Dayzac*, dignitaire honoraire de la Maison impériale de Saint-Denis. 2 forts volumes in-8 avec une carte et deux plans. — Paris, 1861, imprim. Impér., chez Bray.

Cette monographie contient l'histoire complète, à tous les points de vue, de cette célèbre abbaye. Sa fondation, ses vicissitudes, sa régle, ses mœurs, ses richesses, l'influence exercée par ses abbés, ses savants, ses artistes, sa description et ses transformations architecturales, son organisation pendant la féodalité, sa reconstruction et sa nouvelle destination au XIXe siécle. Cet ouvrage, qui a été l'objet de longues et consciencieuses recherches, comble une lacune regrettable dans l'histoire et la topographie des environs de Paris.

Amérique.

16. *Popol Vuh*, le livre sacré et les mythes de l'antiquité américaine avec les livres héroïques et historiques des Quichés, par M. l'abbé *Brasseur de Bourbourg*. 1 vol. grand in-8 avec 2 cartes. — Paris, 1861, chez Aug. Durand et chez Arthus Bertrand.

L'ouvrage, qui comprend le texte quiché du livre sacré avec la traduction en regard, est précédé d'une savante et importante dissertation de 279 pages sur les mythes de l'antiquité américaine, sur la probabilité des communications existant anciennement d'un continent à l'autre et sur les migrations des peuples indigènes de l'Amérique.

Les nombreuses notes, mises au bas des pages, témoignent des patientes recherches de l'auteur, et faciliteront de nouvelles recherches aux américanisants.

17. L'Oyapok et l'Amazone, question brésilienne et française, par *Joaquim Caetano da Silva*. 2 vol. gr. in-8 —Paris, 1861, chez Dentu.

L'ouvrage est composé de 26 lectures comprenant 2,627 paragraphes dont les 606 premiers ont été lus, en séance, à la Société de Géographie de Paris. L'auteur y passe en revue et y discute les écrits, les cartes, et tous les documents relatifs à la délimitation des deux Guyanes française et portugaise (auj. brésilienne). Il énumère avec talent de nombreux documents diplomatiques, des textes, des chartes desquels il semblerait résulter que l'Oyapok doit bien réellement être regardé comme la limite véritable de la Guyane française et du Brésil.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME TROSIÈME DE 1861.

MÉMOIRES ET DOCUMENTS INÉDITS.
TRADUCTIONS.

ANALYSES CRITIQUES
ET EXTRAITS D'OUVRAGES RÉCENTS.

MÉLANGES ET NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES.

ASIE.

AFRIQUE.

AMÉRIQUE.

OCÉANIE.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

BIBLIOGRAPHIE.

FIN DE LA TABLE.

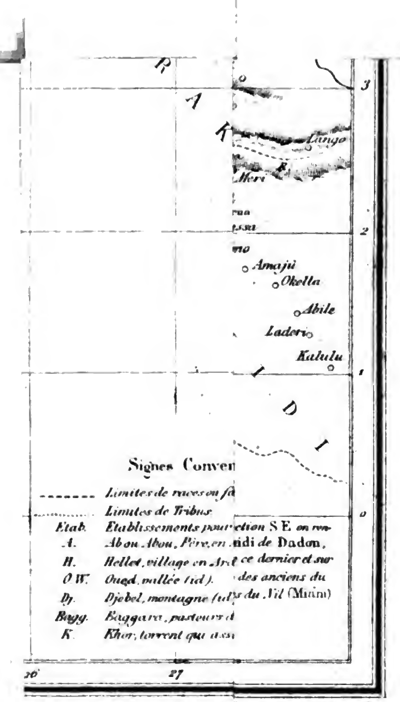
ERRATA.

Cahier de juillet.

Page 6, ligne 21, au lieu de Limite sud du *balise*, il faut lire Limite sud du *bassin*

—— 9, ligne 2, au lieu de 200 *mètres*, il faut lire 2,000 *mètres*.

Paris.—Imprimé par E. Thunot et Ce, 26, rue Racine, près de l'Odéon.



Lecquet r. des Noyers 37.

NOUVELLES ANNALES

DES VOYAGES.

SIXIÈME SÉRIE. — SEPTIÈME ANNÉE.

Paris. — Imprimé par E Thunot et Ce, 26, rue Racine, près de l'Odéon.

NOUVELLES ANNALES
DES VOYAGES,
DE LA GÉOGRAPHIE, DE L'HISTOIRE
ET DE L'ARCHÉOLOGIE,

AVEC CARTES ET PLANCHES,

RÉDIGÉES

PAR V. A. MALTE-BRUN,

MEMBRE DES SOCIÉTÉS GÉOGRAPHIQUES
DE PARIS, DE LONDRES, DE BERLIN, DE VIENNE ET DE RUSSIE.

ANNÉE 1861.
TOME QUATRIÈME.

PARIS.

ARTHUS BERTRAND, ÉDITEUR,
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE ET DE LA SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES DU NORD,
RUE HAUTEFEUILLE, 21.

NOUVELLES ANNALES

DES VOYAGES,

DE LA GÉOGRAPHIE, DE L'HISTOIRE

ET DE L'ARCHÉOLOGIE.

VOYAGE

DE M. LE COMMANDANT COLONIEU ET DE M. LE LIEUTENANT BURIN AU GOURARA [1].

Depuis la conquête du Sud de l'Algérie, le but constant du gouvernement français a été de nouer des relations commerciales avec les populations du Soudan et préalablement avec les oasis intermédiaires. Celles du Touat ont paru offrir un accès plus facile que les autres, par suite des échanges que nos tribus sahariennes de la division d'Oran vont annuellement y faire.

Pour mieux apprécier ce qu'il serait possible de tenter de ce côté, M. le chef de bataillon Colonieu,

(1) Extrait du journal franco-arabe *le Mobacher*, et communiqué au Rédacteur par MM. *de Polignac* et *Henry Aucapitaine*.

commandant supérieur du cercle de Géryville, et M. le lieutenant Burin, adjoint au bureau arabe de ce cercle, reçurent la mission de se joindre de leurs personnes au départ de la caravane de l'année 1860 et de compléter dans cette exploration toute pacifique les notions susceptibles de nous mieux guider dans les voies à ouvrir.

Le commandant était chargé de répandre partout des paroles de paix, de faire appel aux intérêts réciproques, et, autant que possible de se lier d'amitié avec les hommes les plus influents.

Si-bou-Bekr, fils aîné de Si-Hamza, le khalifa des Oulad-sidi-Cheikh et quelques caïds, tous unis de relations avec les chefs du Touat, marchaient avec la caravane, n'emmenant pour les périls du voyage qu'une faible escorte exclusivement composée d'indigènes.

Le 16 novembre 1860, les tribus du cercle de Géryville s'étaient mises en route pour se rendre d'abord aux petites oasis de notre Sahara où elles emmagasinent leurs grains; elles y firent leurs provisions et se dirigèrent ensuite vers El-Abiod-sidi-Cheikh, où devait avoir lieu la formation de la caravane. Toutes étaient arrivées le 20 à cette oasis distante de 108 kilomètres de Géryville. C'est là que MM. Colonieu et Burin vinrent les rejoindre.

Dans ce grand mouvement annuel qui s'opère chez nos tribus nomades, les gens de Géryville avaient été précédés par la caravane des Hameians du cercle de Sebdou qui emportait, outre les denrées

du commerce ordinaire, 8,000 fr. de marchandises européennes ; par celle des Rezaïnas du cercle de Saïda, enfin par celle des Laghouat, toutes espacées à quelques journées de marche pour éviter l'encombrement autour des puits, tout le monde suivant à peu près la même route, jusqu'à Sidi-Mansour, première oasis du Touat.

Les tribus du cercle de Géryville, représentées à la caravane, étaient les Oulad-Abd-el-Kérim, Oulad-Maalla, Deraga-Gharaba, Deraga-Cheraga, Oulad-Serour, Oulad-Ziad-Gharaba, Oulad-Cheraga, avec environ 10,000 chameaux, dont plusieurs centaines appartenaient aux Harrara du cercle de Tiaret qui, depuis quelques années, prennent l'habitude d'aller au Gourara.

La journée du 20 se passa à El-Abiod-sidi-Cheikh où on rallia les retardataires. D'après les usages établis, les tribus firent des offrandes religieuses à la koubba du célèbre marabout Sidi-Cheikh, aïeul de Si-Hamza, notre khalifa de Géryville. Chaque tribu donna au moins une mesure de beurre, une de grains, un mouton par tente et un jeune chameau par fraction de tribu.

Les chameaux offerts furent conduits séparément en grande pompe par les cavaliers en armes jusqu'à la porte de la koubba, où ils furent agenouillés pendant la fantasia.

Cette fête terminée, les caïds et les guides se réunirent pour combiner l'ordre de marche, les heures de départ et les points de bivouacs.

Les tribus ayant peu de laine et de beurre à emporter pour les échanges, emmenaient cette année beaucoup plus de moutons que d'habitude (environ 15 à 16,000 têtes de bétail) ; la caravane comprenait plus de 4,000 individus, dont 1,400 femmes ou enfants. Les troupeaux partirent en avant. La présence à El-Abiod des chefs des Douï-Menia et des Oulad-Djérir permettait cet ordre de marche que les caravanes ne pouvaient prendre autrefois sans danger. En effet, les principaux personnages de ces deux tribus marocaines redoutées par nos nomades à cause de leurs déprédations, s'étaient rendus cette année auprès du commandant Colonieu pour protester de leurs intentions pacifiques que les faits ont justifiés. Les Rezaïnas du cercle de Saïda qui précédaient également la caravane devaient creuser et nettoyer les puits de l'Oued-Khebir.

Le départ eut lieu le 29 novembre à six heures du matin. La direction générale suivie par la tête de la colonne était celle du sud afin de tourner le Djebel-Tesmert qui barrait la ligne directe. On traversa d'abord les dunes de sable situées au nord-est de cette montagne pour déboucher sur un immense plateau pierreux et gagner par le sud-est l'Oued-bou-Roumad dont l'entrée était signalée par quelques térébinthes. La tête de la caravane campait à quatre heures et demie du soir et le bivouac s'étendait sur une vaste ligne de 6 kilomètres.

Les cavaliers partis à sept heures du matin avaient dû faire plusieurs haltes pour attendre les chameaux

qui avaient marché sans interruption depuis six heures du matin ; on avait fait 42 kilomètres.

Les chevaux ayant été soigneusement maintenus à une allure de 6 kilomètres à l'heure, cette vitesse servira de base aux calculs de marche dont il est question dans ce voyage.

En ce point, le khalifa Si-Hamza quitta le commandant Colonieu pour se rendre avec ses cavaliers à Ghassoul et visiter le k'asr d'El-Goléa et les Chaamba-Mouadhi au nord-est du Gourara.

Le 23 novembre le départ eut lieu à trois heures du matin ; à dix heures on passa l'Oued-Khebir à l'est des puits de Benout; la caravane s'engagea, non sans peine, dans le lit fort large de ce torrent. A 5 lieues de là, les uns allèrent camper aux puits de Benout, d'autres au-dessous. Le commandant Colonieu s'installa sous la berge de Melk Sidi-Soliman signalée par quelques ruines.

On avait fait 45 kilomètres dans un terrain qui produit le halenda, des genêts, des tamarins et du drin.

Le 24 novembre, marche continue dans le lit de l'Oued-Khebir dont la vigoureuse végétation saharienne fait une route précieuse pour les caravanes. Après 12 kilomètres dans les dunes de sable qui encombrent cet Oued, on atteignit les puits de Mengoub où les Oulad-Abd-el-Kérim, envoyés la veille en avant, s'occupaient du nettoyage des puits.

Ceux-ci, après avoir abreuvé leurs troupeaux, se jetèrent à l'ouest pour céder leur place aux nou-

veaux arrivants et aller en creuser de nouveaux.

Les puits de Mengoub étaient en bon état : les deux principaux sont à l'est au pied de la grande dune; ils ont une profondeur d'environ 5 mètres; ils sont pour ainsi dire inépuisables.

Le commandant Colonieu fit faire des essais de forage dans le lit de la rivière. Ils ont donné, à peu de profondeur, une eau légèrement salée.

C'est du reste un fait remarquable que l'eau se trouve partout à une petite profondeur dans le lit de l'Oued-Khebir et que la qualité de ces eaux varie presque à chaque pas.

Les caravanes firent séjour le 25 novembre aux puits de Mengoub. Les troupeaux de moutons furent abreuvés et mis en route immédiatement; ils ne devaient plus boire qu'à environ 80 lieues de là, à Sidi Mansour, première oasis du Gourara. L'ordre de marche fut convenu ; les caravanes se séparaient pour suivre deux routes parallèles aboutissant à Timimoun. La soirée fut consacrée à une fête religieuse (Ouadda) en l'honneur du marabout Si-Sliman, protecteur de l'Oued-Khebir.

Le 26, le commandant partit avec les Abd-el-Kérim, les Ouled-Moalla et les Derraga. Au bout d'une heure de marche on sortit du lit de l'Oued-Khebir pour déboucher sur un immense plateau nommé la Gada d'el-Hammad qui s'étend jusqu'à l'Areg. Ce mot arabe, qui signifie veine, représente en effet un vaste système de veines de sables qui commencent à se dessiner à partir du plateau où se trou-

vaient les voyageurs et vont en s'élevant et se resserrant jusqu'aux grandes dunes qui forment l'Areg proprement dit. Dans cette plaine d'el-Hammad où les sables gênent déjà la marche la caravane s'avança lentement vers le sud, n'ayant d'autre guide que l'expérience de son delil (conducteur).

Le lendemain, après quatre heures de route, on atteignit le Mehareg, sorte de bas-fonds qui présentent la physionomie d'étangs desséchés et forment une zone de 60 kilomètres de largeur. Le commandant Colonieu ne put en déterminer la longueur qui doit être considérable, puisque les caravanes retrouvent le Mehareg dans toutes les directions. La partie traversée par les voyageurs s'appelle Mehareg-Kheloua-Sidi-Cheikh, du nom d'un monticule voisin, dans lequel se trouve une grotte rendue célèbre par une des nombreuses légendes du marabout d'El-Abbiod. Les gens de la caravane ne manquèrent pas de brûler de la poudre en l'honneur de ce personnage vénéré. Ces bas-fonds présentent une végétation de drin, de halenda et de genêts. On campa à Robt-el-Maza.

De ce point, on traversa le Mehareg-Zekkak pour déboucher dans une région de plateaux rocheux, dont le premier porte le nom d'El-Habeirat. L'horizon ne présentait que des sables ; les hautes dunes de Nebk-Sidi-Sliman-Bou-Smâa servaient au Sud d'objectif à la direction de la caravane. On passa de plateau en plateau à travers les dunes toujours croissantes, jusqu'à ce qu'on atteignît celles de Sidi-Seli-

man. On déboucha, après les avoir traversées, dans une plaine sablonneuse où quelques pierres élevées en l'honneur de Si-Seliman marquaient le lieu que ce marabout avait sanctifié par le jeûne et la prière. Un usage traditionnel défend, dans les haltes faites sur ce point, de cuire quelque mets que ce soit. Le lendemain, 29, après avoir longé les dunes d'Adourat, on atteignit le plateau de San-Mouinoah, sorte de presqu'île élevée s'avançant dans les Areg. On y trouve un puits de 40 à 50 mètres de profondeur. La place est signalée par un redjem (tas de pierres). Foré cylindriquement, il n'est maçonné qu'à son sommet où il est recouvert d'une voûte affleurant au sol. Cette voûte possède une ouverture fermée à l'aide d'une pierre qui s'y adapte parfaitement. Pour y puiser de l'eau, on y fait descendre un homme qu'on place dans un fort sac de laine (ghrara), fixé à deux cordes : le puits a d'ailleurs peu d'eau.

Après cinq heures de marche, les voyageurs entraient dans l'Areg proprement dit, par le col de Teniet-el-Mekh. Ce col est formé par deux immenses dunes et présente une longueur de trois kilomètres sur une largeur d'un kilomètre. On bivouaqua à l'extrémité de la Daya, mare desséchée, dite El-Khala. Ce lieu présente assez de drin pour que les Arabes puissent y faire leurs approvisionnements pour les gîtes suivants.

Le lendemain et le surlendemain, la caravane suivit une route pénible à travers les dunes tourmentées et les daya de l'Areg. Le chemin était si peu

praticable dans plusieurs endroits que les chameaux durent marcher sur deux ou trois de front au plus. L'une de ces dunes, celle de Tinouanoun, a englouti un assez bon puits et des daya d'un sol crayeux. Parfois, sur une route battue par des centaines de chameaux, les chevaux enfonçaient jusqu'aux genoux dans le sable. Enfin, après deux jours de fatigues, les voyageurs atteignirent Hassi-ben-Hanech, non sans avoir laissé beaucoup de monde et d'animaux en arrière. Il y a à Hassi-ben-Hanech un puits d'environ 8 mètres de profondeur dont le cylindre maçonné s'élargit près de la surface de l'eau, qui est d'ailleurs assez abondante pour abreuver les gens de la caravane et toutes les bêtes de somme.

Le 2 décembre, après deux heures de marche à travers la daya de Merita, des cris de joie, partis de la tête du convoi, annoncèrent que l'on apercevait les palmiers de Sidi-Mansour. Une demi-heure après on campait sous les murs de ce ksar (centre fortifié) dont l'oasis est la première qu'on rencontre au nord du Gourara. Cette bourgade est célèbre par le tombeau du marabout Sidi-Mansour, père d'Ahmet-ben-Youssef-El-Miliani, dont les Algériens connaissent les poésies et les bons mots. Tous les gens de la caravane offrirent quelques cadeaux à la Zouaia (ermitage) du marabout.

Le ksar de Sidi-Mansour se compose de deux parties fortifiées et juxtaposées dont l'une est habitée par les Ksouriens et l'autre est destinée aux caravanes. Deux ou trois mille palmiers croissent avec

peine dans des plantations que les sables menacent journellement d'envahir. La principale ressource des habitants très-pauvres et que la faim vient parfois visiter, consiste dans la vente de l'eau de leurs puits aux caravanes de passage. Ils la puisent au moyen de bascules qu'ils nomment *adjeb*, munies de seaux en palmes (guenina). Ils perçoivent pour ce labeur une modique redevance de deux jointées de farine par troupeau de 250 moutons ou 30 chameaux. Le 3 décembre la caravane quitta le ksar de Sidi-Mansour, pour se diriger sur celui des Ouled-Aïach dont elle atteignit les plantations au bout de deux heures de marche. Cette oasis se compose de deux petites enceintes fortifiées, distantes entre elles de 200 mètres et de 7 à 8,000 palmiers. Le principal revenu des Ouled-Aïach est l'échange du drin pour les chameaux contre du grain et de la laine, à raison d'une jointée de farine et d'un quart de toison par 100 kilogrammes de fourrage. Ils fabriquent aussi quelques tissus de laine assez estimés.

Ce premier groupe de population appartient à la branche des M'harza qui, ainsi que les Khenafsa qui habitent l'Ouguerout à l'est de Touat, sont d'origine arabe et se rattachent à la confrérie religieuse des Sidi-Cheikh, dont notre khalifa, Si-Hamza, est aujourd'hui le chef. L'accueil que reçurent les voyageurs fut donc amical et empressé. Ils allaient pénétrer dans les oasis du Touat proprement dit, dont les habitants sont soumis à d'autres influences.

Le 4 décembre, une partie de leur caravane cam-

pait à Keisseiba, oasis ruinée, située à 6 kilomètres de celle des Oulad-Aïach. Le commandant Colonieu y reçut de différentes sources un avis favorable sur l'accueil qui lui serait fait par les gens de Timimoun. Il résolut de se mettre en route le lendemain. La caravane longea les palmiers dans la direction du sud pour déboucher sur un plateau bas où se trouvent les ruines intéressantes du ksar Kesseiba. En s'avançant au milieu des sables qui les ont engloutis, on rencontre un grand nombre de ruines qui attestent l'ancienne splendeur de ces oasis. Après cinq heures et demie de marche, on arriva aux Oulad-Saïd et l'on campa près de leurs palmiers, à environ 500 mètres de leur village. Cette nuit même, des lettres envoyées du ksar des Oulad-Talha, gens remuants et versatiles, avaient modifié les bonnes dispositions des habitants, qui fermèrent les portes de l'oasis et se tinrent dans une attitude défensive ridicule parce qu'elle n'était motivée par aucune menace. La caravane séjourna le lendemain, et des pourparlers furent ouverts dans l'espoir de détruire les fausses impressions des habitants. Mais ceux-ci refusèrent même de commencer des relations commerciales qui ont lieu tous les ans à cette étape, au passage de nos Sahariens. Dans la soirée, ils firent savoir que s'ils s'abstenaient, c'était par crainte des gens de Timimoun dont ils redoutaient la vengeance. En effet, on ne tarda pas à apprendre que le cheikh El-Hadj-Mohammed-ben-Abderrhaman, l'homme le plus influent de Timimoun, avait vu son autorité méconnue

et avait été lui-même enfermé dans sa maison par le parti opposé qui avait en ce moment la prépondérance dans la djemâa de la ville.

Un négociant nommé El-Hadj-Youssef, homme qui s'était enrichi dans le commerce avec le Sud et redoutait le bon marché des denrées algériennes, avait fomenté cette petite révolution intestine.

Encore incertaine sur l'exactitude de ces renseignements, la caravane continua le 7 décembre sa route sur Timimoun, où elle arriva au bout de trois heures. On longea le vaste mur d'enceinte des palmiers de l'oasis pour arriver devant la principale kasbah. Cette ville est de l'aspect le plus pittoresque. Le rempart d'enceinte est crénelé et flanqué de distance en distance de kasbah ou châtelets rectangulaires, qui sont autant de petits ksours dépendant de la ville. Ces châtelets ont à chaque angle de petits bastions étagés de trois rangs de créneaux. La grande kasbah, de beaucoup la plus considérable, est défendue par des créneaux plongeants et un fossé d'enceinte. Tous ces travaux, quoique bien entretenus, ne sont pas en état de résister à une attaque régulière.

Timimoun, située sur la rive nord-ouest d'un grand bassin desséché, nommé la Sebkha du Gourara, est la première ville importante au nord de l'archipel d'oasis qui porte le nom de Touat. Elle étend son influence au sud jusqu'au territoire de Timmi, dont le principal centre est Adrar. La région des oasis, à partir du Timmi, s'infléchit vers l'est et forme l'agglomération connue sous le nom

de Tidikelt dont Insalah est la capitale(1). C'est à ce dernier point qu'aboutit le commerce du Soudan occidental et oriental dont le courant traverse les villes du Touat, que nous venons de nommer, pour se répandre dans l'empire du Maroc. Le principal aliment de ces transactions est la traite des nègres en échange d'étoffes européennes. Nos tribus qui se rendent annuellement au Gourara restent étrangères à ce mouvement commercial, car elles n'échangent que des grains et des laines contre les dattes du pays. La population du Touat appartient principalement à la race berbère et se rattache ainsi par son origine comme par ses intérêts commerciaux aux tribus du Sahara marocain.

Les voyageurs s'arrêtèrent devant la grande kasbah de Timimoun et essayèrent d'entrer en pourparlers. Les envoyés de la caravane étaient des chefs arabes, bien connus dans cette ville où ils avaient été amicalement accueillis les années précédentes. Mais l'effervescence qui régnait alors parmi les habitants était si grande, qu'ils ne furent pas même reçus ni écoutés. On a vu qu'un riche commerçant de Timimoun avait persuadé aux négociants de la ville que les relations que les Européens pourraient nouer chez eux, leur enlèveraient le monopole sur lequel se fondait leur richesse. Il fut ensuite facile de faire croire aux autres habitants, qui n'avaient jamais vu d'Européens, que leur désir de s'intro-

(1) Voir la carte des oasis du Gourara, du Touat et du Tidikelt que nous avons donné au cahier des *Annales* de juillet 1860.

duire dans la ville avait pour but de lui enlever son indépendance.

Après six heures de démarches inutiles, les voyageurs résolurent de continuer leur route en se dirigeant vers le sud, sur le territoire de Timmi, dans l'espoir d'un accueil plus favorable. On atteignit le jour même les ksours Taoursit et Ouachda qui suivirent l'exemple de Timimoun.

Le lendemain, 8 décembre, on mit trois heures et demie à traverser une des baies de la grande Sebkha du Gourara, dont le sol est entièrement couvert d'efflorescences de sel. Ce passage était le plus périlleux de la route que l'on avait jusqu'alors parcourue, à cause des bandes de maraudeurs marocains qui y croisent, dans le but de dépouiller les caravanes. Enfin, après une marche de trente et un kilomètres, on atteignit Bel-Ghazi, ksar ruiné, dont le terrain est abondant en drin, belbel et autres végétations que les chameaux, privés de fourrages depuis quelques jours, broutèrent avec avidité. Ce campement est dangereux, à cause de la présence de nombreuses vipères à corne. Il fut néanmoins convenu d'y séjourner jusqu'à ce qu'on reçût des nouvelles de Timmi, où l'on avait envoyé quelques chefs de nos tribus, entre autres Si-Bou-Beker, fils du khalifa Si-Hamza. Ils rejoignirent les voyageurs le 11, à Bel-Ghazi, et leur apprirent que les dispositions des populations du sud étaient encore plus hostiles que celles des habitants de Timimoun. Il fallut donc renoncer à pénétrer dans les oasis ber-

bères ; on pensa alors à visiter l'Ouguerout, archipel d'oasis situé à l'est du Touat, dont les tribus, quoique rarement visitées par nos Sahariens, sont de race Khenafsa, c'est-à-dire arabe, et paraissaient disposées à recevoir des Européens. Le commandant Colonieu résolut donc de quitter à Bel-Ghazi les caravanes auxquelles il s'était joint, pour les laisser poursuivre les transactions auxquelles elles se livrent dans le Gourara (nord du Touat), et de se porter, avec un petit groupe d'indigènes, dans l'Ouguerout. Il partit le 12 décembre, marchant au sud-est, à travers un vaste plateau dépouillé de toute végétation. Pas un oiseau, pas un insecte, pas une plante ne distrayait l'œil dans cette solitude. Enfin, après quatre heures de marche, le mirage commença à refléter les premiers palmiers de l'Ouguerout. Cependant les oasis de Timimoun, apprenant le départ des voyageurs, se mirent en relation avec les caravanes, et commencèrent avec elles les échanges qu'elles font annuellement à cette époque.

Après avoir dépassé les derniers palmiers de l'Ouguerout, appartenant aux oasis de Cheta, de Bou-Guemma, ils suivirent la direction du sud, en longeant une forêt de palmiers qui présente une étendue de 18 kilomètres sur 2 kilomètres de largeur moyenne. Ils campèrent en face de Tiberghamin et de Ksar-El-Hadj, entre deux conduites d'eau (Feggara) très-abondantes. Les fortifications de ces villages consistent, comme celles de Timimoun, en kasbahs carrées et bastionnées faisant saillie sur le mur d'enceinte des jardins.

Les chefs de l'Ouguerout vinrent au camp du commandant Colonieu pour l'assurer du bon accueil qu'il rencontrerait dans le pays. L'Ouguerout est pauvre et ses relations commerciales peu importantes. Dans les conditions désavantageuses où les voyageurs se trouvaient pour écouler les produits européens qu'ils avaient apportés, ils durent les offrir à 50 p. 100 de perte. Les achats qu'en firent les indigènes s'élevèrent à la valeur de 2,000 fr. La seule industrie du pays est la fabrication d'un vêtement (haïk) assez grossier, que nos Sahariens achètent au prix de 8 à 15 francs pour se garantir de la grande fraîcheur des nuits, à leur retour sur le territoire algérien. Après un séjour d'une semaine, les voyageurs se mirent en marche vers le nord, le 21 décembre, pour regagner le territoire des Ouled-Aïach, par lequel ils étaient entrés dans le Gourara. A leur départ, les principaux personnages de l'Ouguerout vinrent leur adresser leurs adieux, en les assurant que les caravanes algériennes trouveraient toujours aide et protection dans leur pays. La caravane campa successivement à Bou-Guemma, Tinasrat, Bedrian, bâti sur les bords d'une des baies de la Sebkha du Gourara, à Ksar-el-Hadj-Guelman où elle séjourna deux jours. De ce point elle se dirigea au nord-ouest, suivant une route à travers les Aregs, à l'est de celle qu'elle avait suivie en venant. Le 26, elle campa à Adghar, petit Ksar, que la tradition représente comme ayant été jadis riche et populeux : il pouvait, assure-t-on, réunir 800 cavaliers; mais les guerres intestines, qui le désolèrent

il y a soixante ans, l'ont ruiné. Il ne reste plus que quelques familles qui vivent au milieu de ses jardins, que le sable envahit tous les jours. En sortant d'Adghar, les voyageurs s'engagèrent dans des dunes mouvantes qui rendaient la marche très-pénible. La route qu'ils suivaient présente des difficultés plus grandes que celle qu'ils avaient prise avec les caravanes. Nous consignons ici la liste des étapes de leur retour, qui ne fut marqué d'ailleurs par aucune circonstance particulière : Fatis, Ksar Tarziza, Oued-bent-Abed, Oued-Gour-Mansoûr, Oued-el-Mader, Hassi-Ouchen, Massah-ben-Moussa, San-Debaba, Mehareg-Kaïd-Ahmed-ben-Keroum, Toumiat, Mezakba (Oued-Khebir), Mengoub, El-Harran, Djennan-bou-Roumad, enfin El-Abiod-Sidi-Cheikh, où les voyageurs arrivèrent le 14 janvier 1861 : le commandant Colonieu et le lieutenant Burin rentraient le 18 à Géryville, après soixante-deux jours d'absence.

TROISIÈME EXTRAIT

DE LA

COSMOGRAPHIE DE DIMASQUI

TRADUIT POUR LA PREMIÈRE FOIS

PAR M. A. F. MEHREN,
Professeur de langues orientales à l'Université de Copenhague (1).

CHAPITRE CONTENANT LA DESCRIPTION DES FLEUVES.

Le *fleuve d'Ispahan*, appelé *Zendehroud*, sort d'une montagne située aux environs de cette ville ; il traverse la contrée qu'il abreuve et couvre de ses eaux, s'écoulant dans les sables après un cours de 70 parasanges ; puis il reparait à une distance de 60 parasanges dans le Kirman qu'il arrose, et se jette dans le golfe Persique. La Perse compte dix fleuves qui tous sont navigables.

Le fleuve de Ségestân ou *Hindmend* (c'est-à-dire le *Helmend*), qu'on dit avoir été creusé par Ménouchehr-ben-yrage-ben-Ifridoun (ancien roi de la Perse de la première dynastie), a ses sources dans l'Inde ; il traverse le *Ghour* et le *Rokhadj* (l'*Ara*-

(1) Voir le cahier des *Annales* d'octobre 1860.

chosia des anciens), puis il passe à *Bost* et à *Zarendj* dans le Sédjestan. Après avoir donné naissance à plusieurs rivières ou canaux, la branche principale continue son cours jusqu'au lac de *Zareh*. La longueur de ce fleuve, depuis ses sources jusqu'à son embouchure, est de 100 parasanges, et il est navigable aux bâtiments qui apportent des denrées. D'après une opinion, il sort du Gange (1).

Le fleuve de Sind, appelé *Mihran*, ressemble au Nil pour ses crues et ses abaissements, ses animaux et la quantité de canaux qui en dérivent ; c'est pourquoi des ignorants disent (2) qu'il doit sa naissance aux eaux de ce fleuve, bien que celui-ci, coulant du sud au nord, soit séparé du fleuve de Sind par une distance de plusieurs mois sur terre et sur mer. Le Sind se jette dans la mer Indienne au sud de la terre habitée. Il ne peut aucunement couler vers le nord, à l'exception de quelques-uns de ses méandres et de ses détours, qui parfois prennent cette direction sur un parcours d'une ou deux journées pour retourner vers le sud. Ce fleuve a quatre affluents grands et rapides, dont chacun est égal à l'Euphrate ; deux viennent du *Sind*, le troisième du côté de *Kaboul* et le quatrième de *Kachmir*. Ces quatre fleuves se réunissent et forment une grande rivière qui, après avoir passé la ville de *Dourah*, est nommée fleuve de

(1) Sur le cours des deux fleuves de Zendehroud et de Helmend, voy. la *Géogr. d'Aboulféda*, trad. par Reinaud, t. II, 1re partie, p. 75.

(2) Sur cette opinion voir *Fragm. Ar. et Pers.* relatifs à l'Inde, par M. Reinaud, p. 111, et un mémoire de M. Letronne, *Journ. des Savants*, 1834, p. 476 et suiv.

Mihran ; il baigne ensuite les villes de ***Moultan***, de ***Mansourah*** et de ***Daybol;*** à une distance de 6 milles de cette dernière il se jette dans la mer Indienne. Sa longueur depuis ses sources jusqu'à son embouchure, y compris tous ses détours et ses méandres, est de 1,000 parasanges. Dans ce fleuve on trouve des crocodiles depuis Mansourah jusqu'à son embouchure ; on y trouve aussi un poisson, nommé « ***bordi-wasgh*** » ou « sensabin, » qui venant de la mer, remonte le fleuve ; sa couleur est d'un rouge foncé, sa queue a une pointe recourbée avec laquelle il pique, et celui qui en est atteint pisse le sang jusqu'à ce qu'il meure. Il a une coudée de longueur(1). Dans le fleuve de Mihran on trouve comme dans le Nil la ***torpille***, dont les secousses donnent la mort ; quand elle tombe dans le filet du pêcheur, il sent sa main trembler en la saisissant (2). On trouve aussi dans ce fleuve près de Daybol un animal, appelé ***porc-épic de mer*** ou ***échinos;*** quand l'homme boit son fiel, il meurt en perdant la liqueur séminale (3). Dans ces eaux il y a aussi une grande quantité de ***scorpions aquatiques***, de l'espèce qui se trouve dans la plupart des eaux stagnantes du premier climat et

(1) Le poisson appelé « sensabin » appartient à l'espèce « acaucthurus, » ordinairement appelé en français « chirurgien, » à cause de la lancette recourbée qu'il porte au bout de sa queue.

(2) La torpille est une espèce de raie électrique qui se trouve dans la mer Indienne; elle diffère du silure électrique du Nil dont parle M. de Sacy. Voy. *Relation de l'Égypte*, par Abdallathif, p. 167.

(3) Les porcs-épics de mer appartiennent à l'espèce de « Diodon » et sont très-venimeux.

au delà vers le sud; mais ceux-ci sont encore plus nombreux et plus gros. Une espèce n'a que quatre pattes, sa queue est poilue sans nœuds; il est d'un jaune rougeâtre et pique avec son dard comme le scorpion terrestre, mais n'est pas si venimeux (1). Aux bords de ce fleuve, tout près du rivage de la mer, croît le *poivrier*, mais il n'est pas très-fréquent. Cet arbre est originaire de l'Inde; ses fruits sont d'abord longs et semblables aux légumineux et à ceux de la plante seisaban, c'est-à-dire « dolichos sesban; » c'est ce qu'on appelle « poivre long » qui contient de petits grains semblables au millet; arrivés à maturité, ils donnent le poivre noir et cueillis frais, le poivre blanc (2).

Le *Gange*, en grande vénération chez les Hindous, sort des montagnes de Caschmir et traversant les hautes contrées de l'Inde, il se dirige vers le sud jusqu'à son embouchure dans la mer Indienne. Les Indiens prétendent qu'il vient du paradis, et à cause de ses crues et de ses abaissements, ils lui vouent un culte en divers lieux et le révèrent comme une divinité. Ils brûlent leurs morts et en jettent les cendres dans ce fleuve, afin que le défunt, après avoir été purifié de souillure mondaine, arrive à la source de l'éternité dans le ciel. Beaucoup de dévots s'y jettent eux-mêmes et s'y noient; d'autres y font des ablutions; puis sortant du fleuve sans lui tourner le

(1) Les animaux ici mentionnés semblent être de diverses formes d'écrevisses ou d'insectes.

(2) La plante, dite Seisaban, est mentionnée par Forskal. Voy. *Flora Ægyptiaco-Arab.*, p. LXX.

dos, ils se lient par les cheveux à la cime d'un arbre élancé et souple qui croît sur les bords, semblable au bambou; puis ils commandent à leurs compagnons de leur couper la tête avec un couteau. Cela fait, l'arbre tenu fléchi enlève la tête, et le corps reste sur la terre, après quoi le compagnon le brûle et en jette les cendres dans le fleuve. Il y en a qui se coupent eux-mêmes le cou, et le tronc devient la proie des animaux féroces (1). Il y a dans ce fleuve un tourbillon qui tournoie et jaillit perpétuellement, nommé « *Cœur-du-Gange.* » Une des merveilles de ce lieu, c'est que, si l'on y jette une immondice, l'eau bouillonne et s'agite, et l'air s'obscurcit jusqu'à ce que l'objet soit rejeté avec l'eau qui jaillit du tourbillon. C'est là que sont établis les prêtres du Boudd, qui ont des armes prêtes pour ceux qui ont fait vœu de s'offrir en sacrifice au fleuve, et qui sont immolés comme toute autre espèce de victimes. Ces prêtres et autres zélateurs qui veulent s'adonner à la prière et à la dévotion s'avancent dans le fleuve jusqu'au nombril, nus et les parties naturelles seules couvertes; le dévot prend dans la main une poignée de basilic coupé en petits morceaux, qu'il sème peu à peu dans l'eau, jusqu'à ce que rien n'en reste; puis en murmurant sa prière, il boit en humant et s'aspergeant la figure et la tête; après quoi il sort du fleuve à reculons, et arrivé sur le rivage il y fait ses dévo-

(1) Comp. un pareil récit dans l'ouvrage intitulé : « *Relation des Voyages*, » publié par M. Reinaud, p. 124; et sur l'adoration du Gange, voy. *Voyages* d'Ibn-Bathoutah, publiés et traduits par MM. Defrémery et Sanguinetti, vol. III, p. 141.

tions. Les Hindous portent de cette eau à toutes leurs idoles, en fussent-elles éloignées par une distance d'une année sur une île lointaine. On trouve dans ce fleuve l'animal appelé scorpion aquatique, de l'espèce des scorpions de mer qui sont dans l'Océan. Si un homme est atteint du dard de cet animal, son corps enfle, puis il s'engourdit et est pris de vomissements. Ce scorpion est d'un noir luisant; il a six longues pattes, mais sorti de l'eau, sa forme n'est pas distincte à cause de la finesse de ses pattes. Parmi les plantes qui croissent sur les rives du Gange, est l'arbre de *zend*, espèce de myrte, très-grand, originaire de la Chine ; son fruit, ressemblant aux pistaches ou au ricin, est tacheté de points noirs; il se trouve aussi dans l'Inde ; sa moelle gris jaune diminue avec le temps jusqu'à disparition complète. Un quart de drachme de cette substance produit l'effet d'un violent purgatif. Sur les bords de ce fleuve on rencontre un grand oiseau aquatique, appelé « *aukéraina*, » qui habite les îles. Une corne rouge surgit de la cavité de l'occiput; il donne la chasse aux poissons et aux petits animaux. Le fiel de cet oiseau est fort venimeux et donne immédiatement la mort; on en dit autant de sa chair. Un autre oiseau noir, nommé « *el kerim*, » ressemblant à l'aigle, habite ces rivages; il a un collier blanc et prend de grands poissons, dont il ne mange que les yeux, laissant le reste aux hommes (1). On trouve en Égypte un oi-

(1) C'est une particularité de tous les oiseaux de proie d'arracher les yeux seuls de leur proie, laissant le reste du corps intact.

seau semblable, nommé « *abou thouk*, » c'est-à-dire orné de collier, dont on raconte la même particularité.

Le fleuve *Madjrour-Khaus* (peut-être le Bhramapoutre) (?), rivière rapide, sort des montagnes de Balhara, à la frontière du *Tâdjeh* (partie du Tibet) et du Khaizéran ; à son embouchure dans l'Océan qui baigne la côte de Coromandel, il se divise en quarante branches, toutes navigables, en conservant son lit principal. A son embouchure dans l'Océan, vit le lièvre de mer, animal qui varie de couleurs, sans pieds ni de devant ni de derrière. Son corps ressemble à celui du poisson, et sa tête à celle du lièvre; son corps est écailleux et dur comme la pierre, et on y trouve des particules très-venimeuses, ressemblant aux feuilles de l'alcali (1). Parmi les plantes qui croissent sur les bords de cette rivière, est le noyer « *Mathil*, » semblable au muscadier et qui se trouve aussi dans le pays de Djelâhiket (?); son fruit ressemble à la noix, mais moindre; l'arbre est couvert d'épines épaisses et fines ; les graines de ce fruit ressemblant à ceux du citron sont soporifères, et il y en a de venimeux. Dans ce fleuve est un monstre marin de l'espèce qu'on trouve dans l'Océan ; il a la

(1) Le lièvre de mer est un mollusque, appelé par Linné « Aplysia ; » deux excroissances sur la partie supérieure de sa coquille, qui la font ressembler à la tête d'un lièvre, lui ont fait donner ce nom. Dimasqui en fait mention plus tard et le range parmi les créatures intermédiaires entre les règnes minéral et animal; il l'appelle aussi « aimant de la chair, » parce que de la viande tombée dans la mer s'y attache si fortement qu'on ne peut pas l'en arracher.

forme d'un serpent, excepté la tête qui a trois oreilles ; le bout de la queue est pourvu d'un dard, dont la piqûre est mortelle (1). La longueur de ce fleuve depuis ses sources jusqu'à son embouchure est de 400 parasanges.

Le fleuve de *Betrâ* ou *Tebrâ* (peut-être Irawaddy) dans la partie de la Chine appelée Chine et Mâchine, sort du lac de *Batra* le grand, d'où viennent aussi les deux fleuves de *Khamdân*, le *grand* et le *petit*. La longueur de ce fleuve, depuis le lac jusqu'à son embouchure dans la mer de Senf (partie de l'océan Chinois), est de 160 parasanges. Parmi les merveilles de ces contrées est un animal qui sort de la mer et ressemble à une bête féroce ; son corps est entouré d'une ceinture rouge ; c'est pourquoi on l'appelle *Abou-Koûtas* (« *koûtas* » signifie nœud avec des franges, formé du crin du cheval de mer que l'on suspend au cou des chevaux) ; il est de la taille d'un chien. Un demi-mithkal des calculs de sa vessie, séchés et pulvérisés, est un remède efficace contre la piqûre de tous les reptiles venimeux et surtout contre celle de la vipère femelle ; celle-ci est beaucoup plus venimeuse que le mâle, et sa morsure tue plus rapidement, attendu qu'elle a quatre dents, tandis que le mâle n'en a que deux. Aux bords de ce fleuve croît l'arbre de *Bêlador*, qui res-

(1) Le monstre marin mentionné dans le fleuve de Madjrour Khaus pourrait appartenir à une espèce de raie, dont la queue pourvue d'un dard aurait quelque analogie avec la forme d'un serpent ; alors l'étendue du reste du corps ressemblerait à trois oreilles.

semble au palmier indien et au lotus; les fruits, connus sous le même nom, sont très-succulents, mais dangereux, et causent la mort ou l'insanité aux hommes doués d'un tempérament chaud, tandis qu'ils produisent un effet stimulant sur ceux d'un tempérament froid (1).

Le fleuve de *Khamdân* (2) le *petit*, sortant du lac *Batrah*, est une rivière rapide et navigable; il traverse les contrées de Sinessin et les parties inférieures des montagnes de Balharah jusqu'à son arrivée aux portes de la Chine. Coulant du nord au sud, il traverse le pays de *Tâdjeh* et le lac du même nom; après en être sorti, il débouche, après un cours de 3 parasanges, dans la mer de *Heridj*, partie de la mer de la Chine (3). Les montagnes qui le bordent sont peuplées d'une grande quantité de singes de l'espèce qui se trouve aussi dans le pays de *Ouadhah* (4), de *Hèridj* et sur les rivages de la mer de la Chine. Massoudi dit dans l'œuvre intitulée « Prés d'or, » que l'on trouve des singes en plusieurs en-

(1) Forskal fait mention de cette plante dans la « materia medica Cahirensis. » Voy. l'ouvrage *Descriptiones animalium*, p. 151.

(2) Khamdan est le nom donné par les écrivains arabes et syriens à la ville appelée actuellement « *Si-ngan-fou*, » jadis capitale de l'empire, et située sur les bords du *Wei*, l'un des affluents du *fleuve Jaune*.

(3) L'île d'Hèridj, d'après laquelle la mer a reçu son nom, est mentionnée par Edrisi : trad. fr., t. I, p. 80-81, et *Relation des Voyages* publiée par M. Reinaud, p. CIII.

(4) Ouadhah est le nom d'une contrée de l'Égypte méridionale, entre Aydab et Asouân. Voy. Aboulféda, trad. par M. Reinaud, p. 144, 167.

droits de la terre, entre autres dans la vallée des Palmiers, entre la montagne d'*Arafat* près de la Mecque et le district de *Zabid* dans l'Yémen. Cette vallée est bien cultivée, et l'on y trouve une quantité de maisons, de villes et de palmiers; sur chaque montagne il y a une espèce différente de singes, conduite par un chef appelé « Hazar,» singe grand et honoré. Ils tiennent des réunions, où ils se rassemblent en grand nombre et s'entretiennent en se racontant des histoires; les femelles sont séparées des mâles, et le chef de ses subordonnés. Dans l'Yémen, les singes sont en grande quantité dans divers districts montagneux; souvent attaquant un homme isolé, ils le renversent sur le dos, et s'accroupissant sur lui l'un après l'autre, ils le tourmentent jusqu'à ce qu'il meure. Ils traitent les femmes de même, n'ayant peur de rien excepté le sifflement de la fronde. Les singes habitent aussi la *Nubie*, la haute Abyssinie, les contrées montagneuses des *Bedjâs* (habitant les côtes de la mer Rouge aux limites de l'Abyssinie), de la *Chine*, du *Ouadhah* et du *Maharadjah*. Vers le nord, le *pays des Slaves* est couvert de marais et d'étangs; on y trouve des singes chevelus d'une taille élevée, figures rondes, ayant l'extérieur de l'homme. On en prend quelquefois par la ruse, et ils montrent une grande intelligence; seulement ils ne savent pas dire leurs pensées, mais se font comprendre par gestes. Ils jouent aux échecs et au trictrac, et, vainqueurs de la partie, ils montrent une grande joie; vaincus, ils s'affligent. Sur la *montagno de Mousa* qui domine la ville de *Ceuta*,

il y a une espèce affreuse de singes d'une grande taille; leur tête ressemble à celle du chien, ils ont un museau, mais point de queue (1); ils sont de nature peu intelligente et peu accessibles à l'éducation. Les singes abyssiniens, d'une stature égale à celle de l'homme, s'emparent des champs des Abyssiniens; trouvant un cultivateur isolé ou même accompagné, ils l'attaquent à coups de pierres et de bâtons et le frappent jusqu'à ce qu'il meure; de même, quand ils rencontrent un voyageur pendant la nuit.

Le fleuve de *Khamdân* (le fleuve Jaune), fleuve considérable et un des plus grands, des plus larges et des plus profonds de tout le monde, sort du lac *Betra*, après avoir reçu beaucoup de fleuves qui s'y jettent, venant des montagnes d'ammoniaque et de camphre, et des pays de *Canfoû*, de *Kalfoûr* et de la Sine; il est navigable aux vaisseaux qui remontent le fleuve par le vent et le descendent par le courant du nord au sud; sa longueur est de 700 parasanges et plus. A son embouchure, il y a une pêcherie de perles précieuses; on en trouve les plus grandes à une distance de 40 milles de son embouchure dans la mer méridionale. Ses bords sont couronnés d'arbres de camphre (2). D'après l'opinion des navigateurs, il y a diverses espèces de camphre

(1) Les singes mentionnés ici sont des cynocéphales, originaires de la Nubie, de l'Abyssinie et de l'Arabie. Nous n'avons pas besoin de faire remarquer que les singes dont parle l'auteur dans les pays du Nord ne sont que des populations sauvages, vêtues de peaux d'animaux et appartenant aux races des Esquimaux et peuplades semblables.

(2) Sur le camphre, voy. *Relation des Voyages*, t. II, p. 9-10, et *Géogr.* d'Édrisi, trad. par Jaubert, t. I, p. 80.

dans un seul arbre, et l'on sépare ces espèces. Parmi les lieux où l'on trouve le camphre est *Fansour;* celui-ci est d'une qualité supérieure à cause de sa substance, sa blancheur, sa finesse, sa douceur et la suavité de son odeur. L'île de Fansour, dont nous parlerons ci-après, est située dans la mer de la Chine. D'autres lieux, tels que les îles d'*Azichir* (?) et de *Riah* (1), ne produisent que les qualités inférieures. Abou-l-Kasim es-Seyrafi nous donne cette description de la récolte du camphre : A un certain temps de l'année on se rend à un arbre qu'on entoure d'une fosse, où l'on pose un grand réservoir; puis un homme voilé et les narines bourrées s'approche, une hache tranchante à la main ; après avoir mis le réservoir tout près de la racine, il frappe l'arbre avec la hache, afin que la séve du camphre en coule; puis il s'éloigne en grande hâte, de peur que le camphre coulant ne jaillisse à sa figure et ne le tue. Lorsque la séve recueillie est refroidie, ils en emplissent des vases, puis ils abattent l'arbre dont ils ont enlevé la séve et le laissent sécher. Après l'avoir coupé et fendu en morceaux, ils extraient ce qu'il reste de résine entre l'écorce et le bois. D'après une autre opinion, le camphre distille d'une espèce d'arbres qui croît dans les marais, aux environs de contrées montagneuses, à une distance de quelques journées de la mer; ces lieux peuplés de serpents sont inabordables aux hommes, et personne n'ose y entrer pour

(1) Probablement il faut lire ici «Dybah,» mot qui, dans toutes les contrées de l'Inde, signifie île.

recueillir le camphre. Cependant à une certaine époque de l'année, au temps de l'accouplement, les serpents mâles et femelles cherchent la mer pour s'y désaltérer et apaiser leur ardeur; alors les glaneurs du camphre profitent de leur absence; c'est pourquoi le camphre est peu abondant. Le meilleur camphre est le *Roubahi* et le *Fansouri*, qu'on ne trouve que dans les cimes des arbres et dans les branches; sa couleur est d'un rouge luisant; le premier est appelé ainsi du nom d'un roi «Roubah» qui découvrit cette espèce. Parmi les autres sortes, le *Mahinchâr* est blanc, rayonnant, friable et d'une odeur suave; le *Morgani* a des grains plus gros que le Mahinchâr; sa couleur tourne un peu au noir, et il est aussi facile à pulvériser; le *Boutuân* est tendre et rouge; le *Mahbâber* est rouge à l'extérieur, blanc dedans et très-pur; le *Kondarg* a la couleur de la sciure du bois de teck, il est mou et gros; en le brisant l'intérieur est noir, mais broyé, il devient blanc. De toutes les espèces, le Roubahi est la seule qu'on exporte de la terre de Fansour et qu'on emploie comme remède.

Le *fleuve des Scythes*, grande rivière formée de sources situées dans le pays de *Zercaya*, reçoit une autre grande rivière près de la montagne de *Herra*. Après avoir traversé le Tibet il prend la direction vers l'orient, arrosant les limites du pays de Zercaya et débouche dans la mer Orientale. Sur ses bords croît l'arbre appelé *Semlâkis*, qui ressemble au saule et porte des fruits semblables à ceux du

térébinthe ; il est quelquefois visité par un petit oiseau blanc qui noircit après avoir mangé de ses graines. Cet arbre et très-vénéneux est croît aussi dans l'Abyssinie et la Nubie ; ses feuilles ressemblent à celles du laurier, seulement elles sont plus grises et ternes. Il est dangereux de s'abriter à l'ombre de cet arbre, dont l'odeur et la saveur sont également malfaisantes. Parmi les animaux de ces contrées est le *musc* (1), animal de l'espèce des chevreuils, avec des pieds et des ongles comme ceux du loup ; d'après une autre opinion, il a des sabots comme la gazelle ; comme celle-ci, sa couleur est noire, et il a les cornes droites, deux dents blanches sortent de la mâchoire inférieure, la longueur de chacune est d'à peu près un empan. Il se nourrit de menus reptiles et d'herbe ; on le trouve aussi dans l'Inde. Le musc provenant de l'animal indien est de mauvaise qualité, tandis que le musc tibétain ou chinois est le meilleur. On dit que les deux espèces du musc viennent d'un seul animal ; quand il paît dans le pays des Scythes et du Tibet, le musc qu'il produit est mauvais, mais les bons pâturages de l'Inde donnent un musc excellent que l'animal rapporte au Tibet. Le musc est un résidu sanguin qui s'accumule à un certain temps de l'année aux environs du nombril. Comme l'arbre donne ses fruits, ainsi à une certaine époque la vésicule du nombril se remplit régulièrement de sang. L'accroissement de vo-

(1) Voir une pareille description du musc dans l'ouvrage *Relation des Voyages*, par M. Reinaud, p. 115-118, et notes, p. 71-75.

lume de cette tumeur la rend gênante à l'animal et lui cause des douleurs qui font qu'il se gratte et s'en va la comprimant contre la terre et les plantes; c'est alors qu'en tombent sur les pâturages dans les déserts ou sur les bords des fleuves, des particules que les glaneurs recueillent. On trouve aussi le musc chez le crocodile, comme nous l'avons dit précédemment, et dans une espèce de serpents, bien qu'on ne sache pas quelle utilité en retirent ces animaux.

Le fleuve de *Balik* ou *Bauk* (?), rivière grande, profonde et rapide, sort des montagnes de *Khita* (la Chine septentrionale), puis traversant les pays des *Khirgiz* et de *Kaschgar*, il débouche dans le fleuve d'Ithil; ce fleuve gèle pendant l'hiver (1). Le fleuve d'*Ithil* (2) (le Volga) dans les pays des Turcs, rivière grande, profonde et rapide, sort des déserts du *Kiptchac* et de ses montagnes; après s'être accru de sources et de fleuves, venant des pays au delà des Bulghars, il se jette dans la mer Caspienne; depuis ses sources jusqu'à son embouchure il a 700 parasanges; il traverse le pays des Bulghars musulmans. La surface de ses eaux est couverte pendant l'hiver d'une plaine de glace qui atteint une épaisseur de 10 empans; alors on creuse sur les bords du fleuve des puits dans la glace jusqu'à atteindre l'eau

(1) Nous ne saurions déterminer ce que l'auteur entend par le fleuve de Balik qui, par la direction indiquée, ne peut être identifié avec le Kama, affluent du Volga.

(2) Le mot «*itil*» signifie «fleuve» en turc. Voy. l'ouvrage de M. d'Okison: *Des peuples du Caucase*, Paris, 1828, p. 30, et la *Géogr.* d'Ab., par M. Reinaud, t. II, 1[re] partie, p. 81.

courante pour en faire des abreuvoirs. Souvent la température est si froide que la surface de la glace se fend, et l'eau qui en jaillit et gèle immédiatement forme des collines et des coteaux ; le bruit de la glace, quand elle se fend, est plus fort que celui du tonnerre. Il reste couvert de glace pendant cent jours au moins. L'auteur du livre intitulé « le *Don des merveilles*, » dit qu'il y a dans ce fleuve un animal noir de la taille d'un homme, et élancé ; sortant de l'eau jusqu'au nombril, il regarde à droite et à gauche. Quand il aperçoit un homme sur la terre, il plonge dans les eaux. On ne sait rien de certain sur sa nature, et l'on n'est jamais parvenu à le capturer. Dans ces contrées il y a une quantité de martres zibelines et sur le bord du fleuve vivent les castors. Le grand *fleuve des Slaves et des Russes* sort des montagnes de *Sacsin* et de *Kélabiah ;* il reçoit une grande quantité de rivières venant du pays des *Baschkirs*, des *Madjars* (c'est-à-dire des Hongrois) et de *Soudak*, et il gèle pendant l'hiver plus fort que le Volga (1). Les fleuves de *Kour* et de *Ras* sont deux rivières rapides et abondantes en eau. Le fleuve de Ras à cause de sa rapidité n'est pas navigable. On dit que le peuple des Russes, mentionné dans l'Alcoran (2), habitait ses bords et qu'il en a reçu le

(1) L'auteur désigne sans doute le « Danube » par le nom « le grand fleuve des Slaves et des Russes. »

(2) Voir Sur. xxv, v. 40 « les gens d'Alras et leurs nombreuses générations ; » comp., sur le cours de ces deux fleuves, la description d'Aboulféde, t. II, 1re partie, p. 76.

nom ; leurs vestiges y sont encore visibles. Le fleuve de Ras (l'Araxe) sort, d'après Massoudi, des pays les plus éloignés du Roum ; d'après une autre opinion, il vient de Trébizonde, puis il passe à une distance de 2 parasanges de la ville de *Kalikâla*, et après avoir arrosé les villes d'*Ardébil* et de *Thourân* (probablement Ouartan), il se jette dans le fleuve du Kour près de la ville de *Berdidj*. Le fleuve de *Kour* qui traverse l'Arménie sort du pays des Allans et continue son cours à travers le pays des *Abkhaz*, jusqu'à ce qu'il rencontre le territoire de Tiflis ; après l'avoir traversé il entre dans les contrées montagneuses de *Sawerdiah* et dans le pays de *Berdaah*; puis près de Berdidj il reçoit le fleuve de *Ras*, avec lequel il forme une grande rivière et débouche dans la mer Caspienne.

Le fleuve de *Syhan* sort des contrées de *Malathiah*, d'un point où est érigée une église qui contient un tableau représentant le paradis et ses habitants ; la longueur de ce fleuve jusqu'à son embouchure dans la Méditerranée est de 730 milles.

Le fleuve de *Djyhan* sort aux environs de *Zibatrah* d'un rocher dur, où aussi est située une église ; il égale à peu près en longueur le précédent (1).

(1) Les noms de *Syhan* et *Djyhan* sont des altérations du *Syhoun* et du *Djyhoun* (l'Yaxarte et l'Oxus) ; ces deux dénominations sont dues aux Arabes eux-mêmes, donnant dès leurs premières conquêtes de pareils noms aux deux fleuves qui leur servirent longtemps de barrière contre les Grecs, de même que le Djihoun et le Syhoun servaient de limites à leur empire du côté du pays des Turcs. Voyez l'annotation de M. Reinaud dans la *Géogr.* d'Aboulf. t. II, 1re partie, p. 63.

Le fleuve de *Merdân* a aussi son embouchure dans la Méditerranée sur la côte de l'Arménie.

Le fleuve d'*Asi* (le Rebelle), aussi appelé *Oronte*, sort du village *Râs* appartenant à Baalbek; on dit que sa source est près de la ville de *Lebouat* ou de la forteresse connue sous le nom de *Kâyim-el-Hermel;* après avoir formé un petit lac, il passe par les villes de *Hems*, de *Hémat*, de *Schayzar*, d'*Amouriah*, puis il traverse des contrées montagneuses jusqu'à son arrivée à *Soweidiah*, et après avoir formé un lac plus grand que celui de Hems, il débouche dans la Méditerranée (1).

Le fleuve de *Lytha* (Lythany) sort du pays de *Karak-Noeh;* après s'être accru de sources et de fleuves, il se dirige vers le mont Liban et traverse la chaîne de *Machkéra*, où il reçoit beaucoup de rivières; puis il passe à *Djarmak* et à une forteresse grande et considérable, appelée *Chakif.* Formé en grande rivière, il continue son cours et débouche dans la Méditerranée, près de *Tyr* (2).

Le fleuve d'*Ibrahim*, petite rivière dont les eaux viennent des montagnes du *Liban* et du *Kesrawan* (3), débouche dans la Méditerranée. Le *Jour-*

(1) Sur le cours de l'Oronte, voy. la *Géogr.* d'Aboulfède, t. II, 1re partie, p. 61.

(2) Sur le village nommé *Karak de Noé*, où le vulgaire croit que le prophète Noé a été enterré, et le fleuve de *Lythany*, qui vient du pied du Liban, voy. l'annotation de M. Reinaud, *Géogr.* d'Aboulf., t. II, 1re partie, p. 49. — Djarmak est, d'après Dimasqui, le nom d'une ancienne ville canaanite appartenant au district de Safad.

(3) Kesrawan est le nom d'une chaîne du Liban tout près de Baalbek.

dain, aussi appelé « *Achcharyé* (1), » très-abondant en eau, sort du lac Panéas et se dirige vers *Haulah*, où il forme un petit lac, appelé lac de *Kods*, d'après le nom d'une ville hébraïque, dont on trouve encore des vestiges près de la montagne du même nom ; ce lac reçoit une quantité de rivières et de sources. Puis le fleuve s'étend vers le *Château de Jacob*, jusqu'à ce qu'il tombe dans le lac de *Tibériade*, après quoi il traverse le pays du *Ghaur*. A sa sortie de ce lac il reçoit un grand fleuve, près d'un endroit nommé « *Eld-jâmia*, » dans le pays du Gaur, avec lequel il forme une grande rivière qui, enrichie d'une quantité de ruisseaux sortant de Beysan, continue son cours jusqu'au lac salé de *Zogar*, appelé aussi lac de *Loth* ou lac *Fétide*, où elle débouche. Le niveau de ce lac ne s'élève pas pendant l'hiver, bien qu'il reçoive une quantité d'eaux qui y descendent, ni ne s'abaisse pendant l'été. Le Jourdain y décharge ses eaux nuit et jour. On a plusieurs opinions sur l'absorption des eaux de ce lac : il y en a qui disent qu'il communique avec une terre, dont il est éloigné par une distance de deux mois, ses eaux y descendent et servent à l'agriculture et comme boisson ; selon d'autres le sol est très-chaud, et sa composition sulfureuse et volcanique fait continuellement évaporer les eaux qui y pénètrent ; d'autres encore disent que les eaux

(1) Sur ce nom qui signifie en arabe « la loi » et « l'abreuvoir, » voy. l'annotation de M. Reinaud, dans l'édition de la *Géogr.* d'Ab., t. II, 1re partie, p. 60. Le mot « Gaur » signifie en arabe un lieu creux et désigne un grand nombre de localités ; souvent il s'applique à la vallée du Jourdain.

se perdent dans la terre et sont combinées avec la mer Rouge; enfin, selon une autre opinion, ce lac n'a pas de fond, mais s'étend jusqu'au poisson béhémout qui porte le monde. De ce lac vient le bitume; il n'y a pas d'animal qui y vive ni de plante qui y croisse.

Parmi les merveilles de ces contrées on compte le puits de *Sour* (c'est-à-dire Tyr), situé à un trait de flèche du bord de la mer; son orifice est quadrangulaire, mais l'intérieur octogone; sa profondeur est de 43 grandes coudées. Il a été mesuré par Ibn-Séadet, intendant du château de *Safad* (1), au temps où Kalloubeg en était gouverneur; il y est descendu et en a retiré un glaive de fer qui y avait séjourné longtemps. Il donne une quantité d'eau qui coule à une distance de 2 parasanges dans la direction de *Machouca*, arrosant les prés et les champs. On dit que les Djinns ont creusé ce puits pour Salomon, et que ses eaux sont combinées avec celles de l'Euphrate, puisque leur crue et leur abaissement sont simultanés; de même que ses eaux se troublent et rougissent au temps de la crue de l'Euphrate. Dans les environs on trouve des puits moindres qui déversent leurs eaux dans la Méditerranée.

Le *Jourdain* ou *fleuve de Chakaf* est remarquable en ce qu'il forme une courbe, dont le point de départ est le lac de *Kods* dans le Ghour, le milieu, le lac de *Tibériade*, et qui finit à la mer *Morte*.

(1) *Safad* est le nom d'une province appartenant à la Syrie.

NOTE ADDITIONNELLE DE M. ALEXIS PERREY

A SON MÉMOIRE

SUR LES TREMBLEMENTS DE TERRE DE SUMATRA.

INSÉRÉ AUX CAHIERS D'AOUT ET DE SEPTEMBRE.

Depuis la rédaction de mon mémoire sur les tremblements de terre de Sumâtra, je trouve, dans le *Moniteur* du 25 septembre 1861, de nouveaux détails sur le tremblement du 16 février dernier, qui a causé l'inondation et la dévastation de Simo, une des îles Batu, sur la côte ouest de Sumâtra.

« Simo avait, avant le sinistre, treize villages dont quatre n'étaient, à proprement parler, composés que d'une seule hutte. Outre ces villages, il y avait çà et là des hameaux formés de quelques maisons habitées par des gardiens de cacaoyers et de porcs. Avant le désastre, il y avait dans l'île 120 maisons et une population de 1,045 âmes. 96 maisons ont été détruites et 675 habitants et 103 étrangers ont perdu la vie. Les villages ne présentent plus d'autre aspect que celui d'un champ couvert de pierres; ou bien ce sont des poutres renversées, des plan-

chers effondrés, des vêtements épars, des cadavres gisant, les uns en décomposition, les autres déchirés par le bec des vautours, la dent des chiens et celle des porcs. Ces cadavres sont affreux à voir, et répandent dans l'air une odeur insupportable. On en a beaucoup porté à la mer, sans quoi ils auraient produit des gaz délétères et engendré des fièvres putrides mortelles au reste de la population. La mer a paru le plus violemment agitée entre Simo, Babanirege et Lakao, où un grand nombre d'habitants ont péri. D'après la relation d'un survivant de Babanirege, un tremblement de terre a été ressenti *aussitôt après* l'inondation. Tous les habitants, rassemblés sur la place du village par ordre du *pungulu*, se sont dispersés en entendant la chute des maisons. Fuyant devant l'inondation, ils ont été ensevelis sous une énorme vague, qui a noyé 205 personnes sur 282. L'homme qui a fourni ces détails a perdu sa femme et trois enfants et s'est réfugié avec d'autres habitants dans une jungle, où ils ont été protégés par l'épaisseur de la végétation. Selon le narrateur, deux vagues se sont rencontrées près de cette jungle et ont causé sur ce point des ravages effrayants. D'énormes blocs de rochers ont été vomis par la mer et portés par les vagues à 100 et même 200 pas dans l'île.

ANALYSES CRITIQUES

ET EXTRAITS D'OUVRAGES RÉCENTS.

ÉTUDE

SUR LA GÉOGRAPHIE GRECQUE ET LATINE DE L'INDE

ET EN PARTICULIER

SUR L'INDE DE PTOLÉMÉE,

PAR M. VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

TROISIÈME MÉMOIRE.

Le bassin du Gange (1).

Nous avons déjà eu occasion de parler dans les *Annales* des deux premiers mémoires de M. Vivien de Saint-Martin (2) consacrés à la rectification, à l'aide des données sanscrites, de la géographie des bassins du Kophés et de l'Indus; dans celui-ci il continue son travail sur la géographie ancienne de l'Inde par l'examen du bassin du Gange.

L'auteur commence par donner un aperçu historique des pays du Gange, antérieurement à l'expédition d'Alexandre dans l'Inde. Il résulte pour lui

(1) 1 vol. in-4° paginé de 257 à 452 — Complément d'une première partie déjà publiée. — Paris, imprimerie impériale.

(2) Voir aux *Nouvelles Annales des Voyages* de mars 1859, page 346.

de l'étude du Vichnou-Pourâna que, même au temps des grandes dynasties ariennes de Sourya et de Tchandra, il existait dans l'Inde transgangétique un nombre considérable d'États particuliers qui formèrent autour des deux États principaux d'Ayodhyâ et de Hăstinapoura une vaste ceinture d'États secondaires qui durent être tantôt vassaux tantôt indépendants; mais, dès le VII[e] siècle avant l'ère chrétienne, les populations indigènes, sans abjurer le culte brahminique, ressaisirent le pouvoir politique, il se forma alors de grands États qui mirent fin à ce morcellement fatal au développement des institutions sociales; parmi les plus importants, il faut citer ceux de : Magadah, qui eut pour capitale Pâtalipoutra; Koçala, capitale Ayodhya; Vatsa, capitale Kâouçambî, et peut-être aussi celui de Kapilavastou, où naquit Bouddha. Ce sont là des notions bien obscures qu'il faut aller chercher, comme l'a fait M. Vivien de Saint-Martin, dans les auteurs brahmaniques; ce n'est guère qu'après la mort d'Alexandre que les pays du Gange furent ouverts à la connaissance des Grecs. Séleucus y conduisit ses légions (326 av. J.-C.) et par une heureuse alliance avec Tchandragoupta (le *Sandracothus* des auteurs classiques) qui régnait dans le Magadha, vers le Gange supérieur, il établit avec ce prince des relations qui permirent de mieux connaître le nord de l'Inde; son envoyé Mégasthène qui résida à Pâtalipoutra, à la cour du prince indien, écrivit même une relation spéciale qu'il intitula les *Indiques* dont

nous ne possédons que des fragments et qui furent pour Arrien, Strabon, Pline et Diodore la source principale de leurs notions sur l'Inde.

M. Vivien de Saint-Martin analyse, d'après ces auteurs, les données géographiques de Mégasthène et s'attache principalement à élucider le passage si souvent commenté dans lequel Pline, toujours d'après Mégasthène, donne le relevé général par grandes stations de la route allant de l'*Hesydrus* à Palibothra (*Pâlibhâta* en pracrit).

Les villes, les rivières, les peuples, tels sont les points principaux sur lesquels il fait porter son examen critique des fragments de Mégasthène et de ses compilateurs.

Il passe ensuite à l'étude de l'Inde gangétique d'après Ptolémée, c'est le point capital de son mémoire.

Quatre siècles et demi se sont écoulés depuis que Mégasthène visitait l'Inde gangétique. Les relations commerciales des Grecs de Syrie et d'Égypte avec la terre des Aryas par excellence (Aryâvarta), avec la contrée du Milieu (Madhyadêça) sont devenues plus fréquentes; les routes du nord-ouest sont ouvertes aux caravanes, le commerce maritime a surtout pris une grande importance. De nouvelles notions géographiques sur l'Inde sont désormais acquises aux Occidentaux, et si elles sont encore obscures, incomplètes, presque muettes même relativement aux contrées centrales, où le trafic étranger n'avait pu encore pénétrer, elles abondent du moins en précieux détails

sur les côtes. Le périple de la mer Érythrée, document de la fin du Ier siècle de notre ère, qui est parvenu jusqu'à nous, en est un précieux témoignage. Ptolémée dut certainement consulter ce document et d'autres itinéraires; peut-être eut-il même sous les yeux, dans les archives d'Alexandrie, une description sommaire de l'Inde tirée du Pourâna par un brahmane; car ainsi que le fait remarquer M. Vivien de Saint-Martin, la nomenclature générale dans l'Inde de Ptolémée est plus rapprochée du sanscrit que des formes vulgaires, et la nature même de ses indications rappelle souvent, d'une manière frappante, les descriptions pouraniques. Il ne paraît pas du reste que le géographe d'Alexandrie ait fait usage des données de Mégasthène qui, sans doute n'avaient plus pour lui qu'un intérêt historique, ses descriptions reposant sur des sources toutes différentes et bien postérieures.

Après ces considérations sur les sources d'informations suivies par Ptolémée, M. Vivien de Saint-Martin, adoptant l'ordre du géographe grec, examine avec lui le cours du Gange, ses affluents et son delta; puis, passant à l'étude des territoires et des villes mentionnées dans Ptolémée, il la divise en deux parties : l'*Inde en deçà du Gange*, c'est-à dire à la droite ou à l'ouest du fleuve, et l'*Inde au delà du Gange*, c'est-à-dire à la gauche ou à l'est.

Dans Ptolémée une partie de cette Inde transgangétique est comprise entre le Gange et l'Himalaya et l'on y retrouve tant dans l'ethnographie actuelle

. que dans les listes sanscrites l'identification de tous les peuples mentionnés. Mais une autre partie plus à l'orient des bouches du Gange ne présente pas la même identification et l'examen des listes sanscrites a permis à M. Vivien de Saint-Martin de faire rentrer dans leurs véritables limites des tribus que le géographe d'Alexandrie avait disséminées au hasard sur toute une moitié de la vaste péninsule que nous appelons aujourd'hui l'Indo-Chine.

Ptolémée donne peu de détails sur le cours du Gange, il n'y nomme que trois affluents : le Diamuna, le Sarabas et le Soas qui sont le Yamounâ (Djemna), le Sarayoû (*Gogra*), le Côna (*Foan*), de la géographie sanscrite. Il compte cinq bouches du Gange qu'il nomme dans cet ordre de l'ouest à l'est : *Cambysum*, *Magnum Ostium*, *Camberichum*, *Pseudostomon*, et *Antibole*. La première de ces bouches, le *Cambysum Ostium*, ne peut être que l'Hougly dans le voisinage duquel un ancien tracé porte encore le nom de Vieux Gange ; le *Magnum Ostium*, aujourd'hui partiellement comblé, devait s'ouvrir sur l'emplacement de la Roïmatla, large bouche qui va se rattacher près de Calcutta, à la branche occidentale du Gange. Le *Cambericum Ostium*, vient répondre à la Barabangâ, estuaire encore important où débouche la rivière de Cobbadak ou plutôt de Cobbarak, un traité moderne de géographie sanscrite l'appelle Koumâraka nom qui diffère peu du nom grec. Pour les deux autres bouches *Pseudostomum* et *Antibole*, on n'a plus d'autre indication que les distances de la

Table, et M. Vivien croit pouvoir les placer l'une à l'entrée semée d'îles nombreuses qui se présente immédiatement à l'Orient de l'île de Rabnabad l'autre à l'estuaire réuni du Gange proprement dit et du Brahmapoutra ou Meghna entre les îles de Chabazpour et de Hattia.

Nous ne suivrons pas, et c'est à regret, M. Vivien de Saint-Martin dans l'examen critique des territoires attribués par Ptolémée au bassin du Gange : le temps et l'espace nous font ici défaut; nous nous contenterons d'indiquer l'ordre qu'il suit; ordre qui diffère un peu de celui de Ptolémée, mais qui lui est imposé pour la division corrélative des quatre mémoires qui doivent composer son étude géographique sur l'Inde. Des territoires assis sur le Gange supérieur et sur la Yamounâ il descend le cours du fleuve sur sa rive gauche jusqu'à l'Assam et aux cantons limitrophes. De là passant sur la rive droite du Gange inférieur, il en remonte le cours méridional à partir du Delta et il atteint ainsi les confins du Larie et la région occidentale du Vindhijâ, qui sera le point de départ de son quatrième et dernier mémoire. Dans ce laborieux et consciencieux travail il cherche, dans la nomenclature sanscrite, dans les Pouranas, et autres sources indigènes l'identification des noms de peuples, de villes. Cette étude comparative est pour lui l'objet de remarques critiques et de savantes considérations qui méritent l'attention des hommes érudits. Ce mémoire se termine par cinq appendices se rattachant soit à ce troisième mémoire, soit aux deux

premiers, l'un surtout nous a paru plus particulièrement digne d'intérêt. Il a trait à la *Sérique*, pays insaisissable que l'on a cherché dans les contrées les plus diverses de l'Asie-Orientale et qui n'a donné lieu à tant de discussions confuses, contradictoires, sans résultats arrêtés, que faute d'y avoir distingué deux éléments tout à fait distincts, l'élément historique et l'élément géographique. Le premier a été emprunté par Ptolémée à son prédécesseur Marin (de Tyr), lequel rapportait l'itinéraire de certains marchands macédoniens qui avaient traversé de l'ouest à l'est une grande partie de l'Asie moyenne pour se rendre dans une contrée connue sous le nom de Sérique, bien loin au delà de l'Imaüs. Il est reconnu depuis longtemps, et Klaproth l'a démontré avec la dernière évidence, que le mot *Sérique* n'a jamais été en réalité le nom d'un pays, mais seulement une appellation créée par les Grecs pour désigner une contrée orientale productrice de la soie (*sèr*); et, d'un autre côté, il ressort de l'itinéraire recueilli par Marin (de Tyr) que cette contrée n'était autre que le nord, ou plutôt le nord-ouest de la Chine. Voilà pour la Sérique et sa position; mais quant aux peuples que Ptolémée y a placés, c'est tout autre chose. L'itinéraire de Marin n'en indiquait aucun, et ce n'est pas de là que le géographe alexandrin les a tirés. La véritable source de ces noms de peuples a été révélée à M. Vivien de Saint-Martin, lorsqu'il les a tous retrouvés dans les documents sanscrits. Dans les grands poëmes, dans les listes

pouraniques et dans d'autres livres indiens, ces noms figurent en effet parmi ceux que les Brahmanes connaissaient à l'extrême limite nord-ouest de l'Inde ; et ce qui complète la démonstration, c'est qu'aujourd'hui encore ils y existent pour la plupart. Ce sont les tribus qui habitent les hautes vallées de l'Hindou-kosh oriental, ou qui s'étendent entre le Kachmir et Yarkand, à l'est de l'ancien Imaüs. Toutes ces tribus gardent encore, sauf la légère modification des prononciations vulgaires, les noms sous lesquels elles figurent parallèlement dans les listes sanscrites et dans les tables de Ptolémée. Ainsi, d'une part, Ptolémée a inscrit sur ses cartes, à l'extrémité la plus orientale de l'Asie, les noms de *Serica* et de *Sera Metropolis*, d'après l'itinéraire macédonien de Marin (de Tyr); et, d'autre part, ayant à placer au nord de l'Inde et au delà de l'Imaüs une série de noms de peuples que lui fournissaient des matériaux d'origine indienne, il n'a rien trouvé de mieux que de les répartir dans le vaste espace que lui ouvrait de ce côté sa *serica regio*. De là la confusion.

Cette rectification est importante puisqu'elle tend à rétablir dans ses véritables limites l'Inde ancienne.

Tel est en rapide analyse le nouveau mémoire dont nous sommes redevables à M. Vivien de Saint-Martin. C'est un beau travail qui fait honneur à l'érudition française et qu'il faudra citer désormais avec les ouvrages du même genre dûs aux savants d'outre-Rhin.

Qu'il nous soit permis d'exprimer ici, en termi-

nant, un vœu, c'est que M. Vivien de Saint-Martin nous donne pour accompagner son mémoire une carte de l'Inde présentant à leur place l'identification moderne, grecque et sanscrite de la nomenclature géographique de ce pays ; les progrès de la cartographie se prêteraient facilement aujourd'hui à une telle combinaison qui satisferait ainsi et la vue et l'esprit.

V. A. Malte-Brun.

OUR CRUISE IN THE CLAYMORE,

BY MRS. HARVEY OF SCKWELLBURY.

(Une croisière
sur les côtes de Syrie, de Grèce et de Dalmatie,
par Madame *Harvey*) (1).

Une excursion, de courte durée, dans des parages sur lesquels, depuis longtemps, s'exerce la curiosité routinière des voyageurs de toutes nations, ne saurait offrir un véritable intérêt qu'autant qu'elle a été exécutée dans des circonstances extraordinaires, et qu'elle porte l'empreinte de sentiments personnels, d'une sincérité parfaite. Ce double mérite appartient à la relation de madame Harvey; elle a su y joindre celui d'un style parfaitement clair, discrètement et judicieusement coloré, à travers lequel les objets apparaissent avec tout leur relief et dans les proportions les plus justes. C'est un charmant pri-

(1) 1 vol. in-8°. Londres, Chapman, 1861.

vilége que la possession d'un *yacht*. On appartient à la flotte par la dignité de son embarcation ; mais on en dispose à son gré; et les liens de fer de la discipline n'assujettissent ni ce pavillon de guerre, ni ces canons toujours prêts à en imposer aux pirates, ni cet équipage d'élite, dont chaque membre est fier de braver, sur une construction fragile et avec une miniature d'armement, les mers les plus rudes, les rencontres les plus hazardeuses. On a pour champ d'exercice l'immensité des mers; on part à son gré pour le Spitzberg ou pour les Açores, pour Malte ou pour le Japon; on se demande si l'on ira franchir le Bosphore ou doubler le cap de Bonne-Espérance, visiter le schérif de la Mecque ou accomplir le pèlerinage de Jérusalem : c'est dans cette dernière direction que la *Claymore*, l'un des bâtiments à voile du *Royal Yacht Squadron*, avec quatre pièces d'artillerie, et une poignée d'excellents matelots à bord, voguait au printemps de 1860, précisément au moment où allait éclater la guerre civile du Liban qui a failli remettre le feu à l'Europe.

La *Claymore* jeta l'ancre le 6 mai en rade de Beyrouth. Ici et dès le début, nous prenons congé du gracieux et courageux navire; on organise à la hâte une petite caravane, on veut dormir sous la tente, visiter Damas et Balbek. Dès les premiers pas sur le sol de la Phénicie, les symptômes d'une agitation excessive frappent les regards et alarment l'imagination de nos voyageurs. Le fanatisme déchaîne pour une centième fois ses fléaux sur cette terre qui

semble vouée à la plus terrible des malédictions, celle qui transforme en instruments de persécution et de vengeance les sentiments donnés par la Providence pour l'adoucissement des âmes et la réconciliation des cœurs. Les haines héréditaires entre des races qui, sans se confondre nulle part, se touchent par tant de points, ces haines qui demandent aux descendants le prix du sang versé par les ancêtres, longtemps assoupies, se réveillaient par un frémissement soudain, dont la cause n'était pas entièrement mystérieuse : des provocations, qui n'ont attiré sur leurs auteurs aucune des répressions prodiguées ailleurs avec une rigueur souvent aveugle, stimulaient la plus nombreuse, mais la moins martiale des nations de la montagne, à des agressions qui devaient attirer sur elle d'épouvantables représailles. Madame Harvey ne dit rien à cet égard qui n'ait reçu d'enquêtes juridiques une triste confirmation ; mais son journal le dit avec la vivacité et l'ingénuité d'un témoin oculaire, fort éloigné de prévoir d'abord à quel excès irait la réaction provoquée par ces folies sanguinaires, et quelle attitude lâche et perfide prendraient, au milieu de cette combustion, les délégués de la Porte, dépourvus, pour la plupart, de forces régulières dont ils eussent pu disposer, et joyeux, du reste, de voir les populations autonomes et fières de la montagne s'affaiblir en s'entredéchirant : car la domination turque n'est assurée nulle part si ce n'est sur des pays épuisés et sur des races avilies.

On part le 14 mai, on franchit successivement les terrasses du Liban, brillant alors de l'incomparable éclat de leur végétation printanière. Quand on entre dans ce qui formait les districts mixtes, de tous les défilés, de toutes les tours féodales, de l'ombre de tous les couvents, des portiques de toutes les mosquées, descendent Druses et Maronites, armés déjà, l'œil en feu, n'attendant, pour en venir aux mains, que le signal d'un chef respecté ou le hasard d'une rencontre. La première halte est à Déir-el-Qamr (1). Les désastres des guerres civiles se réparent si promptement sous ce ciel brillant et sur cette terre féconde que quatorze années après la dernière pacification (celle de 1846) cette capitale du Liban comptait déjà dix-sept mille habitants : la plupart aujourd'hui sont des fugitifs ou des cadavres. Osman-Bey s'était enfermé avec ses misérables « Bachi-Bozouk » dans le Séraï des anciens émirs. Sur la colline dévastée, Madame Harvey dessine le palais dont on a fait, lorsqu'il était la résidence du vieux Béchir, tant de descriptions, remplies de détails fantastiques, au milieu desquels se trouve défiguré à en devenir méconnaissable, le nom si simple et si vraiment musulman de cette demeure : *Béit-ed-Din*, « l'habitation de la Foi. » Ses jardins, disait l'interprète, ont été semblables à ceux du paradis, et des bois de rosiers, de jasmins devenus sauvages, plantés entre les arcades solitaires, auprès des bassins négligés, fournissent encore à l'hospitalité

(1) Monastère de la Lune.

orientale les moyens de souhaiter la bienvenue au voyageur. Le 17 mai, la caravane s'arrête à Moktarah, résidence de Saïd Beg-Djumbulad, la plus héroïque, la plus intéressante, et (chacun l'avoue maintenant) la plus irréprochable des victimes que la catastrophe de 1860 a confondu dans une ruine commune, après la suppression de la guerre du Liban. Le château, très-fortifié, de Moktarah, dont un dessin curieux forme le frontispice de l'ouvrage, commande l'une des plus belles, et alors les mieux cultivées entre les vallées de la chaîne occidentale. Un grand repas où, sans distinction de rang, furent conviés tous les vassaux du chef, célébra l'arrivée de nos voyageurs. Parmi les convives se trouvait Ali-Kumati, qui s'était, cinq ans auparavant, illustré à la défense de Kars, sous les ordres de Sir William Williams; de 500 Druses qui à l'appel du sultan avaient suivi, pour couvrir la frontière d'Arménie, l'étendard de cet officier intrépide, Ali n'en avait pas ramené le dixième. Que reste-t-il aujourd'hui de ces vétérans? Le scheick, au milieu des occupations gracieuses de son hospitalité, ne put retenir des paroles du plus triste augure : « J'ai épuisé mes forces et mon crédit à retenir mes coreligionnaires, à prévenir la lutte générale que je vois s'avancer; mais la destinée a prononcé : bientôt ces maisons seront en cendres, ces cultures ravagées, ces vallons inondés de sang, sans populations, sans pain. » Des Druses horriblement mutilés étaient apportés au médecin de la tribu, assis à la table du chef; et par

représailles, les parents des blessés venaient d'incendier un couvent maronite. En descendant, le 18 mai, dans la vallée de Bekaa, la primitive et véritable Cœlé-Syrie (1), nos voyageurs rencontrèrent des troupes de pâtres chassés par la peur des cimes où retentissait le cri de guerre : « hommes et femmes étaient tellement brûlés par le soleil et tellement enveloppés dans leurs haillons, que la seule distinction entre les sexes nous semblait être que les hommes portaient des armes tandis que les femmes portaient des enfants. » Du reste, au milieu de scènes de confusion, devenant plus sérieuses à chaque progrès dans l'intérieur des terres, les voyageurs franks trouvaient encore partout un accueil respectueux, et généralement cordial. La caravane passa sur un pont de huit arches les eaux alors abondantes du Litâny (le Léontès des géographes grecs), et passa, le 20, auprès d'un monument d'une haute antiquité, connu sous le nom du hameau contigu, Dummar. Madame Harvey donne le dessin de cet édifice dont, au moins, les assises inférieures semblent appartenir à la période de l'indépendance araméenne. Les fragments de sculpture trouvés au pied de l'enceinte appartenaient à des représentations d'Ashtaroth, tout à la fois l'Artémis et l'Aphroditè de la mythologie syrienne. L'Antiliban fut franchi au-dessus des sources du Barada, l'Abana du livre des Rois ; et le 21 mai, la « Reine de l'Orient » apparut à nos voya-

(1) Ce nom, avec des modifications légères (Bikah, Bacca), est en usage sur les lieux depuis le temps de l'Autonomie phénicienne.

geurs à travers la rosée et les vapeurs délicates du matin, au milieu d'une corbeille de fleurs, et d'une large ceinture de brillante verdure.

Le séjour à Damas occupe, dans la relation de madame Harvey, un tiers du volume. Il abonde en détails intéressants, surtout en raison de la crise affreuse dont l'explosion prochaine s'annonçait par mille symptômes, et dont les conséquences ont tenu quelque temps en suspens l'existence même de l'empire turc. Les massacres de Damas, bien différents des barbaries de la montagne, furent non point, comme celles-ci, l'abus de la victoire à l'issue d'une lutte séculaire renouvelée entre des adversaires armés, mais une éruption sanguinaire du fanatisme musulman, réveillé en 1854, tenu en haleine par tous les moyens imaginables, jusqu'à la pacification de 1856, désappointé par le résultat de ce dernier effort, irrité par les rigueurs exercées tout récemment sur Djedda, et déchargeant sa rage sur des populations inoffensives, pliées à une soumission sans défense, même contre les pires traitements. L'objet principal à Damas de la curiosité de nos voyageurs était l'émir Abd-el-Kader, qui devait bientôt déployer sur cette scène terrible toutes les qualités généreuses qui restent à l'islamisme, mises au service d'une grande capacité politique et d'une rare fermeté de cœur. Une douceur mélancolique répandue sur ses traits et dans ses paroles frappa ses hôtes passagers ; madame Harvey introduite dans son harem, y trouva encore l'expression d'une immuable

tristesse ; aux chagrins qui partout assiégent ces prisons ornées, où la jalousie oisive et la rêverie vaine, promenée sur l'avenir et le passé, remplissent le vide d'une existence inoccupée, se joignent pour les femmes et les belles filles d'Abd-el-Kader, les ennuis de l'exil, et l'incertitude absolue sur les destinées même prochaines de leur maison.

Le retour vers la côte devenait de jour en jour plus dangereux pour nos voyageurs dont la caravane aurait à traverser dans toute leur largeur des districts devenus décidément le siége de la guerre intestine qui mettait le Liban et la Cœlé-Syrie en feu. On partit néanmoins le 29 mai, avec une très-faible escorte, bien qu'il fût alors impossible de perdre de vue les vieux remparts de Damas sans courir le risque d'être assailli par des bandes d'Arabes faméliques, sortis chaque nuit de la lisière voisine du désert ou des repaires inaccessibles du Hâuran. La délicieuse vallée de l'Abilène n'en accueillit pas moins bien nos curieux qui purent, quoique a la hâte, faire une exploration des vestiges d'antiquité conservés dans l'ancien chef-lieu de la contrée, « l'Abila de Lysanias, » *Souk-el-Barada*. A Bludhan, au pied de l'Antiliban, madame Harvey trouva les familles franques de Damas goûtant encore la fraîcheur des ombrages et l'élasticité de l'air dans leurs retraites habituelles, mais de plus en plus alarmées par les rumeurs de sang et de pillage, et nourrissant l'espérance, si cruellement déçue, que de retour à la ville, elles y trouveraient protection et repos. A Baalbek, tout réson-

nait du bruit des armes. Quatre mille guerriers druses traversaient la vallée de Cœlé-Syrie, pour aller en aide à leurs coreligionnaires du Liban. Les Maronites, confiants dans la supériorité de leur nombre, couraient au combat comme à une victoire assurée. Le camp de ces derniers était tout voisin des ruines : « Ils repliaient leurs tentes, et mettaient leurs longs fusils en faisceaux, chantant un hymne belliqueux, et appelant à grands cris l'Allah des chrétiens. Tous étaient vêtus de couleurs brillantes et bien armés ; mais on comptait dans leurs rangs des hommes de soixante ans et des enfants de treize. Les femmes formaient un cercle extérieur, cachées dans leurs voiles blancs épais, et dans l'intervalle entre les strophes du chant de guerre, elles poussaient un long cri de lamentation. Les scheikhs parurent, montés sur des chevaux pleins de feu ; aussitôt les Maronites, déchargeant leurs mousquets, se mirent en marche avec des exclamations joyeuses ; les femmes suivirent lentement pendant deux cents pas ceux qu'elles ne devaient plus revoir, et tournant sur leurs pas, s'assirent dans le cimetière de la bourgade, pour y pleurer jusqu'à la nuit. »

En rentrant dans le massif du Liban, nos voyageurs qui, cette fois, se dirigeaient sur Tripoli par le district neigeux d'Ehden, reconnurent aux regards irrités et aux paroles brusques des indigènes qui se trouvaient sur leur route, combien dans les dernières journées la fièvre de soupçon et de haine qui dévorait les esprits avait fait de progrès chez toutes les

races de la contrée. Ils franchirent la ligne de faîte par un col de 7 à 8,000 pieds d'altitude, contigu au pic de Djebel-Makmel. Les alentours du bois classique des cèdres reposaient encore dans une muette tranquillité ; madame Harvey compta quatre cents à peu près de ces arbres, au port majestueux ; mais treize seulement sont d'un grand âge et d'une dimension extraordinaire ; un seul parut à nos voyageurs être au-dessous de quarante années ; point de jeunes rejetons, espoir de l'avenir ; ce dernier débris des forêts dont le Liban portait orgueilleusement le poids semble donc voué, comme tout ce qui l'entourait, à la destruction, dont la dent des troupeaux et l'indiscrétion des pèlerins qui dévastent ce qu'ils sont venus honorer, sont ici les principaux agents. Le reste du voyage, depuis les hautes terrasses d'Ehden jusqu'à la mer rappelait à madame Harvey les scènes les plus pittoresques des grands parcs qui ornent les comtés montueux de l'Angleterre; mais toute ressemblance s'évanouit quand, en approchant de la côte, on aperçut de tous côtés le reflet des incendies ; le bruit incessant des décharges de mousqueterie, des cris de guerre poussés par les détachements des Maronites qui allaient grossir le camp de Zahlé, les gémissements des femmes, déchirants dans l'adieu, et que prolongeaient avec une indicible tristesse les échos de la montagne, saluèrent la caravane à sa descente sur la plage : la population de Tripoli, se livrant à la consternation, et à peu près abandonnée par les représentants de la Porte,

ne songeait à concerter aucune mesure de défense contre les désordres qui pouvaient éclater dans ses murs. Au milieu de ces lugubres appréhensions, la *Claymore* reprit la mer le 5 juin, faisant voile vers les plages de Sidon et de Tyr.

A Beyrouth, on commençait à craindre de la part des Druses une attaque, laquelle, cependant, n'eut jamais lieu. Bientôt, nos voyageurs perdirent de vue les districts qu'occupait alors et que possède encore en partie cette race, la plus énergique de la Syrie, sur qui la crédulité et la pétulance de l'opinion populaire se sont déchaînées récemment sans aucune mesure, et qui a vu de bien près son entière destruction, à laquelle aurait applaudi un zèle aveugle, objet d'humiliation pour une époque qui se pique de lumières et à qui, du moins, l'expérience ne fait pas défaut. Il est au moins douteux que les Druses, malgré l'affinité de leur nom avec celui des anciens Ituréens(1), représentent généalogiquement aucune des tribus spéciales de la Syrie ; ils sont une *secte*, et non pas une *nation*. Leur croyance particulière, sortie de l'islamisme, s'y rattache encore par ses caractères essentiels; quelle que soit la démence des données sur lesquels elle reposait dans le principe, elle ne se trouve, depuis longtemps, dans l'application aux règles de la vie civile, nullement inférieure à aucune

(1) *Dérouz-Iturœi*. Mais les formes araméennes de ce dernier nom sont *Géshurim* et *Iéturim*. L'analogie est bien moindre, et d'ailleurs, aucun des établissements anciens ou récents du peuple druse ne se trouve dans les limites de l'ancienne Iturée.

des autres branches du tronc commun ; il est vrai que, semblable à toutes les doctrines exclusives qui sont le partage d'associations peu nombreuses, elle place ses adhérents dans un isolement complet; mais elle rachète cet inconvénient par un avantage unique, qui pourrait, entre les mains de médiateurs habiles et bienveillants, aider à une pacification durable : toute tentative de prosélytisme en est écartée comme une impossibilité morale, comme un outrage aux lois de la Providence, « assignant à chaque vase la liqueur dont il doit être rempli. »

En arrivant devant Tyr, le 9 juin, la *Claymore* trouva dans une confusion extrême la bourgade commerçante qui occupe l'emplacement et perpétue le nom de l'antique reine des mers du Levant. On craignait une incursion des montagnards ; on soupçonnait les Métoualis (1) nombreux dans l'enceinte de Tyr, de nourrir des intentions sinistres contre les familles chrétiennes ; les agents consulaires faisaient des signaux de détresse ; celui d'Angleterre engagea M. Harvey à prendre, avec son embarcation, la défense de la plage et à mettre son petit équipage au service de l'ordre public sur le port. L'attitude énergique qu'en conséquence de cette invitation, la *Claymore* prit sur-le-champ et garda tant que le péril pa-

(1) Madame Harvey emploie l'orthographe anglaise : *Metawaleh*. Ce sont des sectaires, entés sur la secte des Schiites. Dépossédés du district de Balbek, leur vieil apanage, et dispersés dans toute la Phénicie, la persécution leur a donné des mœurs rudes et des penchants sanguinaires.

rut manifeste, rendit un peu de résolution à l'officier turc qui commandait une poignée de recrues et se résolut enfin à mettre sa place en état de défense. La plus simple démonstration suffit pour obtenir un répit, et bientôt l'apparition de forces sérieuses dirigées sur ces parages par les puissances européennes en éloigna toute apparence de danger. Le 11 juin, le yacht jetait l'ancre dans la rade peu sûre de Jaffa, et l'excursion de Jérusalem fut aussitôt entreprise. La Palestine jouissait alors d'une tranquillité matérielle dont, contre l'attente générale, pendant le reste de la crise, elle ne sortit pas un seul jour. Seulement, le pacha de la ville sainte (1), refusant aux étrangers l'autorisation de prendre des escortes arabes, et ne leur offrant en échange que la protection fort équivoque de ses Bachi-Bozouk, rendait à peu près impossibles les excursions tant soit peu éloignées des murs de la place. « Ce qui, » écrit madame Harvey, « nous frappa le plus à la première vue, fut la petitesse de cette enceinte et l'animation extraordinaire qui règne à l'entour. » En effet, Jérusalem est, depuis vingt ans, devenue, de la part de toutes les communions chrétiennes qui se partagent l'Europe et l'Amérique, l'objet, non-seulement d'une attention affectueuse, mais d'une compétition passionnée : chacune y bâtit à l'aise des sanctuaires, des hôpitaux et des écoles ; l'affluence des pèlerins, et les capitaux étrangers qui s'y répandent créent une sorte de pros-

(1) El-Kods, « la Sainte : » cette épithète a complétement remplacé, dans l'usage des Arabes, les noms anciens de la capitale de Judah.

périté artificielle à la ville si longtemps désolée, et en font un centre de vie bruyante au milieu des solitudes mélancoliques qui l'assiégent. Il y a quelque chose de bizarre, et même, à notre sens, de pénible dans cette association d'idées : « l'hôtel Rosenthal, sur la colline de Sion. » Cette prosaïque substitution du *Comfort* moderne au caravansérail arabe et au *Stabulum* romain domine à peu près toute la ville ; le toit ruiné de la basilique du Saint-Sépulcre est presque sous ses fenêtres. Depuis longtemps, les fonds nécessaires pour réparer les ravages du dernier incendie sont préparés ; mais chacune des communions qui se disputent l'usage de ce vénérable monument s'oppose avec autant de succès que de ténacité à ce qu'aucune de ses rivales puisse mettre la main à l'œuvre.

La *Claymore* remit en mer le 19 juin, et ce ne fut pas sans courir quelques dangers sur cette rade perfide que l'équipage du yacht prit congé de Jaffa. Deux jours après on passait en vue des maisons à demi ruinées et des fortifications soigneusement réparées d'Acre. L'importance de cette place, comme clef de tout le littoral de Syrie, n'a été mise en lumière que lorsque le principal effort de la troisième croisade fut dirigé contre ses remparts ; Salah-ed-Dîn, qui les défendait, en avait reconnu l'importance ; celle-ci n'a fait que grandir à mesure que s'éclipsaient dans une ruine finale Tyr et Césarée, Antioche et tant d'autres places dont la possession précaire avait coûté à l'Europe occidentale des torrents

de sang. Le 23 juin, les côtes de Chypre furent en vue; les hautes montagnes de l'intérieur offrent un aspect imposant; les plaines à leurs pieds étaient tristes et comme calcinées par le soleil... « Baffa présente un contraste mélancolique avec les souvenirs recents de l'antique Paphos, dont elle occupe le site; les ruines qui jonchent le rivage appartiennent à des édifices tout modernes; des haies de nopals poudreux et des plantations de tabac à perte de vue remplacent les bois de myrthes et les champs de rosiers qui entouraient le sanctuaire d'Aphrodite. » La fête du Ramazan commençait quand nos navigateurs abordèrent à Rhodes, et l'introduction dans cette île des prétendues réformes ordonnées par le divan y causait un mécontentement violent, la population musulmane ne trouvant là, comme ailleurs, dans ces innovations destinées à satisfaire l'opinion publique des contrées étrangères, rien autre chose que la suppression des libertés locales et l'accroissement des impôts destinés à se perdre dans le gouffre du trésor de Stamboul. Les grands ouvrages de fortification érigés par les chevaliers de Saint-Jean ont survécu à la ruine si déplorable de la Basilique et de l'*Hospital*. La contrée qui entoure la vieille cité est, dit madame Harvey, la plus délicieuse de l'Orient; les maisonnettes blanches des paysans se cachent littéralement entre des rideaux de fleurs et des forêts d'arbres à fruits. Quel contraste avec Santorin, celle des Cyclades que la *Claymore* visita la première après avoir dit adieu aux rivages de

l'Asie! Et cependant, l'*île brûlée* (Thèra), cette mère féconde de Cyrène, et l'un des postes principaux dans l'archipel de la race entreprenante des Doriens, avait porté le nom de *Kallistè* (belle par excellence) lorsqu'elle était aux mains industrieuses des Minyens, avant l'éruption des feux volcaniques qui lui ont donné sa forme et sa physionomie actuelles. Madame Harvey dessine et décrit ses falaises escarpées aux teintes sombres et variées, ses coulées de lave et son bassin tranquille où des filets d'eau thermales filtrent goutte à goutte dans le gravier. Les cimes neigeuses de l'Ida crétois saluèrent bientôt nos voyageurs ; ils essuyèrent, au cap Malée, un de ces ouragans subitement déchaînés qui associaient, dans l'imagination des Grecs, les parages voisins du Ténare avec les régions funestes d'Adès; après avoir eu, pendant tout un jour, en vue le Taygète aux cinq cimes (Penté Dactylon) et la sauvage Laconie, ils saluèrent, autour de Navarin, la plage riante de Messénie, « où les montagnes perdant leur rudesse, descendent vers la plage en molles ondulations qui enferment des vallées pastorales, tandis que de loin en loin quelque tour ruinée, sur le sommet d'une colline boisée, rappelle les exploits de la chevalerie latine et la domination des Agas. »

L'escadre britannique, commandée par l'amiral Martin, était au mouillage de Zante, dans l'attente des événements qui pourraient éclater en Syrie. A la place de la « nemorosa Zakynthos, » qui s'élevait comme une corbeille de verdure du sein de la mer

Ionienne, les navigateurs, abordant à la «Fior di Levante, » n'y trouvent depuis longtemps qu'un vignoble qui occupe tout le sol, épargnant à peine une étroite ceinture de jardins autour de la ville, dont l'architecture vénitienne est du plus grand effet. Le 17 juillet, la première nouvelle du massacre de Damas parvint à Zante. M. Harvey se chargea d'en avertir l'amiral, qui croisait en cet instant entre Paxos et Corfou; la *Claymore* remit la dépêche fatale au *Marlborough*, sur lequel flottait le pavillon amiral; sur-le-champ, les bâtiments se couvrirent de voiles, et avant que nos voyageurs eussent pu échanger quelques paroles avec leurs amis à bord, l'escadre voguait toute entière vers la nouvelle scène d'action qui s'ouvrait pour elle aux confins de l'Asie et de l'Afrique. Le yacht, laissé seul dans ce canal naguère animé par tant d'orgueilleux navires, se dirigea vers la patrie d'Ulysse, et bientôt jeta l'ancre, par dix brasses, dans le port intérieur, au fond d'une baie qui s'ouvre elle-même dans un petit golfe : c'est le *Rheitron* de l'antiquité, reposant dans un calme parfait sous la colline escarpée de Nériton, et cachant sous le sable de ses bords les vestiges de la légendaire Alalkomène. Le Résident anglais fit à ses compatriotes les honneurs de l'héritage de Laërte. On trouva deux *ponies*, qui n'étaient pas, on doit l'avouer, « *in character* » dans cette île :

Non est aptus equis Ithacæ locus utpotè nullis
Porrectus spatiis, nec multæ prodigus herbæ.

Montés sur ces « dons des Atrides, » nos voyageurs atteignirent le sommet du coteau, où quelques assises cyclopéennes, seul reste de l'antique acropole, portent, comme de juste, le nom de Château d'Ulysse. « La vue dont on jouit de ce poste aérien sur les profondes indentations de la baie, les coteaux rapides plantés d'oliviers, l'étroit canal de Céphalonie, et les sauvages grandeurs de la « Montagne Noire » (Aînos Oros) qui domine cette grande île, est une des plus splendides de toute la Grèce. »

Santa Maura fut visitée le lendemain. « C'est la plus sauvage » (après Cérigo, toutefois), mais nullement la moins attrayante des îles Ioniennes. Les lagunes d'Amaxichi (l'ancienne Leukas) « sont le trait caractéristique de cette petite ville, et une faible image de celle de la reine de l'Adriatique; le beau monde de Santa Maura les traverse chaque soir dans des canots en miniature. » L'ascension au promontoire de Sapho ne tenta point nos voyageurs dont une journée brûlante avait épuisé les forces. Saluant de loin la plage désolée de Parga, « *infames scopulos acroceraunia*, » et les châteaux de Corfou sur leur menaçante falaise, « *aereas Phæacum abscondens arces*, » la *Claymore* reconnut l'imposant massif du Monténégro, et pénétra dans le plus intérieur des lacs marins qui forment le magnifique port de Cattaro. C'est là que, dix jours auparavant, Daniel Niégosch, chef de cette peuplade dont la liberté demi-sauvage illustre et défend ce canton de montagnes, obscur dans l'antiquité, insignifiant même

dans le moyen âge, avait été poignardé par un caloyer dont la famille avait une dette de sang à exiger du prince. Raguse et l'admirable havre de Gravosa retinrent nos voyageurs pendant quelques jours ; pour la culture intellectuelle, cette ville bilingue (l'italien et le serbe y sont parlés avec la même perfection) a mérité le titre de Florence de l'Adriatique ; quelques-uns de ses édifices n'ont rien à redouter de la comparaison avec Bologne ou même Venise ; « le vieux palais ducal, avec ses colonnes lourdes aux chapiteaux ciselés en groupes de figures bizarres(1), sa cour étroite mais décorée richement, et son air d'antiquité religieusemant respecté, est un véritable bijou. » Spalato ne plut guère moins aux navigateurs de la *Claymore* ; entée pour ainsi dire sur un temple romain de Jupiter, la cathédrale renferme de précieux vestiges de la splendeur artistique de Salone, le lion ailé en garde encore l'entrée, monument d'un passé qu'on croyait naguère évanoui sans retour, mais auquel la renaissance polique de l'Italie rend des perspectives qui ne sont peut-être pas entièrement des songes. Les Esclavons de cette côte frappèrent nos voyageurs par la beauté du sang, la vivacité des allures et l'air de fierté vigoureuse répandu sur leurs traits. Après avoir essuyé un violent orage dans la baie de Quarnero, dont le nom de mauvais augure (2) est justifié par

(1) Comme ceux que, pour le palais ducal de Venise, sculpta l'habile et malheureux Filippo Calendario, enveloppé dans la conspiration et la ruine du doge Marin Falier.

(2) « Le Charnier. »

de fréquents naufrages, la *Claymore* fut jetée dans le port de Pola, autour duquel régnait une activité extraordinaire, l'amirauté autrichienne songeant enfin à tirer parti de cette possession magnifique, négligée si longtemps par ses maîtres. Enfin, le 9 septembre, la croisière de la *Claymore*, pour la campagne de 1860, s'acheva sous l'ombre vénérable du campanile de Saint Marc.

Adolphe de Circourt.

MOEURS DES TRIBUS SAUVAGES DE L'UCAYALI.

EXTRAIT DU VOYAGE DANS L'AMÉRIQUE DU SUD

PAR M. ERNEST GRANDIDIER,
Auditeur au conseil d'État

Parmi les tribus sauvages qui vivent sur les bords du rio Ucayali ou de ses affluents, on distingue les Campas ou Antis, les Chuntaquiros ou Piros, les Mascos, les Amoacas, les Conivos, les Sepivos ou Chipivos, les Setivos, les Remos, les Cacivos, les Sensis et les Mayorounas. Tous ces Indiens sont désignés au Pérou sous le nom de *Chunchos* ou de *Gentiles*. Il est difficile de ne pas faire de confusion quand on parle des sauvages de l'Ucayali, à cause des dénominations très-variées qui s'appliquent à chaque tribu ; j'ai fait tous mes efforts pour éviter cet écueil.

Les Remos habitent les rives du rio Abuhau, les

Cacivos celles du rio Apachitea et les Mayorounas celles du rio Tapichi.

Les Chuntaquiros se font remarquer par leur activité et leur courage; les Conivos, par leur industrie; les Campas, par leur mollesse et leur nonchalance.

Les Cacivos sont, dit-on, anthropophages; ils font la guerre à leurs voisins et se nourrissent de la chair de leurs prisonniers; quand la pluie les a empêchés de sortir pendant quelques jours, ils se mangent entre eux. Cette assertion du Père Plaza, religieux de Sarayacu, bien que confirmée par les Chuntaquiros, me paraît un fait douteux. On raconte que les Cacivos se réunissent une fois l'an pour élire celui d'entre eux qui aura le bonheur d'être mangé par sa tribu : des candidats se présentent, et ils se disputent la gloire d'être choisis pour ce sacrifice inhumain. Le sauvage désigné pour mourir quitte la vie avec joie et d'un air de triomphe. Le cadavre est partagé en morceaux et mangé rôti par les Cacivos de la tribu ; de grandes fêtes sont célébrées à cette occasion ; les parents de la victime sont comblés d'honneur, et ils manifestent leur satisfaction par mille cris joyeux.

Les Chipivos, outre l'arc et la massue, se servent aussi de longues sarbacanes et de flèches empoisonnées.

Les Conivos compriment le crâne de leurs enfants entre deux planchettes pour lui donner une forme plate et allongée ; ils placent, à cet effet, une petite

planche entourée de coton sur le front et une autre sur l'occiput et attachent avec des cordons cet appareil, qu'ils n'enlèvent que quand l'enfant a six mois. Il en résulte une altération des facultés mentales: aussi ces Indiens sont-ils regardés comme la nation la moins bien douée sous le rapport de la mémoire.

Ils ont coutume de circoncire leurs filles à l'âge de dix ans Dans ce but, ils rassemblent leurs voisins qui arrivent parés de leurs plus beaux ornements; pendant sept jours on se prépare à cet acte solennel par des chants et des danses, et ces réunions sont célébrées par de nombreuses libations de chicha de manioc. Le huitième jour, la jeune fille, privée de tout sentiment par un usage immodéré de cette boisson de manioc fermenté, est remise aux mains des vieilles femmes qui exécute l'opération ; une infusion de simples sert à arrêter l'hémorrhagie. Les chants et les danses recommencent aussitôt; on place la victime sur un hamac et on la promène de maison en maison. La jeune fille circoncise est admise parmi les femmes.

Les Mayorounas ont la barbe aussi épaisse que les Espagnols. On croit qu'ils descendent de ces soldats qui, en 1560, se répandirent dans les forêts après l'attentat commis par D. Lope Aguirre sur la personne de son compagnon Pedro de Orsua.

Je vais entrer maintenant dans quelques détails généraux sur les mœurs de ces Indiens, me réservant de parler des Campas en particulier après avoir résumé le résultat de mes recherches et de mes do-

cuments personnels sur la vie des sauvages de l'Ucayali, qui diffère peu de tribu à tribu.

Les Indiens qui habitent les bords de l'Ucayali ou de ses affluents sont grands, robustes et bien faits; les enfants difformes ou faibles de constitution sont mis à mort. La blancheur de leur peau est un peu inférieure à la nôtre.

Les uns sont à demi nus, les autres portent le sac, vêtement dont je donnerai la description en parlant des Campas. Ils se barbouillent le visage en rouge et le corps en noir; ils se peignent également en noir les lèvres et les dents.

Ils croient à un seul Dieu créateur de l'univers, et néanmoins ils ne lui élèvent ni temple ni autel et ne lui rendent aucun culte. Ils croient en outre à l'existence d'un être malfaisant qui réside au centre de la terre et cause tous leurs maux; son nom seul les frappe de terreur. Les plus avisés en profitent pour inspirer la crainte et se font passer pour ses délégués; aussi vient-on les consulter même pour les entreprises les plus frivoles. Ces devins jouissent d'une grande autorité et doivent ce pouvoir à l'emploi du *piripiri*, composé de divers végétaux. Ils mâchent le piripiri et puis le lancent en l'air en prononçant des formules et des paroles sacramentelles dans le but de faire du mal à celui-ci et du bien à celui-là, demandant de la pluie et des inondations, ou du beau temps et d'abondantes récoltes; le hasard permet-il que leurs prédictions s'accomplissent: leur autorité s'en accroît.

L'exercice de la médecine est entre les mains des devins ; on ne peut nier qu'ils n'aient acquis par la pratique une certaine connaissance des plantes. Le malade grièvement atteint guérit rarement, et encore, dans ces cas exceptionnels, doit-il le recouvrement de sa santé à la force de sa constitution ; mais ces devins opèrent parfois des cures merveilleuses : comme le surnaturel préside à toutes leurs actions, ils se servent d'enchantements et de charmes. Le mode de guérison le plus usité consiste à placer deux hamacs l'un près de l'autre, soit dans l'habitation, soit en plein air ; l'un des hamacs reçoit le malade et l'autre est occupé par le devin. Ce dernier commence à se balancer, appelant par des chants aigus les oiseaux, les quadrupèdes et les plantes pour guérir le patient ; de temps à autre il s'assied, décrit sur le visage du malade mille signes cabalistiques, lui administre ses poudres, lui applique ses simples, ou bien suce ses plaies. La souffrance augmente-t-elle ; le devin rassemble tous les voisins et entonne une chanson adressée à l'âme du patient avec ce refrain : « Ne t'en va pas, ne t'en va pas. » L'assemblée répète en chœur les paroles du devin, et leurs cris redoublent à mesure que le malade décline, afin qu'il puisse les entendre. Lorsque tous les charmes sont impuissants et que la mort approche, le devin saute à bas du hamac et cherche, par une fuite précipitée, à se soustraire aux projectiles que lui lance la foule. Alors toute la tribu se réunit et se partage par groupes ; puis, si le moribond est

un guerrier, chacun s'approche de lui et lui demande: « Où vas-tu? pourquoi nous abandonner ainsi? Comment marcherons-nous sans toi à la rencontre de l'ennemi ? » Et on lui rappelle ses exploits, sa valeur et les plaisirs qu'il est sur le point de quitter. Les uns élèvent la voix, d'autres parlent bas, et le pauvre agonisant doit supporter, sans se plaindre, de semblables importunités jusqu'à ce que, aux premiers symptômes de sa fin prochaine, les femmes l'entourent, lui ferment de force la bouche et les yeux, l'enveloppent dans ses vêtements, jettent sur lui tout ce qui leur tombe sous la main et hâtent ainsi ses derniers moments.

Les opinions sont partagées sur la question de savoir quel est le sort des âmes au delà du tombeau. Les uns se font une idée de la vie qui les attend dans l'autre monde d'après la vie qu'ils mènent ici-bas : ils se croient destinés à une existence pleine de jouissances matérielles, leur esprit borné ne conçoit pas de bonheur plus pur. Les autres admettent la métempsycose. Les âmes des guerriers, des caciques et des épouses fidèles passent dans le corps des animaux les plus estimés, tels que le tigre ou le singe; aussi, persuadés que l'âme de leur père ou de leur chef habite le corps de tel ou tel singe, ils s'inclinent respectueusement devant lui et le vénèrent comme un patriarche.

Pour eux, il n'y a ni péché ni enfer.

Après la mort d'un Indien, un des membres de sa famille enveloppe le défunt dans ses vêtements, et

l'enlève dans ses bras en poussant un cri qui est accompagné des sanglots de ses parents et des lamentations des vieilles femmes réunies pour la cérémonie funèbre. Leurs larmes coulent en abondance; et, pour les sécher, les assistants frottent contre le sol leurs mains humectées de pleurs et les reportent aussitôt aux yeux qui conservent des traces de terre pendant la durée du deuil. Ces premières clameurs se terminent par mille libations et par la rupture de tout le mobilier du mort. Le décédé est-il un cacique ou un vaillant guerrier : ses funérailles se font avec plus de pompe et durent plusieurs jours; la peuplade entière célèbre ses hauts faits au son des instruments et fait retentir l'air de ses gémissements le matin, à midi, le soir et à minuit. Ceux de la tribu imitent en outre les cris des divers animaux, noient leur chagrin dans la chicha et finissent souvent par incendier la demeure du trépassé avec tout ce qu'il possédait. Les plus proches parents se rasent la tête en signe de deuil.

Le jour même du trépas, on place le cadavre dans un grand vase qu'on enterre dans un coin de l'habitation, et la cérémonie achevée, on ne songe plus au mort.

Les Indiens s'occupent peu d'agriculture : la chasse, la pêche et la guerre sont leurs exercices favoris. Ils sont très-habiles à lancer la flèche, à manier la rame et à conduire une pirogue, mais la guerre est leur passion dominante.

Avant d'entreprendre une expédition armée, toute

la nation est convoquée à un congrès général présidé par le cacique ou par le chef désigné de l'expédition. Les pipes s'allument, et des calebasses remplies de chicha circulent à la ronde dans l'assemblée; dès qu'on commence à ressentir l'influence de l'ivresse, on délibère sur l'entreprise prochaine et sur la nation que l'on va attaquer : on déclare la guerre soit dans le but de piller, soit pour venger un affront. L'expédition une fois résolue, le devin doit s'astreindre à un jeûne rigoureux ; il rompt tout commerce avec les hommes et se retire dans une cabane solitaire, d'où il ne sort qu'à moitié mort. Il est responsable de l'issue de la campagne ; en cas de succès, il reçoit mille éloges et la meilleure part du butin ; mais si l'expédition échoue, on l'accable de malédictions et de mauvais traitements. Les Indiens marchent au combat couverts de leurs plus riches parures et se frottent préalablement les yeux avec du piment, afin de rendre leur vue plus perçante. Le général adresse une harangue aux guerriers pour les exhorter à la valeur et leur recommander la force d'âme, et il les conduit ensuite à l'ennemi. Quand les assaillants pensent être peu éloignés des villages qu'ils viennent attaquer, ils s'arrêtent et se forment en colonne. Le général leur adresse une seconde allocution pour enflammer leur courage : ils se préparent aussitôt à combattre et envoient des éclaireurs étudier le terrain et reconnaître le sentier qu'il faut suivre. Au retour des éclaireurs, ils s'avancent dans un profond silence et s'élancent sur les habitations de l'ennemi

en poussant des cris étourdissants ; ils mettent le feu aux maisons et égorgent tous ceux qu'ils rencontrent, ils n'épargnent que les enfants qui sont emmenés en captivité. Rassasiés de sang et chargés de dépouilles, ils regagnent leurs pueblos, emportant les têtes des ennemis qui ont succombé sous leurs coups.

Les assaillants ont presque toujours l'avantage ; mais quelquefois la peuplade attaquée court se réfugier dans les bois, les guerriers se rassemblent, marchent contre les agresseurs et les repoussent. Lors même qu'ils restent maîtres du champ de bataille, ils détruisent leurs demeures et vont fonder plus loin un nouvel établissement.

Le vainqueur envoie un messager annoncer son triomphe à sa nation. Les guerriers, à leur retour, sont comblés de louanges en raison du nombre de têtes qu'ils rapportent : ils arrachent les dents pour leurs colliers et suspendent les crânes dans leurs maisons en signe de trophée. Ils se réunissent chez le cacique pour célébrer leur victoire par des chants, des danses et des libations répétées. Au jour fixé, les guerriers se rendent en armes à la porte de leur chef, tenant par la chevelure les têtes desséchées de leurs ennemis ; ils feignent de vouloir prendre d'assaut la demeure du cacique, reculent comme s'ils avaient été repoussés, et, à la troisième tentative, ils entrent tous et se rangent en cercle ; les danses commencent aussitôt, ainsi que les chants qui vantent la bravoure du vainqueur et reprochent aux

vaincus leur lâcheté et leur incurie. Ces fêtes ne cessent qu'avec l'entier épuisement des boissons fermentées.

Les Campas-Antis habitent les bords de l'Urubamba depuis l'hacienda d'Hillapani jusqu'au confluent de l'Apurimac, et principalement les étroites vallées qui y aboutissent, quand elles sont arrosées par un cours d'eau.

Ils sont robustes et bien faits, doux et hospitaliers, très-enclins à l'inconstance et à la paresse : étant très-nonchalants, ils sont sédentaires. Comme tous les sauvages, ils sont naturellement voleurs : laissez de petits objets à leur vue, ils auront bientôt disparu. Peu d'Européens ont visité leurs solitudes; aussi l'arrivée d'un étranger est-elle pour eux un événement inouï et excite-t-elle au plus haut degré leur curiosité ; la grande nouvelle se répand avec la rapidité de l'éclair, et vous avez à peine touché le rivage que vous êtes entouré de toute la tribu. Votre personne, vos vêtements, votre pirogue et ce qu'elle contient, tout les frappe d'étonnement, les comble de surprise : semblables à ces enfants nouvellement en possession d'un jouet jusqu'alors inconnu, ils témoignent leur joie par des rires bruyants et par de naïves exclamations. Ils vous invitent ensuite à venir prendre place à leur foyer et vous présentent des calebasses pleines de chicha de manioc. Avant de vous rembarquer, donnez-leur quelques aiguilles, des miroirs ou des perles, et leur bonheur n'aura plus de bornes.

Ils ne connaissent point la valeur de l'argent ; quand on traite avec eux, c'est au moyen de haches, sabres, grelots, chapelets et autres objets semblables.

Ils comptent les mois par lunes et les saisons par la fleur des arbres. Au delà du nombre trois, ils calculent par comparaisons : ont-ils reçu plus d'objets que le nombre de doigts des mains et des pieds, ils ne peuvent plus compter, et ils sont satisfaits.

Ils croient au diable, mais ils paraissent ne pas avoir d'autre religion, ou plutôt leurs idées religieuses sont très-confuses. Ils n'ont ni prêtres, ni cérémonies du culte.

Ils vivent par familles ; chaque famille obéit à un chef. Ils habitent à une certaine distance les uns des autres pour faciliter leurs moyens de s'approvisionner de chasse et de pêche.

Leurs maisons sont généralement au centre de leur champ ; elles sont construites en roseaux juxtaposés et affectent la forme ovale ; le toit est de paille ; l'entrée en est basse, et on n'y pénètre qu'en se courbant. La chaleur qui règne dans les tropiques ne nécessite pas un abri clos plus hermétiquement. Ils changent souvent de demeure : en voyage, ils couchent sous un carbet, toit improvisé à la hâte avec des pieux et quelques feuilles de palmier.

Ils dorment autour du feu sur des tapis de roseaux.

Leurs vêtements se composent d'une large chemise ou tunique, appelée sac, faite de deux pièces de tissu

de coton, carré long, cousues ensemble de manière à ne laisser qu'une fente en haut pour la tête et une ouverture latérale de chaque côté pour les bras. Ce sac est teint en rouge avec le roucou : ils pensent que cette teinture rend leurs vêtements plus imperméables à la fraîcheur de l'air extérieur.

Ils se peignent tout le corps en noir avec le *huitocc*, en ayant soin de donner à leurs pieds et à leurs mains une teinte plus foncée. Ils se barbouillent la figure de larges raies rouges et se colorient également le nez sur toute sa surface avec le roucou : ils croient se garantir ainsi, en partie du moins, des piqûres des moustiques si abondants dans leurs parages.

Pour préparer leur teinture de roucou (*achote*), ils cueillent des graines de cet arbre, les lavent et en expriment le jus dans l'eau, filtrent ce liquide et puis le font bouillir; il reste après l'évaporation un dépôt compacte de teinture de roucou qui est placé dans un tube de bambou.

Leur longue chevelure flotte sur leurs épaules ; malgré l'emploi fréquent d'un peigne fabriqué par eux, leurs cheveux se dérangent sans cesse et volent au gré du vent, n'étant retenus par aucun lien. La plupart d'entre eux, hommes et femmes, se suspendent au cartilage du nez une pièce d'argent arrondie et convexe. Leur cou est orné de colliers de perles, de becs de toucans, de dents et d'ongles d'animaux ; les femmes portent, en outre, des bracelets et des ornements de graines. Ils ont des couronnes de plumes

pour leur tête et des parures en queues de toucans pour se mettre autour du corps ; des dépouilles d'oiseaux disséqués se balancent sur leurs épaules. Ils placent sur leur dos un petit sac contenant leur pipe, leur peigne, et autres objets à leur usage.

Il est assez difficile de distinguer un homme d'une femme, parce que les deux sexes ont un vêtement semblable et que les hommes n'ont pas de barbe ; le Campa s'arrache, au moyen de deux coquilles, le peu de poils qui lui poussent sur le corps. Cependant le sac de l'homme a des raies longitudinales, tandis que celui de la femme est rayé transversalement.

Ils ont plusieurs femmes ; ils ne préludent à leur mariage par aucune cérémonie. Quand un Campa demande une jeune fille pour épouse, le père lui livre sa future à l'âge qu'elle a lors de la demande, qui a lieu le plus souvent entre deux coupes de chicha.

Les femmes d'un même époux s'aiment entre elles : elles pleurent en voyant l'une d'elles délaissée.

Les Antis font un fréquent usage du bain qui semble pour eux de première nécessité ; en sortant de l'eau, ils vont se sécher près du feu, car le rhume est une maladie mortelle pour eux.

Ils fument et prisent du tabac ; leurs pipes sont grossièrement travaillées. Ils réduisent en poudre le tabac vert, et, en remplissant un tube recourbé formé de deux os de singe, ils se font souffler ce tabac dans le nez ; il pénètre ainsi jusque dans le cerveau. C'est

une expérience que je recommande aux amateurs, mais qui est dangereuse pour celui qui n'y est pas habitué : un Européen qui l'a tentée est resté évanoui plusieurs heures consécutives. Ils calment leurs douleurs d'estomac en suçant du tabac bouilli avec du coton; au moyen d'un petit bâton ils prennent un peu de ce remède, qu'ils conservent dans un tube de roseau. Ils mettent aussi de ce coton dans les cavités de leurs dents malades.

Ils se nourrissent de perroquets, de poisson, de maïs, d'escargots et de riz ; le singe et la *yucca* ou racine de manioc sont les deux mets qu'ils préfèrent. Ils boivent de la chicha de manioc dont ils sont très-avides. Ils ne mangent pas certaines espèce de gibier, par suite de leur croyance à la métempsycose; le tigre est un gibier pour eux, et ils ne considèrent pas comme tels le singe et le perroquet.

Ils élèvent aussi quelques poules, mais ce volatile est un objet de luxe chez le sauvage qui ne s'en sert pas pour sa nourriture, le regardant comme un animal immonde.

Ils mangent et boivent dans des calebasses, et fabriquent des cuillers avec des crânes de singe. Leurs ustensiles de cuisine sont des poteries ornées de dessins, peintes avec le huitocc ou le roucou ; ces vases sont vernissés avec le copal.

Ils ont leurs plantations de bananiers, de papayers, de tabac, et cultivent le maïs, le manioc, le *camote* (pomme de terre douce) et la canne à sucre. La terre du champ est préparée par la femme, le mari se

contente de planter; il emmène au champ la préférée, laissant les autres femmes au logis, quand le champ n'est pas contigu à l'habitation.

La tâche des femmes consiste à tisser les sacs, à faire la chicha et la cuisine. Elles cuisinent toutes, et chacune apporte un plat à son époux. Le soir, elles travaillent à la clarté d'un petit feu.

Les Campas ont une véritable passion pour la chasse et pour la pêche; ils se servent de flèches et de filets et atteignent leur proie avec une habileté incroyable. Ils se fournissent aussi de poissons en empoisonnant de petits cours d'eau avec le barbasco; cette racine vénéneuse engourdit le poisson qui vient surnager à la surface de l'eau; montés dans leurs pirogues, les Indiens les prennent facilement à la main par milliers.

Au retour de la chasse, le mari en livre le produit à la préférée qui partage avec les autres femmes.

Les chiens des Antis ont les oreilles droites; c'est une race particulière. Pour les dresser, ils mélangent du piment et de la boue avec une certaine herbe, et au moyen d'un os de singe ils introduisent ce mélange dans le nez des chiens; cette opération a pour résultat de les empêcher d'aboyer. Cette boue doit être récoltée sur le tronc des arbres, où elle a été déposée par les sangliers qui sont venus s'y frotter après s'être vautrés dans la fange. Ce mode d'éducation singulier est ici consigné avec soin pour ceux qui voudraient l'expérimenter.

Les détails concernant l'accouchement des femmes

sont assez extraordinaires : quand l'Indienne est sur le point de mettre au monde un enfant, elle quitte le domicile conjugal et se retire à une petite distance de l'habitation. Pendant le temps des couches, le mari reste étendu sur son lit de roseaux, ne s'occupant nullement de son épouse qui est soignée par les autres femmes. Celles-ci lui portent la nourriture et de l'eau chaude ; elle se lave avec cette eau pour faciliter l'enfantement. Débarassée de son fardeau, la nouvelle accouchée fait une ablution avec le huitocc, fruit sauvage fort astringent. Elle rentre ensuite à la maison, change de vêtement et s'accroupit près du feu ; jusqu'à son entier rétablissement, personne ne se meut dans la demeure afin de ne pas irriter son nombril. Lorsqu'elle met au jour deux jumeaux, celui qui naît le second est enterré vif comme étant le fils du diable ; le premier-né seul est fils de l'homme.

La mère élève elle-même sa progéniture; à l'âge de cinq ans, on enseigne aux enfants mâles à nager et à tirer de l'arc ; ces leçons commencent à la nouvelle Lune; on choisit pour but un tronc de bananier, et quand la flèche atteint l'arbre désigné, on l'y laisse jusqu'au lendemain. L'éducation des filles comprend le tissage et la cuisine.

Chez les Campas, les médecins sont des charlatans qui spéculent sur la crédulité publique : ceux qui emploient le *camalampi* pour soigner leurs malades sont surtout respectés. Le camalampi est une plante grimpante ; on la coupe en morceaux, on la fait

bouillir et on obtient une purgation très-énergique. Quand un malade a pris cette boisson, il est ivre, la tête lui tourne, il croit traverser l'air en volant, il est en proie à d'étranges visions, il s'imagine voir un *marinanqui*, homme barbu, objet du culte de sa nation; pendant la durée de cette hallucination, tout ce qu'il se figure entendre de la bouche de cet homme est pour lui un article de foi. Ces médecins exercent leur art en chantant; ils boivent le camalampi avec celui qu'ils soignent, et, après avoir approché la bouche de la partie malade, ils rendent un os ou un morceau de bois de fer (*chonta*) et persuadent à l'Indien que sa souffrance n'avait pas d'autre cause; celui-ci se laisse persuader et guérit. Le prix de la guérison est une hache, des verroteries ou des couteaux : tout ce que le médecin réclame, il l'obtient, les sauvages croyant que ce dernier a la puissance de leur donner les maladies qu'il guérit. La cure se fait de nuit et dans l'obscurité, sans que personne soit admis à y assister; si la demeure du malade n'est pas isolée, le médecin ordonne d'éteindre les feux dans les maisons voisines. Le mystère dont ces charlatans environnent l'exercice de leur art réagit sur l'esprit faible et ignorant de l'Indien, dont l'aveugle confiance est le meilleur remède à ses maux.

Quand une personne meurt de maladie, on brûle le cadavre; sinon, on le jette dans la rivière. Après la perte d'un parent, le Campa se rase la tête en signe de deuil. La maison du défunt est abandon-

née, mais on conserve ses armes et ses ustensiles de cuisine. Un tigre vient-il rôder autour d'une cabane délaissée par suite de décès : ces sauvages s'imaginent que c'est le défunt qui rôde autour de son ancienne demeure.

Lorsque deux campas en viennent aux mains, personne ne se mêle du combat, et les femmes pleurent. Ils ne connaissent pas le coup de poing, ils se saisissent par les cheveux ou par les bras et se frappent contre terre.

Entre eux tout est commun ; celui qui reçoit l'hospitalité prend chez son hôte tout ce dont il a besoin, à charge de réciprocité dans l'occasion. Quand, en voyage, ils arrivent à la demeure d'un autre Indien, le plus âgé de la troupe, ses flèches et son arc à la main, se place en silence à la porte, ayant ses compagnons derrière lui ; aussitôt le maître de la maison s'avance vers le chef et lui adresse la parole. puis il parle à chacun de ses compagnons. Les autres personnes de la famille viennent ensuite causer avec chacun des nouveaux arrivés, en ayant soin de s'adresser d'abord au plus âgé. Le maître de la maison invite alors les voyageurs à entrer, on leur passe à la ronde de la chicha et on leur donne à manger, en servant le chef toujours le premier. Quand dans la troupe il y a des femmes, ce sont elles qui font la cuisine ; à cet effet, elles prennent tout ce qui leur est nécessaire pour préparer le repas.

Les Campas se voient beaucoup, et ils restent en

visite tant que la chicha n'est pas épuisée. Entre voisins ils s'invitent souvent, quand ils ont une provision de chicha Ils n'ont pas de fêtes, ils n'aiment pas la danse ; leurs chants sont lugubres et monotones; le tambour et la flûte sont leurs seuls instruments de musique.

Telles sont les mœurs de ces sauvages, mœurs étranges sans doute, surtout pour celui qui ne comprend pas d'autre existence que celle qu'il mène, qui ne connaît pas d'autre horizon que celui de sa ville natale; mais l'esprit sérieux recherche les causes et approfondit les matières soumises à son examen; il ne néglige ni l'étude ni la réflexion, et il explique la différence des mœurs entre les nations par l'influence des climats et par les besoins qu'ils font naître.

L'Européen, chez lui, raille sans mesure quiconque n'imite pas son genre de vie; mais, sous d'autres latitudes, il prête à rire à son tour, s'il conserve les allures et les mœurs de sa patrie.

Dans le tableau que j'ai présenté des mœurs des tribus sauvages de l'Ucayali, j'ai cherché la vérité avec soin, je n'ai fait que retracer fidèlement ici ce que j'ai vu et ce qu'on m'a raconté de ces nations. Quant à la destinée future de ces races indiennes, il serait téméraire de vouloir l'indiquer, doivent-elles disparaître devant la civilisation ou participer à ses bienfaits? La Providence prononcera.

MÉLANGES

ET NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES.

ÉPIGRAPHIE AFRICAINE.

Inscriptions découvertes à G'dâmès et en Algérie interprétées par M.* A. Cherbonneau *de Constantine.

Nous recevons de M. Aug. Cherbonneau, notre érudit correspondant de Constantine, communication de trois inscriptions récemment découvertes en Afrique et par lui interprétées. Nous nous empressons de les mettre sous les yeux de nos lecteurs.

1° ***Inscription romaine, trouvée à G'dâmès*** (***Cydamus***).

CAESMAVRELI
[illegible] PIOFEL
AE[illegible]AVG
CASTRORVM. SVB'
EG'AVG. PR. PR. CV. VEX
PV. SEVERIANAE[illegible]
VM>LEG EIVSDEM
R. FECIT

Le nom de l'ancienne *Cydamus*, la G'dâmès moderne, se prononce en arabe *R'dâmès*, à cause du

grasseyement qu'affecte le *raïn* dans le dialecte algérien; mais l'étymologie reparaît dans le langage des habitants du désert, qui donnent à cette lettre le son de notre *g* ou de la syllabe *gue.* Il y a donc deux manières de désigner cette ville, sur laquelle les récentes explorations de MM. Richardson (1), de Bonnemain (2) et Henri Duveyrier ont appelé l'attention des géographes. On peut dire indifféremment R'dâmès ou Gdâmès.

Il était connu de tout le monde que L. Cornelius Balbus, le conquérant de Cydamus (Gdâmès) et de Garama (Djerma) avait fait son entrée triomphale à Rome, 19 ans avant J.-C.; mais aucun voyageur n'avait encore signalé les traces de l'installation romaine dans la première de ces villes. C'est à M. Henri Duveyrier que revient l'honneur d'avoir confirmé, par ses recherches, un fait dont la mention n'existait que dans l'histoire. Le fragment d'inscription latine qu'il a vu dans les grands restes de constructions connus sous le nom d'*El-Asnam*, ne laisse plus de doute sur l'époque où Cydamus était occupé militairement par les maîtres de l'Afrique septentrionale. Un estampage bien réussi du document en question fut adressé à M. le général Desvaux, qui a bien voulu le communiquer à la Société archéolo-

(1) *Voyage de Richardson à R'dâmès*, 2 vol., chez Benthey, à Londres.

(2) *Relation du voyage de M. de Bonnemain à R'dâmès*, par A. Cherbonneau, 32 pages avec une carte. Voir aux *Annales des Voyages* de juin 1857, page 257.

gique de Constantine. J'ai reproduit en tête de la présente note les lettres qui restent, en ayant soin d'indiquer deux places martelées à dessein. Malgré les mutilations dont la pierre a été l'objet, il est possible de reconnaître qu'elle provient d'une dédicace offerte à l'empereur Caracalla par un vexillaire de la 3e légion Auguste, pieuse, vengeresse, surnommée Sévérienne.

VEX (*illarius legionis Augustae Piae Vindicis* SEVERIANAE...FECIT.

Le martelage, sous lequel a disparu le nom de Géta, second fils de Septime-Sévère et de Julia Domna (mater CASTRORVM) mère des camps, nous autorise à placer ce monument entre les années 211 et 212, époque pendant laquelle les deux frères se partagèrent le trône.

Dans sa plus grande longueur, la pierre mesure 52 centimètres; en largeur, elle n'en a que 26. Les lettres des deux premières lignes dépassent d'un centimètre celles du reste de l'inscription.

2° *Inscription religieuse, trouvée près de Constantine* (*Cirta*).

IERV AVG SAC C IVL
CRESCENS VIS
AB FECIT

Ieru Augusto sacrum Caius Julius Crescens votum libens solvit; aram fecit.

« Caius Julius Crescens a accompli son vœu de bon cœur. Il a élevé cet autel à Ieru Auguste. »

Cette légende votive est gravée assez grossièrement, mais en caractères lisibles sur un rocher isolé, qui domine le plateau de Guechegache, entre El-Massine et Oullaza, à 16 kilomètres de Constantine.

Le rocher a sept mètres de haut et forme une espèce de niche. C'est dans le fond de la concavité que se présente l'inscription, au-dessus d'une figure radiée du Soleil qui n'a pas moins d'un mètre de long.

Bien que ma copie retrace fidèlement les abréviations de la 2ᵉ et de la 3ᵉ ligne, je renonce à lire un I dans la première, la formule ordinaire étant exprimée par les lettres VLS, VSLA. L'I remplace donc ici un L. Je ferai une observation du même genre relativement au B qui suit l'A, au commencement de la dernière ligne; il me semble qu'on doit lire à la place de cette lettre, un R. L'I et le T de *fecit* sont liés.

Au premier aspect, j'avais considéré les lettres VIS comme la fin du mot IVLVIS, altération de IVLIVS, que le lapicide aurait rejetée à la ligne suivante; mais j'ai abandonné cette interprétation pour me conformer au sens le plus probable, celui que j'ai indiqué plus haut.

Le dieu *Ieru*, dont nous n'avons rencontré le nom nulle part, appartient à la mythologie des Maures et des Numides (*Dii Maurici*), qui comprenait une

foule de divinités et de génies topiques, ainsi que l'atteste l'inscription trouvée il y a quelques années à Sétif, et qui occupe dans le *Recueil* de M. Léon Renier, le n° 3302 :

IOVI OPTIMO MAXIMO DIIS DEABVSQUE OMNIBUS PATRIIS ET HOSPITIBUS DIIS MAVRICIS ET GENIO LOCI.

On peut présumer que les Numides, voisins des Carthaginois, adoptèrent en partie la religion des Phéniciens, surtout si l'on admet qu'ils étaient venus eux-mêmes de la Phénicie. Toutefois, Hérodote nous apprend que les peuples de l'Afrique septentrionale célébraient, chaque année, une fête en l'honneur de Minerve, qu'ils regardaient comme la fille de Neptune et du lac Tritonide. Il ajoute qu'ils ne sacrifiaient qu'au soleil et à la lune. Les premiers temps historiques de la Maurétanie ne sont pas moins obscurs que les origines de la Numidie; seulement, dit M. L. Lacroix, il s'y rattache un plus grand nombre de faits; mais tous sont restés fabuleux, car les noms de Neptune, d'Atlas, d'Antée, d'Hercule, sont les premiers qu'on y rencontre. Les critiques modernes ont disserté longuement sur la matière. Ils ont établi que la grande divinité des tribus de la Maurétanie étant la mer, elles rendaient un culte à Neptune et à sa femme Neptys. Ces données, malheureusement, ne jettent qu'une faible clarté sur les découvertes qui ont été faites récemment en Algérie; car nous ne savons comment classer les êtres supérieurs qui étaient

l'objet de l'adoration des Numides et des Maures. Aussi me bornerai-je à en dresser la liste, d'après les documents épigraphiques que j'ai vus moi-même et d'après ceux dont la copie figure dans le Recueil de M. Léon Renier.

1° *Le dieu Aulisva*, à Tlemcen (Pomaria) : DEO INVICTO AVLISVAE.

2° *Le dieu Aulius*, à Aumale (Auzia) : AVLIO DEO.

3° *Le dieu Motmanius*, à Lambèze : MOTMANIO ET MERCVRIO SACRVM.

4° *Le dieu Bacace* dans la grotte du Djebel-Taïa : BACACI AVGVSTO SACRVM.

5° *Le dieu Baldir*, à Guelaat-bou-Seba, près de Guelma : BALDIR(i) AVGVSTO SACRVM.

6° *Le dieu Malagbel*, à El-Kantara, route de Biskara : MALAGBELO AVGVSTO SANCTO SACRVM.—Malagbel est une divinité de Palmyre, et son culte à El-Kantara coïncide avec une inscription palmyrienne relevée dans l'Aurès, par le colonel Boissonnet (1).

7° *La déesse Gilva*, à Guelma (Kalama) : TELLVRI GILVAE AVGUSTAE SACRVM.

8° *Le Génie protecteur d'un pagus*, à Ksour-Djeouab : GENIO PAGI AVGVSTO SACRVM.

9° *Le Génie protecteur d'un vicus*, à Lambèse : GENIO VICI.

10° *Le Génie qui protégeait la colonie de Lambèze :* GENIO LAMBOESIS AVGVSTO SACRVM.

De l'examen de ces stèles votives, qui sont toutes rédigées en langue latine, ressort un fait capital,

(1) *Recueil des Inscrip. rom. de l'Algérie*, n° 1639.

c'est que d'un côté, en passant sous la loi du vainqueur, et même, en se faisant naturaliser, les sujets Maures et Numides jouissaient du droit d'exercer leur culte particulier, et que, de l'autre, les Romains professaient la plus grande tolérance en matière de religion.

La politique de ces derniers est expliquée d'ailleurs par une pensée de Montesquieu. « Comme le dogme de l'âme du monde, dit l'auteur des *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains*, était presque universellement reçu et et que l'on regardait chaque partie de l'univers comme un membre vivant dans lequel cette âme était répandue, il semblait qu'il était permis d'adorer indifféremment toutes ces parties, et que le culte devait être arbitraire comme était le dogme. Voilà d'où était né cet esprit de tolérance et de douceur qui régnait dans le monde païen : on n'avait garde de se persécuter et de se déchirer les uns les autres; toutes les religions, toutes les théologies, y étaient également bonnes. »

3° *Borne milliaire*
trouvée à Ain-el-Bey, près de Constantine.

. DN. . . . .
CAES
. . . .
. ET GALERI
O VALERIO
MAXIMIANO
RPBRSRTA
VIIII

Dominis nostris Augustis Cæsaribus Flavio Valerio Constantio et Galerio Valerio Maximiano, Res publica.... VIIII millia.

« Sous le règne de nos Seigneurs Augustes, Cæsars, Flavius Valerius Constance et Galerius Valerius Maximien, la Commune de.... 9 milles. »

Inscription grossièrement sculptée sur une colonne en travertin qui a été trouvée à l'est du jardin d'Aïn-el-Bey. Les quatre premières lignes présentent la trace d'un martelage sous lequel ont disparu les noms et surnoms de l'un des deux empereurs. A la 6e ligne, l'A et l'N sont liés.

En 305, Galère força par ses menaces Dioclétien et Maximien d'abdiquer, et devint, avec Constance Chlore, maître de l'empire.

Mais celui-ci, étant le premier des deux Auguste, conserva le premier rang en montant sur le trône, On le trouve en effet nommé avant Galère dans quelques inscriptions, par exemple dans celle qu'Orelli reproduit sous le n° 1057. Constance mourut au bout d'un an. C'est peut-être à cette date qu'il faut reporter le martelage de notre borne milliaire, la seule qui ait été trouvée en Afrique avec le nom de Galère. Je note le fait, parce qu'on lit dans l'*Histoire des Empereurs* de Lenain de Tillemont, une observation qui le fait encore plus ressortir : « Maxence, délivré (sur la fin de l'année 307) de la guerre de Galère, et des mauvais desseins d'Hercule, se croyant affermi dans sa domination, envoya ses images en Afrique, pour s'y faire recon-

naître empereur. Les milices du pays les rejetèrent, aimant mieux obéir à Galère, *à qui l'Afrique semblait appartenir depuis que Sévère était mort*, puisqu'il n'y avait alors que lui qui fut reconnu Auguste. »

La 7e ligne de la borne d'Aïn-el-Bey contient huit lettres, dont une seule voyelle, ce qui en rend l'interprétation difficile. Les trois premières lettres sont l'abréviation connue de *Res publica*. En admettant que l'R et l'S du milieu, dont le dessin est fort incorrect, remplacent un A et un C, on lirait :

RPBACRTA VIIII

Res PuBlica A CiRTA VIIII

« Commune située à 9 mille de Cirta. »

Cependant, il est assez rare que les monuments de ce genre soient dépourvus de l'indication de la localité à laquelle ils appartiennent. Aussi avais-je pensé d'abord à chercher dans les six dernières lettres, le nom d'un *vicus* de la Numidie mentionné par Morcelli (*Africa christiana*) et dont l'emplacement demeure inconnu. Ce *vicus* contient en effet les consonnes qui terminent la 6e ligne ; il est écrit, le plus souvent, sous la forme BAZARITA, si rapprochée d'ailleurs des mots BASARITA, BASARTA, qui, sous un ciseau inhabile, sont devenus BSRTA.

A 14 kilomètres de Constantine, c'est-à-dire à la distance que marque notre colonne, sur la route qui conduisait à Lambèse, et dont les tronçons reparaissent à chaque pas, s'étend un vaste champ, où la découverte d'une fontaine monumentale, d'un

établissement de bains qui semble en dépendre, et d'un cimetière dans lequel j'ai relevé 17 épitaphes, nous permet de placer un centre de population assez considérable. Mais les itinéraires anciens ne nous sont d'aucun secours dans cette circonstance, attendu qu'ils passent de Sigus à Cirta, sans indiquer les points intermédiaires. Je dirai même que la plupart des *pagus*, des *castellum* et même des petits évêchés, répandus autour de Constantine, y sont passés sous silence. Tels sont: 1° l'évêché d'Arsagal, dans le pâté montagneux du Chettaba ;—2° le *Pagus Phuensium*, sur le versant occidental de cette montagne ; — 3° le *Castellum Mastarense*, sur la route de Mila ; — 4° *Azimacium*, à l'endroit que nous appelons le Hamma. AUG. CHERBONNEAU.

(*Extrait du Ve Annuaire de la Société archéologique de Constantine*).

Iles et ilots dépendant du Camboge et de la Basse-Cochinchine.

Les côtes du Camboge et de la Basse-Cochinchine (ancien Siampa) ont été et peuvent être des nids de pirates et de réfractaires dangereux ; il en est de même des ilots nombreux qui bornent les côtes de ces possessions françaises.

De *Kang-Kao*, dans le golfe de Siam, au cap *Saint Jacques*, la côte de cette partie de la péninsule est

extrêmement basse. Ce cap est la première terre que l'on relève en venant d'Europe. Il est situé à l'entrée sud du fleuve de Saïgon, le plus beau de ceux d'Asie pour les grands navires, qui peuvent sans danger le remonter jusqu'à 60 milles. Ce fleuve communique par des embranchements avec l'embouchure japonaise du grand fleuve du Camboge (*Menam-Kong* ou *Mékon*), dont la source est, dit-on, inconnue.

Disons encore, quant au fleuve de Saïgon, que des naturels assurent être navigable, pendant vingt journées de bateau à rames au-dessus de cette ville, qu'il aurait un cours de plus de 400 milles et prendrait sa source dans les montagnes du Lao. Ce fait serait à vérifier.

Le cap Saint-Jacques, visible à 20 milles, est un promontoire élevé d'environ 135 mètres. Éclairé par un phare, il devrait être fortifié et gardé par vingt hommes. Un télégraphe électrique sous-marin et terrestre à la fois mettrait cette petite garnison en rapport avec Saïgon ou des points intermédiaires. En attendant que l'on se décide à cette dépense et que les populations se façonnent au respect de nos fils télégraphiques, il me semblerait nécessaire que l'autorité locale attirât, par la construction d'une chapelle, quelques catholiques indigènes. Ils viendraient habiter les bords du petit fleuve qui se jette dans le port qui se trouve au nord-est et au pied du cap Saint-Jacques. Leur profession de pêcheurs les rendrait aptes à surveiller la côte, et au besoin à aller porter des ordres à Saïgon en toute circonstance. Ils

feraient partie d'une petite flottille auxiliaire que l'on ne payerait que lorsqu'elle serait requise.

Poulo-Condore, Poulo-Ubi, Poulo-*Phuquoe* ou *Koh-Duc*, sont des îlots importants qui seraient autant d'escales aux bâtiments ou barques indigènes, constituant, sous pavillon français écartelé, par exemple, la marine auxiliaire indigène. Des pirogues et des barques stationnaires sur ces îlots, une population catholique, un curé et son église, un petit fort et quelques Européens, suffiraient au maintien et à la garde des populations indigènes, malaises et cambogiennes, etc., qui habitent ces îlots, qui seraient avant tout purgés des gens suspects.

On verra, par la description qui suit, qu'ils peuvent avoir une véritable importance.

Poulo-*Condore*, nom inconnu des indigènes, s'appelle du malais Poulo-*Kohnaong*, île des Citrouilles. Elle est située par environ 8° 30', latitude nord, 104° 25' longitude est de Paris. C'est un groupe de douze îlots, dont la plus grande a 12 milles de long sur 4 milles de large. Les autres sont presque des rocs. C'est là que les Malais se réunissaient pour combiner leurs excursions sur le Camboge et la basse Cochinchine. Cette petite île est éloignée d'environ 45 à 50 milles de la branche ouest du fleuve du Camboge. De sa rade, qui reçoit d'assez grands navires, la baie présente un bel aspect. Un amphithéâtre de montagnes, se terminant par une côte hardie, ferme la rade au sud et à l'ouest. Elle est protégée au nord et à l'est par les îlots du groupe.

La partie abritée de cette île présente des forêts luxuriantes qui rappellent la splendeur de la végétation des pays tropicaux. On y trouve des mangues, des noix de coco, des concombres et d'autres végétaux comestibles, des fruits et des racines. Les indigènes y cultivent un peu de riz dans les fonds, mais tirent une partie de leurs provisions du marché de Saïgon. On y voit quelques bœufs, des singes, des écureuils, des tortues, beaucoup de poissons. On y fabrique de l'huile avec certains bois des forêts. Les habitants, dont le chiffre est incertain, payent avec des tortues vivantes le tribut au roi d'Annam, de qui ils dépendent.

Cette île a des sources d'eau fraîche, et, bien qu'on la reconnaisse le plus souvent en venant du côté de Singapore pour se rendre en Chine ou à Manille, elle est rarement visitée par les grands bâtiments, mais plus souvent par les jonques d'Haïnan, allant à Siam, ou par les Cochinchinois lorsqu'ils vont à Singapore. Ils y font de l'eau et du bois.

Macartney, en 1792, se rendant en Chine, y mouilla avec des malades, croyant y trouver des ressources. Un bâtiment d'Europe, en 1814 et 1815, entra dans la baie et fit quelques rafraîchissements, de l'eau et du bois. Elle a été plusieurs fois visitée depuis peu par nos marins.

Sa position favorable comme entrepôt de marchandises et d'échange, comme dépôt de charbon surtout, est d'une grande valeur.

Poulo-Ubi (Oubi) lorsqu'on vient du sud pour at-

teindre les terres de la basse Cochinchine et du Camboge, dans le golfe de Siam (attendu l'impossibilité de découvrir les terres si basses dont il a été question), est un îlot très-important à connaître.

Poulo-Ubi (île des Ignames), est très-élevée dans son ensemble ; elle est située par 8° 25′ latitude nord et 102° 24′ longitude est du méridien de Paris. Ses plus hautes montagnes paraissent s'élever à 250 mètres environ au-dessus du niveau de la mer. Entourée de plusieurs îlots, elle ne présente que 2 milles de longueur. On y trouve quelques habitants ; son sol léger semble assis sur un granit gris extrêmement dur et pointillé, ce qui ferait croire, comme aussi la roideur de ses montagnes, qu'elle est impropre à la culture et ne peut être utile qu'à la création d'une vigie ou d'un petit poste pour surveiller les pirates malais et la mer au large. Ses bois ne paraissent pas propres à la construction. Elle produit du maïs et des patates douces. des racines sauvages, espèce de *dioscordia*, dont quelques-unes pèsent de 20 à 25 kilogrammes chacune. Elle a de l'eau douce où vont se rafraîchir les jonques chinoises allant et venant de Siam. Elles y attendent les vents favorables. On peut offrir à ces insulaires quelques couteaux, ciseaux et autres bagatelles, auxquels ils sont très-sensibles.

Poulo-Panjang, qui dépend aussi de Camboge, est située plus au large ; il est entouré de dangers au sud et au sud-est. Nous en dirons plus tard quelques mots, résultats de nos renseignements particuliers.

Fausse-Poulo-Ubi. Cet îlot est situé plus dans le nord-ouest, au-dessus de *Mui-Ganh*, ou pointe de Camboge ; il est très-bas. Ses eaux sont plus claires que celles d'Oubi, apportées par les courants des fleuves du littoral. La côte du Camboge est peu connue, il faut s'en défier ; elle présente de nombreux îlots inconnus. On y éprouve une brise régulière de terre et de mer.

Phû-Quoc ou *Culao*, appelé aussi *Koh-Duc*, ou l'île éloignée en siamois est la plus grande de la côte ouest du Camboge. Elle est située par 10° 15′ et 101° 35′ environ. Elle a 30 milles de long, 12 de large ; très-élevée, dit-on, et cependant ses plus hautes montagnes n'ont que 200 à 250 mètres. Elle est habitée dans quelques endroits et couverte de forêts dans le reste. On dit aussi qu'elle a beaucoup de cerfs, de porcs, de buffles et de bœufs, mais point de tigres et de léopards. Comme tous ces îlots montagneux, elle abonde en essences de toute espèce. Ainsi l'aloès, bois d'aigle, qui est l'arbre le plus grand de ces forêts ; mais il n'y est point dans cet état maladif qui en fait le prix pour les Chinois, parce qu'alors il possède une odeur très-recherchée.

On y compte de 1 a 5,000 Cochinchinois, parmi lesquels quelques Chinois. Il n'y vient point de céréales. La culture y donne quelques fruits et d'excellents végétaux et racines, dont la plus estimée est le *convolvulus patata*. Les habitants tirent leur riz de *Cangeao* ou *Hatian*, port et fleuve sur la côte du Camboge, où il est abondant et bon marché. Toute cette

côte est très-poissonneuse : aussi les habitants de Phû-Quoc se livrent-ils plus particulièrement à la pêche, d'où ils tirent des moyens d'échange. Un banc étendu qui présente de nombreux bas-fonds se prête beaucoup à cette industrie des populations de cette île, qui sont très-habiles pêcheurs et par conséquent propres à la navigation comme matelots. Ils s'adonnent surtout à la pêche du tripan (*holothurie*) près la côte et par de très-petits fonds. On les y rencontre en grand nombre. Là, un seul homme, placé dans sa pirogue, lance en main, perce le tripan lorsqu'il l'aperçoit, et il le manque rarement. C'est un comestible dont les Chinois surtout sont très-friands, et qu'ils recherchent dans ces parages pour le transporter sec sur d'autres marchés.

On ne doit point passer entre l'île et la terre, mais au sud de l'île, où l'on peut mouiller, dit-on, dans une petite baie au sud. Là on aperçoit, par leurs lumières nombreuses, des bateaux et pirogues qui pêchent à l'aide de feux pendant la nuit. La côte où l'on descend est formée par une plage sablonneuse sans rocs. Les montagnes sont situées à environ 7 milles dans l'intérieur, d'un accès difficile et dangereux, à cause de leurs forêts épaisses. On ne peut que mentionner plusieurs petits îlots inhabités dans les environs. Des jonques chinoises de la grande île d'Haïnan dans le golfe de Tonquin mouillent près de cette île. On pourrait créer, par eux et par le concours si dévoué des missionnaires qui parlent chinois, et les seuls connaissant le pays, des relations utiles.

Cette partie du globe étant peu connue des Européens, on ignore le nom d'une infinité de petits îlots que nous passerons sous silence, mais dont nous recommandons l'exploration.

Si l'on s'approche, en faisant du nord-ouest, du continent jusqu'à la hauteur de 12° 38′ nord, on relève des montagnes considérables devant soi : ce sont celles au nord de *Chan-ti-bon*, l'un des districts les plus populeux et les plus productifs de Siam, et qui appartenait autrefois au roi de Camboge. Ce riche pays abonde en riz, poivre, gamboje, cardamome. Cette partie de la côte n'est point abritée comme l'est sa partie sud. (*Moniteur de la Flotte.*)

L'île d'Ometepe dans le lac de Nicaragua.

Nous extrayons des notes d'un voyageur dans l'Amérique-Centrale les détails suivants relatifs a l'île d'Ometepe située dans le lac de Nicaragua :

La population de l'île est presque exclusivement indienne. Quelques blancs seulement vivent parmi ces indigènes, et le sang indien semble être resté là sans mélange. La pureté de la race et l'état d'isolement du pays engendrent une haine obstinée contre les Européens et leurs descendants qui se trouvent au milieu des Indiens du Nicaragua. La barbarie de ces peuples était si profondément enracinée que les pratiques de l'idolâtrie n'y sont aban-

données que depuis peu de temps. Un Allemand avait formé là une plantation de coton : un jour rentrant chez lui, après une courte absence, il trouva sa famille assassinée et sa maison brûlée ; cet Allemand fut ensuite chargé de la surintendance du transit par la Compagnie du canal. Il avait plusieurs centaines d'Indiens sous ses ordres et les traitait si mal qu'il ne faudrait pas s'étonner s'il était un jour la victime de quelque vengeance. Un autre Allemand vit dans l'île d'Ometepe : ce dernier ne se plaint pas des indigènes, mais il pense qu'avec eux les précautions ne doivent pas être négligées. Cet homme possède de vastes propriétés et exerce sur les indigènes une très-grande influence, cependant il n'est pas trop rassuré et l'existence qu'il mène n'est pas exempte d'inquiétudes.

L'île a deux villages et un certain nombre d'habitations éparses : l'un de ces villages s'appelle Muyogalpa ; pour y parvenir, on suit une route qui traverse des buissons et des savanes où quelques chevaux et quelques vaches affamés paissent de maigres pâturages. A la vérité, pendant la saison pluvieuse ces savanes se couvrent d'une fraîche végétation, et les animaux y trouvent une bonne nourriture qui compense un peu la famine du reste de l'année. Les arbres et les buissons sont couverts de fleurs d'une grande beauté.

Le cacao et divers fruits sont les principales productions de l'île, dont la plus grande partie d'ailleurs est couverte de forêts interrompues par des

savanes ; elle abonde en toute sorte de gibier, tel que daims, volatiles, singes et même panthères et autres bêtes fauves.

Les habitations du village sont faites de cannes assemblées, ou sont murées avec de la boue mêlée de feuilles de palmier. Quelques-unes sont groupées au bord d'un lac. Les autres huttes sont cachées dans les buissons. Quelques enfants se font remarquer par une excroissance, semblable à la corne d'une vache, qui sort de leur front. Cette excroissance est courte et très-pointue. A l'exception de cette difformité, la conformation de ces enfants ne présente rien d'anormal, et même est fort élégante.

Les rochers de l'île sont formés de lave granitique. L'île d'Ometepe doit être la production de deux cratères qui ont formé ses deux cônes. Dans le principe, deux îles existaient sans doute, qui furent réunies par la masse croissante et l'extension des matières rejetées. Il y a peu de terres favorables à la culture. Presque partout les bords sont à pic et rocheux, et aucune plaine ne les sépare de la partie montagneuse. Le sol, bon à cultiver, est formé d'un tuf volcanique. Au bord du lac, les roches s'élèvent en falaises entre lesquelles se creusent des ravines profondes.

L'un des deux pics de l'île porte le nom d'Ometepe, appellation absurde, appliquée à une seule montagne, puisqu'elle veutdire les deux montagnes. L'autre pic est appelé Madère. Selon le baron Bülow, le premier à une hauteur de 5,100 pieds et le se-

cond de 4,190 pieds. L'ascension du premier peut se faire sans difficulté. La partie inférieure est couverte de forêts, la partie supérieure est nue. Le pic de Madère est tout boisé de la base au sommet. Il est très-difficile de pénétrer dans cette forêt qui, peut-être, renferme quelques antiquités indiennes. Durant la saison de la sécheresse, d'épais nuages couvrent le pic d'Ometepe.

Les indigènes de l'Australie.

M. W. P. Stanbridge, qui a résidé dix-huit ans en Australie parmi les indigènes, a lu dernièrement à la Société ethnologique de Londres un aperçu des mœurs de ces tribus dont nous extrayons les détails suivants :

Les aborigènes du centre de l'Australie méridionale sont divisés en tribus très-diverses en nombre, Chacune d'elles est régie par un chef héréditaire ; mais les pères de familles possèdent une autorité sans limites et sans contrôle, même sur la vie de leurs femmes. Mais M. Stanbridge ne mentionne aucun cas où il ait vu un mari user de ce droit de mort contre sa femme. Un des traits les plus révoltants du caractère de ces sauvages est leur cannibalisme ; les enfants nouveau-nés sont fréquemment mis à mort pour être mangés. Il existe parmi ces sauvages une superstition qui leur fait croire que, si le frère aîné se nourrit du corps d'un de ses cadets,

il atteint à lui seul la force que les deux auraient eue séparément. Il en résulte que, dans ces hideux festins, les parents pressent l'aîné de manger le plus possible de la chair de son malheureux frère qu'ils ont tué dans un sentiment de piété paternelle. Beaucoup de sauvages ont trois et quatre femmes; mais légalement le nombre n'en doit pas dépasser deux. La coutume de l'héritage régit la propriété foncière, et chaque tribu comme chaque famille est dotée de sa part de terrain, soigneusement renfermée dans des limites dans lesquelles elle doit strictement se renfermer.

M. Stanbridge confirme complétement les récits faits sur l'incroyable habileté des indigènes à orienter les voiles de leurs canots. Ils savent fort bien, ce qui paraît merveilleux, une fois le canot lancé, modifier sa course dans quelque direction que ce soit. Les tribus limitrophes ont, dit-il, l'habitude déjà signalée de se réunir à chaque nouvelle lune; et, pendant ces réunions, elles se livrent à toutes sortes de concours d'adresse et de chants. Ces occasions leur servent pour échanger entre elles les différents produits dont elles ont besoin; mais ces assemblées ne dégénèrent que trop souvent en mêlées où les zagayes et les couteaux jouent leur rôle.

Les naturels ont les plus singulières superstitions sur la mort. Ils s'imaginent que personne ne meurt, s'il n'est frappé par un ennemi, soit directement, soit par des sortiléges, et la direction dans laquelle

se trouvent les pieds du mort est censée indiquer l'endroit où l'on pourra découvrir l'assassin. Les parents des membres de la tribu sortent et tuent tous ceux qu'ils rencontrent dans cette direction.

Il y a des occasions où ces abominables superstitions donnent lieu à de véritables massacres. On ne voit pas, d'après les relations de M. Stanbridge, que les corps des naturels morts naturellement soient mangés, parfois on les brûle, on les enterre quelquefois, et, dans d'autres circonstances, on les place dans des branches d'arbre, où on les laisse longtemps exposés; par la suite, on recueille ces restes et on les brûle. Les comptes rendus des idées mythologiques de ces peuples sont très-intéressants. Ils considèrent la lune comme une personne, ainsi que les étoiles et les planètes, ayant chacune son histoire séparée et son influence particulière. Les indigènes ont également de singuliers récits sur les origines du genre humain. Le soleil est supposé avoir été l'œuf d'un casoar, lequel œuf, cassé par un choc dans l'espace, devint l'astre qui nous éclaire. Leurs prêtres recommandent spécialement une pratique qui consiste à brûler des cheveux humains, parce que, disent-ils, c'est un moyen d'obtenir la pluie qui manque souvent. Une chose curieuse, c'est que malgré l'absence de pluie dans plusieurs districts, le niveau des rivière s'élève souvent beaucoup et déborde à l'époque de la plus grande sécheresse. La langue parlée par ces diverses tribus offre de telles différences, que souvent les

indigènes des districts éloignés ne se comprennent pas entre eux.

Nouvelles de l'expédition Arctique du docteur Hayes, de New-York.

On se souvient qu'à la suite de nombreuses discussions provoquées par l'existence réelle ou supposée de la mer Ouverte au pôle nord, vue par Morton, l'un des compagnons du docteur Kane, le docteur Hayes, qui avait également fait partie de l'expédition américaine, était parti l'année dernière sur le petit schooner *United states*, pour vérifier l'état de la mer au nord du cap York. Ce hardi navigateur vient de rentrer à Upernavick, dans le Groënland.

Voici en substance le résultat de son voyage :

Le docteur Hayes partit d'Upernavick le 9 août 1860 et arriva le 27 septembre à Winter Harbour, distant d'environ 8 milles au nord du cap Alexander où l'on hiverna sous le 78e degré de latitude. On trouva là pendant l'hiver une grande abondance d'animaux vivants ; on transporta à bord près de 300 rennes dont quelques-uns furent tués et mangés. En outre, on prit 60 renards bleus et 20 lièvres; quelques-uns de ces animaux étaient très-gras, L'astronome Sontag est mort dans une excursion qu'il a faite en décembre, seul avec le Groënlandais Hans, le même qui accompagna le maître des vivres Morton dans son expédition à la mer polaire sup-

posée ouverte, de Kane, lequel Morton, séduit par la beauté du cap York, abandonna l'expédition et resta au milieu des naturels de ce pays. Le docteur Hayes entreprit une excursion en traîneau dans la même direction, le 4 avril 1861, et en est revenu le 28 mai, après s'être assuré que la hauteur de la latitude était de 82 degrés 1/2. Il n'a pas trouvé, il est vrai, la mer polaire ouverte tant cherchée, mais seulement des cours d'eau sur les côtes de Groënland. Le 15 juillet, le schooner est sorti de Winter Harbour et a gagné Upernavick, où il est arrivé le 31 août. De là le docteur Hayes comptait s'embarquer pour New-York le 6 septembre. Le docteur doit exprimer le souhait qu'on mette des vapeurs à hélice à sa disposition pour de nouvelles explorations dans le nord.

Publication de quatre nouvelles feuilles de la grande carte topographique de la Hollande, par les Ingénieurs du Corps d'état-major néerlandais. — Etat d'avancement de cette carte.

Le Bureau topographique attaché au ministère de la guerre du royaume de Hollande vient de publier quatre nouvelles feuilles de la *Grande Carte topographique militaire*, à l'échelle de 1/50000, dressée par les officiers du corps de l'état-major.

Ces feuilles sont les suivantes :

42 — Ziérikzée. 35 — Aahaus.
34 — Groenlo. 37 — Rotterdam.

La feuille de Rotterdam est destinée à remplacer une feuille précédemment donnée sous ce même titre.

Les nouvelles feuilles parues, qui ne le cèdent en rien par le fini de l'exécution à leurs aînées, portent à 37, sans compter les feuilles de titre et d'assemblage, le nombre de feuilles publiées jusqu'à ce jour (octobre 1861) (1) ; la carte devant se composer de 62 feuilles, ce beau et important travail est donc arrivé à plus de la moitié de son exécution. Restent à paraître les feuilles de la partie septentrionale de la carte, comprenant les provinces de Nord-Hollande, de Frise, de Groningue et celles des provinces limitrophes de la Belgique et de la Prusse Rhénane, Zéelande et Limbourg Hollandais.

(1) Voici les titres de ces feuilles :

21 Zwolle.	41 Alten.
22 Kœvorden.	40 Nijmegen,
23 Kirch-Hesepe.	39 Rhenen.
27 Hatten.	50 Breda.
37 Rotterdam.	16 Steenwijk.
38 Gorinchem.	36 Goedereede.
46 Gennep.	43 Willemstadt.
58 Roermond.	12 Assen.
31 Utrecht.	13 Bourtange.
26 Harderwijk.	15 Lemmer.
52 Venloo.	17 Bellen.
32 Amersfoort.	18 Rosvinkel.
51 Eindhoven.	20 Enkhuizen.
24 Hillegom.	28 Almelo.
25 Amsterdam.	29 Denekamp.
45 S'Hertogenbosch.	42 Zierikzée.
44 Gertruidenberg.	34 Groenlo.
30 S'Gravenhage	35 Aahaus.
33 Zutphen.	37 (*bis*) Rotterdam.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

Société de Géographie de Paris.

Séance du 19 juillet. — Présidence de M. Jomard. — M. Desmadryl adresse à la Société une lettre contenant plusieurs réflexions à propos de la carte des Gaules qui se rédige en ce moment. Cette lettre donne lieu à quelques observations de la part de plusieurs membres, et on examinera s'il y a lieu de la publier. M. Malte-Brun communique une lettre de M. H. Duveyrier, datée de Serdelès, dans laquelle le zélé voyageur témoigne l'intention de se diriger vers le Fezzan, ne pouvant, à cause des difficultés que lui suscitent les Touaregs, accomplir son plan primitif qui était de se diriger de Rhât vers Aïnsalah. Ce même membre donne lecture de quelques extraits d'une lettre de M. Lejean, qui après avoir atteint Gondokoro s'est vu arrêté par la maladie dans son voyage. M. de la Roquette annonce l'envoi du capitaine R. F. Burton en qualité de consul d'Angleterre à Fernando-Pô.

M. Trémaux donne lecture d'une note sur l'archéologie de quelques villes de l'Asie Mineure.

Séance du 2 août. — Présidence de M. Jomard. — M. le président offre à la Société la 8e livraison de son grand Atlas des monuments de la géographie. Cette livraison, qui clôt la première série de cet

ouvrage, contient la dernière feuille de la carte de Sébastien Cabot de 1544, celle qui représente le nord-ouest de l'Amérique, ainsi que les huit feuilles de la Mappemonde de Gérard Mercator, de 1569.

M. de la Roquette donne lecture d'une lettre adressée à M. Jomard par M. Paul Chaix, de Genève, ainsi que d'un mémoire de ce savant sur Aboulféda.

M. Albert Montémont donne lecture d'un rapport sur la relation de voyage de MM. Grandidier frères en Amérique et spécialement au Chili et au Pérou.

Société géographique de Berlin.

Séance du 3 *août* 1861. — Après l'ouverture de la séance par M. le docteur Barth, M. Foss lit un mémoire sur la Poméranie prussienne, dans lequel il s'attache principalement à étudier l'état physique du pays. M. le docteur Barth annonce que M. de Decken lui a fait parvenir une carte de son voyage sur la côte orientale d'Afrique, carte basée sur deux déterminations astronomiques. D'après la lettre du voyageur datée de Zanzibar le 22 mai de cette année et qui accompagnait l'envoi de la carte, M. de Decken témoigne l'intention de rester encore quelque temps à Mombas, il se dirigera ensuite vers le Kilimandjaro. Il aura pour compagnon dans ce voyage le géologue anglais Thornton. Le docteur Barth a également reçu du docteur Steudner une lettre et un rapport : ce dernier est relatif aux sources de Aïn-Mousa. Dans le voisinage de Suez sur une

plaine située à 50 pieds au-dessus du pays environnant on rencontre beaucoup de sources thermales qui ont au maximum une température de 23° Réaumur.

M. Schmeisser met sous les yeux de l'assemblée un cadran solaire hémisphérique et en donne une description détaillée. Ce cadran consiste en une demi-boule creuse avec un fil tendu; l'ombre que projette le fil suit exactement le cours du soleil, de telle sorte que l'on peut suivre à la minute les heures depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher. En outre l'instrument se recommande par son facile transport. Ce cadran solaire convient pour une zone de 40 à 60 degrés de latitude.

M. le docteur Barth communique deux lettres. L'une, datée du 2 mars de cette année, est écrite des bords du Rovuma à feu M. le professeur C. Ritter; elle contient des détails sur le Shiré, sa communication avec le lac Nyassa et elle décrit le pays des Makololo et les chutes de Victoria. La seconde, du voyageur français Henry Duveyrier, est datée de Mourzouk le 23 juin 1861. Ce dernier annonce que le gouvernement français lui a alloué un subside de 20,000 fr. pour cette année, et il se propose d'entreprendre un voyage dans le Soudan et le Bornou. Le docteur Barth termine la séance en entretenant l'assemblée du dernier ouvrage du capitaine danois Irminger sur les courants et les glaces flottantes dans les parages de l'Islande.

Société royale des Antiquaires du Nord.

Séance générale annuelle, 27 *mai* 1861. — La Société royale des Antiquaires du Nord a tenu sa séance annuelle le 27 mai dernier, au palais de Christiansborg, à Copenhague, sous la présidence de S. M. le roi Frédéric VII de Danemark.

Le secrétaire, M, C. C. Rafn, a ouvert la séance par un rapport sur les travaux de la Société et son état pendant l'année révolue de 1860. Il résulte de ses communications que deux volumes des *Annales de l'archéologie du Nord*, ceux des années de 1859 et 1860, sont sous presse ; le premier de ces volumes, qui est accompagné de 7 planches, contient des traités sur des monuments de l'antiquité du Sleswig, par C. C. Lorenzen et d'autres ; le deuxième volume commence par le poëme de Brage le vieux sur le bouclier du roi Ragnar Modbrok, communiqué par Gils Brynjulfson.

Les volumes de la *Revue archéologique* et des *Mémoires des Antiquaires du Nord* terminant l'année 1860 sont sous presse, et vont paraître bientôt. La Revue renferme une série d'annonces critiques d'ouvrages récemment publiés sur des monuments de l'antiquité américaine, notamment ceux que concernent les *Antiguedades Peruenas* de Rivero et Tschudi, et l'*Histoire des nations civilisées du Mexique et de l'Amérique Centrale*, par M. l'abbé Brasseur de Bourbourg, de même que sur l'édition de l'*Evangelium Aztecum sive Mexicanum*, par Bernardino Blondelli.

Parmi les articles contenus dans le volume des mémoires, nous relevons le texte explicatif de l'Atlas de l'archéologie du Nord.

Le secrétaire a présenté à la Société, comme entièrement achevé, le *Lexicon poeticum antiquæ linguæ septentrionalis conscripsit Sveinbiorn Eglisson*. Dans une préface précédente due à Jon Sigurdsson, on trouve un aperçu des ouvrages par lesquels l'auteur a tâché d'éclairer l'ancienne langue et l'ancienne littérature du Nord.

Le roi Frédéric avait, comme les années précédentes, fait exposer aux regards de l'assemblée une partie considérable d'antiquités remarquables, dont son cabinet, au palais de Christiansborg, a été augmenté depuis la précédente séance annuelle de la Société. On y a surtout remarqué une quantité d'objets de l'*âge de pierre*, entre autres une pointe de flèche triangulaire, trouvée dans une tourbière près de Torsio en Scanie, où on l'avait trouvée fixée dans un crâne; ensuite plusieurs objets remarquables datant de l'*âge de bronze*.

Parmi les objets appartenant à l'*âge de fer*, il faut avant tout relever 85 morceaux, dont quelques-uns sont très-précieux, de la grande et riche trouvaille provenant de la tourbière de Thorsbierg, près de Sönderbrarup dans l'Angel, et du reste de laquelle le Musée de Flensborg est dépositaire; plusieurs monnaies romaines appartenant à cette trouvaille en font connaître l'âge; la plus jeune de ces monnaies a été battue en 185 après J.-C. sous l'empe-

reur Commode, de sorte qu'il y a de la probabilité pour rapporter ces objets au IIIe siècle de notre ère. Parmi ceux qui sont maintenant conservés au cabinet du roi, nous nous bornons à citer une cuirasse d'annelets de fer et une boucle épaulière y appartenant, avec une garniture en or et en argent; un bouclier rond en bois d'un diamètre de 38 pouces; plusieurs hampes de flèches en bois de pin, avec une entaille propre à recevoir la corde de l'arc; une garniture oblongue en argent massif, applicable à la gaîne d'un glaive et ornée de plusieurs bandelettes d'or y attachées.

Plusieurs des objets exhibés dans cette séance par le roi-président, ont été choisis pour être représentés en dessins dans le rapport détaillé, destiné à être reproduit dans les *Mémoires des Antiquaires du Nord*.

M. le général Fibiger, chef de brigade de l'artillerie, a exposé sous les yeux de l'assemblée quelques pièces d'anciennes armures récemment admises dans la collection d'armes historiques de l'arsenal de Copenhague.

M. H. Rink, inspecteur du Groënland méridional, a fait parvenir à la Société le deuxième volume des *Kaladlit okalluktualliait*, traditions populaires groënlaise écrites et communiquées par des natifs du pays, avec une collection de gravures sur bois, dessinées et taillées par des Esquimaux, et servant d'illustration aux traditions populaires. M. S. Kleinschmidt, précepteur au séminaire de

Godthaab, avait déjà adressé à la Société un abrégé de l'histoire universelle, rédigé en groënlandais et imprimé, comme les autres ouvrages mentionnés plus haut, à Noungme au Groënland.

M. Niels Arnzen, à Fall River, dans le comté de Bristol en Massachusetts, a offert à la Société un titre de propriété légal, par lequel, en considération de son estime pour l'éditeur des ***Antiquitates Americanæ*** et l'auteur du Mémoire sur la découverte de l'Amérique par les Scandinaves, M. C. C. Rafn, et pour la Société royale des Antiquaires du Nord à Copenhague en Danemark, il cède et offre audit auteur, ainsi qu'à la Société royale, le rocher connu sous le nom de ***Dighton Rock***, et le champ ou la parcelle environnante (dont l'étendue est exactement indiquée dans le titre), située près de Berkley, dans ledit comté de Bristol. La Société charge l'administration d'exprimer ses remercîments au donateur, ainsi que de faire les dispositions qu'elle jugerait nécessaires pour la bonne conservation à l'avenir de ce monument remarquable.

M. G. Stürup, consul général de Danemark au Vénézuela, s'étant procuré le dessin des figures singulières par leur antiquité, gravées dans un rocher près du chemin conduisant de Valencia à Puerto-Cabello, en a fait cadeau aux archives historiques de la Société.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

Bulletin de la Société de Géographie de Paris.

Ve Série, tome II, N° 8. — Août-Septembre 1861.

Esquisse historique et géographique de l'île de Puerto-Rico, d'après les travaux de M. *Francesco Pastrana* et les observations de M. *Francis Lavallée.*

Excursion au Demavend, par M. Nicolas.

Notice sur le pays Trans-Ilien, communiquée par M. *Michel Wolkof.*

Le Maroc, notice géographique par M. *Barbié du Bocage* (fin).

Notes remises à M. Grellet, voyageur allant dans le haut de l'Orénoque, observations à faire dans la Guyane vénézuélienne.

Extrait d'une lettre de M. le Dr *A. Peney* à M. Jomard.

Extrait d'une lettre de M. le Dr *Poyet* à M. Jomard.

Note sur les antiquités de l'Asie Mineure, par M. *Trémaux.*

Extraits d'une lettre de M. Ch. Livingstone, relatifs à l'exploration de la rivière Rovuma.

Séance générale de la Société royale des Antiquaires du Nord pour l'année 1861.

Récents travaux de M. Goluboff relatifs à la géographie de la haute Asie.

Latitudes approchées, observées et calculées par M. Henry Duveyrier, dans son voyage dans le Sahara.

Procès verbaux des Séances.

Carte.

Carte de l'île de Puerto-Rico.

Le Tour du Monde, nouveau Journal de Voyages, sous la direction de M. Ed. Charton.

91. Naples et les Napolitains, par M. *Marc Monnier.* 1861. — Texte et dessins inédits.

92. Naples et les Napolitains, par M. *Marc Monnier* (suite).

93. Naples et les Napolitains, par M. *Marc Monnier* (fin). Notes sur la Cochinchine

94. Trois ans de captivité chez les Patagons, par M. *A. Guinnard* (1856) — Texte et dessins inédits, carte.

95. Trois ans de captivité chez les Patagons, par M. *A. Guinnard* (1856). — Texte et dessins inédits (fin).
— Meched, ville sainte des Persans, et son territoire, extraits d'un voyage dans le Khorassan par M. de Khanikoff, 1858. — Texte et dessins inédits.

—

Mittheilungen aus Justus Perthes' Anstalt....... *von* Dr A. Petermann.

N° VIII. — 1861.

Météorologie des régions polaires arctiques, par *A. Muhry* de Goettingue.

Voyage de *Giuseppe Sapeto* dans les districts des Mensa, des Bogos et des Habab au nord-est de l'Abyssinie.

Expédition de M. *de Heuglin* dans l'Afrique centrale. IVe rapport, du 3 au 7 juin 1861 — la mer Rouge et Djedda.

Quelques remarques sur la classification des animaux du nord de l'Égypte et de l'Arabie Pétrée, recueillies dans le cours de l'expédition allemande de mars à mai 1861, par *Th. de Heuglin*.

Nouvelles géographiques. — Littérature géographique.

Carte.

Carte de la partie septentrionale de l'Abyssinie avec le pays des Habab et des Bogos, d'après différents itinéraires, etc., etc., à l'échelle de 1/900000; par *A. Petermann*.

N° IX. — 1861.

Matériaux pour la connaissance des volcans de Costa Rica, par le Dr *A. Frantzius* de San-José.

Recherches sur le Manytch dans l'affaissement Ponto-Caspien, par MM. Bergstraesser et Kostenkoff.

Expédition de M. *de Heuglin* dans l'Afrique centrale; Ve rapport, daté de Massaouah, 19 juin 1861.

Nouvelles géographiques. — Littérature géographique.

Carte.

Carte originale de la partie septentrionale de l'État de Costa Rica, d'après une esquisse de M. le Dr *Frantzius*, combinée avec d'autres matériaux; par *A. Petermann*. Échelle de 1/1000000.

—

Zeitschrift für Allgemeine Erdkunde, herausgegeben von Dr W. Koner. — *Neuefolge.*

IXe vol. 2e et 3e cahier. — Août et septembre 1861.

Les îles Canaries (suite), par le Dr *Carl Bolle*.

Caractère des Maina et de leurs habitants, par *Rich. Schillbach*.

Sur les carrières de marbre de rouge antique et de vert antique, découvertes en Grèce par le Dr Siegel. — Communiqué par le Dr *Hermann Grimm*.

État de la Guyane néerlandaise dans l'année 1858; par le Dr *Friedmann*.

Détermination astronomique des lieux et hauteurs observées, à l'aide du baromètre, en Syrie et en Palestine; par *R. Dorgens*.

Les courants et les glaces flottantes aux environs de l'Islande; par *C. Irminger*.

Nouvelles. — Séance de la Société de Géog. de Berlin.

Carte.

Carte des courants et de la dérive des glaces autour de l'Islande; par le capitaine *Irminger*.

—

Proceedings of the Royal Geographical Society of London. — Edited by Dr Norton Shaw.

Vol. V. — No II. 1861.

Communication de Rangoun, dans le Pégou anglais, avec les provinces sud-ouest de la Chine, par le capitaine *R. Sprye* et *R. H. F. Sprye*.

Des différentes lignes de communication entre l'Inde et la Chine, à travers le continent asiatique, par le Dr *Mac Cosh.*

Journal d'une expédition à travers l'Australie centrale du golfe Spencer au 18e degré de latitude, par *S. Mac Dougall Stuart.*

Les reconnaissances du navire de S. M. B. *Bulldog*, par le capitaine *L. Mac Clintock.*

Coup d'œil sur les reconnaissances du *Fox*, commandé par le capitaine Allen Young; par Sir *Charles T. Bright.*

Exploration des îles Féroë et de l'Islande par le Dr *John Rae.*

Les Fiords du Goënland méridional, par *J. W. Tayler.*

Sur la ligne électrique projetée de l'Écosse au Labrador, par le colonel *T. P. Schaffner.*

N° III.

Discussion sur la possibilité d'établissement du télégraphe nord-atlantique.

Derniers détails relatifs aux découvertes faites dans l'Australie centrale, par *J. Mac Dougall Stuart.*

Traits géographiques et histoire naturelle d'une partie jusqu'alors inexplorée de l'Afrique occidentale, par *Paul B. du Chaillou*, de New-York.

Relation de quatre excursions dans l'île japonaise de Yéso, par M. *Pemberton Hodgson.*

Voyage à Siam, par Sir *R. H. Schomburgk.*

Note adressée à M. le Dr Norton Shaw, par M. *F. Gregory*, sur une expédition de Perth vers le nord-ouest de l'Australie.

Memoranda du nord-est de l'Australie, par *A. C. Gregory*, accompagné d'un rapport sur l'expédition à la rivière Burdekin, par *J. W. Smith.*

Expédition dans l'Australie du Sud, par Sir *Richard M'Donnell* et le major R. Warburton.

Dernières nouvelles de l'expédition aux sources du Nil, placée sous la direction des capitaines Speke et Grant.

Dernières nouvelles du Dr Livingstone et de ses compagnons dans l'Afrique australe centrale, communiquées par Sir *R. I. Murchison* et Sir *G. Back.*

Communication de l'évêque *M'Kenzie*, des missions de

l'Afrique centrale à M. Sydney Strong Esq., datée de l'embouchure du Zambèse.

Voyage de Yeddo dans l'intérieur de l'île de Nipon, et ascension du volcan de Fusiyama par *Rutherford Alcock.*

N° IV.

Address at the Anniversary Meeting. — Discours prononcé à l'assemblée générale de la Société royale géographique, l'anniversaire de sa fondation le 27 mai 1861, par Sir *Roderick I. Murchison*, vice-président, en l'absence du président Lord Ashburton.

Bulletin bibliographique algérien et oriental des colonies françaises, des Sociétés scientifiques et littéraires, des œuvres charitables et civilisatrices, publié par M. Challamel *aîné.*

Ce Bulletin, qui paraît par feuilles in-8°, est imprimé à deux colonnes. Il a pour but de réunir en un seul catalogue les titres de tous les ouvrages qui se publient en France et en Algérie sur nos possessions d'outre-mer, sur l'Orient et sur l'Afrique. Ce catalogue, dans lequel l'histoire, la géographie, l'archéologie, la statistique, les sciences naturelles ont une large part, est destiné à abréger bien des recherches, et permettra de se procurer auprès de l'éditeur (1) tel de ses articles que l'on désirera.

Il offre également par nom d'auteur une liste méthodiquement disposée de tous leurs écrits. Enfin on y trouve sur les Sociétés savantes des notices sommaires qui indiquent leur constitution, leur but, leur état actuel, leurs travaux ou publications et la liste de leurs membres. 14 numéros, au prix de 0 fr. 25 le cahier, sont déjà parus; les derniers contiennent entre autres renseignements une liste méthodique des ouvrages de MM. de Sacy, Sanguinetti, de Paravey, d'Avezac, et des notices sur la Société Asiatique, la Société de Géographie, etc., etc.

(1) Challamel aîné, libraire-éditeur, rue des Boulangers, 30.

BIBLIOGRAPHIE.

Europe.

1. *Vollständiges geographisch-topographisch-statistiches Arts-Lexicon von Deutschland....* Dictionnaire complet géographique, topographique et statistique de tous les noms de lieux de l'Allemagne, par *H. Rudolph*. 1[re] livraison. 1 broch. gr. in-8 de 48 pages ou 96 colonnes. L'ouvrage sera publié en 36 livraisons à 1/4 thaler ou 36 kreutzen du Rhin. — Leipzig, 1861, chez Albert Hofmann; Paris, chez Franck.

2. Mémoire sur la communication entre la mer Caspienne et la mer Noire, par le conseiller d'État Bergstraesser, publié en français sous la direction de M. V. A. Malte-Brun. 1 broch. in-8 avec une grande carte. — Paris, 1860, Arthus Bertrand.

3. *Bevölkerung des Französischen Kaiserreichs in ihren wichtigsten Verhältnissen dargestellt. D. M. Block*. In-18 avec cartes. — Gotha, 1861, chez Justus Perthes.

   La population de l'Empire français dans ses principaux rapports statistiques, tel est le titre d'un petit volume que M. Block vient de faire paraître (en allemand) à la librairie Perthes, à Gotha. C'est un livre réellement précieux, aussi bien pour l'exactitude et l'abondance des renseignements condensés dans un petit nombre de pages, que pour la clarté et la bonne méthode de l'exposition. Mais ce qui, à nos yeux, augmente singulièrement la valeur et l'utilité de ce travail, c'est le large emploi qu'auteur et éditeur ont fait de la cartographie; les yeux et les sens saisissent ainsi de la manière la plus facile les renseignements statistiques que l'esprit a parfois tant de peine à retenir. Douze cartes permettent de suivre, par la diversité et la graduation des couleurs, la répartition par départements de la population, de la fécondité (naissances), de la mortalité, de la criminalité, de l'instruction, de l'aisance, des principales industries, etc. Inutile d'ajouter que l'auteur de la *Statistique générale de France* a puisé ses renseignements aux sources les plus authentiques.

Asie.

4. *Russia and China — The Russian on the Amur......* Russie et Chine; les Russes sur l'Amoûr, histoire de la découverte, de la conquête et de la colonisation de la contrée amoûrienne jusqu'au traité de Pé-King en 1860, avec une description détaillée de la contrée, de ses habitants, de ses productions et de ses ressources commerciales, d'après les mémoires personnels des voyageurs russes

par *E. G. Ravenstein*, avec un appendice sur la navigation du golfe de l'Amoûr, par le capitaine *Prütz*. 1 vol. in-8°, 3 cartes et 60 gravures. — Londres, chez Trübner et Ce.

Nous rendrons prochainement compte de cet important ouvrage qui se compose de deux parties : la première historique, la seconde géographique, statistique et commerciale.

Afrique.

5. *Forschungreisen in Arabien und Ost-Afrika....* Voyages d'exploration en Arabie et dans l'Afrique orientale, d'après les nouvelles découvertes de Burton, Speke, Krapf, Rebmann et autres ; mis en ordre par *Carl Andrée*. 1 vol. in-8 de 64 feuilles, avec 1 carte, 8 gravures sur cuivre et des gravures sur bois intercalées dans le texte. — Leipzig, 1861, chez Hermann Costenoble.

Amérique.

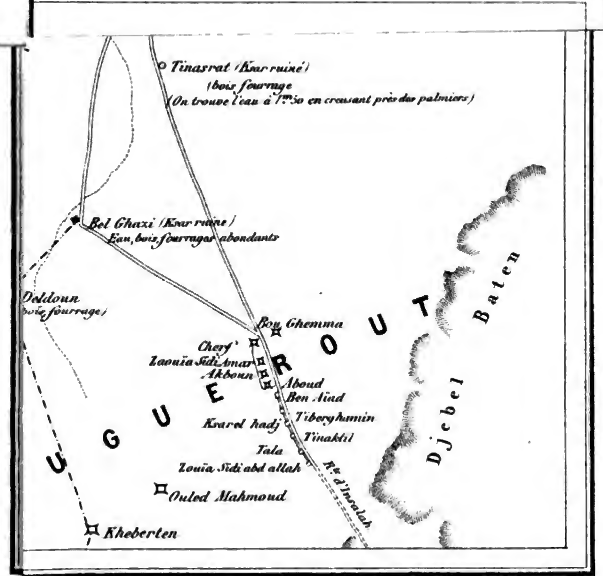
6. Voyage pittoresque dans les grands déserts du Nouveau-Monde, par l'abbé *Em. Domenech*, missionnaire apostolique. 1 vol. gr. in 8 avec gravures. — Paris, 1861, chez Morizot.

7. *Reise durch die La Platastaaten....* Voyages à travers les États de la Plata (1857 à 1860) avec un aperçu sur l'état physique et agricole de la République Argentine, par le Dr *H. Burmeister*. 2 vol. avec carte. — Berlin, 1861, chez Dietrich Reimer.

Mélanges.

8. *Grundzüge der Physikalischen Erdkunde.....* Traits généraux d'une géographie physique, par le Dr *Georges Landgrebe*. 1er vol. en deux parties, 992 pages, géologie. — Leipzig, 1861, chez Friedrich Fleischer ; Paris, chez Franck.

Octobre 1861.



Paris - Imp. Becquet 37 R. des Noyers.

VOYAGE

SUR L'ISTHME DE TEHUANTEPEC,

DANS

L'ÉTAT DE CHIAPAS ET LA RÉPUBLIQUE DE GUATÉMALA,

DANS LES ANNÉES 1859 ET 1860.

PREMIÈRE PARTIE.

1. *De la Nouvelle-Orléans au Guazacoalco.*

Le 12 mai 1859, je pris place à bord du steamer américain *Guazacoalcos* (1), frété par la *Société Louisianaise de Tehuantepec*, pour porter sur l'isthme de ce nom les voyageurs que leur bonne ou mauvaise étoile avait poussés à prendre cette voie pour aller en Californie. Je n'étais pas de ce nombre; comptant simplement passer au Mexique par Tehuantepec et l'État d'*Oaxaca*, je n'étais pas fâché de faire connaissance avec cet isthme célèbre, dont la route alors, si vantée par les journaux de la Nouvelle-Orléans,

(1) *Guazacoalcos* est une corruption américaine de *Guazacoalco*, adouci par les Espagnols du mot mexicain *Coatzacualco* qui, avant la conquête, était le nom d'une localité située sur les bords du fleuve qui en a hérité depuis.

avait été ouverte depuis peu par une compagnie de cette ville. Après plusieurs jours d'une pluie battante, qui avait rendu quasi-impraticables les rues mal pavées de la *Cité du Croissant* (1), le temps paraissait revenu au beau et le ciel se découvrait au loin pur et serein sur les rives basses du Mississippi. Depuis deux heures la machine chauffait à grand bruit, et de nombreux passagers allaient et venaient de la terre au navire et du navire à terre, lorsque la cloche sonna le départ. Il était neuf heures du matin. En ce moment on détache le câble qui amarrait le steamer aux poutres du quai et il commence à se mouvoir avec calme vers le milieu du fleuve. Le *Guazacoalcos* était un grand et magnifique bâtiment, ayant un vaste salon qui couvrait presque toute l'étendue du pont, de belles cabines extrêmement commodes, de chaque côté, meublées avec tout le confort des vapeurs américains, et d'amples promenoirs en haut et sur les flancs : il n'avait d'autre défaut que d'avoir été construit pour le fleuve ou les lagunes de la côte et n'était nullement fait pour la mer; aussi, le capitaine Wilson, qui le commandait, nous assurait-il, au moment d'arriver, qu'il lui eût été fort difficile de tenir la mer si le temps avait été mauvais, et que rien n'eût été plus aisé que de le voir sombrer dans une tempête. Mais on fait bon marché des accidents de ce genre aux États-Unis,

(1) *The Crescent City;* c'est le nom que les Américains donnent à la Nouvelle-Orléans située sur une courbe du fleuve qui a la forme d'un croissant.

et les Américains ont l'air de compter presque toujours sur la chance la plus favorable.

A quelque dix ou douze milles de la Nouvelle-Orléans, on avait remorqué en chemin un autre steamer de petite dimension, sorte de *ferry boat*, appelé *the Allrghany Belle;* il était destiné à transporter les voyageurs du port de *Minatitlan* qui était le but de notre voyage jusqu'à l'intérieur de l'isthme, en remontant le fleuve Guazacoalco, et *vice versâ.* Ainsi escorté, notre bâtiment descendait majestueusement le Père des Eaux, dont le cours profond, au lieu de s'élargir, se rétrécit légèrement en se rapprochant de son embouchure. Rien n'est monotone comme les rives de ce grand fleuve, surtout aux approches du golfe du Mexique. A part quelques rares plantations, dont les toits réfléchissent durement au soleil l'éclat de leurs grandes tuiles rouges, dans un océan de verdure, on ne voit rien qui soit véritablement capable de distraire les regards ou l'imagination du voyageur. On a de la peine à se figurer où Chateaubriand a pu trouver les images brillantes dont il orne ses tableaux du Mississippi : même pour se faire une idée de son immensité, on est réduit à rassembler tous ses souvenirs géographiques et à se rappeler les innombrables rivières et les masses d'eaux que, du lac de *la Biche* et des chutes du *Saint-Antoine*, il engloutit à mille lieues environ de son embouchure sans augmenter beaucoup la largeur habituelle de son cours. Hormis le temps d'une inondation où la campagne entière paraît s'unir aux

lacs qui s'étendent entre la Nouvelle-Orléans et le golfe, le fleuve n'a guère plus de deux milles de large en se rapprochant de l'Océan. Dans les terrains marécageux où ses diverses bouches serpentent entre d'épaisses forêts, la végétation revêt déjà, dans son exubérance, toute la magnificence des tropiques : le cyprès américain y dresse avec majesté sa tête altière d'où s'échappent en guirlandes des tresses de mousses filamenteuses (1), dont la vue aunonce le voisinage des contrées tempérées de l'Amérique équinoxiale.

Le bâtiment filait rapidement vers le golfe, emporté par le courant et la vapeur. La température, d'une douceur extrême et le calme de la nature nous présageaient une traversée heureuse : assis à l'une des extrémités du navire, je jouissais du spectacle pacifique que présentaient les rives du fleuve ; dans sa monotonie même je trouvais quelque chose qui satisfaisait l'esprit sans fatiguer l'attention. Quand il est sur le point d'entrer dans l'Océan, la terre tout autour est si basse et de si peu de consistance, qu'on se demande souvent si c'est bien-là la terre ou seulement un marécage recouvert de plantes aquatiques. C'est le séjour des fièvres perpétuelles, des reptiles et des insectes de tout genre : solitude sauvage, où l'on est environné d'un horizon stérile et uniforme ; quelques troupeaux dispersés de loin en loin et un petit nombre de huttes qui annoncent encore la pré-

(1) *Tillandsia usnoïdes.*

sence de l'homme sont les uniques indices que l'onde n'est pas la seule maîtresse en ces lieux qui sont exposés, d'ailleurs, à toute la furie des vents de mer.

Aux approches du soir, ces dernières limites de la vie terrestre disparaissent à leur tour; le soleil, en se couchant, achève de nous en séparer et l'Océan reste seul autour autour de nous. Cependant, plus d'une heure encore après avoir abandonné les bouches du Mississippi, on pouvait discerner, à la lueur resplendissante des feux du firmament, la teinte turbide et saumâtre de ses eaux que le courant continuait à entraîner dans le golfe sans les mêler avec celles de la mer; elles se colorentainsi de nuances plus ou moins prononcées quelquefois jusqu'à 30 milles de l'embouchure et jusqu'à 4 ou 5 elles conservent leur saveur douce au milieu de l'eau salée. Je passai les premières heures qui suivirent le souper dans la contemplation de ces phénomènes. La nuit était si belle et si calme que personne ne songeait à se coucher; l'air était sec et tiède, et plus d'un passager s'était arrangé de façon à dormir hors de sa cabine. Sous ce ciel d'un sombre azur et dont les nuits les plus splendides de l'Italie ne donnent même qu'une faible idée, on éprouve je ne sais quelle mystérieuse volupté à suivre du regard ces constellations sans nombre dont l'éclat et la richesse étaient incomparables dans la transparence de l'atmosphère.

Ce n'est que le lendemain que je commençai à me mêler à mes compagnons de route et à lier connaissance avec eux. Nous étions à peine une trentaine de

voyageurs. Dans ce nombre il n'y en avait pas plus d'une douzaine dont la Californie fût le but, les autres étaient ou engagés par la *Compagnie Louisianaise* ou désireux de s'engager avec elle pour travailler sur l'isthme ou obtenir quelque emploi dans l'administration du transit qui continuait laborieusement à s'organiser à cette époque. Cette Société datait à peine de quelques années, quoiqu'elle se fût déjà transformée deux autres fois. Son origine toutefois remonte aux temps de la conquête du Mexique, Fernand Cortès ayant été le premier à signaler à l'empereur Charles-Quint l'importance d'un passage à travers l'isthme de Tehuantepec. Mais le document le plus ancien qui existe à ce sujet, après les *Lettres de Relation* de Cortès, est le rapport de l'ingénieur Don Agustin Cramer, lieutenant du roi d'Espagne au château de San-Juan de Ulloa, qui fut chargé, en 1774, par Don Antonio Bucareli, vice-roi du Mexique, de reconnaître la praticabilité d'un chemin, de l'embouchure du Guazacoalco au port de Tehuantepec. A la suite de la proclamation de l'indépendance mexicaine, le gouvernement fédéral et celui de la Véra-Cruz ordonnèrent simultanément, le premier à Don Tadeo Ortiz, le second au général Don Juan Orbegozo, de reconnaître s'il y avait moyen d'ouvrir sur l'isthme en question un canal ou une route d'un océan à l'autre.

Des travaux, cependant, ne furent entrepris sérieusement qu'à une époque plus rapprochée de nous. Don José de Garay ayant proposé au gouver-

nement mexicain d'ouvrir une voie de communication entre les deux mers, obtint, le 1er mars 1842, le privilége exclusif d'exécuter cette œuvre importante: elle fut confiée par M. Garay à un comité scientifiique, composé de Don Cayetano Moro, de M. Théodore de la Trouplinière, ingénieur français, et du colonel, aujourd'hui général D. José Robles. Ces messieurs se transportèrent immédiatement sur les lieux et les travaux qui les occupèrent durant les années 1842 et 1843, reconnus vers ce temps-là par M. Michel Chevalier, ont depuis servi de base à tous ceux qui furent entrepris par les Américains du Nord. Un mémoire intéressant fut publié à Mexico en 1844, par D. José de Garay, dont le travail également a servi de base à celui du major Barnard qui n'a fait que l'amplifier.

M. Garay se trouvant plus tard hors d'état d'exécuter, dans le délai voulu, les clauses de son contrat, doublement annulé dès lors par cette circonstance et par la non-ratification du congrès mexicain, vendit son privilége à la maison Hargous de New-York. Le gouvernement, inquiet de voir passer entre des mains étrangères une concession qui livrait aux Américains, en propriété quasi-souveraine, mille lieues carrées de pays, touchant d'un océan à l'autre, entre les États les plus riches du Mexique, profita de ces irrégularités pour refuser sa sanction à ce marché. Mais les nouveaux concessionnaires étaient trop bien représentés alors dans la capitale pour qu'il fût possible de leur arracher cette belle proie. Ils semèrent

si à propos l'argent et les promesses, qu'on leur permit d'aller provisoirement reconnaître le terrain, et en attendant la décision du congrès, le steamer *Alabama*, portant les ouvriers et les ingénieurs, envoyés par la maison Sloo de la Nouvelle-Orléans, sous la direction du major Barnard, débarqua son monde à Minatitlan au mois de décembre 1850.

C'est à la suite de cette expédition que se fit le tracé du chemin de fer entre ce port et celui de la Ventosa, sur la côte de l'océan Pacifique. Conformément aux instructions du major Barnard, M. W. C. Temple, officier de marine, commença les travaux de reconnaissance du fleuve à Minatitlan, tandis que M. Q. E. Trastour, Français, levait les côtes du Pacifique. Ces travaux furent terminés avec plus ou moins de perfection dans le courant de l'année 1852. Mais les changements qui survinrent fréquemment dans le gouvernement et la politique du Mexique, sans compter une foule d'autre circonstances, retardèrent la construction du chemin de fer; en attendant son exécution, on ouvrit une route carrossable de la Ventosa à Tehuantepec, et de cette ville à *Xuchil*, station qui commande la tête de la navigation du Guazacoalco, au confluent de ce fleuve avec le *Rio Jaltepec*, le reste du voyage devant se faire par bateau à vapeur jusqu'à Minatitlan et *vice versà*. Ce ne fut toutefois qu'en 1858 que cette voie fut ouverte au transit américain pour aller de la Nouvelle-Orléans à San-Francisco.

Les détenteurs du privilége, par un traité célébré

avec Don Benito Juarez, chef du parti libéral qui venait d'être reconnu président à la Véra-Cruz par le ministre des États-Unis, en opposition à Miramon, président du parti contraire à Mexico, obtinrent alors une extension aux concessions déjà si larges que leur avaient faites les gouvernements antérieurs. Organisés à la Nouvelle-Orléans, sous le titre de *Louisiana-Tehuantepec-Railway-Company*, ils avaient établi une ligne de bateaux à vapeur de cette ville à *Minatitlan*, puis de là à Xuchil, et enfin une ligne de voitures qui, une fois par mois, portaient la malle avec les voyageurs de Xuchil à la *Ventosa*, d'où un autre vapeur les transférait à San-Francisco de Californie. Les journaux de New-York et de la Louisiane élevaient aux nues la nouvelle entreprise ; au temps où je pris mon passage, il se publiait même un journal illustré, rempli de vues, de croquis et de paysages pris sur l'isthme, et qui paraissait avoir été créé uniquement pour attirer les chalands. J'en fus ébloui comme beaucoup d'autres, et au moment de m'embarquer sur une goëlette pour le Yucatan, je me sentis entraîné à commencer mon nouveau voyage au Mexique et dans l'Amérique Centrale par l'isthme de Tehuantepec que j'avais d'ailleurs grande envie de connaître.

A la tête des passagers du *Guazacoalcos*, engagés par l'administration, était M. John M'Leod Murphy, aujourd'hui sénateur de l'État de New-York ; il était envoyé en mission particulière sur l'isthme par les principaux bailleurs de fonds de la Compagnie,

et on lui avait donné pour compagnon de voyage un tout jeune homme, fils de M. Louis Hargous, que son père désirait familiariser dès lors avec le climat et les gens de Tehuantepec. J'avais connu, dix-sept ans auparavant, M. Murphy, midshipman à bord de l'escadre américaine, qui croisait, en 1843, dans les eaux de la Méditerranée, et je me souvenais avoir dîné souvent avec lui et les autres officiers à la table d'hôte de l'*hôtel Favre* à Gènes, aujourd'hui l'*hôtel Fœder*. Ayant été introduits l'un à l'autre dans les bureaux de la Companie Louisianaise, par son président, M. Lasère, à qui j'avais été présenté par M. Louis Hargous, nous avions retrouvé mutuellement les souvenirs de notre ancienne connaissance; aussi redevînmes-nous promptement à bord les meilleurs amis du monde. Murphy est un garçon distingué, de beaucoup d'esprit, de verve et d'*humour*, et son seul défaut, à mes yeux, était de prendre un peu trop souvent un *grog* ou un *cocktail* à jeun. Du reste, c'était un compagnon charmant et d'une obligeance à toute épreuve; il se faisait adorer de ses compagnons et employés, et les masses, qui l'ont *voté* sénateur, le portent aux nues à New-York. D'aspirant de marine il s'était fait ingénieur, et c'était lui qui, dans l'expédition du major Barnard, avait dirigé avec autant d'activité que de talent les travaux de la route entre Xuchil et Tehuantepec. Cette fois il retournait en apparence avec le même objet: mais, ainsi que je l'ai dit plus haut, il était chargé d'une mission spéciale qu'il tenait en-

core secrète et dont j'aurai occasion de parler plus tard.

En arrivant au fond du golfe du Mexique, j'avais espéré revoir le pic d'Orizaba qu'on signale ordinairement d'une grande distance en mer, quand on se rapproche de la Véra-Cruz : mais la terre ne se montra que lorsque nous fûmes sur le point d'entrer dans l'embouchure du Guazacoalco. On était au 16 mai. Au lever du soleil on avait aperçu les crêtes irrégulières des monts de *San-Martin* et du *Pelon* qui se dressent à peu de distance des côtes en avant de la *Sierra-Madre*, entre le fleuve Papaloapan ou Alvarado et le Guazacoalco : mais elles ne tardèrent pas à se dérober derrière les nuages qui, d'ordinaire, en cette saison, voilent les cimes des hautes montagnes au lever de l'astre du jour. Le temps était magnifique et en arrivant à la barre du fleuve, je contemplai avec admiration le paysage imposant qui déroulait à nos regards les splendeurs de cette nature tropicale. Aussi loin que l'œil pouvait atteindre, on ne découvrait que forêts et prairies verdoyantes, terminées à gauche par un horizon sans bornes et à droite par les lignes vaporeuses de la Sierra de San-Martin qui se perdait dans le lointain. L'embouchure, qui a une largeur de 500 mètres, se présente entre deux collines de peu d'élévation : sur la plus haute qui se rattache à l'ouest par une chaîne de mamelons sablonneux au pied du Pelon, apparaît un vieux fort espagnol en ruines qu'on appelle la *Batterie*, ainsi qu'une tour qui sert de vigie à la douane mexicaine.

En dedans de la barre qui n'a jamais moins de 6 mètres de profondeur, le fleuve s'élargit de plus du double, formant une baie commode où les navires sont parfaitement abrités des coups de vent du nord, si terribles dans la rade de la Véra-Cruz. Il semble que la nature ait formé ce site à dessein pour une grande ville maritime : aussi attira-t-il dès le commencement l'attention des conquérants en vue des avantages et de la sécurité qu'il présente. Dans sa correspondance avec l'empereur Charles Quint, Cortès raconte en ces termes comment il en obtint la connaissance de Montezuma : « Je priai ce prince, « écrit-il (1), de me dire s'il y avait sur la côte quel« que fleuve ou havre où les navires, en arrivant. « pussent entrer ou mouiller avec sécurité. Il me ré« pondit qu'il ne le savait pas, mais qu'il me ferait « dessiner toute la côte avec ses havres et ses riviè« res ; que je pouvais y envoyer des Espagnols pour « les voir, ajoutant qu'il leur donnerait des guides « et c'est ce qu'il fit. Le lendemain on m'apporta « toute la côte peinte sur une toile : on y voyait un « fleuve qui débouchait sur la mer et suivant le des« sin, plus ouvert que les autres : il paraissait situé « entre les montagnes qu'on dit de *Sanmyn* (2) et la « rade était de telle sorte que les pilotes avaient cru « jusque-là que la terre s'y partageait en une pro« vince appelée *Mazamalco* (3). Montezuma me dit

(1) *Carta sequenda de Relacion*, apud Lorenzana, p. 91, 92.

(2) *Sanmyn*, abréviation pour *San Martin*.

(3) *Mazamalco*, erreur apparemment du copiste pour *Guazacualco*.

« que je visse qui je voulais envoyer et qu'il pre-« nait sur lui de mettre mes gens à même de tout « voir et de tout connaître. Je choisis alors dix hom-« mes, dont plusieurs pilotes et experts de la mer. « Avec la recommandation qu'il leur donna, ils se « mirent en chemin, parcoururent toute la côte de-« puis le port de *Chalchihueca* (1), qu'on appelle de « San-Juan, où j'avais débarqué : ils marchèrent « plus de 60 lieues sans trouver nulle part ni fleuve « ni havre où les navires fussent en état d'entrer, « quoique sur cette même côte il y en eût un grand « nombre de très-grands qu'ils sondèrent en canots, « jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à la province de « *Quaçalco* (2), où est ledit fleuve. Le seigneur de « cette province, nommé Tuchintecla, les reçut fort « bien et leur donna des canots pour reconnaître le « fleuve : ils y trouvèrent à l'entrée 2 brasses et 1/2 « de profondeur ; ses rives sont parsemées de *gran-« des et nombreuses cités* (3) ; toute la province est fort « plane, riche et abondante en toutes les productions « du pays qui est *habité par une immense population.* »

A ce passage si intéressant pour l'histoire de l'isthme de Tehuantepec, Cortès ajoute, dans une autre lettre à l'empereur, qu'après la prise de Mexico, ayant envoyé Diego de Ordas, avec une troupe d'Es-

(1) *Chalchihueca*, pour *Chalchiuhcuecan*, nom d'une ville mexicaine, voisine de la Véra-Cruz actuelle et qui n'existe plus aujourd'hui.

(2) *Quaçalco*, autre mode d'écrire *Coatzacualco*. Ces variantes se retrouvent à chaque ligne dans les manuscrits espagnols.

(3) Aujourd'hui comme en tant d'autres lieux, il n'y a plus qu'un désert ; mais on retrouve beaucoup de ruines dans les forêts.

pagnols pour fonder une colonie au Coatzacualco, celui-ci trouva toute la province soulevée et prête à résister aux conquérants du Mexique. A peu de distance du fleuve s'élevait une ville du même nom, que Burgoa appelle *Pechugui* (1), où régnait une princesse, célèbre encore aujourd'hui dans les traditions locales et probablement la veuve ou la fille du prince dont il est parlé plus haut. Instruite des cruautés commises par les conquérants, elle refusa de reconnaître la mission d'Ordas et le reçut en ennemi, les armes à la main. Mais quelques jours après, le capitaine espagnol s'étant approché de nuit de la cité du fleuve, l'emporta d'assaut, à la faveur des ténèbres, et s'empara de la personne de la princesse, dont le cœur trop sensible ne sut pas résister aux séductions du conquérant. A sa voix les peuples se soumirent et les autres princes vinrent rendre hommage à la couronne de Castille. Ordas doublement vainqueur, voyant toute la province réduite à son obéissance, fonda non loin de Pechugui une colonie qui fut appelée de l'*Espiritu-Santo*, mais qui est aujourd'hui réduite à quelques huttes.

Les voyageurs s'étonnent généralement que les Espagnols aient pu négliger les avantages inappréciables que le fleuve Guazacoalco présente au commerce : mais on ne réfléchit pas que cet abandon faisait partie de leur politique coloniale. A dater de

(1) *Pechugui* était en langue zapotèque le nom de la ville que les Espagnols, d'après les Mexicains, appelèrent Coatzacualco : elle était dans les temps anciens l'entrepôt du commerce de l'isthme au nord, comme Tehuantepec l'était au sud.

l'époque où les entreprises audacieuses des forbans anglais, français et hollandais commencèrent à leur inspirer des inquiétudes sérieuses, ils délaissèrent la plupart des établissements que les premiers conquérants avaient fondés sur les côtes de l'Amérique. Trop faibles pour pouvoir défendre des lignes si étendues, ils concentrèrent toute leur force dans l'intérieur, en limitant leur commerce au port de la Véra-Cruz, d'un côté et à celui d'Acapulco, de l'autre : ceux-ci demeurèrent, en réalité, les seuls ports ouverts sur les mers qui baignent le Mexique ; c'est la même raison qui fit abandonner dans l'Amérique-Centrale, Truxillo, d'abord capitale du Honduras, pour la ville de Valladolid ou Comayagua, à la suite du sac de ce port par les flibustiers, en 1643.

Depuis la déclaration de l'indépendance, le monde aurait promptement utilisé les avantages que présente le Guazacoalco, sans la guerre civile qui n'a cessé de dévorer la vitalité du Mexique et qui est aujourd'hui si près de l'anéantir. Mais ce triste état de choses n'a jusqu'ici profité qu'aux seuls Américains qui y contribuent par leurs intrigues : en devenant concessionnaires du privilége Garay, ils jetèrent les yeux sur Minatitlan et ils y ont établi le principal entrepôt de leur commerce et le centre de leurs opérations. Ce village, fondé au commencement de la révolution, fut nommé ainsi en l'honneur du général Mina (1) ; il succédait à un hameau ap-

(1) ***Mina-ti-tlan*** est un nom qui sonne d'une manière tout à fait mexicaine : mais l'idée étymologique en est absurde ; *ti* est une élé-

pelé la *Fabrica*, situé sur la rive gauche du fleuve, à 20 milles de son embouchure et au point où finit la navigation maritime. Sa position, moins insalubre que celle dont je viens de parler, ne lui est inférieure sous aucun rapport : ce sont les mêmes facilités pour la navigation intérieure ; au-dessous et au-dessus, le fleuve reçoit plusieurs grands affluents qui communiquent à droite et à gauche, avec les lagunes salées, bordant le rivage en arrière des dunes, entre Alvarado et Champoton, à la frontière yucatèque.

Du moment où le steamer eut franchi la barre, tous les visages s'épanouirent; il paraissait aux Américains que le monde entier fût gagné pour eux en entrant dans le fleuve. Venant d'Europe ou des États-Unis, après plusieurs jours de navigation, les contrées tropicales, il faut l'avouer, ont pour le voyageur un charme et une attraction qu'aucune autre ne présente. La nature est plus belle et plus souriante; la grandeur et la richesse colossale des forêts, l'éclat, la variété du feuillage, la splendeur inaccoutumée du soleil, ce luxe, enfin, de lumière, d'eaux et de végétation réunies dans un seul tableau, prépare aussitôt l'esprit à des scènes d'un caractère tout à fait nouveau, même pour celui qui les a déjà contemplées auparavant. La plupart des passagers du *Guazacoalcos* arrivaient avec l'espoir de s'établir sur

gance ou ligature, et *tlan* une position, entre, au milieu, auprès; elle suppose malheureusement une sorte de généralité ou de pluralité: *Minatitlan* dit donc exactement *Entre* ou *Auprès des Mina*. Les Mexicains qui composèrent ce nom, comme *Hidalgo-titlan* et les autres, ne comprenaient pas un mot de mexicain.

l'isthme et d'y obtenir des emplois lucratifs : aussi avec quelle avidité ils considéraient ce paradis sauvage où chaque détour du fleuve offrait une nouvelle et plus riante perspective. A droite et à gauche, des lagunes, des rivières, ouvraient à nos regards émerveillés de longues perspectives d'une eau calme et limpide, un moment resplendissante et azurée sous le soleil du matin, s'enfonçant mystérieusement l'instant d'après sous les arceaux ombreux de la forêt, dont les masses se courbaient mollement sur le fleuve. Des oiseaux aquatiques au plumage étincelant couvraient ses rives, guettant leur proie entre les bambous élancés et les roseaux, dont les tiges flexibles reflétaient gracieusement dans la nappe unie et glacée leur feuillage incliné : des flamants aux couleurs de feu, des hérons d'un fauve doré se balançaient sur leurs longues jambes, pêchant des petits poissons, jusqu'au moment où le bruit du bateau à vapeur portant l'épouvante dans leurs rangs, ils se dispersaient à tire-d'aile entre les mangliers qui recouvraient de leur verdure exubérante les marécages voisins. Des faisans d'espèces diverses se faisaient voir par intervalles, perchés sur quelques grands arbres ; des troupes de perroquets verts, des hordes entières de perruches traversaient le fleuve d'un vol rapide au-dessus de nos têtes, troublant seuls par leurs cris le silence des bois et défiant la main meurtrière de l'homme.

Sous les massifs de futaie ondoyante qui s'étendent à droite et à gauche dans un lointain désespé-

rant et qu'on croirait impénétrables aux rayons du soleil, on trouve cependant de nombreuses habitations, éparses d'ordinaire entre la milpa (1) et la prairie. Ce ne sont pas seulement des Indiens qui ont fixé là leurs pénates : on y rencontre des Américains du Nord, des Européens, des Français surtout, qui, instruits par les désastres des premiers colons du Guazacoalco (2), ont appris à y vivre et à s'y créer une douce aisance. Cependant c'est à peine si dans cette mer de verdure que le regard embrasse, en avançant, on parvient à découvrir les huttes qui s'y dérobent : seule la prairie s'avance quelquefois, séparant les grands bois jusqu'au bord du fleuve : des milliers de chevreuils, de vaches et de mulets, de chevaux à demi sauvages, y paissent en liberté, ayant de l'herbe jusqu'au poitrail ; aux ronflements de la vapeur, on les voit dresser l'oreille, caracoler et s'enfuir au galop de la savane à la forêt. L'étranger qui voudrait les y suivre serait arrêté à chaque pas : le soleil à peine tamise un rayon oublié dans ces four-

(1) *Milpa*, nom mexicain du champ préparé ou ensemencé, surtout du champ de maïs, généralement usité dans l'espagnol de ces contrées.

(2) M. Lainé de La-Ville-l'Évêque en société avec d'autres Français, ayant obtenu une vaste concession de terres sur les bords du Guazacoalco, y tentèrent une colonisation qui, par l'incurie, l'ignorance ou la mauvaise foi des concessionnaires, eut les plus facheux résultats pour les colons qu'ils y envoyèrent ; elle commença en 1830, et la plupart des malheureux Français qui s'attendaient à un pays de Cocagne ne trouvèrent en arrivant que la misère, les fièvres et les insectes, la plupart périrent, et ce ne fut qu'après d'incroyables souffrances que quelques-uns réussirent à se faire un sort dans cette contrée.

rés impénétrables que l'on contemple avec une curiosité inquiète. Une multitude de reptiles, d'insectes, d'animaux, que souvent même on ne voit pas, considèrent silencieusement l'audacieux qui trouble leur demeure. Des oiseaux-mouches voltigent, en battant des ailes avec un ronflement sonore, dans le feuillage ; des singes jouent en grimaçant sur les grands arbres, des écureuils se suspendent aux branches, les yeux fixés sur l'étranger, et celui-ci bientôt effrayé de sa témérité, se hâte de rebousser chemin. Le chasseur le plus hardi même se trouve arrêté fréquemment dans ses excursions dangereuses. Sous les mangliers dont les branches s'enchevêtrent avec mille autres plantes aquatiques, se dérobent des marécages dont l'eau, limpide en apparence, recouvre une bourbe profonde : forcé de suspendre sa marche, il veut reculer; son pied glisse et s'enfonce plus avant. La sueur découle de son front ; une nuée de moustiques lui dévorent les mains et le visage, et il retourne harassé et presque méconnaissable à sa cabane. L'Indien seul, les pieds nus, armé de son *machète* (1), se fraye partout des issues : il connaît les dédales les plus tortueux de la forêt ; il pose avec sûreté son pas dans le marais, suit la trace des bêtes fauves, et avec un rameau chargé de feuillage, trouve le moyen de défier le tigre le plus cruel. Les épines, les ronces, le venin qui l'environne, sous tant de formes diverses, rien ne l'effraye, il sait qu'il est le maître de cette nature sauvage.

(1) *Machète*, sorte de coutelas en forme de sabre.

A cinq milles environ avant d'arriver à Minatitlan, nous passons devant l'embouchure de l'*Uzpanapan*, le plus considérable des affluents du Guazacoalco; il descend des hautes montagnes des *Zoqui* (1), qui se dressent au centre de l'isthme de Tehuantepec, sur la frontière de l'État de Chiapas. D'une importance plus grande que celui-ci pour la navigation intérieure, puisque les navires d'un gros tonnage le peuvent remonter plus haut, il a encore l'avantage de présenter moins de sinuosités; quoique ses sources soient inconnues, les Indiens assurent qu'ils le naviguent en amont durant vingt jours dans un pays magnifique, d'une température admirable, riche en mines d'or et d'argent, et surtout extrêmement productif en coton et en cacao sauvages. C'est de cette contrée que Cortès parlait à Charles-Quint comme si peuplée et si florissante; mais, au rapport des indigènes, on n'y trouve plus que les ruines de ces antiques cités dont les populations ont disparu devant la domination espagnole. Au moment d'arriver à l'Uzpanapan, on montre au voyageur un hameau indien, appelé le *Paso-Nuevo*, dont les huttes en feuilles de palmier ont succédé, à leur tour, à la cité bâtie par Ordas sous le nom de l'*Espiritu Santo*, enfouie aujourd'hui comme l'antique Pechugui sous la sombre végétation de la forêt.

(1) Les *Zoqui*, population ancienne et civilisée, qui habitait la partie occidentale de l'État de Chiapas au Mexique.

II. *Un mariage américain à Minatitlan. La politique des Américains.*

Vers sept heures du matin, les premières huttes de Minatitlan apparaissent, penchées sur les bords du fleuve, entre les branches verdoyantes des palétuviers et des mangliers qui les encadrent dans un ombrage délétère. A quelques pas plus haut, des ouvriers européens et indigènes, engagés par la compagnie, sont occupés à dégrossir et à scier des bois sur une plage découverte, où déjà s'élève une sorte de *wharf* ou quai américain de débarquement. Un petit steamer y est amarré : c'est le *Xuchil*, qui doit emporter la malle et les voyageurs en destination pour la Californie. Il chauffe; dès que les passagers s'y seront transbordés, il se mettra en chemin vers le haut du fleuve. — Vous n'êtes pas pressé, me dit Murphy, puisque vous n'allez pas plus loin que Tehuantepec. Restez donc quelques jours avec nous à Minatitlan, nous partirons ensemble, le *Xuchil* revient après demain.

J'accepte et j'attends. En haut de la plage, où déjà se pressent une foule d'habitants de toute classe, avides de saisir les premières nouvelles des États-Unis, j'aperçois une maison, régulièrement bâtie en planches, assise sur des piliers qui l'élèvent considérablement au-dessus du sol; elle est entourée de balcons grossiers d'où l'on peut plonger le regard sur la plaine; c'est l'habitation d'un négociant américain qui cumule avec son commerce les fonctions

de maître d'hôtel où on loge à pied et à cheval. Tandis que je considère avec curiosité cette ville nouvelle, le *Guazacoalcos* s'amarre au quai en face de la grande rue qui s'ouvre sur le port. La foule aussitôt encombre le bord et l'on échange de part et d'autre des poignées de main à l'américaine. J'apprends en même temps que Minatitlan a l'honneur de posséder actuellement un personnage diplomatique d'une grande importance : c'était M. Mac-Lane, Ministre plénipotentiaire et Envoyé extraordinaire du cabinet de Washington auprès du gouvernement mexicain. Au lieu de se rendre à Mexico et de s'associer aux autres résidents étrangers, qui avaient reconnu Miramon, M. Mac-Lane était demeuré à la Véra-Cruz où, depuis peu, il avait présenté officiellement ses lettres de créance à Juarez, président de la faction libérale. Mais comme il s'ennuyait passablement dans cette ville qui lui offrait fort peu de distractions, le nouveau ministre avait poussé jusqu'à Minatitlan, afin de voir de ses yeux les progrès de la Compagnie Louisianaise dont il était le protecteur déclaré. Il était logé chez M. Allen, consul des États-Unis à Minatitlan. Ce *gentleman* achevait de donner lui-même ces détails à mon ami Murphy qui s'empressa aussitôt de nous présenter l'un à l'autre. M. Allen est un négociant placé au premier rang dans ces contrées où il réside depuis longtemps et qu'il paraît connaître parfaitement. En me serrant la main, il m'invita gracieusement à prendre mon domicile chez lui, durant les jours que je de-

meurerais à Minatitlan, et, en attendant, me donna le bras ainsi qu'à Murphy, pour aller prendre le café du matin.

J'acceptai avec reconnaissance. Nous gravissons lestement la pente qui nous séparait de la rue, et pendant que nous montons vers la ville, le *Xuchil* siffle et se met en mouvement pour se rendre en amont du fleuve à la station du même nom. Minatitlan est dans une situation charmante, sur une colline découverte qui domine le fleuve entre deux vallées marécageuses, richement boisées. La ville ne se compose, pour ainsi dire, que d'une seule rue, qui, du port, s'avance en montant jusqu'au pied d'un mamelon où l'on venait de bâtir une nouvelle église ; à quelques pas de là, elle se sépare en fourche à droite et à gauche des deux côtés du mamelon et continue vers la campagne. Du haut de cette rue et surtout du plan où est l'église, on domine par-devant un vaste et riant paysage où le fleuve se déroule entre des pairies et des forêts immenses, et, par derrière, sur d'autres bois où voltigent des milliers de colibris. Le consul américain possède à l'entrée de la ville une belle propriété qui n'était pas même tout à fait défrichée; sa maison, de l'apparence la plus rustique, était exactement ce que ses compatriotes appellent un *log house* : mais elle était parfaitement close et ne manquait pas d'un certain confort à l'intérieur ; elle se composait d'une pièce principale tenant lieu à la fois de salon et de salle à manger; à la gauche se trouvait la chambre

du maître, et à la droite, celle des hôtes où il y avait trois lits, entourés chacun d'une moustiquaire. L'un était occupé déjà par M. Mac-Lane, un second fut donné simultanément à John Hargous et à Murphy qui ne l'occupa point, et l'on me destina le troisième.

M. Mac-Lane achevait de prendre son café quand nous entrâmes; il se leva poliment et, sur la présentation de M. Allen, me fit un accueil fort gracieux. C'est un homme jeune encore et qui n'a probablement pas atteint sa quarantième année; sa physionomie, fine et distinguée pour un Américain, décèle immédiatement un caractère observateur. Il était vêtu d'un habit noir, extrêmement propre et soigné; dans ses manières comme dans sa personne, je crus voir un homme de beaucoup supérieur extérieurement à plus d'un de ses compatriotes que j'ai connus dans un caractère aussi élevé que le sien.

Au moment où M. Allen me présenta, ajoutant à la formule d'usage, *a french clergyman*, je remarquai un mouvement de satisfaction dans le regard de M. Mac-Lane, et je m'imaginai au premier abord que la cause pouvait provenir de la conformité de ses sentiments religieux avec les nôtres. Tout en prenant une tasse de café au lait, je remarquai qu'il était vivement engagé dans une conversation avec Allen, et j'en fus d'autant plus intrigué qu'il me paraissait que j'en étais l'objet. Je fus mis promptement au courant. Ces messieurs attendaient uniquement que j'eusse terminé pour me communiquer

leurs idées. Voici de quoi il s'agissait. Un jeune Américain, habitant Minatitlan, menuisier au service de la Compagnie, s'était amouraché d'une jeune demoiselle, fille d'un négociant européen, alors absent depuis trois ou quatre mois, et il désirait vivement l'épouser. Comme catholique, il s'était adressé déjà au curé d'Acayucan qui avait juridiction sur Minatitlan; mais ce curé, informé que la demoiselle était protestante, s'était refusé à les marier, à moins qu'elle ne consentît immédiatement à se laisser baptiser. Sur ce, refus égal de la part de la demoiselle. Cependant le père devait revenir avant peu, et l'on s'attendait à ce qu'il mettrait un *veto* absolu au mariage; il était riche et le jeune homme n'avait rien. Alors grand désespoir des deux amants qui, ne voyant aucun moyen de se tirer d'affaire, s'adressèrent à M. Allen en le suppliant de les aider de son conseil. Le consul, aussi embarrassé qu'eux, en parla à M. Mac-Lane, et celui-ci les engagea à attendre le retour du bateau à vapeur, le capitaine ayant été chargé d'amener un ministre protestant d'une secte quelconque à la colonie. Ceci se passait la veille de notre arrivée. Malheureusement pour ces pauvres amants, au lieu d'un *clergyman* méthodiste ou presbytérien, il se trouve que c'est un catholique. Ni Mac-Lane ni Allen n'y voyaient une grande différence. Après tout, pensa ce dernier, les Français sont de bons enfants et n'y regardent pas de si près; du moment que le mot *clergyman* fut prononcé, ils se frottèrent les mains, comptant

sur lui pour la solution de toutes les difficultés.

J'avais à peine achevé de prendre mon café, qu'ils me prirent à part l'un et l'autre; ils m'expliquèrent la situation et la nécessité urgente de marier le couple qui, *pour une raison ou une autre*, ne pouvait attendre davantage. Ils terminèrent en me priant de leur rendre le service d'unir les deux amants dans le plus bref délai. — Et le curé! m'écriai-je. — Le curé refuse de les marier; il exige que la demoiselle qui est protestante soit baptisée d'abord. — Cette condition n'est pas absolument nécessaire, répondis-je; on peut écrire à l'évêque d'Oaxaca, ou bien au pape, pour demander une dispense. — Une dispense! mais il faudrait six mois avant de l'avoir, et il faut que ces jeunes gens soient mariés tout de suite. — J'en suis fâché; je puis bien moins encore que le curé; je n'ai pas la moindre juridiction dans ce pays où je suis totalement étranger. Un mariage fait par moi dans ces conditions serait entièrement nul.

J'eus beaucoup de peine à faire comprendre à M. Allen ce que c'était que la juridiction; M. Mac-Lane, en sa qualité de diplomate, saisit plus aisément l'explication que j'en donnai. Mais en dépit de mes raisons, l'un et l'autre paraissaient vivement contrariés de mes réponses. Quant à moi, si j'étais désolé de ne pouvoir leur rendre le service qu'ils attendaient, j'étais encore plus étonné de leur contrariété et surtout de l'acharnement que des hommes dans leur position mettaient à ce que ce mariage se fît. M. Mac-Lane ne connaissait même pas les

jeunes gens dont il était question et son intention était de repartir pour la Véra-Cruz sous deux ou trois jours. Tous deux restèrent quelques instants silencieux, se consultant du regard. Mac-Lane rompit le premier le silence :

— Dites-moi, Monsieur, reprit-il en se tournant vers moi, que feriez-vous à ma place ou à celle de M. Allen, si l'on venait vous demander votre avis sur une matière de cette nature? — Mon Dieu, Monsieur le Ministre. quand on est si peu scrupuleux que ce jeune homme, qu'il lui est indifférent de se marier devant un catholique, un méthodiste ou un presbytérien, il peut se présenter tout aussi bien devant un officier civil. — Un officier civil! interrompit Mac-Lane. — Sans doute. La loi américaine regarde ces mariages comme parfaitement légitimes. Vous ou M. Allen vous avez autant de droit de marier ces jeunes gens que nos consuls et nos Ministres à l'étranger en ont à l'égard de ceux qui se passent de l'église... — J'ignorais qu'une telle loi existât aux États-Unis, s'écria Allen. Croyez-vous donc qu'un tel mariage serait valide? — Valide... Oui, aux yeux de votre législation... Remarquez que je ne fais que vous rappeler un fait qui peut vous intéresser en ce moment..... — C'est parfaitement juste, ajouta M. Mac-Lane. On fait tous les jours de ces mariages-là, et je regrette de n'y avoir pas pensé plus tôt... Allen, vous êtes consul des États-Unis à Minatitlan, c'est à vous à unir ces deux pauvres jeunes gens. — Moi! s'écria Allen en rougissant jusqu'aux oreilles.

Je ne saurais jamais comment m'y prendre. — Je n'en sais pas plus que vous, mon cher Allen; mais je suis persuadé que vous vous en acquitterez à merveille. Monsieur qui connaît ces choses-là mieux que nous, pourrait vous donner une formule. — Vous l'avez toute faite, répondis-je en riant; tous vos livres de prière à l'usage de l'église épiscopale la renferment avec ses détails. — Un livre de prières épiscopalien! je gage qu'on n'en trouverait pas un dans tout Minatitlan, dit Allen. — Il doit y en avoir un à bord du *Guazacoalcos*, repris-je; je l'ai vu entre les mains du capitaine Wilson. — En ce cas tout est au mieux, mon cher Allen, dit le plénipotentiaire rayonnant. Vous avez l'air respectable et digne; vous ferez ce soir un excellent ministre. Faites prévenir les fiancés. Allez voir le capitaine Wilson : priez-le de nous prêter le salon du bord, et là nous célébrerons ce mariage sur terre tout à fait américaine.

M. Mac-Lane et Allen me serrèrent la main en me remerciant de l'expédient que je leur avais suggéré, et je sortis pour faire un tour dans la ville, en m'amusant intérieurement de la facilité avec laquelle ces messieurs allaient fabriquer le mariage en l'absence du père de la fiancée. Murphy est catholique. Je brûlais de lui raconter cette aventure, dont je ne saisissais pas encore l'objet : mais il nous avait quittés à l'entrée de la maison du consul et se trouvait en tournée de visites chez les amis qu'il avait à Minatitlan.

Tout naturellement je dirigeai mes pas vers l'église. Les maisons de la rue principale sont presque toutes construites en planches, et plusieurs ont un étage au-dessus du rez-de-chaussée. Dans toutes il y a des boutiques approvisionnées de marchandises américaines, et je comptai, avant d'arriver au bout, jusqu'à six *bar-rooms*, ou buvettes, où l'on boit tout le jour des liqueurs fermentées de toute espèce, abominablement droguées sous les titres menteurs de cognac, de rhum ou de vin de Bordeaux. En arrière de ces habitations, il y en avait un grand nombre d'autres, maisonnettes en bois, en torchis ou en *adobe* ou briques séchées au soleil ; les unes étaient couvertes en tuiles, les autres en feuilles de palmier, formant de grands toits pointus. Elles étaient dispersées sans ordre sur les flancs de la colline ou dans le marécage, à l'ombre parfumé des orangers, des cocotiers, des manguiers et d'une foule d'autres beaux arbres, présentant de loin l'aspect le plus riant et le plus varié.

Des travaux de terrassement avaient été entrepris pour donner une forme plus régulière à la colline sur laquelle est assise l'église de Minatitlan. C'était un édifice de modeste apparence, construit en planches, dans le genre des meilleures maisons du village : elle était neuve et avait été érigée dernièrement à l'aide de souscriptions, recueillies au lieu même et ailleurs par le *colector de la aduana*, Don Francisco Soto. Plusieurs ouvriers travaillaient activement à la nettoyer, et j'appris de l'un d'eux que

le lendemain était précisément le jour fixé pour son inauguration. On attendait pour la cérémonie le curé d'Acayucan, vicaire provincial, ainsi que les curés de Chinameca et de Cosoliacaque : aussi dès le matin Minatitlan avait-il commencé à se remplir de monde : Indiens, Mexicains, métis, étrangers, tous arrivaient des villages voisins pour prendre part à la fête. C'était Don Francisco Soto qui en faisait les honneurs et les frais. Justement comme je sortais de l'église, il se présenta devant moi en compagnie de Murphy qui s'empressa de nous introduire l'un à l'autre, en me faisant un grand éloge du zèle et du désintéressement du *señor colector*, ce à quoi celui-ci ajouta lui-même les détails les plus minutieux, enchanté qu'il était de profiter de l'occasion pour donner à un voyageur français *qui écrivait tout ce qu'il voyait*, les preuves les plus complètes de sa probité et de son amour pour les choses de Dieu.

Murphy s'étonna de ne pas voir Allen avec moi. Je lui rendis compte de notre conférence. En apprenant ces détails, il partit d'un grand éclat de rire : Pauvre Mac-Lane, pauvre Mac-Lane ! répéta-t-il, il cherche à se consoler des déceptions qu'il a éprouvées à la Véra-Cruz.

Je ne comprenais rien à ces paroles. — *You are puzzled*, ajouta-t-il, vous êtes intrigué. Ce soir à la noce je vous dirai tout cela et vous comprendrez.

Puis il continua à parcourir avec Soto et moi les alentours de l'église. Nous retournâmes ensemble

chez le consul. Dans l'intervalle, celui-ci avait fait prévenir le couple de ce qui avait été convenu avec le Ministre des États-Unis : il était allé ensuite à bord du *Guazacoalcos*, et le capitaine, enchanté d'avoir une si belle occasion de faire les honneurs de son bâtiment, l'avait mis entièrement à la disposition de Mac-Lane. La nouvelle qu'un mariage allait se célébrer sur le bateau à vapeur mit en émoi tout Minatitlan : la ville était pleine de *señoras*, *niñas* et *señoritas*, accourues des environs pour la fête du lendemain. *Un casamiento americano* était une nouveauté à laquelle on ne s'attendait aucunement : c'était une fête de plus, et pour ces populations enfantines qui voudraient que l'existence fût une fête perpétuelle, c'était une félicité ajoutée à une autre; on allait faire d'une pierre deux coups.

La célébration nuptiale avait été annoncée pour huit heures du soir. Dès le coucher du soleil le rivage était envahi par la foule avide de voir ce qui allait se passer. Ma cabine, où j'avais provisoirement laissé mes effets, était à l'une des extrémités du salon : du même côté était dressée la table d'acajou qui allait servir d'autel ; elle était ornée de vases remplis de fleurs entre lesquels reposait gravement le *prayer-book* du capitaine Wilson. J'entrai avec Murphy : l'intérieur était décoré de guirlandes et aux deux bouts de la salle les bannières du Mexique et des États-Unis, croisées l'une au-dessus de l'autre, formaient un pavillon dont les courtines flottaient, doucement agitées par le vent du soir. Les lampes

du bord, les lustres et les candélabres réunis à profusion, répandaient une lumière éblouissante sur les dames mexicaines qui déjà remplissaient le bâtiment. Jeunes et vieilles étaient vêtues de blanc pour la plupart, ornées de cette élégance et de cette grâce naturelles aux femmes de l'Amérique espagnole et qu'un étranger s'étonne de rencontrer dans un pays comme Minatitlan. Les *caballeros* étaient en habit de fête, c'est-à-dire en veste blanche ou en redingote européenne ; à peine en voyait-on un ou deux qui portassent le costume de *ranchero*, qu'on voyait si fréquemment dix ans auparavant ; le contact des Américains avait singulièrement modifié la mode antique. Les dames étaient assises, les hommes debout, formant des groupes : partout on chuchotait à demi-voix, on regardait avec curiosité chacun de ceux qui entraient, partout on reconnaissait une anxiété naïve de voir en quoi consistait le *casamiento americano*, si pompeusement annoncé par ces préparatifs.

A huit heures précises je vois paraître M. Mac-Lane avec M. Allen, l'un et l'autre en habit noir de rigueur, suivis de Don Francisco Soto et des principaux habitants du village, naturels ou étrangers. Les fiancés seuls se font encore attendre, et ce n'est guère qu'une demi-heure après qu'ils arrivent dans la salle. La jeune fille donnait le bras au capitaine Wilson qui s'était chargé de représenter son père. Quelques amis de l'un et de l'autre sexe les accompagnent. Ni l'un ni l'autre n'avait l'air embarrassé

en voyant tant de regards curieux se diriger sur eux. M. Mac-Lane s'avançant de quelques pas, conduisit par la main la demoiselle devant la table, tandis qu'Allen, visiblement ému, se préparait à remplir ses redoutables fonctions. Mais il s'en tira à merveille, et l'heureux couple fut uni suivant le rite épiscopalien. Mac-Lane, prenant alors la parole, leur adressa un *speech*, que l'éloignement m'empêcha d'entendre en entier et le termina en donnant un baiser paternel à la mariée. Celle-ci s'y prêta de fort bonne grâce et reçut tour à tour le baiser paternel d'Allen et du capitaine Wilson, enchantés également du rôle que le hasard leur faisait jouer dans cette circonstance. Le capitaine la conduisit ensuite à une table richement dressée : le Ministre des États-Unis, le consul, avec les autres conviés on non conviés suivirent les nouveaux époux. Un souper splendide fut servi par les serviteurs du bord en grande tenue : pâtés, jambons, viandes froides, pâtisseries, conserves de tout genre, fruits, glaces, sorbets, champagne frappé, vins fins d'Espagne et de France, rien n'y manqua ; tout le monde en eut à discrétion. Le capitaine faisait dignement les honneurs de son bâtiment qui ne devait plus revenir et répandait un lustre nouveau sur la Compagnie Louisianaise. Il ne saurait y avoir de noces sans danse. La musique, invitée par Don Francisco Soto, arriva après le souper ; violons, violoncelles et flûtes commencèrent à jouer. Mac-Lane ouvrit le bal avec la mariée. C'était trop tentant pour y résister, quelle est la Mexi

caine qui ne se serait sentie entraînée? Le bal devint général. On dansa des quadrilles et des polkas jusqu'à deux heures du matin, et en s'en allant les Mexicaines, créoles ou métisses d'Acayucan répétaient avec emphase : — *Ha qué gusto, qué bonito, qué lindo es un casamiento americano!* Ah! quelles délices, que c'est beau, que c'est gentil un mariage américain!

Jamais, sans doute, elles ne s'étaient vues auparavant dans un salon si splendide, jamais elles n'avaient assisté à des repas si bien ordonnés, et il est peu probable que beaucoup d'entre elles en trouvent jamais l'occasion une autre fois. C'était une des dernière nuits que je passais à bord du *Guazacoalcos;* je restai donc jusqu'à la fin spectateur de cette comédie. De temps à autre je quittais la salle où la chaleur était étouffante et j'allais prendre le frais au dehors. La nuit était d'une splendeur inouïe ; le ciel d'une limpidité admirable était étincelant d'étoiles, et la lune, levée à l'horizon, donnait une telle transparence à tous les objets, qu'on les discernait comme en plein jour. En sortant du salon, étincelant de feux artificiels et rempli d'une atmospère brûlante, où retentissait le bruit des instruments, je ne saurais exprimer combien la vue du fleuve au bord duquel nous étions amarrés, combien la surface ombreuse de son cours, fuyant dans le lointain entre deux rangées de forêts immobiles et rayonnant dans le voile lumineux dont l'inondait l'astre du soir, répandait de calme dans mon âme. C'est un contraste que je n'oublierai jamais.

J'étais là seul à méditer sur ce que je voyais, quand Murphy vint interrompre mes réflexions. M. Mac-Lane venait de se retirer et le bal se réduisait sensiblement. — Eh bien! me dit-il en riant, la comédie est au bout, tout le monde va se coucher. Venez prendre un verre de punch, et vous en ferez autant après. —Attendez donc, vous m'avez promis nne explication. Je ne comprends rien encore à ce qui vient de se passer, et je vous avoue que Son Excellence M. Mac Lane, Ministre plénipotentiaire des États-Unis auprès du gouvernement mexicain, est pour moi absolument inexplicable dans le rôle qu'il vient de jouer. Ce mariage est à mes yeux plus qu'étrange, et certainement un personnage de son caractère se serait compromis en Europe en s'y prêtant comme il vient de le faire. — Ah! bah, nous avons bien d'autres idées en Amérique. Mac-Lane nonseulement ne se compromet pas aux yeux de nos Yankees; il en tirera parti, au contraire, pour augmenter sa popularité. Il a fait une boulette diplomatique dont il redoute les conséquences, et il cherche à la réparer. — Une boulette! comment cela? — Sans doute : il a reconnu la présidence de Juarez à la Véra Cruz, sans y avoir été suffisamment autorisé par le cabinet, et... — Vraiment! c'est incroyable. Ses dépêches n'étaient-elles donc pas conçues de façon à lui permettre cette démarche?... En vérité, ceci est fort grave.—C'est d'autant plus grave que toute cette affaire est un tripotage de boutique, et Juarez n'a été reconnu officiellement président

du Mexique que pour avancer les affaires de M. Lasère. — Voyons, comptez-moi ça ; j'ai bien entendu des bruits de ce genre à la Nouvelle-Orléans, mais j'avais de la peine à y croire.

— Vraiment, tout le monde connaît M. Lasère, c'est un excellent homme au fond, mais c'est bien le gaillard le plus remuant et le plus fin qui existe. Il veut être député au congrès; aussi met-il en mouvement toutes les cordes tendues à son arc. Après avoir été président de la Compagnie Louisianaise, il voyait, il y a quelques mois, son temps près de finir, et coûte que coûte il voulait être réélu à cette fonction qui lui donne une grande influence à la Nouvelle-Orléans. Comment faire? Les intéressés, surtout ceux de New-York, ne se souciaient plus de lui. Mais Lasère frappera un coup de maître et ramènera de son côté les gens qui le repoussent; il terminera le temps de sa présidence par un acte capable de produire les plus grands avantages à la Société. Mac-Lane venait d'arriver à la Nouvelle-Orléans, en route pour le Mexique, en qualité de nouveau ministre plénipotentiaire. Lasère connaissait plus ou moins les instructions dont il était porteur; le nouvel envoyé avait l'ordre de se rendre à la Véra-Cruz, d'examiner avec soin la situation, de travailler à connaître également les deux partis, d'attendre pour présenter ses lettres de créance soit à Juarez, soit à Miramon, qu'il se fût mis parfaitement au courant de leur position respective, afin de ne se déterminer qu'en faveur de celui des deux qui paraîtrait avoir

un droit plus réel ou des chances plus probables de succès. Mac-Lane est habile, mais Lasère est encore plus habile que lui. Par ses cajoleries, ses caresses, il réussit à le circonvenir, et au moment de son départ s'embarque avec lui pour la Véra-Cruz. En chemin il continue son manège : il lui parle de Juarez et de ses vertus, de la légitimité de ses droits à la présidence; il lui prouve que les Américains n'ont point d'ami plus zélé et que Juarez est décidé à faire les plus grands sacrifices en faveur des citoyens de l'Union, si on le reconnaît pour président du Mexique. Bref, Lasère gagne entièrement la confiance de Mac-Lane; il éblouit le nouveau Ministre en faisant briller à ses yeux la gloire qui rejaillira sur sa personne, il parvient à obtenir de nouvelles concessions sur l'isthme de Tehuantepec et à assurer, par un nouveau traité, la prépondérance américaine dans ces contrées. On arrive à la Véra-Cruz; on débarque, et Lasère couronne ses manœuvres en donnant un dîner splendide à Juarez, à ses ministres et à ses amis réunis avec Mac-Lane, à bord du steamer demeuré en rade. Le champagne coule à flots. Mac-Lane assis entre Juarez et Lasère, festoyé, caressé, enivré des éloges et des compliments qu'on lui prodigue avec les toasts, s'écrie imprudemment en élévant son verre : « Je suis entre deux présidents (1); je bois à la santé du président constitutionnel du Mexique. » Le pas était fait; il n'y avait plus à re-

(1) Le président du Mexique et celui de la Compagnie Louisianaise, M. Lasère.

culer. Peu de jours après, peut-être à regret, Mac-Lane présentait officiellement ses créances à M. Juarez et le reconnaissait, au nom des États-Unis, pour le véritable et légitime président de la confédération mexicaine. C'est à la suite de cet acte que Juarez signa l'accroissement du privilége de la *Compagnie de Tehuantepec*, étendant d'une à dix lieues la concession des terres qu'on lui avait faite précédemment, et, en outre, par une clause que le public ne connaît pas encore, ajouta Murphy en souriant, on nous donne le port et le territoire de Guatulco (1), qu'on dit excellents.

..... — Et cette mission particulière dont on vous a chargé, interrompis-je, a sans doute quelque rapport avec tout cela?.... — C'est vrai, répondit-il, je ne vous le cacherai pas; mais ne laissez pas voir encore que vous en savez quelque chose. Je n'ai jamais pu m'accorder avec M. Sidell, qui est l'ingénieur en chef de la route, et j'ai voulu donner ma démission. Mais, pour m'occuper sans me mettre sous ses ordres, on m'a commissionné pour explorer Guatulco et ses environs, et c'est là que je compte me rendre avec mes compagnons à mon arrivée à Tehuantepec... — Et M. Mac-Lane?... — Eh bien! Mac-Lane en est pour sa reconnaissance de Don Benito Juarez, reprit Murphy en riant. Aujourd'hui il s'en mord les doigts, le cabinet a désapprouvé sa

(1) Le plus beau port et le plus sûr de l'État d'Oaxaca sur l'océan Pacifique, mais négligé depuis fort longtemps à cause de la dépopulation croissante de cette partie du pays.

démarche comme intempestive; car il est dans l'impossibilité de se rendre à Mexico et de voir ce que fait le reste du corps diplomatique. C'est un pas de clerc : aussi lui en laisse-t-on la responsabilité et le soin de s'en tirer lui-même le mieux qu'il pourra... — Mais qu'est-ce que tout cela peut avoir de commun avec le mariage de tout à l'heure ? — Avec ce mariage? plus que vous ne vous l'imaginez probablement. Mac-Lane a perdu par sa faute quelques années de sa carrière ; il cherche à les rattraper. Il est jeune et sans doute il en aura le temps. Il faut qu'il gagne de la popularité, qu'il fasse parler de lui dans les journaux; c'est le seul moyen. Son secrétaire a pris note exactement de tout ce qui s'est passé : il en embellira le récit, et d'ici à bientôt nous le verrons paraître dans la *Tribune* de New-York ou quelque autre organe de la même couleur. Nos Yankees apprendront avec étonnement qu'un couple intéressant a été repoussé avec inhumanité à Minatitlan par les prêtres romains ennemis du mariage, et qu'à défaut d'un ministre éclairé et charitable, ces deux amants ont trouvé dans M. Mac-Lane un protecteur contre l'intolérance catholique, pour faire sanctionner leur hymen par le consul Allen, sous la bannière étoilée de la liberté américaine. — C'est parfait, m'écriai-je ; mais savez-vous bien, mon cher ami, qu'il y a là dedans matière à un article curieux pour une revue parisienne et que je suis tout disposé à l'écrire. — Pourvu que ce ne soit pas tout de suite, cela m'est égal. Il s'écoulera plus d'une année avant

que vous rentriez en France ; d'ici là il se sera passé bien autre chose... — Et maintenant en quels termes sont MM. Mac-Lane et Lasère vis-à-vis l'un de l'autre? — Ils ne se sont pas pas revus depuis la signature du traité. Il y a quelques jours, un ami de ce dernier était arrivé de la Véra-Cruz à la Nouvelle-Orléans. M. Lasère lui demanda des nouvelles de notre ambassadeur. « Il s'ennuie beaucoup à la Véra-Cruz, répondit l'autre, et regrette de ne pouvoir aller à Mexico... — Pauvre Mac-Lane! s'écria Lasère avec un sourire significatif. » Mais il ne s'en inquiète guère ; il a été réélu président de la Compagnie, et maintenant il intrigue à *Bâton-Rouge* (1) pour se faire envoyer à la législature.

Sur ces paroles, Murphy m'emmena prendre un verre de punch; puis il me serra la main en me souhaitant une bonne nuit.

Un bruit confus et éloigné de pétards et de cloches, de caronades et de coups de fusil me tira au matin du sommeil profond où les événements et la fatigue de la nuit m'avaient plongé, malgré les moustiques qui inondaient ma cabine. C'était la fête de la bénédiction de l'église de Minatitlan qu'on annonçait à grand bruit. Il était sept heures. Je m'habillai à la hâte et après les préliminaires ordinaires, je m'acheminai paisiblement vers le haut du village. Le temps était superbe, mais la chaleur était excessive. Les rues avaient un air d'entrain et de gaieté

(1) *Bâton-Rouge*, ville capitale de l'État de la Louisiane sur le Mississippi.

comme la population, et sur ma route je rencontrai beaucoup de monde s'acheminant du même côté que moi. Sur l'esplanade du temple un grand nombre d'indigènes se pressaient pour être témoins de la cérémonie : hommes, femmes, vieillards, enfants se bousculaient mutuellement avec les métis et les créoles, tandis que les premiers venus, étendus sur leurs nattes à l'entour de l'église, se reposaient à leur aise ou préparaient leurs aliments en plein air. Leur costume n'avait rien de bien remarquable. Avec un pantalon de coton blanc, large et descendant aux talons, les hommes portaient une veste de la même étoffe et un chapeau grossier en tissu de feuilles de palmier. Les femmes avaient un jupon de toile de couleur, la poitrine enveloppée d'un huipil ou chemisette de mousseline blanche flottante, et les cheveux tressés en deux nattes sur les épaules.

Je trouvai dans la sacristie le curé d'*Acayucan* : en sa qualité de vicaire provincial, il avait été commissionné par l'évêque d'Oaxaca pour présider à la fête. La veille, j'avais fait sa connaissance par l'intermédiaire de Don Francisco Soto ; il était là avec le curé de Chinameca et celui de Cozoliacaque, en attendant l'heure fixée pour commencer la cérémonie. C'était le premier qui allait chanter la messe, le curé d'Acayucan devait donner le sermon et celui de *Chinameca* faire l'office de sous-diacre. Il en manquait un quatrième qui avait été invité pour remplir les fonctions de diacre ; mais comme il n'arrivait point et que l'heure était avancée, le curé d'Acayu-

can me pria de prendre l'étole à sa place ; et aussitôt chacun se revêtit de ses ornements respectifs. La cérémonie de la bénédiction eut lieu suivant les rites ordinaires de l'Église, par un soleil d'une ardeur extrême. Je brûlais et suais sang et eau à la fois sous la dalmatique qui me recouvrait. Suivant l'usage, personne n'était admis à pénétrer dans l'intérieur de l'édifice jusqu'a l'achèvement de la cérémonie, qui se pratique en grande partie extérieurement. L'esplanade du temple, ainsi que les versants de la colline jusqu'aux issues d'alentour, étaient couvertes de masses humaines compactes qui se ruèrent dans l'église du moment qu'on leur permit d'entrer. C'était une cohue incroyable, une mêlée comme j'en avais rarement vues.

La messe commença aussitôt après, au milieu d'un vacarme effroyable de cris, de chants incohérents, de pétards, de coups de fusil, dont l'ensemble était fait pour assourdir les oreilles les moins chrétiennes. Ce n'était là encore rien, cependant, car à l'instant où l'officiant avec ses ministres parut au pied de l'autel, le chœur entonna l'*Introït* ou le *Kyrie Eleison* d'une facon si grotesque et si cruelle à la fois pour mon ouïe, que je ne savais si je devais en rire ou en pleurer. Quel chœur, mon Dieu! j'en suis encore tout étourdi, quand j'y pense. L'instrumentation était analogue au chant. Le plus affreux charivari ne saurait donner une idée de cette prétendue musique sacrée, dont j'eus le tympan écorché pendant une semaine entière. J'en étouffais encore plus

que de la chaleur. Au reste, tout était à l'avenant, chantres, musique, curés et spectateurs. Jamais je n'assisterai plus à une messe de ce genre! Le sermon, prêché par le curé d'Acayucan, ne valait guère mieux ; pour couronner dignement son discours, il vanta les bienfaits des institutions américaines et de la civilisation yankee, non sans appeler les bénédictions du ciel sur les armes libérales.

J'éprouvai un soulagement indicible lorsque tout cela fut terminé. Don Francisco Soto vint aussitôt me prendre à la sacristie, ainsi que les autres officiants, et nous conduisit dans sa maison. Un déjeuner splendide nous y attendait. Il s'y trouvait déjà beaucoup de monde, Mexicains, créoles, métis, Américains et autres étrangers qui avaient été conviés. Tout le monde fit également honneur à la munificence du receveur des douanes : on porta des toasts en masse ; on fit des *speeches* en espagnol et en anglais où le curé d'Acayucan ne se distingua pas moins que dans son sermon : aussi fut-il vivement applaudi de tous les coryphées du parti libéral. Il n'y eut que le curé de Chinameca, le plus blanc des trois, qui y trouva à redire ; il me confia tout bas à l'oreille que le *speech* comme le sermon avait, dans son idée à lui, un parfum par trop révolutionnaire. Tout cela, cependant, ne manqua pas de m'étonner considérablement. Jusque-là j'avais cru, d'après les journaux, que Juarez n'avait que point ou fort peu de partisans dans le clergé de son pays et que les prêtres étaient en général les ennemis les plus achar-

nés des Américains et des libéraux. A Minatitlan je commençai à me détromper ; mais ce ne fut qu'après mon séjour à Tehuantepec que je vis tout à fait clair dans les contradictions apparentes que présente la situation politique au Mexique.

Pour éviter de gêner M. Mac-Lane et ne pas me gêner moi même en couchant dans la même chambre chez M. Allen, je retournai le soir à bord du *Guazacoalcos* et repris ma cabine. Malheureusement les moustiques m'empêchèrent de fermer l'œil : je passai une partie de la nuit à combattre ces insectes incommodes et l'autre à me promener au salon ou sur le pont. Vers le matin, harassé et hors d'état de résister plus longtemps à la fatigue, je me jetai sur mon lit tout habillé. Je m'assoupis. A peine avais-je commencé à reposer que je fus éveillé par un sifflet aigu, comme celui d'un vapeur lointain. C'était le *Xuchil* qui revenait avec la malle de San-Francisco et les voyageurs de Californie pour la Nouvelle-Orléans. Je me lève en maugréant contre ma mauvaise étoile qui m'a empêché de dormir. Il est à peine cinq heures et le soleil n'est pas encore sur l'horizon : mais on nous engage à laisser la place aux nouveaux venus qui ne tardent pas à paraître sur le petit steamer en amont du fleuve. Bientôt il est amarré au *Guazacoalcos* : on y descend à la hâte les effets des passagers restés à bord de celui-ci, et, dans l'espace de quelques instants, les Californiens ont envahi nos cabines. A six heures tout était prêt. Le capitaine Wilson nous fait ses adieux de la main :

le canon donne le signal du départ ; le *Guazacoalcos* ayant délié ses amarres, file rapidement vers l'embouchure du fleuve et en une minute ou deux disparaît à nos regards.

Du moment que j'ai vu mes malles en sûreté sur le *Xuchil*, je descends à terre. Je remonte chez M. Allen, et après avoir pris une tasse de café, je me jette sur le lit qu'il m'avait offert, afin de réparer par une heure de bon sommeil la mauvaise nuit que j'avais passée.

Le lendemain, 19 mai, c'était notre tour. Il y avait trois jours que nous étions à Minatitlan : Murphy, qui aimait à s'amuser, n'avait guère envie de partir : mais le capitaine du *Xuchil* lui fit observer que s'il voulait arriver sans trop d'embarras au poste de ce nom, il fallait qu'il profitât de l'élévation des eaux, qui avaient cru suffisamment depuis quelques jours, à cause des pluies tombées dans les montagnes : que s'il tardait un jour de plus, la rivière baissant, il faudrait la remonter en canot. Cette menace lui fit peur : au lieu d'un jour et une nuit, nous en aurions certainement employé trois ou quatre. C'était là une perspective qui n'était nullement agréable. Après quelques pourparlers avec M. Allen, il en prit son parti et donna ordre de chauffer. Je fis mes adieux à l'excellent consul qui, de son côté, se préparait à accompagner M. Mac-Lane à la Véra-Cruz. A huit heures et demie tout le monde était à bord du *Xuchil ;* il ne manquait plus que Murphy qui arriva à neuf heures. Aussitôt on lève les

amarres, et nous voilà naviguant sur le Guazacoalco.

III. *L'isthme de Tehuantepec. Travaux et condition de la Compagnie.*

A compter de Minatitlan on peut dire qu'on entre véritablement dans le territoire de l'isthme de Tehuantepec. Géographiquement parlant, cet isthme appartient à l'État mexicain d'Oaxaca au sud-ouest, et à celui de la Véra-Cruz au nord ouest, touchant par ses limites orientales aux États de Tabasco et de Chiapas. De tous les passages reconnus en Amérique, pour traverser d'un Océan à l'autre, celui-ci est le plus rapproché de la Nouvelle-Orléans et de New-York; c'est le plus court, comme le plus commode et le moins malsain. pour aller en Californie. De l'embouchure du Guazacoalco, situé au 18°, 8', 20" de latitude septentrionale et au 94°, 32', 50" de longitude ouest, au méridien de Greenwich, on compte jusqu'au port de la Ventosa, sur l'Océan Pacifique, qui se trouve au 16°, 11', 45" de latitude et au 95°, 15', 40" de longitude, au même méridien, une distance directe de 143 milles anglais. Les côtes, sur les deux mers, courent généralement de l'est à l'ouest. Au point de vue topographique, l'isthme peut se partager en trois sections bien distinctes, celle du nord, celle du centre et celle du sud. La première, qui embrasse une zone de 40 à 50 milles de largeur du côté de l'Atlantique, est occupée par plusieurs grandes et fertiles vallées, arrosées par les eaux qui descendent

de la cordillère au golfe du Mexique : ces vallées, qui s'élèvent rarement à plus de 2 ou 300 pieds au-dessus du niveau de la mer, sont, comme on l'a déjà vu, généralement couvertes de hautes forêts. La plus remarquable est celle du Guazacoalco, ainsi nommée du fleuve qui en arrose le centre et dont le cours est du sud-sud-est au nord-nord-ouest. A l'ouest de son embouchure se dressent les hautes cimes du volcan de *San-Martin* et du *Pelon* qu'on aperçoit au loin en pleine mer et qui caractérisent d'une manière particulière la côte de la Barrilla où elles forment, en se tournant au nord, un angle presque rectangulaire avec celle de l'est. Ces cimes sont à l'extrémité d'une grande chaîne de montagnes qui porte le nom de Sierra de Tuxtla. De là au Rio de Jaltepec, qui est le principal des affluents à la gauche du Guazacoalco, les seules montagnes dignes d'être mentionnées sont le *Cerro de la Encantada*, qui s'élève à 800 pieds environ au-dessus des plaines qui l'environnent, à 30 milles du golfe et le *Cerro de Tecuanapan*, haut de 12 à 1,500 pieds au-dessus de la surface de la mer. Si l'on en excepte ces deux montagnes, tout le pays, dans la section du nord, ne présente d'autre aspect que celui d'une plaine immense, entièrement recouverte de bois épais.

Il s'y trouve cependant encore un certain nombre de gros bourgs et de villages, dont plusieurs ont une population considérable. C'est d'abord, à la droite du fleuve, *San-Cristobal-Izhuatlan*, dans une

situation délicieuse, et parfaitement salubre, à 3 milles du fleuve et non loin de là le *Paso-Nuevo*, qui peuvent contenir ensemble de 12 à 1,400 habitants, Indiens pour la plupart. A 3 milles à l'est d'Izhuatlan vient un autre bourg indigène, celui de *Santiago-Moloacan*, avec 800 habitants ; ce qui distingue cet endroit, c'est une source considérable d'huile de pétrole dont l'écoulement s'étend sur un espace de plusieurs acres. A la gauche du fleuve, derrière Minatitlan, on rencontre, à 7 milles environ de ce village, celui de *Cozoliacaque*, peuplé par plus de 2,000 Indiens d'origine aztèque, parlant tous la langue mexicaine, tous éminemment pacifiques et laborieux. A 2 ou 3 milles plus à l'ouest, se montre *Otiapa*, avec une population mêlée d'Indiens de la langue mexicaine et de métis, et un peu plus au nord le bourg de *Chinameca*, habité par 1,500 Indiens aztèques, non moins industrieux que ceux de Cozoliacaque.

De toutes ces bourgades, cependant, la plus célèbre est celle de *Jaltipan*, où la tradition encore vivante entre les Indiens fait naître Marina, d'abord l'esclave et ensuite la maîtresse de Cortès, à qui elle rendit de si grands services au commencement de la conquête. Du même côté que Jaltipan, on trouve *Teziztepec*, avec une population de plus de 2,000 Indiens de la langue mexicaine, et enfin *Acayucan*, ancienne résidence d'un des princes du pays et devenu, depuis l'abandon de la ville espagnole d'*Espiritu-Santo*, la capitale de l'arrondissement du même nom.

C'est le séjour du chef politique ou préfet du ressort duquel dépend l'embouchure du Guazacoalco : sa population, qui s'élève à plus de 6,000 âmes, est principalement composée de métis et de créoles, ainsi que de quelques étrangers. Cette ville jouit d'une température douce et salubre; elle n'est située qu'à 27 ou 28 milles de Minatitlan, et communique avec la mer par le *Rio San-Juan*. Son marché est le principal entrepôt des productions de la vallée du Guazacoalco et des pays environnants. Sans les guerres qui n'ont cessé de désoler le Mexique, la prospérité d'Acayucan, au lieu de diminuer, n'aurait fait qu'accroître ; il y a quelques années à peine l'exportation annuelle du coton et de l'*ixtle* de l'isthme (*Bromelia pita*), pour le port seul de la Véra-Cruz, dépassait la somme de 1,256,000 dollars.

Sous le triple rapport de la fertilité, du climat et de la situation géographique, la vallée du Guazacoalco doit être considérée comme un des pays les plus magnifiques du globe. La terre rend au centuple ce que la main de l'homme lui confie, et, pour la même somme de travail, produit au moins six fois autant qu'aux États-Unis le sol le plus favorisé. Il serait difficile de donner dans une revue si rapide une idée exacte de la variété et de la richesse des produits de l'isthme de Tehuantepec et surtout de la vallée du Guazacoalco. C'est la patrie des bois précieux de toute espèce, du caoutchouc et de la gomme élastique, de la vanille, de la salsepareille, de l'indigo, du sang-de-dragon, du cacao, du café.

du sucre. du tabac, du coton, du maïs, du miel, de la pita, etc., et ces produits ne demandent qu'un travail insignifiant pour enrichir un peuple actif et industrieux. Le maïs, dont, à grand'peine, on obtient une récolte par an dans le Nord, ici n'en produit pas moins de trois et, pour ainsi dire, sans aucun labeur. Les indigènes, pour préparer leurs milpas ou champs, se contentent de brûler les bois jusqu'à moitié du tronc; quant aux semailles, ce sont presque toujours les femmes et les enfants qui s'en chargent, sans plus d'instrument qu'un bâton pointu avec lequel ils font un trou dans la terre, le refermant ensuite du pied à mesure qu'ils y jettent le grain. Les terres les plus fertiles rendent jusqu'à trois et quatre cents pour un, et les moindres jusqu'à soixante ou quatre-vingts; mais le terme moyen est de cent cinquante pour un. L'élève seule des abeilles, qui était une des principales branches d'industrie, avant la conquête, suffirait à la fortune d'un homme par le rendement de la cire brute, dont la piété mexicaine consomme une quantité si considérable dans les églises et les oratoires. Malheureusement il ne vient à l'esprit de personne aujourd'hui de recueillir les essaims sauvages qu'on rencontre à chaque pas dans les forêts et qui s'établissent jusque dans les murs des maisons (1).

(1) Les murs de la maison que j'habitais naguère à Rabinal étaient, en plusieurs endroits, percés comme une éponge par des abeilles qui y avaient établi leurs cellules; il faut dire que ces murs étaient d'adobe ou brique crue séchée au soleil.

Entre les productions spontanées de ces contrées, une des plus curieuses et des moins connues en Europe, est l'*ixtli* de l'isthme, sorte d'agave, mais différente à certains égards de l'*agave americana*, du *maguey de pulque* du Mexique et de l'*agave sisalana* de Campêche. Il y a des variétés infinies de cette plante féconde, qui toutes produisent de la pita ou fil de diverses classes, depuis le chanvre le plus commun jusqu'au plus fin lin. Tous les terrains lui sont bons; il est indifférent au climat et à la saison, et la simplicité de sa culture, aussi bien que l'art d'extraire et de préparer ses produits, est telle, qu'il est d'un usage général. On en fabrique à la fois du fil, des cordes, des nattes, des sacs, des habits; les Indiens en font les hamacs où bien souvent ils ouvrent les yeux à la lumière, où ils se balancent et se reposent durant la vie, enfin où ils meurent. Ses filaments servaient aux anciens à faire du papier, et l'on en a fabriqué de nos jours d'une beauté et d'une durabilité extrêmes : le suc qu'on exprime de la plante sert de caustique pour les plaies; de la rosée que l'on recueille le matin dans le creux de ses larges feuilles les Indiennes se lavent pour se guérir ou se préserver des maladies de la peau, pour conserver la fraîcheur de leur teint, en la préservant de rides prématurées, et de ses épines elles se font des aiguilles ou des épingles. J'ajouterai que de ses racines on extrait une eau-de-vie délicieuse, dont une variété se connaît à Guatémala sous le nom de *comiteco*. La culture de l'ixtli est extrêmement

étendue sur l'isthme de Tehuantepec, principalement autour des bourgades indiennes de Chimalapa et de San-Juan-Guichicovi.

La population toutefois reste insensible pour ainsi dire devant ces immenses richesses ; mais les Américains qui commencent à les connaître apprennent aussi à les apprécier. C'est bien pour cela qu'ils travaillent avec tant d'ardeur à s'approprier le privilége Garay. Ils ont ouvert une route qui pour un grand nombre devait être celle de la fortune : durant environ une année, elle s'est couverte de voyageurs qui se rendaient en Californie ou qui venaient tenter cette fortune sur l'isthme. Les intrigues des uns, la mauvaise foi des autres, l'incurie générale, l'absence d'unité d'action dans les employés de la Compagnie, l'orgueil insensé du plus grand nombre, ont fait avorter l'entreprise qui n'a eu d'autres résultats que la banqueroute, et cette voie, naguère si vantée, après avoir englouti d'énormes capitaux, est aujourd'hui délaissée entièrement. Les avantages qu'elle offre sont néanmoins trop éclatants pour que les Américains, qui l'ont exploitée une fois, ne la reprennent point un jour, et ce jour ne peut être bien loin.

La seconde section de l'isthme de Tehuantepec, et qui en forme comme le centre, est particulièrement remarquable par la grande variété des terrains qu'elle présente La chaîne immense des Cordillères qui, sous différentes dénominations, s'étend, pour ainsi dire, sans interruption dans toute la longueur

des deux Amériques, traverse cette section de l'est à l'ouest; mais au lieu de ces volcans altiers, qui forment ailleurs un accident si remarquable, cette grande chaîne s'abaisse tout à coup sur l'isthme, au point de se partager presque entièrement à l'endroit même que la Providence semble avoir d'avance désigné, comme la ligne la plus courte du chemin d'un océan à l'autre. En cet endroit, la cordillère se rapproche beaucoup du rivage du Pacifique, et sa pente, du côté du sud, terminant d'une manière abrupte, s'étend presqu'en ligne droite de l'est à l'ouest à une distance fort considérable. Au sud du Rio Jaltepec se présente une série de montagnes, renfermant des plaines élevées, baignées par les rivières de *Jaltepec* et de *Chachiyapas*, l'une et l'autre tributaires du Guazacoalco et qui descendent à l'ouest des hautes montagnes des Mijes. Plus au sud encore viennent les monts de *Xochiapa*, entre lesquels roulent le *Malatengo*, l'*Almoloya* et le *Chichihua* qui apportent également au Guazacoalco le tribut de leurs eaux, s'ouvrant ainsi un passage naturel entre les anneaux de cette chaîne qui, autrement, eussent été impraticables pour un canal ou un chemin de fer. Entre ces hauteurs et le passage le plus élevé, le pays se compose de plateaux ondulés, divisés par des cordillères de mamelons, et connus sous le nom de *Llanos de Xochiapa*, *de Lachivela* et *de la Tarifa*. Ces hauteurs, qui s'élèvent graduellement, présentent une superficie plus uniforme à mesure qu'on se rapproche du passage qui conduit à l'océan Paci-

fique; ils ont pour limites, au sud, les monts de la *Guacamaya* et de *Mazahua* qui se terminent tous en cimes inégales de pierre calcaire, présentant une élévation de 1,500 à 2,000 pieds au-dessus du niveau du Pacifique. Ce sont là les seuls anneaux qui unissent la haute chaîne des Cordillères venant de l'État d'Oaxaca, à l'ouest, à celle qui s'étend à l'est vers l'État de Chiapas et la république de Guatémala.

Par une sorte de rétrécissement que la nature a formé dans ces montagnes, on descend tout à coup des plateaux supérieurs aux plaines basses de la côte du Pacifique, dont se compose, au sud, la troisième section de l'isthme. La largeur moyenne de ces plaines est de 20 milles, de la base des monts au rivage de l'Océan, avec une déclivité de 10 à 15 pieds par mille jusqu'aux lagunes de Tehuantepec, formant ainsi un immense plan incliné de 250 pieds de hauteur au-dessus de la mer, au point où commence la descente, avec une superficie remarquablement égale, quoique avec une légère pente vers la côte. De distance en distance, on y rencontre un mamelon ou colline isolée, d'origine volcanique, qui donne au paysage un caractère éminemment pittoresque. Huit rivières descendent de ces montagnes et, après avoir arrosé les plaines inférieures, débouchent dans les lagunes qui s'étendent sur la côte, en s'unissant à la mer par une passe étroite, appelée la *Boca-Barra;* la plus importante de ces rivières est le *Rio-Loteca* ou de *Santa-Maria*, qui descend des montagnes d'Oaxaca au nord-ouest de Tehuante-

pec, traverse cette ville et débouche dans l'Océan au port de *la Ventosa*.

Le *Xuchil*, avec lequel nous avions commencé à remonter le fleuve Guazacoalco, n'était pas un grand bateau, mais il avait des cabines assez bien emménagées et qui, sans offrir à beaucoup près le luxe du *Guazacoalcos*, étaient commodes et aérées. Le fleuve, grossi deux jours auparavant par les premières pluies de mai, tombées dans les montagnes de Guichicovi, roulait rapidement ses ondes bourbeuses, charriant des plantes et des arbres qu'il arrachait à ses berges. A quelques milles plus haut que Minatitlan, on passe devant l'embouchure du *Coachapan*, tributaire du Guazacoalco où il vient tomber du sud-est. Il présente cette particularité assez curieuse, que, durant la saison des pluies, il communique encore une fois avec le fleuve, à 30 milles en amont, par le *Rio-Coapan*, formant ainsi une grande île montagneuse et boisée. Un peu plus haut, le Guazacoalco se partage lui-même en deux branches, le *Miztan* et l'*Apotzonco*, qui ceignent dans leurs cours l'île de *Tacamichapa*, longue d'environ 12 milles. C'est une propriété réclamée par la commune de Jaltipan qui prétend, sur la foi d'une tradition, l'avoir héritée de la célèbre Marina, à qui elle aurait été concédée par la couronne d'Espagne, en considération des services qu'elle avait rendus à Cortès. De belles plaines remplissent les intervalles que les bois laissent ouverts sur cette île: elle est le séjour favori des chevreuils et des faisans, les

plus beaux que j'aie pu voir en passant; le bétail y a de l'herbe par-dessus le corps, et tout le monde indifféremment y fait paître ses troupeaux, sans que personne y trouve à redire. De loin en loin, une clairière s'entr'ouvre pour laisser voir un *rancho*, ou quelque milpa, avec une hutte au toit pointu en feuilles de palmier. Mais dans l'ensemble du paysage, ce qu'on retrouve sans cesse, c'est la forêt géante, au feuillage métallique, varié à l'infini, dominée par des palmiers en éventail ou des cocotiers dont les aigrettes brillantes se balancent élégamment au-dessus des masses de la futaie.

Nous passons rapidement en revue tous les tableaux de ce panorama de verdure, où chaque courbe du fleuve apporte un changement nouveau. Vers midi, le bateau s'arrête quelques instants en face du village de Hidalgo-titlan, autrement dit *Los Almagres*, situé à 20 milles environ de Minatitlan, sur la rive droite du fleuve. Les chaumières de ce *pueblo*, ombragées d'orangers et de beaux cocotiers au fût élancé, sont groupées d'une manière riante sur les pentes des collines qui bordent le rivage, rompant agréablement la monotonie splendide des bois que nous passons en revue depuis plus de trois heures. Dans le feuillage j'entrevois une femme debout sur la berge, venue pour recevoir quelques marchandises qu'on débarque du vapeur. Ses traits sont européens et sa figure, pâle et mélancolique, inspire naturellement de l'intérêt. Murphy, à qui je m'en informe, me dit son nom: c'était une Française,

madame Raimond, veuve aujourd'hui d'un des premiers colons de l'expédition désastreuse de M. de la Ville-l'Évêque ; ainsi que son mari, elle avait beaucoup souffert, et leurs aventures, dont j'avais entendu parler, offriraient la matière d'un roman. Raimond avait surmonté le malheur; il était mort depuis peu d'années dans l'aisance, laissant sa famille dans une condition prospère. Une grande et belle fille que je vis à côté de sa femme était la sienne, mariée quelque temps auparavant à un Américain.

Le steamer continue sa marche en amont. Quelques milles plus haut que *Los Almagres*, nous franchissons le pas de la *Horqueta*, où les deux bras du Guazacoalco se rejoignent à la suite de l'île de Tacamichapa. Les eaux, les bois présentent ici les scènes les plus ravissantes : ce sont des lacs limpides, entremêlés de jardins enchantés, où la main de la nature a réuni en profusion les végétaux les plus riches, les fleurs les plus belles, les plus merveilleuses par leur grandeur et leur éclat. Quelques chaumières, au toit pointu, se présentent encore de loin sur l'une ou l'autre rive ; mais à mesure qu'on avance, la solitude devient plus réelle et plus grande ; les bois prennent, en perdant les dernières traces de la vie humaine, un aspect plus majestueux et plus gigantesque. La berge disparaît entièrement sous le feuillage ; mais les branches énormes qui s'avancent en arceaux au-dessus du fleuve, recouvrent en plus d'un endroit le marécage bourbeux où leurs racines, enchevêtrées avec les lianes et les plantes

aquatiques, servent de retraite aux reptiles et surtout aux caïmans qu'on aperçoit tour à tour dormant mollement sur la vase échauffée au soleil, ou nageant comme des troncs d'arbres flottants sur l'eau.

Au bruit du bateau à vapeur, on les voit soulever lentement leur tête hideuse et se hâter de gagner l'abri que leur présentent les sombres entrées du marécage. J'aperçus un de ces monstres qui pouvait avoir de 25 à 30 pieds de long; il était horrible à voir avec sa gueule béante et ses petits yeux rouges hypocritement entr'ouverts. Apparemment moins épouvanté que les autres, il était resté étendu sur une branche épaisse qui se projetait entre deux eaux en saillie du rivage; mais le monstre tout entier était parfaitement visible. Du plus loin qu'ils le découvrent, mes compagnons de voyage s'apprêtent à tirer dessus : tous étaient Américains ou américanisés; c'eût été un miracle qu'il s'en fût trouvé un seul dépourvu d'armes à feu, de rifles ou de revolvers. L'un d'eux qu'on appelait *le Docteur*, ancien flibustier de la Société Walker et Comp., à Nicaragua, saisit son *colt* (1) et atteint le monstre sous la ligne blanche; le vilain amphibie fait une pirouette effroyable de sa branche dans l'eau et roule mort sur lui-même avec un mouvement convulsif horrible, en tachant la surface du fleuve d'un grand cercle de sang.

(1) *Colt* est le nom de l'inventeur des premiers revolvers à New-York; c'est encore lui qui fabrique les plus estimés qui s'appellent comme lui.

A partir de l'extrémité de l'île de Tacamichapa, l'isolement devient de plus en plus notable. On marche encore environ 10 ou 12 milles, après quoi se présente le premier des rapides du Guazacoalco. On le rencontre à la base des collines argileuses du *Loro :* là le fleuve, resserré entre les rochers, roule avec impétuosité sur des bas-fonds toujours dangereux pour la navigation ; son cours, tantôt paisible à sa surface, tantôt tumultueux et retournant sur lui-même avec fracas, ne permet au vapeur que de s'avancer lentement et avec précaution. Le voyageur commence dès lors à s'apercevoir qu'il approche des montagnes : dans leurs contours anguleux, les eaux se heurtent avec violence contre les berges abruptes qui les étreignent comme entre deux murailles, ravageant avec leurs anciens atterrissements les masses superbes de la forêt qui s'écroulent à droite et à gauche comme les remparts d'une citadelle ruinée. La nuit qui ne tardera pas à envelopper le ciel et la terre, commence à ajouter un autre caractère à ces tableaux éloquents. Du milieu de la rivière déjà plongée dans l'ombre, on discernait encore les derniers rayons du soleil, dorant la cime arrondie des grands arbres, que de l'extrémité opposée, on voyait monter la lune dont les gerbes lumineuses s'élançaient à travers les éclaircies de la forêt. Aux émanations chaudes et embaumées du soir qui pèsent sur l'atmosphère après la chute du jour, succède une brise légère qui ondule dans la feuillée : le fleuve, en ce moment, est d'une solennité immense, mêlée

de je ne sais quel enchantement mystérieux qui fait vibrer toutes les cordes de l'âme : éclairé tour à tour par la lueur vacillante des étoiles et les rayons de la lune, il présente des effets d'ombre et de lumière dont je saurais difficilement redire la beauté ; on se sent pris sous le charme et l'on éprouve dans toute sa force l'influence des eaux, des bois et de la solitude, si puissante dans les nuits équinoxiales. Jusqu'à la rapidité même avec laquelle nous avancions par la vapeur, tout ajoutait une tournure étrange et fantastique au spectacle de notre marche nocturne. Parfois nous étions enveloppés dans une sorte de crépuscule douteux qui couvrait la rivière, en laissant entrevoir dans ses détours lointains l'immensité d'un paysage sans bornes ; parfois, lorsque l'astre du soir pénétrait les ombres de la forêt, c'était une splendeur douce et vaporeuse comme le songe d'une nuit d'été ; tous les objets s'y distinguaient avec une netteté incroyable et sa clarté inondait tous les tableaux de cette nature endormie, comme les décors d'une féerie dans nos théâtres magiques.

Mon esprit se plaisait à la contemplation de ces scènes ravissantes, et ce ne fut que bien avant dans la nuit que je me décidai à prendre le chemin de ma cabine. Le lendemain, vers sept heures du matin, nous passions devant le site d'*Abasolo titlan*, ancien centre de la concession de la colonie française du Guazacoalco. Un mille plus haut, le vapeur s'arrête en face d'un mamelon qui se dresse à la droite du fleuve, avec une maisonnette perchée à son sommet.

Ce lieu est connu sous le nom de *Brewer's*, d'un Américain qui est venu y planter ses choux et son industrie, en attendant mieux. Le capitaine du *Xuchil* nous annonce ici qu'il faut débarquer : les eaux du fleuve, qui n'ont cessé de baisser depuis deux jours, ne lui permettent pas de nous conduire plus haut avec le vapeur.

A commencer de Brewer's, on ne trouve plus aucune habitation jusqu'au poste de Xuchil : dans la zone intermédiaire où nous allons entrer, il n'y a plus de villages indiens jusqu'à *San-Juan Guichicovi*, d'une part, et *Santa-Maria-Chimalapa*, de l'autre : le *rancho* dit du *Mal-Paso*, situé au confluent du *rio Sarabia* et du Guazacoalco, et, un peu plus haut, la *hacienda* ou métairie de *San-Gabriel-Boca-del-Monte* étaient, avant les travaux des Américains, les seules localités habitées au-dessus d'Abasolo-titlan. Ceux-ci, qui avaient établi le poste de Xuchil à la tête de la navigation du fleuve, en avaient encore quelques autres, servant de relais pour les voitures qui de Xuchil transportaient les voyageurs à Tehuantepec et à la Ventosa. Pour nous, actuellement, il s'agissait de gagner celui de Xuchil : par eau, la distance était d'environ 18 milles, tandis que par terre elle était un peu plus courte. Murphy avait résolu d'avance que ses compagnons continueraient à remonter le fleuve en *bongos* ou pirogues, en les chargeant en même temps d'escorter nos bagages. Quant à lui et à John Hargous, ils avaient des chevaux en réserve chez Brewer ; ils en mirent obli-

geamment un troisième à ma disposition. J'en fus d'autant plus aise que je redoutais de devoir remonter le reste de la rivière en canot : pris à l'improviste, on n'avait pas eu le temps de dresser sur ces pirogues les tonnelles, en feuillage qu'on y élève le plus souvent, pour garantir le voyageur de l'ardeur du jour : car il était de bonne heure et on devait se résigner à supporter toute la force du soleil, qui deviendrait d'autant plus incommode, que sa réverbération serait plus grande sur la surface de l'eau. Ces pirogues ne sont rien moins que des canots creusés dans un immense tronc d'arbre, et d'ordinaire c'est un tronc d'acajou, ce bois étant fort commun dans les forêts du Guazacoalco : il y en a de dimensions considérables, et j'ai vu de ces pirogues qui avaient jusqu'à 60 pieds de long sur une largeur de 8 ou 10. Indiens et métis les conduisent avec une égale adresse et une vitesse extrême : mais comme elles n'ont point de quille, il faut les lester avec précaution et éviter de s'y trop remuer, crainte de chavirer. On leur donne, suivant leur grandeur et la charge qu'elles portent, de deux à six rameurs : si deux suffisent, et c'est l'ordinaire dans un petit bongo, l'un se place à l'arrière pour le faire avancer, l'autre sur l'avant, où il le gouverne avec sa pagaie, car il n'y a pas de gouvernail.

Tandis qu'on y descend les bagages, je monte à la maison avec Murphy et Hargous ; on nous présente pour nous rafraîchir quelques tranches d'ananas. A dix heures, nous sommes à cheval : à peine sortis

de l'enclos de Brewer's, nous traversons à gué la rivière de Chalchiyapa et nous lançons nos montures dans l'épaisseur de la forêt. Il n'y avait jusqu'à Xuchil qu'un sentier à peine tracé : mais Murphy l'avait pratiqué trop souvent pour s'y perdre. On était vers la fin de la saison dite d'été, et, quoique le fleuve se fût déjà grossi une ou deux fois des eaux tombées dans les hautes montagnes, on n'apercevait encore à l'entrée de ces grands bois que fort peu de signes de la saison nouvelle : la terre était dure et crevassée, les torrents à sec, et les lianes dont les longs bras s'arrondissaient autour des arbres, ressemblaient à des sarments morts. La forêt trop fréquentée par les Américains avait déjà perdu en grande partie sa beauté virginale : trop d'éclaircies s'y étaient faites et le soleil, en y pénétrant, avait absorbé l'humidité qui se nourrit autrement dans l'épaisseur de la futaie. De temps à autre, cependant, celle-ci se représentait haute, sombre et solennelle : en passant des allées ouvertes où l'on était exposé à toute la dureté d'un soleil brûlant, on pénétrait tout à coup sous des arceaux étoilés de fleurs, de sauvages orchidées, aux couleurs étincelantes, auxquels succédaient bientôt après des bois plus épais encore : on chevauchait sous une voûte massive et ténébreuse où la lueur du jour à peine tamisait d'imperceptibles rayons. Devant ces fourrés impénétrables, repaires du jaguar et du chat-tigre, si dangereux quand la faim les presse, ma curiosité s'arrêtait mêlée d'inquiétude : un moment je m'imaginais voir briller dans l'obscu-

rité les yeux sanglants de l'ocelot ; mais le moment d'après dissipait mes appréhensions. Ces animaux fuient les regards de l'homme, et de jour il est rare de les rencontrer dans les sentiers fréquentés par lui.

En retournant à la lumière, nous retrouvions les broussailles sèches, les lianes arides, enroulées comme des serpents de toute grandeur aux branches et aux corps des arbres, interceptant souvent la route où leurs débris gisaient pêle-mêle avec ceux des troncs poudreux, couchés par la vétusté. C'était une perspective fort peu plaisante pour moi que de chevaucher dans un tel gâchis de branchages : je n'étais certes plus novice dans ces sortes de voyages ; mais une absence de plus de deux ans m'en avait fait perdre l'habitude. Murphy riait à gorge déployée quand il remarquait en moi quelque hésitation : heureusement les chevaux mexicains sont accoutumés à ces embarras des forêts et, tout mauvais que me parût le mien, il me faisait faire des tours de force que m'eussent envié, je crois, les écuyers de Franconi. Une fois même il prit si bien son élan, que je manquai de le voir disparaître d'entre mes jambes : une liane que je n'avais pas vue m'accrocha dans le sentier par le milieu du corps ; elle se rompit heureusement grâce à la violence du coup, sans quoi je restais suspendu dans la forêt, non par les cheveux comme Absalon, mais par la ceinture.

Notre course était rapide en dépit de tous ces obstacles, et nous les franchissions sans nous donner la

peine de les regarder. Quelquefois, cependant, l'un ou l'autre de mes deux compagnons s'arrêtait court, soit pour tirer un coup de fusil dans une troupe de perroquets ou d'aras, au plumage brillant, qui volaient en croassant comme des corbeaux au-dessus de nos têtes, soit pour s'amuser des grimaces d'un singe gambadant sur les hautes branches d'un *amate* ou d'un acajou. En sortant d'une de ces futaies épaisses que je viens de décrire, Hargous avisa tout à coup un faisan royal, perché sur un des plus grands arbres de la forêt. C'était un oiseau magnifique : son plumage noir et blanc était bigarré de teintes cuivrées, azurées, aux reflets métalliques et sur sa tête se dressait une crête superbe de plumes frisées du plus bel effet. Il nous laissa approcher suffisamment pour se faire admirer à l'aise ; mais au moment où Hargous allait lâcher la détente de son rifle, ce roi des forêts étendit soudain les ailes avec majesté et alla s'abattre sur un arbre voisin.

Ce n'était pas le moment de courir après : il fallait arriver à Xuchil avant la nuit. Nous venions de nous rapprocher des bords du fleuve : il y avait plus de quatre heures que nous étions en chemin : bientôt nous descendons sur le rivage sablonneux que nous suivons une demi-heure, après quoi nous rentrons dans la forêt comme auparavant. Malheureusement les sentiers qui nous restent à parcourir sont à ciel découvert : le gâchis de lianes, de vignes sauvages, de branches mortes, de troncs d'arbres tombés de vétusté, est plus complet encore qu'avant : nos

chevaux sont haletants de chaleur, de soubresauts et de courses au clocher ; c'est à peine si nous nous sentons nous-mêmes la force de les pousser davantage. Ce mauvais pas dura encore une heure ; puis le fleuve reparut devant nous, large et majestueux, s'entr'ouvrant comme une fourche dont les pointes grandioses se perdaient à droite et à gauche dans les profondeurs des bois. C'était le confluent du Jaltepec et du Guazacoalco : durant un mille environ, nous continuons au sud à suivre le rivage, en face des collines boisées qui s'élèvent entre les deux rivières, et je vois apparaître à la gauche du fleuve trois ou quatre grandes constructions en planches de la plus laide apparence. Ce sont les magasins de la Compagnie Louisianaise, titre pompeux auquel ces vilaines baraques sont loin de correspondre, mais dont l'ambition est surpassée, toutefois, par celui d'*hôtel* que prend une baraque voisine. Nous sommes devant Xuchil.

Le site me paraît agréable et bien choisi. Le Jaltepec et le haut Guazacoalco, dont les eaux se réunissent ici pour former le Guazacoalco proprement dit, sont deux grandes rivières à peu près égales : la première qui prend sa source dans les montagnes de *Lachixila* et de *Quetzaltepec*, dans l'État d'Oaxaca, coule au sortir de la Sierra, entre les savanes ondulées de *Tuxtla*, reliant un petit nombre de hameaux à la mer. Le haut Guazacoalco, qu'on appelle indifféremment *rio del Corte*, *rio del Paso* ou *rio de Xuchil*, sort des montagnes inexplorées des Zoqui

qui s'élèvent à l'est de Chimalapa, se grossissant, en passant, de plusieurs autres cours d'eau importants. Vu de la station de la Compagnie, son aspect est imposant, et l'œil le suit avec complaisance entre les collines, où il serpente comme un large ruban d'argent dans un lointain gracieux de bois et de pâturages.

En arrivant en face de Xuchil, nous descendons sur la grève, et je me délasse de la fatigue d'une première journée à cheval en me roulant sur le sable : il était quatre heures du soir. Déjà l'on nous avait aperçus du bord opposé, et une pirogue, montée par deux Indiens vigoureux, était en train de venir nous chercher. Un de ces Indiens, entièrement nu, se met à l'eau à quelques pas de nous, et nous porte l'un après l'autre dans le canot qui s'éloigne l'instant d'après, et nous débarque ensuite de la même façon sur la rive de la Compagnie. Murphy est reçu comme un vieil ami des préposés des magasins : il me présente, et ce sont des poignées de main à l'américaine, à n'en plus finir. Nous entrons ensemble au magasin principal, vaste pièce sans plafond ni parquet d'aucune sorte, où tout est accumulé pêle-mêle : l'une des extrémités est séparée du restant, par une cloison, et partagée en deux petites chambres Elles ont chacune un lit de sangle, surmonté d'une moustiquaire. C'est le seul meuble réel qu'on y voie : le reste se compose d'instruments de travail, de malles, de caisses de vin et de liqueurs, les unes encore remplies et empilées

l'une sur l'autre, les autres vides et renversées, servant de sièges et même de tables ; quant à des bouteilles, il y en avait partout, de toute forme et de toute grandeur, avec des boîtes à cigares. Ce fut la première chose qu'on nous offrit, un cigare et un petit verre. Mais Murphy et Hargous avaient faim autant que moi : après quelques instants de conversation, nous passâmes à l'hôtel pour voir nos chambres et commander le dîner.

L'abbé Brasseur de Bourbourg.

(*La suite au prochain cahier.*)

LES HABITANTS DES ILES NIKOBAR,

TRADUCTION LIBRE D'UNE NOTICE DE M. SCHERZER;

PAR M. BRULLÉ,
PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES SCIENCES DE DIJON (1)

Les îles Nikobar, ce groupe si remarquable et si heureusement situé, déjà mentionné par Marco Polo et par deux voyageurs mahométans du IX[e] siècle, et resté jusqu'à ce jour en très-grande partie inconnu et inexploré, ont été visitées récemment par l'expédition que portait la frégate autrichienne *Novara*. Sur trente-deux jours que l'expédition passa dans ces îles, seize seulement ont pu être consacrés aux observations des naturalistes. Le peu de sécurité que présentaient les points de relâche et le climat si décrié et en réalité si redoutable aux Européens, ne permettaient point de passer la nuit à terre ; aussi, dans l'intérêt de la santé de tous, il devint nécessaire de rentrer tous les soirs à bord de la frégate. Cette disposition fit perdre un temps précieux, bien que la saison fût on ne peut plus favorable aux

(1) Extrait du Journal de la Société I. R. de Géographie de Vienne, 3[e] cahier de l'année 1858.

recherches de l'expédition. Il ne tomba qu'une seule fois de la pluie pendant son séjour. Les vapeurs si funestes à la santé, qui doivent recouvrir d'un voile épais, pendant la saison des pluies, ces forêts primitives, avaient été réduites à leur minimum par plusieurs mois de sécheresse. Cependant il en restait assez pour l'entretien d'une végétation que l'auteur compare aux forêts vierges de l'Amérique Centrale, des rives du Sarapiqui et des solitudes de Montagua, forêts tropicales assurément plus puissantes, dit-il, et d'un aspect plus imposant, mais ni plus épaisses ni plus impénétrables. Les circonstances atmosphériques, qui rendirent le séjour de l'expédition sur les différentes îles moins incommode et moins nuisible à la santé, eurent toutefois des suites regrettables. La mousson du nord-est, qui souffle dans ces régions depuis novembre jusqu'en mars avec une si grande régularité qu'elle devient une loi pour la navigation locale, commence dès le mois de mars à faiblir d'une manière remarquable et donne même lieu de temps en temps à des calmes parfaits. C'est, dit M. Scherzer, un avertissement de la bienveillante nature pour les navigateurs de ces îles, peu familiers avec la boussole et les cartes marines; ils savent que les vents de sud-ouest approchent et qu'il faut songer au retour. Aussi fallait-il, pour atteindre une île peu éloignée, presque autant de jours qu'il eût fallu d'heures dans des circonstances plus favorables. Une autre circonstance rendait en outre moins fructueux un séjour

peu prolongé sur ces îles, surtout au point de vue de l'ethnographie : c'était la crainte extrême et l'anxiété qu'inspiraient toujours aux indigènes l'aspect inattendu des Européens et leur arrivée sur un bâtiment comme la frégate autrichienne. En descendant sur chacune des îles on voyait se renouveler le même spectacle, c'est-à-dire que les misérables établissements du rivage étaient aus sitôt abandonnés par tous les habitants, qui, semblables à des bêtes fauves, s'enfuyaient éperdus dans les bois. Puis on voyait successivement apparaître quelques figures d'hommes, sans doute parmi les plus braves et les plus hardis, tandis que les femmes, les enfants, les vieillards ne reparaissaient plus.

Ces circonstances expliqueront, dit M. Scherzer, ce qu'il y a d'incomplet dans les observations qui vont suivre, surtout pour les lecteurs qui ont pris connaissance des travaux plus étendus de la commission scientifique de *la Galathée* et du docteur Rink, sur l'ethnographie des îles Nikobar. Ce dernier en particulier y a séjourné cinq mois.

Les habitants du groupe des îles Nikobar, dont le nombre est évalué à cinq ou six mille, sont grands, bien proportionnés, d'une couleur de bronze obscur, qui prend souvent une teinte brillante par suite de la coutume où ils sont d'enduire leur corps d'huile de coco, à laquelle est due l'odeur particulière qu'ils exhalent. On peut supposer avec assez de vraisemblance que, de même que les Indiens du haut Mississippi se frottent le corps avec de la graisse pour se

défendre contre le froid, les habitants des îles Nikobar se couvrent d'huile de coco pour arrêter la transpiration et prévenir les maladies de la peau (1). Il ne paraît pas qu'ils se barbouillent le visage aussi fréquemment que le prétendent les auteurs qui en ont parlé jusqu'à présent. Nous n'avons vu, dit M. Scherzer, qu'un seul indigène du village de Malacca, sur l'île Nankaurie, qui eût le front et les joues barbouillés de rouge au moyen des graines du *Bixa orellana*. Je n'ai jamais aperçu de tatouage sur aucun d'eux, et ils ne paraissent apprécier nullement le pointillage souvent plein de goût que portent sur la peau des mains et des pieds les Birmans et les Malais qui leur rendent visite. On voit assez fréquemment sur leur poitrine et sur leurs bras des taches de rousseur.

Les Nikobars ont le front légèrement arqué, souvent d'une très-belle forme, mais fuyant un peu en arrière. Leur visage est ordinairement large et se rapproche de la forme ovale, abstraction faite de l'os des joues qui est assez fort. Ils ont le nez d'une grandeur ordinaire, mais toujours extrêmement large et d'une coupe assez grossière. Quelques individus ont le nez remarquablement long. L'usage dégoûtant qu'ils ont de mâcher sans cesse le bétel semble déformer leur grande bouche d'une manière maladive. Chez quelques individus, cette sale coutume donne lieu à une telle décomposition des dents,

(1) Ritter. *Asie*, t. IV, part. Ire, p. 846.

qu'elles ressemblent à des tumeurs de mauvaise nature, placées entre des lèvres épaisses et gonflées. Le docteur Schwarz vit dans l'île Treis un indigène déjà âgé chez lequel l'usage immodéré du bétel avait déformé la langue comme les dents. Leur menton est ordinaire, peu saillant et plutôt même rentré. Les os des joues sont larges et saillants ; l'arcade zygomatique ou jugale est assez fortement arquée. Les oreilles sont petites, avec les lobes percés d'une ouverture assez grande pour recevoir, en guise d'ornement, un fragment de tube de bambou d'un pouce d'épaisseur. Quelques naturels emploient cette ouverture à recevoir des cigares. Leurs sourcils peu abondants ne garnissent pas tout le bord de l'orbite. Leurs cheveux sont la plupart du temps d'un beau noir, souples et épais, et descendent parfois très-bas de chaque côté. La barbe est rare chez tous, et les moustaches, ou la barbe de bouc, sont de rares exceptions. D'ailleurs, la barbe n'est pas une des choses qui constituent, aux yeux des Nikobars, le type de la beauté. Je les ai vus, dit M. Scherzer, aussitôt qu'ils pouvaient s'emparer de mes ciseaux, très-empressés de se débarrasser des quelques poils qui avaient pu, comme par contrebande, se montrer sur la lèvre supérieure, aux côtés de la bouche et sur le milieu du menton. Leur physionomie est généralement sérieuse, calme et indifférente. Je n'ai jamais aperçu sur leurs traits un mouvement qui pût témoigner de leur satisfaction pour un présent reçu, même après avoir manifesté un grand désir

de l'obtenir. La seule émotion qui se remarquât parfois sur ces visages sans animation, c'était une expression d'inquiétude et de crainte, lorsqu'ils voyaient descendre sur leur île un grand nombre d'hommes armés. La grande ressemblance des différents individus entre eux doit provenir, comme chez les Indiens de l'Amérique centrale et de l'Amérique méridionale, des mariages entre proches parents, qui doivent avoir lieu nécessairement, lorsque sur une même île deux cents hommes environ forment toute la population et que les rapports avec les îles voisines sont aussi bornés.

Fontana prétend, dit M. Scherzer, que les indigènes ne se coupent jamais les ongles, tandis qu'ils se rasent les sourcils ; quant à moi, ajoute-t-il, je n'ai pu constater ces assertions dans aucune des îles que nous avons visitées, et où quelques individus seulement, par imitation sans doute des Malais et des Chinois, portent des ongles démesurément longs. Je n'ai vu que deux individus, l'un et l'autre indigènes de Kar-Nikobar, qui fussent estropiés ou arrêtés dans leur développement. Chez le premier, le radius du bras gauche était disloqué à la racine de la main, ce qui donnait au membre un aspect amaigri et difforme. Le second était une espèce de nain, dont les extrémités offraient des plis profonds comme dans les cuisses des enfants et dont les doigts étaient si courts et si renflés qu'on l'appelait Kinta-Kunti, c'est-à-dire doigts courts. Qui a soin du pauvre estropié? demandais-je à un naturel. Moi et nous

tous, telle fut la réponse du sauvage. Elle fit presque rougir, je l'avoue, le fils blanc de la civilisation, qui se souvint alors de l'Erzgebirge et des Irlandais faméliques. Nos observations personnelles ne nous ont pas permis de confirmer l'assertion de l'ethnographe de *la Galathée* au sujet des gros ventres, quoique nous ayons rencontré plus d'un naturel ayant de l'embonpoint. Le fléau de la syphilis paraît jusqu'à présent inconnu aux îles Nikobar. Je ne pus acquérir aucune certitude au sujet de l'ancienneté présumée des maladies contagieuses. Il y a cependant dans la langue des indigènes de ces îles un mot pour désigner la variole, ce dont je me suis assuré par la confrontation d'un Malais, qui portait sur le visage les cicatrices affreuses de cette terrible maladie.

Les essais auxquels nous avons pu soumettre, le docteur Schwarz et moi, 55 individus, nous ont donné les résultats suivants, en mesures françaises:

Hauteur du corps.	$1^{m}.622$
Poids du corps.	61 kilog.
Dynamomètre (force manuelle).	$49^{k}.47$ (1).

Les habitants des îles Nikobar ont l'occiput aplati et déprimé, et Fontana fait aussi mention de cette particularité dans son journal. Elle mérite surtout

(1) D'après Regnier, la force manuelle d'un Français de 25 à 30 ans est de 50 kilog.; d'après Ransonnet 46.3; d'après Péron 69.2. Ce dernier donne pour la force manuelle d'un habitant de la Nouvelle-Hollande 51.8; d'un Malais de Timor, 58.7. (Quételet, *l'Homme*, t. II, p. 65, 66.)

d'être remarquée, car les recherches auxquelles nous nous sommes livré nous ont convaincu que cette modification de la forme du crâne ne constitue pas un caractère de race, et qu'elle est produite artificiellement. Nous découvrîmes, en effet, que les naturels de Nankauri et des autres îles ont coutume, sans doute d'après leurs notions sur la beauté, de déprimer la tête des nouveau-nés, et qu'ils renouvellent l'expérience pendant un temps déterminé, à l'aide de différents moyens, pour mieux en assurer le résultat. Cette singulière coutume nous rappelle involontairement le crâne aplati des Aymaras de la côte occidentale de l'Amérique du Sud, tel que d'Orbigny l'a rencontré dans les tombeaux de la province Munecos, dans les parties les plus sauvages de Carangas et dans les vallées de Tacua (*l'Homme américain*, t. I, p. 220). D'Orbigny s'était également convaincu que cette dépression du crâne n'était rien moins que naturelle, et qu'elle était au contraire produite artificiellement, attendu que la tête des Aymaras actuels, chez lesquels cet usage ne s'est pas conservé, a la même forme que celle des Quichas, et que l'on trouve dans les mêmes tombeaux des crânes aplatis et d'autres qui ne le sont pas. Les recherches de d'Orbigny l'ont même convaincu que les crânes aplatis appartenaient aux hommes, tandis qu'on laissait à ceux des femmes leur forme naturelle. Nous n'avons pas été à même d'examiner la tête des femmes des îles Nikobar, et par conséquent de décider si la singulière coutume

de ces peuplades s'applique seulement aux hommes. Ce n'est que par un séjour prolongé que l'on pourra faire des recherches sur l'origine d'un semblable usage et déterminer quelle influence il pourrait exercer sur les dispositions intellectuelles des peuples qui y sont soumis.

Le vêtement des hommes est des plus simples. Il se compose d'une bande de toile bleue qui fait le tour du corps et, après avoir passé entre les jambes, vient se fixer à la ceinture pour retomber en arrière. C'est là, sans doute ce qui avait fait dire au voyageur suédois Kœping, qui, en 1647, monté sur un bâtiment hollandais, toucha aux îles Nikobar, que les habitants de ces îles avaient une queue comme les chats et qu'ils la remuaient de la même manière.

Dans un climat dont la moyenne de la température annuelle est de 27° cent., et où par conséquent le besoin de vêtements ne se fait pas sentir, on s'étonne avec raison de l'empressement des naturels à se procurer les habits des Européens. Le seul moyen de dérider ces figures calmes et immobiles, et d'y faire naître une apparence de satisfaction, c'est de leur montrer une chemise, un habit ou un chapeau de soie noire. Cependant, comme ces hommes obtiennent rarement plus d'une pièce à la fois et qu'il se passe souvent plus d'une année avant qu'ils puissent s'en procurer une seconde, et à plus forte raison le vêtement complet, il en résulte que les Nikobars se montrent aux étrangers dans la tenue la plus grotesque, les uns tout à fait nus, n'ayant

qu'un chapeau sur la tête, les autres sans chemise, sans chapeau et sans pantalon et se pavanant dans un habit qui, sur ces corps nus et bronzés, a plutôt l'air d'une camisole de force que d'un objet de toilette. Voici un exemple qui montre jusqu'où peut aller la vanité de ces enfants de la nature. Le chef du village de Saoui, dans l'île Kar-Nikobar, fut gratifié d'un uniforme de fantaisie en drap grossier. Ce costume, porté par-dessus une chemise de toile, la température élevée du climat, et la disproportion qui existait entre ses vêtements et le corps replet du chef demi-sauvage, tout cela constituait un ensemble de circonstances assez incommode. Néanmoins, séduit par les parements de couleurs différentes, par l'éclat des boutons de métal. en un mot par l'origine étrangère du costume, il ne cessa, pendant la durée du séjour de l'expédition, de paraître affublé de son uniforme boutonné jusqu'au col, par-dessous lequel il portait encore un caleçon de toile et, pour compléter sa toilette, il se couvrait la tête d'un chapeau de feutre noir.

En général ces naturels, dans le choix d'un de nos vêtements, font bien plus la part de la vanité que du besoin réel et des convenances personnelles. Un grand chapeau rond et blanc, à larges bords que je donnai, dit M. Scherzer, à l'un d'entre eux, n'excita pas le moindre empressement, bien que, par sa forme et sa couleur, il fût beaucoup plus en état de garantir celui qui le portait des rayons du soleil. Au contraire, nos chapeaux de soie noire,

élevés de forme, à bords étroits et plus à la mode, excitaient bien autrement la convoitise des habitants de Kar-Nikobar et de Nankauri. Dans leurs relations d'échange, ils donnent pour un de ces chapeaux, souvent tout à fait hors d'usage, jusqu'à 1,600 noix de coco, tandis qu'ils n'en offrent que 1,200 pour une longue et large pièce de mousseline bigarrée, qui leur sert à ensevelir leurs morts. Le beau idéal de leur coiffure est un bandeau d'écorce desséchée qu'ils mettent sur le front et qui leur donne un air très-pittoresque, tandis que les ornements, les colliers, les perles de verre sont peu appréciés par eux. Deux ou trois jeunes gens tout au plus portaient autour du cou et aux mains des anneaux, assez massifs d'ailleurs, en argent ou en fil de fer. Peut-être la plupart d'entre eux avaient-ils mis de côté leurs ornements nationaux; peut-être encore l'usage des parures est-il principalement le privilége de l'autre sexe. M. Scherzer n'a pu apercevoir qu'une seule femme, dans l'île Nankauri et dans le village d'Inuang : c'était la femme d'un naturel de Poulo-Pinang, cuisinier d'un bâtiment malais en ce moment à l'ancre. M. Hochstetter, en se rendant à l'île Trinket, rencontra un canot qui renfermait plusieurs femmes. D'après ces deux voyageurs, le beau sexe des îles Nikobar est encore plus laid et plus déplaisant que l'autre. Les femmes portent les cheveux courts et n'ont pour tout vêtement qu'une pièce de toile qui fait plusieurs fois le tour du corps, à la manière des femmes indiennes de l'Amérique

Centrale. Je crois, dit M. Scherzer, que la vue des femmes ne doit pas être interdite au voyageur aussi complétement qu'on pourrait le penser. Les naturels s'accoutument facilement à la vue des étrangers, lorsqu'une fois ils sont revenus de leur première surprise et qu'ils croient n'avoir rien à craindre. Cinq jours après notre première visite à Kar-Nikobar, nous abordâmes à la partie opposée de l'île, à la côte orientale. Les naturels nous dirent alors qu'ils n'avaient plus peur de nous, puisque nous étions déjà venus chez eux. Un jeune Français de l'île Bourbon était depuis dix jours à Kar-Nikobar pour achever un chargement de noix de cocos. Les naturels ne se cachaient plus à son égard ; ils lui laissaient voir leurs familles et le rendaient témoin de leurs réjouissances.

Les demeures des Nikobars sont la plupart du temps des huttes en forme de ruches, élevées sur des pieux de six à huit pieds au-dessus du sol et dans lesquelles on ne peut pénétrer qu'au moyen d'une échelle de bambou en général bien construite. Toutes simples que soient ces huttes, elles ne sont pas dépourvues, surtout à Kar-Nikobar, d'une certaine élégance. Leur toit en feuilles de palmier, et leurs parois en baguettes de palmier et de jonc entrelacées sont, dit M. Scherzer, les traces d'une industrie qui ferait honneur même à un peuple civilisé. Chaque hutte se compose d'une seule pièce, qui sert à la fois de demeure, de chambre à coucher et de cuisine. Aussi l'intérieur est-il toujours rempli de

fumée, ce qui le fait plutôt ressembler à une grande cheminée. Si les yeux ont à souffrir de cette fumée, la santé des habitants y gagne sans doute, en ce qu'elle les préserve, surtout dans la saison pluvieuse, des vapeurs nuisibles qui s'élèvent du sol.

L'ameublement de ces huttes se compose d'un certain nombre de lances et de harpons fixés aux parois, d'écailles de cocos qui servent de tasses, d'un ou deux vases grossiers en terre non vernissée et très-fragile, qui servent à préparer et à conserver une bouillie que donnent les fruits du Pandanus, et dont les habitants font leur principale nourriture. On peut y ajouter quelques corbeilles rondes de rotang adroitement tissées et des caisses en bois de palmier, ainsi que nombres de talismans grossièrement taillés, suspendus tout autour de la hutte, et qui ont pour objet d'éloigner les visites si redoutées du diable. D'ailleurs ni banc, ni chaises, ni table, ni place pour le lit, ni même de natte suspendue, comme on en trouve dans les cabanes des pauvres nègres des Indes occidentales ou des aborigènes de l'Amérique-Centrale. Une seule fois M. Scherzer vit un chef du village de Saoui, dans l'île de Kar-Nikobar, se servir d'un siége suspendu, formé d'une planchette flexible et de deux cordes en fibres de noix de cocos, fixées d'une part à la planchette et de l'autre aux poutres qui soutenaient le toit de la hutte. En général, les naturels s'accroupissent sur la terre ou s'assoient sur quelque noix de coco qui

se trouve par hasard sur le sol. Pendant la nuit, ils s'étendent sur les enveloppes florales du palmier areka, pendant qu'un simple morceau de bois leur tient lieu d'oreiller.

Les huttes, dont on compte six ou sept par village, ont environ 20 toises (klafter) de circuit et peuvent loger de huit à dix hommes, bien qu'une famille ne doive ordinairement être regardée comme se composant de plus de cinq ou six personnes. Les Nikobars sont très-hospitaliers; ils se visitent fréquemment et s'invitent à des fêtes; il en résulte que parfois une seule hutte reçoit jusqu'à vingt hommes et même davantage.

La nourriture de ces naturels est loin d'être variée. Ils ne cultivent aucune espèce de grain, et n'ont, pour satisfaire à leurs premiers besoins, que les ressources d'une nature bienveillante. Leur principale nourriture consiste dans la noix de coco et dans le fruit du Pandanus. Le cocotier, compagnon obligé des habitants des îles Nikobar et des peuples des tropiques en général, et source première de leur existence, leur fournit tout à la fois l'habitation et la nourriture, ainsi que les objets d'échange avec les autres peuples. Il croît principalement au bord de la mer, sur le sable formé par les coraux et s'étend rarement dans l'intérieur des terres, ce qui l'a fait désigner par Martius, sous le nom de palmier de rivage. Il reste d'ailleurs à savoir si le cocotier est indigène des îles Nikobar, s'il y a été transporté, ou si, enfin, grâce au privilége qu'il possède de

vivre dans l'eau salée, il a été poussé par les vagues sur les rivages de ces îles.

L'arbre le plus important après le cocotier, pour les habitants des îles Nikobar, c'est le Pandanus (*Pandanus milore*), dont le fruit, appelé *Mellori* ou *Caldeira* par les Portugais, *Caròhm* par les indigènes, leur sert à préparer une sorte de bouillie, qui a quelques rapports avec le cidre, et qu'ils mangent avec l'amande blanche et ferme de la noix de coco. Ils font toute espèce de nattes avec les feuilles du Pandanus et particulièrement des voiles pour leurs bateaux.

L'arbre à pain (*Artocarpus integrifolia*), qui fournit une si grande quantité de substance nutritive, que trois arbres sont suffisants, ainsi que le fait remarquer Cook, pour nourrir un homme pendant huit mois, se montre isolément dans ces îles. M. Scherzer n'a jamais vu les habitants en faire usage pour leur nourriture. Le bananier est à peine cultivé dans ces îles, quoique ce magnifique végétal n'exige que très-peu de travail et que, parmi les plantes alimentaires, il fournisse la plus grande quantité de substance farineuse.

Les habitants des îles de Nikobar mangent aussi quelquefois de la chair de porc et de la poule, qui sont, avec le chien et le chat, leurs seuls animaux domestiques. Les bêtes à cornes ne se trouvent sur aucune de ces îles. Deux indigènes, qui visitèrent une fois la frégate, furent extrêmement étonnés d'y trouver une vache. L'usage du sel leur est à peu

près étranger, et le porc qu'ils mangent dans leurs jours de fête est rôti devant un feu en plein air, après l'avoir trempé, pour le nettoyer, dans l'eau de la mer.

Deux végétaux, le palmier areka et le poivre bétel, qui ne peuvent être placés parmi les plantes alimentaires, n'en sont pas moins, comme le cocotier, des plus importants pour les habitants des îles Nikobar. La noix du palmier areka (*areka catechu*) et les feuilles vertes du bétel (*piper betel*) constituent, avec la chaux que donne la combustion des coraux, les principaux ingrédients du bétel, ce masticatoire merveilleux qui, d'abord article de luxe, est devenu, pour les peuples des Indes orientales et des îles voisines, un objet de première nécessité. Le palmier areka est indigène sur toutes les îles du groupe, et il s'y trouve en très-grand nombre. Il deviendrait un objet de commerce très-important à cause du prodigieux emploi que l'on en fait comme masticatoire et à cause de ses vertus médicinales, si les naturels avaient le moindre sentiment de la culture. Le bétel, au contraire, du moins pour certaines îles, paraît avoir été importé de la presqu'île malaise. Le capitaine d'un bâtiment malais, nommé Adong, de Poulo-Pinang, que M. Scherzer rencontra sur la côte nord de la grande Nikobar, où il préparait sa cargaison de noix de cocos et de Trépang, lui apprit que les plants verts de bétel était autrefois un article très-avantageux d'échange avec les naturels de la grande Nikobar ou de Sambelong

et que lui-même, quelques années auparavant, il en avait transporté dans ces îles pour la culture, en échange contre des noix de cocos. Aujourd'hui, cette plante grimpante, qui se propage aisément sans aucun soin, est tellement répandue, que son importation a cessé d'avoir lieu depuis longtemps et qu'une partie seulement de ses produits peut être utilisée par la population peu importante de ces îles.

C'était une énigme pour moi, dit M. Scherzer, que la jouissance si grande attachée à la mastication du bétel, et que l'extension extraordinaire de cet usage dégoûtant depuis l'esclave le plus pauvre jusqu'aux princes les plus riches de l'Inde, usage auquel les riches comme les pauvres, les femmes, les enfants, aussi bien que les hommes, sont tous enchaînés, lorsque le hasard a fait tomber entre mes mains un passage d'une poésie sanscrite (Hitopadesa, p. 89) qui décrit de la manière suivante les treize qualités cardinales de la feuille du bétel :

« Il est piquant, amer, aromatique, doux, alcalin, astringent, carminatif; il fait disparaître le flegme, il préserve des vers, il purifie l'haleine, il est l'ornement de la bouche, il chasse les impuretés, il allume les flammes de l'amour. O ami, ces treize qualités du bétel sont difficiles à rencontrer même dans le ciel (1). »

(1) Les filles tagales de l'île de Luçon regardent comme une preuve infaillible de l'attachement et de la passion de leurs amants, lorsque ceux-ci leur retirent le bétel de la bouche. — Voy. Berghaus, *Laender und Voelkerkunde*, t. III, p. 261.

Ce serait une étude curieuse, ajoute M. Scherzer, que de rechercher l'influence de la mastication constante du bétel sur les organes digestifs des habitants des îles Nikobar et sur le développement de eurs mâchoires, par suite de la continuité d'un mouvement si actif. Ce qui frappa le plus la Commission scientifique autrichienne, c'était l'effrayante altération des dents de ces naturels, tandis que chez les autres peuples qui mâchent le bétel, les dents, les gencives et les lèvres se teignaient seulement en rouge-brun. J'attribuai d'abord cet effet, dit M. Scherzer, à la différence des ingrédients du masticatoire ; mais je me suis assuré à plusieurs reprises que le bétel des Nikobars ne se composait que d'un fragment de noix d'areka (hyáh), roulé dans une feuille verte et aromatique de bétel (hakéi), enduite préalablement d'un peu de chaux. Cette préparation est ainsi mise dans la bouche. Les Hindous, au contraire, mêlent à ces ingrédients, qu'ils portent sur eux dans des boîtes élégantes, une substance astringente empruntée à la moelle de l'*acacia catechu*, substance appelée autrefois *terra japonica*, parce qu'on la regardait comme une substance minérale ; ils y ajoutent parfois une résine provenant du *melaleuca cajeputi* et un peu de tabac. La cause des effets destructeurs du bétel sur les dents et les lèvres des habitants des îles Nikobar doit sans doute se trouver dans la proportion des ingrédients qui le composent et peut-être dans l'emploi d'une trop grande quantité de chaux. L'usage que l'on a attri-

bué aux naturels de limer leurs dents et de les frotter avec certaines substances corrosives, ne repose que sur une présomption. M. Scherzer a en vain cherché à la confirmer soit par l'observation directe, soit par le dire des naturels, soit enfin par le témoignage des marchands malais qu'il a pu voir à Nankauri en particulier et à la grande Nikobar.

Sous le rapport social comme sous le rapport intellectuel, nous regardons, dit M. Scherzer, les naturels des îles Nikobar comme étant pleinement à l'état de l'enfance de l'humanité. Ils se marient très-jeunes, ne prennent qu'une seule femme, mais vieillissent singulièrement vite. Sur environ cent indigènes, ajoute-t-il, que j'ai rencontrés pendant mon séjour sur les différentes îles, il y en avait à peine un qui fût âgé de plus de 40 ans; les autres, d'après mon estimation approximative, avaient de 20 à 30 ans. A moins de supposer que tous les hommes âgés eussent pris la fuite, en même temps que les femmes et les enfants, ce que les infirmités de la vieillesse ne permettent guère de croire, les Nikobars ne doivent pas atteindre un âge très-avancé.

Ces naturels savent très-peu de chose au sujet des propriétés curatives de certaines plantes de leurs forêts. Ce qu'ils connaissent en fait de remèdes, ils le doivent en très-grande partie aux capitaines des bâtiments anglais. Bien qu'ils attachent à ces remèdes une importance extraordinaire, ils leur sont plus nuisibles qu'utiles, parce qu'ils n'en

comprennent pas l'emploi, et les appliquent souvent d'une manière tout à fait insensée. Sans doute quelque capitaine, pour échapper à leur importunité, se sera débarrassé en leur faveur de quelques articles les moins utiles, tels que l'huile de castor, le sel d'Epsom, l'esprit de camphre, le térébenthine, la menthe poivrée, l'eau de Cologne, etc., et maintenant ils demandent des drogues à tous ceux qui vont les visiter. Un naturel me pressait, dit M. Scherzer, de lui donner de l'esprit de térébenthine. Comme je lui demandai ce qu'il comptait en faire, il me répondit qu'il voulait s'en frotter le corps et en prendre quelques gouttes à l'intérieur, parce qu'il croyait que c'était un excellent remède contre les maux de poitrine. On peut donc se faire une idée des connaissances des médecins indigènes (manlúena), qui ne sont en aucune façon plus intelligents ni plus instruits que le reste de la population. Leur intervention auprès des malades consiste plutôt dans des actes mécaniques qu'intelligents. Persuadé que toute maladie est chez eux maléfices d'un mauvais esprit qui, soit de lui même, soit à l'instigation d'un autre individu, s'introduit dans le corps du malade, le manlúena cherche, par des pressions de toute nature, à faire sortir la cause de la maladie par le bout des doigts et par les orteils. Un jour, dit M. Scherzer, dans la grande île Nikobar, je me soumis à ce traitement, pour l'édification de mes compagnons et la mienne. Feignant d'éprouver une violente attaque de goutte, je priai un manlúena de m'en

délivrer par son art, pour lequel j'avais beaucoup d'estime. Le docteur commença eussitôt à me pétrir le bras avec ses deux mains; il se mit en même temps à crier, à hurler et à siffler sans interruption, comme pour faire sortir le mauvais esprit; le tout était accompagné des gestes les plus burlesques. Le sifflement qu'il produisait était des plus retentissants. Quelque singulière que pût nous sembler cette médication, je suis convaincu qu'elle est beaucoup plus bruyante encore pour les malades indigènes et qu'elle est accompagnée d'un plus grand appareil. C'est ainsi, par exemple, que le manlúena doit toujours se présenter devant le malade une lance à la main. Si le malade guérit, c'est que l'*Ioui* (1) a été transpercé; meurt-il, au contraire, c'est que le manlúena a été forcé de céder à un trop puissant adversaire. Il s'en faut cependant que tous les malades s'en tirent aussi bien que moi; en effet, dès qu'ils sont sérieusement attaqués, ils ne tardent pas à mourir. Je n'ai d'ailleurs pas entendu parler des cruautés qu'exerceraient sur le manlúena les parents et les amis de la victime, cruautés d'autant plus invraisemblables, qu'avec le peu d'avantage attaché à la profession de guérisseur, il ne s'en trouverait pas un sur toutes les îles Nikobar. Le signe caractéristique du manlúena sur les îles méridionales, ce sont des cheveux pendants et démesurément longs. Ayant demandé à un naturel quelles qualités il fallait pos-

(1) Le mauvais esprit. Si, comme le dit M. Scherzer, les Anglais écrivent ce mot *Ewee*, nous devons dire *Ioui*. (*Note du Trad.*)

séder pour devenir manlúena, il me répondit sèchement et avec naïveté qu'il fallait être fils de manlúena ; ce qui prouve que la dignité et la science du médecin sont héréditaires et propres à certaines familles. J'en acquis la preuve plus tard, lorsque j'appris que le jeune manlúena, qui m'avait si violemment pétri les bras dans la grande île Nikobar, était le fils d'un ancien manlúena de l'île Kondul, et qu'il devait son caractère à des rapports de famille.

Ce n'est pas seulement dans les cas de maladie que le manlúena joue un rôle semblable à celui du médecin chez les Chippewais et les Dahkotas de l'Amérique du Nord et chez les Quéchés dans les Altos de Guatémala ; on met encore en réquisition ses conseils, son habileté et son zèle pour chasser le mauvais esprit ou l'Ioui, par lequel les habitants des Nikobar se croient perpétuellement menacés. La crainte des esprits semble portée au plus haut degré dans les îles méridionales. On voit sur le rivage, au devant de chaque hutte, de hautes perches auxquelles sont appendues des feuilles de palmier sèches, des oiseaux découpés, etc., dans le but d'effrayer les mauvais esprits et de les repousser dans la mer. Il est difficile d'imaginer quelque chose de plus curieux que ces épouvantails du diable (hands chuop) en bambou et en feuilles de palmier. On a même lieu d'être étonné que ces perches bizarres et les huttes en forme de ruches des naturels, n'aient pas donné lieu, de la part des navigateurs qui passaient devant ces îles, à quelque supposition fan-

tastique, comme celle du voyageur suédois Kœping.

Ces précautions contre la visite de l'Ioui, auquel ils attribuent les maladies, les disettes et tous les malheurs qui peuvent les frapper, et auquel aussi, dans leur ignorance, ils ont dû s'en prendre de l'apparition des naturalistes autrichiens, constituent en même temps tout leur culte et tous leurs usages superstitieux. Chez eux, point de divinités qu'ils puissent reproduire et vénérer, ni auxquelles ils puissent élever des temples ; aucun objet d'adoration, comme, par exemple, un arbre puissant, une grotte imposante, une butte ou un rocher remarquable. Leur langue n'a pas de mots pour désigner une idole, une divinité, un être bon ; les figures grossières que l'on rencontre parfois dans leurs cabanes, et qui offrent les poses les plus grotesques, n'ont en réalité pour objet que d'épouvanter ces mauvais esprits que le manlúena lui-même n'a jamais vus, comme de juste, quoiqu'il prétende pouvoir s'entretenir avec eux. M. Scherzer vit dans plusieurs de leurs cabanes, outre les épouvantails découpés, des feuilles de bétel enduites de chaux et suspendues à des fils, sans doute afin que l'Ioui puisse y trouver le précieux bétel, dans le cas où il se risquerait à les visiter. Les naturels ne voulaient point permettre que l'on coupât des arbres dans le voisinage de leurs habitations, de peur que l'Ioui ne s'y fût établi par hasard et qu'il ne leur envoyât des maladies.

Quoique ces peuples n'aient aucune espèce de

pratiques religieuses, les différents essais qu'ont tentés pour les convertir les missionnaires danois et français ont à peine produit quelques résultats. L'idée d'un être suprême, dont la sagesse et l'amour gouvernent le monde, paraît leur être aussi étrangère que celle de l'immortalité de l'âme. M. Scherzer demanda plusieurs fois à un des chefs les plus intelligents, qui parlait un peu l'anglais, s'il ne croyait pas rencontrer jamais quelque part ses amis et parents défunts. Jamais, jamais (never, never), lui répondait-il chaque fois d'un air froid et désolé. Lorsque je parlais aux naturels, dit M. Scherzer, de la croyance des chrétiens, d'un être divin, de l'avenir, de l'idée d'une vie future, je les étonnais singulièrement et ils m'écoutaient sans répugnance; mais il était impossible, dans un contact aussi passager, de leur donner des notions suffisamment claires de la doctrine du christianisme. Ils ont conservé un souvenir très-erroné du peu que leur ont appris à cet égard les missionnaires et les capitaines anglais. Un des chefs de Kar-Nikobar, le vieux capitaine John du village de Gavoué, me fit voir une Bible anglaise qu'il avait reçue d'un capitaine anglais appelé Green (de la barque Rochester), et dont tous les naturels parlaient avec une grande vénération. Cet Anglais zélé pour la foi avait écrit à la suite d'un long panégyrique en faveur des habitants de Kar-Nikobar :

« O what a pity, that they have not got a missionary ! ! »

« Oh ! quel malheur qu'ils n'aient pas eu un missionnaire ! »

Toutefois, si l'on tirait de la présence de cette Bible une conclusion favorable aux sentiments chrétiens du vieux chef Nikobar et de ses compagnons, on ne se tromperait pas moins que si l'on voulait conclure de la rencontre d'un beau morceau de houille, trouvé sur la grande Nikobar par le géologue de l'expédition, à l'existence du charbon de terre dans cette île. Le morceau de houille en question a, suivant toute apparence, été laissé dans ces parages par le bateau à vapeur *le Gange*. «Voilà mon Jésus-Christ, disait le vieux John en mauvais anglais, en montrant de ses doigts maigres et sales la Bible en question ; lorsque je suis malade, je place ce livre sous ma tête et je suis guéri. » Ce naturel ne savait pas lire, il ignorait ce que renfermait le livre; il paraissait cependant soupçonner qu'il contenait quelque chose de plus qu'ordinaire, et il le vénérait comme un talisman dont la force mystérieuse serait inconnue.

La manière de vivre des Nikobars, d'après tout ce que l'on a pu en apprendre, paraît être extrêmement uniforme et indolente; c'est tout au plus si la différence des saisons peut y introduire quelque changement. Ces peuples ne connaissent d'autres divisions du temps que les phases de la lune et les moussons. Au commencement de la saison pluvieuse ou de la mousson du sud-ouest, ils célèbrent quelques fêtes, ainsi qu'à l'arrivée de la

saison sèche et de la mousson du nord-est. Ces fêtes ont quelque analogie avec celles des semences et de la récolte des peuplades de l'Amérique. Il n'y a point de jour spécialement consacré au repos, que l'on puisse comparer au dimanche des chrétiens, et il n'y en a nullement besoin dans un genre de vie où chaque jour est un jour de fête.

Je causais un jour, dit M. Scherzer, avec un naturel de Kar-Nikobar, appelé le Dr Crisp, lequel savait passablement l'anglais et avait trafiqué plusieurs fois avec des capitaines de cette nation. Je lui parlais du dimanche et je cherchais à amener la conversation sur les fêtes des îles Nikobar. « Après deux lunes pleines, me dit-il, et quand le vent soufflera de là, et il me montrait avec la main la direction du sud-ouest, nous ferons la fête d'Oilere, c'est notre dimanche. » Il voulait désigner par là la fête de la saison pluvieuse. On tue alors et l'on fait rôtir des porcs, on boit le vin de palmier, on danse en rond et enfin l'on chante. Toutefois la principale réjouissance, ainsi que chez la plupart des peuples sauvages et quelquefois aussi chez les civilisés, consiste a boire et à manger. Ces fêtes sont quelquefois accompagnées de cérémonies particulières. Un des divertissements favoris des naturels est une espèce de chasse aux cochons. On enferme un certain nombre de ces animaux dans un espace clos et les jeunes gens les plus hardis les harcèlent et les excitent de mille manières, ce qui donne à la fin naissance à un combat en règle, où les assail-

lants reçoivent souvent des blessures terribles. Quelque sauvage et grossier que soit ce divertissement, il a cependant plus d'un rapport avec certains délassements des peuples civilisés. J'ai vu, dit M. Scherzer, dans le village de Komios, sur l'île de Kar-Nikobar, un jeune homme d'une belle et forte constitution, qui, peu de temps auparavant, dans un de ces combats avec les porcs, avait été blessé de telle sorte qu'il en était encore boiteux. A ces divertissements succède d'ordinaire une fête d'un caractère non moins barbare, mais beaucoup plus sérieux, tragique même. Les naturels déterrent les corps de ceux qui sont morts avant les deux dernières moussons, placent devant eux le crâne dans l'intérieur de leurs cabanes, lui présentent du bétel et du tabac; alors ils poussent encore une fois des cris et des hurlements, comme à l'époque de l'inhumation, puis ils abattent quelques cocotiers dont ils jettent les noix, en signe de deuil, dans le bois voisin, et rendent enfin les ossements à la terre sans plus s'en occuper désormais. C'est ainsi du moins que cette coutume m'a été décrite à Kar-Nikobar; dans les autres îles elle peut offrir certaines modifications, comme il arrive d'ailleurs pour les enterrements et pour d'autres cérémonies.

Les morts sont enterrés d'ordinaire tout près des cases des naturels, et l'emplacement de chaque corps est indiqué soit par des espèces de colonnes en bois hautes de 3 à 4 pieds et percées de trous, soit par des perches de 5 à 6 pieds, ornées d'un certain nom-

bre de bandes de calicot longues et étroites, rouges et bleues ; on y attache fréquemment aussi quelques-uns des objets que possédait le défunt, tels que ses haches, ses lances, etc. Dans certaines îles, tout ce qui constituait la propriété du mort, et cela en général se réduit à fort peu de chose, est enterré en partie avec lui et en partie dispersé autour de son tombeau. Aussi les lieux consacrés à l'inhumation ont ils souvent un aspect très-inculte, et l'on peut presque dire très-négligé. Dans l'île Kar-Nikobar, tout ce que possédait le défunt doit être enterré avec lui ou jeté à la mer. On n'en excepte pas même les objets utiles, tels que les haches, les sabres, les lances, et aucun des parents ne doit s'en servir. Par suite de cet usage, le droit d'héritage n'existe pas pour les meubles, au moins dans l'île de Kar-Nikobar. La coutume de brûler les morts, propre à quelques peuples indiens, est tout à fait étrangère aux naturels des îles Nikobar. Ces derniers, encore trop ignorants pour admettre la doctrine consolante de l'immortalité de l'âme, n'ont pour les morts qu'une piété très-bornée; il est vrai qu'ils y suppléent par la superstition, le préjugé et la crainte. C'est pourquoi le Dr Schwarz et le Dr Scherzer n'ont pu se procurer que très-difficilement deux crânes d'homme des îles de Nikobar.

Outre les fêtes des lunaisons et des moussons, dont les dernières durent ordinairement quatorze jours, et les cérémonies de l'enterrement, déjà décrites avec soin par le Dr Rink dans son beau tra-

vail sur les habitants des îles Nikobar, il y a encore les fêtes que l'on peut appeler accidentelles, comme, par exemple, lorsqu'un naturel vient à tomber d'un arbre, à être mordu d'un serpent (1), à être blessé de toute autre manière : ce genre de fêtes est appelé par les naturels Uráká. Ils ne possèdent ni la mesure du temps ni celle d'aucune autre chose. Ils ne peuvent donner une idée de leur âge, ni compter au delà de 20 ; cependant le Dr Scherzer a rencontré sur quelques îles des individus qui pouvaient, quoique avec difficulté, compter jusqu'à 100. Le temps n'a point pour ces hommes la moindre valeur. Le nouveau cri de guerre qui, parti de l'Angleterre, est répété aujourd'hui par tous les peuples : « le temps, c'est de l'argent (*time is money*), » n'aurait aucune valeur pour leurs oreilles. La notion du temps, à l'égard des événements passés, ne s'étend pas au delà de leurs souvenirs. La présence des missionnaires chrétiens à différentes époques et celle de la corvette danoise, *la Galathée*, en 1847, n'ont presque point laissé de traces dans leur mémoire. C'est à peine si quelques-uns d'entre eux se rappellent le nom de *la Galathée* et celui de *Steen Bille*, qu'ils nomment d'ailleurs *Piller*.

Il n'existe rien dans ces îles qui rappelle une

(1) Le colonel Ducouret fait observer avec raison, dans son voyage en Arabie, que le serpent ne mord pas, mais qu'il frappe avec les dents de la mâchoire supérieure. Il manque à la langue française, ainsi qu'à bien d'autres langues, un mot pour exprimer parfaitement cette action, à moins que l'on ne veuille adopter celui que propose M. Ducouret. (*Note du Trad.*)

forme de gouvernement; aucune disposition relative aux rapports sociaux, point d'autonomie, point de droit des gens, etc. Rien n'est plus faux que la prétendue existence d'une sorte de Sibérie pour les habitants des îles de Nikobar, qui, a-t-on dit, transportent les délinquants dans l'île septentrionale de Tillanschong, île ingrate et inhabitée. Cette fable ne peut être que le résultat d'un malentendu, sinon un conte fait à plaisir. Certes, pour celui qui a passé sur les îles Nikobar seulement quelques heures, un tel conte n'a pas besoin d'être réfuté; ceux-là seulement pourraient s'y laisser prendre qui ne connaissent ce pays que par la description des voyageurs

Les naturels des îles Nikobar admettent la famille et la propriété. Au contraire, le pouvoir des capitaines, qui existent dans presque tous les villages et sont appelés Máh ou Umiàha (anciens), n'a pour objet que d'établir les premiers rapports avec les bâtiments étrangers qui se présentent devant les îles et d'entamer les relations d'échange. Cependant l'institution des capitaines, à laquelle paraissent tenir beaucoup les naturels, paraît n'être pas indigène; elle date plutôt de l'époque à laquelle les marchands anglais commencèrent à fréquenter régulièrement ce groupe d'îles. Celui des naturels qui les aidait à réaliser leur chargement de noix de cocos, recevait d'eux le nom de capitaine et un certificat constatant son honnêteté, sa capacité, etc. Aujourd'hui, après les compliments d'usage « good friend !

no fear! (bon ami! n'ayez pas peur!) » et après la traditionnelle poignée de main des Anglais, que l'aspect fort peu attrayant des naturels ne dispose guère à leur accorder, la première chose que ces sauvages demandent au blanc qui les visite, c'est un nom; la seconde, un bon certificat (a good character.) Dans une pièce de ce genre, délivrée par le capitaine Green, commandant la barque Rochester, de Londres, il est dit, entre autres choses, que Green, après trente-huit ans de voyages sur mer, n'a pas encore rencontré un peuple plus vertueux que celui de Kar-Nikobar. De son côté, le capitaine de l'Arracan, qui visita les îles en janvier dernier (1858), s'exprime ainsi au sujet d'un naturel appelé Dickson: « Dickson, quoiqu'il ait l'air d'un mauvais drôle, est cependant un digne homme (Dickson, although a shabby looking fellow, is a man of substance). » Déjà, grâce à l'idée bizarre d'un capitaine anglais, il existe dans l'île de Kar-Nikobar un lord Nelson, un lord Byron et plusieurs autres représentants de la noblesse et du génie des Anglais. Quel bonheur, s'écrie M. Scherzer, que le capitaine d'un vaisseau brémois, en débarquant ici il y a quelques années, ait montré plus de réserve et n'ait pas pris à tâche de propager, parmi ces figures bronzées et malpropres, les Schiller, les Goethe, les Lenau! Les habitants de ces îles, et surtout ceux de Kar-Nikobar, lui ont d'ailleurs paru tout autres qu'on ne les lui avait dépeints; voici son certificat: ils sont honnêtes, paisibles, hospitaliers, mais d'un caractère

phlegmatique, très-insouciants et paresseux. Nos rapports avec eux nous donnèrent l'idée d'un peuple enfant, ignorant, mais bon, patriarcal, sans vanité, sans curiosité, mais aussi sans envie et sans avidité et sans avarice. « Nous sommes tous bons, me répondit un jour Dickson avec naïveté, lorsque je lui demandais comment on punissait les crimes dans son île, nous ne connaissons pas cela; mais vous, ajouta cet homme demi-sauvage, vous devez avoir des méchants dans votre pays, car à quoi vous serviraient sans cela tant d'armes et de canons? »

Sans doute, dit M. Scherzer, lorsque nous parlons de nos rapports avec les naturels des îles Nikobar, nous devons tenir compte des circonstances dans lesquelles ils ont eu lieu. Il est certain qu'avec une frégate qui inspire la crainte et le respect, avec un équipage dont le nombre dépasse celui de la population tout entière, on peut s'attendre à un autre accueil qu'une simple barque à peu près sans défense. Cependant, les crimes dont les marins anglais ont été victimes il y a plusieurs années, doivent être attribués à la crainte des naturels, plutôt qu'à leur avidité et à leur malice. Si cette considération n'est pas consolante pour ceux qui ont été atteints, elle est assurément d'une grande importance pour les visiteurs futurs. Il existe d'ailleurs une différence assez grande entre les naturels de Kar-Nikobar et ceux des autres îles, avec lesquels les premiers n'ont que très-rarement des rapports, et dont ils se distinguent non-seulement par un plus

grand ordre, un état plus avancé et plus de bien-être, mais encore par leur langue essentiellement différente.

La courte durée du séjour de l'expédition, l'impossibilité où elle s'est trouvée de voir les femmes et les enfants, ne lui ont pas permis de prendre connaissance des relations de famille et du genre de vie des naturels. Cependant M. Scherzer voyant que les habitants de Kar-Nikobar commencent à se vêtir, et qu'ils construisent leurs canots et leurs huttes avec plus d'adresse, si on les compare aux habitants des îles du Sud, si indigents, si nus et si peu avenants, croit pouvoir en conclure que la civilisation semble marcher d'un pas lent, mais sûr, du nord au midi. Le linguiste, ajoute-t-il, verra peut-être avec intérêt, que dans l'île de Kar-Nikobar, comme à Nankauri, l'établissement principal porte le même nom que l'ancienne capitale de la presqu'île malaise de Malacca.

Les naturels des îles Nikobar, vivant dans un doux *far niente*, à l'aide des dons d'une nature généreuse, qui leur fournit à la fois le boire et le manger, possèdent très-peu d'instruments de travail. Ce sont les instruments nécessaires à la construction de leurs cabanes et de leurs canots, et à la tâche si aisée d'ouvrir les noix de cocos; encore ces instruments, tels que haches, couteaux, sabres, limes, etc., leur sont-ils fournis par les peuples civilisés. Pour armes ils ont des lances ou des javelots, dont la pointe est en bois ou en fer et leur nombre sert à évaluer la

richesse de celui qui les possède. Une arbalète, que M. Scherzer vit chez les naturels de Kar-Nikobar, lui parut être d'origine étrangère et même européenne, bien que construite dans l'île même.

M. Scherzer ne vit aucun instrument de musique à Kar-Nikobar, tandis qu'il remarqua dans les îles du Sud une flûte à six ou sept trous, formée d'un tube de bambou. Elle y avait été laissée par l'équipage d'un bâtiment malais. Il vit aussi une espèce de guitare creusée dans un épais morceau de bambou, long de 2 à 3 pieds, avec des ouvertures latérales et une corde en rotang. En somme, les habitants des îles Nikobar semblent trop apathiques et trop indifférents, pour prendre goût à la musique, au chant et à la danse. Dans les fêtes de la mousson même, ainsi que dans les autres réjouissances, ils se réunissent pour former un cercle, avec les bras entre-croisés, et leur danse se compose d'une sorte de trépignement, accompagné d'un murmure sans animation.

Un peuple sans culture et sans industrie ne peut pas non plus avoir l'amour du gain. Le bienfaisant végétal qui forme la base de sa nourriture le met en contact, involontaire il est vrai, avec la civilisation, et devient l'agent intermédiaire entre ses besoins et les produits d'une culture avancée. Les fruits du cocotier constituent le principal article d'échange des naturels des îles Nikobar; lui seul les maintient jusqu'à un certain point en état d'activité, quoique, en réalité, la plus grande partie des

cocos exportés soit rassemblée par les équipages des bâtiments malais plutôt que par les naturels. Les autres articles, tels que le trépang, les nids d'hirondelles, l'écaille de tortue, l'ambre, etc., sont d'une importance très-subordonnée. D'après les documents publiés, les îles du Nord produisent 10 millions de noix de coco, les îles du Sud 4 millions, en tout 14 millions; on en exporte aujourd'hui à peine au delà de 4 millions, savoir 2 millions 1/2 de Kar-Nikobar et 1 million 1/2 seulement de toutes les autres îles. Les noix de cocos coûtent ici six fois moins que sur les côtes du Bengale et du détroit de Malacca, ce qui attire chaque jour un plus grand nombre de bâtiments anglais et surtout malais, particulièrement de Poulo-Pinang (1). Ce commerce se fait par échange, et non en argent, quoique ce dernier ait une grande valeur et qu'ici même, malgré ce que l'on a dit de l'empressement des naturels pour le tabac, les perles de verre et autres bagatelles, on trouve la confirmation de cet adage « que l'argent est la marchandise la plus répandue. » Les habitants ne connaissent et ne prennent que les roupies, les piastres d'Espagne, et la pièce anglaise de 3 pence, qu'ils nomment petite roupie et avec laquelle ils ornent souvent les deux extrémités du petit tube de bambou qu'ils portent dans le lobe de l'oreille. L'or est encore inconnu dans les îles du Sud, et par conséquent sans valeur aux yeux des habitants.

(1) A Poulo-Pinang le pikoul (300 pièces) de noix de coco vaut aujourd'hui 5 1/2 dollars, environ 11 florins.

Un procédé digne d'éloges et bon à imiter, c'est celui des capitaines de bâtiments marchands, qui, pour la plupart, ont fait suivre les certificats constatant la sincérité, l'adresse et l'empressement des naturels, de la liste des objets les plus recherchés et de leur valeur en noix de coco. Ces indications, très-précieuses pour les marchands qui visiteront les îles Nikobar, offrent, en outre, des renseignements curieux sur l'état présent de ces îles. Ainsi, à Kar-Nikobar, on échange :

6 lames de sabre ou coutelas. .	pour	300	paires de noix de coco.
4 couteaux de table.	—	100	—
1 mouchoir en coton.	—	100	—
1 sac de riz.	—	300	—
1 couteau de poche américain.	—	50	—
1 baril de rhum.	—	2500	—
25 pieds de fil d'argent.	—	2500	—
1 vieux mousquet.	—	500	—
1 fusil à deux coups.	—	2500	—
3 paquets de tabac.	—	100	—
1 petite lampe.	—	500	—
1 hache.	—	500	—
1 grande cuiller de fer	—	150	—
1 couteau ou une fourchette. .	—	100	—
1 petite bouteille d'huile de castor.	—	50	—
1 culotte ou caleçon.	—	700	—

Dans l'île de Nankauri et à Kamarta en particulier, certains objets ont différents prix. Voici ceux qui ont été donnés à M. Scherzer par le subrécargue d'un navire malais à l'ancre devant le village d'Inuang :

1 livre de tabac (macéré dans l'huile) .	pour	60	noix de coco.
1 long couteau.	—	500	—

1 lame de sabre (valeur 1 1/2 dollar). .	pour	500	noix de coco.
1 bouteille de rhum.	—	100	—
1 bonnet de coton.	—	30	—
10 brasses (env. 18 aunes) de toile de coton.	—	1200	—
10 brasses de calicot (très-grossier). .	—	240	—
1 pièce de drap appelé malais.	—	100	—
1 vêtement de mort (Káinkake). . . .	—	1000	—
1 chapeau de soie noire.	—	1000	—

Les habitants des îles Nikobar ont des canots élégants, mais très-petits et trop faibles pour leur permettre de s'éloigner beaucoup. Il en résulte que leurs rapports d'une île à l'autre sont extrêmement rares. M. Scherzer ne vit à Kar-Nikobar qu'un seul naturel qui eût visité les îles voisines, éloignées d'environ six milles, et cela par suite de circonstances particulières; le capitaine de la barque Cecilia de Moulmein avait emmené ce naturel quelques années auparavant dans les îles Tschaura, Terassa et Bampocha pour l'aider à échanger des noix de coco. Une autre fois un capitaine anglais, nommé Iselwood, conduisit quelques naturels de l'île Terassa à Kar-Nikobar et les ramena dans leur pays. C'est avec l'île Tschaura que les naturels des différentes îles entretiennent le plus de rapports, parce qu'elle est la seule de tout ce petit archipel où il y ait un peu d'industrie. Les habitants s'y livrent, en effet, à la fabrication de vases en terre assez grossiers, qui s'écoulent dans les autres îles. Les vents défavorables et la saison s'opposèrent à la visite de cette île, projetée par l'expédition, ce qui est d'autant plus regrettable, que le degré de

civilisation de ses habitants eût été curieux à étudier, ainsi que l'influence d'un excès de population sur ces hommes des tropiques. L'île de Tschaura est, en effet, assez stérile, et renferme plus d'habitants que son étendue ne lui permet d'en nourrir. Il existe, à la vérité, beaucoup de lieux fertiles et inhabités sur certaines îles désertes, où les habitants de Tschaura pourraient, avec leur peu de besoins, mener à l'ombre des cocotiers une vie aussi facile que les naturels de Kar-Nikobar ou de Nankouri ; mais les habitants demi-sauvages des îles Nikobar possèdent aussi cet amour du pays, qui a pour résultat de faire naître les premières traces de l'industrie.

On a parlé, dit M. Scherzer, d'une population noire, à cheveux crépus et tout à fait sauvage, qui différerait entièrement des habitants des côtes, et vivraient sur des arbres dans les forêts primitives et encore inexplorées de la grande île Nikobar, se nourrissant de serpents, d'insectes, de vers et de végétaux : ce sont les *Jungle-men* des Anglais, les *Orang-Outangs* des Malais ; et on les nomme dans l'idiome des Nikobars *Baju-val-Tschua*. Tout ce que je sais à cet égard, dit M. Scherzer, repose sur des données qui appartiennent au domaine du mythe. Si l'on considère que pas un seul des voyageurs ou des auteurs qui en ont parlé ne les a jamais vus, non plus que les indigènes eux-mêmes, il sera peut-être permis d'ajouter à toutes les suppositions que l'on a faites sur ces populations mystérieuses, que les

prétendus habitants des montagnes de la grande Nikobar ne constituent pas une race distincte et qu'ils n'appartiennent pas non plus aux Papouas noirs et à cheveux crépus de la Nouvelle-Guinée. Ces hommes, repoussés dans l'intérieur par des circonstances défavorables, et retombés dans un état plus sauvage, seront, à l'égard des habitants des côtes, ce que sont les Boschismans du pays des Namaquas à l'égard des Hottentots de la colonie du Cap.

Dans l'état présent des naturels des îles Nikobar, qui n'ont ni tradition, ni chants, ni monument d'aucune espèce, propres à rappeler leurs mœurs et leurs usages, et encore moins à jeter du jour sur leur origine, la tâche de l'ethnographe qui voudrait hasarder une opinion même probable sur la provenance et la filiation de ce peuple, est extrêmement difficile. Les hypothèses qui ne s'appuient sur aucune base physiologique, historique ou philologique, ne font qu'augmenter les incertitudes au lieu de les faire disparaître. Quelle impression, en effet, doivent produire sur le lecteur les assertions d'hommes instruits et célèbres même au sujet de l'origine des Nikobars? Tandis que Prichard, par exemple, dit que « les îles Nikobar sont habitées par deux races différentes, dont l'une offre le type des insulaires de Sumatra, et l'autre se compose de nègres ou de noirs à cheveux crépus, » M. Earl, dans ses *Native races of the Indian Archipelago* (1),

(1) London, 1853, p. 173.

dit qu'ils sont « essentiellement Papous dans leurs principaux caractères, mais laborieux, industrieux et d'un excellent caractère » ; il est d'avis que l'ancienne désignation d'*Insulæ bonæ fortunæ* n'a trouvé son application légitime que dans le groupe des îles Nikobar! D'un autre côté, M. Burdach, dans son bel ouvrage sur l'anthropologie (1), rapporte les Nikobars aux Austro-Mongols, et M. Logan, dans son livre aussi remarquable par l'exactitude que par la finesse des aperçus (2), dit que « les îles Nikobar sont habitées par des *Indonésiens* à cheveux droits, fortement teintés d'*africanisme* dans leurs superstitions et dans leurs manières. »

Au milieu d'une telle confusion d'idées, au sujet de la race des habitants des îles Nikobar, qui oserait, après un aussi court séjour, émettre une opinion sans l'appuyer des preuves les plus convaincantes? Ce qu'il y avait de mieux à faire dans cette circonstance, c'était, au lieu de s'attacher à un passé enveloppé d'obscurité, de rassembler autant de matériaux que possible, pour faire connaître l'état présent de cette population si énigmatique.

En l'absence d'un autre point de départ, trouvant dans l'étude de la langue une source d'investigations d'une grande importance, je me suis attaché surtout, dit M. Scherzer, à dresser une liste d'environ deux cents mots de la langue des naturels

(1) *Der Mensch nach den verschiedenen Seiten seiner Natur.* Stuttgart, 1854, p. 673.

(2) *Ethnology of the South Eastern Asia.*

de Kar-Nikobar et de celle des habitants des îles du Sud. Cette dernière langue, telle que l'a fait connaître Gallatin, diffère essentiellement, à l'exception des noms de nombre, de celle de Kar-Nikobar. Je me suis conformé, pour le choix des mots, à ceux déjà employés par les voyageurs anglais et américains. Le hasard ayant voulu que, pendant notre séjour sur la côte septentrionale de la grande Nikobar, une barque malaise de Poulo-Pinang y eût jeté l'ancre, je profitai de l'occasion pour me procurer un même nombre de mots de l'idiome de Poulo-Pinang. De cette manière, les linguistes s'assureront par eux-mêmes de l'analogie qui peut exister entre les deux sortes de langues et les deux types de population. Ils pourront décider, en outre, si les savants qui pensent avec Vater que la langue des Nikobars a pour base celle des Malais, avec un mélange de mots étrangers, européens par exemple, sont plus près de la vérité que ceux qui, d'après Adelung, regardent l'idiome des premiers comme se rapprochant davantage des langues de la presqu'île indochinoise.

L'expédition autrichienne a, en outre, adopté un plan proposé par le docteur Schwarz, et exécuté avec sa participation. Il avait pour objet d'employer, à l'égard du plus grand nombre possible des naturels, un système d'observations et de mesures, dont l'application aux différentes races du globe, devait conduire avec le temps à quelque conclusion nouvelle et contribuer efficacement à fixer, d'une ma-

nière définitive, les rapports physiques ou les différences de ces races. Ce système, en effet, permet d'arriver par des chiffres, ces éléments irrécusables de toute démonstration, au but tant désiré, par une voie beaucoup plus prompte et plus sûre, que les recherches aujourd'hui si brillantes, mais inépuisables, des spéculations philologiques.

Nous avons effectué dit M. Scherzer, ces observations et ces mesures, sur 55 individus, ou sur un centième environ de la population présumée des îles Nikobar, et chaque individu a été soumis à 68 épreuves. Dans un mémoire que nous nous proposons, le docteur Schwarz et moi, de soumettre prochainement au jugement du public savant, sous l'égide de l'Académie impériale des Sciences, nous avons essayé l'application scientifique de chaque mesure en particulier aux trois parties principales du corps, savoir à la tête, au tronc et aux extrémités. Il suffira d'ajouter ici que les mesures en question s'appliquent à l'anthropologie dans le sens le plus large du mot, mais que, parmi les 68 épreuves qu'elles renferment, se trouvent comprises les expériences du dynamomètre et les représentations graphiques, etc.

Je n'ai pas négligé non plus, ajoute M. Scherzer, de recueillir des cheveux des différents individus examinés, attendu que les belles recherches de M. Peter Brown, de Philadelphie, ont établi qu'ils constituaient un élément très-important de la distinction des races.

Un des résultats les plus heureux de nos recherches, c'est la possession de deux crânes de naturels des îles Nikobar dont l'un, pris à Nankauri, à la pointe d'Itoe, était enterré depuis trente ans, et l'autre avait appartenu à un jeune homme du nom de Haeng-Láh, qui, d'après le dire des habitants, était mort depuis environ dix ans, dans l'île de Poulo-Milú. Les naturels ne voulurent à aucun prix contribuer par eux-mêmes à l'exhumation de ces deux crânes; ils se contentèrent d'indiquer le lieu de la forêt où ils étaient enterrés. L'intérêt tout particulier que l'étude des crânes des îles Nikobar devait avoir pour l'anthropologie me fit surmonter toute espèce de scrupule, et je prêtai la main à l'exhumation du crâne de Poulo-Milú. Les naturels se tenaient à quelque distance, appuyés contre un cocotier, muets et immobiles, et ils jetaient de temps en temps sur nous un regard furtif, tandis que nous-mêmes, sans autre instrument qu'un long couteau (Waldmesser), nous cherchions inutilement les traces des ossements qui devaient se trouver en terre. Enfin, après deux heures de recherches et de tâtonnements, pour lesquels nous nous servions de la tige pointue d'une palme de cocotier en guise de bêche et d'une moitié de noix de coco à la place d'une pelle, nous trouvâmes un canot à 3 pieds de profondeur environ. Telle est, en effet, la manière d'inhumer dans les îles méridionales du groupe des Nikobar. La position du crâne nous fit présumer que le corps avait dû être placé sur le côté droit.

Les cavités oculaires avaient été envahies par les racines. Les trois indigènes qui nous avaient accompagnés, et dont l'un était un manlúena, assurèrent avoir connu le mort, dont ils nous dirent le nom et dont ils nous dépeignirent les qualités corporelles. Il leur fut impossible de comprendre quel intérêt pouvait avoir pour nous un semblable crâne tout rempli de terre (1).

Une petite collection de vingt-trois objets, rassemblés dans les différentes îles par M. Scherzer, et se composant de pièces ethnographiques, aura pour résultat de jeter quelque lumière sur le degré de culture des habitants des îles Nikobar. Cette collection se compose des objets suivants : 1° un modèle de canot; 2° arcs et flèches (lindraeg); 3° plusieurs ornements d'oreille (náng); 4° des boîtes

(1) Le crâne pris à l'île de Nankauri appartenait à un individu déjà âgé, comme l'indiquent les alvéoles déjà résorbées. Quant à celui de l'île de Poulo-Milú, voir la description qu'en donne le Dr Schwarz.

Les os du nez sont remarquablement petits; ils forment par leur réunion un angle aigu et semblent légèrement convexes du côté gauche. La *suture sagittale* s'éloigne de la ligne médiane et sa convexité est située du côté gauche. La *ligne semi-circulaire externe* est très-prononcée, ainsi que la crête occipitale, qui semble indiquer l'existence de muscles du cou très-développés. La *suture lambdoïde* présente des *os wormiens* remarquables. Les *apophyses styloïdes* sont complétement développées. La *fosse sigmoïde* est très-prononcée. Sur l'*apophyse mastoïde* et derrière elle se remarque une forte saillie osseuse. L'écaille occipitale est plate et le crâne tout entier semble plus développé du côté gauche. Les dents sont assez complètes, et quelques-unes sont recouvertes d'incrustations calcaires épaisses; plusieurs ouvertures anomales de la mâchoire supérieure, au devant des orbites des yeux, sont visiblement dues aux racines des dents.

à tabac en bambou (utáng); 5° une boîte à poudre; 6° un ornement de chambre (zimmerverzierung) en noix de coco; 7° une tresse en écaille de tortue (schildpattstriche), káp; 8° des instruments de musique (daenang); 9° un siphon pour retirer le vin de palme (senája); 10° un épouvantail du diable; 11° une flûte; 12° serpents sculptés (tulau), de Poulo-Milú; 13° tortue sculptée en bois; 14° flûte de la petite île Nikobar; 15° figure sculptée d'un marin anglais; 16° fruit desséché et comprimé de Pandanus, servant de balai aux naturels; 17° instrument en forme de poignard; 18° vases à eau en écaille de coco; 19° voile de canot en feuilles de pandanus; 20° vases formés d'un tube de bambou; 21° aviron (riemen) des naturels de Nankauri; 22° échelle de bambou; 23° figure de femme sculptée en bois.

ANALYSES CRITIQUES

ET EXTRAITS D'OUVRAGES RÉCENTS.

LAND-UND SEEKARTE DES MITTELLAENDISCHEN MEERES NEBST DEN ANGREZENDEN LAENDERN,

NACH DEN NEUESTEN QUELLEN BEARBEITET UND GEZEICHNET,

VON Dr HENRY LANGE,

VERLAG DER LITERARISCH-ARTISTICHEN ABTHEILUNG DES OSTERREICHISCHEN LLOYD IN TRIEST (1).

La Carte de la Méditerranée et des pays circonvoisins de M. Henry Lange se compose de huit feuilles de $0^m,54$ sur $0^m,49$ dans l'intérieur du cadre, et dont le développement n'est pas moindre de $2^m,16$ de largeur sur $1^m,8$ de hauteur. Elle est dressée sur la projection de Mercator à l'échelle de 1 : 1,500,000, et ses longitudes se rapportent au méridien de Greenwich ; cependant la longitude du méridien de Paris est indiquée dans le cadre par des amorces. Ainsi que l'indique le titre : *Land-*

(1) Leipzig, chez Brockhaus ; Paris, chez Franck.

und seekarte, l'auteur a voulu donner à la fois une carte des pays riverains et une carte marine de la Méditerranée ; aussi a-t-il mis en usage les meilleures et les plus récentes cartes spéciales topographiques ou marines ; il en donne la longue énumération dans une feuille de préface qui accompagne sa carte. Les sondages sont indiqués le long des côtes, et l'on y trouve la complète nomenclature des baies, des havres, des rades et des ports. La gravure sur acier a permis de donner à la topographie une grande finesse d'exécution, et les signes adoptés pour la désignation des villes permettent d'en déterminer à première vue la population à une approximation satisfaisante.

En dehors des huit feuilles qui comprennent l'ensemble de la carte, une neuvième feuille est destinée à compléter, à la même échelle, les côtes septentrionales et orientales de la mer Noire. La carte de M. Henri Lange, éditée par les soins du Lloyd Autrichien de Trieste, est destinée à rendre d'utiles services aux négociants, aux marins, et en général à tous ceux qui sont appelés par leurs relations d'affaires ou leur position à naviguer dans la Méditerranée.

V. A. Malte-Brun.

MÉLANGES

ET NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES.

Mort de M. le docteur Alf. Peney au haut fleuve Blanc.

Un sort funeste semble être réservé à tous ceux qu'une noble émulation pour la science géographique pousse à la recherche des sources du Nil. Nous avons la douleur d'annoncer que M. le docteur Peney, dont nous reproduisions il y a deux mois les intéressantes communications dans nos *Annales*, vient de succomber le 26 juillet dernier, aux attaques d'une maladie qui l'a enlevé en moins de vingt-quatre heures, dans un des villages riverains du haut fleuve Blanc, au-dessus de Gondokoro. Son embarcation a immédiatement rebroussé chemin, et le 26 août elle est arrivée à Khartoum, remorquée par le bateau à vapeur de S. A. Halim-Pacha. Ce navire ramenait en même temps la femme et l'enfant de l'infortuné docteur, son journal, ses notes, ses collections, ses cartes, ses dessins, ses armes, enfin tout ce qui avait servi et devait encore servir à l'accomplissement de sa mission si fatalement interrompue. (*Isthme de Suez.*)

Note résumée de l'expédition du capitaine Blakiston, chargé de remonter le Yang-tsé-Kiang.

Le *Friend of India* résume ainsi les notes sur l'expédition anglaise qui vient de remonter le Yang-tsé-Kiang de Hankow à Pings-han. Elles ont été recueillies par le lieutenant-colonel Sarel, un des membres de l'expédition du capitaine Blakiston qui n'a pu, ainsi qu'il se le proposait d'abord, réussir à atteindre L'hassa :

L'expédition quitta Chang-Haï le 11 février. De Yochow à Pings-han, la rivière a été soigneusement relevée par le capitaine Blakiston ; des spécimens de minéralogie, de fougère et d'insectes ont été recueillis et envoyés en Angleterre. A Ichang, à 1,100 milles de Chang-Haï, jusqu'où remontent les steamers, l'expédition loua un bateau spécial pour franchir les rapides. Au delà, le paysage est magnifique ; la houille abonde, et l'on trouve de l'or dans les cours d'eau. Partout croissent le pavot et le tabac. Excepté sur un parcours de 80 milles entre Ichang et Quaichow, le fleuve est navigable jusqu'à Pings-han, où l'expédition revint sur ses pas. Là, le fleuve commence à prendre le nom de Kincha-Kiang, ou rivière d'or. Les bateliers l'appellent la rivière du Yun-nan, la limite de cette province étant précisément au-dessous de Pings-han.

A l'ouest, sont les Maouttes, ou tribus indépendantes. C'est une race qui ne ressemble nullement aux Chinois ; ils ont le visage ouvert et honnête.

Les rebelles dans le pays ne sont pas les Taipings, mais des brigands qu'encourage la faiblesse du gouvernement tartare. Une partie de la population musulmane de Yun-nan est aussi en insurrection sous la conduite d'un badj nommé Ma Yussu ; son quartier général est à Ta-lif, sur la grande route qui mène de la frontière birmane à Yun-nan, la capitale de la province, et à Chingtou, capitale de Se'chuen. On peut dire que la Chine au sud et à l'ouest est hors des mains du gouvernement. Le colonel Sarel ajoute : « J'attribue l'insuccès de notre tentative pour pénétrer dans le Tibet, non à aucune hostilité de la part des autorités, mais à l'impossibilité d'obtenir des gens pour nous accompagner dans un pays où ils couraient grande chance d'avoir le cou coupé. Le vice-roi de Se'chuen est le gouverneur du Tibet. On le dit extrêmement bien disposé pour les étrangers ; il est le frère du nouveau ministre des affaires étrangères à Péking et réside à Chingtou. » (*Globe.*)

Expédition scientifique suédoise au Spitzberg.

On lit dans l'*Athenæum :* Nous avons reçu de Stockholm la nouvelle que l'expédition scientifique suédoise au Spitzberg, sous la conduite de M. O. Torell, était heureusement arrivée le 23 septembre à Tromsoé en Norvége. Après avoit atteint l'île des Danois, le 22 mai, les membres de l'expédition explorèrent les côtes nord-est, nord et ouest du Spitzberg. On a déterminé astronomiquement un

nombre considérable de positions, ce qui amènera d'importantes corrections dans les anciennes cartes. On a recueilli une précieuse suite d'observations météorologiques, et formé de très-grandes collections de géologie, de botanique et de zoologie. On a aussi pratiqué des sondages dans l'océan Arctique, et l'on a retiré d'une profondeur de 1,000 à 1,300 brasses diverses espèces de mollusques, de crustacés vivants, etc. (*Globe.*)

Exploration aux sources du Maroni.

Les dernières correspondances de Cayenne annoncent que le capitaine de vaisseau gouverneur de la Guyane française et M. le gouverneur de la Guyane hollandaise venaient de s'entendre pour diriger de concert une commission internationale d'exploration vers les sources du Maroni, grand fleuve qui sépare les deux colonies.

Déjà deux fois, de hardis aventuriers, entraînés par l'amour des hasards et séduits par les merveilles que la tradition place dans le sud-ouest et au delà du bassin des Guyanes, se sont élancés, pleins de courage et d'espoir, à travers les innombrables difficultés que créent les forêts vierges, les grands cours d'eau, les montagnes et les mœurs inconnues de peuplades primitives. Malheureusement, faute de moyens suffisants, d'études préparatoires, les plus favorisés de ces intrépides voyageurs n'ont abouti

qu'à éclairer leurs successeurs sur la longue série des obstacles à vaincre.

La tentative de recherches dont l'administration française et l'administration hollandaise prennent ensemble aujourd'hui l'initiative, débute avec des éléments d'un succès certain.

La commission est composée, de part et d'autre, d'un officier de marine, chargé de la détermination géographique des points principaux du parcours et de l'étude rapide des conditions hydrographiques des cours d'eau ; d'un officier (lieutenant d'artillerie dans la commission française) géologue, chargé du levé géodésique et d'un aperçu des conditions météorologiques ; d'un chirurgien botaniste, à qui sont dévolues les études d'histoire naturelle, etc.

Nous ne savons pas au juste quel est le programme fixé à ces intrépides chercheurs, mais il y a lieu d'espérer qu'ils reviendront avec une abondante provision de renseignements également précieux pour la géographie, l'ethnographie et surtout la botanique médicale, si riche dans ces contrées.

L'île d'Ouessant.

L'île d'Ouessant quoiqu'en vue des côtes de France est cependant bien moins connue que certaines îles du grand Océan. Nous empruntons à un journal breton la description suivante qui nous a paru de quelque intérêt.

Une excursion à Ouessant est toujours difficile. C'est un voyage de 33 milles, c'est-à-dire de 60 kilomètres, à travers des écueils et des courants dangereux dans tous les temps.

Jetée au milieu de mers redoutables, elle est la sentinelle avancée de l'ancien monde. Les hommes qu'elle nourrit semblent avoir une mission providentielle à remplir.

Quand la tempête éclate, elle a, dans ces parages, des fureurs à faire trembler les cœurs les plus solides ; on voit s'élancer sur les lames les pilotes qui courent au secours des navires en perdition. Quand la France a besoin d'armer ses vaisseaux, un roulement de tambour suffit pour rassembler tous les hommes de l'île, jeunes et vieux, célibataires et pères de famille. L'abnégation et le dévouement sont l'instinct de cette race vaillante comme le goût du bien-être et l'amour du gain sont le mobile d'autres populations. Mais les austères jouissances du sacrifice ne sont pas les seuls besoins de l'homme : il faut, pour qu'une population s'accroisse, qu'un pays produise au moins le pain nécessaire à la vie, et le but que la civilisation se propose est de donner, tout en élevant au plus haut point les caractères, la légitime satisfaction due aux besoins matériels. Or si l'île d'Ouessant est riche de vertus mâles, elle est douloureusement pauvre de tout ce qui fait la vie douce. Elle a traversé les âges sans qu'une seule des améliorations qu'on voit ailleurs ait laissé sur elle son empreinte, et elle apparaît au regard telle qu'elle est sortie des mains du Créateur.

Elle s'élève à pic du sein des eaux, et à une hauteur telle, qu'il n'y a que les habitants de l'île qui soient capables d'escalader ces rochers gigantesques. De port, il n'y en a point ; et c'est tantôt dans une crique, tantôt dans une autre, suivant le point d'où soufflent les vents, que les pilotes et les pêcheurs de l'île mettent leurs embarcations à l'abri. Rasée par les vents, pas un arbuste n'y pousse. Les chemins sont des sentiers crevés de fondrières ou hérissés de rochers. Trois grandes vallées qui traversent l'île de part en part et qui pourraient être ravissantes, sont encombrées d'eaux stagnantes et de joncs. Une belle plaine de 40 hectares, qui pourrait produire les plus riches moissons, est devenue un marais et un foyer de fièvres intermittentes. De l'orge, des pommes de terre, un peu d'avoine, telles sont les seules plantes cultivées dans l'île. Des troupes de moutons affamés, au nombre de 8 ou 10,000, parcourent l'île en liberté pendant six mois de l'année et y dévorent tout. Les habitants n'ont pour nourriture que du pain d'orge cuit sous la cendre de goëmon, des pommes de terre et très-peu de poisson, car les hommes étant tous embarqués et l'île complétement enceinte de courants d'une violence extrême, la pêche est difficile et peu productive.

Heureusement que l'air de l'Atlantique a des vertus tonifiantes qui suppléent à l'abondance de la nourriture. Les hommes d'Ouessant, en effet, sont constitués avec une vigueur qui résiste à tout, et ils traversent la zone torride, les mers glaciales, tous les pays et tous les climats, sans s'en apercevoir. Les

femmes cultivent la terre, font les moissons, battent les récoltes. Dans ces rudes travaux, leurs forces se développent sans rien ôter à leur grâce, et, quand le dimanche, elles sont revêtues de leur simple costume noir et ornées de leurs cheveux tombants, elles ont une distinction que l'on rencontre rarement.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

Société de Géographie de Paris.

Séance du 18 *octobre* 1861. — Présidence de M. Jomard. — M. Jules Rémy, connu par un grand voyage en Amérique, écrit à la Société pour lui demander des instructions pour un voyage qu'il compte entreprendre en Asie et en Océanie; une commission composée de MM. Vivien de Saint-Martin, d'Abbadie, de la Roquette, Cortambert, est nommée à cet effet.

M. de la Roquette lit une lettre de M. Paul Chaix, de Genève, dans laquelle ce savant annonce qu'il vient de visiter les principaux établissements métallurgiques de la Suisse. Il donne quelques éclaircissements sur les richesses minérales de ce pays.

M. Da Silva offre son livre sur l'Oyapok en recommandant à l'attention de ses confrères les chapitres

XXIV et XXV. Parmi un grand nombre d'ouvrages déposés sur le bureau on distingue surtout les cartes de l'Oussouri et du golfe de Pierre-le-Grand offertes par M. le lieutenant-colonel Romanow, et quarante-neuf grandes photographies des ruines américaines des provinces de Yucatan, de Chiapas, de Tabasco et d'Oaxaca offertes par M. Charnay. Rien d'aussi complet n'avait encore été produit dans ce genre; M. Jomard donne à ce sujet quelques explications et veut bien se charger de faire à la Société un rapport plus circonstancié.

M. le président annonce que M. P. de Sémenow, voyageur russe dans l'Asie Centrale, est présent à la séance. M. de Sémenow, sur son invitation, donne de vive voix de longs et d'intéressants détails sur son voyage dans les pays compris entre les lacs Balkatschi et Issyk-Koul, ainsi que dans les monts Ala-Tau et Thian-Chan. Il consent en outre à donner pour le *Bulletin* un résumé de son exploration avec une carte à l'appui.

M. Vivien de Saint-Martin fait un rapport verbal sur le travail consacré par M. P. Chaix aux *Annales musulmanes d'Aboulféda*.

M. Malte-Brun donne lecture d'un mémoire du colonel Romanow, qui accompagne les quatre grandes cartes par lui données à la Société. M. Vivien de Saint-Martin témoigne le désir que l'on insère au *Bulletin* une réduction de l'ensemble de ces cartes.

Société géographique impériale de Russie.

Séance du 4 octobre 1861. — Présidence de l'amiral Lutke, vice-président. — M. le secrétaire Thoerner rend compte à l'assemblée de la situation des travaux de la Société. La publication de la carte de la Russie Européenne est très-avancée et sera probablement terminée dans le premier trimestre de 1862.

M. Schwarz, qui a dirigé les travaux astronomiques de l'expédition sibérienne, a envoyé une carte en sept feuilles de la partie de la Sibérie explorée par lui, d'après les dernières nouvelles reçues des voyageurs envoyés par la Société en Sibérie.

M. Schmidt comptait passer l'été dans la partie méridionale de l'île de Sakhaline et revenir ensuite à Nikolaïewsk par la voie de la Mandchourie et de l'Oussouri.

M. Glehn devait continuer ses explorations dans le nord de la grande île. Quant à M. Brylkine qui accompagne M. Schmidt, il s'occupe spécialement de recherches ethnographiques.

M. Veniukoff donne lecture d'un mémoire sur les Bolors et leur pays.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

Le Tour du Monde, nouveau Journal de Voyages, sous la direction de M. Ed. Charton.

96. Meched, ville sainte des Persans, et son territoire; extraits d'un voyage dans le Khorassan, par M. *de Khanikoff* (1858, texte et dessins inédits). — Carte du Khorassan. — Gravures d'après l'Album de M. *de Kanikhoff*.

97. Voyage de madame Ida Pfeiffer, relation posthume, notice biographique (1842-1849, texte inédit). — Dessins d'après plusieurs ouvrages originaux.

98. Voyage de madame Ida Pfeiffer (suite). — L'île Maurice. — Gravures d'après des dessins d'après nature.

99. Voyage de madame Ida Pfeiffer (suite). — Madagascar. — Gravures d'après des dessins d'après nature.

N. B. Ces articles sont extraits de la Relation du voyage de madame Ida Pfeiffer à Madagascar. — 2 vol. in-18 en allemand, traduits par M. W. de Suckau.

Mittheilungen aus Justus Perthes' geographischer Anstalt....... von Dr A. Petermann.

N° X. — 1861.

Voyage de *Beurman* en Nubie et dans le Soudan Égyptien. Rapport provisoire.

Recherches sur le Manytch, dans l'affaissement Ponto-Caspien, par MM. Bergstraesser et Kostenkoff. — Rapport sur l'exploration du Manytch oriental et du Manytch occidental, faite en septembre et en octobre 1860 par MM. Kostenkoff, Barbot de Marny et Kryshin. Remarques de M. Bergstraesser à ce sujet.

Matériaux pour la connaissance des volcans de Costa Rica, par le Dr *A. de Frantzius de San-José.*

L'expédition du fleuve Burdekin, dans le Queens'land (Australie), en 1860.

Voyages et explorations de *Henry Duveyrier* dans les pays situés entre Alger, Tunis et Tripoli.

Expédition de M. *de Heuglin* dans l'intérieur de l'Afrique. — Sixième rapport, daté de Emkullo du 3 au 12 juillet 1861.

Nouvelles géographiques. — Nouvelle littérature géographique.

Carte.

Carte des pays situés entre Alger et Tunis d'après une esquisse de M. H. Duveyrier, par M. *A. Petermann.*

—

Zeitschrift für Allgemeine Erdkunde, herausgegeben von Dr W. Koner. — *Neuefolge.*

XI[e] vol., 4[e] cahier. — Octobre 1861.

La culture du riz à Java, par le Major *Diederich.*

Les côtes orientales de la Prusse, par le professeur *Fos.*

Communication topographique relative à la haute Arménie, par *Wilhelm Strecker.*

Voyage de Burke dans l'intérieur de l'Australie, par M. *Meinicke.*

Mélanges et nouvelle littérature géographique.

Carte.

Carte de la partie nord-ouest de la haute Arménie, par *H. Kiepert.*

BIBLIOGRAPHIE.

Europe.

9. Itinéraire descriptif, historique et artistique de la Hollaude, par *A. J. Du Pays;* contenant une carte routière de la Belgique et de la Hollande, une carte des chemins de fer du Nord et des plans d'Amsterdam, de Haarlem, de Leyde, de Lahaye, etc. 1 vol. in-18 jésus de CXLII-306 pages. — Paris, 1861, chez Hachette.

10. De Lyon à la Méditerranée par *Adolphe Joanne* et *J. Ferrand.* Itinéraire descriptif et historique, accompagné de cartes et plans, et illustré de 82 vignettes dessinées d'après nature par *Lancelot.* 1 vol. in-18 jésus de XIV-490 pages. — Paris, 1861, chez Hachette.

Asie.

11. *Geographische Analye zu den versuch einer Construction der Karte von Gali aea.....* Analyse géographique d'un essai de construction d'une carte de la Galilée d'après les recherches et les travaux du Dr *Ernest Auguste Schulz* et de *Charles Zimmerman.* 1 broch. in-4° cartonnée de 91 pages avec une grande carte. — Berlin, 1861, chez Dietrich Reimer; Paris, chez Franck.

Afrique.

12. *On the Montains forming the eastern side of the Basin of the Nile.....* De la direction des montagnes de la partie orientale du bassin du Nil et de l'origine du nom de montagnes de la Lune, par *Ch. T. Beke.* 1 broch. in-8 de 15 pages; extraite du *Edimburgh New Philosophical Journal.*

Mélanges.

13. Géographie Universelle de Malte-Brun complétée et rectifiée par M. E. Cortambert, attaché à la Bibliothèque Impériale. — 8 vol. gr. in-8 en 16 parties, avec carte et gravures.—Ouvrage entièrement terminé (1861). — Paris, chez Dufour et Mulat.

LES TOUAREGS.

RENSEIGNEMENTS GÉOGRAPHIQUES ET ITINÉRAIRES (1).

L'échec et la prise récente du fameux chérif Si-Moh'ammed-ben-Abdallah, qui si longtemps sema la révolte parmi les tribus sah'ariennes, ouvrent une ère pacifique pour les peuples soumis à l'influence du gouvernement militaire des postes avancés. C'est à cette influence que l'on doit, chose très-remarquable, d'avoir vu le chérif arrêté, à 300 lieues d'Alger, par les *seuls goums arabes* commandés par le jeune Si-Abou-Beker, notre khalifa des Oulad-Sidi-Cheikh. Les pillards, les coupeurs de route, rebut des tribus, groupés sous les ordres de Ben-Abdallah, ont été faits prisonniers ou dispersés ; ce qui assure la liberté des communications pour nos caravanes algériennes se rendant vers le sud. Le mouvement de ces caravanes ne peut qu'augmenter désormais. Beaucoup de gens de R'damès se proposent de suivre l'exemple de Si-Senoussi et de venir commercer en Algérie. Un immense avenir est réservé à cette

(1) Quelques-uns de ces renseigments me sont personnels, je les ai obtenus de Si-Senoussi, chef d'une caravane venue récemment de R'damès, les autres m'ont été obligeamment communiqués de différents points de l'Algérie méridionale.

partie de nos possessions africaines qui limite ce qu'on est convenu d'appeler le désert. Tous les renseignements sur les peuples appelés à nous aider dans nos relations ou à subir notre influence, les indications sur les vastes territoires qu'ils occupent sans partage, tous ces renseignements, dis-je, ont une valeur, et le moment semble venu de les étudier, et de les contrôler à l'aide de nos trafiquants sah'ariens. Ce sont ces considérations qui peut-être donneront quelque intérêt aux documents suivants sur les Touarêgs et leur pays.

Espérons que des voyageurs européens suivront un jour les marchands indigènes et compléteront nos documents géographiques. Comme l'a fort bien dit M. le commandant Hanoteau, si les caravanes ont des dangers à courir en traversant l'Azguer et le Ahaggar, elles n'en ont certainement pas davantage que celles qui, il y a trente ans, se rendaient de Laghouat à Boghar.

J'aurai occasion dans les notes qui vont suivre de citer fréquemment les renseignements que M. le commandant Hanoteau a publiés dans la remarquable introduction à sa grammaire Tamachek'.

II.

Les Touarêgs Imouchar' sont divisés en deux grandes fractions : les *Azguer* et les *Hoggar*. Chacune de ces fractions est partagée en tribus nobles : *Ihaggar*, pluriel *Ihaggaren*, et en tribus serviles : *Immerod*, pluriel *Immeroden*.

Chaque tribu servile est la vassale d'une tribu noble ; chaque homme est client d'un *Ihaggar*, et aucun d'eux, m'assure-t-on, ne peut posséder en propre ; l'usage de certains animaux, comme le chameau de course par exemple, leur est interdit. Mais cette loi ne peut être générale : elle paraît subir des variations ; et le mode de possession se modifie sans doute de tribus à tribus, car certains Immeroden sont, dit-on, fort riches.

Il existe en outre, mais chez les Azguer seulement, une tribu de marabouts peu nombreux appelés *Imamen*. Ils ont peu d'influence.

Les Azguer se divisent en :

Ar'ar'en.. { *Edjeroutin* (les longs). *Djazoulin* (les courts.

Idarnaren { *Kel* (1) *Temoulat*. *Issetafân* (2) (les noirs, blancs de peau cependant).

Kel Ouzbân.
Immerrassatten.
Okren
Foras
Ihehaouen
Inetrilen
Iforas Ihouatbel

(1) Le mot *Kel* signifie peuple, gens; *Kel-Azguer* signifie donc les gens d'*Azguer* : c'est, on le voit, le synonyme du Kabyle *Aïth*, *les gens de*, qui précède, chez les Zouaoua, le nom de la tribu.

(2) I représente l'article *les*.

Deug Arab (1)
ILemtein (2)
Les Imamen, tribu religieuse.

(Ces douze tribus représentent l'aristocratie : les *Ihoggaren* des *Azguer*.)

Kel Hebda
Ihouar Houaren
Iferakanem
Ifilalen (3)
Batanaten
IDjeriouen
Kel Hareir
Kel Taouen
Imekerarsen
Izgadjadjaten
Kel T'ber (4)
Kel Arass
Kel Entoumi
Sakana
Deug Abaker
IBerberen (les Berbers!)
Kourkamman

(Ces dix-sept tribus sont les vassales des précédentes. Les *Immeroden* des *Azguer*.)

Nous avons dit précédemment que les Hoggar n'ont point de tribus religieuses.

(1) Cette fraction doit être d'origine arabe; car *Deug* signifie descendants. *Deug Arab*, les descendants des Arabes.

(2) Ce mot nous paraît la forme Tamachek' du mot *Lemta*, nation dont une partie, les Lemtouna, conquit, sous le nom d'Almoravides, l'Afrique et l'Espagne.

(3) Originaires de Tafilelt au Maroc, comme l'indique leur nom.

(4) Les gens de la poudre d'or. *T'ber* poudre d'or, très-abondante dans certaines parties de leur pays.

Tribus nobles des Hoggar.

Kell Rella	*Tedje Ienounid*
Taïtog	*Ennitza*
Tedje Hameled (1)	*Iguechoumen*
Kel Hamela	*Guedir*
Boglan	*Bourmaten*
Imreba	*Tedje Emakeur*
Tedje Kembiben { *Kel R'hat* / *Kel Eunog* }	*Tedje Eunekali*
	Keremoiri

Tribus vassales des Hoggar.

Isakamaren	*Imessaliten*
Deug El-meurt (2)	*Tedje Ennefis*
Ihehahouen	*Iaklân* (3)
Kel Touga	*Hadjourtaline*
I Botanaten	*Isandeten*
Kel Itsades	*Kel Tazoulet*
Kel Amadjid	*Khelaïdini* (4)
Kel Hangan	*Kel Hanet* } (5)
Kel Ouat	*Ighaan* } (5)
Ileraranem	*Tedj Es-Selama*
Aït Louen	

(1) *Tedje* se traduit par *confédération.*

(2) *Deug El-Meurt:* les gens du Musc. Cette tribu est, dit-on, fort riche.

(3) Les Esclaves: *Akli*, singulier ; esclaves, au pluriel, *Aklân*.

(4) Cette fraction a la réputation d'être très-pillarde, et de mœurs féroces.

(5) Ces deux tribus vont fréquemment camper jusque sous Tembouktou.

Cette nomenclature recueillie à El-Ar'ouat, récemment contrôlée à Alger lorsque je me trouvais en relations avec Si-Senoussi, chef de la caravane de R'damès, diffère de celle publiée par le commandant Hanoteau (1) auquel les renseignements ont été fournis par R'otman-ag'-El-h'adj-Bekri. C'est cette différence même qui m'a engagé à publier, malgré son aridité, la longue liste des tribus Imouchar'. Ce sont des jalons pour les futures reconnaissances géographiques au delà du désert.

D'après Si-Senoussi, chaque tribu compte en moyenne 500 tentes, ce qui donne 3,000 individus pour chacune d'elles.

Le vaste territoire compris entre le 15° et le 16° degré compterait, d'après ce calcul, 64 tribus, donnant un chiffre de 192,000 hommes. Nous avons tout lieu de supposer cette évaluation exacte.

Sur la lisière du Soudan, il existe deux autres groupes de population berbère : les uns sont placés au nord et à l'est du lac Tchad, les autres à l'ouest de Tembouktou.

Les premiers sont les *Keloui* dont le teint est très-foncé, ce qu'ils doivent, sans doute comme les suivants, à leurs alliances fréquentes avec des femmes noires.

Le second groupe : Touarêg-Hodiar, appelés par les nègres *Sergui*. Les gens de cette fraction portent le *guettoya* ou longue touffe de cheveux qu'ils tressent

(1) P. XVI, XVII, de la préface de la grammaire Tamachek'.

avec soin et laissent tomber sur l'épaule droite. Les riches personnages de ce peuple se coiffent d'un splendide bonnet, auquel on reconnaît leur fortune; il en est qui valent quatre ou cinq nègres.

III.

D'après Si-Senoussi et les chefs Imouchar', quatre grandes artères ou voies principales servent au commerce avec l'Afrique Centrale et sont fréquentées par les caravanes. Les Imouchar' en sont les convoyeurs. Deux de ces routes partent de Tembouktou, par l'ouest pour arriver au Tidikeult, au Gourara, au Touat et dans le Maroc. Les deux autres sont à l'est partant du Bournou et du Haoussa, arrivent l'une à Moursouk, l'autre à R'at.

C'est entre ces routes que se trouve le massif montagneux du Djebel-A'Hoggar, dont les abords escarpés et dénudés contrastent avec les riches vallées intérieures.

Les Touarègs-Imouchar', je parle ici de ceux qui fréquentent le Sah'ara Algérien, n'ont que des notions très-vagues sur le Soudan, sa géographie et ses productions. A peine connaissent-ils l'existence d'une mer intérieure, le lac Tchad, qu'ils confondent avec les eaux du Niger. Il en est de même des deux Nils (1) : pour eux le Nil d'Égypte et le Nil de Tembouktou (le Niger) sont un seul et même fleuve que les pèlerins suivent jusqu'en Égypte. Ils ne quit-

(1) On sait que les Arabes appellent le Niger *Bahr-El-Nil*.

ent ses bords que pendant six jours pour éviter des peuplades féroces qui se servent d'armes empoisonnées. Ceci nous amène à une digression : il règne dans tout le nord de l'Afrique une vague croyance à la communication par un fleuve intermédiaire des deux bassins du Nil et du Niger (1). Cette croyance serait incontestable, si l'on pouvait ajouter foi au récit du voyage, *fait* PAR EAU *de Tembouktou au Caire*, par des Tholbas nègres de Jenné et publié par Jackson dans le tome XVIII, page 340 de la première série de ce recueil (2). La chose a pu être possible en 1790, date du pèlerinage des Tholba de Jenné, mais si, comme il nous paraît probable, un desséchement s'opère dans le système hydrographique de l'Afrique Centrale, un semblable trajet serait impossible aujourd'hui que les cours d'eau inférieurs qui pouvaient relier le Nil au Niger diminuent de volume ou tendent à disparaître. Il faut donc admettre que la croyance populaire à la réunion des deux fleuves date du siècle précédent, ou que le voyage par eau des savants nègres est une de ces amplifications fréquentes chez les conteurs africains... Je m'en rap-

(1) Plusieurs géographes ont adopté, d'après quelques voyageurs, cette hypothèse que le Charry communique par ses sources avec un affluent du Nil Blanc : fait admis comme certain par les noirs du Soudan. Voyez *Voyages* de Denham et Clapperton., trad. Eyriès, t. II, p. 199.

(2) En tout cas les deux grands fleuves africains, ayant des directions complétement opposées, ils ne peuvent être reliés que par des cours d'eau intermédiaires ainsi que M. de Humboldt l'a fait remarquer en Amérique pour l'Amazone et l'Orénoque.

porte à la première hypothèse qui est celle des indigènes.

Voici, d'après M. le commandant Hanoteau, la liste des principales lignes de caravanes avec les noms des tribus qui les exploitent :

De R'damès au Touat. . . .	Les Ifouras.
— R'damès à R'at.	Toutes les tribus Azguer.
— R'at à Aguedes.	Ibadanaren et Our'aren.
— R'at au Gourara. . . . }	Ifouras et Issak'amaren.
— R'at au Touat. . . . . }	
— Touat à Aguedes. . . .	Issak'amaren et Keloui.
— Aguedes au Haoussa.. .	Keloui.
— Touat chez les M'zabs. .	Arabes, Zenatia du Touat. Chaamba et Khenafsa.
— Touat à Kachena. . . .	Issak'amaren et Keloui.
— Touat à Tembouktou. .	Arabes, Zenatia du Touat.

En vertu d'une sorte d'accord tacite et explicable d'ailleurs par la position géographique de chacune d'elles, ces tribus n'empiètent jamais sur les droits qu'elles exploitent à l'égard des caravanes. Aussi les voyageurs qui se rendent au Soudan savent-ils d'avance à quelles fractions ils auront affaire et celles qui les guideront et les protégeront dans ces contrées. Chaque tribu a *sa clientèle* qui passe annuellement, et lui assure une redevance certaine. Les Touarègs sont donc par intérêt liés au commerce de l'Afrique; sans ce commerce ils perdraient leurs plus précieuses ressources. Quand on leur parle de la réputation de pillards, de coupeurs de route que leur ont faite

les Arabes et les Chaamba, ils répondent par ce proverbe de leur pays,

« *Our irrez aouadem akous oua der 'ittet.*
« On ne brise pas le vase dans lequel on mange.... (1) »

Ce qui signifie que s'ils pillaient les caravanes et exploitaient le pays, comme le prétendent leurs ennemis, depuis longtemps ils auraient eux-mêmes consommé leur propre ruine (2).

Si-Senoussi est un homme de R'damès, un négociant habile qui est allé plusieurs fois à R'at, et il assure que la route de cette ville au Haoussa offre une grande sécurité pour les caravanes qui payent la redevance aux Touarêgs d'Ahir. Chaque année un grand nombre de commerçants de R'damès et de R'at se rendent au Touat ayant des Touarêgs-Azguer' pour convoyeurs. Cette route semble même (en dehors des troubles politiques) assez sûre, car les caravanes qui vont au Touat sont respectées des fractions berbères voisines parce que toutes ont des marchandises en dépôt dans les oasis. Du Touat à Tembouktou les relations sont très-fréquentes.

(1) Le commandant Hanoteau.

(2) Les Touaregs, quoique cupides, paresseux et mendiants, ne sont ni traîtres ni voleurs, et ne sont certainement pas aussi féroces que les Arabes nous les avaient représentés. Sans les événements du Touat, suite de l'arrivée à Insalah de Mohammed-ben-Abdallah, nos caravanes pourraient parcourir en toute sécurité les routes qui mènent de Ouaregla au Touat et à R'at. (Ismaïl Bouderba, *Rapport sur son voyage à R'at.*)

IV.

Itinéraire d'Ouaregla à R'at (1).

1er jour. — *Torfaïa*, direction sud, bas-fond pierreux, un puits.

2e jour. — *Nedjir*, marche dans le bas-fond en longeant à l'est une muraille rocheuse qui ne finit qu'à Nedjir, un puits.

3e jour. — *Djoubei*, deux puits abondants.

4e jour. — Marche dans les dunes, pas d'eau.

5e jour. — Dunes, quelques végétations de Guettaf. On entre dans la région des hautes dunes qui du Gourara s'étend sur une longueur de plus de 300 lieues jusqu'à Nefsaoua. C'est une succession de dunes élevées parallèlement les unes aux autres qu'il faut huit jours pour traverser. Les grandes vallées ne leur sont point parallèles, mais les coupent perpendiculairement pour aboutir à l'immense bas-fond qui forme un bassin naturel d'Ouaregla à Touggourth et à Nefta (2). C'est une de ces coupures que l'on suit en allant de Ouaregla à R'at. Route longue et difficile.

6e jour. — *Aïn-Teïba*, petit étang d'eau saumâtre. L'eau se trouve près du sol qu'il suffit de creuser quelques minutes.

(1) Les éléments de cet itinéraire m'ont été obligeamment communiqués par un de mes collègues, officier au bureau arabe à El-Ar'ouat.

(2) C'est par un système analogue que, dans le Tell, l'Atlas livre passage aux cours d'eau sortis des plateaux qui sont plus au sud.

7e, 8e, 9e et 10e jour. — Marche dans le fond solide et pierreux du bas-fond que l'on appelle *El-Gassi* (le dur) ; pas d'eau pendant ces quatre jours.

11e jour. — On quitte le bas-fond pour suivre un ravin perpendiculaire (*Chabet-El-Biod*).

12e jour. — *Aïn-Beïda*, la fontaine blanche. Source.

13e jour. — On traverse encore une chaîne de hautes dunes pour descendre dans une vallée parallèle l'*Oued-Irerger ;* cet oued prend sa naissance dans le Djebel-Hoggar et va se perdre à Temacin, petite ville proche Touggourth. On a définitivement quitté les hautes dunes. Un puits.

14e jour. — En suivant la vallée, Zaouïa de *Timassinin* dans un petit oasis de quelques palmiers, deux maisons et koubba d'un marabout. Eau abondante.

15e jour. — On franchit les dunes de sables qui bordent l'Irerger à l'est, on couche à *Tanezerg*. Eau.

16e jour. — Plateau pierreux appelé par les Arabes *Khanfoussa* et couvert de parcelles ferrugineuses (1) : ce plateau sépare l'*Irerger* d'une autre vallée qui est bordée au sud par des montagnes élevées dont on aperçoit à peine les sommets et au nord-est par quelques petites dunes. Pas d'eau.

17e jour. — Marche dans la vallée de l'*Oued-Issaoui* (le large) : elle se prolonge en s'élargissant

(1) M. le commandant Colonieu a cité quelque chose d'analogue dans son voyage au Touat.

jusqu'à R'at ; une de ses extrémités est à Touskirin où l'on arrive du plateau de Khanfoussa vers le Mogreb (la fin du jour).

18e jour, *Tanafelk;* 19e jour, *Takh;* 20e jour, *Aïth Zonatuen;* 21e jour, *Ihan;* 22e jour, *In'terga;* 23e jour, *Ilezzi;* 24e jour, *Takmalet.* — Ces points sont autant de petites vallées ou oued, descendant ou traversant les montagnes du sud.

A la hauteur d'Ilezzi, la chaîne qui ceint la vallée sud se relève beaucoup, au point que cheikh Athman, l'un des chefs Touarêgs qui fréquentent l'Algérie, la compare aux montagnes des environs d'Alger. L'Oued-Takmalet est le plus considérable de ces oued : sa source est située à huit journées dans le sud ; il roule toujours de l'eau, mais son courant très-faible forme çà et là des lacs marécageux habités par des crocodiles de grande taille (deux longueurs d'homme) !... appelés *rouchef* dans la langue tamachek'. C'est, disent les savants, le même que celui du Nil d'Égypte, le Temessah des Arabes (1).

Tout le pays parcouru pendant ces six derniers jours est couvert d'une épaisse végétation de mimosées dans lesquels le passage est très-difficile.

(1) La présence des crocodiles dans l'Oued Takmalet nous permet de fixer la limite jusqu'ici incertaine du voyage des jeunes Nasamons au pays des Garamantes ; cette position correspond parfaitement à ce que Strabon (l. XVII, p. 74) dit du pays des Garamantes, qui s'étend au midi de la Gétulie, parallèlement à cette contrée. Le lac Nubes serait alors une des Sebkha au sud du lac Melr'er?... Le terme de ce voyage avait été jusqu'à présent fixe au Niger (Rennel, Desmoulins, etc.)

Ces broussailles servent d'asile aux begueur-el-ouach (1), à de grands ânes sauvages (amar-el-ouach), à de nombreux troupeaux de gazelles, et, *dit-on*, à de gigantesques serpents qui dévorent les ânes sauvages (2).

25e jour. — On va camper à l'*Oued-Isegueran* qui prend sa source à quatre jours de marche au sud.

26e jour. — L'*Oued-Tarat*. Même observation.

27e jour. — *Timaradj*, oued ou vallée parallèle à la première.

28e jour. — *Oued-Tinerken*, vallée très-courte d'un seul jour de marche; on passe les ruisseaux plus près de leurs sources et l'on approche des montagnes.

29e jour. — *Tinterh'a*, petit oued également d'un jour de marche.

30e jour. — *Ilen*, cette vallée très-grande à une direction du sud-est au nord-est, elle prend naissance à quatre jours au sud-est, proche la route de R'at à Insalah'.

31e jour. — *Ouariret*, petit oued qui sort de la montagne d'Ahi à environ une journée de marche.

32e jour. — *R'at*, dont on aperçoit les palmiers en sortant d'*Ouariret*.

C'est une petite ville de 4 à 500 maisons bâties en boue (*toub*, briques séchées au soleil) et qui peut avoir

(1) Le *Begueur-el-ouach*, bœuf sauvage; c'est, je crois, le *Tegehemellem* des Touaregs, l'*Antilope bubalis* des zoologistes, le *Bos africanus* de Belon.

(2) Ces reptiles ne nous rappellent-ils pas le fabuleux serpent qui épouvanta les soldats de Régulus.....?

2,000 pas de tour. Tous les ans, au mois de novembre, il s'y tient un marché considérable. Vers cette époque les caravanes arrivent de toutes les directions; les marchands de Tripoli, de R'damès, du Souf viennent pour recevoir leurs marchandises venues du Haoussa, pays nègre dont R'at est le grand entrepôt nord. Ils organisent de nouvelles caravanes pour l'année suivante, fournissent les marchandises et les capitaux, font marché avec les Touarègs pour assurer la sécurité de leurs valeurs. De nombreuses tribus berbères campent aux environs pour louer leurs chameaux aux caravanistes.

Les habitants de R'at entreposent les marchandises suivantes du Haoussa :

1° Des cotonnades bleues consistant en longues bandes de tissus de 10 centimètres de largeur et si bien cousues ensemble qu'il est impossible d'en trouver les coutures (1) ;

2° Des cuirs, teints en rouge et en jaune recherchés à Tunis et à Tripoli ;

3° Des ustensiles en bois faits par les nègres ; — 4° du gingembre ; — 5° des tissus en laine ; — 6° des bâts de chameaux très-estimés ; — 7° des boucliers en peau d'hippopotame, des lances, des poignards ; — 8° des buffles ; — 9° des *demans* ou moutons à grosse queue ; — 10° de l'encens du Soudan (*bekhour*) ; — 11° du riz, une espèce de sorgho, du miel et de la cire , etc.

(1) Il y en a des échantillons à l'exposition permanente des produits de l'Algérie à Alger.

On exporte de R'at au Haoussa :

1° Des verroteries; 2° des tissus; 3° des chachïas tunisiennes, de la soie en grande quantité; 4° des chevaux qui atteignent une grande valeur au Haoussa; 5° des épices; 6° de grandes quantités de cuivre et de fils de laiton; 7° de la quincaillerie; 8° des ceintures en soie de Tunis, des fouta, etc.

Il existe une route directe, praticable pour les caravanes de R'at à Tembouktou, mais elle est peu suivie. Les marchands préfèrent passer par le Touat, dont les riches bourgades offrent plus d'aliments à leurs trafics.

V.

De R'at au Djebel Hoggar.

1er jour, *Tassel;* 2e jour, *Maubi;* 3e jour, *Dida;* 4e jour, *Tissouarik.* — Pendant ces quatres journées ont suit la route de R'at à Insalah', parallèlement aux collines de R'at. Partout on trouve de l'eau. De *Tissouarik* on quitte la route d'Insalah' pour prendre une direction sud et entrer dans les montagnes.

5e jour. — *Medjdalen.* Eau abondante, verdure; on campe dans la chaîne même des collines de R'at.

6e jour. — *Imza*, rivière d'eau courante; on quitte la montagne.

7e jour. — *Oued Tafessara*, rivière considérable qui sort du Djebel R'at. Cette vallée s'étend jusqu'au Bournou.

8e jour. — Direction sud-ouest; on va camper à

l'*Oued Tih'orag*, qui coule du sud-ouest au nord-ouest.

9e jour. — *Inehahouen ;* on campe au pied même du Djebel Hoggar.

10e jour. — *Oued Tiliouat*, rivière de peu d'importance, que l'on rencontre après avoir passé l'O. Messmess.

11e jour. — Après deux heures de marche seulement on atteint *Idelés*. C'est une bourgade de fondation récente, qui a pris une grande importance, parce que le chef des Touaregs, Hoggar, y fait sa résidence ; elle compte de 150 à 200 maisons. L'Oued Irerer arrose les cultures de la ville et roule un fort volume d'eau. Il vient, dit-on, du blé à Idelés. Les habitants y élèvent beaucoup d'abeilles dont le miel est fort recherché dans le Sah'ara tunisien.

Les Touaregs affirment qu'il tombe parfois de la neige sur les cimes du Djebel Hoggar.

Tels sont les renseignements que nous avons pu obtenir : quelle que soit leur peu de valeur, ils nous ont paru de nature à intéresser ceux qui s'occupent de la géographie des vastes territoires situés au sud de l'Algérie, région très-intéressante au point de vue économique, en raison des développements pris et surtout à prendre, par les relations commerciales des tribus sah'ariennes soumises à l'influence française.

Le Baron HENRI AUCAPITAINE.

VOYAGE

SUR L'ISTHME DE TEHUANTEPEC,

DANS

L'ÉTAT DE CHIAPAS ET LA RÉPUBLIQUE DE GUATÉMALA,

EXÉCUTÉ DANS LES ANNÉES 1859 ET 1860.

(SUITE. — Voir notre cahier précédent, p. 129.)

PREMIÈRE PARTIE.

IV. *L'hôtel de Xuchil. Le Paso de la Puerta et les plaines du Sarabia.*

Cet hôtel était une grande baraque comme le magasin : il était partagé en trois compartiments. Dans le plus grand était le dortoir, composé de vingt lits de sangle, ayant chacun sa moustiquaire, mais à peine séparés l'un de l'autre par un pied d'intervalle : la chaleur du climat exemptait le propriétaire d'y mettre des matelas, et la literie consistait d'ordinaire en un oreiller avec un drap pour se couvrir; car, dans ce pays de la liberté, les Américains, si prudes chez eux, se déshabillent sans crainte de blesser les regards du voisin, et se couchent tout juste comme les gens du pays, c'est-à-

dire comme certain personnage fort peu décent du *Juif-Errant* d'Eugène Sue. Mais on est au Mexique, et au Mexique tout est permis, dit-on. Le reste de la baraque forme deux pièces, l'une en arrière qui sert de chambre et de cabinet au maître de la maison, et celle de devant qui sert d'entrée, et en même temps de *bar-room*, c'est-à-dire de buvette, comme il en existe dans tous les hôtels aux États-Unis. Une douzaine d'individus étaient réunis là quand nous y entrâmes. L'arrivée de Murphy fut accueillie par des *hourrahs*, des poignées de mains et des *grogs* de toutes les façons ; je fus présenté comme un *savant*, voyageant pour la science, et je me trouvai dans l'instant même improvisé *docteur* par une foule d'amis nouveaux qui me serrèrent la main à me la déboîter. Tous, d'ailleurs, étaient complément titrés, capitaines, colonels, docteurs, jusqu'à Murphy qui fut salué colonel à son entrée et à M. Chamberlain, notre hôtelier, qui était lui-même un capitaine. Sur la recommandation de Murphy, celui ci se montra aussi poli que peut l'être un Américain de cette classe, tout fier de son hôtel en pays étranger. Il me fit voir ma chambre, c'est-à-dire mon lit ; ensuite il nous conduisit à la salle à manger. C'était une autre baraque, au fond d'une cour boueuse et malpropre, où couraient pêle-mêle les porcs, les poules et le chiens du capitaine Chamberlain. Le dîner se composa de sardines à demi gâtées et de porc salé, frit avec des œufs, d'un plat de riz cuit à l'eau, et d'une tasse de

café comme je n'en ai bu ensuite qu'à Belize, à l'hôtel de miss Waldron ; au lieu de pain on servit du mauvais biscuit de mer. Ce dîner succulent se répéta également, précédé d'un déjeuner en tout semblable, durant les trois jours que ma mauvaise étoile m'obligea à rester à l'hôtel Chamberlain, payant le tout ensemble avec la chambre à coucher, à raison de deux piastres et demie par jour, c'est-à-dire un peu plus de 14 francs.

A cette récrimination contre l'ordinaire du capitaine Chamberlain, on pourrait objecter la difficulté de se procurer des vivres frais en ces lieux sauvages et déserts ; mais l'objection ne serait pas recevable. Xuchil était en communication constante avec les États-Unis ; il en recevait de la farine qu'il expédiait au Barrio et ailleurs ; il avait chez lui des moutons et toute espèce de volaille ; du lait, il aurait pu s'en procurer dans les *ranchos* voisins. Mais les Américains ne sont pas si délicats : du moment que les liqueurs ne leur manquent pas, ils se passent du reste, et quant à Chamberlain, il se consolait sans doute de la mauvaise idée que les voyageurs emportaient de son hôtel, en songeant qu'il ne les reverrait probablement jamais, et qu'à tout prendre il fallait bien qu'ils en passassent par là. Pour moi, j'ai beaucoup voyagé en Amérique ; je me suis souvent trouvé entre les Indiens, manquant de beaucoup de choses, mais jamais obligé de m'en tenir à une nourriture aussi exécrable qu'entre les citoyens de la nation *civilisée par excellence*, et ils s'en vantent,

car il n'y a personne chez eux, disent-ils, qui ne sache lire, écrire et surtout calculer.

Du reste, sur tous les points de l'isthme de Tehuantepec, occupés par les Américains, c'est-à-dire par les employés de la compagnie Louisianaise, tous indistinctement cherchaient à s'appliquer la part la plus large possible, les uns pour s'indemniser des dépenses qu'ils croyaient avoir faites pour y arriver, les autres pour se dédommager de leur travail qui, disaient-ils, ne leur était pas assez payé; les autres, enfin, pour ne pas perdre le temps à rien; tous, enfin, tripotaient, *volaient* en plus ou en moins, à l'avenant des circonstances, et c'était la compagnie, c'est-à-dire les commanditaires qui payaient, payaient toujours, dans l'idée que les choses marchaient admirablement. Sur l'isthme, la compagnie était représentée par un ingénieur en chef, M. W. Sidell, qui, avec le secrétaire, M. Rieken, et plusieurs autres employés de haut grade, que je me garde de confondre avec ceux dont je viens de parler, dirigeaient l'ensemble des travaux qui restaient à exécuter. Ces messieurs avaient sous leurs ordres les bateaux et voitures, servant au transport des voyageurs, du port de la Ventosa à la Nouvelle-Orléans. Malheureusement M. Sidell, qui avait amené à sa suite quatre ou cinq neveux et une douzaine de créatures, abandonnait beaucoup trop de choses entre leurs mains, et lors de mon passage, tout y était dans le pire état possible; il faisait son séjour ordinaire à *Lachivela*, le point le plus élevé de la

route entre les Cordillères. Quant aux ouvriers, la plupart étaient des Indiens ou des métis des villages d'*El Barrio* et de *Petapa;* ils étaient partagés en diverses sections et distribués sur les différents points du tracé en exécution et qu'on désignait sous le nom de *Camp*.

La compagnie qui jouissait, par son traité avec le gouvernement de Juarez, du droit de franchise pour ce qui était nécessaire à ses travaux, à sa nourriture et à son vêtement, s'était chargée d'alimenter les ouvriers et employés de tout grade qu'elle avait à son service. Vivres, habillements, instruments et outils de toute espèce venaient donc des États-Unis, et c'était le magasin de Xuchil qui en était l'entrepôt principal. Sous ce prétexte une quantité immense de marchandises entraient en contrebande sur l'isthme; mais ce qui, dans les mains d'une administration régulière, d'agents intègres et amis de l'ordre, eût produit des bénéfices magnifiques, ne produisait, dans la situation actuelle, qu'une perte continue, occasionnée par une scandaleuse dilapidation. Chaque *Camp* ayant à sa tête un ingénieur ou soi-disant, faisait venir de Xuchil les vivres et les instruments qui lui étaient nécessaires, et on les lui fournissait suivant que son ingénieur était plus ou moins d'accord avec les gardes-magasins; ceux-ci disposaient de tout à leur convenance, refusaient si bon leur semblait, prétextant que l'on avait épuisé les objets demandés et disant qu'il fallait attendre qu'il en vînt d'autres de la Nouvelle-Orléans; mais,

de l'autre côté, on les vendait de la main à la main au-dessous du prix, aux indigènes qui venaient en acheter pour leur usage personnel, afin de se faire une pomme contre la soif. Quant à des comptes, on trouvait infiniment plus commode de n'en pas avoir: l'on aurait cherché vainement des livres au bureau; on n'y eût trouvé que des bouteilles vides ou entamées.

Il n'arrivait donc que trop souvent que les ouvriers ne pouvaient travailler faute d'outils. Au camp chacun s'amusait : les uns dormaient ou dansaient ; les ingénieurs passaient leur temps à chasser des lapins et surtout à boire. Au magasin de Xuchil c'était une débauche continuelle : jambons du Maryland, porc salé, saucissons de Cincinnati, boîte de sardines, disparaissaient entre les bouteilles avec une rapidité effrayante, et les bailleurs de fonds payaient toujours, s'imaginant que tout allait au mieux. M. Lasère leur assurait que jamais la prospérité n'avait été plus grande. Mais la route de Tehuantepec était un gouffre où l'argent s'engloutissait on ne savait comment ; tel était le désordre que le tracé même n'était pas terminé et que les voies manquaient de consolidation. Cependant la saison des pluies arrivait à grands pas ; dès lors il n'y aurait plus moyen de sortir des ornières et des bourbiers qui allaient se présenter entre les coupures de la forêt vierge. Les rivières, sous peu, devaient cesser d'être guéables ; au lieu de ponts en brique que des gens du pays s'étaient offert de bâtir à un prix raisonnable, les ingénieurs, par des vues intéressées, avaient préféré

des ponts en bois qui coûtaient le double ou le triple (1), et qui furent emportés presque tous par les torrents durant l'hiver. Au lieu d'acheter une certaine quantité de chevaux et de mulets pour traîner les voitures de la compagnie qui en eût été ainsi propriétaire, on les louait, en faisant des contrats onéreux qu'on croyait ou qu'on disait déjà payés à la Nouvelle-Orléans, mais qui ne le sont pas encore. On oubliait, par une incurie incroyable, de construire des hangars pour remiser les voitures qu'on abandonnait en plein air au soleil destructeur des tropiques; on laissait les chevaux s'égarer au hasard, sans leur chercher les pâturages convenables ; on ne payait ni ouvriers ni contracteurs, et le jour où j'arrivai à Xuchil, on y apprit que chevaux et voitures venaient d'être saisis par autorité de justice à Tehuantepec pour payer les dettes de la compagnie.

Dans ce désordre scandaleux, ceux qui en souffraient davantage étaient les petits créanciers, les ouvriers surtout et les voyageurs qui, en payant leur place à la Nouvelle-Orléans ou à San-Francisco, ne se doutaient guère des désagréments qu'allait leur présenter leur passage sur l'isthme. Sur les annonces magnifiques des journaux américains, ils s'embarquaient pour Minatitlan, d'où on les remontait à Xuchil tant bien que mal ; trop heureux s'ils parvenaient à gagner cette station en bateau à

(1) Non que les ponts en bois soient plus chers que ceux en brique, mais parce qu'on faisait venir des charpentiers américains pour les construire, tandis que ceux de brique eussent été bâtis par les gens du pays où la main-dœuvre est à beaucoup meilleur marché.

vapeur. Au cas contraire, il fallait naviguer en bongo; tandis qu'on ramait péniblement en amont du fleuve, un canot, monté par des hommes plus vigoureux, emportait la malle qu'accompagnaient un petit nombre de privilégiés. Ceux-ci arrivaient à Xuchil et de là couraient au galop sur Lachivela pour descendre ensuite à la Ventosa. Le steamer du Pacifique, contracté par la compagnie pour s'arrêter à jour déterminé, prenait aussitôt la malle et partait. Quelques heures plus tard, les autres voyageurs arrivaient à Tehuantepec, où ils étaient obligés d'attendre quinze jours, d'autres fois un mois, logés dans de misérables hôtels où d'ordinaire ils vidaient leur bourse. Plusieurs fois même, grâce à ce désordre, le courrier même arriva trop tard et le bateau partit sans l'attendre. Ce qui avait lieu pour l'aller, se répétait au retour. J'ai rencontré des voyageurs qui, après avoir payé un prix exorbitant pour leur passage, se sont vus ainsi abandonnés sur l'isthme et dans la nécessité de vendre tous leurs effets, habits et bijoux, pour pouvoir solder l'hôtel et continuer leur voyage. Voilà, dans sa triste vérité, l'histoire du chemin inter-océanique de Tehuantepec, telle que je la recueillis de cinq cents témoins et de mes propres yeux, telle que je commençai à l'entrevoir à mon arrivée à Xuchil.

C'est à cette situation ruineuse pour tout le monde que je dus de m'héberger durant trois jours à l'hôtel du capitaine Chamberlain. Je mourais du désir de quitter ce lieu détestable, mais j'avais beau presser

Murphy en lui répétant que nous perdions un temps précieux, Murphy n'osait pas encore s'ouvrir à moi sur les misères et la lèpre de cette compagnie, dont il était un des principaux agents. Il n'y avait point de chevaux pour aller à El-Barrio, et quant aux voitures, elles étaient sous séquestre à Tehuantépec, les créanciers n'ayant laissé partir en dernier lieu que celles qui avaient été strictement nécessaires pour transporter les voyageurs qui avaient pris nos places sur le Guazacoalcos.

Enfin, le dimanche 22 mai, on nous amena vers trois heures de l'après-midi quelques haridelles plus efflanquées que celle de don Quixote, de l'aspect le plus pitoyable, mais harnachées plus pitoyablement encore. Il fallait en prendre son parti. Murphy, Hargous et moi, montons les plus décentes ; mais après une marche d'environ dix minutes, ma bête refuse d'aller plus loin ; j'étais trop lourd pour elle. Murphy s'amuse un moment de ma détresse, puis il me propose de rentrer à l'hôtel. J'accepte ; encore mieux valait passer la nuit dans cette baraque, que la perspective de voir ma monture tomber d'épuisement au milieu des bois et d'être dans la nécessité de faire cinq ou six lieues à pied dans ces solitudes si brûlantes durant le jour. Je soupçonnai plus tard Murphy de m'avoir fait grimper sur cette misérable bête dans le dessein arrêté de m'empêcher de partir. M. Rieken, secrétaire de l'ingénieur en chef, était arrivé de la veille pour savoir si Murphy apportait des fonds des États-Unis ; je lui avais été introduit

comme d'usage, et Rieken nous avait conviés, avec quelques amis, à un souper que j'avais refusé pour pouvoir quitter plus tôt Xuchil. Quant à mon compagnon, il ne s'en allait qu'à regret ; aussi parut-il enchanté en me voyant rentrer avec lui à l'hôtel. Il donna immédiatement des ordres pour me faire chercher une autre monture, me promettant de se mettre en chemin avec moi sans autre délai après le souper.

Ce souper devait nous offrir les chefs-d'œuvre du cuisinier de Chamberlain. J'avais quelque espoir. Ma déception n'en fut que plus cruelle, en voyant apparaître l'éternelle omelette au jambon rance, le riz à l'eau et le café ordinaire, tout cela accompagné d'un pudding de l'invention du chef, mais que la plus affreuse gargote de Paris ou de Londres n'oserait avouer. Tout le monde, excepté Hargous et moi, en mangea avec délices, arrosant le tout, sans mesure, de xérès, de madère, de champagne et autres liquides magnifiquement titrés à l'instar de nos capitaines américains. On but et mangea depuis neuf heures du soir jusqu'à une heure du matin, et lorsqu'il fallut se mettre en chemin, presque tous étaient ivres. Mais on était accoutumé à ce genre de vie, c'était celle de l'isthme. Tandis que la plupart des conviés s'étendaient lourdement à droite et à gauche pour dormir, Rieken et Murphy enfourchaient en chancelant leurs bidets ; je me mets en selle, de mon côté, ainsi qu'Hargous, et nous voilà vers une heure et demie chevauchant enfin sur la route américaine.

Au sortir de Xuchil, on entre immédiatement dans la forêt que l'on parcourt dans un espace de plusieurs milles par le tracé appelé *la Picadura;* il a remplacé un ancien sentier de mulets du temps des Espagnols qui s'élevait jusqu'à la Hacienda de Boca del Monte. Au dire de mes compagnons, cette route est fort pittoresque et présente, en quittant Xuchil, les aspects les plus grandioses. Mais il faisait nuit et il m'était impossible, malgré l'éclat étincelant des étoiles, de discerner, si ce n'est d'une manière extrêmement vague, le paysage qui nous environnait. A la hauteur de l'ombre noire qui se projetait des deux côtés, je jugeais de celle des arbres entre lesquels la route était pratiquée. Une autre raison m'eût empêché, d'ailleurs, de remarquer ces beautés, si j'avais été à même de les discerner. Rieken, avec Hargous, était de plus d'un mille en avant; Murphy, avec qui j'étais resté en arrière, avait surmonté les fumées de l'ivresse du souper: mais sa tête s'était alourdie, et un sommeil invincible, accru par l'air balsamique que nous respirions au milieu des bois, le faisait à chaque instant retomber sur le pommeau de sa selle. Son cheval alors s'arrêtait et le cavalier en dormait de plus belle. Je m'évertuais inutilement à le battre et à crier aux oreilles de mon compagnon de route, en lui rappelant les dangers d'une telle position. Je redoutais d'autant plus de le laisser seul, que ces forêts sont remplies de tigres et qu'il serait inévitablement devenu leur proie, lui et sa bête, s'il s'en était rencontré sur son passage,

Au bout de deux ou trois heures d'une marche lente et saccadée, se sentant hors d'état de continuer ainsi, il me conjura de le laisser dormir un moment au pied d'un arbre; j'y consentis, espérant qu'une fois éveillé ensuite, il saurait secouer la pesanteur qui l'accablait. Il dormit une demi-heure, et comme le jour allait poindre, je l'éveillai en lui mettant dans la main une serviette trempée d'eau dont il s'arrosa la tête et le visage. Nous remontâmes aussitôt à cheval.

La route que nous suivions circulait aux flancs d'une chaîne de collines qui, s'élevant au sud du Rio-Jaltepec, vont se relier au sud-ouest aux premiers contre-forts de la Cordillère; des deux côtés se montrait la forêt déjà déflorée et déchirée çà et là par les travaux américains, mais grande encore et majestueuse, surtout en ce moment de ce silence et de quiétude qui précède le lever du soleil. L'étoile du matin, ce soleil passant, comme disent les Indiens qui continuent à l'adorer comme une divinité, montait au firmament avec une splendeur inconnue à nos contrées, et que j'ai prise plus d'une fois pour celle de la lune. Devant son éclat, les autres constellations commençaient à pâlir, et je sentais déjà cette fraîcheur extrême qui accompagne la rosée matinale sous les tropiques. Elle acheva d'éveiller Murphy. Le ciel blanchissant se colorait à l'orient d'une teinte de rose. Nous descendions précisément le sommet d'un des coteaux d'où jaillissent les sources *del Arroyo del Amate;* à nos pieds s'étendait une série de

vallons frais et humides où continuait à régner un calme parfait et le silence le plus profond. Mais bientôt les premiers rayons du soleil venant à poindre au-dessus des cimes lointaines des monts de Chimalapa, la brise se leva sous son action vivifiante, remplissant la forêt de murmures, de sonorité et de vie; puis, sous la force croissante de sa chaleur, la terre et les eaux fumèrent; de toutes parts les vapeurs qui s'élevaient du fond des rivières et des profondeurs humides des bois, enveloppèrent le paysage d'un voile de brumes légères, en lui donnant l'aspect d'un lac immense où les angles aigus de la forêt se projetaient çà et là comme autant de promontoires ou d'îles couvertes de feuillage. La vallée résonnait des mille bruits qui animent au matin les solitudes tropicales; les cris, les gazouillements des oiseaux, le frémissement métallique des insectes aux cent voix stridentes, qui font croire cent fois que la forêt est habitée par des êtres humains; tout dans la nature saluait le retour et la marche de l'astre que les Indiens adoraient comme le maître suprême de la terre et des cieux. A mesure qu'il montait à l'horizon, le voile blanchâtre du brouillard, déchiré par la brise, se roulait comme des masses de neige au flanc des collines où la chaleur croissante du soleil achevait de le dissiper.

C'est au milieu de ces changements merveilleux que nous arrivâmes au poste américain, dit le *Camp de XV Milles*, station ordinaire des voitures de la ligne de Tehuantepec. Il était sept heures du matin.

Au fond d'un vallon triste et solitaire se dressait, sur quelques piquets; un hangar ouvert à tous les vents; c'était le reste à demi ruiné d'un des campements installés par les employés de la compagnie pour les travaux de la route. Quelques étais, supportant des claies formées de bâtons grossiers à quatre pieds au-dessus du sol, servaient à la fois de lits, de bancs et de sofas dans cette demeure qui, elle aussi, se décorait du titre fastueux d'hôtel; mais celui de Xuchil était un palais en comparaison. Pour tout ameublement, on y voyait un fourneau en fer de fonte ou cuisinière américaine, et deux ou trois mauvaises planches établies sur des caisses vides de vin de Bordeaux. Sur le fourneau bouillait une marmite ébréchée avec des frijoles ou haricots mexicains et une antique cafetière privée de son anse et de son couvercle. Au lieu du sabre du capitaine Chamberlain, nous avions ici la robe médicale du docteur Chandler, l'hôtelier de céans; c'était un homme de trente-cinq ans environ, long et maigre, sale et les cheveux en désordre, n'ayant sur le corps qu'une chemise jadis blanche avec un pantalon de toile déchiré aux genoux, un pied chaussé d'une botte à revers sans couleur locale et l'autre d'un antique soulier jaune, garni de maroquin rouge. Les seuls êtres vivants avec le docteur étaient un jeune Indien zapotèque, un peu moins vêtu que son maître, âgé de quinze à seize ans, et un petit bélier en guise de barbet.

En entrant sous le hangar, j'aperçus, étendus sur

le sofa, Ricken et Hargous, ronflant comme deux trombonnes de village; à quelques pas d'eux était couché un bon garçon d'Italien, natif de Rome, que je n'ai connu que sous le nom d'Hector. C'était un fils de famille, déserteur de la maison paternelle et qui était venu sur l'isthme avec Murphy, à qui il avait été recommandé. Durant le souper il avait enfourché une des haridelles de Xuchil et nous avait précédés de quelques heures à l'*hôtel Chandler*, où il avait pris *un lit* en nous attendant. Il dormait profondément, et Murphy ne tarda pas à en faire autant. Pour moi, mon envie de dormir avait disparu avec le jour; je me contentai de m'asseoir sur une planche et d'observer le logis et ses habitants. Le docteur Chandler s'évertuait autour de moi, charmant de grâce et de gentillesse avec sa botte et son soulier jaune; il parlait de son hôtel ni plus ni moins que l'eût fait le propriétaire du *Métropolitan* ou d'*Astor-house* à New-York, se plaignant de l'ingratitude des pratiques et de la négligeance de la compagnie à son égard. Je bâillais sans façon en l'écoutant, car je mourais de faim. Dans mes précédents voyages, je m'étais constamment fourni de provisions en abondance, et en passant parmi les Indiens, j'avais rarement manqué de trouver des œufs ou un poulet. Ici, malheureusement, comptant un peu trop sur la civilisation yankee et sur les promesses de mes compagnons de route, j'étais entièrement pris au dépourvu et je ne trouvais même pas une galette à manger. Tout ce que cet aimable docteur put m'of-

frir fut une tasse de bouillon de frijol qu'il me fit gentiment payer la valeur de six réaux.

Un peu avant neuf heures, Murphy et les autres s'éveillent. Ils prennent comme moi une tasse de bouillon de frijol : nous serrons la main au docteur, qui nous fait son salut le plus gracieux ainsi que son bélier, et nous remontons à cheval. La route, en sortant du camp de XV Milles, n'offre rien de remarquable durant plusieurs heures ; percée en plaine à travers la forêt, elle était large et belle, présentant de chaque côté une merveilleuse et riche futaie, comme les vieilles avenues de nos châteaux. Vers midi, nous arrivons au bord d'un grand ruisseau : c'est l'*Arroyo de la Tortuga*, l'un des affluents du *Rio Jumuapa*, auquel il s'unit quelques pas plus bas ; ses eaux roulent avec rapidité au fond d'un ravin sous de riches ombrages. Nous y trouvons un campement de charpentiers américains, occupés à construire un bac pour faire passer la rivière aux voitures et aux voyageurs. Comme ils allaient déjeuner, ils nous invitent cordialement à rompre un biscuit et à prendre une tasse de café avec eux. Quelques instants après, nous remontons en selle et passons à gué le ruisseau ; mais à peine avons-nous avancé cinquante pas, que nous trouvons le Jumuapa, en travers duquel j'aperçois la moitié d'un pont de bois qui n'a jamais été terminé.

Cette rivière sort par cascades des montagnes de Guichicovi au sud-ouest, et s'unit au Guazacoalco

à quelques milles au-dessus de Xuchil. Son cours ici est large, quoique peu profond ; ses eaux, d'une transparence surprenante, roulent avec lenteur tantôt entre des monceaux de pierres noires et d'arbres bouleversés, tantôt sur un lit de cailloux et de sable fin. A l'un et à l'autre bord, des bois magnifiques s'arrondissaient en arceaux verdoyants au-dessus de la rivière, qui s'éloignait sans bruit à notre gauche, sous une longue perspective d'ombre et de lumière. Au sommet de la berge, on ne voit ni hameau ni village, mais seulement quelques huttes couvertes en feuilles de palmier ; l'une d'elles, récemmentconstruite, était encore une hôtellerie américaine, qui prenait le nom de *Ladd's hôtel*, de celui de son propriétaire. C'était un grand garçon, à l'air doux et honnête ; malgré la nouveauté de son établissement, il y avait bien plus de propreté et de confort qu'à Xuchil, et, au bout de deux heures d'attente, il nous servit un déjeuner supportable et auquel nous fîmes tous honneur.

Cet endroit porte dans le pays le nom de *Paso de la Puerta ;* il est à peu près sur la même latitude et à 10 ou 12 milles de *Mal-Paso*, qui s'appelle ainsi à cause du brigandage auquel les voyageurs y étaient exposés naguère. On entre, aussi bien par l'un que par l'autre côté, aux plaines de *Sarabia*, célèbres dans la contrée pour leur étendue et par leur nudité, qui contraste avec la fertilité luxuriante des parties environnantes ; il y a cette différence, cependant, qu'en passant du Mal-Paso à San-Gabriel Boca del

Monte, on traverse presque constamment de hautes et sombres forêts, suspendues aux flancs des coteaux qui séparent la rivière de *Sarabia* du haut Guazacoalco. Ici, au contraire, du moment qu'on a laissé derrière soi le Jumuapa, on entre dans les plaines qui s'étendent de la Puerta jusqu'au pied des monts également dits de *Sarabia*, et qui se détachent de ce côté des montagnes de Guichicovi.

Il était près de quatre heures lorsque nous reprîmes nos montures pour continuer notre route; il restait environ de 9 à 10 milles pour gagner la station américaine dite de *Sanderson*, du nom de la propriétaire de la maison qui y servait d'hôtellerie. Murphy m'assure qu'il n'y a qu'un seul chemin de tracé dans la plaine, qu'il est tout droit et qu'on ne saurait s'y perdre. Désireux de voir le pays avant le coucher du soleil, je m'élance en avant avec Hector, et nous chevauchons gaiement, comptant bien arriver de bonne heure au gîte. La savane où s'étendait la route était telle qu'on me l'avait décrite, légèrement ondulée, et le regard l'embrassait au loin avant de rencontrer les hautes cimes des forêts qui couvrent le pays environnant. Le sol rouge et sablonneux ne présente qu'une couche mince de terre végétale, qui donne naissance à une herbe courte et rabougrie; les ruisseaux sont pauvres et se dessèchent après la saison des eaux, et ce n'est guère qu'au fond de ravins, formés par les pluies, qu'on rencontre quelques bouquets d'arbres et des terrains propres à la culture.

Hector espérait, tout autant que moi, arriver promptement à l'auberge, mais nous comptions sans notre hôte. Déjà nous avions marché deux bonnes heures sans nous arrêter, le soleil était tombé tout à coup derrière les hautes montagnes qui se dressent à l'ouest et qui allongèrent rapidement leurs ombres sur la plaine. Le crépuscule n'avait duré que quelques minutes, et nous n'avions plus pour nous guider maintenant que la lueur incertaine des étoiles, qui brillaient au firmament. Dans un bois, un sentier se retrouve, si légers que soient ses indices ; mais, dans ces immenses savanes que l'homme commençait à peine à parcourir, ses traces étaient fort peu visibles pour des voyageurs aussi inexpérimentés que nous. De loin en loin, cependant, nous retrouvions quelques marques, comme des roues d'un chariot, et sur cela nous continuions à cheminer. Enfin, une lueur se montre devant nous. Évidemment, disons-nous, ce doit être l'auberge de Sanderson : pleins de joie, nous piquons de ce côté. Nous courons encore pendant une demi-heure; mais, à mesure que nous avançons, nous doutons de notre espérance. La lueur, que nous avions toujours devant nos yeux, devient une lumière immense qui couvre toute notre droite, et je reconnais avec dépit qu'elle est causée par les flammes d'une forêt à laquelle apparemment on a mis le feu, pour y substituer un champ de maïs. Pour mettre le comble à notre embarras, nous arrivons à un point où le chemin se partage en fourche ; l'un

continue à droite, avec quelques ornières presque imperceptibles, vers la forêt incendiée; l'autre à gauche dans une direction que l'obscurité nous empêche de discerner. Dans notre perplexité, nous descendons de cheval pour faire une reconnaissance plus complète. Cet examen ajoute encore à notre anxiété ; Hector prétend qu'il faut marcher à droite, mais je suis d'avis de suivre à la gauche. Je l'engage à pousser quelques cris, dans l'espoir que Rieken et Murphy, qui doivent se trouver derrière nous, entendront sa voix; mais rien, pas même un écho n'y répondit.

— Restons ici, lui dis-je alors, et attendons qu'ils arrivent; ils ne peuvent tarder à nous rejoindre.

Mais, intérieurement, je craignais que nous n'eussions pris un sentier pour un autre et que nous ne fussions obligés, en fin de compte, de passer la nuit entière dans la plaine. Non pas que je redoutasse le moins du monde de dormir à la belle étoile ; la nuit était si douce, si lumineuse et si transparente, que c'eût été un véritable plaisir dans cet incomparable climat ; mais nous étions dans le voisinage de la forêt, qui brûlait toujours à 4 ou 5 milles de nous, et les bêtes fauves, chassées par les flammes, pouvaient fort bien être tentées de venir flairer la chair humaine dans la savane; j'étais sans armes, et Hector n'avait plus qu'un petit nombre de capsules à son revolver. Pour lui, ignorant absolument les dangers que pouvaient offrir ces contrées inhabitées,

il n'en soupçonnait aucun; aussi me gardai-je bien de lui communiquer mes réflexions. Tout à coup je le vois armer son pistolet; il va tirer, dit-il, pour donner avis de notre situation à nos compagnons restés en arrière. Je voulais l'en empêcher, craignant que le bruit n'attirât de notre côté un tigre ou un lion ; mais comment le lui dire? Le coup part. L'oreille tendue, l'œil fixe et dilaté vers le bois enflammé, j'écoute: dans le même instant, je crois entendre au fond de la plaine un soupir lointain qu'accompagne un rugissement étouffé. Nos bêtes grattent le sol avec les sabots, reniflant, ce me semble, avec inquiétude. J'avoue que j'eus peur : un horrible frisson me courut dans toutes les veines; c'est un tigre, me dis-je, il ne peut être bien loin. Hector ne se doutait de rien; mais il fut lui-même frappé du même bruit.

— Qu'est-ce que cela ? s'écria-t-il.

J'allais lui répondre, lorsqu'un nouveau son arriva à mes oreilles. Je respirai ; ce son était celui d'un pas cadencé, léger encore, mais régulier comme celui de chevaux marchant à l'amble.

— Ce sont eux, c'est Murphy et Rieken , dit Hector.

C'étaient eux, en effet. Quelques instants après, ils nous avaient rejoints. Je leur expliquai comment nous avions douté de notre route.

—Elle est tout droit devant vous, répliquèrent-ils; celle de droite s'engage dans la forêt et regagne plus loin des sentiers qui mènent à San-Juan Guichicovi.

Je n'en demandai pas davantage, et, sans leur parler de la terreur dont leur présence venait de me délivrer, je remontai à cheval et continuai avec eux, ainsi qu'Hector. Une heure après, nous discernions de nouvelles lumières ; c'étaient celles de l'hôtel Sanderson, où nous ne tardâmes pas à arriver. L'habitation ressemblait à celle de Xuchil : c'était une longue baraque en planches, divisée comme la première en plusieurs compartiments, ayant à l'entrée la buvette, et ensuite la salle à manger où les frères Tillmann, qui tenaient la maison, nous firent immédiatement servir le souper. Nous eûmes des œufs avec une poule au riz, et pour dessert une tasse de café au lait, luxe inusité depuis que j'avais quitté la table hospitalière de M. Allen, à Minatitlan. Le dortoir suivait la salle à manger, et les lits s'y trouvaient rangés dans le même ordre qu'à Xuchil. Aussitôt après le souper, je me retirai ; mais Murphy, pris d'une migraine violente, reste de la petite orgie de la veille, resta sur pied toute la nuit et nous empêcha tous de dormir. Le *bar-room*, d'ailleurs, s'était changé en un tripot où hôtes et hôteliers jouèrent jusqu'au matin, avec des éclats de voix et des jurements qui eussent tenu éveillées jusqu'aux marmottes de la Savoie.

Dans l'impossibilité de jouir d'aucun repos, je me levai de bonne heure, afin de contempler à l'aise le spectacle des montagnes voisines au soleil levant : c'était toujours la plaine comme la veille, avec ses ravins maigrement arrosés et boisés ; mais au delà

du site de Sanderson's, elle se rétrécit considérablement, resserrée qu'elle est entre les chaînes secondaires de la Sierra qui la séparent, à l'est, des forêts de Boca del Monte, et au sud, des eaux du Sarabia et du Malatengo. J'espérais que nous aurions continué dans la matinée; mais je pressai inutilement Murphy de profiter de la fraîcheur pour gagner l'intérieur du pays. Quoique sensible aux attentions dont j'étais l'objet de la part de mes compagnons de route, surtout de la part d'Hargous et de Murphy que je ne saurais oublier jamais, j'étais fatigué cependant de la vie d'aventurier yankee que je menais avec eux, depuis huit jours, et qui m'ôtait toute ma liberté individuelle. Il me tardait d'arriver au Barrio de la Soledad afin de recouvrer mon indépendance, et de retrouver la politesse espagnole, ainsi que les Indiens, dont je préférais l'hospitalité simple et sans ostentation aux prétentieuses et détestables hôtelleries américaines. Mais ce pauvre Murphy eut la migraine la plus grande partie du jour; ce fut donc à grand'peine qu'on parvint à le faire monter à cheval vers quatre heures du soir. Une fois en selle, il reprit sa gaieté et oublia complétement son mal de tête.

Après avoir traversé les eaux du Sarabia, on continue encore, durant l'espace de quelques milles, à parcourir la savane, ondulée et boisée par intervalles; on laisse à gauche la hacienda de Boca del Monte, qui se trouve à peine à un mille et demi du tracé américain. Mais les bois forment déjà

des bouquets plus épais, et les ondulations de la prairie deviennent de véritables collines, aux flancs chargés de beaux ombrages, sous lesquels roulent avec rapidité des ruisseaux limpides qui vont se joindre un peu plus loin au *rio Mogané*, l'un des affluents du Malatengo. Dans leurs sombres profondeurs je découvre de mystérieuses beautés qui donnent au payage un caractère de plus en plus pittoresque ; mais le soir projette déjà ses ombres sur les avenues de la montagne où nous venons d'entrer, et les dernières splendeurs du soleil s'éteignent dans des flots d'or et de pourpre au-dessus des crêtes voisines, au moment même où j'invoquais plus ardemment la lumière pour en admirer les détails. Depuis une demi-heure nous avions passé le Mogané ; il restait juste assez de ce court crépuscule, qui précède la nuit sous les tropiques, pour me permettre de discerner, sur l'observation de Murphy, plusieurs *tumuli* couverts de verdure et le soubassement pyramidal d'un *teocalli*, ruiné également, enveloppé d'un manteau de végétation. C'était la première trace de l'antique civilisation indigène que je voyais depuis mon retour en Amérique. Je voulus le contourner, malgré l'obscurité croissante sous la haute futaie qui nous environnait, tout en faisant remarquer à mon compagnon des restes de fortifications anciennes autour de ces débris. La rivière *Pachiné*, qui vient du sud-ouest s'unir au Malatengo, roule dans un large et profond ravin, baignant la base de ce site curieux, auquel il servait

autrefois de circonvallation. Du moment que nous eûmes traversé cette petite rivière, nous entrâmes sur le territoire de San-Juan Guichicovi, dont ces débris rappellent les anciennes destinées ; ils me rappelaient à moi le souvenir des Mijes, de cette nation vaillante qui combattit si longtemps pour son indépendance, en tenant tête tour à tour aux Chiapanèques, aux Mixtèques, aux Zapotèques et aux Mexicains, et qui a su la garder encore presque intacte aujourd'hui, en dépit de la conquête espagnole.

C'est dans ce ravin que nous descendons en quittant le promontoire où s'élève la pyramide, et nous continuons à marcher dans ses profondeurs, en suivant en amont les sinuosités du Malatengo, que nous traversons à plusieurs reprises. On dit que le paysage présente ici des effets fort remarquables ; mais il est nuit, et elle est d'autant plus obscure, que nous cheminons entre deux remparts de terre ou de rocher dont je ne puis pas même distinguer la couleur. Nous faisons un ou deux milles dans les ténèbres les plus compactes ; ce n'est qu'au moment de remonter du ravin à la plaine que je vois, non une lumière, mais des millions de points lumineux qui se balancent dans l'espace, se heurtent, se choquent, s'entre-croisent de toutes les manières dans le feuillage, à quelques pas de nous, formant une illumination fantastique dont on pourrait difficilement se faire une idée ; on eût dit des milliers de fantômes invisibles, courant les uns après les autres

en ne laissant voir que les feux de leurs flambeaux. Je restai quelques minutes avant de pouvoir me rendre compte de ce spectable féerique. En me rapprochant, j'en reconnus la cause : des myriades de lucioles volaient dans les arbres bordant le ravin, qui ressemblaient en ce moment aux bosquets enchantés des jardins d'Armide. Jamais je n'avais vu la réunion de tant de mouches luisantes à la fois, et l'on sait qu'au Mexique elles sont d'une grosseur et d'un éclat éblouissant.

Elles disparurent derrière nous avec les bocages qui couronnent le ravin du Malatengo, et nous arrivâmes quelques instants après à un rancho misérable, décoré du nom d'hôtel, comme les baraques de Xuchil et de Sanderson's et le hangar du docteur. Celui-ci était tenu par un Américain qu'on appelait Nash, ancien soldat de la suite de Walker au Nicaragua ; mais ayant trouvé plus de profit à abandonner les flibustiers, il leur avait tourné le dos pour se ranger avec l'ennemi. Après la guerre, il était passé au Guatémala, d'où il était arrivé, exerçant diverses petites industries, jusqu'au rancho qu'il avait loué et transformé en hôtel. Nash était en manches de chemise, chaussé, à peu de chose près, comme le docteur Chandler, et tout aussi empressé que lui autour de ses hôtes. Mais il leur donnait une cuisine infiniment supérieure. Les Américains, en général, le regardaient comme un traître, et ne pouvaient le souffrir. Quant à Murphy, de qui j'obtins ces détails, il n'en faisait que rire, et il lui

donna en arrivant une poignée de main tout aussi cordiale qu'au capitaine Chamberlain. L'intérieur du rancho était occupé tout entier par les préparatifs du souper, John Hargous et quelques autres, qui nous avaient précédés, ayant annoncé à Nash un supplément de convives. Plusieurs indiennes zapotèques, formant le harem de ce sultan yankee, trituraient le maïs sur le *metlatl*, ou pierre à moudre le grain, pétrissaient les *tortillas* on galettes, qu'elles mettaient cuire ensuite sur un large *comal*, ou tourtière mexicaine, montée sur trois pierres, qui faisaient l'office de fourneau ; d'autres faisaient frire les œufs et poulets, et Nash s'évertuait à nous préparer un potage sur lequel il comptait pour rétablir sa bonne renommée, gâtée par sa désertion. Il dressa son souper sur des planches étayées sur des caisses vides, et si la table n'était pas luxueuse, je dus convenir que son potage était bien le meilleur auquel j'eusse goûté depuis Minatitlan. La plupart des compagnons de Murphy étaient arrivés ici presqu'en même temps que nous, qui à cheval, qui à pied ; tous prirent gaiement comme nous leur part du festin, en dedans ou en dehors du rancho, sans penser davantage à la petite trahison de l'hôtelier.

Vers onze heures, le rancho se vida peu à peu. Chacun se retira pour dormir, à droite et à gauche, à la belle étoile, et je demeurai seul avec Murphy et Hargous qui, après avoir tenté d'y établir leur couche, l'abandonnèrent à leur tour, ne pouvant résister à la chaleur qui s'y était concentrée. Moins

sensibles qu'eux à cette incommodité, je me réjouissais de garder la cabane pour moi seul, et je commençais à fermer l'œil, étendu sur les planches dont on avait fabriqué la table, deux heures auparavant, quand je m'éveillai subitement au grognement de deux ou trois porcs et d'autant de chiens, qui étaient venus silencieusement se coucher à trois pas de moi. Qu'on ajoute à cela une nuée de moustiques, bourdonnant tumultueusement autour de ma tête, et l'on aura une idée du genre de repos que promettait l'abri du rancho. Une heure suffit pour m'en dégoûter. J'emportai sous le bras ma couverte et une moustiquaire, que je me hâtai d'aller dresser en plein air, comme avaient fait Hargous et Murphy. Un des camarades de route, qui ne dormait pas encore, se met à rire de ma déconvenue, et m'apporte quatre perches, où il m'aide à placer mon pavillon. Un grand hamac de toile indigène, plié en cinq ou six, me sert de matelas, et je m'étends enveloppé de ma couverte, la tête appuyée sur mon sac de voyage, en guise d'oreiller. La nuit était calme et sereine au delà de toute expression; une fraîcheur douce et embaumée des émanations lointaines de la forêt, répandait dans mes sens une langueur délicieuse qui contrastait avec l'air chaud et vicié que je respirais quelques instants auparavant.

Au-dessus de ma tête des milliers d'étoiles d'or, d'une grosseur inaccoutumée, se détachaient de la voûte azurée qui, jusque dans ses profondeurs

infinies, paraissait inondée d'une sorte de poussière lumineuse, où mon œil captivé cherchait sans cesse à découvrir de nouvelles constellations. Cette magnificence, à quoi rien ne se peut comparer dans les froides régions de notre Europe, m'entraînait de rêverie en rêverie; je me transportais dans un monde idéal, me figurant les temps antiques, où les pères de la race humaine fondaient dans la Chaldée la science astronomique; sous la gaze entr'ouverte de ma moustiquaire, ma vue descendait tour à tour ou remontait de la terre au firmament, s'égarant dans le demi-jour douteux qui rendait les ténèbres transparentes, et donnait une forme à tous les caprices de ma pensée. Dans cette contemplation délicieuse, j'oubliai peu à peu le ciel et la terre, les moustiques et le rancho de Nash: mes yeux appesantis se fermèrent, et je dormis bientôt d'un sommeil profond.

V. *Petapa et la nation des Mijes. Causes de la révolution mexicaine. Grottes du Guiexila.*

Je m'éveillai au bruit des voix qui m'appelaient. Il faisait grand jour. Le soleil s'élevait à l'horizon dans un océan de nuages diaprés de rose et d'orangé, lançant ses feux au-dessus des hautes collines de *Cabeza de Tigre*, de *Guie-Vixia* et de *Xochiapa*. Pendant que Nash apprête le déjeuner, je me hâte de faire ma toilette, tout en inspectant le pays que je n'ai pu reconnaître la veille. A six heures, chacun achève de prendre son café et l'on

se remet en selle, après avoir donné au déserteur de Walker une poignée de main plus cordiale que la nuit d'avant. Au bout de la vallée où Nash avait planté ses pénates, la route s'élève en serpentant aux flancs des contre-forts du mont *Guiexila*, suivant en amont le cours du *Rio de Xochiapa*, que l'on considère comme le principal des affluents du Malatengo ; mais, avec les rives encaissées du Pachiné et les hauts tumuli des Mijes, on laisse derrière soi les dernières traces de cette nature vivace, de cette végétation splendide, où se roulent, entre les richesses exubérantes des tropiques, les eaux multiples qui apportent leur tribut à la vallée du Guazacoalco. Tout change, tout prend un caractère plus distinct et plus prononcé à mesure que l'on approche des plateaux supérieurs de la cordillère, le climat, le sol, l'aspect de la végétation et des montagnes. L'air est sec et chaud ; le roc blanc et friable se montre fréquemment à la surface de la terre grisâtre et raboteuse, couverte de grandes herbes flétries et que ne suffisent pas à féconder les longs mois de la saison pluvieuse. La transformation est complète : mais à côté de cette stérilité relative, il se présente un avantage qui la compense amplement aux yeux de l'Européen qui voyage dans ces contrées : c'est l'absence de moustiques et surtout de ces moucherons si nombreux et si incommodes à la suite de l'époque des eaux, qu'on appelle *rodadores* (1). L'entrée au plateau de Xochiapa, où l'on

(1) *Rodadores*, c'est-à-dire *Rodeurs* ; c'est un moucheron gros à

débouche de la gorge du Malatengo, en arrivant au sommet des collines, le délivre entièrement de ces ennemis, et les moustiques ordinaires ne se rencontrent plus que de loin en loin, au fond de quelques vallons humides.

De ces hauteurs, on domine l'immense savane qui ondule au loin à nos pieds, et l'œil embrasse tout autour une foule de tableaux ornés de bois, de coteaux verdoyants et de montagnes capricieusement découpées. Par derrière, à l'ouest, on aperçoit les crêtes menaçantes de San-Juan Guichicovi, dont l'aspect dénudé attristerait le regard, si elles ne se présentaient si noblement encadrées dans l'azur splendide de l'horizon. Leurs lignes grandioses s'unissent par des mouvements pleins de grâce à ceux de *Petapa*, que l'on voit s'abaisser tout à coup au sud, formant la vallée transversale de l'isthme de Tehuantepec où, par une suite de chaînes secondaires et de contre-forts inférieurs, elles se rattachent subitement, du côté opposé, à la sierra gigantesque de la frontière chiapanèque. Les monts de la Guacamaya et de Mazahua sont les principaux anneaux de ces chaînes, et leurs plus hautes cimes, ombragées de riches forêts de pins, atteignent à peine 1,500 mètres au-dessus du niveau du Pacifique. En avant de ces montagnes, s'étendait à nos pieds la plaine de Xochiapa, ter-

peine comme la tête d'une épingle, fort incommode, qui entre dans la bouche, les yeux et les oreilles. Les Américains le redoutaient beaucoup ; c'est ce qu'en anglais on appelle *sand-fly*

minée à quelques milles de distance par les collines de la *Majada* et de la *Mesilla*. C'est dans ce bassin désert, ondulé de coteaux escarpés et rocailleux, entrecoupé de bas-fonds marécageux et de fondrières, que se forment les sources du Rio de Xochiapa. Ces coteaux, ainsi que les prairies intermédiaires où paissent les troupeaux d'une métairie voisine, appelée la *Hacienda Antigua*, sont parsemées d'avocatiers et de bouquets de chênes verts rabougris qui ne montrent de vigueur qu'au bord des ruisseaux. Je vis en passant quelques débris de constructions espagnoles et des tertres de forme pyramidale, qui paraissaient avoir servi de base anciennement à des édifices indigènes.

Après avoir cheminé durant plusieurs heures sur la route directe des Américains à Tehuantepec, nous la laissons à notre gauche pour prendre à droite un embranchement, également tracé par eux, et se dirigeant sur le *Barrio de la Soledad*, bourgade de la nation mije, qui doit être le terme de mon voyage avec Murphy et les siens. Nous nous rapprochons de plus en plus de la base des montagnes, et c'est par un des contre-forts du Guiexila, qui les relient à la chaîne inférieure de la Majada, que nous entrons dans le bassin de Petapa. Le chemin suit, en gravissant par les sinuosités d'une gorge peu profonde, les pentes d'une haute colline, à laquelle mes compagnons de route donnent le nom peu grammatical de *Niza-Conejo*. Au fond du ravin, roulent les eaux du Malatengo, dont le cours prin-

cipal se forme de la rivière de Petapa et de ses affluents. Ses flancs arides sont tapissés d'une herbe rare et desséchée, avec quelques chênes espacés de loin en loin, poussant avec peine dans le sol gris et rocailleux où ils semblent attendre vainement la fécondation qui leur est nécessaire. Le temps n'était plus où les populations innombrables qui s'opposèrent si souvent aux entreprises des Espagnols, fourmillaient dans ces montagnes, qu'elles avaient su fertiliser par leurs travaux; mais on découvre encore beaucoup de vestiges d'ancienne culture. Dans les terres rouges, disposées en sillons horizontaux sur les pentes de ces immenses contre-forts, on ne saurait méconnaître les grands ouvrages, dont nous entretiennent les auteurs contemporains de la conquête, ouvrages, entrepris naguère par ces peuples industrieux, pour modérer l'écoulement des eaux, en retenant la terre végétale sur des terrasses emmuraillées, qui rappellent celles des Israélites dans la Palestine.

A mesure que nous avançons, le paysage devient plus aride et plus stérile. Les déclivités de la montagne, dépouillées de végétation, n'offrent que quelques broussailles flétries, mais pas le moindre ombrage : nous chevauchons sur la roche nue et brillante; elle brûlait sous le sabot de nos montures et nous renvoyait avec force les rayons du soleil de midi. Nous arrivons au point le plus élevé de ces collines à l'heure la plus ardente du jour; mais nous allons descendre au bassin de Petapa; il reste à peine

un ou deux milles à faire pour gagner le Barrio. La vallée s'ouvre devant nous à un quart de lieue de distance où Murphy me signale une série de mamelons couverts de cassiers et d'autres arbustes épineux : c'est le site du pueblo. Au delà se dessinaient, dans un horizon sans nuages, la silhouette fantastiquement découpée des montagnes de la *Banderilla* et d'*Almoloya* qui couvrent, à l'ouest et au sud, le bassin de Petapa. En voyant d'en haut la verdure qui semble orner le fond de la vallée, je conçois l'espoir d'y trouver un peu plus de fraîcheur. Mais la chaleur y est encore plus étouffante ; une atmosphère lourde et presque sans humidité me saisit entre les broussailles où nous venons de descendre ; quelques ruisseaux d'eau croupie et malsaine coulent péniblement sous les buissons, dont le feuillage mince et les grandes gousses brunes laissent passer tous les rayons du soleil avec un redoublement de chaleur. Je m'en console cependant ; car au même instant j'entends la cloche du village qui sonne l'*Angelus* et dont le timbre argentin m'annonce enfin que j'arrive, et que j'arrive en pays chrétien. On ne saurait s'imaginer combien cette cloche, qui a bercé notre enfance, ranime de souvenirs et donne d'émotion, au sortir des forêts et des contrées sauvages que j'achevais de parcourir.

Quelques minutes après j'entrevoyais les premières huttes du pueblo, où dominait le portail élancé de sa blanche petite église ; elles sont groupées sur un mamelon couvert de broussailles verdoyantes, dont

le tableau réjouit mes yeux blessés de l'éclat du soleil. Je pousse gaiement mon cheval vers la hauteur qu'il franchit rapidement ; me voilà traversant une ruelle étroite de *ranchitos*, éparpillés sans ordre entre des haies de cactus étincelants et de toute forme, et je m'arrête avec Murphy devant une maison d'une apparence un peu plus complète, qu'on appelle l'*Hôtel Français*. Elle était propre, bien bâtie en pierre et en torchis, récrépie à la chaux, et plus confortable à l'intérieur qu'aucune des hôtelleries américaines que j'avais rencontrées en route : l'hôtel était tenu par M. Blanco, créole mexicain, en société avec un M. Belcher, Français. J'y fus cordialement salué à mon entrée par deux ou trois compatriotes : après les premiers compliments, nous passâmes à la salle à manger avec Murphy, Hargous et Rieken ; nous y trouvâmes un dîner passable, entièrement servi à la mode européenne et auquel nous fîmes tous également honneur. Dans l'après-midi, un autre Français se présenta pour faire connaissance avec moi : c'était M. Adrien Laffont, natif des environs de Bordeaux. Il était venu chercher fortune au Mexique et avait fini par s'établir planteur et négociant au Barrio de la Soledad, où il avait épousé la fille de Don Luis Calderon, le plus riche habitant de l'endroit. M. Laffont n'avait pas trente ans, mais il connaissait parfaitement le pays, ayant été employé par la Compagnie Louisianaise aux travaux du tracé américain. Après avoir causé quelques instants, il me conduisit à sa

maison, une des plus commodes du Barrio, m'y offrant cordialement l'hospitalité. J'acceptai avec d'autant moins d'hésitation, que c'était l'unique moyen de me séparer de mes compagnons de route et de résister aux importunités qu'ils auraient pu me faire pour m'engager à continuer avec eux jusqu'à Tehuantepec.

El Barrio de la Soledad, Santo-Domingo et *Santa-Maria de Petapa* sont aujourd'hui trois petits villages, groupés en triangle entre les contre-forts de la montagne de Guiexila, à moins de 3 milles de distance l'un de l'autre : leur population réunie s'élève à peine à 3,000 âmes, aux trois quarts Indiens. Des trois ensemble se composait, il y a cinquante ou soixante ans, la grande bourgade de Petapa qui comptait à cette époque plus de 10,000 habitants, de la même nation que ceux de Guichicovi ; encore n'étaient-ce là que les restes des anciennes villes indigènes de Guiexila, de Guievixia et de Guichilona, dont les débris existent dans les montagnes, environnées d'épouvantables précipices, à peu de distance des sites ou haciendas qui en ont gardé les noms. Toute cette région, comprenant, à l'est, les cimes de la Sierra de Macuilapa qui domine le village actuel de Zanatepec et les montagnes qui s'étendent, du côté opposé, vers Lachixila, baignées par la rivière de Tehuantepec, au sud, et, au nord, par celle de la Villa-Alta, jusqu'aux savanes où roulent les affluents de l'Alvarado et du Guazacoalco, appartenait à la même nation des Mixi ou Mijes, la plus re-

nommée comme la plus vaillante de ces contrées. Déjà ils l'occupaient d'une mer à l'autre, lorsque les Wabi ou Huabes, chassés d'un pays lointain que quelques écrivains disent être le Pérou, vinrent par mer débarquer à Tehuantepec, dont ils s'emparèrent. Du XIVe au XVe siècle, les rois zapotèques leur arrachèrent l'une après l'autre leurs plus belles provinces, et ils se virent réduits, pour défendre leur indépendance, aux sites les plus âpres et les plus glacés de leurs montagnes. Les exploits de leur dernier roi jetèrent quelque éclat sur leur nationalité expirante. Ce prince s'appelait Condoy. La légende, toujours amie du merveilleux, raconte qu'il n'avait ni père ni mère ; il sortit un jour des cavernes qui existent au pied du Cempoaltepec, suivi d'une puissante armée avec laquelle il chassa en quelques mois les ennemis de son pays et lui rendit momentanément son antique splendeur.

Prince d'un indomptable courage, Condoy était partout à la fois, battant tour à tour les Mixtèques et les rois du Zapotecapan, les Chiapanèques et les Zoqui, sans jamais être battu lui-même. Cette prospérité fut néanmoins de courte durée : les princes voisins, épouvantés des victoires de Condoy et comprenant le danger qu'il y avait à lui laisser consolider sa puissance, envahirent ensemble les provinces des Mijes à la tête de toutes leurs forces. Leurs villes furent ruinées, et Xaltepec leur capitale, qui passait pour une des plus florissantes de la plaine, sur un des affluents du Guazacoalco, fut prise après une longue

résistance et livrée aux flammes. Condoy s'en échappa des derniers avec les débris de son armée : ses ennemis le traquèrent comme une bête fauve, saccageant les campagnes et les cités, ruinant tout ce qui pouvait leur faire obstacle. Les Mijes désespérés trouvaient à peine un abri dans les forêts les plus sauvages, et ils en étaient réduits à envier les tanières des animaux féroces. Dans cette affreuse extrémité, le bruit courut tout à coup que Condoy avait disparu ; que fatigué de combats et désireux de donner le repos à ses sujets, il était rentré avec ses soldats chargés de dépouilles dans la caverne d'où il était sorti quelques années auparavant. Ce qui est certain, c'est qu'on ne le revit plus. On annonça qu'ayant fermé avec une grosse pierre l'entrée de la grotte, il en était sorti par une autre issue et qu'il était parti à la conquête d'une région lointaine, d'où il retournerait un jour pour régner de nouveau sur les siens. Quoi qu'il en sôit, les Mijes vaincus demeurèrent soumis dès lors aux rois de la Mixtèque et du Zapotecapan, à l'exception d'un petit nombre qui, jusqu'à l'époque espagnole, continuèrent leur résistance dans les cantons austères qui environnent le Cempoaltepec.

Ce qui reste de cette nation sur l'isthme de Tehuantepec est disséminé actuellement en divers villages de la montagne. Entre les plus importants est celui de Guichicovi que j'avais laissé à ma droite en venant de la plaine de Xochiapa au Barrio. Ses habitants, tout en acceptant l'Évangile à leur ma-

nière, avec le joug de l'Espagne, n'ont pas pour cela renoncé à leur indépendance ; ils sont restés Mijes jusqu'au bout. En dépit des dominicains qui furent leurs instituteurs dans la religion chrétienne, ils ont gardé une multitude de rites de leur paganisme antique, et ils continuent, ainsi que la plupart des populations indigènes de Chiapas et de Guatémala, à sacrifier, comme autrefois Israël, sur les hauts lieux. A leurs superstitions passées ils ont même trouvé le moyen d'en ajouter de nouvelles, et c'est l'élève des bestiaux qui leur en a fourni l'occasion. Dans les fertiles vallons qui existent au fond de leurs montagnes, les troupeaux rencontrent durant toute l'année des pâturages féconds : mais entre tous les animaux importés d'Europe, ce sont les mulets qui ont obtenu le plus de faveur aux yeux des Indiens de Guichicovi. Ils en font un commerce considérable avec Oaxaca, Chiapas et Tehuantepec : chaque année, au jour de la Saint-Jean, patron de leur église, il se tient dans leur village, comme dans la plupart des bourgs du Mexique et de l'Amérique Centrale, une foire qui est extrêmement courue de tous les pays environnants. Ce jour-là on ne voit, pour ainsi dire, que des mulets et des mules ; dans les sentiers de la montagne, dans les rues du pueblo, ce ne sont que muletiers, que *rancheros* et Indiens, conduisant, chassant en files nombreuses ces animaux devant eux. Comme d'habitude la fête commence à l'église, les majordomes des diverses confréries, réunis au *cabildo*, ou bâtiment de la mu-

nicipalité, attendent, dans leur plus beau costume, le moment de s'y rendre : entre-temps on leur amène une mule, la plus belle du village, ornée de fleurs et de rubans, et le chef de la confrérie de San-Juan lui adresse un discours en langue mije, comme à la représentante du génie de sa race bâtarde. Je ne saurais dire si l'animal y répond. Ce qui est certain, c'est que la municipalité se dirige ensuite vers l'église, conduisant la mule avec honneur. Le curé, revêtu du surplis et de l'étole, vient la recevoir à l'entrée du temple et l'asperge d'eau bénite. Qu'il le veuille ou non, il faut que la bête entre avec les majordomes et qu'elle assiste à la messe. C'est une condition *sine quâ non* que l'on impose au prêtre, lors de son installation, et à laquelle il doit se soumettre ainsi qu'à beaucoup d'autres, s'il veut qu'on le reçoive pour curé de San-Juan Guichicovi.

Dans la nuit après notre arrivée au Barrio, Murphy vint avec Hargous me faire ses adieux chez M. Laffont, comptant se remettre en chemin le lendemain de bonne heure. A ma surprise, je les rencontrai dans la matinée à l'hôtel où ils étaient logés. Des nouvelles étaient arrivées de Tehuantepec, et elles étaient des plus fâcheuses sous tous les rapports. Tout le monde sait quelle était alors, quelle est encore actuellement la situation du Mexique. Deux partis divisaient ce beau pays : l'un, soi-disant défenseur de l'Église catholique, occupait avec la capitale ses environs immédiats, ainsi qu'une portion de l'État fédéral et de ceux de Jalisco, de Gua-

najuato, de Queretaro, de la Puebla et de la Véra-Cruz ; à la tête de ce parti est encore aujourd'hui le général Miramon, officier jeune, actif, entreprenant et rempli de courage, mais peut-être trop militaire et trop Espagnol pour être en état de conduire les rouages putréfiés de ce gouvernement. Dans le reste des États de la confédération mexicaine, on reconnaît nominalement l'autorité de Juarez, président du parti qui s'intitule libéral, quoique par la difficulté qu'il y a à correspondre avec ces diverses provinces, il y ait en réalité autant de présidents qu'il y a de généraux en chef ou de gouverneurs suprêmes. Fortifié à la Véra-Cruz, Juarez y a pour appui et pour porte de derrière le château de San-Juan de Ulloa, la mer et les vaisseaux des États-Unis (1).

Indien Zapotèque des montagnes voisines de l'isthme, Benito Juarez est l'élève d'un curé qui, après lui avoir enseigné la grammaire et quelque peu de latin, l'envoya poursuivre ses études au collége d'Oaxaca. Les races indigènes dont j'ai été à même de connaître tant d'individus, au Mexique et dans l'Amérique Centrale, sont, en bien des provinces, non-seulement doués d'une grande intelligence, mais aussi d'une rare aptitude pour les sciences, en dépit de leur contenance trop souvent menteuse. Les Zapotèques, en particulier, se distinguent entre les autres familles indigènes, et Juarez est considéré parmi le plus grand nombre comme un homme d'un

(1) Cet article est écrit depuis le mois de novembre 1860.

talent et d'une probité remarquables. De légiste il devint gouverneur de l'État qui lui avait donné naissance, et lorsqu'il fut démis de cette charge, il se retira les mains vides et sans avoir acquis la moindre fortune, chose à peine croyable dans un pays où la médiocrité volontaire est si rare. Élu député au congrès, il fut porté plus tard à la tête du tribunal suprême, poste qui au Mexique équivaut à la vice-présidence. C'est ainsi qu'à la démission de Comonfort, il crut, interprétant la loi comme il l'entendait, devoir se charger du gouvernement. Le parti de l'Église s'efforça de le lui arracher par une contre-révolution, et, après diverses péripéties, Juarez, incapable de lui résister, se retira à la Véra-Cruz où il organisa son ministère. Mais la fermeté honnête qui est au fond du caractère de cet homme d'État, en se heurtant contre des obstacles de toute nature, devient aujourd'hui plus préjudiciable qu'utile à lui-même et à son pays. Entouré d'influences qui le poussent aux partis extrêmes, il prend l'obstination pour de l'énergie et se persuade qu'il ne saurait reculer sans déshonneur, après avoir adopté une résolution, dictée, ce semble, par la justice de sa cause. Les fautes du clergé, l'abus que les ordres religieux ont pu faire de leur puissance, en des jours plus prospères, et dont Juarez a été trop bien à même de mesurer l'étendue, pallient à ses yeux les iniquités commises par la faction dite libérale. Entraîné par cette faction dont il est le chef, par des généraux qui se disent à lui et s'intitulent pompeusement les

libérateurs de la patrie, il se voit obligé de tolérer leurs violences et leurs exactions criminelles, tout en s'élevant contre les brigandages du parti de Miramon qu'il impute indistinctement à l'Église.

Au milieu de tant d'agitations et de troubles, de crimes de toute sorte que se reprochent tour à tour l'une et l'autre faction, au Mexique, le lecteur qui, de l'Europe, a l'œil fixé sur ces événements, n'y voit en général que la lutte ouverte entre libéraux et gens de l'Église. S'il peut y avoir quelque chose de vrai dans cette appréciation, on se trompe nécessairement, quand on veut y découvrir toutes les causes originelles de la guerre actuelle; mais les partis qui se battent au Mexique ne se soucient pas toujours d'y appeler l'attention de l'étranger. Au moment de la déclaration de l'indépendance des États hispano-américains, la lutte naquit surtout de la jalousie des créoles, ou fils d'Espagnols nés en Amérique, contre ceux qui venaient de la métropole: exclus par cela même, comme encore aujourd'hui à Cuba, de toute participation aux emplois et au gouvernement, ils ne pouvaient sans envie voir que leurs frères fussent seuls en possession des charges. A la suite de l'indépendance, les créoles pur sang, ou qui se croyaient tels, formèrent une sorte d'aristocratie qui chercha à son tour à s'accaparer le gouvernement: les métis, nés du mélange de la race conquérante avec les Indiens ou les nègres, et qui avaient puissamment aidé les premiers à renverser le joug de l'Espagne, jaloux, à leur tour, travaillèrent à les supplanter;

actuellement, les Indiens, eux-mêmes, qui commencent, en quelques provinces, à se mêler au mouvement intellectuel, sans avouer ouvertement leur origine, prennent part à la lutte où ils entrevoient l'entier affranchissement de leur race.

La défense de l'Église et cette espèce de libéralisme, affectés tour à tour par les partis, au Mexique, ne sont donc que des masques : sous le premier se décèlent les menées des débris de la race conquérante, minorité triomphante un moment de la mère patrie, dont elle s'est violemment séparée en 1821 et lui tendant ensuite une main suppliante, en se voyant la victime des conséquences de sa propre victoire. Le second, habit à la mode de nos jours, recouvre les efforts des races croisées ou indigènes, longtemps humiliées dans toute l'étendue de l'Amérique espagnole. Six fois plus nombreuses que l'autre, elles combattent pour reconquérir leurs droits; aussi est-ce bien pour cela qu'on voit, dans ce parti, tant d'individus rouges, jaunes, cuivrés ou blanchâtres, et si peu de blancs purs. Ce qui est bien certain, c'est que ce n'est pas à l'Église qu'ils en veulent : ils sont catholiques, ils le sont tous et plus qu'on ne saurait l'imaginer. Ce qu'ils poursuivent, c'est l'extinction d'une domination étrangère qui, il faut le dire, n'a trouvé malheureusement que trop d'appui dans le haut clergé. Est-il donc étonnant que, dans un pareil conflit où toutes les passions humaines sont en jeu, la cupidité, l'avarice, les intérêts privés de toute sorte, affublés d'un manteau

de libéralisme, aient saisi ce prétexte pour dépouiller l'Église et bannir ses ministres? L'histoire moderne offre une foule d'exemples du même genre; je ne chercherai pas à les justifier. Je me contente de rapporter ce que j'ai vu; ce que j'ajouterai, c'est que, en dépit de tant de funestes dissensions, je crois que ces races hispano-américaines, instruites par l'expérience douloureuse qu'elles ont faite, peuvent attendre encore des jours calmes et prospères. Par leur mélange avec les races latines et catholiques, elles ont compris instinctivement ce que valait la liberté; mais si cette liberté se traduit pour elles dans l'égalité absolue de tous devant la loi, elles devraient songer que sa conservation consistera principalement dans leur union et leur obéissance au pouvoir établi. Quant à ce pouvoir, il serait à désirer pour le Mexique qu'il fût fort et stable; l'indépendance de l'étranger, l'extinction de la prépondérance d'une race sur une autre, le respect des droits de tous ne sauraient exister avec ces oligarchies turbulentes et faibles qui ont dévoré sa vitalité durant tant d'années. On sait que les indigènes du Mexique ont toujours eu un sentiment profond du respect dû à l'autorité; c'est le secret du souvenir étonnant qu'ils ont gardé de la royauté, même de la royauté conquérante. Mais les Mexicains, à quelque race qu'ils appartiennent, sont tous naturellement religieux; dans de telles conditions, ils peuvent donc espérer, sous un gouvernement fort, d'obtenir l'égalité légale et de voir l'Église catho-

lique reprendre parmi eux une juste et légitime influence.

Telle était à mon dernier voyage et telle est encore actuellement à peu de chose près la situation du Mexique. L'État d'Oaxaca, dont le territoire de Tehuantepec fait partie, était en la possession des libéraux, ainsi que les États voisins de Chiapas et de Tabasco. Dans toutes les provinces, mais en particulier dans celles qui sont traversées par des routes fréquentées, on ne voyait que désordres de tout genre, incendies et pillages. Sous le nom d'une faction ou d'une autre, des bandes armées ravageaient les villes et les campagnes, et, dans le voisinage de l'isthme, les même bandits, prenant tour à tour le nom de *Patricios* ou de *Juchitecos* (1), volaient et assassinaient impunément les voyageurs, suivant le parti auquel ceux-ci passaient pour appartenir.

Entre les nouvelles que Murphy avait reçues la nuit de notre arrivée au Barrio, était celle de l'apparition de Manzano, un des chefs les plus redoutables des Patricios, dans le voisinage de Tehuantepec. Il n'avait pas, toutefois, l'air de s'en soucier beaucoup. Les Américains, venus avec lui par le *Guazacoalcos* étaient nombreux et bien armés : leur réputation était faite, et ils se croyaient eux-mêmes

(1) *Patricios* est le nom qu'on donna, au Mexique, aux déserteurs irlandais de l'armée d'invasion américaine, à cause de saint Patrice leur patron ; il passa, dans plusieurs provinces, aux soldats du parti Miramon. *Juchitecos*, ou habitants du Juchitan, bourg indien près de Tehuantepec et qui fut presque toujours du parti libéral.

parfaitement en état de résister aux bandes de Manzano. Mais il était venu une autre nouvelle qui leur donnait beaucoup moins de confiance : la mauvaise administration de la Compagnie Louisianaise portait décidément ses fruits. Elle avait fini par se mettre tout le monde à dos, et ses propres partisans commençaient à s'inquiéter de sa situation : ce n'était pas seulement les employés qui se plaignaient de ne pas recevoir leur solde; mais les ouvriers, chargés des travaux de terrassement, les pauvres Indiens, qu'on occupait de toutes les manières, n'étaient pas plus avancés qu'eux, et on leur devait de longs arriérés. La saison des pluies arrivait à grands pas : leurs semailles, auxquelles on les avait arrachés par ordre des alcaldes, n'étaient point faites, et ils n'avaient pas un *medio* à donner à leurs femmes pour acheter le maïs nécessaire. D'un autre côté, l'insolence brutale de certains agents américains, l'incapacité d'une foule d'autres, dégoûtaient tout le monde indistinctement. Il y avait des réclamations de toutes parts ; mais on n'écoutait personne. Enfin, le juge de Juchitan, métis connu d'un bout à l'autre de l'isthme pour les nombreux assassinats qu'il avait commis, prit lui-même fait et cause contre les Américains, quoiqu'il passât pour être de leurs amis : il est vrai qu'il avait des réclamations importantes à faire pour son propre compte. Il venait d'arriver au Barrio avec une escouade de Juchitecos et pensait à se rendre à Lachivela, siége central de la compagnie, afin d'obliger M. Sidell à ajuster ses intérêts,

en même temps que ceux de ses clients. Au cas contraire, il menaçait de mettre l'embargo sur l'établissement et d'incendier la maison, si on lui opposait de la résistance. Ce bon juge était, d'ailleurs, dans les meilleurs termes avec Murphy et Laffont; celui-ci l'invita à dîner avec nous et me le présenta dans sa maison. Il fallut, suivant l'usage, lui tendre la main; mais ce ne fut qu'à regret et rempli d'une horreur intérieure que je reçus la sienne, m'imaginant y voir le sang des vingt-neuf victimes qu'il se vantait hautement d'avoir assassinées.

Le lendemain, Murphy partit avec ses compagnons de route: je profitai de ce que j'étais seul pour visiter le village ainsi que ses environs avec M. Laffont. Santa-Maria, qui renferme à peine de 1,300 à 1,400 âmes, est le principal des trois *pueblos* qui composaient naguère la ville de Petapa; il passe également pour être le plus ancien établissement espagnol sur l'isthme de Tehuantepec. Santo-Domingo est encore moins considérable : ses habitants, au nombre de 900 environ, récoltent annuellement une grande quantité de vanille, d'indigo et de salsepareille. L'église du village, en assez mauvais état, n'a de remarquable que l'extrême solidité de ses murs : attenant se trouve le *convento*, c'est-à-dire le presbytère, qui est habité par un jeune et aimable curé, de l'ordre de saint Dominique. *El Barrio de la Soledad*, grâce au passage des étrangers et principalement des Américains, renfermait alors une population un peu plus nombreuse que Santa-Ma-

ria : ses cabanes de pierres, cimentées d'argile et couvertes en feuilles de palmier, sont dispersées sans ordre autour d'une colline raboteuse, baignée par le courant d'un ruisseau qui s'unit au Malatengo. La meilleure et la plus commode de ces maisons était celle où j'étais logé : bâtie à l'ombre de plusieurs beaux orangers et d'amates au riche feuillage, elle dominait à l'une des extrémités du mamelon tout un ensemble de montagnes qui embrassent, de trois côtés, le bassin de Petapa ; de cette situation pittoresque, mon regard courait alternativement des forêts qui couvraient le fond de la vallée aux assises gigantesques de cet amphithéâtre, dont les derniers gradins se perdaient dans les nuages.

Le jour suivant était un dimanche. Le curé de Petapa que nous avions visité la veille, sur l'avis de M. Laffont, nous avait proposé une excursion aux grottes de Santo-Domingo, célèbres dans le pays, et s'était chargé de trouver les guides nécessaires. Aussitôt après la messe, M. Laffont fit servir le déjeuner, et bientôt après nous montâmes à cheval pour aller prendre le curé à son presbytère. Avec nous se trouvaient M. Charles Belcher et M. Blanco de l'hôtel français. Nous traversons rapidement les petits bocages épineux qui couvrent le voisinage des trois bourgades et nous mettons pied à terre devant le convento. Le curé était prêt et une demi-douzaine d'Indiens mijes, armés chacun de son machète et chargés d'*ocote* et de bougies, étaient assis, en nous attendant, à la porte du presbytère. On se met

en chemin à travers les bois, dans la direction de l'ouest, en suivant en amont le cours principal du ruisseau qui forme le Malatengo. C'est le point de départ de la route de Mazatlan et d'Oaxaca qui s'engouffre en cet endroit, dans une des gorges percées entre les contre-forts du mont Guiexila. Le fond de ce ravin est horriblement bouleversé. Entre les bancs de gravier et les monceaux de pierre, entassés pêle-mêle, où la rivière creuse son lit, se dressent çà et là, comme des îlots de verdure, d'énormes rochers, tombés du haut de la montagne : quelques-uns de ces blocs ont jusqu'à 100 pieds de diamètre; une brillante végétation s'est emparée de toutes leurs saillies, et sur leur sommet où l'on ne peut monter que par de rudes escaliers creusés dans leurs flancs, s'élancent entre les fleurs et les cactus épineux, de gracieux bouquets d'arbres entre lesquels se dresse le toit pointu d'une chaumière, recouverte de feuilles de palmier. A droite et à gauche de ce ravin, la montagne s'élance brusquement, étageant l'une sur l'autre ses assises immenses de roche calcaire et de verdure à une hauteur qui défie le regard. On dirait deux promontoires placés par les Titans à une demi-lieue de distance l'un de l'autre, aux deux côtés de la rivière qui disparaît entre les massifs de la forêt dans le sombre rétrécissement du précipice.

Nous le suivons à peine durant une heure. L'entrée des grottes est creusée à droite, dans un des flancs du contre-fort, à une hauteur de plus de 800 pieds au-dessus de la vallée : c'est là qu'il faut

grimper : on laisse les chevaux aux soins d'un domestique, et chacun s'accroche en montant par un sentier perpendiculaire aux lianes et aux arbustes qui se croisent et s'entrelacent mille fois à la paroi de ce rocher. Cette ascension pénible dura plus d'une heure, par une chaleur effrayante ; j'étais haletant, trempé de sueur, et mes habits étaient aussi mouillés que si je fusse tombé dans un bain chaud.

Une sorte de petite esplanade s'étend au devant de la grotte comme un immense balcon : des arbustes épineux d'où s'élancent quelques grands arbres, enracinés dans les crevasses du roc, protégent mysterieusement l'ouverture. En arrivant à une pareille hauteur, on est heureux de s'étendre un moment sous leur sombre feuillage. C'était l'heure la plus ardente du jour : le soleil était vertical au-dessus de nos têtes, tamisant doucement à travers ce dôme de verdure ses rayons qui plus loin inondaient la campagne de torrents de lumière. Devant moi s'élevait, à une distance de deux ou trois lieues, le pic d'*Almologa*, environné de nuages : le *Portillo*, gouffre perpendiculaire, d'où descend, avec la rivière d'El-Barrio, l'un des chemins qui mènent à Tehuantepec, le sépare d'une autre montagne presque aussi haute qui appartient au noyau de la Banderilla. On embrasse du même coup d'œil tout le bassin de Petapa richement ondulé de bois aux reflets métalliques et les collines de Lachivela qui s'étendent à l'est, dans un lointain vaporeux, couronnées par les cimes bleuâtres des monts de Chimalapa.

Le paysage empruntait à l'heure du jour un éclat merveilleux. Aussi n'était-ce pas sans une sorte d'appréhension que je me retournais du côté opposé; devant moi c'était la nature resplendissante de vie et de lumière ; derrière, la bouche béante de la caverne noire et ténébreuse comme les tombeaux qu'elle renfermait. L'ouverture, formant une arcade de 80 pieds de long sur une hauteur de 20, s'enfonçait en descendant par une pente rapide sous la roche calcaire, inspirant d'avance nos guides d'une terreur superstitieuse, accrue en ce moment par la vue de plusieurs traces de tigres imprimées sur la poussière, à quelques pas de l'entrée. Pour les encourager, je poussai un grand cri sous la voûte, auquel l'écho seul répondit : mes compagnons, d'ailleurs, ayant des armes à feu, je me laissai glisser sur la déclivité par où l'on descend à la première grotte, à 100 pieds environ plus bas. Tout le monde aussitôt me suivit dans la profondeur : quelques rayons brisés du soleil venaient y mourir près de nous, en colorant d'une teinte bleuâtre les saillies de la voûte, que l'imagination vivace des Indiens transforme souvent en autant d'êtres surnaturels, gardiens de cet antre ténébreux. Tout à coup vingt torches s'allumèrent, projetant leur éclat sur les objets environnants. Nous étions au milieu d'un vaste salon naturel, enrichi à profusion de cônes, de dentelures, d'aigrettes, de stalactites aux facettes brillantes, présentant toutes les couleurs du prisme. L'albâtre végétait sous toutes les formes, affectant

mille figures bizarres, incrustées de petites lames cristallines qui étincelaient comme des diamants. Une nappe d'eau limpide, de 100 pieds d'étendue, qui termine à droite le salon, en se perdant sous les dernières courbes de cette coupole grandiose, ajoute une autre grandeur à cet effet éblouissant. A la lueur des flambeaux, cette onde paisible que le souffle du zéphyr n'a jamais troublée, réfléchissait harmonieusement les splendeurs mystérieuses de cette grotte solitaire.

Au bord du bassin, un tronçon d'albâtre, comme d'une colonne brisée dont la base est restée debout, était l'autel secret où les Indiens venaient adorer de temps en temps les divinités d'un passé qu'ils ne comprennent plus : ils en avaient creusé l'extrémité, et j'y trouvai quelques débris de charbon et de copal avec un bouquet de fleurs flétries depuis peu de jours. Tout autour des restes de poteries brisées montraient bien qu'ils y offraient autre chose que de l'encens : ailleurs encore où la stalagmite revêtait quelque forme fantastique, figurant quelque être vivant, je remarquai du copal ou des fleurs, indiquant bien que, dans leur simplicité, les pauvres indigènes s'imaginaient retrouver, sous ces caprices de la nature, le souvenir de leurs dieux perdus ou les génies de la caverne. C'est dans une des grottes dont fourmillent les montagnes d'Oaxaca, qu'un religieux de saint Dominique découvrit un jour les apprêts d'un sacrifice solennel que les Indiens de son village allaient offrir à la déesse Pinopinaa, identifiée, suivant eux,

avec la sœur du dernier roi de Tehuantepec : cette princesse était morte, sans avoir été mariée, peu d'années avant l'arrivée des Espagnols, et ses prêtres, qui s'étaient succédé de père en fils durant plus de deux siècles, continuaient à lui rendre leurs adorations sous une image d'albâtre que la main de la nature avait placée au bord d'un ruisseau souterrain.

A la suite du grand salon, de longues galeries conduisent à d'autres grottes, creusées de toutes parts dans les profondeurs de la montagne : on franchit, pour y arriver, des roches, bizarrement accumulées, des précipices où roulent des eaux cachées dont le murmure arrive sourdement à nos oreilles, des escarpements, tristement éclairés par les torches qui se suivent en ligne, des débris de colonnes, de frontispices, aussi blancs que la neige, et dont le chaos sublime rappelle les descriptions funèbres du Dante. Ces passages ne sont même pas toujours sans danger ; le pied glisse à tout moment sur ces monceaux d'albâtre où l'humidité de la terre suinte dans un travail incessant, et parfois le bruit d'une masse détachée d'en haut, et tombant au fond d'un abîme invisible, répercute des échos qui nous surprennent de cent côtés à la fois.

A l'extrémité d'une des dernières grottes, on me fit remarquer, tracées sur la paroi, diverses figures en ocre rouge, rudement exécutées et plusieurs empreintes d'une main en couleur noire, dont l'aspect me rappela celles que Stephens rencontra sur les

murs d'un grand nombre de ruines à Uxmal et ailleurs. Cette main énonçait évidemment une idée superstitieuse; quant aux autres figures, elles ont peut-être une signification plus complète : car précisément en face, on voit dans le sol de la grotte une petite ouverture, juste assez grande pour y laisser passer un corps humain. Laffont m'assura qu'on pénétrait par là dans une grotte inférieure, et des Américains qui s'y étaient fait descendre avec des cordes, disaient y avoir trouvé des ossements humains, avec des pointes de flèches en obsidienne et des débris de poterie antique. J'avais grande envie d'y aller voir moi-même et de reconnaître où cette grotte pouvait conduire. Les guides indiens cherchèrent aussitôt à m'en dissuader, disant qu'il y avait quelquefois du danger dans ces profondeurs. Ce langage aurait suffi pour m'animer à y aller : mais je vis tant d'anxiété dans leurs regards, surtout quand ils les portaient sur leur curé, que je renonçai à ma résolution. Ils en parurent évidemment soulagés. Je fus informé depuis que l'ensemble des grottes de Santo-Domingo communiquait par des passages secrets avec d'autres grottes plus importantes, destinées autrefois à la sépulture des princes de Petapa. On parlait vaguement de leur étendue, de la magnificence et de la grandeur des travaux que la main de l'homme y avait exécutés dans les temps antiques : là se célébraient naguère des rites superstitieux dont les restes se retrouvaient parmi les Indiens de Guichicovi. A ce sujet, un *arriero* de Juchitan racontait que s'étant

perdu un jour en cherchant ses mules dans la montagne, il était entré dans une de ces grottes sépulcrales et qu'il y avait compté plus de cent urnes d'une forme bizarre, ornées de peintures et rangées en ordre dans des niches autour de la caverne. Saisi de terreur à cet aspect inaccoutumé, il s'était pressé d'en sortir, et depuis lors il lui avait été impossible d'en retrouver l'entrée.

Après cinq heures entières de marches et de contre-marches dans ce labyrinthe, je donnai le signal de la retraite, au grand contentement de nos guides. De retour au grand salon, nous gravîmes rapidement la pente intérieure que nous avions descendue en arrivant. Je revis la lumière du jour avec une vive sensation de plaisir. Le grand air libre et chaud, l'azur du ciel, resplendissant des feux du soleil à son déclin, l'horizon lointain des montagnes, l'aspect de la vallée verdoyante entre les déclivités perpendiculaires de l'Almoloya, tout contribuait à raminer mes sens, au sortir de ces sépulcres ténébreux de l'idolâtrie zapotèque. Je me sentais transi, presque glacé du froid humide et pénétrant de la caverne. Laffont me passa, pour me réchauffer, un flacon de mezcal ou eau-de-vie d'aloès, et la descente rapide que nous entreprîmes ensuite acheva de rappeler la chaleur dans mes veines.

Nous remontons aussitôt à cheval et nous voilà galopant vers Santo-Domingo, où nous laissons le curé en le remerciant de sa complaisance. En arrivant au Barrio, nous trouvons le pueblo tout rempli

de nouvelles plus alarmantes les unes que les autres. On ne parlait que de la prise d'Oaxaca par le général Cobos, lieutenant de Miramon, et de la présence de Manzano dans le voisinage de Tehuantepec. Ce qu'il y avait de certain, cependant, au milieu de tant de rumeurs, c'est que le général Degollado, commandant les troupes libérales, s'était avancé jusqu'à Tacubaya, et qu'il avait été défait par Miramon aux portes mêmes de Mexico. Ayant pris la fuite, il avait laissé aux mains de l'ennemi un matériel considérable, et suivi du jeune Alvarez et de quelques autres officiers de haut grade, il avait traversé rapidement le Michoacan pour descendre à Acapulco. Embarqué sur le bateau à vapeur de la Compagnie Louisianaise, il avait repris terre à la Ventosa, d'où il était arrivé à Tehuantepec ; dans cette ville il n'était resté que quelques heures, et après avoir reçu les compliments de condoléance des amis de son parti, il venait de passer à Lachivela dans le plus strict incognito, afin de gagner Minatitlan, d'où il comptait aller rejoindre, avec ses compagnons, Juarez à la Véra-Cruz.

Ces diverses nouvelles me décidèrent à ne pas retarder davantage mon départ d'El Barrio, malgré les instances de M. Laffont, pour me garder plus longtemps sous son toit hospitalier. J'étais encore incertain de quel côté je dirigerais mes pas après mon arrivée à Tehuantepec: je balançais entre l'Etat d'Oaxaca et celui de Chiapas, et je pensai à ne me décider pour un côté plutôt que pour l'autre, qu'a-

près avoir reconnu celui où je pourrais voyager avec le plus de sécurité au milieu des événements de la guerre civile. Un autre motif m'excitait à accélérer mon départ. On était au premier jour de juin, et la saison des pluies s'était annoncée déjà par une ou deux averses fort peu rassurantes. Il était donc urgent de me remettre en route et de gagner Tehuantepec : car les eaux une fois entamées, les chemins sur l'isthme deviennent à peu près impraticables malgré les travaux des Américains, et il est difficile, souvent même dangereux, de traverser à gué les rivières débordées. M. Rieken était venu m'inviter une seconde fois à passer quelques jours à Lachivela; j'en profitai pour presser M. Laffont de me procurer pour le lendemain deux mules de charge pour mon bagage et un cheval de selle pour moi, ainsi qu'un *mozo de camino* (1). Tout cela était d'autant plus facile qu'il n'y a guère plus de douze milles d'El Barrio à Lachivela, et mon hôte me promit de s'en occuper immédiatement.

VI. *Lachivela. La plaine de Tehuantepec. Histoire du dernier roi de cette ville.*

Le lendemain, 2 juin, tout se trouva prêt comme je l'avais demandé. Laffont et un autre Français voulurent m'accompagner et me servir eux-mêmes de guides jusqu'à Lachivela. Vers midi on sella les chevaux, et on appareilla les mules, tandis qu'on

(1) *Mozo de camino*, garçon de chemin, domestique pour servir le voyageur avec le muletier.

nous servait à déjeuner. J'obligeai ensuite mon muletier à prendre les devants dans l'appréhension de l'orage qui commençait à menacer. D'énormes nuages noirs et cuivrés couraient au ciel et s'amoncelaient rapidement, venant du nord-ouest au-dessus de la vallée : l'air mat, imprégné d'odeurs enivrantes, devenait étouffant et l'on ne sentait plus le moindre souffle de brise. Laffont, prévoyant la tempête, m'engageait à rester un jour de plus et la niña Magdalena, sa femme, me grondait doucement, m'assurant qu'il était dangereux de me mettre en chemin en ce moment. Mais j'étais décidé à partir quoi qu'il advînt. Au lieu d'écouter leurs remontrances, je hâtai le repas, et quelques instants après nous étions tous les trois à cheval. La route, en sortant d'El Barrio, reprend au sud-est, pour gagner, deux lieues plus loin, le tracé principal des Américains ; elle continue à travers les plaines ondulées qui terminent de ce côté le bassin de Petapa.

A trois milles environ du village, nous arrivons au sommet d'une colline peu boisée, d'où la vue embrasse tout le plateau de Lachivela que dominent dans le lointain les lignes bleuâtres des monts de Tarifa et de Mazahuita. A gauche, Laffont me signale d'autres montagnes beaucoup plus élevées : ce sont les croupes de l'Atravesado, dans la sierra de Macuilapa, ainsi que le passage de la Gineta, célèbre dans le pays, et par où l'on traverse de l'État de Chiapas au territoire de Tehuantepec. De l'endroit où nous venons d'arriver, le pays change complète-

ment de caractère. La végétation est de plus en plus rare; le sol, rougeâtre et pierreux, est à peine recouvert d'un mince gazon et il se montre fréquemment labouré d'ornières profondes creusées par les eaux de l'hiver. On marche presque constamment dans ces chemins creux, bordés de coteaux dénudés qui dérobent complétement la vue des montagnes dont je viens de parler.

L'orage, cependant, continue à nous menacer : le tonnerre gronde dans le lointain et des éclairs éblouissants sillonnent à tout moment les nuages amoncelés au-dessus de nos têtes. Laffont m'assure que nous en serons quittes pour la peur et que nous arriverons à Lachivela avant qu'il éclate. A mi-chemin d'El Barrio, le paysage redevient un peu plus accidenté ; entre les palmiers qui s'échelonnent en bouquets gracieux, des deux côtés de la route, j'aperçois une longue et laide baraque, fabriquée de troncs d'arbres, d'où quelques Américains à demi ivres sortent, en chantant, pour nous saluer d'un *good-bye* ; un autre, vieillard débraillé et couvert d'ordures, est penché sur le ruisseau qui traverse la route, buvant de l'eau à pleines gorgées, comme une bête, faute d'avoir davantage d'eau-de-vie ou bien pour se dégriser. C'était là la station d'Almoloya, une des principales pour les voitures de la compagnie Louisianaise. Ce spectacle m'a rempli de dégoût. Je pousse en avant ma monture sans répondre ; mes compagnons me suivent et nous arrivons sans nous arrêter sous les petits bois de Lachivela, où je re-

vois mon muletier qui marchait lentement devant nous.

L'horizon devenait de plus en plus noir et menaçant; le vent chassait avec violence du nord-ouest et nous fouettait par rafales de grosses gouttes de pluie serrée au visage. Le soleil, voilé, depuis une heure, derrière un épais rideau de nuages, durement mélangé de cuivre et de violet, était descendu au couchant, et les ténèbres de la nuit succédaient rapidement au crépuscule. Il était plus qu'urgent d'arriver. Heureusement la *Casa grande* de Lachivela n'était pas éloignée. Chacun accélère le pas de sa bête, et, au détour d'une allée coupée dans le taillis, nous débouchons dans un vaste espace découvert, au centre duquel s'étalait une grossière baraque carrée, bâtie sans aucune espèce d'architecture: c'était la maison de la Compagnie, le siége de l'ingénieur en chef du chemin de Tehuantepec. Il était temps. A peine sommes-nous abrités sous l'auvent de la galerie extérieure, que l'averse brise ses dernières écluses et tombe comme un torrent sur la campagne. Je mets pied à terre et je suis reçu par M. Rieken, en l'absence de son chef, M. Sidell, parti la veille pour Minatitlan. Il m'introduit dans la salle aux employés supérieurs de la compagnie; je passai avec ces messieurs une soirée assez agréable et ensuite une nuit fort paisible dans la chambre de M. Sidell qu'on avait mise à ma disposition.

Le lendemain matin, M. Laffont vint me faire ses adieux, tandis que j'étais encore au lit, et partit

ensuite, sans vouloir attendre que je me fusse levé. Depuis la veille, on attendait le courrier qui avait dû partir, quinze jours après nous de la Nouvelle-Orléans, et le retard où il était commençait à jeter de l'inquiétude dans les esprits à Lachivela. On soupirait avec d'autant plus de vivacité après son arrivée, que les fonds manquaient absolument à la *Casa grande* et qu'on espérait que M. Lasère lui-même apporterait de l'argent. Les réclamations les plus pressantes s'y succédaient, et l'on a vu qu'il y avait des créanciers qui n'y allaient pas de main morte. M. Rieken ne savait plus comment y répondre, et c'était pour cela même que M. Sidell s'était rendu à Minatitlan, comptant y trouver le président de la Compagnie. Moi-même j'attendais le passage du courrier pour partir avec lui pour Tehuantepec; mais trois jours s'écoulèrent sans la moindre nouvelle.

Antérieurement à la Compagnie Louisianaise, Lachivela n'était qu'une hacienda, propriété d'un milanais, M. Maqueo, honnête négociant qui, depuis plus de trente ans, habite l'état d'Oaxaca, où il a fait sa fortune et où il s'est marié. La maison de cette métairie, appelée la *Casa blanca*, est cent fois plus agréable et mieux construite que la *Casa grande*, sa voisine, chef-d'œuvre de mauvais goût et d'ineptie yankee. Le plateau où elle est bâtie, situé à sept cent quatre-vingts pieds au-dessus du niveau de l'océan Pacifique, termine précisément au point le plus élevé de la route américaine, à l'endroit où elle

traverse le col de Lachivela et où les chaînons inférieurs de la cordillère s'abaissent davantage. Le vent qui trouve un passage aisé entre ces gorges, souffle d'ordinaire avec une grande violence sur ce plateau, qui est regardé pour cela, comme fort salubre et surtout extrêmement frais, relativement à son altitude ; les moustiques y sont rares et l'on y jouit presque constamment de la température la plus agréable. En sortant de la *Casa grande*, la première matinée après mon arrivée à Lachivela, je fus un moment saisi de la force du vent. Le temps était humide, le ciel couvert et les vallées qui s'étendaient devant moi m'apparaissaient baignées dans la vapeur. Au-dessus de ces vapeurs, une triple rangée de collines s'étageaient en amphithéâtre, formant un paysage enchanteur : on eût dit une scène des Apennins, non de la région sévère qu'assombrissent les pins, mais de pentes chaudes et riantes comme celles de l'Arno autour de Florence; d'autres collines, ombragées de riches forêts, se ramifiaient aux dentelures accidentées de la Sierra, où l'Uzpanapan prend sa source, entre les pics sourcilleux de l'Atravesado et des monts de Macuilapa.

Cependant, le courrier, continuant à être en retard, j'annonçai mon intention formelle de partir pour Tehuantepec. M. Rieken, désespérant lui-même de son arrivée, eut l'obligeance de mettre à ma disposition une des voitures de la Compagnie, restée à Almoloya, et le lundi 6 juin, à midi, je

quittai Lachivela. Le plateau, de ce côté, se termine à plusieurs cents pas de la *Casa grande*, au pied de quelques mornes abruptes, couverts de verdure, au-dessus desquels s'élèvent les cimes des monts Prieto et de la Guacamaya, où les eaux qui se partagent inégalement, entre les deux océans, ont leurs sources. M. Webster, mon conducteur, lance rapidement les chevaux de la voiture qui gravissent en courant le passage tortueux creusé entre les rochers. A quelques pieds au-dessus de nos têtes, mille filets de cristal roulent de ces hauteurs pour se joindre ensuite au ruisseau de l'Almoloya ; sous leur action fécondante, les plantes, les lianes, les arbustes, tous les trésors, enfin, de la flore tropicale, reparaissent avec une richesse et un éclat que j'avais perdus de vue depuis le passage du Malatengo. La journée était magnifique et la splendeur du soleil rehaussait vivement la beauté de ce tableau printanier. Quelques instants après, nous franchissions le col de Lachivela et nous commencions aussitôt à descendre par le revers méridional de la montagne. Le paysage alors, change d'aspect comme par enchantement ; l'œil saisit à la fois des forêts, des collines lointaines, des vallées couvertes de bois, des rochers à pic, revêtus des couleurs les plus chaudes, dont les tableaux se mêlent et se confondent, se perdent et se retrouvent sous des points de vue chaque fois plus nouveaux, à mesure que l'on descend vers la plaine. Ces vallées retirées, ces ombrages touffus, ces eaux vives qui

apparaissent, tantôt suspendues en cascade sur un roc vertical, orné de toutes les richesses de la nature, tantôt plongées au fond d'un gouffre, exercent une puissance irrésistible. On voudrait parcourir une à une ces gorges obscures, explorer ces précipices, dont les profondeurs présentent des images en même temps si terribles et si riantes.

Mon conducteur me signala, en passant, une ravine, encaissée entre des rochers formidables, d'où s'élançaient, au milieu d'une multitude de plantes aquatiques, des fougères arborescentes d'une richesse de feuillage et d'une hauteur prodigieuse : entre leurs gracieuses dentelures, miroitait, sous les merveilles accumulées de ce réduit, comme au fond d'une coupe, une nappe de cristal quasi imperceptible, mais qui réfléchissait en ce moment tous les rayons du soleil : c'était une fontaine, qui se dérobe en partie sous la roche d'où elle jaillit et dont les eaux, alternativement chaudes, tièdes ou glacées, suivant la saison, ont, au dire de tout le monde, la vertu de guérir toutes les infirmités humaines. A quelques pas du lieu d'où j'avais contemplé cette merveille, nous nous croisons avec cinq ou six *señoritas* à cheval, autant de domestiques, portant chacun un enfant sur le devant de sa selle, suivis de dix ou douze Indiens mijes, chargés, comme d'habitude, d'énormes fardeaux, et dont la tête seule porte tout le poids. Ils montaient lentement la côte, les uns derrière les autres : quelques instants après, un nouveau détour de la route nous met en face de trois ou quatre autres

cavaliers, escortant un métis fort et corpulent, qu'à son collier de perles bleues et jaunes je reconnais pour un ecclésiastique. Webster, qui paraît le connaître, le salue en passant et me dit que c'est le curé de San Juan Guichicovi qui venait de prendre des bains dans la fontaine merveilleuse, pour se guérir d'une maladie. Il y avait en cet endroit une maison rustique, assez grande pour loger beaucoup de monde, et le curé, pour n'y pas demeurer seul, y avait amené à sa suite toute sa famille, frères, sœurs, nièces, neveux, etc., toute la caravane enfin que nous avions passée.

Nous continuons à descendre avec la même rapidité. Au détour d'un rocher, mon conducteur arrête ses chevaux tout à coup et me dit : Regardez ! — La plaine de Tehuantepec était à mes pieds. A ma droite s'étageaient trois ou quatre éminences, tapissées d'une verdure sombre et noire, au-dessus desquelles se dressait une série de montagnes gigantesques, aux cimes aiguës, revêtues des plus brillantes couleurs, aux flancs profondément déchirés et dont les tâches noirâtres indiquent vaguement la verdure dont ils sont parés çà et là. C'est la chaîne des monts de *Guiengula* qui couvre, au nord-ouest, la ville de Tehuantepec, vers la route d'Oaxaca : devant ces mornes inaccessibles, dont les déclivités se déroulaient brusquement vers la plaine, avec un mélange d'ombres vigoureusement tranchées et de lumière éblouissante, s'étendaient au loin les villages, les prairies, les marais et les rivières qui environnent, comme d'un réseau verdoyant, les qua-

torze quartiers de Tehuantepec. Les rochers escarpés, les collines, les coupoles moresques et les tours blanches des églises et des chapelles, jaillissaient, dans un désordre poétique, du fond des bois et des jardins, inondés d'un soleil ardent dont les rayons obliques faisaient ressortir les moindres accidents de ce panorama enchanteur. Le *Morro*, dernier promontoire de la cordillère zapotèque, arrête au bord du Pacifique l'arrière-plan de ce tableau grandiose, entre le ciel vaporeux et l'Océan dont les ondes bleues viennent se briser à ses pieds. Jamais cette vision magnifique ne s'effacera de mon souvenir et, cependant, la nature m'a si souvent présenté de ces spectacles sublimes, en voyageant dans ces Alpes mexicaines, que je ne saurais auquel donner la préférence.

Une heure après, nous étions tout à fait descendus dans la plaine. Dès lors, tout cet enchantement disparaît avec le paysage où je planais du haut de la montagne et la voiture continue à rouler dans une allée droite, assez semblable à celle d'un parc entre les mimosas et les autres buissons épineux qui recouvrent les environs, alternativement sablonneux et marécageux, de Tehuantepec. En passant, nous laissons, sans le voir, à notre gauche, le village d'*Iztaltepec* : mais j'aperçois à moins d'une lieue de distance, au-dessus des bois, l'éminence solitaire qui lui a donné son nom et dont les rudes anfractuosités de calcaire blanc éclatent vivement aux rayons du soleil couchant. Aux approches de la ville, le terrain tourbeux de la plaine que nous venons de parcourir,

depuis la descente de la montagne, cède la place à un sol de sable, mais surabondamment arrosé par un vaste système d'irrigation qui alimente une multitude de milpas et de jardins, dont la fraîcheur contraste avec l'aridité environnante. Cette partie de la route américaine, aujourd'hui abandonnée (1), conduit le voyageur presque à son insu dans les faubourgs de Tehuantepec, et il est déjà dans la ville qu'il s'en croit encore à quelque distance. On parcourt plusieurs rues, formées par les haies des jardins, où, du milieu des grands cactus et des bananiers dont elles se composent s'élancent des cocotiers à la tête élégante, dont le feuillage dentelé se destine encore sur l'azur déjà trop foncé du firmament. Le soleil s'est couché, et le court crépuscule qu'il nous laisse dans ces contrées, me permet à peine de discerner entre les richesses de cette végétation luxuriante quelques vieilles maisons espagnoles, des huttes en ruines, qui se dressent pêle-mêle avec d'autres plus neuves, dans des enclos de bambous et de roseaux, ainsi qu'une église ou deux, dont le délabrement annonce le déclin de la cité où je faisais mon entrée. La voiture continue à rouler sur la couche épaisse de sable de la rue, unique pavé de Tehuantepec et s'arrête enfin, vers sept heures du soir, en face d'une grande place, devant l'*Hôtel Oriental*, un des principaux de la ville.

(1) Aux premières pluies, cette route se changea en une fondrière intransitable même pour les gens à pied ou à cheval, et les Américains furent obligés de se servir de l'ancienne route espagnole, ainsi que tout le monde le leur avait prédit.

C'était une belle maison, d'ancien style colonial espagnol, composée d'un rez-de-chaussée d'une élévation considérable, avec des marches à trois pieds au moins au-dessus du sol de la rue : malgré son aspect vieilli et abandonné, elle avait un air de grandeur qui me rappela la prospérité antique de Tehuantepec : on y voyait de vastes appartements, ayant chacun une ou deux hautes fenêtres, renflées de grands balcons grillés, sans autre fermeture que deux énormes volets, au lieu de vitraux qui eussent été superflus dans ce pays. Les portes s'ouvraient par des arceaux dentelés sur un immense corridor, entourant, sur deux côtés, une cour spacieuse, plantée de deux ou trois cocotiers, qui penchaient, à cent pieds de hauteur, leurs larges feuilles découpées à jour sur un vaste bassin rempli d'une eau limpide. L'hôtel avait sa table d'hôte, *à la française*, disait-on. Après un dîner que je trouvai assez bon, grâce surtout à la triste chère que j'avais faite à Lachivela, le maître de l'hôtel me conduisit à ma chambre : elle était aussi grande qu'une église, ce qui n'est pas un mal dans un pays si chaud. Les murs en étaient peints à la détrempe et pour tous meubles, il y avait deux chaises, une table avec une aiguière et un lit de sangle, recouvert d'un drap. C'était presque trop encore pour passer la nuit sous ce climat brûlant : la chaleur était extrême, et comme la saison des pluies était en retard cette année, l'atmosphère était sèche et embrasée à l'excès.

Antérieurement à la ruine de l'empire toltèque,

qui arriva au XI[e] siècle, les Mijes occupaient tout le territoire de l'isthme de Tehuantepec, d'une mer à l'autre : mais on ignore si ce furent eux qui fondèrent la ville que les Mexicains appelaient de ce nom. Ce qui paraît certain, c'est que les *Huabes* ou *Wabi*, chassés, ainsi qu'il est dit plus haut, d'une contrée méridionale, vinrent, en côtoyant les rivages de l'océan Pacifique, jusqu'aux lagunes qui s'étendent de Tehuantepec à Tonala, où ils constituent encore actuellement une population de pêcheurs fort laborieuse, et s'emparèrent, par la force des armes, de tous les lieux environnants jusqu'au pied des montagnes. Conquis à leur tour, deux ou trois siècles plus tard, par Ahuitzotl, roi des Mexicains et oncle de Montézuma II, ils passèrent bientôt après sous le joug des Zapotèques; ceux-ci, commandés par leur roi Cocijoéza, profitant de l'éloignement des troupes mexicaines, réduisirent promptement tout le territoire de Tehuantepec sous leur obéissance. Les Mexicains firent de vains efforts pour se remettre en possession de cette belle contrée : ils ne servirent qu'à faire briller d'un plus vif éclat les armes et le courage de Cocijoéza, avec qui Ahuitzotl finit par conclure un traité d'alliance, en lui donnant sa propre nièce, Flocon-de-neige, en mariage. De cette union naquit Cocijopij, placé plus tard par son père sur le trône de Tehuantepec et qui était dans la fleur de l'âge, lorsque le bruit de la marche de Cortès sur Mexico, vint jeter l'alarme dans tous les royaumes de l'Amérique. Cocijopij fit,

ainsi que son père, hommage de sa couronne au roi d'Espagne et ce fut lui qui reçut Alvarado, lorsque ce guerrier passa par ses terres à la conquête du Guatémala. Cortès arriva à son tour à Tehuantepec, quelques années après son lieutenant, et ce fut au port de la Ventosa qu'il descendit, pour construire les brigantins avec lesquels il partit à la découverte de la Californie. Reçu avec les honneurs souverains par le prince indigène, il l'obligea à recevoir le baptême, malgré sa répugnance et l'opposition des seigneurs de sa cour. Cocijopij fut baptisé alors sous le nom de Don Juan Cortès de Montezuma : mais il conserva au fond de son cœur l'attachement le plus entier au culte de ses pères qu'il continua à pratiquer secrètement durant un grand nombre d'années.

Cela ne l'empêcha pas de bâtir, néanmoins, un couvent superbe pour les dominicains à qui étaient échues les missions de la province d'Oaxaca et de Tehuantepec; mais sa munificence et sa générosité, dont ceux-ci gardèrent longtemps un profond souvenir, ne cachaient que plus habilement ses véritables dispositions. De tous les rois indigènes qui avaient survécu à la conquête, Cocijopij était celui qui avait retenu avec le plus d'éclat les dehors de la souveraineté. Son palais, d'une grande étendue, était rempli sans cesse d'une multitude empressée à lui rendre ses hommages et il ne paraissait en public qu'avec un appareil digne de la majesté royale. Cependant, en dépit de sa générosité et de la dévo-

tion qu'il affectait, en se rendant chaque jour à l'église, les dominicains reconnaissaient avec chagrin le peu de sincérité de sa foi. Sur le rapport d'un Espagnol qui s'était introduit de nuit au palais, leurs soupçons prirent encore plus de consistance. Le père Bernardino de Santa-Maria, vicaire général de Tehuantepec, en fit part à un noble zapotèque qui remplissait les fonctions de fiscal dans son église et en qui il avait une grande confiance. Celui-ci parut surpris de cette révélation; mais, sur l'invitation du religieux, il promit en soupirant de s'enquérir de la conduite du roi, son maître. Quelques jours après, il lui apprit que la nuit suivante, on devait célébrer un sacrifice solennel au palais de Cocijopij. Le vicaire s'empressa aussitôt de requérir la justice et, à l'heure de minuit, il se transporta sans bruit à la résidence royale, accompagné de l'alcade mayor.

Aucune précaution n'avait été prise pour la garantir de la trahison; tous ensemble y pénétrèrent sans être arrêtés par aucun obstacle. Tout le monde était au sacrifice. Ils traversèrent l'une après l'autre, une suite de cours et de galeries jusqu'à la salle qui servait de temple aux idolâtres. Une multitude de brasiers brûlaient à l'intérieur, répandant une fumée odorante, et sur un autel somptueux éclataient, entourées d'un vaste luminaire, les images des anciennes divinités de Mictlan et de Tehuantepec. Le roi, revêtu de la robe blanche et de la mitre d'or, ornée de plumes de quetzal,

était debout, entouré des prêtres de Yopaa (1), remplissant les fonctions de pontife. La présence soudaine du vicaire de Saint-Dominique coupa court au sacrifice, et les spectateurs éperdus s'enfuirent pleins d'épouvante. « — Votre Altesse est « mon prisonnier par ordre du révérendissime « évêque, » dit avec douceur à Cocijopij le père Bernardino, en le prenant par le bras. Le prince, interdit, ne trouva rien à répondre. Comprenant que la résistance serait inutile, il se dépouilla silencieusement de sa robe sacerdotale et le suivit avec calme au monastère, tandis que les prêtres qui l'avaient aidé étaient transportés à la prison publique.

Dans cette conjoncture, il était heureux pour les dominicains d'avoir emmené le roi avec eux, au lieu de l'enfermer à la municipalité. On savait qu'il n'y avait point de prison au couvent : car la population entière se fût insurgée contre les Espagnols et les religieux : mais ceux-ci, reconnaissants des faveurs qu'ils avaient reçues du monarque dépossédé, lui avaient préparé un appartement convenable, où il fut traité avec tous les égards dus à son rang. Ce qui n'empêcha pas, cependant, toute la ville de se lever en tumulte le lendemain : la nouvelle de l'arrestation de Cocijopij s'était répandue avec la rapidité de la foudre et de toutes parts on vit accourir

(1) *Yopaa* ou *Lyobaa*, c'est-à-dire, *lieu des sépultures.* C'est le nom zapotèque de *Mictlan*, aujourd'hui *Mitla*, à sept lieues environ de la ville d'Oaxaca.

des montagnes et des bords de la mer une multitude furibonde, demandant à grands cris qu'on lui rendît son roi bien-aimé. Les Espagnols étaient en trop petit nombre pour qu'on pût espérer de dissiper le rassemblement par la force ; ils avaient donc tout à craindre de la fureur de ce peuple. Les dominicains alors s'adressèrent au prince. Ils lui firent observer qu'ils n'avaient fait qu'obéir à leur devoir en l'arrêtant dans son apostasie, et que dès que les ordres de l'évêque seraient venus, il serait mis en liberté après avoir reçu l'absolution de son péché. Que quant à eux, ils ne pouvaient le relâcher jusqu'à ce moment et qu'il valait mieux qu'il commandât à ses vassaux de se retirer, que d'exciter des violences qui aggraveraient encore leur condition et la sienne, au lieu de l'améliorer.

Cocijopij avait déjà trop vécu sous la domination espagnole pour ne pas comprendre la force de ces raisons. « Mon père, répondit-il, mes vassaux, sont « mes enfants, et comme tels je les ai traités ; ils ne « seraient pas dignes de moi, si, après m'avoir vu « hier encore à leur tête comme leur roi, ils n'étaient « touchés du misérable état où ils me voient réduit « maintenant. Mais faites que je puisse leur parler « et ils s'empresseront de suivre mes ordres. » La foule couvrait déjà les abords du monastère, ainsi que les terrasses qui le précèdent. Le roi parut sur le perron de l'église. A sa vue, tous tombèrent la face contre terre, fondant en larmes, poussant des cris et des gémissements qui eussent attendri le

cœur le plus dur. Sur un signe de la main, le silence le plus complet succéda à ce bruit. « Je savais, « dit-il, en prenant la parole, que vous étiez tous « de loyaux et fidèles sujets, reconnaissants de la « bonté avec laquelle je vous ai toujours traités. « Mais souvenez-vous qu'il y a longtemps déjà que « je vous avais annoncé, comment nos royaumes « et nos seigneuries devaient passer en des mains « étrangères. Ce destin s'est accompli ; nous ne saurions nous y soustraire. Les pères avec qui je « suis ici m'aiment et me traitent avec les égards « qui me sont dus. Retournez donc à vos foyers ; « cessez un tumulte qui ne fait qu'ajouter à ma « douleur et n'aggravez pas votre condition et la « mienne par des démonstrations qui vous exposeraient sans fruit à de nouvelles persécutions. »

Ce langage était celui de la raison. Il fut entendu. Tous se retirèrent tristement, en versant des larmes qui, pour être moins bruyantes, n'en étaient que plus amères. Quelques jours après, des commissaires étant arrivés pour informer, de la part de l'évêque d'Oaxaca, de l'apostasie du roi de Tehuantepec, Cocijopij répondit avec fermeté que ne pouvant connaître en lui autre chose qu'un ami et non un supérieur, il récusait sa juridiction ; qu'il s'était soumis, sans perdre aucun de ses droits souverains à la cour d'Espagne et qu'en conséquence il en appelait au vice-roi à Mexico. Les commissaires eurent beau l'assurer de la part de l'évêque qu'il ne s'agissait que d'une cause pure-

ment spirituelle, sans aucun attentat à ses droits temporels, Cocijopij n'en persista pas moins dans sa résolution. Ils en transmirent alors la nouvelle à l'audience royale qui donna l'ordre de laisser venir le roi à Mexico, sans rien lui ôter des honneurs auxquels il était accoutumé. Après que tant d'années et d'événements avaient passé sur les royautés américaines, c'était une chose inouïe qu'un souverain indigène apparût avec cet éclat aux yeux des populations. De Tehuantepec à Mexico, son voyage fut un triomphe continuel; on accourait de toutes parts sur la route où il devait passer, jeunes et vieux considérant avec des larmes de joie et de tristesse ce prince, descendant de tant de rois, le neveu de l'infortuné Montézuma, dont la mort avait été le commencement de leurs douleurs et de l'oppression étrangère.

A son arrivée, Cocijopij fut reçu avec toutes sortes d'égards dans la capitale. Mais ce fut apparemment durant son séjour que le visiteur Valderrama, surnommé le *bourreau des Indiens*, arriva au Mexique: car au lieu de voir traiter son affaire, comme il l'espérait du génie aimable du vice-roi Vélasco, on la laissa traîner en longueur durant plus d'une année; après quoi, sentence fut passée contre lui, qui le condamnait à perdre ses États et domaines avec la souveraineté et le titre de roi, sentence d'ausant plus injuste qu'elle était en tout contraire aux intentions comme à la volonté de la couronne. Dans cette situation, il n'y avait malheureusement

plus d'appel. Le roi de Tehuantepec, ruiné déjà par les dépenses énormes que lui avaient occasionnées son voyage et son séjour à Mexico, se remit tristement en chemin pour sa capitale, où, à cause même de ses revers de fortune, ses vassaux ne l'attendaient qu'avec plus d'impatience pour célébrer son retour. Mais, en arrivant à Nexapa, le cœur brisé par le chagrin, il fut frappé d'une attaque d'apoplexie foudroyante dont il mourut.

VII. *Panorama de la ville de Tehuantepec. La sorcière de Rayudeja.*

La ville de Tehuantepec, à laquelle les Espagnols avaient donné le nom de Guadalcazar, était à cette époque extrêmement peuplée, et les noms de ses quatorze quartiers conservés jusqu'à ce jour, attestent encore son antique importance. La plaine qui l'environne, aujourd'hui à peu près déserte, était alors supérieurement cultivée et arrosée, parsemée de villages riches et populeux, et, durant plus d'un siècle, elle continua à passer pour une des contrées les plus fertiles et les plus productives du Mexique. Les dominicains, qui y commandaient en maîtres, la regardaient comme un paradis terrestre. Il s'y faisait un commerce considérable, et le port où Cortès avait construit ses navires était un des principaux entrepôts de la Nouvelle-Espagne. « Ce port de Tehuantepec, dit le moine Thomas Gage, est le meilleur de tous les ports du pays pour la pêche; de sorte que nous rencontrions quelquefois

dans le chemin quatre-vingts ou cents mulets, tout chargés de poissons salés pour Guatémala, la Ville des Anges (*Puebla de los Angeles*) et Mexique. Il y a de riches marchands qui trafiquent à Mexique, au Peru et aux Philippines, où ils envoient leurs petits vaisseaux d'un port à l'autre et en retournent richement chargés de marchandises de toutes les provinces qui sont situées du côté d'Orient et du Midy. »

Durant les trois siècles de la domination espagnole, la prospérité de Tehuantepec alla en décroissant ainsi que sa population, et quoique actuellement, on la regarde encore comme la seconde ville de l'État d'Oaxaca, elle se trouve réduite à moins de treize mille âmes. Cette population est une des plus mélangées qu'il y ait au Mexique : elle se compose principalement d'Indiens zapotèques et de métis ; quant aux familles espagnoles, auxquelles on peut joindre maintenant un petit nombre d'étrangers, Allemands, Français et Américains, elles sont fort restreintes. Sa décadence, loin de s'arrêter avec le gouvernement fédéral, n'en a été que plus rapide et elle a été peut-être encore moins épargnée que les autres villes de la république, dans les troubles de la guerre civile. Où elle a surtout souffert, c'est dans les désordres causés par les rivalités de la petite ville voisine de Juchitan. Ces rivalités, si communes entre les populations indigènes et qui aidèrent si puissamment les Espagnols à les conquérir, demeurèrent comprimées, avec plus ou moins de force, aussi

longtemps qu'ils restèrent les maîtres du pays : mais elles se réveillèrent à la suite de l'indépendance, et les instincts de race se mêlant à leur jalousie naturelle, allumèrent un incendie qui continue, depuis trente ans, à dévorer les plus belles provinces du Mexique. Juchitan, presque entièrement habité par des Indiens zapotèques et mijes, ne supportait qu'avec impatience le joug de Tehuantepec où les métis et les créoles, uniques dépositaires de l'autorité gouvernementale, étaient auparavant en nombre considérable.

Juchitan commença la guerre. Melendez, métis de cette bourgade, irrité qu'on lui eût refusé le poste de gouverneur de Tehuantepec qu'il avait sollicité, nourrissait contre les chefs de l'État résidant à Oaxaca une haine implacable. C'était en 1850. Un nouvel impôt sur le sel venait d'être établi et le choléra ravageait la province. Artificieux et entreprenant, autant que ses concitoyens étaient superstitieux, il leur persuada que les créoles étaient également la source de ces deux fléaux, qu'ils avaient inventés, ajouta-t-il pour les exterminer, après les avoir ruinés. Il n'en fallait pas davantage pour enflammer les Juchitecos, et sur-le-champ il leur proposa de marcher sur Tehuantepec. Commandés par ce chef improvisé, ils s'avancent en masse contre la ville ennemie : repoussés dans cette première attaque, ils sont poursuivis chaudement par les troupes fédérales jusque sous les maisons de Juchitan. Mais la vue de leurs femmes et de leurs enfants retrempe leur

courage : ils repoussent à leur tour les soldats envoyés contre eux qui se replient avec de grandes pertes sur la ville. Le premier faubourg est emporté par les Juchitecos, qui y mettent le feu et assiégent le gouverneur renfermé au centre de la place dans les épaisses murailles du monastère de Santo-Domingo. Cependant l'insurrection gagnait toute la campagne : les Indiens de Huilotepec, de San-Geronimo et d'Iztaltepec viennent s'unir aux Juchitecos et achèvent ainsi la victoire de Melendez. La ville se rendit et les rebelles demeurèrent les maîtres de la plus grande partie du département. Tehuantepec, déjà ravagé par l'incendie de ses faubourgs, fut rançonné et pillé : ses habitants et, en particulier, les créoles, furent exposés à toute sorte d'outrages ; les uns expièrent leur résistance et leur origine par la torture ou la mort, et les autres se cachèrent ou s'enfuirent à Oaxaca.

Tehuantepec demeura un an entier en la possession des insurgés. Pour en finir, le gouvernement se vit obligé de composer avec eux : on abolit l'impôt sur le sel ainsi que le cadastre ; on oublia le choléra qui avait disparu, et Melendez, amplement dédommagé de ses fatigues, se retira prudemment sur les frontières de Guatémala. Durant la présidence de Santa-Anna, la faction créole travailla à regagner son antique prépondérance, et Tehuantepec chercha à se venger, en opprimant Juchitan : mais la prise d'armes du général Alvarez, bientôt suivie de l'abdication du dictateur, rendit promptement la partie

plus égale. La guerre civile se ranima à Tehuantepec plus vive et plus cruelle qu'auparavant : la chute de Comonfort qui avait reçu la présidence des mains d'Alvarez, loin de remédier à cet état de choses, ne fit que l'envenimer. La lutte recommença presqu'à la fois dans toutes les provinces du Mexique et elle continue, comme chacun le sait, avec une rage et une furie incroyables. Sans autre motif que son aversion pour le sang espagnol, Juchitan et les Indiens, en général, ainsi que la portion la plus cuivrée des métis, ont embrassé le parti, dit libéral ; c'est aussi celui que soutiennent la plupart des étrangers qui ne sont pas originaires de l'Espagne.

Les créoles et ceux qui s'imaginent l'être sont de droit les soutiens de Miramon. On les appelle *Patricios* à Tehuantepec : ce sont les mêmes qui s'attribuent *gratuitement* la défense des immunités ecclésiastiques et des biens de l'Église. Je crois, toutefois, en avoir dit suffisamment plus haut pour démontrer que la religion catholique n'est réellement pas en jeu dans cette partie sanglante, mais bien les restes de l'influence espagnole. Dans l'État d'Oaxaca, les prêtres même ont pris les armes et se battent, les uns pour une cause, les autres pour une autre, suivant que la couleur de leur épiderme est plus ou moins foncée. A Tehuantepec même, le prieur du couvent de Santo-Domingo, Fray Mauricio Lopez, l'unique dominicain que son ordre décrépit ait pu envoyer d'Oaxaca, est un des chefs les plus actifs du parti libéral : c'est lui qui, à l'époque de mon passage,

était, avec le gouverneur, don Porfirio Dias, le maître absolu de la province et dirigeait les hardis Juchitecos qui, encore une fois en possession de Tehuantepec, occupaient tous les postes de cette ville. Je dois le dire ici, en hommage à la vérité, ni l'une ni l'autre de ces deux factions, dont les discordes désolent le Mexique, n'est exempte de reproches : les cruautés qu'elles commettent tour à tour, les pillages qu'elles organisent, les perfidies, les assassinats, sont également à l'ordre du jour chez les patricios comme chez les libéraux : ils volent, ravagent et incendient avec le même sang-froid, et tout le monde a gardé le souvenir de ce prêtre, curé de Juchitan, qui saccagea, il y a si peu de temps, la ville de Tehuantepec, sans lui épargner aucune des horreurs de la guerre. Surpris par les patricios, il fut tué bientôt après lui-même dans une mêlée ; mais son portrait, placé dans l'église de Juchitan, est vénéré par les libéraux, à l'égal des saints.

Telle était donc la condition de ce malheureux pays, lorsque j'arrivai à Tehuantepec. La première nuit que j'y passai fut extrêmement pénible : une chaleur sèche me dévorait, m'empêchant de fermer l'œil, et ce ne fut que vers le matin que l'atmosphère, rafraîchie par le serein, me permit de goûter quelques instants de sommeil. Au premier rayon du jour qui pénétra dans ma chambre, je sautai de mon lit de sangle et je m'empressai de faire mes ablutions à une fontaine, située tout près de moi, mais dont le murmure incessant n'avait pu réussir à m'endormir.

Je me dirigeai, tout en sortant, vers la place principale, qui est fort grande, entourée de deux côtés d'édifices à galeries, mais généralement sans caractère. La maison la plus remarquable était celle de don Juan Avendaño, pour qui j'avais une lettre d'introduction. N'ayant aucune connaissance dans Tehuantepec, je me présentai chez lui sans façon, quoiqu'il ne fût encore que six heures du matin. Je le trouvai dans une vaste salle : il arrivait du bord de la rivière où il avait été se baigner, coutume générale parmi les deux sexes de toute classe dans cette ville. Don Juan Avendaño est un négociant zapotèque, natif d'Oaxaca, où sa famille occupe une position aisée et honorable : c'est un petit homme de trente à trente-cinq ans, à l'air franc, aux manières ouvertes et courtoises. A Tehuantepec, où il était fixé alors, on le regardait comme un des plus puissants soutiens du parti libéral et des étrangers : il était le banquier et le fournisseur général des Américains qui l'aimaient beaucoup, tout en l'exploitant, et qui ne parlaient de lui qu'avec les plus grands éloges.

Sur la présentation de la lettre dont j'étais porteur, Avendaño me fit un accueil fort empressé : il me pria de considérer sa maison comme la mienne, et ajoutant l'effet aux paroles, il envoya chercher sur-le-champ par ses domestiques mon bagage à l'*Hôtel Oriental*, en me disant confidentiellement que cette maison me convenait fort peu. Je crois qu'il avait raison : ce qui est certain, c'est que, durant les trois

semaines que je continuai à jouir de son hospitalité, j'y fus constamment l'objet des attentions les plus délicates. Je pris avec lui une tasse d'excellent café : aussitôt après il me proposa de me conduire en visite chez le curé, prieur de Santo-Domingo, et chez le gouverneur. J'acceptai sans hésiter.

Tout en sortant, il me fait traverser la rue, dite *del Comercio*, où était l'hôtel que je venais de quitter sur son invitation. Devant s'étend une place, moins grande que l'autre, offrant à droite, l'édifice de la municipalité : là, comme à l'ancien palais du gouvernement, situé à quelques pas en artière, j'aperçus des soldats juchitecos, demi-nus, au regard insolent, dont plusieurs montaient la garde sous l'auvent de la galerie extérieure. Plusieurs maisons à demi ruinées formaient la face gauche de la place. Au fond, sur une double terrasse, élevée comme une grande esplanade, de dix à douze pieds au-dessus du niveau de la rue, se dresse le monastère avec l'église de Santo-Domingo, dont l'apparence altière et massive donne plutôt l'idée d'une forteresse que d'un monument religieux. Un seul coup d'œil me suffit pour me rappeler l'époque et les circonstances où il fut bâti, et je compris que les dominicains avaient ici, comme en tant d'autres localités des anciennes colonies espagnoles, dû songer, en édifiant ces hautes murailles, à s'en faire une retraite contre l'insurrection souvent menaçante de leurs ouailles, ainsi qu'il arriva lors de la prison du roi Cocijopij. Tout ce qui frappe aujourd'hui les yeux, avant d'y arriver, les

escaliers, les terre-pleins, les murs de clôture de l'esplanade, tout annonce la ruine : l'église, qui se présente la première en haut de la terrasse, est elle-même tristement dégradée au dehors comme au dedans. Son portail élevé, bâti en brique rouge, ne présente pas un seul ornement, et l'on aurait de la peine à deviner à quel style elle appartient, si l'on n'apercevait une coupole demi-moresque couronnant, un peu avant d'arriver à l'abside, le corps de l'édifice. Un petit nombre d'étroites lucarnes projettent la lumière dans l'unique nef dont il se compose. Tout y est triste et lugubre : les autels, espacés de distance en distance le long des murs, sont, ainsi que le maître autel, dépouillés des riches métaux qui les ornaient naguère ; ils ne se distinguent plus que par leur malpropreté et les grossières images en bois que les spoliateurs ont dédaigné d'en enlever.

Des bâtiments qui s'élevaient à la droite de l'église, il n'y a plus que des ruines. C'est à sa gauche que se dresse le monastère : on y pénètre par un porche étroit et bas : il est bâti, comme le reste, sans ornements, ni architecture saillante, sans autres fenêtres que des lucarnes ramassées ; mais ce qui le distingue des autres édifices de Tehuantepec, c'est qu'il porte un étage au-dessus du rez-de-chaussée. A l'intérieur, il a la forme de tous les couvents ; une ou plusieurs cours carrées, entourées de galeries, sur lesquelles s'ouvrent, en haut comme en bas, les salles et les cellules. Tout est voûté : on monte à l'étage supérieur par un large escalier en brique,

aussi délabré que le reste du monastère qui l'est bien plus encore que l'église. Mais cet état de délabrement ne saurait se comparer à la saleté dégoûtante qui règne partout. Il est vrai que ce sont les soldats demi-nus de la garnison qui l'habitent aujourd'hui. Je n'ai jamais rien vu de si immonde; ils y sont avec leurs concubines, leurs femmes et leurs enfants. Au moment où j'y entrai avec Avendaño, la plupart de ceux qui n'étaient point de garde étaient étendus dans toutes les postures, criant, hurlant, en jouant sur des nattes : j'en vis sous la galerie qui sert de passage entre la sacristie et l'église, couchés, avec leurs femmes, dans un pêle-mêle obscène, à la porte même du sanctuaire. Mon cœur se soulevait de dégoût. On peut imaginer, cependant, avec quel intérêt je parcourais ce monastère si horriblement profané; je me rappelais le souvenir de l'infortuné Cocijopij, son fondateur; je me le représentais amené de force dans ces cellules, habitées aujourd'hui par les descendants abrutis de ses anciens sujets. Quelle leçon pour l'Espagne, si l'Espagne d'alors avait pu prévoir ce dont je fus témoin ! Dieu vengeait le dernier roi de Tehuantepec !

J'avais hâte de soulager mes regards d'un si triste spectacle. En sortant, j'entrai avec don Juan Avendaño chez le prieur qui habite une sorte de maison provisoire à côté de son couvent. Il me reçut avec une grande politesse et des manières fort agréables. Fray Mauricio est un homme de quarante à cinquante ans, ayant du sang indien dans les veines. Il possède

une instruction supérieure à celle de la plupart des prêtres que j'ai connus dans ces parties du Mexique : il avait l'habit de son ordre qu'il portait, d'ailleurs, fort bien. Après quelques instants de conversation, il me conduisit chez le gouverneur qui habitait lui-même tout près de là. Son accueil fut également rempli d'aménité. Mais son aspect et sa tournure me frappèrent vivement. Zapotèque pur sang, il offrait le type indigène le plus beau que j'eusse encore vu dans tous mes voyages : je crus à l'apparition de Cocijopij, dans sa jeunesse, ou de Guatimozin, tel que je me l'étais souvent figuré. Grand, bien fait, d'une distinction remarquable, son noble visage, agréablement bronzé, me paraissait dénoter les caractères les plus parfaits de l'ancienne aristocratie mexicaine. Porfirio Dias était, d'ailleurs, encore tout jeune. Occupé de ses études à Oaxaca, il n'avait pas achevé de se graduer, lorsque la guerre civile le poussa dans la carrière des armes, et c'était à Juarez, qui le connaissait personnellement, qu'il devait sa nomination de gouverneur de Tehuantepec. A la suite de cette entrevue, j'eus l'occasion de le revoir à peu près tous les jours : il prenait, ainsi que deux ou trois officiers de la garnison, ses repas chez mon hôte ; je fus donc parfaitement à même d'étudier son caractère et sa personne. Sans toucher en quoi que ce soit aux idées politiques, je puis dire que les qualités qu'il découvrit dans l'intimité ne firent que justifier la bonne opinion que j'avais, à première vue, conçue de lui et, qu'il serait à désirer

que les provinces du Mexique fussent administrées généralement par des hommes de son caractère.

Après dîner, don Juan Avendaño me proposa un tour de promenade au *Dani-Guivedji* (Entre le mont du Tigre) : j'acceptai avec d'autant plus d'empressement que j'espérais, dans cette excursion, trouver quelque trace de l'ancien palais de Cocijopij, dont j'étais curieux de reconnaître la place : j'en avais parlé inutilement au prieur de Santo-Domingo, il n'avait pas été capable de me donner le moindre renseignement à cet égard. Une heure nous restait avant le coucher du soleil. C'était plus qu'il n'en fallait pour gravir ce monticule qui se dresse brusquement derrière la place, embrassant les principaux quartiers de la ville entre ses pentes escarpées et le bord de la rivière qui la partage en deux. Sa forme, qui est celle d'un S, se déroule du nord au sud, projetant en amont et en aval plusieurs rochers à pic, dont les extrémités recouvrent de leur ombre plusieurs faubourgs, habités par les Indiens. Sur ses flancs se groupent, au-dessus de la place, des cases en adobe et des huttes de bambous, entremêlées de jardinets, formant un dédale de ruelles étroites, étagées en zigzag l'une au-dessus de l'autre et dont l'ascension est un véritable casse-cou. C'est par là que don Juan me fait monter, sans réfléchir qu'il n'y a pas même un sentier tracé dans la roche blanche, au delà de ce quartier aérien.

Bientôt cependant nous arrivons au sommet, haletants et trempés de sueur ; mais on est amplement

dédommagé alors par le spectacle admirable qu'on découvre autour de soi. C'est un panorama complet où l'œil embrasse à la fois la ville et la campagne, les quartiers qu'enlace la montagne, avec leurs églises moresques, leurs maisons blanches et crénelées, ombragées de beaux palmiers, et les portions de la cité, bâties à l'autre bord de la rivière, au pied du mont *Guidji-Lieza* qui s'élève en face de nous. La plaine apparaît tout autour, ondulée d'éminences abruptes, dont chacune porte une ruine et raconte un souvenir ou une légende des rois de Tehuantepec. Plus loin le regard s'étend sur la surface azurée de l'océan Pacifique, illuminé des splendeurs du soleil couchant, ou bien va se perdre dans le vaste hémicycle de la cordillère, dont les profondes anfractuosités achevaient de se confondre dans une ombre commune. A l'est, mon compagnon me signale, l'un après l'autre, les promontoires et les îlots, parsemés sur les lagunes qui s'avancent à plus de 12 milles dans les terres : c'est là, me dit-il, que les pêcheurs wabi vont, comme au temps de Cocijopij, offrir de mystérieux sacrifices au *Cœur du Royaume* (un des titres de Quetzalcohuatl), dans les temples souterrains de l'île enchantée de Monopostiac. Étendue, d'un côté, sur la plaine comme un large ruban métallique, reflétant les derniers feux du jour, la rivière de Tehuantepec serpentait majestueusement jusqu'à la mer, répandant sur son passage la vie et la fraîcheur ; de l'autre, elle sortait avec fracas des gorges profondes que la nature lui a creusées entre

les monts de *Guiengula* et de *Miztiguié*, dont les crêtes formidables se dressaient menaçantes derrière moi, à moins d'une lieue de distance.

C'est du haut de ces nids d'aigles que le roi des Zapotèques défia durant une année entière toutes les forces de la puissance mexicaine. Vu de la ville, dont il n'est éloigné que de 5 à 6 lieues, le site de la forteresse de Guiengula a la forme d'un cône tronqué et nivelé au sommet. Environné d'effroyables précipices et souvent voilé de nuages, ce plateau, où l'on ne peut arriver qu'après une journée d'une ascension désespérante, est parsemé de magnifiques ruines en pierre de taille, palais, temples et fortifications, dont l'étendue et la grandeur architecturales remplissent le voyageur d'admiration. Non content des sources abondantes que la nature y fait naître et qui aujourd'hui nourrissent encore de leur humidité de grands bosquets de bananiers, Cocijoéza y avait fait creuser de vastes étangs où il transporta du poisson de la rivière. Trois fois le roi des Mexicains dépêcha de nouvelles troupes pour déloger son ennemi de ce site redoutable ; trois fois elles furent taillées en pièces, au passage, ou décimées dans la plaine, et le superbe Ahuitzotl se vit réduit à lui offrir la paix.

Une fois sortie des gorges de Guiengula, la rivière de Tehuantepec devient plus calme : elle parcourt la plaine en la vivifiant, couvre de cultures verdoyantes les alentours sablonneux de la ville, se partage en mille petits ruisseaux qui fertilisent les jar-

dins entre les angles arides du Guivedji. Assis sur le socle de la croix qui couronne le dernier étage de la montagne, je considérais dans une contemplation muette ce cercle sublime de paysages qui s'abîmait rapidement dans l'ombre du soir.

— Il est temps de descendre et de regagner le logis, me dit mon hôte, en me touchant légèrement à l'épaule ; ces lieux ne sont plus sûrs après le coucher du soleil, et Tehuantepec est inondé de bandits.

Hélas ! j'oubliais, dans ma béatitude, la guerre civile, Juarez et Miramon, les Patricios et les Juchitecos qui, par leurs discordes cruelles, avaient changé en un enfer ce paradis terrestre. L'astre du jour avait disparu derrière le Guiengula, et ses cimes aiguës avaient perdu l'une après l'autre leur dernière auréole. Tout à coup les cloches des églises et des chapelles s'ébranlent dans tous les quartiers à la fois, envoyant aux échos des montagnes leur carillon harmonieux.

— *La oracion de la noche!* me dit don Juan, en ôtant son chapeau, l'*Angelus!* Puis après quelques instants de recueillement, il me donne le bonsoir.

Je continuai ensuite à descendre avec lui, et en quelques minutes nous avions traversé l'espace sablonneux de la place qui nous séparait de sa maison. Dans la soirée, toutes les familles riches ou pauvres, assises sur les grands balcons grillés de leurs maisons ou sur le seuil de la porte, respirent la fraîcheur, à la clarté des étoiles, s'entretenant des évé-

nements du jour ou du temps, faisant de la politique de parti, tout en guettant de l'œil les passants attardés de l'un ou de l'autre sexe, que la nécessité ou le goût des aventures amenait sur le sable fin de la rue. Sous ce ciel admirable, les nuits sont si douces et si brillantes, qu'on les passerait volontiers à la belle étoile, en étalant son lit ou son petate (1) au dehors, comme cela se pratiquait naguère. Mais les discordes civiles ont changé ces mœurs patriarchales : les calmes jouissances de la vie tropicale ont fait place à l'état de siége qui règne avec toutes ses terreurs, sans être déclaré. Mon hôte avait bien raison. A la tombée du jour, il y a du danger à sortir de chez soi : ce ne sont pas tant les voleurs ordinaires qui sont à craindre que les bandits militaires ; ainsi que des chacals, ils rôdent continuellement autour des maisons, dans les ruelles étroites, aujourd'hui sous le nom de *Juchitecos*, demain sous celui de *Patricios;* ils dépouillent et assassinent impunément ceux dont ils veulent faire leur proie.

A huit heures, le bruit des tambours résonne sous les hautes galeries du palais et du monastère ; les échos du Guivedji et du Guidji-Liéza répètent tristement les notes prolongées des clairons qui annoncent la retraite. Les bandits, décorés du nom de soldats, vont rentrer à la caserne. Erreur ; ils resteront dehors, avec ou sans permission, peu importe, afin de faire le coup de main. La retraite est pour le

(1) Le *petate*, du mot mexicain *petlatl*, natte du pays.

bourgeois ou le voyageur ; elle lui dit qu'il est temps de rentrer ou de se mettre sur ses gardes. En attendant, des sentinelles, l'arme au bras, sont échelonnées à tous les postes. On s'imaginerait que c'est un gage de sécurité : tout au contraire. Un passant a-t-il le malheur de s'aventurer sur la place, fût-ce même à cent pas de la sentinelle déguenillée, il entend aussitôt un *quien vive!* rugir menaçant à ses oreilles. Ce *qui vive*, qui est le même dans toute l'Amérique espagnole, est la chose la plus stupide du monde. Si l'on ne répond immédiatement par le mot d'ordre connu, *la Patria* et je ne sais plus quelle autre réponse du même genre à une seconde interpellation, on vous tire à bout portant un coup de feu à la tête ou dans le dos. Tant pis pour l'étranger qui n'a pas encore appris à dire ces formules sans raison d'être, puisqu'un ennemi les sait aussi bien qu'un ami, il les apprendra à ses risques et périls ; tant pis pour celui qui n'entend pas ou qui est distrait ; on peut lui tirer dessus comme sur un ennemi ou une bête fauve. Trois pauvres femmes furent tuées de cette manière, durant mon séjour à Tehuantepec et les Juchitecos en firent la matière des plus cruelles plaisanteries. Quelquefois de tragique la scène devient burlesque et ridicule. C'était par une nuit obscure, peu de jours avant mon départ : la sentinelle, en se promenant de long en large, voit passer un objet à quelques pas du palais. Il hurle son *quien vive* ordinaire à faire trembler les murailles : personne ne répond ; l'objet continue à mar-

cher. Alors le Juchiteco tire à tout hasard et tue, qui?... une vache qui avait rompu ses liens et courait à la recherche de son veau.

Don Juan Avendaño était négociant ; et comme à peu près tous les marchands. naturels ou étrangers dans les villes de l'Amérique Centrale, il tenait une boutique à l'angle de sa maison, donnant sur la place ; avec la boutique il y avait une buvette et, dans la grande salle attenante, se trouvait un billard, jeu introduit malheureusement par nos compatriotes qui en ont donné le goût aux Hispano-Américains, déjà trop joueurs. Le billard réunissait chaque soir chez Avendaño les notabilités de la ville. inclus le gouverneur et le prieur de Santo-Domingo. C'était un rendez-vous curieux, particulièrement dans ces temps orageux : on y entendait beaucoup de choses, et pour moi c'était une source d'observations chaque jour nouvelles. Quoique les femmes à Tehuantepec, en exceptant, toutefois, les créoles, soient les moins réservées que j'aie vues en Amérique, elles ont, cependant, encore assez de modestie pour ne pas se présenter dans des lieux publics comme celui-ci. Je n'en vis jamais qu'une : elle s'y mêlait aux hommes, sans le moindre embarras, les défiait audacieusement au billard et jouait avec une adresse et un tact incomparables. C'était une Indienne zapotèque, à la peau bronzée, mais jeune, svelte, élégante et si belle, qu'elle ravissait, comme autrefois la maîtresse de Cortès, les cœurs des blancs. Je n'ai pas retrouvé son nom dans mes notes, soit que je l'aie oublié ou

que je ne l'aie jamais entendu : mais je me rappelle que quelques-uns lui donnaient en riant, devant moi, le nom de la *Didjaza*, c'est-à-dire la Zapotèque dans cette langue ; je me souviens aussi que la première fois que je l'aperçus, je fus si frappé de son air superbe et fier, de son riche costume indigène, si analogue à celui sous lequel les peintres représentent Isis, que je crus voir cette déesse égyptienne ou Cléopâtre en personne. Ce soir-là elle portait un jupon d'une étoffe rayée, couleur vert d'eau, simplement roulée autour du corps, qui se trouvait ainsi serré dans ses plis, de la hanche à quelques doigts au-dessus de la cheville : un *huipil* de gaze de soie rouge incarnat, brodé d'or, sorte de camisole à manches courtes, partait des épaules, voilant son buste sur lequel s'étalait un grand collier, formé de pièces d'or, percées par le bord, et enchaînées à la suite les unes des autres. Ses cheveux séparés sur le front et tressés avec de larges rubans bleus, formaient deux nattes splendides, pendantes sur son cou, et un autre *huipil*, en mousseline blanche brochée, encadrait sa tête, exactement avec les mêmes plis et de la même manière que le *calantica* égyptien. Je le répète, jamais je ne vis une image plus frappante d'Isis ou de Cléopâtre.

Je ne m'étendrai pas sur sa réputation : elle était au niveau de celle de la plupart des dames de Tehuantepec, à quelque nuance qu'elles appartinssent; c'était la légèreté trop générale des mœurs de cette ville, essentiellement voluptueuse par son caractère

et sa situation, qui avait obligé don Juan à se séparer de sa femme et à la renvoyer provisoirement avec sa jeune fille chez ses parents, dans l'état voisin de Chiapas. Mais cette Indienne, si belle et si séduisante aux yeux de ceux que je trouvai avec elle, était un objet de mystérieuse terreur pour beaucoup d'autres. Quelques-uns la regardaient comme une folle; mais le plus grand nombre, surtout dans les classes inférieures, la redoutaient comme une sorcière et la croyaient en communication avec les *naguals* ou génies du mont *Rayudeja*. Outre la science approfondie des simples et de leurs combinaisons. on lui attribuait une foule de connaissances, dont elle faisait usage, ajoutait-on, au gré de ses amitiés ou de ses haines, et jusqu'à son adresse au billard était considérée comme faisant partie de son art magique. Les Indiens la respectaient comme une reine; à quelque heure de la nuit qu'elle se hasardât à passer devant les postes de la garde, les sentinelles semblaient la reconnaître instinctivement et retenaient leur *quien vive*.

Pour moi, quoique assez incrédule à l'endroit de son pouvoir surnaturel, je n'étais pas fâché d'avoir une idée de ce qu'on appelait une sorcière à Tehuantepec. Lorsque don Pancho Portocarrero, l'un des amis d'Avendaño, m'attira pour la première fois dans la salle du billard, afin de me montrer cette merveille, il me sembla que les séductions de sa personne devaient exercer une puissance bien autrement redoutable sur ceux qui se laissaient entraîner

par ses charmes, que tous les sortiléges de ses breuvages enchantés. Je ne pouvais m'empêcher, toutefois, de trouver quelque chose d'étrange dans son regard : elle avait les yeux les plus noirs et les plus vifs du monde, surtout lorsqu'elle était occupée au jeu. Mais il y avait des moments où elle s'arrêtait tout à coup : elle s'appuyait sur le bord du billard ou contre la muraille et son œil devenait fixe et terne; on eût dit d'un mort. L'instant d'après sa paupière s'abaissait et de dessous ses longs cils d'ébène jaillissait un éclair qui faisait frissonner souvent celui sur lequel il tombait.

— *Es loca;* elle est folle! me dit une fois don Abram, le principal employé d'Avendaño.

Était-ce de la folie, comme il le prétendait? était-ce, ainsi que le croyaient les autres, une absence, et son esprit absorbé se transportait-il avec son nagual, en un monde inconnu? C'est au lecteur à le juger. Je n'ai pas eu l'occasion d'adresser une seule fois la parole à cette femme : je me contentais de l'observer, tout en écoutant ce qu'elle disait et ce qui se disait autour d'elle. Elle s'exprimait en castillan aussi bien que la première *señora* de Tehuantepec; mais rien n'était mélodieux comme sa voix, lorsqu'elle parlait avec l'un ou l'autre cette belle langue zapotèque, si douce et si sonore, et qu'on pourrait appeler l'italien de l'Amérique. L'abbé Brasseur de Bourbourg.

(La fin au prochain cahier.)

ANALYSES CRITIQUES

ET EXTRAITS D'OUVRAGES RÉCENTS.

LES PUITS ARTÉSIENS

DES OASIS MÉRIDIONALES DE L'ALGÉRIE (1),

PAR M. ADRIEN BERBRUGGER,
Membre de l'Institut.

Nous nous empressons de signaler aux lecteurs des *Nouvelles Annales des Voyages* le petit mais très-intéressant volume dont le titre est en tête de ces lignes.

C'est le récit on ne peut plus curieux de la manière originale dont les Sah'ariens creusent leurs puits artésiens, et l'exposé exact de ce qu'étaient ces puits il y a quelques années. Nous disons « il y a quelques années, » parce que les forages maintenant exécutés par les soins du gouvernement militaire dans le sud de l'Algérie tendent à modifier profondément l'ancien état de choses en l'améliorant. Ces études ont été faites dans la région même des sources jaillissantes, lors d'un voyage scientifique en-

(1) 1 vol. in-18, 2ᵉ édition. — Alger, Bastide, libraire-éditeur.

trepris par M. Berbrugger pendant les années 1850-1851 : à cette époque, les armes françaises ne s'étaient pas avancées dans ces lointaines régions, et le savant algérien courut parfois de sérieux dangers au milieu des luttes de partis qui divisaient les populations sah'ariennes.

Il est à regretter que la plupart des documents, rapportés par M. A. Berbrugger, dorment dans les cartons officiels, ou que ceux qui ont été publiés soient épars dans les publications éphémères de la colonie. Espérons que le succès des puits artésiens déterminera M. l'éditeur Bastide à nous donner quelques autres volumes du même auteur. . . . . .
. . . .

« *Doul' Kornin* voulait offrir chaque jour de l'eau « nouvelle à sa femme ; et chaque jour perçant le « roc *avec une tarière*, il en faisait jaillir une nou- « velle source. . . . . » Telle est la tradition répandue dans le Sah'ra ; elle doit remonter à la plus haute antiquité : très-probablement à l'époque où les Pharaons firent creuser les puits des oasis de Thèbes et d'Ammon. Le Doul' Kornin, dont il s'agit ici, dit M. Berbrugger, se nommait *Khedeur*, le vert, le verdoyant; c'était un prophète contemporain d'Abraham. Il a vécu seize cents ans, disent les uns; il vit encore et vivra toujours, affirment les autres, car il est immortel et jouit d'une santé toujours florissante, parce qu'il a trouvé *la fontaine de vie*, et que, selon l'expression d'un poëte persan, *il y a bu à longs traits.*

Dans ce pays exceptionnel des sables et du soleil, de l'aridité et de la soif, l'eau est en quelque sorte divinisée par la poésie locale : car l'eau c'est la culture, l'ombrage, la fertilité, la vie en un mot. Pour l'obtenir l'homme risque son existence, et il n'est sorte de considération que l'on ne prodigue à cet intrépide mineur. Quelquefois le puits *meurt*. A la suite de circonstances géologiques particulières à l'hydrographie souterraine du Sah'ara, la nappe d'eau s'est déplacée ou est épuisée; les palmiers meurent, et la population qu'ils faisaient vivre disparaît avec eux.

Tel fut le sort de l'oasis de Tebaïch, située entre M'rïer et Tougourt. Il n'y reste plus un seul habitant : ses dattiers, dépouillés de leurs palmes et enfoncés dans le sable, semblent les mâts d'une immense flotte échouée. Avant de se résigner à ce triste naufrage, les cultivateurs de Tebaïch ont remué en tous sens l'entonnoir d'où montait l'eau de leur étang et l'ont fouillé à une grande profondeur ; mais leurs peines ont été inutiles ; les travaux les plus acharnés n'ont pu ramener à la surface la source jaillissante qui fécondait leur oasis. Dieu leur retirait ce qu'il avait donné à leurs ancêtres! Ils acceptèrent avec une résignation toute musulmane ce funeste décret du destin, et se dispersèrent dans les oasis voisines. Cet événement est arrivé il y a treize ans (1).

(1) Berbrugger, p. 22. Des faits analogues sont cités en Boukharie

Après avoir donné des renseignements et de précieuses indications sur les *Bahar* (1) ou étangs artésiens de l'Oued Rir' oriental, relevés du nord au sud et sur les deux routes qui conduisent des Zibans à Tougourt, M. Berbrugger décrit les curieux travaux des mineurs pour arriver jusqu'à l'eau. Il dépeint la population du K'sar groupée, anxieuse des résultats, autour du puits qui va lui donner l'abondance, les dangers du mineur lorsqu'il va briser la dernière et faible croûte rocheuse qui l'isole du fleuve bouillonnant.

Le géologue lira avec intérêt la nomenclature arabe et française des couches solides qui recouvrent les eaux, et les conditions toutes spéciales de cette mer souterraine, laquelle, pour nous du moins, n'est plus qu'un vestige de celle qui, aux époques géologiques, recouvrait le Sah'ara pour envelopper, depuis l'Atlantique jusqu'aux Syrtes, le système montagneux que nous appelons l'Atlas et que les premiers explorateurs baptisèrent du nom d'Atlantide.

Mais cette digression nous entraîne un peu hors du sujet spécial : disons encore que le travail du savant algérien contient des faits géographiques d'un haut intérêt pour la connaissance du pays et de l'histoire dans le Sah'ara oriental. L'auteur a groupé d'une façon intéressante les chiffres, journées, travaux, bois, etc., nécessaires au forage d'un

(1) Littéralement *Bahar'* veut dire mers ; n'y a-t-il pas là une réminiscence du premier état géologique de ces lieux ?...

puits, qui s'élèvent à la moyenne de 2,300 fr., somme considérable dans ces régions,

Ce que l'on ne sait pas assez, et ce que nous devons dire, c'est que ce fut en quelque sorte à l'instigation de M. Berbrugger que l'on doit les beaux forages artésiens qui vivifient aujourd'hui l'Oued R'ir et le H'odna. Venu le premier, ce voyageur avait pressenti tout ce qu'il y avait à faire, et attiré l'attention des hommes compétents sur cette importante question (1).

C'est au gouvernement militaire, à M. le général de division Desvaux, commandant la province de Constantine, que l'on doit d'avoir donné l'impulsion à ces admirables travaux appelés à changer la face du Sah'ara, à faire succéder l'abondance à la stérilité. Les soldats puisatiers ont été là sous une chaleur constante de 46 degrés, ce que sont partout les soldats, pleins de zèle et d'abnégation ; aussi les résultats ont-ils dépassé les espérances. Voici comment M. le général Desvaux, dont le nom est inséparable de cette révolution bienfaisante, écrivait au gouverneur général, après le forage du puits artésien de Tamerna : « Voici donc des populations en-
« tières rassurées sur leur avenir (2); une partie de
« ces populations soustraite à toutes les causes de
« destruction qui les décimaient, la paix et la domi-

(1) M. l'ingénieur Fournel a émis, mais depuis, des idées analogues.

(2) Les habitants de Tamerna allaient être forcés d'abandonner leur oasis, car il n'y avait plus d'eau pour arroser les palmiers, et leurs moyens étaient trop imparfaits pour forer un nouveau puits.

« nation française consolidées dans ces possessions « nouvelles. Bientôt des communications faciles « pourront être ouvertes au commerce et à nos co- « lonnes, peut-être jusqu'au bassin artésien du « Touat, certainement jusqu'à Ouargla. Avant « quelques années, on pourra fixer les tribus no- « mades ; et si un jour la colonisation européenne « tendait à se développer vers le Sah'ara, elle trou- « verait de fraîches oasis préparées pour la rece- « voir. . . . . »

Le baron *Henry Aucapitaine.*

MÉLANGES

ET NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES.

Fondation d'une Société de Géographie à Leipzig.

Leipzig, l'un des principaux centres littéraires et scientifiques de l'Allemagne, n'avait pas encore de Société géographique; nous apprenons avec plaisir que ce vide regrettable vient d'être comblé. Les membres de l'association du *Ritter's Stifftung*, réunis dans cette ville, y ont fondé une Société des amis de la géographie, *Verein von Freunden der Erdkunde.* La première séance a eu lieu le 26 octobre dernier; parmi les membres qui y assistaient, nous citerons le géographe allemand Henry Lange, plusieurs notabilités de la ville et les principaux chefs des importantes maisons de librairie de Leipzig. Cette Société est la neuvième fondée en Europe depuis que Paris donna le signal de ces réunions scientifiques spéciales.

Voici les dates de fondation de chacune d'elles :

Paris, décembre. . . .	1821	Darmstadt, février. .	1845
Berlin.	1828	St-Pétersbourg, août	1845
Londres.	1830	Vienne.	1855
Francfort-sur-le-Mein.	1836	Genève.	1859

Banquet commémoratif du 40e anniversaire de la fondation de la Société de Géographie de Paris.

La Société de Géographie de Paris s'est réunie dans un banquet à l'hôtel du Louvre, le 7 décembre, pour célébrer le 40e anniversaire de sa fondation. Le contre-amiral Mathieu, président honoraire, et le contre-amiral baron de la Roncière le Noury, vice-président, assistaient à la réunion.

Ce dernier a porté la santé de S. M. l'Empereur. Un autre toast a été porté par le président de la réunion, M. Jomard, aux progrès des découvertes et à la prospérité de la Société française de Géographie ainsi qu'à celle des onze autres Sociétés géographiques établies dans les pays étrangers à l'exemple de celle de Paris.

M. José Maria Samper s'est fait interprète de son pays, la Nouvelle-Grenade, afin d'exprimer sa reconnaissance pour les sentiments sympathiques témoignés à ses compatriotes, et a loué la France de la générosité avec laquelle elle porte partout le flambeau des lumières et de la civilisation. M. David, ancien chargé d'affaires au Mexique, a répondu aux paroles de M. Samper.

Parmi les étrangers présents étaient le général Almonte, M. d'Andrada, diplomate portugais M. Ardouin, ministre d'Haïti; M. Carlos Calvo, chargé d'affaires du Paraguay; M. Antonio Florès, chargé d'affaires de l'Équateur; M. Herran, mi-

nistre de Honduras et de San-Salvador; MM. de Khanikoff et Constantin de Sabir, de la maison impériale de Russie; J. M. Samper de la Nouvelle-Grenade; M. Abd-el-Aziz, docteur de la Faculté de Paris, et Ismail-Effendi, astronome du vice-roi d'Égypte, tous deux membres de la mission égyptienne en France, etc., etc.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

Société de Géographie de Paris.

Séance du 8 *novembre*. — Présidence de M. Jomard. M. le ministre de l'Instruction publique adresse à la Société un exemplaire de la grande carte des Gaules au temps de César, dressée par la Commission de topographie des Gaules. M. Alfred Jacobs, membre de cette Commission, entre dans quelques détails sur l'exécution de cette belle carte; M. d'Avezac présente sur le même sujet quelques observations critiques.

M. Vivien de Saint-Martin fait un rapport verbal sur l'ouvrage du Dr Beke, *les Sources du Nil;* une note sera insérée au Bulletin à propos des considérations présentées par M. Vivien de Saint-Martin sur l'ancienne géographie de l'Afrique orientale.

M. d'Avezac signale à l'attention de ses collègues le dernier cahier du *Journal Asiatique*, occupé pres-

que en entier par un important mémoire de M. Reinaud sur la Mésène et la Characène ; dans ce travail se trouve engagée la question de la date qu'il convient d'assigner au célèbre Périple de la mer Érythrée, qui remontrait, d'après M. Reinaud, au IIIe siècle de notre ère.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

Bulletin de la Société de Géographie de Paris.

Ve Série, tome II, N° 9. — Octobre 1861.

Résumé historique des récentes explorations des Russes sur les côtes de la mer du Japon, et description de la nouvelle frontière russo-chinoise, par M. le lieutenant-colonel *D. de Romanow.*

Description de la rivière Rhamboé et de ses affluents, et des criques Assango. Bogolay, Bongia et Tchimbie au Gabon ; par M. P. A. Serval.

Nouvelles du Soudan égyptien, par M. *Jomard.* — Extrait d'une lettre de M. *G. Lejean.* — Les sources et le haut bassin du Nil d'après M. Beke, note de M. *Vivien de Saint-Martin*, etc., etc.

Carte.

Esquisse de la rivière Rhamboé, au Gabon, par M. *Serval*, lieutenant de vaisseau. — Carte du Gabon et de ses affluents, d'après les reconnaissances des officiers français, par M. *V. A. Malte-Brun.*

BIBLIOGRAPHIE.

Europe.

14. Coup d'œil sur le Monténégro, par *Richard Cortambert.* (Extrait de *la Science pour tous.*) — Paris, 1861, une broch. in-8, au bureau du journal.

15. L'Italia meridionale o l'antico Reame delle due Sicilie. — Descrizione geographica, storica, amministrativa, per Giuseppe Luca, professore e rettore dell' Università di Napoli. — 1 vol. in-8 de 350 pages. Napoli.

Afrique.

16. On the mountains forming the eastern side of the Basin of the Nile; and the origin of the designation « *Mountains of the Moon* » as applied to them. By *Charles T. Beke.* — Une broch. in-8 de 17 pages.

Ce mémoire a été lu au dernier *meeting*, tenu le 7 septembre à Manchester par l'Association britannique pour l'avancement de la science.

Amérique.

17. *The city of the Saints.....* La cité des Saints, et voyage à travers les montagnes Rocheuses et en Californie, par *Richard F. Burton.* 1 vol. in-8 de 716 pages avec 3 cartes et illustrations. — Londres, 1861, chez Longmann.

Ce nouvel ouvrage de l'habile explorateur de l'Afrique orientale est destiné à faire connaître les Mormons, leur ville et le pays au milieu duquel ils vivent. Il se compose des chapitres suivants, dont l'indication suffira pour faire apprécier son sérieux intérêt. — 1. Comment on se rend au Grand Lac Salé; routes qui y conduisent: pays traversés; itinéraire de chaque jour. — 2. Les Sioux et les Dakotas. — 3. Voyage à la ville du Grand Lac Salé. — 4. Première semaine à la ville du Grand Lac Salé; préliminaires. — 5. Seconde semaine du séjour; visite au Prophète. — 6. Description géographique, ethnologie et statistique du Territoire de l'Utah. — 7. Troisième semaine du séjour; excursions. — 8. Suite des excursions. — 9. Les Saints du dernier Jour et la religion des Mormons. — 10. Dernières remarques sur la ville du Grand Lac Salé. — 11. Derniers jours de séjour à la ville du Grand Lac Salé. — 12. La vallée de Ruby. — 13. La vallée du Carson. — Conclusion. — Appendices. — 1. Itinéraire des émigrants. — 2. Description du temple des Mormons. — 3. Le martyre de Joseph Smith. — 4. Le pays noir?? — 5. Résumé chronologique de l'histoire des Mormons. — Table. — Index alphabétique.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME QUATRIÈME DE 1861.

MÉMOIRES ET DOCUMENTS INÉDITS.

TRADUCTIONS.

ANALYSES CRITIQUES

ET EXTRAITS D'OUVRAGES RÉCENTS.

MÉLANGES ET NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES.

EUROPE.

ASIE.

AFRIQUE.

AMÉRIQUE.

OCÉANIE.

MÉLANGES.

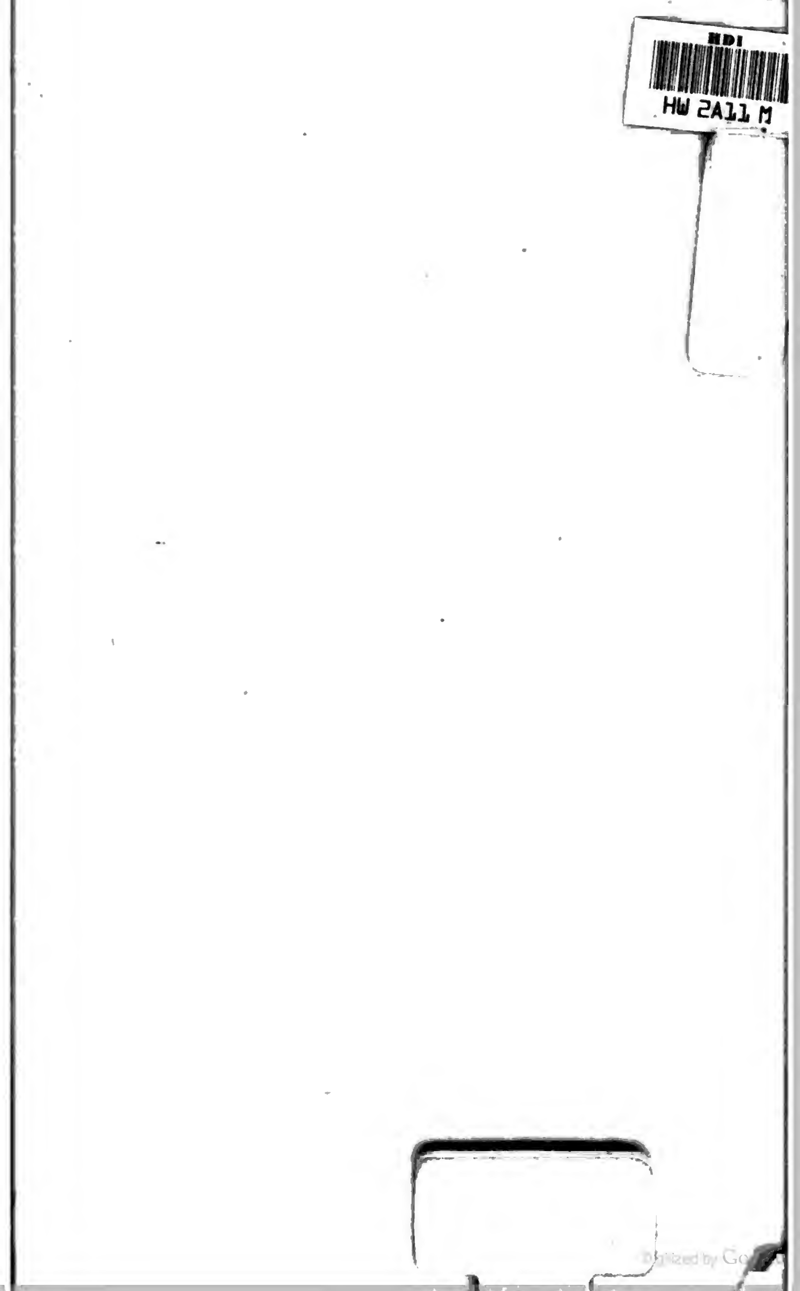
SOCIÉTÉS SAVANTES.

BIBLIOGRAPHIE.

Carte.

FIN DE LA TABLE.

Paris. - Imprimé par E. Thunot et Cᵉ, 26, rue Racine, près de l'Odéon.


HDI
HW 2A11 M

